

**STANISLAS
PRZYBYSZEWski**

(de 1868 à 1900)

THÈSE POUR LE DOCTORAT

Présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PAR

MAXIME HERMAN

Agrégé de l'Université

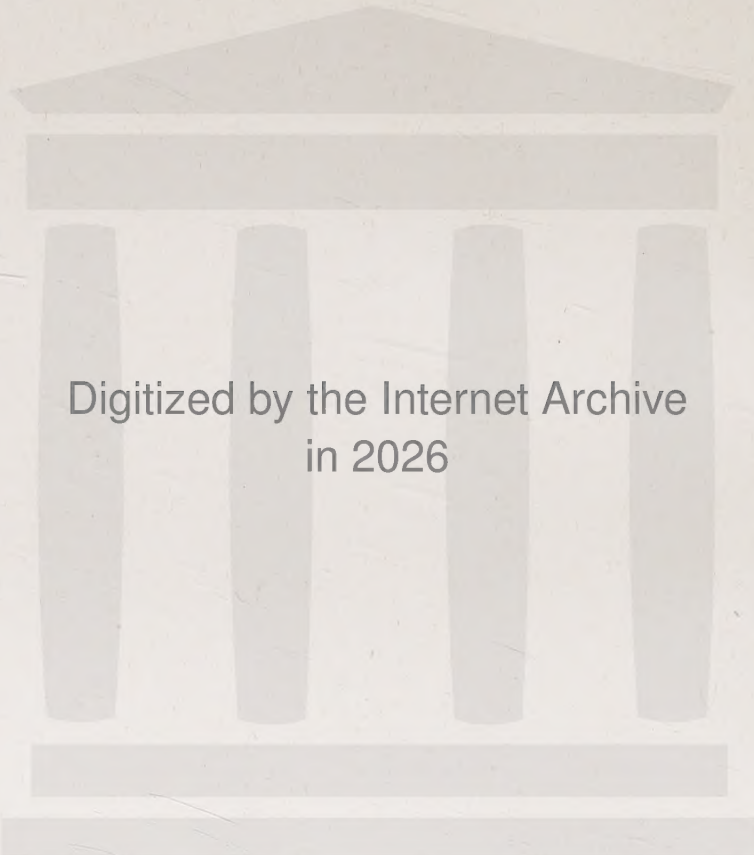
Chargé de Cours à la Faculté des Lettres
de Lille

LILLE

IMPRIMERIE G. SAUTAI

46, rue Gauthier-de-Châtillon

—
1939



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41552417_0017

STANISŁAS PRZYBYSZEWSKI

**STANISLAS
PRZYBYSZEWSKI**

(de 1868 à 1900)

THÈSE POUR LE DOCTORAT

Présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PAR

MAXIME HERMAN

Agrégé de l'Université

Chargé de Cours à la Faculté des Lettres
de Lille

LILLE

IMPRIMERIE G. SAUTAI

46, rue Gauthier-de-Châtillon

—
1939

*La Faculté n'entend donner aucune approbation
ni improbation aux opinions émises dans les
Thèses ; ces opinions doivent être considérées
comme propres à leurs auteurs.*



Ce m'est un très agréable devoir de remercier ici tous ceux qui ont bien voulu s'intéresser à mon travail de recherches et de composition, et tout particulièrement Monsieur Jules Legras et Monsieur Raoul Labry, Professeurs à la Sorbonne, Monsieur André Mazon, Professeur au Collège de France, Monsieur Henri Grappin, Professeur à L'Ecole des Langues Orientales, Monsieur le Professeur Zygmunt Zaleski, Délégué en France du Ministère Polonais de l'Instruction Publique, qui m'ont donné de précieux conseils. J'ai aussi une grande dette de reconnaissance envers Monsieur Boy-Zeleński, Secrétaire Général de l'Académie Polonaise et Monsieur le Professeur S. Helsztyński dont les travaux et publications sur Przybyszewski m'ont été des plus utiles. J'adresse encore le témoignage de ma gratitude à Monsieur Stéfan Demby, ancien Directeur de la Bibliothèque Nationale de Varsovie, à Monsieur Julien Krzyżanowski, Professeur à la Faculté des Lettres de Varsovie, à Monsieur le Professeur Tournout, à Monsieur le Professeur Alexandre Cyps, et à Monsieur Léon Płoszewski, grâce auxquels j'ai pu prendre connaissance de quelques œuvres de Przybyszewski introuvables en librairie. Qu'il me soit également permis d'exprimer toute ma reconnaissance à ma femme, qui a reçu mon manuscrit et m'a suggéré d'utiles améliorations de forme.

Monsieur Mazeaud, Professeur à la Faculté de Droit de Paris, Directeur de l'Institut Français de Varsovie et Monsieur Jean Fabre, Directeur adjoint, Professeur à la Faculté des Lettres

de Varsovie, ont bien voulu accueillir et publier ma monographie dans la collection de l'Institut. Monsieur Jean Fabre et Monsieur Le Breton, Professeur à la Faculté des Lettres de Lille, ont pris la peine de relire les épreuves de mon ouvrage : je les remercie vivement tous trois.

Enfin, il me serait impossible de ne pas évoquer le souvenir d'Antoine Martel; mon prédécesseur à l'Université de Lille. Dès le début de la trop brève amitié qui nous lia, il m'a poussé à persévérer dans mes études slaves. C'est à ses encouragements, ainsi qu'à ceux de Monsieur Raoul Labry, lui aussi mon prédécesseur, mon maître et mon ami, que je dois pour une bonne part d'avoir pu entreprendre et achever cette monographie, malgré les innombrables difficultés que j'ai rencontrées. Je les unis tous deux dans la même pensée de reconnaissance et d'affection.

CHAPITRE PREMIER

ANNEES D'ENFANCE ET DE JEUNESSE

« Mon âme vaguait çà et là ; certes la route lui était assignée ; mais elle hésitait, car toute sa vie d'ici-bas lui était présente, dans la terrestre cristallisation, telle une formule mathématique compliquée contenant toutes ses souffrances, ses douleurs, ses tourments et une dose de bonheur que le grand favori du sort lui-même, Goethe, n'avait point connue...

« Mais le temps de ses errements et de ses recherches s'acheva enfin ; l'âme replia ses ailes et resta suspendue au-dessus d'un village endormi. Il faisait nuit ; mais pour l'âme la nuit est une éternelle clarté, et la clarté de la terre lui semble être la nuit.

« Dans cette éternelle clarté l'âme aperçut un espace immense uni comme une table, presque nu ; çà et là seulement quelques routes bordées de saules ; d'un côté, des marais et des tourbières ; pas d'arbres, mais des tas de tourbe en longues rangées, séparées par des fossés profonds ; de l'autre côté, des champs fertiles : une vaste pièce de terre,ensemencée de céréales diverses ; une faible élévation ; son sommet, une minuscule église de campagne (1). Au loin les restes d'un petit bois, ou peut-être une jeune plantation d'arbres. L'Âme regarda en arrière : là gisait le grand miroir argenté d'un lac ; à l'horizon, dans un lointain indéfini, une tour se dressait (2) ; une image astrale revint à la mémoire subconsciente de l'âme : voici le berceau de la race polonaise : Kruszwica !

(1) L'église de Góra, paroisse de Łojewo.

(2) La « Tour des souris » de Kruszwica, à la pointe nord du lac Gopło.

« Et de tout cela s'exhalait une telle tristesse, une mélancolie
« si illimitée, une si profonde humilité de mains qui se joignent
« dans une prière saturée d'inquiétude et de souffrance, une
« telle crainte du sort humain qui lui avait déjà été attribué ! Et
« par-dessus tout, cet infini linceul de nostalgie, resplendissant
« et chatoyant, d'une somptuosité que l'âme n'avait encore jamais
« connue.

« Ici ! murmura l'Ame.

« Au cœur même du village se dressait l'école au grand toit
« de chaume. Elle y entra, silencieuse et soumise.

« Et le fils de l'homme naquit ; et on lui donna le nom de
« Stanislas ».

C'est ainsi que dans les premières pages de ses *Souvenirs* Przybyszewski nous raconte sa naissance (1). Il ne connaissait pas exactement le jour où se produisit cet événement mémorable ; il indique dans une autobiographie (2) le 6 ou 7 Mai 1868. Si l'on s'en rapporte à l'acte de naissance et de baptême (3), ce serait le 7 Mai 1868.

Le jeune Stanislas Félix Przybyszewski fut baptisé, d'après cet acte, le 11 du même mois, par l'abbé Aurélius Kompf, curé de Góra.

Le père de l'écrivain, Joseph Przybyszewski, qui fut presque toute sa vie aux prises avec la pauvreté, était instituteur à Łojewo, village de la paroisse de Góra, en Poznanie, non loin d'Inowrocław et sur les rives du lac Gopło.

Il ne semble pas avoir particulièrement brillé dans ses fonctions ; son fils lui reconnaît des aptitudes d'apiculteur et de jardinier plutôt que de pédagogue (4). Ce qui ne l'empêchait pas cependant d'avoir un coup d'œil juste. Il découvrit, par exemple, la vive intelligence d'un petit paysan de son école, Dybała-Dybałski, « probablement le seul élève, nous dit Przybyszewski, dont

(1) *Mémoires* I, p. 7.

(2) Publiée par M. Stefan Demby dans le *Ruch Literacki* de mars 1929. Cette autobiographie fut écrite par Przybyszewski le 26 Mai 1899.

(3) La copie en a été publiée également par M. Stefan Demby dans le même numéro du *Ruch Literacki*.

(4) *Mémoires* I, p. 15.

« mon père se soit sérieusement occupé » (1). Ce Dybala-Dybalski devint par la suite instituteur à Szymborze, le village natal de Kasprowicz, dans la vie duquel il joua un rôle considérable. Jusqu'à sa mort, il resta très lié avec les parents de Przybyszewski, et comme la langue allemande lui jouait souvent de mauvais tours, il venait jusqu'à deux fois dans une même semaine, demander au père de l'écrivain des conseils sur la manière d'écrire ses rapports. Celui-ci, Polonais de langue et de cœur, savait toutefois, semble-t-il, assez d'allemand pour le remettre dans le droit chemin.

Ce fait et aussi celui qu'il possédait une bibliothèque d'auteurs polonais comme on n'en trouvait guère sans doute chez les instituteurs de l'époque, nous permettent de supposer en ce fermier manqué un homme qui n'était pas dénué de culture (2).

Joseph Przybyszewski menait une vie saine et remplie d'occupations normales. Il avait cependant, de l'aveu de son fils, (2) de lourdes hérédités. Sans doute ses ascendants étaient d'une force physique peu commune. Mais leur vie psychique souffrait de pénibles tares et de nombreux cas de neurasthénie grave, de faiblesse nerveuse s'étaient présentés. Przybyszewski conclut : « J'ai reçu de mon père une constitution de fer, extraordinairement vigoureuse, qui se moque de toutes les prévisions de médecins, mais aussi une grave mélancolie, un fatalisme vital et cet organisme psychique à lacunes qui ne peut atteindre

(1) Op. cit. p. 15.

(2) *Autobiographie* à Biegeleisen, *Wiadomości, Literackie* 1928, n° 18.

Quatre villages envoyaient leurs enfants à l'école de Łojewo. Le père de Stach, Joseph Przybyszewski, avait la réputation d'un bon fermier et d'un bon apiculteur. C'était un maître sévère, qui avait la main leste : le souvenir de sa sévérité subsiste encore aujourd'hui à Łojewo, où il fut instituteur pendant trente et un ans (voir *Helszt. Corr. de Przybysz.* I, p. XXIX).

Joseph Przybyszewski (1825-1906), était originaire des *Patuki*, région située entre la Wętna et la Noteć, au Nord-Est de Poznań, au Nord-Ouest de Kruszwica, à une soixantaine de kilomètres environ du lac Gopło. Son père Michel (1786-1834) possédait près de Wongrowiec une ferme appelée « Amérique » dont dépendait une assez grande étendue de terres. (*Helsztyński, Correspondance de Przyb.* I, p. VIII).

« aux limites, ou, si l'on veut, aux hauteurs qui lui sont assises qu'en s'aidant de stimulants artificiels ». (*Autobiogr. Wiad. Lit.* 1928 n° 18. (1))

Par goût ou par nécessité Joseph Przybyszewski s'occupait d'agriculture — pas toujours avec bonheur — : « Chaque printemps, quand le Gopło débordait, il emportait habituellement avec lui la grange de mon père. La première et la plus forte de mes impressions d'enfance est celle que je ressentais à voir la grange flottant sur le lac. Cette impression m'aidait grandement à apprendre l'histoire de l'Arche de Noé. Mais ce qui sauvait Noé ruinait mon père ». (*Autob. Wiad. Lit.* 1928 n° 18).

Il ne semble pas que Przybyszewski ait eu pour son père une tendresse particulièrement profonde. Il voua presque toute son affection d'enfant à sa mère, avec laquelle il avait en commun l'amour passionné de la musique.

Dorothée Grąbczewska, nous est présentée par son fils (*Mémoires I*, p. 10) comme une femme menue et frêle, dont on eût pu croire qu'elle ne résisterait à aucune fatigue (2).

(1) L'alcoolisme serait entré dans la famille par Marianne Krajewska, grand-mère paternelle de l'écrivain, femme de Michel Przybyszewski. « Alcoolisme, manie de la persécution, mélancolie noire », régnèrent à l'état endémique chez ses descendants, les Przybyszewski et les Januchowski. (Helszt. Corr. I, p. XVII).

Les *Mémoires* (I, p. 221) mentionnent une tante folle qui avait essayé de tuer Stach quand il était encore enfant.

« Toute la famille se distingue par un talent musical extraordinaire et une étourderie encore plus extraordinaire » disait Przybyszewski en Août 1896, dans sa lettre autobiographique à Miriam Przesmycki.

(2) Quand Stach vint au monde, sa mère étant trop faible pour l'allaiter, on donna une nourrice au nouveau-né (*Mémoires I*, p. 225).

Joseph Przybyszewski, père de Stach, était déjà veuf et père de plusieurs enfants quand il épousa Dorothée Grąbczewska, alors institutrice dans une famille des environs de Łojewo. Il eut d'elle cinq fils : Wacław, Stanisław (l'écrivain), Michał, Franciszek (mort quelques mois après sa naissance) et Léon. (Renseignements communiqués par M. Léon Przybyszewski). Quand Joseph Przybyszewski fut mis à la retraite, il devint receveur des postes dans le même village. Il habita avec sa famille une maison voisine de l'école. L'ancienne construction au toit de chaume où est né Stach n'existe plus aujourd'hui. Elle a été remplacée par une autre école plus moderne en briques rouges.

Dorothée Grąbczewska était fille de Jean Grąbszewski (1807-1862), organiste à Łążyńa près de Toruń. D'après Przybyszewski, son aïeul

Et cependant Przybyszewski ajoute : « Je doute qu'une autre femme eût pu supporter jusqu'à un âge avancé tout ce qu'elle a vécu et enduré ».

C'était une sainte femme. Elle était très musicienne ; il la revoit, penchée sur un antique clavicorde ; il l'entend chanter d'une voix faible mais qui lui semblait « d'une séraphique beauté ». C'est elle qui lui donna ses premières leçons de piano et lui inspira son amour de la musique. Malgré son apparence délicate, elle allait vivre jusqu'à quatre-vingt-deux ans ; elle ne mourut en effet qu'en 1916. Son fils conserva pour elle toute sa vie la même affection et le même respect.

Przybyszewski, bien que né dans le plus humble des villages, sortait donc d'une famille tout à fait différenciée du milieu paysan. Nous l'avons vu tenir directement de son père des hérédités nerveuses qui ne seront pas sans inconvénients dans le cours de sa vie et qui lui donneront plus d'un trait « décadent ». De sa mère il aura la sensibilité et certaines délicatesses, et surtout la passion de la musique. Il subira une troisième influence, peut-être encore plus forte que les deux premières ; celle du pays où il est né et qui est aussi le berceau de la vieille Pologne.

Nous ne connaissons guère d'écrivain sur qui l'atmosphère du pays natal ait fait une aussi profonde impression. Tous ses écrits en témoignent, mais les *Mémoires* plus particulièrement. Przybyszewski nous montre déjà la mélancolique terre de Kujavie dans le passage cité au début de ce chapitre, où, sans doute sous l'influence de Słowacki, il nous parle de son âme errante près de se fixer dans le corps qui lui est destiné. Les pages suivantes précisent le tableau avec une singulière insistance et nous montrent combien l'enfant et l'adolescent aux nerfs trop délicats s'attacha par toutes ses fibres au sol natal. « Ce n'est point d'une manière fortuite que le Destin envoya mon âme précisément dans ce coin de terre polonaise. Il n'y a peut-être rien de plus triste, de plus monotone, de plus saturé de mélancolie que cette plaine sans espérance.

aurait servi comme officier dans l'armée polonaise lors de l'insurrection de 1830-1831. Jusqu'à présent aucun document n'a prouvé la véracité de cette assertion, non plus que l'exactitude de celle qui attribuait au père de ce Jean des biens dans les environs de Grodno. (Helszt. Corr. de Przyb. I, p. VII) .

« Avant la moisson, quand les vagues dorées du seigle rou-
« lent dans le vent et chantent sans cesse en un mystérieux et
« solennel bruissement ; quand les champs ploient sous la charge
« des épis de froment, car chaque épi est riche de cent grains ;
« quand les pois commencent à fleurir et que les trèfles et les
« pasquiers étendent un tapis aux succulentes couleurs... alors
« ce n'est que demi-mal ». (*Mémoires* I, p. 8).

Le pessimisme foncier de Przybyszewski ne voit qu'un
« demi-mal » en ce riant tableau. Mais il se laisse prendre quand
même au charme de cette campagne féconde, intimement liée
pour lui sous ce magnifique aspect aux cérémonies de la Fête-
Dieu, dont il dira quelques lignes plus loin : « Je ne crois pas
« avoir jamais rien vécu aussi intensément que les solennités et
« offices de cette grande fête ! - Oui, oui, tout cela serait encore
« un demi-mal...

« Mais que viennent seulement les jours d'après la moisson,
« quand on se met à pousser la charrue à travers les chaumes
« dépouillés, quand, trop souvent au milieu de brouillards déso-
« lés et sous une pluie incessante et fine, commence l'arrachage
« des pommes de terre et des betteraves, c'est alors que l'âme
« se contracte, s'enroule sur elle-même, se crispe et devient
« malade ». (*Mémoires* I, p. 9).

C'est maintenant une autre fête de la liturgie catholique que
fait surgir en son esprit ce paysage automnal : les cérémonies
du soir de la Toussaint, la fête des Morts : « Ce catafalque noir
« au milieu de l'église, auprès duquel le prêtre célèbre le service
« funèbre, les cierges bénits qui brûlent à l'entour, ce chant des
« funérailles, monotone, qui pénètre jusqu'aux moëlls ; mais
« cela n'est rien auprès de l'épouvante, de l'effroi, de la menace
« qui commence à emplir l'église : quelque chose d'horrible
« se prépare.

« A minuit les tombes du cimetière vont s'ouvrir, et tous
« les trépassés se lèveront pour se rendre à l'église ; ils s'assièront
« autour du catafalque ; et de leurs tombeaux, près des murailles
« de l'église, sortiront les prêtres morts dans la paroisse — ils
« sont cinq ou six — ils célébreront l'office.

« Ce que sont devenus en l'âme de l'enfant ces lugubres céré-
« monies et ces récits, ces spectres, ces épouvantes, quel venin

« pernicieux en resta au fond de son cœur, celui-là le compren-
« dra qui lira mon œuvre avec un peu d'attention ». (*Mémoires*
I. p. 9 et 10). (1)

Cet office des Morts, qui symbolisait et concentrait pour Przybyszewski toute la mélancolie diffuse du pays Kujavien, lui ouvrait précisément la saison où cette tristesse s'exhalait plus fortement qu'en aucun autre moment de l'année :

« A partir du jour des Morts il n'y a plus en toutes choses
« qu'une tristesse éperdue, désespérée... Jusqu'à perte de vue
« les champs labourés et noirs se mêlent aux noirs marais, fon-
« drières et tourbières qui s'étendent de l'autre côté du Gopło :
« solitudes immenses, sombres et fangeuses, où font rage des
« ouragans furieux, où la pluie tombe du matin au soir, du
« soir au matin, pendant des semaines, jusqu'à ce que tout
« se noie en une flaque d'eau unique et noire.

« Quel aliment délicieux c'était pour l'enfant, dont l'âme
« fut tout de suite tournée vers les sommets les plus hauts de la
« douleur et de la nostalgie ! Pour l'enfant qui dans sa septième
« année implorait de Dieu des souffrances plus grandes que celles
« dont il avait affligé son fils ». (*Mémoires*, p. 10).

On le voit, le goût de l'hyperbole s'éveille tôt en lui et aussi le goût pernicieux de la souffrance, ce goût de la flagellation, ce désir d'être son propre bourreau qu'il donnera à tant de ses personnages.

Avant même sans doute que sa mère lui parlât de musique, le vent fou qui balayait la plaine et son lac lui révélait le charme des bruits et des sons.

« Et pourrait-il y avoir musique plus délicieuse que ces
« concerts furieux donnés par les tempêtes du Gopło (2), fibres

(1) « Jusqu'à la fin de sa vie il se rappela l'endroit où, tout jeune
« enfant de chœur, portant une bannière, il tomba, renversé par une
« bourrasque : il exprima le désir de pouvoir y dormir son dernier
« sommeil, désir qui fut réalisé par un bizarre concours de circons-
« tances. » (*Helsztyński Corr.* I, p. VIII)

(2) Le lac Gopło (il s'étendait derrière la maison natale de Przybyszewski) a tenu une grande place dans la vie de l'enfant qui, de bonne heure, seul ou avec son frère aîné, passa sur ses bords et sur ses eaux les heures libres qu'il pouvait avoir. Il faillit trois fois s'y noyer.

Il l'aimait surtout (et le redoutait aussi) pendant les orages d'été.

« monstrueux, flûtes sataniques, cors de chasse et bassons sem-
 « blables à ceux que nous voyons dans les tableaux de Van Aack
 « ou de Breughel d'Enfer ?

« Le cerveau humain n'a pas encore su inventer d'instru-
 « ments capables de rendre, même de la façon la plus lointaine.
 « cette musique du Gopło furieux qui me berçait et m'endor-
 « mait. Mais cette musique satanique et enragée... était calmée
 « par le chant désolé du Vendredi-Saint qui tord des mains
 « désespérées dans une douleur impuissante, vers le soir, près
 « du tombeau du Christ, dans l'église tendue de noires draperies.
 « Oh ! ce chant, ce chant unique « Bénis-moi, Tête sainte,
 « couronnée d'épines » ! il a pénétré mon âme jusqu'en ses
 « profondeurs.

« De là certainement, dans toute mon œuvre, cette éter-
 « nelle louange à la gloire de la « Couronne d'épines » (*Mémoires*
 I, p. 10).

Paysage, musique de la tempête, liturgie s'unissent donc,
 et très tôt posent une triple et définitive empreinte sur l'âme
 de cet enfant sensible à l'excès.

La frêle et mince figure de sa mère est intimement liée dans
 son souvenir à l'infinie désolation de ces soirées hivernales (et
 cela est bien caractéristique de sa manière pessimiste de voir
 toutes choses). Il lui semble l'entendre chanter une vieille chan-
 son, tandis qu'aux vitres la pluie ruisselle et que le vent mugit
 furieusement dans les arbres. (*Mémoires* I, p. 11).

En 1873 la Kujavie fut ravagée par le choléra. Przybyszewski
 en garda le lugubre souvenir :

« Oh ! comme je me rappelle bien, quoique j'eusse seule-
 « ment cinq ans, ce terrible été d'une chaleur dévorante... Pen-
 « dant des nuits entières, des processions de paysans se traînaient
 « de village en village ; l'enfant effrayé s'éveillait la nuit au son
 « de leurs voix hurlant le « Święty Boże, święty Mocny » pour
 « implorer la miséricorde céleste, ou au bruit des sanglots déchi-
 « rants qui entrecoupaient devant les tombes ouvertes les plain-
 « tifs « Salve Regina, ad te clamamus, flentes, gementes, exules
 « filii Evae ! ».

quand le ciel devenait si sombre qu'il fallait allumer une lumière
 dans le logis. « Le lac s'est tellement uni à mon âme que je ne peux
 m'imaginer sans lui » lit-on dans les *Mémoires* (II, p. 18, 19 et 20).

Chaque jour le jeune Stanislas voyait passer dans le village, sur des chariots de paysans, des cercueils hâtivement faits de quatre planches. On les jetait dans des fosses communes, hors du village, dans le cimetière des cholériques. Le printemps suivant vit pousser l'herbe sur ces tombes ; elle poussa en paix, personne ne se souciant d'aller l'en arracher.

Un événement d'autre nature, qui dut survenir peu après cette épidémie, laissa aussi des souvenirs précis dans l'âme du petit Stach.

On se rappelle qu'un ancien élève de Joseph Przybyszewski, Dybała-Dybalski, était devenu instituteur à Szymborze, village voisin de Łojewo. Stanislas admirait beaucoup l'école où ce maître enseignait : elle avait deux étages et elle était peut-être le seul édifice en briques de tout le village. Dybała-Dybalski habitait un peu plus loin une maison au toit de chaume, entourée de communs : grange, écurie, porcherie et (chose extraordinaire dans la Kujavie de cette époque) un clapier ; le tout très soigneusement tenu. Dybała-Dybalski était resté très lié avec son ancien maître et il venait souvent le voir. Le chemin qui menait de Szymborze à Łojewo n'était pas long : « Quand on avait traversé
« la place de Szymborze, où, plus exactement, quand on avait
« fait le tour de ce cloaque, la route s'allongeait en droite ligne
« entre les maisons du menu peuple campagnard ; parmi elles
« se trouvait la chaumière ou plutôt la cluserie du père de Jan
« (Kasprowicz), laquelle depuis mon enfance éveillait en moi un
« mystérieux respect - on m'avait dit qu'elle était bourrée de
« livres et de périodiques ; un camarade de mon âge, Władek
« Dybalski, m'avait révélé ce secret. Puis on tournait à gauche,
« on marchait longtemps, longtemps, à travers Sikorowo, village
« habité par des colons allemands installés là depuis Frédéric le
« Grand. Trait caractéristique, la route, dès cet endroit jusqu'à
« Łojewo, était bordée de saules aux branches étalées et feuillues
« D'ordinaire on allait à Łojewo par ce qu'on appelait les petites
« montagnes (on nomme ainsi chez nous des monticules de
« dix mètres, ce qui montre bien quelle idée on se fait des mon-
« tagnes en Kujavie), puis on continuait le long de fossés, de
« tourbières, d'un canal envasé, par des sentiers tracés dans
« des marécages et où, quand on marchait, les pieds s'enfonçaient
« comme dans le plus magnifique tapis d'Orient : on franchissait

« d'étroites passerelles sur lesquelles il s'agissait de garder prudemment son équilibre, pour ne point tomber dans des abîmes fangeux ; enfin on atteignait un sentier coupant une immense prairie qui longeait le Gopło jusqu'à notre maison ». (*Mémoires I*, p. 16)

Dybała-Dybalski arriva donc une fois, très affairé, « le front ruisselant et barré d'une raie noire qu'avait laissée sa casquette neuve ». Il venait demander conseil à Joseph Przybyszewski au sujet d'un de ses élèves, petit paysan aux qualités si brillantes qu'il ne pouvait être question de le laisser derrière la charrue. Il montra des dessins et des vers de cet enfant prodige dont la mémoire extraordinaire lui permettait de réciter par cœur, mot pour mot, ce qu'il avait une fois lu.

Joseph Przybyszewski réfléchit gravement et fut aussi d'avis de ne pas laisser se perdre une pareille intelligence. Il poussa de côté le livre qu'il lisait quelques instants plus tôt (le petit Stanislas allait d'ailleurs peu après s'en saisir avec avidité ; c'était *Poeta i Szwiat* de Kraszewski) : il médita un moment et dit : « Savez-vous, collègue, Joseph Kościelski (1) revient justement d'Égypte, peut-être aussi de Jérusalem... il faut lui montrer tout cela, lui parler... Il s'est éloigné de la noblesse des alentours ; on le considère ici tout à fait comme un rouge ». (*Mémoires I*, p. 17)

Tous deux s'en furent donc demander une voiture au vieux aubergiste Słabęcki et ce même soir ils se rendirent chez Joseph Kościelski. Celui-ci résidait dans un joli château sur les bords du lac, « à Szarlej » (2). Le château avait été fortifié autrefois et les Suédois l'avaient complètement détruit lors de leur invasion en Grande-Pologne. La nouvelle construction se dressait sur une rive du Gopło, et sur l'autre rive une butte lui faisait vis-à-vis, élevée, d'après la tradition, au 17^e siècle par les Suédois qui tiraient de là sur Kruszwica (3), « elle joue, nous dit Przybyszewski,

(1) Joseph Kościelski est l'auteur très doué de nouvelles, de drames historiques etc... On lui a reproché un certain dilettantisme.

(2) Ce château fit très tôt une impression profonde et mystérieuse sur le jeune Przybyszewski (*Mémoires II* p. 16)

(3) En réalité ce monticule serait d'origine préhistorique. D'ailleurs les Suédois n'auraient pas bombardé Kruszwica de si loin : leurs pièces ne portaient certainement pas à une telle distance.

« un rôle extrêmement important dans les croyances superstitieuses des gens du voisinage, et je doute que jamais on ait pu trouver un homme assez audacieux pour se risquer à en faire l'ascension pendant la nuit.

« En revanche on y rencontrait souvent des Allemands d'alentour ; la plupart étaient francs-maçons (ils ont une belle loge en forme de tour et construite en briques, non loin de là dans le village de Tupadły). Ils apparaissaient sous la forme d'énormes chiens noirs aux yeux ardents, fouillant la butte pour trouver les trésors qui y étaient cachés. Le vieux tourbier Piernik me racontait qu'il avait tué une fois un de ces chiens francs-maçons en jetant sur lui une pièce bénite de trois groszy, et qu'en s'approchant, il n'avait plus rien vu de lui qu'un petit tas de poix ». (*Mémoires* I, p. 17 et 18).

Przybyszewski ne connut point le résultat de la visite que son père et Dybalski firent à Kościelski (1). Il sut seulement que le jeune prodige (Jean Kasprowicz, qui allait devenir le plus grand poète lyrique de la Pologne) fut envoyé au gymnase d'Inowrocław et qu'il y souffrit terriblement.

Les Mémoires nous montrent à cette occasion l'esprit qui régnait alors chez les nobles de Poznań : « Entre le maître et le paysan, entre le manoir et la chaumière, bâillait le même abîme que jadis au temps des rois saxons. La noblesse pouvait seule envoyer ses enfants au lycée ; un fils de paysan y était chose si extraordinaire, si invraisemblable, que les jeunes hobereaux regardaient un tel phénomène avec tout le mépris, le dédain qu'on leur avait soigneusement inculqués dès l'enfance : le manant n'était pas un homme.

« Je fus moi-même témoin de ce que fit un stupide blanc-bec de quatorze ans en présence de son père, propriétaire d'un vaste domaine... Il frappa un vieux cocher en plein visage

(1) En tout cas Kasprowicz n'oublia pas cette démarche de Joseph Przybyszewski auprès de Kościelski, dont les subsides lui permirent de faire ses études au lycée d'Inowrocław. Au cours d'une veillée de Noël que Kasprowicz passa chez les Przybyszewski avec Stach, alors élève du lycée de Wongrowiec, il s'adressa dans une improvisation au vieil instituteur et lui exprima toute sa reconnaissance (Joseph Siemianowski : *Wigilja z Kasprowiczem i Przybyszewskim. Gazeta Warszawska* 23, XII, 33.

« à plusieurs reprises, parce que celui-ci n'avait pas suffisamment serré les harnais en attelant ses chevaux. Un sourire de satisfaction et de fierté s'épanouit sur les lèvres de son Excellence quand elle vit l'acte chevaleresque de son héritier. » (d° p. 18)

On peut donc imaginer aisément la situation tragique dans laquelle se trouvait le jeune Kasprowicz en arrivant au Lycée. Cependant l'énergie, le rayonnement de sa personnalité furent tels qu'au bout de quelques années il acquit sur ses camarades une véritable autorité.

Ses premières poésies le rendirent populaire dans la région avant même qu'il eût atteint dix-huit ans.

Nous avons tenu à raconter tout au long cette histoire que Przybyszewski nous rapporte dans ses souvenirs, car elle nous fournit quelques informations curieuses. Il ne nous paraît pas cependant qu'elle puisse être acceptée dans tous ses détails. C'est au printemps de 1870 que le petit Jean Kasprowicz quitta l'école communale de Szymborze pour la Kreisschule d'Inowrocław : il y fut reçu le 23 Avril 1870 (voir Z. Wasilewski : *Jan Kasprowicz, Zarys wizerunku*, p. 112). Le jeune Stach n'avait donc pas encore deux ans à cette date ; il est impossible qu'il ait suivi cette scène avec une compréhensive attention et surtout qu'il se soit emparé pour le lire du livre que son père avait quitté : ce fait peut être exact en lui-même, mais il n'a pu avoir lieu que plus tard.

Les vers du jeune Kasprowicz peut-être, ou plus vraisemblablement les impressions si profondes que faisaient sur Stanislas ses lectures précoces, son pays natal et la musique que lui jouait sa mère, l'amènèrent très vite à écrire lui-même : « Les aptitudes littéraires s'éveillèrent bientôt en moi : dans ma septième année j'écrivis des Litanies à Sainte Cécile pour qu'elle fit de moi un musicien ; je lui demandais un miracle subtil pour que m'éveillant un beau matin je pusse jouer aussi bien que ma mère ; je lui adressai de ferventes antiennes (1).

(1) D'après les Souvenirs (*Mémoires I*, p. 25), il semble que Przybyszewski ait écrit ces litanies et ces antiennes plus tard, en sa dixième année (Juillet 1878). Cette seconde chronologie paraît plus vraisemblable, car elle s'appuie sur un événement précis, sa première communion, dont la date était facilement vérifiable par l'auteur. Il

« Je composai des litanies à Saint Adalbert parce qu'un valet
 « de ferme appelé Adalbert n'en trouvait pas dans son livre de
 « piété. Je soufflai dans la trompette épique ; j'écrivis des haran-
 « gues avant le combat pour Chodkiewicz et Casimir Pułaski,
 « (un héros que j'adorais), et je composai avec une grande satis-
 « faction des allocutions pour Sobieski après le siège de Vienne ».
 (*Autobiographie* pour Biegeleisen ; *Wiad. Liter.* 1928 n° 18)

Ces œuvres probablement disparues aujourd'hui n'ont sans doute aucun intérêt esthétique ; mais elles nous montrent par leurs sujets sur quels points se portaient déjà la curiosité et les sympathies de l'enfant : musique, histoire ou légende, religion.
 (1)

Les Mémoires nous parlent aussi d'une autre œuvre d'enfance (2) qu'il composa peu après, en 1879, à l'occasion du cinquantième du romancier Kraszewski, que toute la Kujavie se préparait à célébrer.

est possible d'ailleurs que Przybyszewski ait écrit à diverses époques des litanies de sainte Cécile, tant la musique le passionnait et tant étaient vivaces en lui les souvenirs de la sainte, dont il avait lu et relu l'histoire.

(1) M. St. Helsztyński a publié dans le *Ruch Literacki* de Nov. 1938 un petit poème de douze vers composé par Przybyszewski pour l'anniversaire de sa mère Dorothea Przybyszewska, le 6 Février 1878; Stach était à cette date dans sa dixième année.

(2) Trois lettres de Przybyszewski à M. Adam Bar, Bibliothécaire à la Bibliothèque Jagellone complètent très heureusement les renseignements que nous donnent les *Mémoires*. M. A. Bar trouva (en décembre 1925 ou janvier 1926) dans les papiers laissés par Kraszewski, deux poèmes envoyés en hommage au vieux romancier par Stach et son frère aîné. Przybyszewski, qu'il en informa, le remercia par une longue lettre d'où nous tirons les détails suivants :

La maison de Joseph Przybyszewski aurait été un véritable foyer de culture polonaise ; dans sa bibliothèque, à côté des grands romantiques Mickiewicz, Słowacki et Krasiński, se seraient trouvées des œuvres de Kraszewski, Kaczkowski, Czajkowski, Libelt, Cieszkowski, tout Krasicki, Węgieński, etc... C'est par cette bibliothèque que l'enfant connut Richard Berwiński, Léonard Sowiński, Syrokomla, Lenartowicz. Il aurait lu à huit ans la *Démonomanie* de Trentowski.

Sa mère, dont nous savons qu'elle était musicienne et avait été son premier professeur de piano, avait aussi une sérieuse culture. Elle avait reçu une éducation très soignée. Elle admirait Krasiński. Pendant des soirées entières elle racontait à Wacław, son fils aîné, et à Stach toutes sortes de souvenirs qu'elle tenait de son père sur l'année 1831.

« En cachette de mon père (ma mère, dans son amour aveugle

« pour ses enfants, était indulgente à tout ce que nous faisions) j'ai « dévoré tous les livres que je dérobaient petit à petit avec des raf- « finements de ruse à la bibliothèque paternelle. A dix ans je fis la « connaissance des œuvres de Kraszewski. La « Chata za wsią » et « surtout la « Powieść bez tytułu » firent sur moi une impression « foudroyante. J'en devins vraiment malade. Le héros, Stanislas « Szarski, erre aujourd'hui encore dans mon cerveau; mon amour « et mon admiration pour cette nouvelle ne devaient plus s'éteindre « dans mon cœur.

« Là-dessus arriva l'année du jubilé de Kraszewski. Mon père « organisa à l'insu du gouvernement prussien, une participation des « instituteurs de la région aux solennités jubilaires du château de « Kruszwica. On eût dit une conjuration : pendant des semaines « entières eurent lieu dans la maison de mes parents des débats inter- « minables au sujet de Kraszewski. Je résolus alors d'exprimer pour « mon propre compte mon enthousiasme et ma fanatique admiration « à l'auteur de « Poeta i Świat » et de « Powieść bez tytułu ».

Comme ses parents n'auraient pas approuvé une résolution aussi hardie, Stach et son frère se cachèrent dans une grange pour rédiger en grand secret leurs poèmes d'hommage. Stach eut naturellement la plus grande part dans la composition de ces deux poèmes puérils, qu'il illustra lui-même de vignettes ingénues et qui se trouvent aujourd'hui à la bibliothèque Jagellone.

Cette même lettre du 8 janvier 1926 précise aussi l'origine d'un autre poème dont parlent les *Mémoires* et auquel nous avons déjà fait allusion :

« Mon frère ne pouvait me trahir, car il avait besoin de moi. Il « s'était fabriqué un violon avec l'écorce d'un arbre; mais il n'avait « pas de crins pour l'archet. Je trouvais une solution à la difficulté. « Un valet de ferme du village (je me rappelle son nom : Wojciech « Slabecki) s'était plaint à moi de ce qu'il n'y eût point de litanies de « saint Wojciech (saint Adalbert) dans son livre de piété. Comme je « connaissais parfaitement par la Vie des Saints la biographie de « saint Adalbert, je lui composai des litanies. Je reçus en échange « une assez grosse touffe de crins que Wojciech avait arrachée à la « queue des chevaux. Le don que j'en fis à mon frère me valut de sa « part une amitié ardemment dévouée.

Ainsi que nous le verrons plus loin, Kraszewski répondit aux enfants. Sa lettre, conservée pieusement par la mère de Stach, a disparu avec beaucoup d'autres souvenirs de famille. Elle « était brève, « mais chaleureuse. Dès les premières lignes il y disait que, parmi « les innombrables félicitations qui lui avaient été envoyées, aucune « ne lui avait causé autant de plaisir ni d'émotion que cette affection « de cœurs d'enfants. Il baisait nos jeunes têtes et demandait à Dieu « de bien vouloir répandre sur elles toutes ses bénédictions ». (Lettre du 8 Janvier 1926, à A. Bar).

Une lettre adressée également à M. A. Bar vers la fin de la même année (17 Novembre 1926) nous donne d'aussi intéressants détails sur la façon dont Stach se procura l'adresse de Kraszewski. Il fit à pied le bon mille qui sépare Łojewo d'Inowrocław pour y chercher un certain Stanislas Ogórkowski, fils d'un collègue de son père, qui connaissait cette adresse. L'enfant erra dans tout Inowrocław deux heures

En grand mystère, il écrivit un poème à la louange de cet écrivain. Ce poème fut envoyé à Kraszewski (1), qui en fut réellement touché, car il répondit de Dresde, où il séjournait alors. Ce fut probablement le père du jeune versificateur qui prit connaissance le premier de cette lettre adressée à son fils. « On peut « imaginer l'intense stupéfaction de mon père. Je le vois encore « assis dans sa chaire, me foudroyant du regard : comment ce « blanc-bec avait-il osé faire quelque chose sans son autorisation ? « Je m'attendais à une catastrophe ; mais au cours de la lecture, « je vis le visage de mon père s'adoucir et même sourire. Rien « d'étonnant ! C'était une lettre autographe de Kraszewski, « disant que les vœux d'un enfant lui étaient infiniment chers « et qu'il faisait d'ardentes prières pour que le ciel répandît toutes « ses grâces sur ma « petite tête ». Cette fois donc j'échappai au « châtiment que j'avais encouru ; rien ne pouvait se faire à l'insu « de mon père et sans sa permission ». (*Mémoires I*, p. 20)

Il ne semble pas qu'à cette époque de son existence Stach ait eu des amis. Il n'en parle guère dans ses *Mémoires*. Tout au plus mentionne-t-il en passant le nom d'un jeune garçon de son âge Władek Dybalski, qui lui révéla que la maison du père de Kasprówicz était pleine de livres (2).

durant, sans trouver la maison de cet Ogórkowski. Mort de fatigue, affamé, sans un pfennig en poche, il s'assit enfin au pied du monument de la Germania que les Prussiens avaient élevé sur la place du marché. Il pleurait de faim et de déception, quand il vit passer un monsieur aux cheveux extraordinairement longs, un parapluie rouge au-dessus de la tête. « C'est lui ! C'est lui ! pensai-je : seul un artiste « peut avoir cet air-là. Et c'était réellement lui ; il me reconnut, « m'acheta une livre de prunes, me donna l'adresse et me conseilla « de n'envoyer la lettre qu'après le nouvel an : maintenant (on était « à la fin d'Août) il était encore trop tôt... Je rentrai à la maison tard « dans la nuit ; ma mère désespérée me cherchait et se demandait « si je ne m'étais pas noyé dans le Gopło ».

(1) En même temps qu'un autre de son frère Waclaw ; voir note 2, p. 23.

(2) Le second volume des *Mémoires* mentionne cependant la vive amitié, qu'il eut pour Casimir Siemianowski, fils de Nicolas Siemianowski, intendant au château de Szarlej. Cet enfant venait en classe à Łojewo. C'est lui qui en secret prêtait à Stach des livres de la bibliothèque du château.

D'ailleurs les Przybyszewski ne vivaient pas dans l'isolement : ils entretenaient de bonnes relations avec les familles d'instituteurs de Góra, de Szymborze, ainsi qu'avec les Haber, propriétaires fonciers à Łojewo, et l'abbé Kompf, curé de Góra (*Helszt. Corr.* I, p. VII)

L'enfant songeur et impressionnable, délaissant des camarades plus ou moins grossiers, allait prolonger ses rêveries loin de leurs jeux bruyants. Tandis que ses frères et ses camarades bâtissaient des forteresses de neige, il s'enfuyait dans le coin le plus retiré du jardin pour écouter les cloches de l'église de Góra. (Introduction au *Cri* p. 15, 2^{me} édit.). Pendant les pluvieuses journées d'automne, il laissait errer ses regards sur les champs funèbres, sur les tourbières noires et les prairies mouillées, jusqu'aux villages voisins ; son cœur « grelottait, plein « d'un désir inquiet qui s'élançait vers des buts lointains, incom- « préhensibles et nostalgiques ». (d^o p. 16)

Quand, dans le jardin qu'il aimait, les feuilles des arbres fruitiers commençaient à jaunir, son plus grand plaisir était d'en faire des couronnes dont il ornait le Christ doré étendu sur une grande croix dans la classe de son père.

La lune dans son plein le tourmentait curieusement : « Quelque chose tordait tout mon être, m'étranglait, l'inquiétude « me tirait. Je sentais nettement un désir : me fuir moi-même (d^o p. 16).

Souvent, le long du lac, il s'abandonnait à la mélancolie de cette terre à laquelle il allait si profondément s'attacher. Les pages des Mémoires où il raconte ses promenades solitaires sont parmi les plus séduisantes qu'il ait écrites : « Le niveau du lac « Gopło avait considérablement baissé au cours du siècle précéd- « dent par suite de l'approfondissement du lit de la Notec, de « l'assèchement des marécages et du déboisement. Les endroits « d'où l'eau s'était retirée étaient marqués par de profondes « ravines ; on y avait mis des peupliers au feuillage argenté « qui, en cinquante ou soixante ans, étaient devenus des arbres « vraiment royaux.

« C'est là que je courais en été, quand la chaleur de l'après- « midi était le plus lourde ; je me couchais à l'ombre d'un « peuplier ; j'écoutais d'une oreille attentive le bruissement des « feuilles qu'une légère brise agitait ; mes regards s'attachaient « aux hautes touffes de roseaux, de joncs et de lis des marais, « parmi lesquels nichaient une quantité de courlis. Au mur- « mure de ces herbes lacustres j'enlaçais toutes les mélodies que « ma mère jouait au piano.... ; j'écoutais, jusqu'à ce que tout « le bavardage des peupliers, les voix aiguës des courlis, le

« bourdonnement des scarabées, le bruissement des roseaux et
« des joncs se fondissent en une modulation unique.... ; je
« regardais jusqu'à ce que mes yeux fussent aveuglés par tant
« d'éclat, et quand je les fermais, des cercles délicats tournoyaient
« sous mes paupières en une course rapide, aux couleurs d'arc-
« en-ciel ; dans l'âme de l'enfant naissait une nostalgie mala-
« dive qui le consumait d'inquiétude et de crainte, nostalgie
« sans cause ni raison, sans aucun désir ni but ; nostalgie au
« sujet de rien et de tout, nostalgie en soi, la plus funeste de
« toutes, car c'est d'elle que provient ce fatalisme vital, sombre et
« désespéré qui vous rend humblement soumis à votre sort quel
« qu'il soit, qui rend vos mains impuissantes devant tout obsta-
« cle et vous empêche de résister au mal ». (*Mémoires I*, p. 21)

Ces promenades sur les bords du lac, qui développaient ses tendances au rêve et à la mélancolie en même temps qu'elles affinaient son oreille, n'étaient naturellement pas les seules occupations du garçonnet. A côté des ordinaires travaux de classe, qu'il passe sous silence mais que son père lui imposait certainement, il apprenait le piano sous la direction de sa mère. Elle instruisait avec amour ce fils avide de musique ; il commençait à jouer assez bien à l'époque dont nous parlons. Mais ses premières études musicales se faisaient sur un bien modeste instrument. Il nous le décrit ainsi :

« Quand je parle de piano, il faut se représenter quelque
« chose de semblable à une très mauvaise épinette du temps
« de Mozart. Des sons grêles ou plutôt des bruits, quelque chose
« dans le genre d'une harpe, mais d'une harpe misérable et
« toujours désaccordée ; c'était l'unique héritage que ma mère
« eût reçu de l'aïeul défunt. Les marteaux, fixés sur des plumes
« d'oie, se cassaient continuellement ; les cordes étaient rouil-
« lées par l'âge, enrouées comme par un rhume opiniâtre, et
« comme il en manquait plus d'une, une toux creuse de phti-
« sique coupait toutes les mélodies d'un fréquent « memento
« mori ». (*Mémoires I*, p. 22)

Un instrument si médiocre ne refroidissait ni le zèle du professeur ni celui de l'élève : « Les seules après-midi de dimanche
« qu'un mortel ennui ne tuât point étaient celles où tous quit-
« taient la maison pour s'en aller chacun de son côté et où ma
« mère et moi, pendant des heures entières, nous jouions à

« quatre mains les morceaux que mon grand-père avait copiés
« lui-même.

« Mon fils, me dit un jour ma mère, que je serais heu-
« reuse si tu devenais musicien !

« Ces paroles tombèrent comme une lourde pierre au fond
« de mon âme d'enfant, et n'allaient plus lui laisser de repos.

« Ce n'était pas cependant parce qu'un but m'était imposé, cela
« venait plutôt d'une sorte de frayeur profonde. J'avais entendu
« dire que les musiciens donnaient des concerts dans des salles
« publiques ; une foule de gens venaient les écouter ; et cette
« idée qu'une quantité de personnes pourraient m'entendre
« jouer, me paralysait tellement que j'en perdais la respiration.

« Mais la pensée que je pourrais devenir musicien, simple-
« ment pour moi, ne me quittait plus ». (*Mémoires I*, p. 23)

Un événement qui résonna longuement en lui le confirma
dans cette vocation.

En juillet, un pardon se célébrait à Markowice (sur l'autre
rive du Gopło) et attirait toute la population des alentours. Un
riche couvent avait existé autrefois dans cette petite localité ; il
avait été dissous par les autorités prussiennes, qui avaient établi
là une école et y avaient logé le chapelain, l'organiste et l'ins-
tituteur. Mais ce qui faisait la gloire du couvent, son pardon,
avait survécu : vingt paroisses y envoyaient leurs curés. Seul le
pardon de Saint Pierre et Saint Paul à Kruszwica l'égalait en
magnificence. (*Mémoires I*, p. 23)

Les instituteurs du pays se réunissaient par la même occasion
à Markowice. Joseph Przybyszewski emmena son fils, mais le
confia en chemin à un collègue chez lequel il devait venir le
reprendre à son retour. L'enfant attendit d'abord patiemment
que son père vînt le chercher ; puis, pour se distraire, il se pro-
mena sur la route, et entra dans un parc voisin. Il y erra un
moment. Tout à coup le son d'un piano vint frapper ses oreil-
les : « Le cœur battant, nous dit-il, je m'approchai des fenêtres
« d'un château (1), d'où se déversait sur moi en flots ardents,
« passionnés, une musique telle que je n'en avais jamais
« entendu.

(1) Presque certainement celui du général Kołaczkowski (*Mémoi-
res I*, p. 23).

« Le dos tourné à la porte-fenêtre, une belle dame aux cheveux dénoués était assise au piano - Seigneur Dieu, quel piano c'était ! ... Jésus Marie ! Je n'aurais pas osé toucher du doigt un tel clavier !... »

Pendant toute une demi-page de ses mémoires, Przybyszewski s'abandonne à l'enthousiasme que lui avaient inspiré, en des circonstances aussi romantiques qu'imprévues, les sons entendus pour la première fois d'un véritable piano.

« La dame quitta le piano et disparut. Le pauvre enfant chancela et tomba dans les broussailles du parc.

« C'est seulement alors qu'il comprit ce que c'était que jouer, que savoir jouer, et une lourde tristesse lui écrasa le cœur, plus pesante encore qu'une meule de moulin ». (*Mémoires I*, p. 24)

Quand il rentra chez lui, sa mère remarqua son air sombre. Il prétextait un mal de tête et alla se coucher. Il ne dormit point : mais, dissimulant son insomnie à sa mère que ses nuits sans sommeil tourmentaient beaucoup, il adressa d'ardentes prières à la patronne des musiciens, Sainte Cécile, dont l'image était suspendue au-dessus du piano ; il lui demandait d'obtenir de Dieu qu'un miracle se fit et qu'il pût jouer aussi bien que la belle dame aux cheveux dénoués. Vers le matin il tomba dans un sommeil fiévreux, et l'après-midi il se cacha dans la grange : étendu dans le foin, il se mit à écrire de ferventes litanies en l'honneur de Sainte Cécile, et, dans une antienne, il la conjura de daigner exaucer sa prière... (1)

« ...Ce fut ma première œuvre, écrite avec la conviction incbranlable qu'un miracle se ferait et que je jouerais bientôt aussi bien que cette belle dame de Żerniki.

« Mais j'attendis en vain le miracle. Par contre ma mère trouva mes litanies — je n'ai jamais rien su cacher — elle les porta chez M. le curé, l'abbé Kompf, dont le souvenir vit si nettement en moi.

(1) C'est peut-être le souvenir de cet incident (dont la date nous est inconnue) qui l'inspira dans la composition des Litanies et Antiennes auxquelles nous avons fait allusion. Les Souvenirs mentionnent d'abord les premières œuvres et ne parlent que quelques pages plus loin du pardon de Markowice. Mais la mémoire assez imprécise de Przybyszewski a très bien pu lui faire intervertir l'ordre logique des deux événements.

« C'est un enfant précoce, dit-elle, il me semble qu'il pourrait être admis à faire sa première communion. Je lui ai déjà fait apprendre son catéchisme.

« L'abbé Kompf relut encore l'antienne :

« — Il a déjà dix ans accomplis ?

« — Il a maintenant dix ans et demi.

« — Oui, c'est en effet un enfant exceptionnellement développé... qu'il vienne se confesser demain et vienne après-demain communier avec les enfants qui ont été préparés.

« C'est la première et dernière fois qu'une de mes œuvres a été si royalement récompensée ». (*Mémoires I*, p. 25)

Mais le moment approchait où Stanislas Przybyszewski allait être arraché à son entourage presque exclusivement polonais pour être jeté dans le milieu allemand qui devait rester longtemps le sien. Le 19 Avril 1881 (1) il entra au Lycée de Toruń. Il avait treize ans presque révolus. Il fut admis en Quinta (notre cinquième). Les lycées allemands n'ayant pas d'internats, il prit pension dans la « Weisse Strasse » (aujourd'hui ulica Łazienna), chez une veuve de fonctionnaire, Madame Grun, amie de sa mère (2).

Les premiers mois de séjour au lycée lui furent aussi douloureux qu'ils l'avaient été pour Kasproicz. Il comprenait à

(1) Les documents officiels concernant les années scolaires de Przybyszewski ont été publiés par le Professeur Münnich dans le *Ruch Literacki* de Juin 1929.

Un jeune et enthousiaste amateur de théâtre, Roman Zeromski, précepteur dans une famille du voisinage, fréquentait chez les Przybyszewski ; il s'occupa beaucoup de Stach, et, en six mois, le prépara excellemment à entrer en cinquième au lycée. Il déclamaient souvent du Shakespeare devant son élève. Celui-ci était quelquefois tellement pris par le jeu passionné du jeune homme qu'il pleurait « à chaudes larmes sur le malheureux sort des héros ». (*Mémoires II*, p. 26). Cette connaissance précoce du théâtre shakespearien lui valut un jour d'être félicité par un de ses professeurs : Schlockwerder « Allemand acharné » et juge sévère, qui lui tendit la main en lui disant : « Das ist brav ! » quand il eut entendu l'enfant lui résumer quelques drames. Przybyszewski se rappela toujours cette poignée de main, et aussi une sérieuse correction administrée une autre fois par le même professeur et dont il oublia le motif (*Mémoires II*, p. 25. 26).

(2) On envoya Przybyszewski à Toruń, parce que sa demi-sœur Marie y avait épousé un jardinier du nom de Bagiński et habitait dans un faubourg de cette ville (St. Helsztyński, *Piast* 7 Oct. 1934).

peine l'allemand (1), et parmi les quelque soixante élèves que comptait sa classe, il n'y en avait que trois d'origine polonaise. Il fut donc en butte aux moqueries de ses condisciples, qui se pâmaient de rire avec le professeur quand ils entendaient sa mauvaise prononciation et qui le tourmentaient de méchante manière. Ils n'arrivaient pas à prononcer son nom, dont ils finirent par faire « Sibi ». Ces fils de la haute et moyenne bourgeoisie lui firent payer aussi durement qu'au jeune Kasprowicz ses origines modestes. Sa timidité naturelle aidant, il s'isola tout à fait. En dehors de ses heures de classe, il errait solitaire dans les rues du vieux Toruń qui le captiva tout en lui inspirant une terreur secrète. Il faisait de longues promenades sur les bords de la Vistule, jusqu'au faubourg ouvrier de Winnica, très mal famé à cette époque. Il passait des heures sur le pont de fer, regardant les trains de bois s'allonger sur l'eau à perte de vue : « Quel « délice c'était de s'asseoir sur les rives du fleuve et d'écouter « la musique des mariniers, quand tombait le soir et qu'un foyer « s'allumait sur chaque radeau ! ». (*Mémoires* I, p. 34)

Son refuge de prédilection était l'île des *Majdany* (2), couverte d'un fouillis de verdure et dominée par des arbres gigantesques. Peu de visiteurs venaient troubler le lycéen. Il n'était rattaché au monde que par les bruits lointains de la vie sur les bords du fleuve.

Mais il fut surtout empoigné par les trois vieilles églises gothiques qui, avec l'hôtel de ville, font de Toruń une ville délicieuse. Ces trois églises laissèrent en lui un souvenir ineffaçable.

Les *Mémoires* (p. 35 et 36) essaient de nous exprimer ce que l'enfant éprouvait dans ces admirables églises de briques : il sentait s'éveiller les souvenirs d'une époque où son âme — selon sa théorie — avait vécu jadis et qui lui semblait être celle où l'art moyenâgeux avait atteint son apogée. « Chaque particularité,

(1) Son père l'avait envoyé avec son frère aîné à l'école d'un village voisin, Sikoro, pour qu'ils y apprissent l'allemand, qu'il n'enseignait pas à Łojewo. Les deux enfants n'en tirèrent pas grand profit, car leurs camarades, bien que descendant des colons de Frédéric II, « se servaient plus volontiers du polonais que de l'allemand » ou plutôt que de leur dialecte bas-allemand (*Mémoires* II, p. 28).

(2) Aujourd'hui Kępa Bazarowa en face de Toruń, à peu de distance de la rive gauche de la Vistule dont elle est séparée par un bras mort.

« chaque ligne, chaque figure de ces édifices gothiques m'était
 « parfaitement connue et familière ; entendons-nous cependant :
 « je ne les saisisais pas dans leur signification architecturale,
 « mais comme symboles d'une chose que je ne pouvais évidem-
 « ment pas comprendre alors.... les impressions extatiques que
 « je recevais sans cesse dans ces trois églises devinrent plus
 « tard le fondement de toute mon œuvre ».

Une année entière se passa dans cette solitude, parfois pénible au jeune Stanislas. Elle allait pourtant s'atténuer un peu (1). Il faisait de rapides progrès en allemand. « Je n'avais presque pas
 « besoin d'étudier, dit-il, car une mémoire peu commune me
 « facilitait extraordinairement la tâche. Je devins le meilleur
 « latiniste de la classe et par cela-même très utile à mes condiscipules. Comme je n'ai jamais rien su refuser à personne, je
 « faisais les devoirs d'une partie de mes camarades ; j'acquis ainsi
 « auprès d'eux un certain prestige, que je payais ignominieusement d'une mention de ce genre sur mon carnet de notes : a
 « été sévèrement puni parce qu'il soufflait continuellement en classe
 « — ce qui chez nous provoquait une explosion de colère paternelle.

« Mais je ne me liais d'amitié avec personne ». (*Mémoires I*, p. 38)

Il allait pourtant bientôt s'attacher à un pauvre garçon de sa classe, fils naturel d'une sage-femme. Un aveugle amour maternel avait amené celle-ci à mettre son enfant au lycée.

« Je ne me rendais pas un compte exact de la honte qui
 « frappait mon camarade ; mais depuis longtemps je voyais que

(1) Une troupe provinciale d'acteurs allemands de passage à Toruń lui fit connaître pour la première fois l'émotion tragique. Elle égala peut-être celle que produisaient en lui ses visites aux vieilles églises de Toruń. Cette troupe jouait *Hamlet* et *Othello* qu'il avait déjà lus et relus. Il paya son billet avec les quelques marks reçus de ses parents pour qu'il vînt les voir aux vacances de Pâques. Il fut profondément remué par ce premier contact avec la scène (*Mémoires II*, p. 143).

Przybyszewski relisait « continuellement » Shakespeare. A 15 ans il reçut en cadeau la traduction polonaise illustrée de ses œuvres : il la conserva toute sa vie. A Toruń il s'efforçait de communiquer son enthousiasme à ses camarades. Pendant les heures libres de l'après-midi il lisait Shakespeare avec eux en leur distribuant les rôles. Przybyszewski connut aussi (peut-être dès cette époque) les dramaturges allemands Grabbe, Kleist, Zacharias Werner, qui devaient naturellement lui plaire (*Mémoires II*, p. 142, 143).

« soixante condisciples le fuyaient comme la peste ; c'est précisément pour cette raison que je commençai à tourner autour de lui. » (*Mémoires I*, p. 38)

Le mépris des camarades, les punitions plus ou moins justifiées infligées par le professeur, tout cela inspirait au jeune Stanislas une sympathie de plus en plus marquée pour le malheureux enfant.

Les Mémoires nous relatent le petit fait suivant :

« Au commencement de l'année le professeur lui demanda :

« — Comment t'appelles-tu ?

« — Gdyka.

« — Et ton père ?

« — Je suis enfant naturel ; je n'ai donc pas de père.

« Aujourd'hui encore j'entends toute la classe retenir son souffle. C'était comme si la foudre était tombée subitement. Un silence régna, tel qu'on eût entendu voler une mouche. Pendant un instant, les regards de l'enfant et du professeur se croisèrent, un instant seulement. Le gamin avait, un visage fier mais couvert d'une vive rougeur. Le professeur sourit ironiquement.

« — Ta mère ? questionna-t-il.

« — Sage-femme.

« La tension, l'inquiétude, la stupéfaction qui pendant quelques secondes avaient tenu trop fortement sous leur étreinte les âmes de ces jeunes garçons, s'exhalèrent en un immense éclat de rire.

« Moi seul je ne riais pas. Ces mots : légitime, illégitime, avaient souvent frappé mes oreilles au village ; je voyais avec quel mépris les enfants illégitimes étaient traités ; je ne pouvais donc imaginer qu'on osât confesser cette terrible honte.

« Jamais, je crois, personne ne m'en a tant imposé que cet enfant avouant avec hauteur qu'il était fils naturel.

J'admirais, certes, le jeune Jean Kasproicz poussant avec une fierté méprisante, sur le chemin du lycée, en compagnie de sa mère, quelques porcelets vers le marché d'Inowrocław, pour la plus grande joie des petits messieurs ses camarades. Je le vis même plus tard... porter quelques balais achetés par

« sa mère, avec autant de gravité que s'il s'était agi d'insignes « princiers. Mais cet aveu fait par mon condisciple d'une honte « aussi « infernale », me sembla plus héroïque encore.

« A la récréation je m'approchai de lui avec timidité et je « lui demandai aimablement : « Viens-tu aujourd'hui avec moi « aux *Majdany* ? » Il me regarda sournoisement, avec méfiance. « C'était la première fois qu'un camarade s'approchait de lui. « Ses yeux me mesurèrent de la tête aux pieds avec morgue et « insolence, puis il se détourna : « Non ! marmotta-t-il ; et il « résista à toutes mes instances ». (*Mémoires I*, p. 39, 40)

Il craignait que ces prévenances ne fussent un piège. Cependant, quand, l'après-midi venu, Stanislas s'allongea à l'ombre d'un chêne gigantesque des *Majdany*, il aperçut le dos de Gdyka, qui regardait la Vistule. Tout joyeux, il s'approcha de lui et sut par sa cordialité éteindre la méfiance du malheureux gamin. Gdyka avait seulement deux ans de plus que son nouvel ami, mais la souffrance qu'étaient pour son âme fière les humiliations continuelles, lui avait donné l'expérience et l'amertume d'un homme fait. Stanislas, qui devait être toute sa vie à l'affût des irréguliers, des anormaux, des gens que la société repousse, but avidement les confidences que lui faisait son compagnon. Il en garda toujours le souvenir.

Leur conversation se prolongea ; le crépuscule était tombé depuis longtemps quand ils franchirent le bras mort de la Vistule sur le pont de bois, et arrivèrent au débarcadère du petit vapeur qui les amena sur l'autre rive de la « vraie » Vistule, à Toruń.

Gdyka lisait beaucoup ; il prêta le lendemain à Stanislas le premier tome des *Misérables* de V. Hugo dans l'édition polonaise. Cette œuvre fit sur le jeune Przybyszewski une impression extraordinaire, plus qu'aucun livre en toute sa vie. « Certes, « une bonne partie de ce que je lisais m'était obscur, mais les « passages que je ne pouvais comprendre furent précisément « l'occasion des plus délirantes orgies pour mon imagination « d'enfant ». (*Mémoires I*, p. 41)

« Et nous fîmes alors chaque jour de longues promenades, « non plus aux *Majdany*, mais bien loin et droit devant nous, « par les faubourgs les plus pauvres et les plus sales de Toruń... « ou bien nous nous enfoncions dans quelque épaisse forêt, ou « encore nous allions sur le bord de la Vistule à travers les

« *Rybaki*, quartier des mariniers et des pêcheurs ; nous regardions par les fenêtres des tripots et des cabarets, où les convoyeurs de trains de bois venant de la Pologne russe, de Galicie ou de Danzig, se rassemblaient très souvent ».

Son guide l'initiait à toute cette misère, « car il voyait évidemment, en chacun de ces mariniers — peut-être bien très contents de leur vie — un héros, le forçat des *Misérables* ». (*Mémoires I*, p. 42)

Gdyka conduisit son nouvel ami dans les ruines, aujourd'hui restaurées, du château des chevaliers teutoniques. « C'était à cette époque le refuge des pires misérables et comme la monstrueuse léproserie de Toruń. Peu de gens en sortaient ; ils passaient par une ruelle très étroite, ou plutôt par un cul-de-sac resserré dans lequel une voiture n'aurait pu s'engager ; jamais je ne vis personne y entrer en plein jour. Et les mendiants sauvages et débauchés qui avaient leur repaire en ces taudis délabrés et humides, connaissaient mon mentor ! En cachette, à l'insu de sa mère, il venait voir ici un parent quelconque, et lui apportait une pinte d'eau-de-vie ! ».

Le jeune Przybyszewski se plongeait, « avec quelle volupté ! », dans ce cloaque de misère. Et cependant leurs visites en ces tristes lieux se terminaient presque toujours d'une façon peu encourageante : sous les injures, les rires sardoniques, et même devant les poings menaçants, les deux lycéens devaient rapidement se retirer. Ils s'esquivaient par la ruelle « *An der Bache* ». Là, nous conte Przybyszewski, je me retournais toujours malgré moi : un arc gigantesque franchissait la « Bache » ; on appelait cet arc « *Dansker* » ; il renfermait, à ce que l'on disait, un passage par où les chevaliers teutoniques conduisaient leurs condamnés à mort ; c'était le *Ponte dei sospiri* de Toruń.

« J'aimais alors plus que toute chose la misère et la souffrance.

« Et je devins fier et « méchant » — « méchant » dans un sens tout spécial.

« Je restais le gamin sensible, timide et solitaire que j'étais et devais rester définitivement, mais dans mon âme naissait une indomptable rébellion contre l'injustice des lois humaines et une rancune de plus en plus profonde contre Dieu qui la permettait ». (*Mémoires I*, p. 42, 43)

La lecture des *Misérables* accrut sa sympathie pour tous les deshérités de la vie. Un autre livre de V. Hugo lui fit voir avec des yeux plus enthousiastes encore qu'aux premiers jours les églises qu'il aimait.

« Combien mon âme grandit, s'épanouit, quels triomphes
« elle fêta quand je lus *Notre-Dame* de V. Hugo, avec quelle
« piété intense et quelle admiration extatique et sacrée je com-
« mençai à promener mes regards dans les trois églises de Toruń,
« pleines d'insondables mystères !

« Je compris alors pleinement ce que j'avais pressenti autre-
« fois : ce n'étaient point des édifices, mais des « livres » écrits
« en briques, obscurs pour le cerveau, mais rayonnant pour
l'âme d'une clarté incomparable ».

L'influence de V. Hugo, s'ajoutant à celle de Gdyka lui faisait goûter aussi avec une volupté plus grande encore les funèbres magnificences de la liturgie des Morts.

Gdyka devenait de plus en plus sombre ; il parlait continuellement de la mort. Il avait cessé de travailler depuis quelque temps. Il échoua à son examen de fin d'année. Stanislas, lui, fut autorisé à passer dans la classe supérieure. Mais il rapportait à la maison un bulletin peu glorieux, auquel son père fit un accueil des plus frais.

Ce fut pendant ces vacances qu'il assista le soir, seul de sa famille, aux cérémonies du Vendredi-Saint à l'église de Góra. Cet office de la fin du jour était l'objet de sa prédilection : rien ne convenait mieux à l'âme sombre de cet enfant de quatorze ans qui se sentait chargé de toute la misère du monde. « Jamais je
« n'écoutai avec plus de désespérance cet office aimé du Vendredi-
« Saint », nous confie-t-il.

La nuit tombait quand il quitta l'église pour faire à pied les trois ou quatre kilomètres qui séparent Góra de Łojewo. Un parfum de roses blanches le surprit soudain, lui rappelant les funérailles, auxquelles il avait jadis assisté, d'un riche défunt dont le cercueil était complètement couvert de ces fleurs. Ce souvenir lui étreignit le cœur d'une telle angoisse, qu'il en suffoqua et se mit à courir de toutes ses forces vers la maison paternelle.

« Maman essuya mon front couvert de sueur ; elle était
« inquiète de ce qui avait pu m'arriver ; je la rassurai bien vite.

« — Ecoute, Stasiu, le connaissais-tu ?

« — Qui ?

« — Lis. — Elle me donna un numéro du « Dziennik « Poznański ». Sous cette rubrique : « Suicide d'un enfant », « on racontait le suicide d'un élève de troisième, le fils de la « sage-femme, qui s'était tué parce qu'il devait redoubler sa « classe.

« Je commençai dès ce jour à penser continuellement à « la mort au point qu'elle me devint proche et familière — et « non seulement à y penser mais aussi à m'en pénétrer telle- « ment qu'alors déjà j'aurais pu lui demander ; « Mort, où « donc est ton aiguillon ? ». (*Mémoires I*, p. 45)

Le souvenir du malheureux enfant ne quitta plus Stanislas. S'inspirant de l'antique Kabbale, il compare ce souvenir à l'Habal-Gamin ou « Esprit des os », qui est l'âme élémentaire du corps et qui rôde dans le cimetière où ce corps repose. « Qui « sait si cette survie n'est point précisément la source de ce qui « pourrait justement étonner dans mes écrits ? Il est peu d'au- « teurs en effet dans l'œuvre desquels le suicide apparaisse aussi « fréquemment qu'en la mienne. Mais pour mes personnages, « il n'y a absolument aucune autre issue. L'Habal-Gamin du « fils de la sage-femme est le vampire des figures que je crée ; « il suce leur sang, il les mène à la folie et leur montre l'unique « chemin qui aboutisse à l'affranchissement, à la délivrance, et « que lui-même a choisi ». (*Mémoires I*, p. 46, 47)

Puis, quelques lignes plus loin : « Tout alors se trans- « formait déjà en douleur dans l'âme de l'enfant. Cette douleur, « j'allais proclamer dix années plus tard dans mon livre *Sur les « chemins de l'âme* qu'elle était l'unique pivot de l'existence « créatrice, la puissance cosmique qui a enfanté les mondes. « l'essentiel de toute vie.

« Et en même temps croissait à l'infini son épouvante devant « cette majesté désirée de la beauté dans la souffrance, sa peur « malative de la vie, de sa nécessité et de ses contraintes, enfin « de tout ce que Huysmans appelle en grinçant des dents « la « sale corvée de la vie ».

Si les souvenirs de Przybyszewski sont exacts, le suicide de Gdýka aurait eu lieu pendant les vacances de Pâques 1884, c'est-à-dire quelques mois avant que Stanislas quittât le Lycée de Toruń. Les *Mémoires* sont à peu près muets sur cette période.

Przybyszewski déclare seulement que la situation matérielle de sa famille devint beaucoup plus mauvaise à la suite d'une grave maladie de son père et qu'il dut quitter le gymnase de Toruń pour celui de Wongrowiec. La raison vraisemblable de ce changement était que Joseph Przybyszewski ne pouvait sans doute plus subvenir à l'entretien de son fils à Toruń et que le séjour à Wongrowiec, où le lycéen allait d'abord habiter chez un demi-frère de son père, devait alléger un bien maigre budget.

Stanislas sortit du lycée de Toruń le 5 Juillet 1884 (1). Il avait 16 ans. Depuis Pâques il était élève d'Ober-Tertia (classe qui à l'époque où Toruń était aux mains prussiennes correspondait à peu près à notre seconde). Les notes de son bulletin n'ont rien de particulièrement brillant. Mais sa vie intérieure avait reçu de la vieille ville et de ses églises d'inoubliables leçons.

(1) V. Münnich - *Lata szkolne Przybyszewskiego w oświeceniu nieznanym źródeł*. Ruch Literacki, juin 1929.

CHAPITRE II

AU LYCÉE DE WONGROWIEC

Przybyszewski se fit inscrire au gymnase de Wongrowiec le 4 Août 1884, en Ober-Tertia. Il habita chez son oncle, dans une petite métairie très agréable qui portait le nom bizarre d' « Amérique » et qui avait appartenu au grand'père de Stach, Michel Przybyszewski.

« Derrière les écuries et les granges coulait au milieu de « délicieuses prairies la très étroite et jolie petite rivière de la « Welna qui traverse tout Wongrowiec. Non loin de là s'étendait « le beau lac Durowski, et sur la rive opposée se dressait, su- « perbe, une luxuriante forêt ». (*Mémoires* I, p. 47)

Un article de Wartenberg (1) (*Słowo Polskie* 23 XII 1927) nous renseigne sur le séjour de Przybyszewski à Wongrowiec : le jeune lycéen était extrêmement pauvre ; il ne recevait rien de chez lui. Il ne resta pas longtemps à la métairie de son oncle. Bientôt, un demi-frère plus âgé, facteur (2), qui habitait dans

(1) Wartenberg a connu Przybyszewski en 1884 alors qu'il arrivait du lycée de Toruń. Pendant deux années il fut son camarade et son ami. Puis il partit pour Gniezno et le perdit de vue. Il ne le revit plus et n'échangea plus avec lui qu'une brève correspondance.

(2) L'oncle paternel qui habitait la métairie s'appelait Wawrzyniec Januchowski. Cette métairie était depuis un siècle le berceau de la famille Przybyszewski. Adam Przybyszewski, facteur à Wongrowiec, n'était pas l'oncle de Stach comme le pense Wartenberg, mais son demi-frère, issu du premier mariage de Joseph Przybyszewski.

Stach bénéficia à Wongrowiec de la bourse Karol Marcinkowski qui le rendit moins dépendant des siens, de sorte que ses voyages à Łojewo devinrent rares. D'autre part ses camarades l'invitaient de temps en temps dans leur famille. C'est ainsi que, dès Noël 1884, il alla avec Joseph Górski à Krobia, (près de Gostyń au sud de Poznań). Il y rendit visite aux demoiselles Zmudziński, dont l'une Praksesta, plus âgée que lui de seize ans, fut pendant deux années confidente de ses luttes intellectuelles.

En 1885 il passa la fête de Noël à Dakowy Mokre, sur l'invitation

un faubourg de Wongrowiec, le prit chez lui. Mais six mois plus tard le malheureux Stach dut quitter son hôte trop pauvre pour le garder plus longtemps, et il s'installa dans une misérable mansarde qui ne contenait qu'un grabat et un support pour sa cuvette. La table manquait et les livres et cahiers gisaient à terre ; Stach s'asseyait sur le sol pour travailler. Sa misère ne l'empêchait pas d'aider gratuitement et généreusement dans leur travail les camarades moins doués qui demandaient son assistance. Il allait jusqu'à faire complètement leurs devoirs d'allemand ou de polonais : il avait l'art d'imaginer aisément plusieurs compositions différentes sur un même sujet. Plus tard seulement on apprit en ville qu'il était musicien ; il put alors donner quelques leçons et gagner ainsi un peu d'argent.

Przybyszewski était, à cette époque, grand pour son âge, maigre et un peu voûté. Il marchait très vite et tête basse. L'intelligence pétillait dans ses yeux, petits mais très vifs, et se reflétait sur son front haut, couronné d'une longue chevelure toujours ébouriffée. Il avait aux lèvres un sourire sarcastique. Il était médiocrement et négligemment vêtu. Bien que sérieux, il était gai ; il avait, nous dit Wartenberg, une grande force de volonté et ne se plaignait jamais de son sort. Même dans les situations les plus difficiles il ne perdait ni son équilibre ni sa belle humeur. Il ne jalousait point ses camarades, qu'il lui était indifférent de voir plus fortunés.

Ce n'était pas un « bon élève ». (1) Il dépêchait rapidement leçons et devoirs dans les interclasses. Sa connaissance du latin lui permettait de traduire en allemand sans préparation les passages les plus difficiles des auteurs qu'on expliquait. Il ne s'intéressait aucunement aux cours de mathématiques, pendant lesquels il s'occupait de tout autre chose. Wartenberg se rappelle un jour où le professeur de mathématiques, un Polonais, remarquant que Przybyszewski écrivait sans prêter aucune attention

d'un autre camarade, Ladislas Szttyler, et s'éprit de la sœur de celui-ci, Hélène, qui avait six ans de plus que Stach. Cette passion dura deux ans et lui inspira plusieurs centaines de vers qui ont été groupés en trois poèmes. Hélène épousa un autre soupirant (en 1888) ; Stach en fut amèrement déçu (*Helszt. Corresp.* I, p. X).

(1) Cependant ses notes paraissent être devenues meilleures dans l'ensemble vers la fin de son séjour au lycée de Wongrowiec (voir *Corr.* I, p. 31, 32).

au cours, lui enleva son manuscrit. Il le lui rendit ensuite en lui disant à peu près ceci : « Je vois que vous êtes très doué : c'est pourquoi désormais j'exigerai beaucoup de vous ».

Une chose intéressait fortement Przybyszewski au lycée : la littérature polonaise ; mais cet enseignement n'y avait que bien peu d'importance ; les cours étaient facultatifs et se donnaient en dehors des heures de classe régulières ; ils étaient confiés à un professeur médiocre et âgé ; les textes polonais qu'il faisait traduire n'offraient qu'un mince intérêt.

A ses moments libres, Przybyszewski se livrait à des lectures sérieuses. Dès la classe de troisième il s'exerça à écrire des nouvelles et des études littéraires. Wartenberg se rappelle une étude sur *Lilla Weneda* de Słowacki. D'après lui Stach était alors sous l'influence de Kraszewski, dont le *Poeta i świat* et la *Powieść bez tytułu* l'attiraient par le désaccord qu'il y trouvait entre l'idéal du poète et la dure réalité. C'était le même sujet que traitait le plus souvent le lycéen dans ses premiers récits. Il écrivait surtout pendant la nuit « et comme sa bourse était habituellement vide, « des camarades plus fortunés, et avec qui il était intimement « lié, lui procuraient souvent ce dont il avait besoin pour écrire, « voire même des cigarettes dont il fumait une quantité en « travaillant ». Wartenberg ne sait pas si ces premiers essais littéraires ont été conservés.

Cette jeunesse polonaise aux mains d'éducateurs allemands ressentait une profonde nostalgie de sa patrie. Elle se constituait en petits cercles clandestins où l'on étudiait l'histoire et la littérature nationales. Il y avait de ces cercles où des écrivains en herbe lisaient leurs productions à leurs camarades. Dans ces petits cénacles flottait le souvenir des Philarètes et des Philomathes (1). Przybyszewski y faisait la lecture de ses études ou de ses nouvelles, et y avait un grand succès. Ceux qui le connaissaient de près le

(1) Philarètes : groupe patriotique qu'A. Mickiewicz et T. Zan avaient fondé parmi les étudiants de l'Université de Wilno (1820-1823). Les Philomathes étaient un noyau plus restreint qu'englobait la société des Philarètes et qui fut dissous par le gouvernement russe (1823-1824).

considéraient comme un génie et lui prophétisaient un avenir littéraire brillant (1).

Déjà le musicien s'était manifesté, et déjà toutes ses préférences allaient à Chopin. Wartenberg mentionne encore l'habileté avec laquelle il dessinait à la plume. (2)

Stach était un excellent ami. « Comme lors de mon passage « en « Unter-Sekunda » j'étais tombé sérieusement malade et

(1) « Etant enfant (dit-il en 1898 dans une lettre d'Espagne) « j'écrivis des antiennes et des litanies, puis des psaumes et des « oraisons funèbres, enfin des vers, des vers sans fin, inspirés de « Slowacki et de Richard Berwiński, que je tiens pour un de nos plus « grands poètes ».

A seize ans il écrivit un court poème où il demandait à Dieu de lui donner des souffrances cent fois plus grandes que celles qu'il avait imposées à son fils (Préface du *Krzyk* p. 15, 2^{me} édition).

Il nous reste quelques poèmes des années de Wongrowiec : un fragment : *Marzenie*, envoyé par l'auteur entre janvier 1885 et mars 1886 à Prakseda Żmudzińska (de Krobia) et que M. Adam Münnich a fait paraître pour la première fois dans le *Głos Lubelski* en 1929 (n° 141). Un autre poème intitulé *Fantasmata* (composé en août 1886), est inspiré, dans sa tristesse un peu factice, par l'amour malheureux du poète pour Hélène Schiller (ou Szttyler), sœur d'un camarade de classe. Il est possible que cet amour ait été l'occasion d'une troisième œuvre (dont M. Helsztyński a publié la première partie dans les *Wici Wielkopolskie* de Juillet-Août 1934), qui se trouvait dans la succession de Pauline Pajzderska, correspondante de Przybyszewski en 1889 et 1890.

Ces trois poèmes, qui ont surtout un intérêt historique, présentent de nombreuses similitudes de forme et de fond; ils sont pleins du « Weltschmerz » romantique et réfléchissent une attitude chère à Przybyszewski dans les dernières années de Wongrowiec. Ils trahissent surtout l'influence de Slowacki, que notre lycéen avait beaucoup pratiqué (voir *Wici Wielkopolskie*, Juillet-Août 1934. St. Helsztyński : *Fragment nieznanego poematu*). M. Birkenmajer (*Ruch Literacki*, Septembre 1934, p. 223) montre jusqu'à quel point pouvait aller cette influence : consciemment ou non, Przybyszewski a notamment repris pour son propre compte huit vers de Slowacki à peine modifiés.

(2) M. Helsztyński a reproduit dans le premier tome de la *Correspondance* (p. 17) deux très intéressants portraits-esquisses qui seraient l'œuvre du lycéen. Une date est indiquée sur l'un d'eux : 25-8-85, Wongrowiec.

Deux de ses professeurs avaient fait paraître en 1885 dans la *Zeitschrift der historischen Gesellschaft für die Provinz Posen* un article intitulé : *Funde und Ausgrabungen im Kreise Wongrowitz*. Stach fut chargé d'exécuter la plupart des dessins qui accompagnaient cet article (*Corr.* I, p. 19 [2]).

« avais dû me rendre chez mes parents pour quelques mois, je
« reçus de lui pendant ce temps et à peu de jours d'intervalle
« de longues lettres très cordiales ».

Le rêve de Przybyszewski, pendant les années où il connut Wartenberg, était de devenir professeur de littérature polonaise.

Une lettre de Wongrowiec, datée du 5 mai 1886, confirme ce que Wartenberg nous dit plus haut de la situation misérable dans laquelle Stach se trouva souvent au lycée. Cette lettre où les soucis d'argent tiennent tant de place, Przybyszewski en écrira bien des variantes jusqu'à ses derniers jours : « Je me trouve dans une
« pénible situation et ne sais que faire. On n'a pas encore envoyé
« l'argent de Posen, la bourse d'études (1) est en retard parce
« qu'il n'y a pas encore eu de réunion. Je n'ai pas été dispensé
« de la rétribution scolaire : le Proviseur m'a dit qu'il n'y avait
« plus de dispenses, que toutes avaient été attribuées à des fils
« de professeurs. Je suis bien embarrassé ; je n'ai pas un seul
« livre, les professeurs se fâchent et m'invectivent. J'ai absolu-
« ment besoin d'argent tout de suite, au moins pour payer ma
« rétribution scolaire (car les nouvelles lois ne permettent pas de
« tarder longtemps) et ne fût-ce que quelques marks pour mes
« livres. Quant au reste je me débrouillerai, car d'après ce que
« m'a assuré le Proviseur, je recevrai ma bourse au milieu ou
« à la fin de mai... »

Il fournit dans la même lettre quelques détails sur les leçons qu'il donne : « J'ai conclu un arrangement ferme avec Madame
« Chojnacka pour cette année-ci. Tous mes élèves ont réussi
« leurs examens de passage, l'un même brillamment (ils étaient
« cinq...), cela m'a fait grand plaisir, car j'y ai gagné la réputa-
« tion d'un très bon répétiteur. J'ai entrepris aussi des leçons
« de piano pour avoir au moins de quoi me payer mon voyage
« et autres menus plaisirs ».

Avec sa bourse d'études et les quelques leçons qu'il donnait, Przybyszewski aurait peut-être eu de quoi vivre, d'autant que le vieux juif Szpagat, chez qui il logeait, ne lui demandait rien pour sa chambre et lui donnait même vingt marks par mois pour

(1) Dès la première année de son séjour à Wongrowiec, il avait été titulaire de la bourse Marcinkowski (180 marks) ; cf. St. Helsztyński, *Piast*, *Dziennik Kujawski*, 7 oct. 1934).

se procurer des livres. (1) Mais Stach était déjà sans doute, comme il allait l'être toute sa vie, un déplorable gérant de ses propres affaires. Dans la première année de son séjour à Wongrowiec il fut sur le point de ne pouvoir y rester faute d'argent. Nous lisons dans une lettre écrite à Łojewo le 2 Avril 1885 : « Un ecclésiastique de Toruń m'a offert le vivre et le couvert ; ma situation critique étant sans issue, j'avais dû accepter cette offre contre mon gré. Cependant, peu de temps avant les vacances, j'ai pu trouver trois élèves, fils d'une dame de Wongrowiec, et avoir ainsi la possibilité de rester dans cette ville ».

Les lettres que Stach envoyait de Wongrowiec à sa famille diffèrent de celles qu'il lui écrivait de Toruń. Celles-ci manifestaient un attachement profond aux siens, à Łojewo, une nostalgie encore augmentée par l'extrême sévérité de son professeur principal de quatrième, qu'il accuse dans une lettre du 16 février 1882 de le persécuter continuellement. Les lettres de Wongrowiec n'ont plus ce caractère. On n'y trouve pas le même regret de Łojewo et des siens. Ceux-ci obtiennent à grand peine qu'il vienne les voir pendant les vacances. « Il préfère séjourner dans les demeures confortables de ses camarades de classe, dans les Paluki et près de Posen. Il aime passionnément la sœur de l'un d'entre eux, Sztyler. Sa mère pressent une tragédie et craint pour sa vie. Son père se fâche, lui demande des explications sur ses dépenses... » (2) Stach s'expliquait comme il le pouvait, comptant surtout sur l'inépuisable amour de sa mère. Une de ses lettres (3), très affectueuse pour celle-ci, respire une mélancolie qu'on aurait peut-être tort de trouver factice ou trop précoce, car ces années de Wongrowiec sont déjà remplies de ce qui le tourmentera pendant sa vie entière. Contre la médisance de son oncle et de sa tante de Wongrowiec, contre les sourires que provoque parfois dans son entourage l'uniforme de facteur de son demi-frère Adam, il a choisi une arme, l'ironie, le sourire sardonique grâce auquel il pense avoir raison de toutes les difficultés (4). Il travaille beaucoup et consacre presque tous ses

(1) Art. de W. Przybyszewski, *Opinja*, 1934, n° 6.

(2) St. Helsztyński : *Piast*, 7 octobre 1934.

(3) Publiée par St. Helsztyński : *Piast*, 7 octobre 1934.

(4) « Je me suis façonné un *modus vivendi* singulier peut-être, par le moyen de la moquerie. Personne ne devinerait sous le masque

moment libres à la poésie, au dessin et à la musique. Comme le plus souvent il n'a pas de piano à sa disposition, il en est réduit à s'exercer en tambourinant des doigts sur une table pour ne pas oublier ce qu'il sait. Il a pu jouer deux fois sur un vrai piano, mais à la condition de faire les devoirs d'un camarade.

Son demi-frère Adam n'a pas grand prestige auprès de lui, mais il éprouve quand même le besoin de lui donner dans une lettre les raisons pour lesquelles il va passer ses vacances chez son camarade au lieu d'aller à Lojewo. Il lui explique aussi sa tristesse : sa pensée s'est trop développée et trop attachée aux « cimetières du monde » pour ne pas en subir les conséquences ; en outre, tout le mal qu'on dit de lui en ville (1) le tourmente bien qu'il essaie de ne pas s'en occuper. Une « nostalgie stupide » s'ajoute à tout cela et lui donne une indifférence insurmontable pour tout ce qu'il a aimé... (2)

Une autre lettre de cette époque nous renseigne sur ses idées au sujet du monde slave qui, dit-il, « a besoin d'être purifié de

« grimaçant d'un sourire railleur quelles tempêtes intérieures déchirent mon âme tout entière : personne ne devinera quelles souffrances a endurées ce distrait, *assez bon garçon* d'ailleurs ; je ris donc continuellement, je ris de tout, mais du rire sauvage et grinçant de Byron ». (Lettre du 2 Juin 1885).

L'année 1885 semble indiquer une période particulièrement difficile dans la vie morale du jeune Przybyszewski. Sans doute par suite d'une vie surmenée et déréglée (il commençait à boire) et en conséquence d'une pleurésie, il passe par une période de découragement et de dépression ; il se crut menacé de tuberculose et écrivit parfois des pages très pessimistes à sa confidente Prakseda Zmudzińska. Il s'éloigna des gens, de son oncle et de son demi-frère Adam qui l'avaient reçu quelque temps chez eux. Sous l'influence de ses lectures il se sentit l'âme d'un Byron et d'un Hamlet (voir Corresp. I, notamment pages 13, 14 et 15). Son pessimisme s'accrut et il fut proche du désespoir quand Hélène Szttyler se maria (en 1888) ; ce pessimisme « romantique », « byronien », ne dura point d'ailleurs ; il s'en moque dans une lettre à Thomas Pajzderski (30 Mars 1889).

(1) On le connaissait déjà si bien à Wongrowiec qu'à la fin d'un billet de ces années-là (conservé à la bibliothèque de Toruń) il écrivait ceci :

« Mon adresse :

St. P.

gimnazjasta (Lycéen)

Wongrowiec

« Cette adresse suffit : on me connaît ici autant qu'un chien pelé ».

(2) v. Helsingański : *Piast (Dziennik Kujawski)*, 7 oct. 1934.

« ses mélanges avec d'autres peuples et de se débarrasser des in-
 « fluences étrangères qui, plus d'une fois, ont altéré la noble idée
 « du slavisme. Le point de départ le plus important d'une renaiss-
 « sance est pour moi la religion, non pas une religion corrompue,
 « gâtée par la hiérarchie ecclésiastique, mais simplement cette
 « idée primitive et pure du christianisme que le Christ implanta
 « dans le cœur des premiers chrétiens... Seules la force d'âme
 « et la langue peuvent libérer le slavisme de ce funeste amalgame.
 « La langue est l'alter ego de tout peuple, elle est le signe distinctif
 « et vigoureux que la nationalité imprime à chaque homme, elle
 « est peut-être l'unique moyen de se libérer des influences étran-
 « gères et des préjugés qui proviennent de ces mélanges. C'est
 « une vérité mille fois démontrée que le peuple meurt en même
 « temps que sa langue. Il faut donc que, dans la mesure du
 « possible, tout Polonais s'efforce de préserver de la corruption
 « ce noble et pur langage que les anges, nous dit Bohdan Zaleski.
 « ont caressé de leur souffle...

« Ainsi donc religion et langue peuvent nous conduire de
 « nouveau sur le sommet où nous sommes restés pendant près de
 « deux mille ans ». (1)

Cette lettre ne manifeste pas une grande tendresse pour les Allemands. Parlant d'un cousin des jeunes filles à qui elle était adressée, lequel avait eu maille à partir avec eux, Stach en arrive à cette conclusion : « Les Allemands, ce peuple aveugle, barbare, « expiera un jour, terriblement, la faute qu'il a commise en souil-
 « lant ainsi et en déshonorant les saintes cicatrices de notre his-
 « toire... Les Allemands non seulement déshonorent leur propre
 « peuple, ils posent encore sur toute l'humanité les stigmates de
 « leur honte... Mais le temps viendra, il est même déjà venu,
 « où tous ces peuples qui ont osé attenter à la sainte liberté seront
 « cruellement châtiés devant l'humanité entière, et la liberté
 « deviendra comme un juge, comme un ange vengeur inexorable

« Toute l'Europe aujourd'hui brûle d'une flamme volca-
 « nique ; dans un instant elle va rejeter une lave effroyable, irré-
 « sistible, dont la liberté, devenant plus forte, plus puissante,
 « malgré ses liens, a provoqué l'éruption.

« Et le premier souffle dans le champ de la liberté, c'est de

(1) Lettre écrite en 1885 à Prakseda Zmudzińska et à sa sœur.

« nous Polonais qu'il est venu. La moisson a dépéri, mais la
« semence a poussé dans la terre de profondes racines ; elle ne
« se laissera plus arracher. Le grain nourri du sang polonais,
« le grain dont les ossements dispersés des martyrs polonais furent
« l'engrais, donne aujourd'hui déjà une opulente moisson ».

Ainsi donc tous les peuples deviendront libres. Mais Allemands et Moscovites ont trop péché pour s'élever bien haut ; les peuples romans sont déjà trop affaiblis ; (on peut pardonner à l'adolescent l'ingénuité qu'il eut d'admettre, avec pas mal d'hommes de son temps, une décadence définitive des peuples latins). « Il reste donc, conclut Stach, les peuples Slaves. Ces peuples
« s'élèveront à l'apogée de leur puissance, ils deviendront l'idéal
« des peuples : l'idée chrétienne et la langue, la fidélité enfin
« à la pure idée de liberté peuvent les mener à ce sommet ».

Ce passage caractéristique nous montre combien peu Przybyszewski s'était laissé germaniser au lycée allemand et combien il était alors sous l'influence des Romantiques polonais. Cette lettre ne marque-t-elle qu'un emportement passager ? Il nous semble que non. L'enfant élevé dans le souvenir de son grand-père, insurgé, disait-on, de 1830, resté jusqu'à son arrivée au Lycée dans un milieu uniquement polonais et pour lequel il avait conservé, surtout en la personne de sa mère, une profonde affection, l'enfant qui avait été tellement frappé par le lac si polonais du Goplo, sur les bords duquel il avait dévoré un à un les livres de la bibliothèque de son père, ne pouvait qu'avoir de tels sentiments. Ils s'atténueront seulement un peu à Berlin. Mais même alors qu'il fera du socialisme dans la *Gazeta Robotnicza*, la propagande qu'il y entreprendra sera polonaise au point d'inquiéter à la fin les socialistes allemands.

Ce juvénile enthousiasme, puisé à la tradition mystico-romantique de la grande émigration, ne soutenait pas toujours aussi vigoureusement le jeune lycéen ; de graves soucis de santé l'assombrissaient déjà. Cette même lettre de Janvier 1885 ou 1886 où nous avons pris nos citations, subit une assez longue interruption. Elle ne fut achevée qu'en février ; une pleurésie avait obligé Stach à garder le lit et l'avait terriblement démoralisé ; il se crut pris de tuberculose : « Dans un avenir qui n'est pas
« lointain la mort m'attend peut-être ; d'un côté je la désire, de
« l'autre je voudrais devenir... célèbre. » Et il ajoute : « Je

« travaille maintenant à un roman ; j'ai achevé le premier volume ;
« le second approche de sa fin et je médite le troisième... »

Mais d'autres soucis encore le tourmentaient. Toujours dans la même lettre, il exprime sa souffrance de ne pas comprendre les gens et de n'être pas compris d'eux ; il se croit marqué du signe de Cain : « Personne ne me comprend ici, tous se moquent
« de moi, rien de moi... »

Ces ennuis de toutes sortes l'affectaient parfois profondément. Une autre lettre de Wongrowiec, écrite le 8 Mai 1885, est d'une mélancolie noire : « Mes forces physiques et morales baissent sans
« arrêt... J'ai complètement perdu mon équilibre. Depuis que je
« suis rentré de vacances j'ai enduré de continuelles souffrances
« intellectuelles. Le travail ne m'en guérit pas ; aucune distrac-
« tion ne m'attire. J'ai perdu mon goût pour la musique, pour
« le dessin que j'aimais tant autrefois ; la poésie me déchire
« l'âme... » Il s'applique à cacher cette souffrance : « Personne
« sans doute ne peut deviner ce que mon âme souffre : tous ne
« voient que mon visage, un masque indifférent à tout ».

Cette dépression était probablement due au surmenage que sa pauvreté lui imposait. « Un excès de travail épuise mes forces
« chancelantes. J'ai très peu de temps libre : seulement le di-
« manche ». Il en profite pour s'enfoncer dans ses « vieux » souvenirs, il relit ce qu'il a écrit autrefois, il continue ses lectures :
« J'ai lu Dante, mais je n'ai pu comprendre le grand calme ma-
« gnifique qui règne dans son poème ; je m'en enchantai, mais
« pour un instant ; ensuite il m'agaça. Il y a peu de temps j'ai
« lu Hamlet de Shakespeare, j'ai retrouvé mon image dans
« l'âme déchirée de ce malheureux prince. J'ai lu le Faust de
« Goethe ; cela m'a poussé dans la voie hasardeuse des recherches
« et des conjectures. Je me suis terriblement tourmenté et je me
« tourmente encore. Rien donc, rien ne peut me calmer. J'ai bien
« encore le travail, mais il épuise trop mes forces physiques, et
« que me reste-t-il ?... Partout où je regarde, je vois un noir abî-
« me, insondable... » Deux tomes de nouvelles sont achevés, mais il ne peut continuer d'écrire, « car le fil s'est rompu ». Son désespoir cependant n'est pas définitif : « Cela passera, et alors je
« me jetterai avec une ardeur redoublée dans le travail, car c'est
« là le lest de ma vie ! ». (1)

(1) Lettre du 8-5-1885.

Il trouve un certain réconfort dans un labeur acharné : « Je me suis complètement enfoncé dans le travail ; je passe le jour entier en leçons pour prolonger cette misérable vie ; je passe des nuits en lectures : je voudrais tout engloutir, mais malheureusement je ne peux rien digérer comme il convient. » (Lettre du 2 juin 1885).

Il ne pouvait oublier ses propres souffrances, ni celles de ses parents, qui semblent avoir été assez tourmentés à cette époque. Sous l'influence de ces chagrins de toutes sortes, sous l'influence aussi de lourdes hérédités, il se mit à chercher dans la boisson un remède fugitif à ses maux « ...il y a quelques semaines, écrit-il, j'avais l'habitude de m'enivrer... » (Lettre du 29 Mars 1886).

Si l'on ajoute à ces difficultés les inquiétudes que causait la santé de son père (Stach dut quitter pour deux mois le lycée et remplacer Joseph Przybyszewski dans son école), (*Mémoires* II, p. 33), si l'on se rappelle en outre le peu d'intérêt qu'il portait à la classe, on comprendra sans peine que, malgré ses dons brillants, Przybyszewski ait été un élève souvent médiocre (1)

(1) Przybyszewski a gardé un excellent souvenir d'un de ses professeurs, Frenzel, qui le traitait plutôt en ami qu'en élève. « Je dois plus à cet homme qu'à tous les auteurs réunis, Scandinaves ou non », dit-il dans son *Autobiographie* de 1913. C'était une âme d'artiste. Il pouvait pleurer de ravissement en lisant avec ses élèves Sophocle ou Eschyle. « Il m'initia à l'organisme interne et secret de la langue humaine ; aux heures de liberté il m'enseignait les rudiments du sanscrit, et grâce à lui je pus profiter de la bibliothèque des professeurs, qui pour une si petite ville était bien approvisionnée grâce à la munificence d'un mécène.

« Je n'oublierai jamais cet homme d'une rare bonté et beauté d'âme, et je pense toujours à lui avec une reconnaissance attendrie et profonde...

« Il fut en outre le premier homme qui dans nos promenades communes me parla des sciences occultes ; il me fit lire « L'histoire de l'Occultisme de Kiesewetter ». (*Autobiographie* de 1913 ; *Wiad. Lit.* 1928 n° 4).

Frenzel l'initia aussi à l'hébreu et à l'histoire biblique. Przybyszewski s'occupa sérieusement à Wongrowiec d'études hébraïques. L'abbé Kompf, curé de Góra, l'y encourageait. La mère de Stach espéra un moment que cela mènerait son fils aux études théologiques et au grand séminaire de Poznań. Przybyszewski délaissa ensuite l'hébreu. Il s'en était pourtant occupé avec une telle ardeur à Wongrowiec que son oncle Januchowski (qui l'avait d'abord hospitalisé) et son propre demi-frère Adam (fils de la première femme de son père) lui reprochèrent d'y passer trop de temps aux dépens de ses examens de fin d'études. Przybyszewski leur répondit de façon assez imper-

A Wongrowiec pas plus qu'à Toruń l'enseignement du lycée ne semble avoir laissé de traces profondes dans l'âme de l'adolescent. La ville elle-même n'eut pas sur lui l'influence que Toruń et le paysage natal avaient exercée. Les *Mémoires* nous parlent surtout des amis qu'il y connut et dont plusieurs jouèrent ensuite un certain rôle dans sa vie. Le premier qu'il nous cite est Ladislas Rabski, le futur publiciste, fondateur en 1894 du « Przegląd Poznański ». Voici comment les *Mémoires* nous le présentent :

« C'était une année avant l'examen de maturité ; les deux classes
 « étaient réunies en une seule pour l'enseignement de certaines
 « disciplines ; c'est pendant un de ces cours (justement un cours
 « de polonais, fait par un professeur qui venait d'apprendre de
 « nous cette langue) que je connus Rabski, d'abord d'une façon
 « assez lointaine. Nous fûmes tous frappés par sa belle stature
 « élancée, sa sûreté, son visage vivant, aux grands yeux expres-
 « sifs.

« Il entra dans la salle, s'arrêta sur le seuil, s'inclina avec
 « un sourire à demi débonnaire, à demi moqueur. Il était origi-
 « naire d'une grande ville — tel nous apparaissait, à nous habi-
 « tants d'une petite localité, ce Poznań presque mystique d'où
 « venait Rabski.

« Dès la première classe, nous remarquâmes sa verve souple
 « et libre qui nous plongeait dans l'étonnement : personne d'en-
 « tre nous ne se fût risqué à parler à notre professeur comme
 « il le faisait, surtout à cette époque où régnait la plus grande
 « rigueur dans les écoles prussiennes. A ce petit vieux qui estro-
 « piait impitoyablement le polonais, il disait non point « Pan »
 « mais « Paniczek » (2). Il accueillait toutes ses paroles
 « avec un sourire ironique ». Cette attitude en imposa
 naturellement beaucoup à tous ses condisciples et au professeur
 lui-même. Rabski acquit très rapidement dans la classe un
 énorme prestige. Avec une délicate indulgence, il élargit l'horizon
 intellectuel encore bien étroit de ces collégiens qui l'écoutaient

tinente par une citation d'Isaïe, ce qui amena une brouille. Il se remit à l'hébreu à cinquante-six ans, à Danzig, pour mieux étudier la Kabbale (voir les trois articles de W. Przybyszewski dans *Opinja*, février 1934).

2) « Pan » : Monsieur ; « Paniczek », diminutif assez désinvolte
 de « Panicz », jeune seigneur, jeune homme élégant.

avec une admirative affection. C'est lui qui leur fit connaître le « positivisme » polonais. « Il nous apporta deux années de « la *Prawda* de Świątochowski, qu'il estimait par-dessus « tout (1) ; il nous communiqua cette admiration ; quelques- « uns d'entre nous s'abonnèrent immédiatement à la « *Prawda* », « ce qui, ma foi, ne fit pas une petite brèche dans notre budget ; « nous fîmes aussitôt connaissance avec les nouveaux courants « de la littérature polonaise, au sujet desquels se livraient alors « à Varsovie de si violents combats.

« Mais cela n'est rien au regard de ceci : il nous apporta la « Vie de Jésus de David Strauss, et un livre plein de révélations « étonnantes pour nous et qui bouleversa complètement notre « conception du monde : la bible du matérialisme, *Kraft und « Stoff*, de Büchner. Aucun de nos contemporains ne pourrait « comprendre aujourd'hui l'impression foudroyante que fit ce « livre sur nos jeunes esprits. Büchner résolvait d'une manière « extraordinairement facile tous les problèmes de l'existence...

(1) M. Stefan Demby est en possession d'un document manuscrit où Przybyszewski vers 1905 rend hommage à Świątochowski. Nous citons quelques-uns des passages les plus caractéristiques : « La critique polonaise recherche dans mon œuvre des influences scandinaves, françaises et Dieu sait quelles autres encore ; mais c'est la « vôtre qui a surtout agi sur moi...

« Il y a dix-sept ans que j'eus pour la première fois en mains la « *Prawda* ; je suivais encore à cette époque les cours du lycée dans « une petite ville de Poznań. Je ne puis dire combien vos paroles « me secouèrent et avec quelle inquiétude fiévreuse nous nous em- « parions de chaque numéro qui arrivait péniblement jusqu'à nous, « car à cette époque la lecture de la « *Prawda* » pouvait nous faire « mettre à la porte du lycée ».

« ...De vous j'apprenais la sincérité, la hardiesse, et cette force « insoucieuse des obstacles avec laquelle vous mentionnez tout fait « sentimental ou rationnel...

« J'ai puisé en vous la force de dire tout ce qui germait en mon « âme... Vous pouvez ne pas être absolument satisfait de la moisson, « mais je la dois à votre courage et à votre sincérité.

« Il y a quelques années, quand je suis revenu en Pologne à « l'âge d'homme, j'ai lu vos œuvres et j'ai remarqué avec étonnement « qu'il ne s'y trouvait pas une phrase avec laquelle je ne fusse pleine- « ment d'accord.

« Nous avons suivi des chemins différents, mais l'élan de l'âme « est le même...

« ...Vous m'avez enseigné la conscience, la conscience dans le « travail créateur...

« ...Je vous dois encore une chose : la sagesse, le calme, la rési- « gnation avec laquelle vous regardez les fautes du prochain.

« on peut imaginer l'apaisement délicieux que cette argumentation infiniment naïve et grossière apportait à la vive curiosité d'enfants ignorant les plus élémentaires catégories de la pensée philosophique ». (*Mémoires I*, p. 49).

Ce fut encore Rabski qui introduisit au lycée les drames d'Ibsen : les *Revenants* (1), *l'Ennemi du Peuple*, *Brandt*, *Peer Gynt*... « Je ne me rappelle pas avoir jamais été aussi bouleversé que par les *Revenants* ; et le sombre postulat de Brandt « Tout ou rien » allait devenir pour de longues années ma ligne de conduite.

« Mon cerveau bouillonnait alors terriblement... » (*Mémoires I*, p. 49).

L'adolescent se soulevait contre toutes les lois divines et humaines... contre tous les dogmes : « Jamais l'Habal Gamin du fils de la sage-femme ne régna en mon âme avec une telle puissance qu'à cette époque ».

Une fervente amitié, exclusive et rare chez lui, le lia à l'un de ses camarades : « La main me tremble encore, dit-il, quand j'écris son nom : Bolesław Deichsel ». (*Mémoires I*, p. 50).

(1) Dans le second volume des *Mémoires* (p. 141-142) Przybyszewski nous dit qu'il lut pour la première fois un drame d'Ibsen à l'occasion de son premier séjour à la mer. Il avait alors environ dix-huit ans. Il avait été invité par Neumann, son professeur de dessin, à venir dans le village natal de celui-ci, près de Puck. De Wongrowiec à Puck il n'y avait naturellement pas de ligne directe, et le lycéen dut attendre pendant deux heures à Bydgoszcz (Bromberg) le train pour Danzig. Il acheta à la bibliothèque de la gare les *Revenants* d'Ibsen dans l'édition allemande de Reclam (au prix modique de vingt pfennigs). « Je dévorai cette pièce, nous dit-il, qui secoua mon âme jusqu'en ses profondeurs, bien qu'il me fût impossible de me rendre exactement compte de ce dont il s'agissait dans ce drame. » (*Mémoires II*, p. 142).

Ce voyage lui laissa un souvenir ineffaçable. Voici comment il nous décrit sa première visite à la Baltique : « Je descendis à une petite station et j'entendis le bruit lointain de la mer. A peine étais-je sorti du wagon que je me dirigeai du côté qu'on m'avait indiqué, à travers une épaisse et sombre forêt.

« Je ne sais combien de temps je marchai, mais j'entendais se rapprocher de plus en plus cette éternelle musique de la mer ; j'allongeai le pas, je me mis à courir ; puis je me précipitai comme un fou. Je tombai enfin, à bout de souffle, frappé de cette terrible beauté qui passe toutes les beautés, cette beauté splendide d'une mer déchainée... C'est alors que je conclus alliance avec la mer ; je n'en restai pas moins fidèle à mon Jac Gopio... » (*Mémoires I*, p. 30).

En compagnie de cet ami il lut avidement les écrits d'Auguste Bebel. « Avec quelle foi ardente nous nous imprégnions de « la doctrine socialiste ! Nous la puisions dans de petites brochures populaires allemandes ; je me demande aujourd'hui par « quel miracle nous parvenions à les introduire — combien de « fois nous risquâmes d'être expulsés du lycée ! Notre devise « était alors celle de Brandt : « Tout ou rien ! » (*Mémoires I*, p. 50).

Mais un autre écrivain, Zola, allait empoigner les deux lycéens encore plus que la propagande socialiste : « *Germinal*, « *L'Assommoir*, *Nana*, *L'Œuvre*, firent sur nous une impression « si forte, que nous allions comme des fous pendant des journées « entières, nous promettant solennellement de consacrer désor- « mais toutes nos forces, toute notre vie à la cause ouvrière ». (*Mémoires I*, p. 50).

C'est aussi pendant le séjour à Wongrowiec que le monde de Dostoïewski s'ouvrit à ses yeux : « Je n'ai pas souvenance « d'avoir jamais célébré d'une façon plus sublime la veille de « Noël qu'en cette nuit de réveillon où, du soir jusqu'au matin, « nous lûmes tout d'une haleine « *Crime et Châtiment* » de « Dostoïewski. Pendant toute la journée qui suivit, nous ne « fûmes pas en état de nous adresser la parole... ». (*Mémoires I*, p. 51).

Cet enthousiasme d'adolescents découvrant le monde fit commettre quelques imprudences à Deichsel. Il étonna et chagrina le professeur d'histoire en lui exposant certaines théories socialistes sur la Révolution française. Sans l'excellent Frenzel « l'un « des professeurs les plus éclairés et les plus humains que j'aie « jamais connus » nous dit Przybyszewski (1), et qui s'était vivement intéressé aux deux jeunes gens depuis longtemps déjà, cette apologie de la Révolution ne serait pas restée sans conséquences fâcheuses pour Deichsel.

Une longue vie n'était pas réservée à ce dernier : « Deichsel « n'était qu'une belle fleur de serre. A peine son premier printemps se fut-il épanoui que la mort le faucha ». (2)

(1) Voir note p. 49.

(2) Deichsel mourut dans sa vingt et unième année (*Autobiographie* de 1913, *Wiad. Liter.* 1928 n° 18), de tuberculose. Il avait demeuré quelque temps avec Stach à Berlin (Helsztyński, *Corresp. Przyb.* I, p. 34 [4]).

Nous ne connaissons pas dans l'entourage de Przybyszewski de contemporain à qui l'ait uni une communion aussi profonde de sentiments et d'idées.

Quant à l'amitié qu'il eut pour Rabski, elle fut à la fois véhémement et brève, soit que son affection pour Deichsel fût exclusive de toute autre, soit que le regard « positiviste » et pénétrant de Rabski ait perçu entre lui et son camarade un secret désaccord. Cet éloignement fut bientôt si marqué, qu'à l'Université de Berlin, où ils allaient se retrouver, ils furent complètement étrangers l'un à l'autre. Rabski devint plus tard un fougueux ennemi de toutes idées « à la Przybyszewski ». Przybyszewski a cependant la générosité de reconnaître tout ce qu'il doit à cet impitoyable adversaire et de lui garder une « véritable reconnaissance » : « Rabski passa à travers ma vie comme un « météore aveuglant et soudain... il accéléra le développement « de mon âme, développement qui dès lors prit de telles proportions qu'au moment où j'entrai à l'Université je connais- « sais exactement ma route, je savais ce que je voulais et où j'al- « lais ». (*Mémoires I*, p. 52)

Rabski lui parla de Kasprowicz, avec qui il avait fréquenté le lycée Ste Marie de Posen. Il s'exprimait à son sujet avec un respect qu'il n'avait sans doute pour personne d'autre. Il se plaignait que Kasprowicz ne fît pas grand cas des vers qu'il lui présentait, ce qui éveillait de mélancoliques réflexions dans l'esprit de Przybyszewski : (1).

Rabski fut probablement, lui aussi, assez intimement lié avec Deichsel, car il voulut dire quelques mots sur sa tombe. « Mais la police prussienne, présente en ces années-là aux naissances, mariages, enterrements, etc... ne le permit point ». (*Mémoires I*, p. 52)

Les Mémoires ne mentionnent pas un autre camarade, plus âgé de quelques années, et qui, directement ou indirectement, joua un certain rôle dans la vie de Stanislas : Thomas Pajzderski. Nous reparlerons de lui au chapitre suivant.

Par sa manière de jouer du piano Przybyszewski enchantait tout le monde. Il pouvait y passer des heures entières, soit qu'il

(1) « Que dirait alors Kasprowicz de mes vers ! pensais-je avec « crainte, car j'écrivais des vers à cette époque ! ». (*op. cit.* p. 52).

improvisât, soit qu'il exécutât du Chopin, qu'il avait une façon toute particulière d'interpréter. Sous ses doigts les Mazurkas débordaient d'une tristesse infinie, les Polonaises devenaient des cris de désespoir et d'effroi. Quand on lui demandait pourquoi il donnait cette expression à la musique de Chopin, il l'expliquait ainsi : souvent son père souffrait d'accès de mélancolie et avait la hantise du suicide. Tout le poids de la maison retombait alors sur les épaules de sa mère ; elle donnait des leçons pour subvenir aux besoins du ménage, et Stach, tout jeune encore, devait soigner son père que rien ne calmait autant que la musique. Il jouait alors pendant des heures entières, l'oreille attentive aux moindres mouvements du malade.

« Par son jeu et par ses paroles, disait Pauline Pajzderska, « il avait une telle emprise sur ses auditeurs que chacun sentait ses « cheveux se hérissier et retenait avec peine un cri d'angoisse ».

(1)

Sa réputation de pianiste se répandit assez vite parmi ses camarades et dans Wongrowiec. Cela lui valut un jour l'honneur de jouer au cours d'une fête organisée par les anciens élèves du lycée (2). Jusqu'alors il ne s'était jamais produit devant un grand nombre de personnes et n'avait joué que là où il trouvait un piano, c'est-à-dire chez quelques-uns de ses camarades. Il y avait « abattu » du Chopin « avec un entrain colossal ». Cet honneur le terrifia. « Je ne pouvais imaginer, nous dit-il, de « supplice plus grand que celui de paraître en public. » Cependant le professeur de dessin et de chant le décida.

« La matinée déjà commença mal ; quand je m'éveillai dans « la mansarde que me louait un tailleur misérable (lequel avait « cette étonnante particularité de ne tomber malade que le ven- « dredi quand il s'était enivré le dimanche...) j'aperçus sur la « couverture de mon lit une couche de neige, car le toit était

(1) Boy : *Kadź z fermentującym genjuszem* (Wiad. Liter. 1934. n° 16).

(2) C'est peut-être ce concert qui eut lieu en automne 1888 dans la salle des fêtes du lycée. La salle était comble. Przybyszewski joua uniquement du Chopin. Le sous-préfet de Wongrowiec, von Unruh, en fut enthousiasmé et fit cadeau d'un pardessus d'hiver au jeune musicien. Stach ne l'accepta pas et sans aucune explication le renvoya au donateur. (*Corresp.* I, p. 32, note 3. D'après une lettre de Joseph Górski, citée par St. Helsztyński).

« troué ; l'après-midi je constatai que par suite du froid j'avais
« la main gauche enflée, et quand le soir arriva, j'étais dans
« le plus profond désespoir.

« Je ne comprends plus aujourd'hui comment je me trouvai
« sur l'estrade, près du piano — peut-être repris-je quelque
« courage grâce à mon camarade Napoléon Rutkowski, l'auteur
« d'une jolie mélodie connue maintenant par toute la Pologne,
« sur les paroles de Tetmajer : « *Mów do mnie jeszcze...* ». (*Mémoires* I, p. 53). Les deux lycéens jouèrent d'abord à quatre
mains la Seconde Rapsodie de Liszt. Enhardi par les applaudis-
sements Przybyszewski joua ensuite un morceau qu'il avait lui-
même composé.

Le jeune musicien dut avoir son petit succès ; le jour suivant
il fut appelé dans une riche famille israélite (les Seligsohn) où
on lui demanda des leçons de piano pour deux jeunes filles. Il
eut sans doute encore d'autres élèves car il nous dit dans ses
Mémoires : « A partir de ce moment je commençai à vivre de
« leçons de musique ». (*Mémoires* I, p. 53). (1)

Leçons, lectures et études diverses ne lui laissaient guère
de loisirs pour la préparation de son examen ; ses relations lui
prenaient aussi beaucoup de temps. On le voyait continuellement
en compagnie d'un certain Katz, fils d'un riche marchand de
grains, et vers la fin de son séjour à Wongrowiec, il fréquenta
assidûment une famille de commerçants juifs, les Foerder (2).

(1) Ces leçons eurent une conséquence importante. Peu de temps
avant que Przybyszewski ne passât son examen de maturité, Madame
veuve Seligsohn s'en fut à Berlin. Quand Przybyszewski arriva à l'U-
niversité, elle l'apprit aussitôt par des parents restés à Wongrowiec.
Elle l'invita très aimablement à venir chez elle. C'est là qu'il connut
le Docteur Max Asch, un médecin de grande intelligence qui allait
l'orienter vers la littérature. Nous aurons bientôt à reparler de lui.

(2) Quatre articles publiés en mai 1933 dans le journal varsovien
Nasz Przegląd par Léon Przybyszewski, le plus jeune frère de Stach,
ont jeté quelque lumière sur cet épisode tragique. Voici l'essentiel
des renseignements qu'ils nous donnent : par affection pour un cama-
rade juif, Szpagat, qu'il avait connu au lycée, Przybyszewski avait
loué une modeste chambre chez les parents de ce camarade. Un riche
marchand de soieries, Foerder, venait souvent voir le père Szpagat.
Il avait deux filles aussi belles qu'intelligentes et très musiciennes.
Un soir il invita Przybyszewski à dîner et le força littéralement à
jouer du piano. Le premier moment de timidité passé, Stach plongea
tout le monde dans le ravissement. Il avait naturellement joué du
Chopin. Foerder, qui aimait aussi beaucoup la musique, l'invita à

L'ainée de leurs filles se serait éprise de Stach jusqu'à en mourir de chagrin quand elle se vit préférer sa cadette Marthe (1). Après sa mort Stach continua de venir chez ces pauvres gens qui avaient un culte pour Chopin et lui permettaient d'user de leur piano autant qu'il le voulait, même peu de temps après les funérailles, à l'étonnement scandalisé des voisins. Le malheureux père lui faisait jouer ce qu'il avait étudié avec la disparue, et Stach jouait longuement, parfois jusqu'à dix heures du soir. Il rentrait épuisé chez lui et expédiait alors hâtivement son travail pour le lendemain. (1)

Aussi les notes de ses professeurs étaient faibles pour la plupart. Il ne doubla aucune classe, mais il ne se fit pas le moins du monde remarquer par son application. Les matières qu'il semble avoir le plus négligées sont le grec, les mathématiques et les sciences naturelles. Pendant les deux dernières années de lycée son travail s'améliora, sauf en mathématiques (2).

revenir souvent. Il mettait à sa disposition un vrai Bechstein ; en échange il lui demandait de donner des leçons à sa fille aînée Rose. Notre lycéen écrivit des lettres enthousiastes à sa mère ; il se sentit bientôt comme chez lui dans la maison des Foerder ; il jouait à quatre mains avec les deux jeunes filles Rose et Marthe, passait de longues soirées avec elles en discussions et bavardages. Il arriva ce qui devait arriver : Rose s'éprit du lycéen. Mais il lui préférait Marthe qui l'aima elle aussi. La pauvre Rose tomba malade, et finit par mourir de tuberculose. Ses dernières paroles furent : « Stachu, lieber Stachu, Du... ».

Le vieux Foerder ne possédait aucune photographie de la morte. Comme il n'y avait pas de photographe à Wągrowiec, il demanda à Stach, qui passait au lycée pour très bon dessinateur, de venir faire son portrait. Stach, vint, dessina toute la soirée, toute la nuit, malgré l'effroi qui le glaçait. A la fin, n'y tenant plus, il s'enfuit dans la chambre où reposaient les parents. Mais le portrait était fini, et les Foerder allaient le garder pieusement.

Ce récit est en contradiction avec les renseignements que fournit la correspondance de Przybyszewski. (Voir notamment la lettre à Thomaś Pajzderski Sept. 1889, I, p. 51). Peut-être y a-t-il après tout une simple confusion de prénoms, car les Foerder avaient eu cinq filles. Rose semble avoir plu à Przybyszewski avant Marthe, plus jeune qu'elle. Rose vécut plus tard avec le peintre Franz Flaum : elle mourut pendant la guerre, à Poznań (voir Helszt. *Corresp. de Przybyszewski*, I, p. 51 note I).

(1) Voir l'article de W. Przybyszewski dans l'*Opinja* du 11 Février 1924.

(2) Voir A. Münnich, *Lata szkolne Przybyszewskiego w oświeleniu nieznanym źródel. Ruch Literacki*, Juin 1929.

L'appréciation de son professeur de polonais est la plus intéressante pour nous : « En polonais, sa langue maternelle, « il s'exprime, oralement et par écrit, avec une grande facilité « et sans faire la moindre faute. Les devoirs en cette langue ont « presque toujours obtenu d'excellentes notes. Ses connaissances « en littérature polonaise ne sont pas moins remarquables... »).

Les *Mémoires* nous avouent qu'il n'y avait point en classe de pire mathématicien que lui. Il apprenait avec peine les formules et il n'avait jamais su les appliquer dans la solution des problèmes. Son professeur de mathématiques, Rychlicki, connaissant la diversité de ses occupations et aussi sa pénible situation matérielle, essayait par tous les moyens de l'amener à travailler. « Il affirmait continuellement que celui qui ne comprenait pas « les mathématiques n'était qu'un âne ». Przybyszewski rétorquait que Goethe était donc le plus grand des ânes, puisqu'il n'avait jamais rien compris aux sciences exactes. Bref, professeur et élève s'attendaient à un échec à l'examen de maturité. Przybyszewski avait même fait des projets pour l'avenir. L'échec devant lui fermer l'Université, il envisageait d'entrer dans une école normale d'instituteurs, de rester dans l'enseignement assez de temps pour faire des économies, et d'entrer ensuite au conservatoire de Leipzig.

On était à la veille de l'examen ; en compagnie de Boleslas Deichsel, Przybyszewski se promenait tristement sur le lac Durowski. Deichsel lui proposa soudain d'aller chez un de leurs camarades qui avait des sujets de problèmes donnés à des examens précédents : « Nous en ferons quelques-uns, peut-être redonnera-t-on un de ces sujets »).

Ils s'en furent donc chez ce camarade et prirent au hasard quelques problèmes donnés au cours des cinq ou six dernières années. Ils passèrent toute la nuit à les résoudre.

Le lendemain, la mort dans l'âme, notre candidat se rendit au lycée. Et il arriva une chose extraordinaire : quatre des problèmes donnés avaient été faits par lui la nuit précédente avec l'aide de Deichsel et de son autre camarade. Il en éprouva une émotion telle qu'il ne put se mettre au travail avant une demi-heure ; ses mains tremblaient, et une sueur froide lui mouillait le front. Mais il trouva les solutions. « Dans toute mon existence,

« dit-il, je n'ai vu sur la figure d'un homme étonnement plus
« joyeux que sur le visage du professeur Rychlicki.

« Une puissance mystérieuse et inconcevable décida de mon
« sort....

« Peut-être était-ce le hasard ? Hé, hé ! Il n'y a pas de
« hasards tels, et je compris dès lors parfaitement que ce n'en
« était pas un. Je ne saisis pas aussitôt la portée de ce « miracle »,
« mais il s'enfonça si profondément dans mon âme (d'abord à
« mon insu) qu'à partir de cette époque je cessai de croire aux
« « hasards », et commençai à considérer d'un point de vue
« tout autre le cours de mon existence ». (*Mémoires I*, p. 57).

Ce succès tout à fait imprévu (1), outre qu'il allait lui permettre de commercer à Berlin ses études d'architecture comme il le souhaitait déjà à Toruń, eut donc en lui un grand retentissement, et hâta peut-être une évolution qui se préparait : nous avons vu avec quel enthousiasme il avait accueilli les théories matérialistes et positivistes ; cette réussite extraordinaire, où il se refusait à voir un fait purement fortuit, fit chanceler les bases philosophiques que lui avaient fournies ces théories ; il les verra « tomber en ruines très peu de temps après ». (*Mémoires I*, p. 55).

Son « certificat de maturité » porte la date du 28 Février 1889. Stach allait avoir vingt et un ans.

Il s'en fut chez ses parents. Son père avait été mis à la retraite ; il avait quitté l'humble demeure où Stach était né et s'était installé avec sa famille dans une maison voisine, près de la poste où il avait été nommé receveur. Le soir même du jour où Stach était rentré dans sa famille, l'abbé Kompf, curé de Góra, vint le voir. Ils montèrent dans sa petite chambre où tous

(1) Dans son article « *Kadź z fermentującym genjuszem* » (*Wiadom Liter.* 1934 n° 16) Boy dit que le vieux Pajzderski aida à ce succès. Les professeurs reprochaient au lycéen une scandaleuse ignorance des sciences exactes et de la religion. Pajzderski les aurait invités à la chasse pour atténuer leur sévérité. D'autre part, dans une notice autobiographique (publiée après sa mort dans le *Ruch Liter.*, mars 1929, par les soins de M. St. Demby) Przybyszewski nous dit qu'on le reçut à son examen parce qu'on ne voulut pas « empoisonner ce qui lui restait de jours à passer dans cette vallée de larmes » ; on pensait qu'il allait mourir de tuberculose en quelques semaines : « mais, ajoute-t-il, comme j'avais la force et l'organisme de fer d'un taureau espagnol, j'échappai à la maladie ».

deux restèrent longtemps. L'abbé aurait préféré que Stach choisît le séminaire plutôt que les cours d'architecture de Charlottenbourg. La mère de Stach attendait avec la plus grande inquiétude le résultat de cette conversation. L'abbé Kompf descendit enfin avec un volumineux cahier contenant toutes sortes de notes et de citations hébraïques ; il déclara que Stach avait fait d'étonnantes trouvailles comme hébraïsant, mais que cela ne le mènerait pas loin dans la carrière ecclésiastique ; il lui avait déconseillé d'entrer au séminaire. Les lettres de Stach que sa famille faisait lire aux fermiers des alentours, sa renommée d'hébraïsant qui s'étendait dans des milieux hostiles au judaïsme, tout ce bruit qu'on faisait dans le pays au sujet de ses connaissances bibliques, déplaisait à Stach qui en voulait à son frère aîné Venceslas de lui donner cette réputation. Il craignait que son intérêt pour l'hébreu ne l'empêchât d'obtenir la bourse Marcinkowski demandée pour lui par son père, et qui en effet lui fut d'abord refusée : déjà commençait à se montrer cette méfiance que la Poznanie allait lui témoigner presque jusqu'à sa mort et qui n'était pas toujours injustifiée. (1)

⁽¹⁾ Voir les articles de W. Przybyszewski dans *Opinia* Février 1911.

CHAPITRE III

BERLIN

Przybyszewski avait d'abord eu l'intention de faire des études de médecine. Sous l'influence de Thomas Pajzderski, il se décida pour l'architecture (Lettre du 23 Mars 1889).

Il partit pour Berlin (1) à la mi-Avril 1889 ; le voyage se fit dans de tristes conditions. Stach souffrait d'une bronchite et eut dans le wagon des crachements de sang. Pajzderski l'attendait à la gare. Dans le fiacre qui les emmenait l'hémorragie recommença. Stach se fit inscrire à l'Ecole Polytechnique de Charlottenbourg le 4 Mai 1889 et se mit au travail. Il vivait avec Thomas

(1) Voici quelques dates importantes dans l'histoire des années que Przybyszewski passa à Berlin :

4 Mai 1889 : il prend son inscription à l'Ecole Polytechnique de Charlottenbourg.

5 Mai 1890 : il renonce à l'architecture, quitte l'école et entre à la Faculté de Médecine.

8 Mai 1891 : début de son union libre avec Marthe Foerder : encouragé par le succès de sa brochure sur Chopin et Nietzsche, il commence à travailler à un essai sur Ola Hansson.

Mai 1892 à Octobre 1893 : rédacteur en chef à la *Gazeta Robotnicza*

Mai 1893 : son union avec Dagny Juell.

Mai 1894 : il va chez les parents de Dagny à Kongsvinger (Norvège).

Pendant les deux semestres passés à l'Ecole Polytechnique il est fortement sous l'influence de Thomas Pajzderski ; il lit Nietzsche et les décadents français, Huysmans surtout. Les lettres qu'il envoie à Pauline Pajzderska nous tiennent au courant des événements intellectuels de ces douze mois. (Helsztyński : *Correspondance* de Przybyszewski, I. p. 35).

Les premières années passées à Berlin sont plus importantes encore que les années de Toruń et de Wongrowiec. Outre qu'il fit d'abondantes lectures, Przybyszewski entra en relation avec des écrivains scandinaves (Ola Hansson, Strindberg) et allemands (Dehmel, Schlaf, Scheerbart) qui agirent plus sur lui peut-être qu'il n'agit sur eux.

Pajzderski (1) qui fut son mentor pendant les premiers temps de son séjour à Berlin. Il se lia plus intimement avec lui au cours de ce premier semestre d'études. Pendant les vacances de l'été 1889 il alla même passer quelque temps dans sa famille à Łęg (2).

Le père de Thomas, Piotr Pajzderski, était un type curieux de démocrate et de « jacobin », dont Boy nous fait un amusant portrait. Chaque dimanche il invitait à dîner tous les paysans du village. Il mangeait avec eux et comme eux, jetait les os sous la table, jurait et buvait de la wódka. Mais le lundi il châtiât sévèrement pour la moindre faute les hôtes du dimanche. Emporté et sévère, d'une grande force physique, il était un véritable despote pour sa femme et ses enfants (il en avait quinze, dont dix fils, sans compter ceux que bon an mal an lui donnaient les filles du village). Il s'intéressait vivement aux nouveautés intellectuelles.

(1) Stach habita avec Pajzderski (Artilleriestr. 3) dans un logis d'étudiant où demeuraient aussi la maîtresse de son camarade. Thomas Pajzderski initia son cadet à la vie plus ou moins irrégulière de la grande ville. Quand Stach revint à Berlin pour le semestre d'hiver il ne logea plus avec lui. Voici la liste des adresses successives qu'il eut jusqu'en Janvier 1898 (date de son départ pour l'Espagne).

Artilleriestr. 3, II, N F avec Thomas Pajzderski, à partir du 4 Mai 1889.

Schlegelsstr. 9 ; 2. Aufgang, avec Ludwig Broekere, à partir du 1^{er} Octobre 1889.

Lindowerstr. 16, IV (avec Boleslas Deichsel ?), à partir du 1^{er} Avril 1890.

Wöhlestr. 14, Hof, Quergebäude I. Tr., avec son demi-frère Antoine, à partir du 27 Septembre 1892.

Unterbaumstr. 2, 2. Tr. (avec Dagny) à partir du 3 Septembre 1893.

Luisenstr., 6, rez-de-chaussée (avec Dagny) à partir du 24 Septembre 1893.

Dalldorferstr. 39, IV : Mai à Septembre 1896.

Kantstr. 148 (Charlottenbourg) du 4 Octobre 1896 (environ) au 10 Décembre 1896.

Lindenstr. 15 a (Nieder-Schönhausen) du 23 Décembre 1896 (environ) au 14 Mars 97.

Dalldorferstr. 39, chez Mme Schönfeld, du 15 Juin 97 au 20 Janvier 1898. (Voir Helsztyński, *Corr. de Przybysz*, I, p. 43 (I) et p. 54 (I).

(2) Łęg est à un mille de Śrem, petite localité sur la Warta.

Thomas Pajzderski (1864-1908) allait se faire connaître plus tard comme architecte. Il épousa la romancière Hajota. Stach correspondit avec lui et sa sœur Pauline. Boy (v. son article *Kadź z fermentującym gęnjuszem*, *Wiad. Lit.* 1934 n° 16) a en sa possession des lettres qui leur furent envoyées par Przybyszewski en 1889 et 1890.

était abonné à tous les périodiques et possédait une riche bibliothèque. Sa demeure était pleine d'invités : il y avait quelquefois cinquante personnes à sa table. Il discutait vivement avec elles et exposait ses idées radicales.

Il avait été commissaire de district en 1863. Quand le soulèvement fut écrasé, sa maison s'ouvrit à tous les fugitifs ; il leur facilita ainsi soit le séjour dans le pays, soit la fuite à l'étranger.

Stach gagna la sympathie du vieux gentilhomme par l'audace avec laquelle il disait ce qu'il pensait. Piotr Pajzderski fut ravi d'entendre son invité lui affirmer que la propriété était le vol ; l'irréligion du jeune positiviste lui plut extrêmement ; lui-même était un athée militant qui, au grand chagrin de sa très pieuse femme, ne voulait pas que l'on baptisât ses enfants.

Parmi ces derniers se trouvait une fille de seize ans, point timide, sérieuse, et de beaucoup d'esprit, Pauline Pajzderska, avec laquelle Stanislas se lia d'une vive amitié intellectuelle. Il la tenait sous son charme quand il s'animait dans la discussion et soutenait les plus étonnants paradoxes. La flamme de son regard faisait oublier la pauvreté de son costume qui, trop vaste ou trop étroit, rappelait qu'il n'avait pas été coupé pour lui. Elle faisait oublier aussi son ignorance des usages (il portait au plat sa propre fourchette, prenait de la confiture avec une cuiller à soupe) et son habitude agaçante de citer à tout propos des épigrammes allemandes.

Stach avait là grand succès, surtout quand il se mettait au piano ; il se plut certainement dans cette famille curieuse et cultivée, et après qu'il eut quitté Łęg, une correspondance s'engagea qui est un précieux témoin de la vie intellectuelle de Przybyszewski pendant les premiers temps de sa vie à Berlin. Il écrivait tantôt à Thomas (1), tantôt à sa sœur Pauline.

Nous trouvons son credo artistique d'alors dans une des lettres envoyées au premier : « ...Je l'aime (l'art) à ma manière, « non pas comme fruit d'une imagination passionnée ou d'un « ravissement extatique, mais comme fruit de la pensée, de la

— — — — —
1) Thomas Pajzderski était son aîné : par son âge, sa situation plus aisée et ses origines moins modestes, il jouissait d'un prestige certain auprès de Stach. Plus tard les rôles changèrent. (Boy, *Wiad. Liter.* 1934. n° 16).

« réflexion artistique... moi, je cherche dans l'art la pensée seulement, l'idée, la réflexion consciente. Quand cela me manque, quand je ne puis constater une tendance, alors je ne peux plus « suivre ni comprendre... » (1).

Peut-on trouver opposition plus amusante qu'entre cette esthétique et celle qu'il défendra bientôt ?

Les lettres à Pauline Pajzderska (2), purement amicales, car à cette époque Stach était sérieusement épris de Rose Foerder, nous tiennent au courant de ses lectures : il se plonge dans Spencer (3), Schopenhauer, Ibsen, Pascal, Büchner, Lombroso, Zola, Darwin. Une partie de ces livres, (pour la plupart en français) provenait de la bibliothèque de Leg. Stach en échange, envoyait d'autres livres à Pauline : Büchner, par exemple, une étude sur Kant, et même une brochure sur l'écriture cunéiforme !

Un passage de ces lettres (12-9-1889) est un beau cri d'enthousiasme pour Chopin et prouve qu'en son subconscient, en son « âme », il avait déjà rompu avec le « positivisme » : « Que « j'aime Chopin là où il est sauvage, égaré, là où il est fou et « crie ainsi à pleine gorge dans l'épouvante effroyable de la dé- « mence. Je n'aime pas la mélodie, mais je raffole de ce fracas « déchaîné, de ce chaos, de ce rugissement, j'aime ce jeu par « masses puissantes. Qu'il est terrible dans cette douleur fu- « rieuse, et qu'il est beau aussi dans cette effrayante vérité de la « souffrance !... Dans la douleur de Chopin bout la douleur « de notre siècle ».

Zola est encore l'objet de son admiration. Au sujet de la *Joie de vivre* il écrit (Sept. 1889) : « Vous savez que les « romans de Zola résument pour moi toute la littérature à venir ; « chacun de ses romans... remue tout en moi. Les romans de « Zola ne sont pas pour moi fruits de l'imagination, mais lam- « beaux ulcérés de vie ». Et dans la même lettre suit à propos

(1) Lettre du 23 mars 1889.

(2) Pauline Pajzderska fut surtout ravie par son talent de musicien et regretta toujours qu'il ne se fût pas consacré entièrement à la musique. Elle estimait très peu sa production littéraire et n'avait de lui dans sa bibliothèque que l'essai sur *Chopin et Nietzsche* ; elle voyait dans son œuvre comme un poison. (Boy. art. cit.).

(3) Les lettres aux Pajzderski mentionnent tout particulièrement Spencer que Stach « apprend bel et bien par cœur » (lettre à Thomas Pajzderski, Septembre 1889).

de cette *Joie de vivre* toute une dissertation imprégnée de matérialisme à la Büchner. Quelques années plus tard, Przybyszewski flagellera impitoyablement ces idées-là (1). Déjà cependant l'influence de Nietzsche apparaît : il se met à le lire et la fougue de Zarathoustra l'entraîne : une lettre du huit Janvier 1890 est nietzschéenne pour une bonne part : « Je ne sais rien, « je ne dis rien, sinon que je suis joyeux, que j'ai soif de vie. « soif du corps, que je suis moi-même ».

C'est à cette époque que (toujours d'après ses lettres à Pauline Pajderska) Przybyszewski aurait cessé de dessiner (2). Il essaya de composer des valse, mais la difficulté qu'il y éprouva (3) le fit souffrir beaucoup.

Du fait de la santé toujours chancelante de son père, sa famille se trouvait dans une pénible situation ; Stach en était donc réduit à ses maigres ressources de boursier et à quelques leçons de piano (4).

Mais cela ne refroidissait pas son enthousiasme pour l'architecture, pour le Gothique surtout. Il rêvait de pouvoir construire une église aussi belle que celles de Toruń et de Danzig. Son amour pour le Gothique était tel que, sautant à pieds joints par-dessus les règlements du Polytechnikum, il suivit dès son arrivée le cours du professeur Schäfer « l'un des plus profonds connaisseurs du Gothique ». Avec une attention soumise et passionnée, il écouta Schäfer parler des églises de Nuremberg et du Gothique de petites villes bavaroises et württembergeoises, particulièrement de Rothenburg ob der Tauber. Schäfer avait

(1) Voir à ce sujet l'article de Boy *Kadź z fermentujacem genjuszem*, *Wiad. Liter* 1934 n° 16.

(2) « Je ne dessine rien car j'en suis arrivé à cette conviction « que je ne saurai jamais dessiner ; cela déçoit terriblement les « espoirs de ma mère au sujet de ma richesse future etc... » (lettre à Pauline Pajderska, Sept. 1889)

(3) (Lettre à la même, Sept. 1889).

(4) Nous avons vu plus haut qu'il avait eu la chance de retrouver à Berlin Mme Seligsohn, mère de deux jeunes filles ses élèves, et qu'il était allé la voir au début de son séjour. Il put vraisemblablement avoir grâce à elle quelques leçons de musique.

Selon une lettre du 14 Mars 1889 il aurait reçu « après de longues et pénibles prières une bourse annuelle de 400 marks » grâce à laquelle il put continuer ses études à l'Université.

« découvert » ces villes et en parlait avec enthousiasme. Il décrivit pendant tout un semestre les cathédrales françaises. De magnifiques reproductions les faisaient connaître à Przybyszewski. Le roman de V. Hugo qu'il avait lu et relu, avait d'ailleurs rendu Notre-Dame de Paris familière à son imagination.

Il étudiait en même temps des ouvrages traitant de la symbolique dans l'art chrétien. Grâce à ces lectures et aussi au professeur Adler « incomparable connaisseur en cet art » (*Mémoires* I, p. 59), Przybyszewski s'enfonça de plus en plus dans les mystères ésotériques de l'Eglise. Les *Mémoires* essaient de nous donner quelque idée (I, p. 59 à 66) de cette symbolique obscure dans laquelle à son avis étaient cachés tous les problèmes de l'univers. Le passage suivant nous montre dans quel esprit Przybyszewski entendait qu'on l'étudiât :

« Les plus grands génies de l'humanité, les architectes gothiques, lisaient l'Ancien Testament autrement que nous le faisons.... Si l'homme pouvait consacrer une centaine de siècles à l'étude de la science cachée dans la Bible, comme Fabre d'Olivet qui mit quarante ans à lire quelques chapitres seulement de la Genèse, peut-être serait-il en état de comprendre aisément le Gothique.

« Mais le génie révélateur qui parlait à l'aide des pierres, n'a pas seulement brisé les sceaux du Vieux Testament ; il pénétra aussi dans les mystères de la Kabbale, cette sœur divine de la Gnose et le Livre par excellence des révélations les plus cachées ». (*Mémoires* I, p. 61 et 62).

On ne peut affirmer en toute certitude que ce passage reproduit exactement les idées de l'étudiant (1). Il nous semble certain cependant que les premières lueurs de ces idées pénétrèrent dès cette époque dans sa jeune tête enthousiaste et, depuis toujours, avide de mystères et de complexités.

Un autre passage des *Mémoires* nous semble refléter l'état de ses opinions religieuses : « L'Eglise catholique officielle a perdu la clef des mystères les plus secrets de la doctrine du Christ, dont la conception la plus profonde se trouve encore dans l'Evangile de Saint Jean et les écrits non canoniques et condamnés d'Origène ; mais tout l'ésotérisme de la doctrine catho-

(1) Les *Mémoires* furent écrits plus de trente ans après.

« lique se cacha sous mille symboles que « l'art » a conservés ;
 « il se cacha surtout dans l'architecture ; les lignes du Mystère
 « se retrouvent encore clairement dans les basiliques et dans les
 « églises romanes ; elles s'effacent de plus en plus aux yeux du
 « profane, se dissimulent, se perdent dans une géométrie secrète
 « et dans un rapport de nombres ; l'algèbre aussi bien que la
 « géométrie du mystère se fait toujours plus compliquée et plus
 « énigmatique.

« Pour voiler le « mystère », les « initiés » de l'Égypte ima-
 « ginèrent le « Tarot », les cartes à jouer ; pour transmettre
 « toute la science ésotérique du Christianisme, le « Mage » ini-
 « tié, (l'architecte) créa les cathédrales gothiques, qui étaient
 « extérieurement des « biblia pauperum », mais renfermaient
 « en réalité un secret destiné uniquement à ceux qui savent ».
 (*Mémoires* I, p. 62, 63).

Ces idées, peut-être encore confuses dans l'imagination de l'adolescent, prirent bientôt sans doute une forme très voisine de celle qu'elles acquirent à l'âge mûr de Przybyszewski, vers l'époque où il écrivit ses *Mémoires*. Les ouvrages occultistes qu'il lut notamment dans les bibliothèques de Berlin, où il en trouva une quantité, précisèrent certainement très tôt sa conception architecturale, « linéaire », des problèmes philosophiques ou mystiques ; d'autant plus que Przybyszewski eut de bonne heure l'habitude de penser « par lignes ».

Sur le conseil de son professeur Schäfer, qui remarqua bien vite l'enthousiasme de son auditeur, Przybyszewski se mit à lire l'encyclopédie de Viollet-le-Duc : « Au prix d'un travail fatigant
 « et pénible, j'étudiai à fond les six tomes de cette encyclopédie.
 « Mais Viollet-le-Duc savait peu de chose de l'ésotérisme gothi-
 « que ; il avait par contre un grand mérite : celui de fixer les
 « dimensions, les rapports des nombres, et les symboles géomé-
 « triques et stéréométriques...

« ...Or le nombre est une grande et sainte chose !

« Mickiewicz le savait ; Que veut dire en effet son 44 ? (1)

(1) Allusion à un passage célèbre de la troisième partie des *Dziady*.

« ...44 se décompose de la façon suivante dans le calcul occultiste :

$$4 + 4 = 8$$

« Je décompose 8 en ses éléments :

8, 7, 6, 5, 4, 3, 2, 1.

$$8 + 7 + 6 + 5 + 4 + 3 + 2 + 1 = 36$$

$$3 + 6 = 9$$

« Et 9 est le nombre qui désigne le plus haut des Archanges, ou plutôt celui qui participe à la Divinité : Metathrona.

44 est Metathrona, le démiurge de cette terre.

« C'est précisément dans le rapport numéral des dimensions du gothique que résident ces mystères étonnants... » (*Mémoires I*, p. 65 et 66).

Mais ces rêves, cet enthousiasme, ce projet grandiose qu'il faisait de construire une cathédrale merveilleuse, telle qu'on n'en eût jamais vu, s'évanouirent bientôt. Il avait hâte de dessiner des ogives et des colonnes gothiques, et les programmes l'obligeaient à copier sans arrêt des chapiteaux ioniens, doriens, corinthiens : il se voyait dans la dure nécessité d'étudier charpente et maçonnerie ; enfin (c'était ce qu'il redoutait le plus) il devait s'occuper de calcul intégral et de calcul différentiel. Il renonça à l'architecture, et, comme les sciences biologiques le subjuguèrent alors, il résolut de se consacrer à la médecine. (*Mémoires I*, p. 67).

« A cette époque, nous dit-il, je croyais encore, pauvre que j'étais, trouver le salut dans la science rigoureuse. Ma tête était encore toute pleine de Büchner, de Vogt et de Moleschott, bien que mon âme marchât déjà par des voies tout autres.

« Ce terrible « à rebours » de mon âme propre est une loi incompréhensible qui a dominé ma vie entière. Je revois toujours cette longue nuit de veille désespérée pendant laquelle je décidai d'envoyer à mes parents, que j'aimais par-dessus tout et dont je savais combien ils s'en attristeraient, la déclaration solennelle de mon erreur de vocation : je renonce à l'architecture et je passe à la médecine. » (*Mémoires I*, p. 67) (1).

(1) Nous trouvons dans l'autobiographie de 1913, publiée par H. Biegeleisen dans les *Wiadomości Literackie* (29 Avril 1928) le passage suivant :

« Le cours de psychologie du professeur Ebbinghaus marque un moment décisif de mon existence. J'oubliai l'architecture (les ma-

Les résultats de cette décision furent lamentables pour sa vie matérielle ; sa petite bourse d'études lui fut retirée (1). Comme ses parents étaient trop pauvres pour l'aider, une série d'années s'ouvrit pour lui pleines de misère et de souffrances, qui certes approfondirent sa connaissance de la vie, mais le placèrent dans une situation telle, qu'une fois, ayant eu à supporter une disette de trois semaines, il tomba évanoui dans la rue (*Mémoires I*, p. 68).

Nous avons vu que Przybyszewski, au début de son séjour à Berlin, avait fait la connaissance, chez Madame Seligsohn, d'un homme intelligent et curieux, le Docteur Max Asch (*Mémoires I*, p. 53). Ce médecin, qui était à la vérité plutôt un artiste, s'intéressa tout de suite vivement à Przybyszewski et se lia avec lui d'une forte amitié. « Notre première entrevue, dit Przybyszewski, « se termina comme ceci : dans l'ardeur de notre discussion, nous « marchâmes deux bonnes heures durant, depuis la place de la

« thématiques d'ailleurs ne m'auraient pas permis d'achever mes « études d'architecte) et je me consacrai dès lors entièrement à la « psychologie. Mais je compris vite que la psychologie sans la connaissance de l'anatomie n'avait aucune valeur. Sans réfléchir plus « longtemps je me jetai dans la médecine. Je pouvais prendre librement cette décision, car depuis ma dix-septième année je vivais par « mes propres moyens.

« Plusieurs maladies de feu mon père nous réduisirent à une « telle pauvreté, qu'il me fallut gagner moi-même ma vie... J'ai passé « par une telle misère et par de telles difficultés que j'ai encore la « chair de poule quand je me rappelle cette époque ».

Stach était devenu, au bout de quelques mois, très peu assidu au Polytechnikum : « Je ne vais pas aux cours, je reste chez moi et je lis beaucoup » (Oct.-Nov. 1889). « A cette époque, Nietzsche, Zola, Dostoïewski, Huysmans, Maupassant... me frappèrent comme d'un coup de foudre ». Après le premier semestre sa décision fut prise : « Je ne suis pas fait pour l'architecture... Je hais les palais et les « églises, sièges de tous les crimes contemporains : il serait vraiment « trop tragique que je dusse en construire moi-même » (Sept. 1889, lettre à Pauline Pajzderska). Juste un an après s'être fait inscrire à l'école Polytechnique de Charlottenbourg, il se fit immatriculer à la faculté de médecine (le 8 Mai 1890). Il perdit alors sa bourse ; il fut aidé pécuniairement par son père, mais surtout par son demi-frère Antoni ; il s'installa bientôt chez ce dernier qui, avec sa femme et ses deux enfants, occupait à Wedding (quartier ouvrier, dans la partie nord de Berlin) un modeste appartement composé de trois pièces et d'une cuisine (Wöhlerstr. 14, au rez-de-chaussée) (voir art. de St. Heltz-tyński, *Wiad. Liter.* 28 Avril 1935).

(1) Il y avait alors en Poznań pléthore de médecins et de vétérinaires ; la fondation Marcinkowski ne voulait pas contribuer à en augmenter encore le nombre. Elle avait alloué à Stach une bourse

« Belle-Alliance jusqu'au nord de la ville, au-delà de Wedding. « où je louais une petite chambre chez un « Steinträger » éternellement ivre ». (*Mémoires* I, p. 53, 54).

Bientôt il ne se passa point de jour que le docteur n'allât chez Przybyszewski ou ne l'invitât à venir dans sa riche maison. Ils discutaient continuellement sur Stirner et Nietzsche ; ce sujet intéressait Asch plus que tout autre. (*Mémoires* I, p. 68)

C'est sans doute par l'intermédiaire de ce fidèle ami que Stach entra en relation avec les milieux d'écrivains : « Asch était étroitement lié avec presque tout le monde littéraire d'alors ». (*Mémoires* I, p. 73). Il joua ainsi un rôle assez important dans la vie de Przybyszewski, qu'il contribua pour beaucoup à pousser vers la littérature. En tout cas les discussions interminables des deux amis sur Stirner et Nietzsche accrurent certainement en Przybyszewski le désir de mieux connaître ces deux philosophes. Stirner semble l'avoir beaucoup séduit à cette époque. Il rencontrait souvent chez le docteur Asch l'écrivain allemand John Henry Mackay. Ce dernier avait découvert *Der Einzige und sein Eigentum* de Stirner et avait consacré une bonne part de sa fortune à la réédition d'œuvres de Stirner et à des travaux sur ce précurseur de Nietzsche. Przybyszewski, au cours de ses visites, essaya souvent d'obtenir de Mackay des éclaircissements sur Stirner. Il nous cite ce fragment de conversation : à toutes les questions que posait Przybyszewski Mackay répondait :

« — Lisez mon roman « Les Anarchistes » (1).

annuelle de 400 marks, elle la lui retira quand il quitta l'école (Helszt. *Corr.* de Przybysz. I, p. 51 (3)).

Dans le tome I de la correspondance a été publiée une lettre de Przybyszewski à l'abbé Kompf, curé de Góra ; Stach, acculé à la plus noire misère, dépeignait sa triste situation et demandait un secours (lettre du 9 Août 1891) qui lui fut accordé (lettre du 27 Août 1891). Depuis le 8 Mai 1891 Marthe Foerder habitait avec lui et ses difficultés d'existence étaient accrues.

La lettre du 27 Août mentionne un mémoire destiné au *Towarzystwo Pomocy Naukowej* auquel il travaillait alors dans l'espoir d'obtenir une nouvelle bourse ; peut-être serait-ce celui qu'il écrivit sur la constitution anatomique de la moëlle épinière et qui lui valut (en 1891 ou 1892) une autre subvention annuelle de 400 marks que lui alloua la fondation Marcinkowski ? (*Autobiogr.* de 1913, *Wiad. Liter.* 1928, n° 13).

(1) *Die Anarchisten* étaient un roman que J. H. Mackay publia en 1891 et dans lequel au cours de discussions entre divers personnages, il défendait les idées de Stirner et Proudhon, combattait socialisme

« — Mais je l'ai lu ; malheureusement je n'y ai pas trouvé
« le commentaire sur Stirner dont vous parlez.

« — Dans ce cas adressez-vous à Nietzsche.

« — Vous voulez dire Nietzsche ?

« — Nietzsche ou Nietzsche, cela revient au même.

« — Vous connaissez Nietzsche ?

« — A quoi bon ? Je connais Stirner . » (*Mémoires I*, p. 73)

Une conversation de ce genre ne devait pas augmenter l'estime que Przybyszewski pouvait avoir pour Mackay. Les *Mémoires* le jugent sévèrement. Ils lui reconnaissent cependant un mérite :
« John Henry Mackay rendit un immense service à la poignée
« de gens capables de comprendre Stirner dans toute son incom-
« mensurable profondeur ; autant que j'en puisse juger, il le
« rendit tout à fait inconsciemment, car je doute qu'il ait jamais
« compris une phrase de Stirner ; mais peu importe : il sauva de
« l'oubli cette œuvre capitale : *L'Unique*, pour « l'unique », pour
« Frédéric Nietzsche. Sans doute Nietzsche ne mentionne jamais
« Stirner, mais il est hors de doute qu'il connaissait son œuvre,
« qu'il la connaissait exactement : il y puisa en effet à pleines
« mains....

« Sans *L'Unique* de Stirner, le surhomme de Nietzsche
« n'existerait pas.

« Peut-être Nietzsche fut-il le seul qui connût Stirner avant
« Mackay, de même qu'Ola Hansson était le seul qui connût Nietz-
« sche avant que ne s'écroulât sur lui l'odieuse avalanche des « ad-
« mirateurs » qui lui vinrent par la suite ». (*Mémoires I*, p. 73)

En effet, ce que Mackay avait fait pour Stirner, Ola Hansson le faisait pour Nietzsche. Przybyszewski avait vingt ans, nous dit-il, quand il lut une suite d'articles enthousiastes du jeune écrivain suédois. Cet Ola Hansson, avec qui il allait bientôt entrer en étroites relations, était d'après lui « le premier qui eût révélé Nietzsche à l'Allemagne » (*Autob. de 1913 Wiad. Liter. 1928 n° 18*). Przybyszewski se procura *Jenseits von Gut und Böse* et *Menschliches. allzu Menschliches*. Pendant ses vacances à Lojewo il étudia ces

d'Etat et communisme et la confusion qui se faisait entre anarchisme et communisme... (Voir Soergel, *Dichtung und Dichter der Zeit* 1921, p. 223). Il y exposait surtout sa conception de l'anarchie sans violence.

ouvrages consciencieusement (1). Nous verrons plus loin comment cette lecture l'a amené à écrire l'essai sur *Chopin et Nietzsche*. Demandons encore aux *Mémoires* quelle impression elle fit sur lui. Nous y voyons qu'en dehors de ses études de médecine il s'occupait alors exclusivement de psychologie. Il avait lu, outre *De l'Intelligence* de Taine, (qui le frappa vivement) « tout Ribot, « Paulhan, et, parmi les psychologues allemands, Wundt et « Münsterberg ; Spencer aussi, bien entendu : on l'idolâtrait « alors. Il n'est donc pas surprenant que Nietzsche n'ait pu « m'en imposer avec sa psychologie « scientifique » : je connais- « sais déjà tout cela, et la relativité de sa morale (*Jenseits von* « *Gut und Böse*) ne fit sur moi aucune impression ; j'avais cela « dans le sang : depuis longtemps je ne savais plus ce qui était « bien ou mal, ce qui était beau ou laid ; j'avais cessé de penser « par catégories. Ce qui, par contre, éveilla en moi l'admira- « tion et l'enchantement le plus vif, ce fut la langue de Nietzsche.

« Ce n'est pas l'œuvre principale de Nietzsche *Menschliches*, « *Allzu-Menschliches* qui m'a été une révélation (quelques feuil- « lets à peine étaient pour moi une nouveauté), mais *Also sprach* « *Zarathustra*, œuvre royale, majestueuse en sa beauté infinie !

« Savez-vous qui aurait pu traduire cette œuvre en polonais ?

« — Sigismond Krasiński, lui seul !

« La langue de Nietzsche dans le *Zarathustra*, c'est la langue « de Krasiński dans la préface d'*Irydion* et les Interludes de « la *Comédie non divine* (*Mémoires* I, p. 74).

Nous ne pouvons souscrire à ce jugement : Krasiński n'a pas les admirables violences de *Zarathustra*. Sa langue est plus douce, plus fluide, plus classique aussi dans son bel équilibre. Quant à l'affirmation des *Mémoires* d'après laquelle le fond des ouvrages de Nietzsche n'aurait rien apporté de nouveau à Przybyszewski, on s'en étonne quand on pense à la première activité littéraire de celui-ci. Il y a ici sans doute une défaillance de mémoire chez l'auteur vieillissant. Une seule question de forme en effet n'aurait pas incité Przybyszewski à écrire sa belle étude sur Nietzsche si cette forme n'avait recouvert un fond adéquat et nouveau.

(1) Voir à ce sujet sa lettre de Janvier 1890 à Pauline Pajzderska et celle du 20 Août de la même année ; voir également sa lettre autobiographique à Miriam Przesmycki.

D'ailleurs une page suivante des *Mémoires* corrige un peu cette déclaration : « Je pourrais encore indiquer beaucoup de « raisons qui m'ont amené à comparer Nietzsche à Chopin dans « mon mauvais ouvrage écrit en allemand et intitulé *Chopin und Nietzsche*, mais cela prendrait trop de place, car il me faudrait « montrer toute l'ampleur des problèmes psychologiques qui « bouillonnaient alors dans mon cerveau ou plutôt qui déjà se « cristallisaient clairement ». (*Mémoires* I, p. 76)

Ainsi la pensée de Nietzsche ne fut pas sans influence sur Przybyszewski ; et il est permis de ne pas se laisser convaincre par cet autre passage des *Mémoires* (p. 76) au sujet de la résolution que prit Nietzsche, peu de temps avant sa maladie, de faire des études biologiques, dont il sentait trop l'absence dans sa formation intellectuelle : « Il n'est donc pas surprenant qu'il « n'ait pu avoir d'influence sur moi, précisément à cette époque « où je transformais dans mon cerveau les principes de la psychophysiologie, et où j'avais même écrit un mémoire au sujet « du « seuil de la conscience » de Fechner, naturellement pas « pour moi, mais pour un monsieur quelconque qui avait envie « d'être docteur et ne savait pas écrire lui-même cette thèse « de doctorat ».

« Il y a lieu en effet de savoir qu'une officine existait alors « à Berlin qui fournissait aux riches candidats au doctorat des « thèses toutes faites, grâce auxquelles ils recevaient le titre de « docteur. C'est en travaillant dans ce bureau que je me procurais des moyens d'existence ; bienheureux bureau, car je « ne sais comment, sans lui, j'aurais pu vivre en suivant les « cours de l'Université.

« J'ai écrit quelques-unes de ces thèses : l'une au sujet de « la campagne napoléonienne en Russie : j'y appris beaucoup car « je lus toutes les lettres que Napoléon écrivit à cette époque et « qui avaient été publiées par Napoléon III ; j'en écrivis une « qui traitait de l'influence du chloroforme sur l'organisme animal ; une autre, du domaine histologique, sur la formation « des dents chez les embryons ; une autre encore concernant les « plus récentes théories sur la constitution de la cellule organique ; enfin la thèse sur le « seuil de la conscience ». (*Mémoires* I, p. 76-77)

Mais la malchance voulut que le candidat fortuné, auteur

supposé de ce travail, manifestât devant son jury d'examen une telle ignorance au sujet du malheureux « seuil » qu'il échoua honteusement. Cela excita naturellement la suspicion, et l'on découvrit bientôt toute l'organisation occulte, dont le « directeur » eut juste le temps de s'échapper. Ce jour-là, à son arrivée, Przybyszewski trouva le « bureau » vide.

C'eût été une véritable catastrophe pour lui s'il n'avait fait par chance, peu de temps auparavant, la connaissance de Stanislas Grabski (1).

Grabski était à ce moment rédacteur en chef d'un journal à l'usage des ouvriers polonais et qui s'appelait *Gazeta Robotnicza* (Gazette ouvrière). Ce journal était subventionné par le parti socialiste allemand, mais gardait son autonomie. L'activité de Stanislas Grabski et de son prédécesseur Ignace Daszyński (2), qui tous deux soulignaient fréquemment le caractère polonais des ouvriers socialistes leurs lecteurs, n'éveillait la méfiance que du seul Auer : le vieux Liebknecht, au contraire, leur accordait toute sa sympathie ; leur plus fidèle ami était un riche industriel juif, Singer, que les Mémoires qualifient de « charmant ».

La police berlinoise se débarrassa rapidement de Daszyński. Grabski était alors sujet russe et on le surveillait étroitement ; il fut en fin de compte expulsé. La veille du jour où les policiers le reconduisirent à la frontière, il avait confié à Przybyszewski ses fonctions de rédacteur en chef à la *Gazeta Robotnicza*.

« Comme j'étais sujet prussien, on ne pouvait m'expulser, nous dit-il, et comme je ne connaissais pas d'autre religion que l'amour de la souffrance et de la misère humaine, ou plutôt de la misère de ceux qui travaillent, des deshérités, de ceux qu'on trompe et qu'on exploite, j'acceptai avec délices le poste de rédacteur à la *Gazeta Robotnicza* ». (p.78)

Le parti socialiste de Prusse était tout jeune encore. Il avait dû végéter dans une atmosphère hostile, que rendaient plus

(1) Stanislas Grabski, né en 1870, devint professeur à l'Université de Lwów et membre du comité national à Paris (de 1917 à 1919). Il fut député au Sejm et (de 1923 à 1926) ministre de l'instruction publique et des cultes.

(2) Ignace Daszyński (1866-1936) devint plus tard un des chefs du parti socialiste polonais. Député au parlement autrichien (de 1897 à 1918), puis, à partir de 1919, au Sejm. Maréchal de la Diète en 1928.

lourde encore les lois d'exception de Bismarck. Les jeunes hommes qui se trouvaient à la tête du mouvement étaient vite appréhendés, emprisonnés, et remis finalement à la gendarmerie russe (la plupart d'entre eux étaient délégués par le parti révolutionnaire russe *Proletariat*).

La suspension des lois d'exception en 1890 n'améliora pas beaucoup la situation. Les agitateurs socialistes durent limiter leur action aux grandes villes : Berlin, Hambourg, Altona, Brême, où se trouvaient des groupements polonais assez importants. C'est ainsi que fut fondée à Berlin pendant l'hiver 1890-1891 la *Gazeta Robotnicza*, dont le premier numéro parut le 3 Janvier. Liebknecht, fougueux partisan de l'indépendance polonaise, aida beaucoup à la fondation de cet hebdomadaire. Le parti socialiste allemand fournit une subvention « qui, au début tout au moins, « ne limita en rien la liberté du journal ». (1) La moitié des frais que comportait la publication de la *Gazeta Robotnicza* fut couverte jusqu'en février 1893 par les subventions de Stanislas Mendelson (2) « un homme qui dans l'histoire du socialisme polonais a joué l'un des plus beaux rôles ».

Au début de son existence, le journal eut à sa tête des socialistes originaires de la Pologne russe ou de la Pologne autrichienne : Ignace Daszyński, Stanislas Grabski, Casimir Moklowski. Przybyszewski, né en Pologne prussienne, fut une exception.

Il entra dans ses nouvelles fonctions de rédacteur en Juin 1892. Il lui était alloué un traitement de cent vingt marks par mois. Mais il avait l'enthousiasme de ses vingt-quatre ans. M. Pobóg-Malinowski croit pouvoir affirmer que la moitié des articles de chaque numéro, et souvent même davantage, étaient écrits par Przybyszewski lui-même. Voici ce que nous disent les *Mémoires* sur cette période de son activité : (I, p. 78)

« Grabski avait déjà osé critiquer Marx et Lassalle ; j'allai « plus loin.

(1) Ces renseignements et les suivants sont tirés d'un article de M. W. Pobóg Malinowski sur Przybyszewski et la *Gazeta Robotnicza* (*Wiad. Lit.* 1931 n° 20).

(2) Stanislas Mendelson était rédacteur du *Przedświt* (l'Aube). C'est dans le *Przedświt* que Joseph Piłsudski publia ses articles à partir de 1893. Ignace Mościcki (le futur président de la République polonaise) prêtait également son concours à la revue.

« La vieille Internationale polonaise s'efforçait avant tout, « dans son action sur l'ouvrier polonais, de l'arracher à l'Eglise « et de le débarrasser de toutes croyances religieuses. ». Or Przybyszewski, qui ne mentionnait pas une seule fois Marx et Lassalle, en appelait par contre à l'Evangile, aux écrits des Pères de l'Eglise; il guerroyait « contre la presse catholique et conservatrice de « Haute-Silésie, complètement allemande d'esprit mais rédigée « en polonais.... » Il écrivait des diatribes enflammées dans lesquelles il demandait « ce qu'il adviendrait du Christ s'il apparaissait maintenant sur la terre... ». Par un article intitulé « Les Sept mensonges du *Katolik* », (1) il s'attirait l'approbation du comité central de Londres. « Cependant Londres souriait d'un « sourire aigle : du socialisme sans Marx ! Du socialisme « sans extirpation radicale de la croyance chez l'ouvrier ! Horreur « et hérésie ! Mais pour le moment il fallait attendre. Le nombre « des abonnés croissait sans arrêt ; le journal pénétrait jusqu'en « Galicie, et jusque dans la Pologne du Congrès. On le colportait avec zèle à Królewska Huta, à Bytom, Katowice, Szarlej ; « car je portais précisément toute mon attention sur la Haute-Silésie, où se trouvait alors le groupe le plus important d'ouvriers polonais : Je savais trop bien qu'avec les ouvriers agricoles de Poznań il n'y avait rien à faire.. Au moment même « où en Poznań on m'excommuniait du haut de la chaire on « m'accusa devant le comité du parti allemand de faire de la propagande catholique, et en tourne-main ma place fut prise par « le camarade Mokłowski, un excellent architecte qui a laissé un « très bon ouvrage sur l'architecture polonaise ». (*Mémoires I*. p. 79) (2).

Przybyszewski avait-il lieu de regretter cette situation perdue ? Nous ne le pensons pas quand nous lisons les lettres adressées par lui à son collaborateur et bailleur de fonds Mendelson et que M. Pobóg-Malinowski a publiées pour la première fois dans les

(1) Feuille polonaise de Bytom, en Haute-Silésie.

(2) Casimir Mokłowski (1869-1905) auteur notamment d'un ouvrage sur l'art populaire en Pologne (*Sztuka ludowa w Polsce*).

Przybyszewski quitta définitivement le journal le 1^{er} Octobre 1893. Il en rejette naturellement toute la faute sur ceux qui lui retirèrent son poste de rédacteur en chef. Peut-être la raison qu'il donne a-t-elle eu son importance ; mais il y en eut certainement d'autres (voir note 2 p. 79 et 80).

Wiadomości literackie (1931 n° 20). Ces lettres nous confirment l'importance que Przybyszewski attachait à la pénétration du socialisme dans les masses ouvrières de Haute-Silésie, où il voyait un terrain d'action sociale beaucoup mieux préparé qu'en Pologne et un point d'appui possible pour une agitation éventuelle en Pologne russe. Mais elles nous montrent surtout que Przybyszewski se serait épuisé dans son travail de publiciste et d'agitateur révolutionnaire. Les demandes d'argent et d'articles qui y abondent trahissent les difficultés dans lesquelles il se débattait. Son activité révolutionnaire lui donnait naturellement maille à partir avec la police (1) qui, peu avant Septembre 1892, entreprit des recherches domiciliaires en Haute-Silésie. Les ouvriers chez qui on trouvait le journal étaient chassés de l'usine. Ces mesures draconiennes lui avaient fait perdre beaucoup d'abonnés. Vers cette même époque la police saisissait toutes les lettres adressées de Haute-Silésie à la *Gazeta Robotnicza* (2). La situation était grave pour le journal, dont la destinée était liée étroitement à celle du socialisme dans cette région.

A plusieurs reprises Przybyszewski demande des « agitateurs », des hommes capables d'initier les ouvriers et de les préparer à la lutte. Il critique ceux qui viennent du « Royaume »,

(1) La police observait ses moindres pas ; elle multipliait les perquisitions chez lui, et, chaque fois qu'un agitateur socialiste venait de Varsovie, de Paris ou de Londres, on l'arrêtait pour qu'il ne pût favoriser leur propagande. Au début, cela l'amusait : par une journée de chaleur étouffante, il avait remarqué derrière lui, trois heures durant, un policier de forte corpulence qui, fatigué de l'avoir filé dans tout Berlin, l'aborda tout-à-coup et le pria, presque les larmes aux yeux, de renoncer à cette course : il avait femme et enfant et faisait un métier de chien qui vraiment était sans aucun charme !

Mais cet espionnage continuel finit par l'excéder et lui détraqua complètement les nerfs : il tomba dans un délire de persécution qui lui faisait voir en chaque passant un policier. Il en arriva au point de ne plus prendre le tramway, tant lui était insupportable la vue des personnes assises en face de lui. (*Mémoires II*, p. 36-37)

Une scène de l'*Homo Sapiens* (écrite quelques années plus tard), où son alter ego Falk se croit suivi par un agent de la Sûreté, est sans doute un souvenir de ces tracasseries.

Il y eut cependant des heures où Przybyszewski trouvait une joie véritable dans son activité à la *Gazeta Robotnicza*. (Voir par ex. la lettre du 10 Janvier 1893). Il eut aussi des périodes d'une relative aisance. (Voir la lettre du 13 février 1893 où il propose à ses parents de les aider).

(2) Lettre du 23 septembre 1892.

il les trouve trop jeunes, extrêmement exaltés, il leur reproche de ne pas s'occuper des contingences et d'avoir joué un rôle néfaste.

Une lettre du 10 Octobre 1892 informe Mendelson des obstacles que Przybyszewski rencontre dans le milieu des socialistes allemands. Ceux-ci s'inquiètent de la propagande de la *Gazeta Robotnicza* et de son rédacteur, à qui ils reprochent de vouloir créer un parti socialiste polonais indépendant (1).

Une autre lettre écrite le 29 Octobre 1892 parle de chagrins personnels, d'ennuis tels que Przybyszewski était à peine en état d'écrire ses articles pour le journal ; ses difficultés avec le parti allemand devaient sans doute y entrer pour une bonne part, et aussi une situation financière peu brillante : « Mes engagements » et mes besoins absorbent complètement mon modeste traitement « de 120 marks par mois, si bien que d'ordinaire, pendant les » derniers jours, je meurs littéralement de faim ».

(1) M. Stanislas Kasztelowicz (*Komunikat Instytutu Śląskiego w Katowicach*, n° 9, serja II) qui a pu consulter la collection complète (à peu près introuvable) de la *Gazeta Robotnicza*, est d'avis que le problème national tient dans les articles de Przybyszewski une beaucoup plus grande place que la propagande socialiste. « L'Union des Socialistes Polonais à l'Etranger » (*Związek Zagraniczny Socjalistów Polskich*) fondée à Paris en Novembre 1892 (Przybyszewski était depuis plus de six mois à la *Gazeta Robotnicza*) posait en principe que le recouvrement de l'indépendance était la condition nécessaire à la réalisation du programme socialiste. Przybyszewski, sans doute sous l'influence de ces conceptions, donna une large part dans ses articles à l'idée de l'indépendance nationale. Voici un raisonnement qu'il reprend volontiers : le gouvernement allemand s'appuie sur le capitalisme, « donc, conclut-il, l'unique ennemi de la nationalité est le » capitalisme ; seul, le socialisme garantit toute liberté nationale. » (cit. Kasztelowicz). Dans ses attaques contre le clergé, Przybyszewski reproche à certains prêtres ou dignitaires ecclésiastiques une trop grande sympathie pour les capitalistes et des tendances germanophiles : ici encore l'élément national joue un rôle important, parfois même dans un sens « activiste » : Przybyszewski déclare dans un article du 24 Décembre 1892 que « seul le socialisme peut conquérir à la Pologne son indépendance » (cit. Kasztelowicz). Il reproche en maintes occasions au gouvernement et au capitalisme de vouloir « détruire la nationalité polonaise ». (cit. Kasztelowicz). Il condamne par ailleurs toute politique d'accommodement et de soumission opportuniste au gouvernement prussien, tout abandon de la langue polonaise en faveur de l'allemand.

L'attention de Przybyszewski se tournait surtout vers la Silésie en laquelle il mettait son espoir, mais aussi vers la Poznanie qu'il attaquait durement (voir l'art. de St. Helsztyński dans le *Skamander* de Novembre 1936).

Pour compléter notre étude sur cette période, peut-être serait-il utile de citer ce passage des *Mémoires* où Przybyszewski nous donne son opinion sur les chefs du socialisme allemand et nous fait mieux comprendre l'opposition qui existait entre ses conceptions et celles du parti :

« Je n'ai jamais été socialiste au sens officiel de ce mot et « je ne pouvais évidemment pas l'être. Je ne pouvais admettre « la façon naïve et si grossièrement matérialiste qu'avait Marx « de comprendre l'histoire, pas plus que la politique advocato- « ochlocratique de Cléon-Lassalle ; je ne pouvais vraiment m'in- « téresser aux écrits d'un autodidacte génial certes, mais pri- « sonnier du plus gros grossier matérialisme, Bebel ; pas plus « qu'au dogmatisme desséché d'Engels... tout cela était pour « moi trop naïf et à la fois trop compliqué et inaccessible à la « rustique intelligence de l'ouvrier ; donc, du point de vue du « socialisme orthodoxe, je n'étais pas du tout à ma place, et « Jodko-Narkiewicz avait raison quand il affirmait que l'artiste, « en politique, peut seulement créer de la confusion ». (1)

Avant d'en finir avec cette question, il nous faut dire encore quelques mots d'une lettre qui fit assez de bruit en son temps et qu'on peut avec beaucoup de vraisemblance attribuer à Przybyszewski (2) : le manifeste de l'abbé Pierre Ściegienny. Cet abbé

(1) Voici encore un passage de l'*Autobiographie* à Biegeleisen qui ajoute quelques précisions :

« Je souligne fortement ce trait essentiel de mon tempérament : « mon amour pour les hommes, ma pitié presque malade pour la « misère humaine, mon désir de porter la croix du Christ (sujet de « l'une de mes premières œuvres) tout cela explique qu'à seize ans « déjà j'aie été socialiste et que je le sois resté. Mais pour cela je « n'avais pas besoin de Marx, ni de Lassalle. J'avais apporté ces « tendances avec moi en naissant ». (*Wiad. Liter.* Avril 1928).

(2) M. Pobóg-Malinowski la lui attribue formellement. (Voir pour ce qui concerne le temps passé par Przybyszewski à *La Gazeta Robotnicza* les études que le même auteur lui a consacrées dans les *Wiad. Liter.* 1931 n° 20 et 1932 n° 3).

Dans le n° 3 des *Wiad. Liter.* de 1932, M. Pobóg-Malinowski indique les tendances générales des articles de Przybyszewski. Il s'y montrait fortement anticlérical et attaquait le plus souvent le *Katolik* de Bytom. Le socialisme qu'il y défendait n'avait cependant rien d'antireligieux ; il s'appuyait fréquemment sur le Christ, sur les Évangiles, sur Saint Paul, Saint Augustin, Saint Ambroise, Saint Jérôme etc... Przybyszewski reprochait vivement à quelques membres du clergé polonais de trop aimer l'argent et d'avoir contribué dans certains cas à germaniser leurs ouailles. Il reprochait à Léon XIII

avait été un authentique conspirateur, condamné par les Russes à l'exil en Sibérie où il passa quarante ans, puis amnistié. Il était mort en 1890, à Lublin, à l'âge de quatre-vingt-dix ans.

L'abbé Sciegienny avait écrit en 1842 une *Bulle* où il conseillait aux paysans de reprendre la terre à ceux qui la détenaient. Dans cette lutte, au besoin à main armée, paysans et citoyens polonais et russes s'uniraient contre seigneurs et monarchie. Le but serait : le partage des terres, la gratuité de l'enseignement, la suppression des droits et des dîmes.

Les socialistes polonais publièrent en 1892 une *Lettre ouverte au peuple travailleur polonais, écrite par l'abbé Sciegienny*. C'était une refonte de la *Bulle*. Mais les ouvriers y remplaçaient paysans et citoyens, et le ton était plus violent à

de trop grandes complaisances à l'égard du capitalisme et des gouvernements tsariste et prussien.

Il distinguait nettement christianisme et clergé ; pour lui la doctrine socialiste était pleinement d'accord avec l'enseignement du Christ, qui trouve parmi les socialistes ses véritables disciples, ceux qui obéissent à son commandement : aime ton prochain.

Le « polonisme » de Przybyszewski s'accorde curieusement avec ses idées sociales. Il attaque les classes aisées autant pour leur infidélité à la cause polonaise que pour leur oubli de la morale chrétienne ; à son avis l'unique salut possible pour la cause polonaise est dans le socialisme « qui considère comme le plus abominable des crimes le fait d'enlever à un peuple sa nationalité, et qui, par la bouche du plus grand de ses chefs, Engels, demande l'indépendance politique pour une Pologne ouvrière. » Pour lui socialisme et « polonisme » sont étroitement liés l'un à l'autre : « Nous autres ouvriers polonais, nous sommes non seulement des socialistes, mais aussi des Polonais. Nous voulons apprendre à connaître les doctrines socialistes dans notre langue maternelle, nous voulons cultiver la langue polonaise, car c'est par elle seulement que nous pouvons exprimer nos sentiments les plus profonds ». (Cit. Pobóg-Malinowski ; *Wiad. Liter.* 1932 n° 3).

M. Pobóg-Malinowski cite des extraits de lettres écrites à cette époque par des personnes au courant de l'activité politique de Przybyszewski ; cette activité était critiquable en bien des cas. L'administration du journal laissait d'ailleurs beaucoup à désirer : quoi qu'en dise Przybyszewski, ses théories antimarxistes ne furent pas la seule raison pour laquelle la direction du journal lui fut retirée. Des négligences, de graves erreurs de propagande, une administration défectueuse et une gestion désordonnée des fonds qui lui étaient confiés y contribuèrent sans aucun doute.

Au moment où Przybyszewski travaillait à la *Messe des Morts*, il aurait, d'après une lettre de Witold Jodko-Narkiewicz (cit. Helsztyński. *Corresp.* Przybysz. I, p. 79, note 3), montré peu d'aptitudes et de zèle pour l'action politique.

l'adresse des seigneurs, des industriels et surtout des prêtres, auxquels l'auteur supposé reprochait d'avoir transformé la religion en une profitable affaire et de s'être servi de la foi pour abêtir le peuple.

Cette proclamation apocryphe eut un grand retentissement (1) et valut à l'éditeur et au rédacteur responsable de la *Gazeta Robotnicza* d'être traduit devant les tribunaux de Berlin. On les accusait de soulever le peuple contre les classes possédantes. Ils furent cependant acquittés.

C'est en Octobre 1893 que Przybyszewski perdit sa situation à la *Gazeta Robotnicza*. Nous croyons que ce ne fut pas un désastre pour lui. Mais nous ne pourrions en dire autant d'une autre aventure qui lui arriva vers la même époque. Il achevait sa troisième année de médecine ; bien que la police le surveillât de près, il avait jusqu'alors échappé à toute difficulté sérieuse avec elle. Or Stanislas Grabski, son prédécesseur à la rédaction de la *Gazeta Robotnicza* et qui avait été expulsé d'Allemagne, arriva un jour à Berlin, bien que cela lui fût formellement interdit ; il voulait prendre part aux élections de Silésie. « Je lui louai
« en cachette un logement à Berlin, nous dit Przybyszewski, ce
« qui constituait alors un crime politique, et tous deux nous
« fûmes assez naïfs pour croire que personne ne le reconnaî-
« trait parce qu'il portait d'énormes lunettes bleues ; mais nous
« nous trompions ; Grabski fut arrêté le deuxième ou le troi-
« sième jour ; on m'emprisonna à Moabit ; quand on me relâ-
« cha, je trouvai une convocation m'invitant à me présenter chez
« le recteur, le grand Virchow ; il me congédia en ces termes :
« Wenn Sie von der Universität nicht weggehen, so werden Sie
« gegangen ». (2)

(1) Vingt mille exemplaires en auraient été distribués en deux semaines (*Gazeta Robotnicza* du 24 Juin 1893, cit. Pobóg Malinowski). Nous n'avons pu nous procurer aucun original de ce manifeste.

(2) Dans une lettre du 23 Décembre 1892 il annonçait déjà qu'il avait dû quitter l'Université. Cependant en Avril 1893 il n'avait pas encore renoncé à ses études de médecine (voir lettre du 25). Son exclusion définitive n'aurait été prononcée que le 1^{er} Juillet 1893 (voir Helsing. *Corresp.* de Przyb. I, p. 73-).

Dans une autre lettre écrite également le 23 Décembre 1892, il exprimait déjà son angoisse au sujet de l'avenir : « Jamais encore je n'ai autant souffert la veille de Noël » et il ajoutait : « Je vais rester à Berlin jusqu'en avril, mais ensuite j'irai à Paris : peut-être

« C'est ainsi que s'achevèrent mes rêves d'études psychopathiques, d'un professorat de psychiatrie : c'était ma plus belle ambition que de devenir un grand psychiatre !

« J'ai toujours aimé les aliénés, les psychopathes, les dégénérés, les ratés, les anormaux, les infirmes, ceux qui cherchent la mort et que celle-ci évite, en un mot les fils pauvres et déshérités de Satan, et ceux-ci à leur tour m'ont aimé ». (*Mémoires* I, p. 80).

Il nous faut maintenant revenir un peu en arrière sur un pénible épisode de la vie de Przybyszewski auquel nous avons déjà fait allusion dans le chapitre précédent : celui de sa liaison avec Marthe Foerder.

Pendant longtemps un mystère a plané sur cette émouvante figure, moins brillante que Dagny, sa rivale, mais que Przybyszewski n'a jamais pu oublier complètement, bien qu'il ait évité le plus possible d'en parler — chose étrange chez lui qui pouvait être si loquace sur tout ce qui le concernait ; le remords, semble-t-il, lui fermait la bouche. Grâce aux articles de Léon Przybyszewski, frère de l'écrivain, de Servaes, de Stanislas Helsztyński et d'Adolphe Nowaczyński (1), on peut voir clair aujourd'hui dans cette triste histoire.

réussirai-je à commencer une nouvelle vie ». Il dut remettre à plus tard (1898) la réalisation de ce projet de voyage.

Przybyszewski fut fortement secoué par tous ces événements. Son arrestation, les interrogations et perquisitions qu'il eut à supporter, le laissèrent dans un état de complète prostration, accrue encore par une misère telle qu'il ne pouvait plus guère sortir, tant ses vêtements étaient en mauvais état. (Voir ses deux lettres du 8 Juin 1893, l'une à Richard Dehmel, l'autre à Servaes). Cette situation était encore compliquée par le fait qu'il vivait déjà avec Dagny (depuis Mai 1893 ; il allait l'épouser le 18 Septembre) et n'avait pas rompu avec Marthe Foerder.

M. Helsztyński (*Corresp.* de Przybyszewski I, p. 81 note I) cite ce passage d'une lettre de François Morawski (6 Juin 1893) : « Przybyszewski est tellement malade, énérvé par cette perquisition et ces interrogatoires ! Il tremble de tout son corps et il est pour le moment incapable de tout travail ». (Voir aussi les lettres de Przybysz. à Mme Łukomska, 15 et 27 Juin 1893).

(1) Léon Przybyszewski : quatre articles dans *Nasz Przegląd* (Avril-Mai 1933) ; Servaes (*Pologne Littéraire* du 15 Janvier 1936) ; Stanislas Helsztyński : *Zdradliwie Przybyszewsciana* (*Wiadom. Liter.* du 22 Octobre 1933) *Malström Przybyszewskiego* (*Wiad. Lit.* du 28 Avril 1935) ; A. Nowaczyński : « Przybysz » ABC 1933 n° 41).

D'après Nowaczyński, c'est d'abord par les socialistes que l'aven-

On sait que Marthe Foerder était la fille de Joseph Foerder, marchand de soieries à Wongrowiec, que cette famille israélite était très musicienne, que Przybyszewski y donnait des leçons et s'était épris d'abord de Rose, sœur aînée de Marthe. Joseph Foerder avait cinq filles et trois fils. Il mourut en 1890. En février 1891 Madame Foerder alla s'installer à Berlin avec ses filles. Peu de temps après Rose suivit le peintre Flaum.

Le 7 Mai 1891 Marthe (elle avait alors 19 ans) alla faire une visite à Stach à l'occasion de son anniversaire (il avait 23 ans ce jour-là) ; elle apportait une bouteille de vin, et son décolleté était assez prononcé. Cette simple visite se prolongea : Marthe et Stach ne se quittèrent plus. Elle s'attacha fortement à lui, malgré la misère où tous deux vécurent.

C'était une blonde de taille moyenne ; un de ses yeux était comme voilé ; le nez était légèrement busqué, la bouche jolie, le teint pâle, les dents en mauvais état. L'expression du visage était douce, intelligente, éclairée toujours d'un sourire. Elle était infiniment dévouée à Stach, avait une confiance absolue en sa valeur littéraire. Elle conservait précieusement ses manuscrits. C'est elle et non Stach qui alla porter au Dr. Asch celui de *Chopin et Nietzsche*. *Ola Hansson* marque le moment où son influence aurait été le plus forte sur Przybyszewski, qui l'avait en vue quand il écrivait cette belle page : « Pourquoi j'aime la femme ». (1)

Les parents de Stach ignorèrent assez longtemps cette liaison : il la leur cachait soigneusement. Pendant un séjour à Wongrowiec (Avril 1892) il courtisa même, selon le désir de sa mère qui voulait le marier, une jeune fille de noblesse campagnarde.

ture fut divulguée. « Przybyszewski lui-même commençait parfois à en parler, puis il soupirait profondément, buvait quelques « pjolters »... et s'interrompait ».

Les socialistes racontaient que Marthe s'était empoisonnée, mais on pensait que c'était une calomnie, car Przybyszewski était en froid avec eux. Arthur Górski et St. Wyrzykowski fournirent, même avant les socialistes, des informations imprécises. Kasprowicz souleva aussi « un coin du voile ».

(1) Voici comment le critique allemand Servaes, très lié avec Przybyszewski, jusqu'à la fin de sa vie, nous dépeint Marthe Foerder : « Je trouvai une jeune femme très simple, visiblement usée, qui ne se distinguait ni par la beauté, ni par l'esprit, mais qui gagnait toute sympathie par son fidèle attachement et par la patiente soumission avec laquelle elle acceptait un sort bien difficile à supporter ». (art. cit.)

C'est cette jeune fille qu'il a dépeinte sous le nom de Maryt Knauer dans la seconde partie d'*Homo Sapiens*.

Tout le dévouement avec lequel Marthe tenait son pauvre ménage et faisait face à de multiples difficultés (1) ne suffit pas à lui garder pour elle seule son inconstant ami. Que pouvait-elle opposer à la séduisante Dagny Juel ? Stach la sacrifia pour s'unir à celle-ci (Mai 1893) (2). Malgré cela Przybyszewski ne rompit pas avec Marthe non plus qu'avec la jeune fille courtisée à Wongrowiec. Le souvenir de cette triple liaison se retrouve dans *Homo Sapiens* où Janine Kruk représente Marthe, Iza, Dagny, et Maryt, la jeune fille de Wongrowiec.

Marthe s'empoisonna le 9 Juin 1896 (3), quelques jours après le retour de Dagny à Berlin, où Przybyszewski occupait depuis quelques semaines un nouveau logement (Dalldorferstr. 39). La police ne permit pas l'inhumation et Przybyszewski fut arrêté. (4). Dagny fit tout ce qu'elle put pour obtenir qu'on le

(1) Malgré les secours en argent (modestes, il est vrai) d'amis de Stach qui considéraient comme un devoir d'honneur de l'aider matériellement (voir Servaes, art. cit.)

(2) Marthe apprit par Dehmel, Schlaf, Arno Holz, Detlev von Liliencron, la trahison de celui à qui elle avait tout sacrifié. Elle en souffrit profondément, mais resta digne ; elle continua à lui montrer la même affection, même quand elle savait pertinemment qu'il revenait de chez Dagny. Stach essayait de se faire pardonner sa faiblesse par toutes sortes d'attentions. Mais il n'arrivait pas à rassurer Marthe. Voyant combien elle souffrait, la belle-sœur de Stach fit à celui-ci les reproches qu'il méritait et insista pour qu'il rompît avec Dagny. Stach promit de s'amender. Il quitta Berlin et alla s'installer à Wongrowiec. Dagny lui écrivit, lui télégraphia ; il ne lui répondit point. C'est pendant son absence que Marthe serait morte. (d'après L. Przybyszewski, art. cit.).

(3) D'après Léon Przybyszewski, frère de Stanislas, Marthe ne se serait pas suicidée, elle aurait succombé soudainement à une apoplexie cardiaque provoquée par un refroidissement subit après un bain chaud.

(4) D'après Servaes (qui croit au suicide) Przybyszewski se serait mis de lui-même à la disposition de la police. Il serait resté quinze jours en prison.

Przybyszewski, si réservé sur ces pénibles souvenirs, y fit pourtant de claires allusions dans une conversation qu'il eut quelques années plus tard avec un de ses amis de Varsovie, André Marek. conversation racontée par celui-ci dans un article intitulé *Jego pierwsza miłość* : « Je n'ai plus jamais rencontré dans la vie une telle femme, et j'en suis persuadé, je n'en rencontrerai jamais plus. Si je sais quelque chose de l'amour, c'est à elle seule que je le dois. Elle alluma en moi un éternel désir de ce qui est la manifestation

relâchât ; aidée par Ida Auerbach (la future seconde femme de Dehmel) elle s'efforça de lui rendre moins pénible son emprisonnement en lui procurant une meilleure nourriture et des cigarettes. Toute cette affaire accabla tellement Przybyszewski qu'il aurait proposé à ses parents de s'installer à Toruń et d'y demeurer avec eux (lettre fin juin 1896). (1)

Cependant, grotesque et tragique sont souvent intimement liés l'un à l'autre dans la vie de Stach. Rabski parle d'une nuit passée par Przybyszewski dans l'appartement où Marthe Foerder était morte. Quelques jours après le décès de la pauvre femme, Stach annonça qu'il avait voulu entendre le « bruissement de la « mort, se baigner dans les mystiques délices du satanisme et « sentir le souffle cadavérique de sa propre victime ». Il aurait donc passé avec Dagny toute une nuit dans la chambre de la disparue. « Quelle nuit, quelle nuit ! répétait-il, c'est à en devenir fou ! » : deux jours plus tard, on donna des détails plus précis sur ce « festin satanique » ; il y avait longtemps que Przybyszewski et sa femme n'avaient payé le loyer de leur appartement, et le propriétaire avait obtenu leur expulsion. Stach s'enivra, de désespoir, avec de l'argent qu'il avait emprunté, et ensuite, à demi inconscient, ne trouvant pas d'autre refuge, il alla à l'ancien domicile de sa défunte amie et y passa la nuit à dormir comme une souche.

La mort de Marthe brouilla Stach jusqu'à la fin de sa vie avec son demi-frère Antoine, qui les avait accueillis dans son petit appartement et qui ne pouvait lui pardonner la lourde faute dont il s'était rendu coupable envers la malheureuse. (2)

la plus haute et la plus simple de l'Absolu : de l'amour... Elle m'a appris à plier les genoux devant une auguste majesté...

« — Est-ce que... elle vit encore ?

« — Non... Elle s'est tuée... elle était trop belle pour vivre... »

(1) Les mois qui précédèrent et suivirent la mort de Marthe furent très pénibles pour Przybyszewski. Sa correspondance porte de nombreuses traces des tortures morales qu'il endura pendant tout ce temps. Sa santé s'en ressentit beaucoup ; il tomba malade et souffrit d'une grande dépression nerveuse. (Voir sa lettre à Procházka de Juillet-Août 1896).

(2) Antoine Przybyszewski habitait le quartier populaire de Wedding (Wöhlerstr. 14). Il était marié et avait des enfants. Il ne s'était décidé qu'après beaucoup de résistance et sur l'intervention de sa

Marthe avait donné trois enfants à Przybyszewski : un fils, Boleslas (né le 22 février 1892) qui devint plus tard professeur au Conservatoire de Moscou, et deux filles, Mieczysława et Janine, (née le 6 février 1895). Boleslas fut élevé à Wongrowiec par la mère de Przybyszewski ; après la mort de Marthe, Mieczysława fut recueillie par un conseiller allemand, et Janine placée dans un orphelinat (1).

Ces trois enfants ne furent pas baptisés (2) ; ils furent inscrits à l'état-civil sous le nom de leur mère. Nowaczyński attribue d'ailleurs au milieu sémite qui l'entourait (Marthe d'abord, Asch, Kantorowicz, Seligsohn, Goldberg) les attaques violentes auxquelles Stach se livrait contre le clergé polonais dans sa *Gazeta Robotnicza*. Ce serait même à la suite de quelques affaires provoquées par ces attaques que les socialistes polonais de Berlin lui auraient retiré la rédaction du journal.

Nowaczyński prête à Marthe Foerder une influence sur Przybyszewski semblable à celle qu'exerça Ksawera Deubel sur Mickiewicz : c'est d'elle sans doute que lui venait sa sympathie pour les Juifs ; c'est probablement aussi à elle et à leur entourage judéo-allemand qu'il devait en partie son indifférentisme religieux d'alors.

Cette indifférence religieuse et cet anticléricalisme le menaient à la démonolâtrie, au culte de Satan, « à un anti-christianisme poétique et littéraire ». (3)

femme à accueillir le couple dans son appartement de quatre pièces minuscules.

Les amis allemands de Stach n'ignoraient pas qu'il partageait son amour entre deux femmes : Marthe et Dagny. Quand Marthe s'empoisonna en Mai 1896 et que son infidèle amant eut à subir quelques semaines de prison préventive, la réputation de ce dernier n'y gagna naturellement pas. Strindberg en particulier le noircit perfidement et lui fit beaucoup de tort. (Voir Helsztyński, *Przybyszewski w Niemczech*).

(1) Les renseignements ci-dessus ont été puisés pour une bonne part dans les articles mentionnés plus haut, surtout dans ceux de Léon Przybyszewski, St. Helsztyński et A. Nowaczyński.

(2) Stach ne le désirait nullement ; son frère Antoine était farouche partisan de Bebel, sa femme et Marthe étaient indifférentes. Selon Léon Przybyszewski cette indifférence religieuse de Stach et de Marthe est la raison pour laquelle ils ne se marièrent pas.

(3) Toujours d'après Nowaczyński (art. cit.) Hans Heinz Ewers aurait utilisé dans sa nouvelle *Le Vampire* la tragédie de Marthe et de Przybyszewski.

CHAPITRE IV

CHOPIN ET NIETZSCHE

Nous savons que l'attention de Przybyszewski fut attirée sur Nietzsche par le jeune écrivain suédois Ola Hansson. Intéressé au plus haut point, Przybyszewski s'était procuré quelques œuvres du philosophe ; il les avait lues attentivement sur le lac Gopło, pendant ses vacances. (1) « Dans mes moments libres — j'en avais tant, nous dit-il, que je m'ennuyais à mourir — j'écrivis, pour tuer le temps, une étude comparative intitulée *Chopin et Nietzsche*. Je me servis de l'allemand tout bonnement parce que pendant quelques années j'avais uniquement fait usage de la terminologie psychologique allemande.

« Cette modeste improvisation (je ne puis appeler autrement cette mince brochure sur la *Psychologie de l'Individu*) tomba d'aventure entre les mains d'un jeune critique très actif — actuellement rédacteur à la Neue Freie Presse — Franz Servaes (2) — et voilà ! sans que j'eusse le temps de m'en apercevoir, j'entrai dans la littérature allemande ». (*Autobiogr. de 1913*).

(1) « Pendant la première année de mon séjour à Berlin j'ai fait la connaissance de Nietzsche ; l'impression que j'en ai reçue a été très forte. J'ai considéré tout de suite sa philosophie avec scepticisme, mais son Zarathoustra m'a ravi ». (lettre à Miriam, 1896)

C'est surtout au cours des vacances d'été passées à Łojewo en 1889 (après un premier séjour de quelques mois à Berlin) qu'il semble avoir pratiqué Nietzsche.

(2) François Théodore Servaes était de la région du Rhin ; il descendait d'une vieille famille de robe et s'occupait d'histoire de l'art et de germanistique ; il était installé à Berlin depuis cinq ans et y faisait de la critique littéraire. L'amitié de Servaes et de Przybyszewski dura jusqu'à la mort de ce dernier et ne souffrit guère d'interruption. Personne parmi les contemporains de Przybyszewski n'a écrit autant d'articles sur lui que Servaes, qui a même fait de son ami le héros d'une de ses nouvelles. (Voir Hellsztynski : *Przybyszewski w Niemczech*).

D'après les *Mémoires* (I, p. 81 et suiv.) ce serait le Dr. Asch, l'excellent ami de Przybyszewski, qui l'aurait poussé à écrire. Asch, pressentant que l'activité déployée par Przybyszewski à la *Gazeta Robotnicza* aurait de fâcheuses conséquences pratiques pour le jeune écrivain (1), lui demanda en communication les notes qu'il avait hâtivement rédigées. Przybyszewski les classa, les mit au propre en une nuit, et lui apporta ce qui allait être son *Chopin et Nietzsche*. (2)

Asch lut ce manuscrit, le communiqua au critique Servaes. Sitôt qu'il en eut pris connaissance, Servaes le porta à son voisin l'éditeur Fontane, qui se chargea de le publier et donna même à l'auteur cent marks d'honoraires.

L'étude sur Chopin et Nietzsche, qui constitue la première partie de la *Psychologie de l'Individu*, est assez brève (moins de cinquante pages) et porte au dernier feuillet l'indication suivante: Berlin, Décembre 1890. Elle commence par une très intéressante introduction où Przybyszewski définit ce qu'il entend par « Individu ». Il oppose d'abord l'individu d'aujourd'hui à celui de l'Antiquité et du Moyen-Age, qui selon lui était une puissante personnalité tombant régulièrement dans la folie, et caractérisée par une foi fanatique, un enthousiasme ardent, un « Orgasmus » brutal. Sous l'action de personnalités de cet ordre surgirent des mouvements comme celui des Croisades ou de la Révolution Française. « L'individu » tel que nous le voyons de nos jours a la même origine, la même intense volonté de puissance ; mais là s'arrête la similitude : les pouvoirs étroitement limités d'un chacun dans la société actuelle empêchent l'éclosion complète des puissantes individualités de jadis. L'homme qui possède aujourd'hui une réelle personnalité se heurte aux barrières qui l'entourent, se replie sur lui-même, s'abandonne au sentiment de son individualité, de sa supériorité sur les hommes et à la tristesse de voir ses plus profonds instincts s'anémier ou se vicier. Une soif désespérée de libération le brûle, mais il

(1) Il y a ici une défaillance de mémoire de Przybyszewski qui n'entra à la *Gazeta Robotnicza* qu'en Juin 1892.

(2) Ce ne serait pas Przybyszewski lui-même qui aurait porté au Dr. Asch le manuscrit de *Chopin et Nietzsche*, mais Marthe Foerder. (Voir article de St. Helsztyński dans les *Wiad. Liter.* du 28 Avril 1935).

ne croit pas à la possibilité d'une délivrance. Plein de doute vis-à-vis de lui-même et de tous les efforts qu'il peut tenter, il cherchera avant tout la jouissance ; non la jouissance simple et saine d'un organisme vigoureux, mais « cette mystérieuse limite où, « dans la vie humaine, joie et douleur se confondent, où toutes « deux en leurs extrêmes deviennent une sorte de plaisir destructeur, une extatique manière de sortir de soi. » (1)

Ayant fait cette constatation, Przybyszewski passe à un autre aspect du problème. Partant des bases physiologiques de l'Individu, il établit, sans affirmation trop nette cependant, que plus les instruments sont perfectionnés qui tiennent notre conscience au courant de la partie « végétative » de la vie de l'être, plus sera forte l'expression de cette vie dans la joie comme dans la douleur, plus l'Individu aura de chances de se conserver et de s'occuper de l'amélioration de l'espèce. En ce sens il devient pour l'espèce un élément de conservation et de perfectionnement. Il est le ferment qui fait passer à un échelon supérieur d'évolution la masse indifférente. De là le caractère pathologique de l'Individu, dont les nerfs sont d'une instabilité extraordinaire et reçoivent des impressions démesurées de joie ou de tristesse qui le condamnent à une vie d'isolement, aucun de ceux qui l'entourent n'ayant sa sensibilité, sa force de perception. En cela précisément réside le tragique de son existence parmi ses semblables. De là proviennent sa misanthropie, sa nostalgie, sa ruine enfin dont la cause, Przybyszewski le souligne nettement, n'est pas à rechercher au dehors, mais au dedans, en l'Individu lui-même, en son évolution plus haute. Sa ruine nous montre la Nature soucieuse surtout de l'espèce, oublieuse de l'Individu qu'elle lui sacrifie.

Ces prémisses établies, Przybyszewski passe à l'étude de ce qu'il appelle les « deux individualités les plus caractérisées » du siècle, Chopin et Nietzsche.

Deux éléments se superposent en Chopin sans aucunement se mêler : l'élément slave, avec sa fine sensibilité, son instabilité qui le fait passer soudainement d'un extrême à l'autre, sa passion, sa sensualité, son goût du faste et de la prodigalité, son lyrisme mélancolique et égotiste, la tristesse des plaines infinies de son pays natal ; et l'élément français, que

(1) *Chopin et Nietzsche*. Fontane 1906 p. 8

Przybyszewski ne flatte guère, et qui s'oppose au premier : souple et légère mobilité, coquetterie féminine, joie de vivre, amour de la lumière. Dans l'opposition de ces deux éléments irréductibles reposait le germe de dégénérescence qui peu à peu allait troubler ce qui était vraiment essentiel en lui : l'intensité puissante d'une saine sensibilité.

Le milieu où il grandit, les paysages illimités de la terre polonaise, la mélancolique et monotone musique populaire etc... développent vite les éléments lyriques fondamentaux de son être et lui laissent d'inoubliables souvenirs. Les malaises physiques qui le harcèlent emplissent son âme de lassitude, le livrent à de sombres rêveries ; bref, tout contribue à éveiller en lui cette « Sehnsucht », cette mélancolique nostalgie qui embrumera pour lui images et sensations.

Elle a, cette « Sehnsucht », « les couleurs malades de l'anémie, une peau transparente qui laisse voir les plus fines veines, une taille élancée, des membres grêles qui respirent en chacun de leurs mouvements l'inimitable grâce des familles nobles et dégénérées, et dans les yeux l'intelligence trop vive des enfants dont le peuple dit qu'ils ne vivront pas ». (*Chopin und Nietzsche* p. 18). Mais elle est aussi la sauvage passion, l'angoisse de l'agonie, la soif de sa propre destruction, une rêverie sans but et sans fin. C'est par une lassitude infinie que s'exprime dans sa musique la maladie de Chopin. Et cependant, quelque chose comme un sentiment de délivrance s'y fait sentir.

Des nerfs extraordinairement affinés, le pouvoir de traduire en sons musicaux les plus imperceptibles sensations : voilà ce qui était nouveau dans Chopin ; c'est en lui pour la première fois, affirme assez imprudemment Przybyszewski, que l'arrière-fond de l'âme trouve son expression (1). Ces nerfs en perpétuelle excitation en firent le meilleur psychologue de l'âme « hystérique », des nerfs malades, des souffrances sans localisation, des tortures irritantes.

Przybyszewski illustre sa thèse d'un exemple pris dans un passage du scherzo en si mineur : de la monotonie douloureuse du sostenuto jaillit tout à coup le cri d'un accord qui produit un

(1) Cet arrière-fond s'était déjà exprimé en musique, nous semble-t-il, dans Jean-Sébastien Bach, dans les dernières œuvres de Mozart et aussi dans celles de Beethoven.

grandiose effet. Ce cri soudain, ce rire au milieu de la sombre tristesse du paysage automnal et nocturne nous « éclaire mieux « sur les côtés obscurs de la vie des sensations humaines que « toutes les ratiocinations psychologiques ». (1) Dans cette page de Chopin nous apparaît le problème de l'homme avec ses abîmes et « le sourd craquement d'un invisible incendie ».

Chopin révéla le premier à Przybyszewski le sens de la musique. En quelques pages ingénieuses Przybyszewski nous montre le lien qui unit à la voix les sensations de l'âme, et il en déduit très habilement l'existence de relations profondes entre la musique et le tréfonds de l'être humain. Il défend cette thèse d'une manière séduisante en montrant combien de sentiments profonds éveille toujours en lui la musique de Chopin.

Il passe alors à l'étude de Nietzsche, « corrélat » de Chopin.

Chopin nous révèle le travail secret qui s'opère dans les profondeurs de l'âme ; Nietzsche nous montre l'importance de ce monde inconnu, de ce monde où, sans que nous le sachions, nos actions s'élaborent et se décident et il nous enseigne à nous méfier de tout ce qui est conscient. Selon Nietzsche, la partie consciente de notre être ne nous instruit pas plus sur nous-mêmes que la croûte terrestre ne nous apprend quelque chose de la masse de feu qu'elle recouvre. Notre manière de saisir trop vite ce qui est, sans nous inquiéter de son origine, explique aux yeux de Nietzsche la croyance à l'âme comme à un être qui se trouve dans l'homme, qui pense, sent, veut ; être simple, absolu, qui domine le corps et peut s'en débarrasser facilement. Une telle conception lui paraissait expliquer la représentation anthropomorphique que l'on se fait du vouloir, comme d'une force agissant personnellement, force indiscutable, base de la vie humaine ; ainsi s'éclairaient encore pour lui les conséquences de cette conception : l'idée de la responsabilité, de la culpabilité, du Bien et du Mal. Or il n'y a pas de libre volonté, donc pas de responsabilité. « Nos actes volontaires « sont voulus, mais non par nous ; ils sont voulus par notre « nature, sur laquelle nous n'avons aucun pouvoir ». (*Chopin et Nietzsche* p. 30)

1) *Chopin et Nietzsche* p. 22.

Pour Przybyszewski ce raisonnement est la traduction philosophique de la musique de Chopin (1).

La vie de Nietzsche fut cérébrale avant tout. Parce qu'il représentait le plus haut degré d'une évolution, qu'il constituait ainsi une transition entre deux époques, était déjà de l'époque suivante sans pouvoir cesser pour cela d'appartenir à l'époque antérieure, sa vie se trouva comme scindée, vouée à la ruine. Mais cette intelligence trop puissante, si elle fut sa perte, fut aussi pour lui une source de force : « Il avait ce regard perçant
« du dégénéré avec l'intensité blessante d'un soleil d'hiver qui
« répand sa lumière sur les plaines neigeuses et montre distinctement le moindre cristal de neige. » (*Chopin et Nietzsche* p. 33)

Ce regard lui permettait de saisir chaque problème en sa totalité. Il fut l'instrument précis qui enregistrait ce que faisaient et ressentaient ses contemporains. Les jugeant avec l'acuité d'un embryologue, il voyait en eux des êtres arrêtés en leur développement intellectuel à différents degrés de l'évolution embryologique, et il les classait sous des rubriques correspondantes. Mais il voyait aussi d'autres êtres humains qui s'élevaient au-delà de ces points d'évolution, et dans cette force de développement il trouvait la promesse d'une évolution supérieure. Il considérait cependant que l'homme de son époque n'avait pas encore dépassé le stade de l'animal. De même que le psychiatre décompose l'unité de la conscience en différents états qu'on appelle pathologiques, qui se développent indépendamment les uns des autres et constituent différentes personnalités en une seule, de même Nietzsche admettait en l'homme l'existence d'âmes « ganglionnaires », autonomes. Le mot « âme » signifiait pour lui l'union des âmes de tous les animaux que l'homme avait été successivement avant d'atteindre le stade humain. Ces âmes multiples se combattent et se paralysent mutuellement : mais elles obéissent toutes à une grande loi commune : la volonté de puissance. C'est sur cette donnée que Nietzsche s'appuya pour détruire toute la morale de son époque en tant que science.

A côté de ce Nietzsche que Przybyszewski vient de nous

(1) On ne peut s'empêcher de trouver arbitraire cette interprétation

dépeindre, créateur d'une morale basée sur la volonté de puissance, existe un autre Nietzsche, disciple de Schopenhauer et de Wagner, descendant de pasteurs à hérédités pathologiques, et qui avait grandi dans un milieu féminin. Ce Nietzsche est une réaction continuelle, violente, caustique, contre toutes ces hérédités, contre tout ce passé. Mais sa résistance fut vaine. Le passé resta en lui. Et cela explique son mépris haineux pour tout ce qu'il avait adoré, son désir sauvage de force, de puissance, sa sympathie pour tous les bannis. Le dégoût que lui inspiraient les instincts grégaires et la pitoyable médiocrité de ses contemporains le détourna d'eux, et il aspira à connaître d'autres humains. C'est alors qu'il enseigna le « Surhomme », délire et ivresse d'une âme brisée, « saut périlleux d'une raison délivrée de tous liens ». (*Ch. et N.* p. 42)

Ainsi parla Zarathoustra reflète l'âme intime de Nietzsche, comme le *Scherzo* en si mineur reflète celle de Chopin. Ce qui nous enthousiasme en Nietzsche, conclut Przybyszewski, c'est sa psychologie. Elle n'a rien de celles d'autrefois ; elle est pleine de laves ardentes ; elle reflète le monde tout entier ; elle a quelque chose des rêves du fumeur d'opium aux yeux de qui tout prend de gigantesques proportions ; elle nous apporte des « états d'âme » (*Stimmungen*) en lesquels elle voit l'unique miroir du monde extérieur. Le grand art de Nietzsche a été de nous présenter des états d'âme comme symboles des choses, et de telle façon qu'ils éveillent en nous des états d'âme semblables ; ç'a été de donner aux choses une expression passionnée, macrocosmique ; le *Zarathoustra* est l'œuvre où cet art s'exprime le plus magnifiquement (*Ch. et N.* p. 45). Cette conception macrocosmique accueille dans l'art la sexualité en laquelle se manifeste « l'éternelle joie « de la création, l'éternelle affirmation de soi-même », l'instinct le plus profond de la vie, la voie sacrée qui mène à l'éternité de l'existence.

Seule une pareille conception pouvait contenir les germes féconds d'un art nouveau, infiniment différent du naturalisme desséché. L'ivresse (*der Rausch*) est la source de l'art, source à laquelle il doit revenir : ivresse conçue comme source de l'émotion charnelle, satisfaction d'une volonté de plaisir, de puissance et de force, « ivresse de l'extase sexuelle avec sa puissance mystérieuse et démoniaque, ivresse du crépuscule et des étouf-

« fantes nuits d'été, ivresse de la jeunesse débordante et des joies du printemps, de l'enthousiasme extatique et de la fureur « dyonisiaque, de la nostalgie et de la douleur ». (*Ch. et N.* p. 46).

Le nouvel art partira de Chopin et de Nietzsche qui surent éveiller cette ivresse. Il ne sera pas divisé en différentes catégories ou genres. Grâce à des moyens d'expression plus parfaits, une échelle ininterrompue s'étendra des sons aux mots et aux couleurs qui ne seront plus séparés les uns des autres par les limites traditionnelles: Nos sens seront assez afflinés pour saisir chaque mot avec la valeur musicale et colorée qu'il possède: l'art sera en sa totalité une réminiscence platonicienne goûtée également dans tous ses moyens d'expression.

Comme notre analyse le montre, il ne faut chercher dans cette étude aucune information précise, aucune date, aucun fait. Przybyszewski fait fi du détail circonstancié: il s'attache uniquement à l'étude psycho-philosophique de Chopin et de Nietzsche. L'œuvre offre d'abord l'intérêt de refléter les idées de Przybyszewski vers 1890 (1). Elle nous le montre encore attaché au positivisme naturaliste par l'abus des images et comparaisons scientifiques qui se présentent à chaque page, et par le soin avec lequel il établit sa psychologie sur des bases physiologiques. (2)

Mais l'esprit de cette étude est aux antipodes de l'école naturaliste, ne serait-ce que par l'importance qu'elle accorde à l'Individu, au « Héros », pourrait-on dire, qui devient un élément capital du progrès de l'espèce. Le rôle donné à l'Individu est romantique au fond, malgré son allure scientifique. D'ailleurs, une phrase de

(1) *Chopin et Nietzsche* fut achevé en décembre 1890.

(2) « Das Individuum ist in erster Instanz nichts als ein automatischer Oxydationsapparat, dessen ganzes intellektuelles Leben in « erster Linie nur eine Einrichtung bedeutet, welche die vegetativen « Lebensäußerungen psychisch unzuwerten und zu interpretieren, « und so den Einzelnen vor dem Untergang schützt, indem sie ihm das « Fördernde als Glücksgefühle, das Schädliche als Missbehagen und « Schmerz umdeutet.

« Das psychische Leben aufgefasst als vergeistigter Geschlechts- trieb, vergeistigte Magenvorgänge, vergeistigte Absonderungs- und Oxydationsprozesse vermag auch etwas über die biologische Stellung und Bedeutung des Individuums zu sagen. (*Ch. et N.* p. 8 et 9).

la conclusion nous montre Przybyszewski en révolte ouverte contre le Naturalisme. (1) Sa conception de « l'ivresse » comme élément essentiel de la nouvelle esthétique, sa théorie sur la fusion des arts sont en opposition formelle avec l'esthétique de la génération précédente. L'idée d'un art unique englobant tous les arts et embrassant tout l'univers se rencontre déjà dans la première école romantique allemande, et aussi, sous une forme différente, chez Wagner. L'importance du subconscient dans l'art, Novalis dans les *Fragments* l'affirmait déjà ; Schopenhauer donna une portée métaphysique à l'œuvre musicale ; les romantiques allemands et les néo-romantiques enfin firent de la musique le but où la littérature devait tendre ; pour tous, comme pour Nietzsche et Przybyszewski, l'homme est une mer dont nous devinons à peine la profondeur et dont nous ne voyons que les vagues ; le conscient ne peut qu'envelopper le subconscient, il ne peut le dominer. Le monde extérieur, les apparences, le phénomène, n'ont en soi qu'une infime réalité ; ils n'existent qu'en fonction de ce qu'ils recouvrent : le noumène, la réalité sur laquelle nous ne sommes qu'insuffisamment informés et dont nous dépendons entièrement.

Un point rattache le Przybyszewski de cette étude à la fois aux romantiques et aux naturalistes : le pessimisme avec lequel il considère le sort de l'individu, qui sert l'espèce mais meurt victime consciente ou inconsciente de son rôle. Ce pessimisme est cependant de nuance plutôt naturaliste : Przybyszewski ne représente pas la chute de l'individu sous l'aspect tragique, héroïque que chérissait l'époque de Byron ; il admet qu'elle est provoquée par une dégénérescence nerveuse.

Par contre l'optimisme avec lequel il considère l'avenir de l'espèce, du moins quant à son enrichissement intellectuel, serait plutôt positiviste.

La définition que donne Przybyszewski de l'individu tel qu'il le conçoit dans les temps anciens et dans les temps modernes et la comparaison qu'il fait entre ces deux sortes d'individus sont des plus intéressantes. Mais quand il les pousse dans

(1) « Nur in einer solchen Auffassung liegen die unendlichen, befruchtenden Keime, die eine neue Kunst schaffen werden, so unendlich verschieden von dem öden Naturalismus, mit seinen dürftigen, geistesarmen coins de nature. » (*Ch. et N.* p. 46.)

le sens pathologique (folie chez l'individu d'autrefois, « décadence » chez l'individu moderne) elles nous semblent demander quelque correction. Les puissantes individualités de jadis ne semblaient pas toutes dans la folie. Les individualités d'aujourd'hui, moins « extériorisées » que celles d'autrefois, n'en ont pas moins de force réelle. Elles ne deviennent pas nécessairement « décadentes » parce qu'elles se heurtent à de mornes résistances ; elles peuvent essayer de les surmonter d'une manière ou d'une autre, et elles y parviennent souvent. L'individualité véritable est irrésistible comme l'eau qui filtre entre tous les obstacles. Ses triomphes ou ses échecs seront moins « catastrophiques » que ceux des héros anciens. La société actuelle avec ses multiples entraves est même, dans certains cas, un excitant pour l'individu qui arrive à se réaliser comme artiste, homme d'affaires, politicien etc., d'une façon moins théâtrale mais non moins effective. D'ailleurs le raisonnement de Przybyszewski, inexact quand il est trop généralisé, reste très juste pour une certaine catégorie d'individus : ceux dont l'ambition est surtout intellectuelle ou sensitive et se heurte aux obstacles vulgaires mais infranchissables parfois de notre vie quotidienne. Dans l'âme ulcérée, humiliée de telles individualités peut très bien se développer le foyer de tristesse, de décomposition qui rongeaient l'âme d'un Chopin ou d'un Nietzsche.

Tout en restant une étude strictement objective, ce petit traité nous fait prévoir nettement la future esthétique de Przybyszewski. A ses yeux le grand mérite de Chopin et de Nietzsche est d'avoir montré, ouvert sous nos pas, le gouffre de l'inconscient sur lequel, sans le voir, flotte notre pauvre « personnalité ». Et ce jugement, Przybyszewski semble avoir voulu qu'on le portât sur ses propres œuvres. Dans tous ses écrits on sentira le désir, qu'il eut à l'extrême, de montrer ce gouffre sous chacun de ses héros.

C'est enfin une très heureuse idée de Przybyszewski que de souligner l'importance de l'« ivresse » dans l'art. Il est ici dans la grande tradition des poètes et des prophètes, qui toujours fustigèrent le vieux rationalisme, qu'il apparût sous les espèces de la Scolastique, du Classicisme, du Positivisme ou du Naturalisme. L'ivresse, la passion, le « sentiment », si l'on veut, restent toujours à la base de toute poésie véritable, et il était opportun de rappeler cette grande loi esthétique que les positi-

vistes et naturalistes étaient en voie d'oublier. Ajoutons que Przybyszewski l'a fait en une langue nombreuse et étoffée, un peu lente et lourde, trop riche en comparaisons scientifiques à la mode du jour, mais abondante aussi en belles images, en heureux aperçus. (1)

Au total, cette œuvre de jeunesse est peut-être la mieux composée que nous ait laissée Przybyszewski ; elle nous fait ressentir comme un beau prélude toute l'activité littéraire et artistique de son auteur. Par l'ingéniosité et la fécondité de certaines hypothèses (2), elle rappelle un peu, mutatis mutandis, une autre œuvre de début : *La Naissance de la Tragédie*, qui, plus longue et plus riche sans doute, a été le seul écrit bien composé de Nietzsche.

Voyons maintenant si l'image qu'elle nous présente de Chopin et de Nietzsche est conforme à la réalité.

Nous ne croyons pas que Przybyszewski ait exagéré en nous montrant dans Chopin des arrière-plans métaphysiques d'une ineffable tristesse. Mais il nous semble avoir trop peu souligné l'élément vraiment héroïque de sa musique : Chopin fut un malade certes, mais il puisa dans sa nostalgie et sa volonté l'élan vraiment royal qui caractérise deux de ses Polonaises, par exemple. Przybyszewski rectifiera plus tard ce jugement incomplet sur le musicien qu'il aimait si ardemment.

Pour ce qui est de Nietzsche, il nous semble remarquer une certaine stylisation un peu trop poussée, mais l'essentiel est juste : cette fissure dans l'âme du philosophe, cette opposition tragique entre l'homme ancien, fils de pasteurs, descendant d'une famille religieuse, et l'homme nouveau, critique impitoyable de

(1) Citons cette phrase où, dans une belle image à peine étrange, il dépeint notre ignorance du subconscient : « Hat man aber erst « einen tieferen Einblick in den Menschen, und somit auch die Über-
« zeugung gewonnen, dass unser Blick kaum die Oberfläche am Mens-
« chen streife, dass der Kahn unserer Erkenntnis auf dem glatten
« Eise der Bewusstseinsphänomene gleite, nicht ahnend, dass darun-
« ter abgründliche Meere in majestätischer Pracht ruhen, dann be-
« gnügt man sich nicht mit diesen flachen Theorien. (Ch. et N. p. 24).
Voir aussi p. 18 et 19 le passage qui commence ainsi : « Die Krank-
heit Chopins hat sich etc... »

(2) Citons entre autres son explication de l'origine de la musique (p. 25, 26), son ingénieuse manière de présenter l'individu comme agent de croissance et de développement de l'espèce (p. 9 et 10), etc.

toutes les traditions, est sans doute véritablement la source du romantisme passionné qui caractérise la partie constructive de son œuvre : sa théorie du Surhomme en particulier.

Przybyszewski interprète un peu trop dans son sens les idées de Nietzsche sur les sentiments obscurs de l'âme. Nietzsche leur accorde à vrai dire beaucoup d'importance, mais pas autant que Przybyszewski leur en attribue. Nietzsche demandait un équilibre entre conscient et subconscient, et non l'omnipotence du subconscient. Après Hamann, Herder, et les premiers Romantiques allemands, il était partisan de la « totalité » ; il voulait que l'homme pensât avec tout son être et ne fût pas uniquement cérébral. Sans doute il n'atteignit pas à cet équilibre, mais son œuvre ne tomba pas dans les exagérations où trop souvent Przybyszewski allait se complaire. (1)

(1) Il nous semble que Przybyszewski, pour Nietzsche comme pour Chopin, n'a pas mis suffisamment en relief le côté héroïque de l'homme.

CHAPITRE V

OLA HANSSON

La seconde partie de la *Psychologie de l'Individu*, consacrée à l'écrivain suédois O. Hansson, est aussi courte que la première (48 pages dans la première édition). Elle ne fut composée qu'en Mai 1892 (1), et à Berlin également. Dans son autobiographie de 1913, Przybyszewski, nous l'avons déjà vu, attribue à Ola Hansson l'honneur d'avoir révélé Nietzsche à l'Allemagne et à lui-même. Quand il publia son *Chopin et Nietzsche*, il ne connaissait pas encore personnellement celui qui l'avait initié à Zarathoustra. Servaes, ami d'Ola Hansson, lui procura l'occasion de le voir. Il vint un jour chercher Przybyszewski dans son misérable logement, sur la prière instante d'Ola Hansson, qui voulait « absolument connaître l'homme avec lequel il pourrait enfin s'entendre en Allemagne » (*Mémoires* I, p. 83). Przybyszewski fut saisi d'effroi, à la pensée de se trouver devant un écrivain qui jouait un tel rôle dans sa vie intellectuelle. En des pages enthousiastes les *Mémoires* nous montrent en effet ce qu'avaient été pour Przybyszewski les nombreux articles publiés par Ola Hansson dans toutes les revues allemandes. Il trouvait dans chacun d'eux « une révélation de son âme propre ». Les *Seher und Deuter* avaient été un guide pour ses pensées, et au sujet de *Parias* et de *Sensitiva amorosa* sur lesquels il basera toute son étude, il s'exprime ainsi (*Mémoires* I, p. 95) : « Je ne me rappelle pas avoir jamais rien lu avec la même dévotion que ces deux petits livres d'un écrivain que j'idolâtrai » (2). Il se défend cependant d'avoir été influencé

(1) La première édition (Fontane) porte cette date à la fin de l'étude.

(2) Hansson, de son côté, fut le seul qui saisit complètement le sens profond de l'œuvre de Przybyszewski, nous dit celui-ci. (*Mémoires* I, p. 86).

« A cette époque (pendant la première année de son séjour à

par Hansson, sauf sur un point unique : son habitude d'user trop volontiers d'expressions scientifiques ; les belles comparaisons que Hansson tirait des sciences naturelles l'avaient tellement frappé qu'il abusa de ce procédé dans ses premières œuvres.

Servaes emmena donc Stach chez Hansson, qui habitait alors une petite maison dans les environs de Berlin, à Friedrichshagen, avec sa femme Laura Marholm et un petit garçon de deux ans. L'accueil fut simple et sans effusions. La conversation s'engagea aussitôt entre Hansson et Servaes qui se connaissaient depuis longtemps déjà, et Przybyszewski pendant ce temps put maîtriser son émotion. Laura Marholm remarqua la timidité du jeune visiteur, et, discrètement, l'encouragea à parler : « Peu à peu je repris possession de moi-même, je me sentis bien dans ce cabinet de travail de Hansson, dans lequel il n'y avait rien d'autre que de simples rayons encombrés de livres, quelques sièges et une table à écrire au-dessus de laquelle était suspendue l'eau-forte de Klinger que j'ai déjà mentionnée (1). » Hansson le regarda et l'écouta avec une attention et une bienveillance de plus en plus grandes. Sa femme proposa une promenade dans la belle forêt voisine, et envoya en avant son mari et Przybyszewski ; ils s'entendirent dès lors si bien qu'ils rentrèrent dîner avec deux heures de retard.

« Avec quelle profonde reconnaissance et quel amour je me rappelle ces longues, longues heures que je passai seul avec Hansson. Nous ne sentions pas le moins du monde la différence d'âge, bien qu'il eût douze ans de plus que moi ; mais une étonnante communauté d'aspirations, de désirs nous unissait ; nous nous intéressions aux mêmes problèmes.

« Certes, par sa culture littéraire il me dépassait de beau-

« Berlin) je fis la connaissance de Hansson et de sa femme Laura Marholm. Je reçus chaleureux encouragements, aide et conseils. Dans mes débuts littéraires Hansson joue un grand rôle. Ses travaux critiques, *Parias*, *Sensitiva Amorosa*, furent de ma part l'objet d'une grande vénération. J'avais alors vingt-deux ans.

« C'est à proprement parler Hansson qui m'a introduit dans la littérature contemporaine ». (Lettre écrite en 1896 à Miriam).

(1) C'était une gravure achetée par Ola Hansson avec l'argent destiné à payer une traite urgente. Il l'avait vue à la vitrine d'un magasin et n'avait pu résister au désir de la posséder.

« coup : mais je lui fournissais en échange l'appui et le « pied-à-terre » (2) de mes connaissances en sciences naturelles et de ce que je savais en psychologie et psychiâtrie contemporaines; mais ce qui l'intéressait par-dessus tout, c'était que je fusse « familiarisé avec la suggestion et l'hypnotisme ». (*Mémoires* I, p. 90 et 91). Ola Hansson en effet s'efforçait justement d'unir en une grande synthèse toute la vie psychique, rationnelle, empirique, intuitive, sentimentale et subconsciente.

Przybyszewski était dans l'enchantement : « Je ne sais si je ressentis jamais un choc aussi profond de fierté et de bonheur qu'au moment où Hansson me dit : « Vous êtes le premier homme en Allemagne avec lequel j'aie pu m'entendre complètement et absolument ». Je pris courage. Ce jour-là j'entrai dans l'âge de puberté psychique ».

Ce devait en effet lui être une joie profonde que de voir confirmer par « son unique oracle à cette époque » quelques-unes des idées avec lesquelles il se débattait et qu'il hésitait jusqu'alors à défendre ouvertement : par exemple sa théorie de la confusion des sens dans leurs impressions, d'après laquelle le son peut devenir couleur, l'odeur contact, etc...

Vers le soir vinrent en visite quelques écrivains de la *Jeune Allemagne* installés à Friedrichshagen : Bruno Wille, Wilhelm Bölsche, les frères Hart. Nous verrons plus loin comment Przybyszewski les jugera.

La conversation s'engagea autour des verres de grog ; les visiteurs connaissaient déjà *Chopin et Nietzsche*, et l'on traita Przybyszewski avec familiarité et indulgence. La soirée passa comme un songe à écouter Laura Marholm. « Madame Laura » écrivait elle-même, et traduisait en allemand les œuvres de son mari. Dans la conversation elle était incomparable. Point jolie (Przybyszewski dit même qu'elle était très laide), elle se transfigurait et devenait belle quand elle se mettait à parler. Il était plus de minuit quand Servaes arracha son jeune ami au charme de cette causerie en lui rappelant que le dernier train partait un quart d'heure plus tard. En lui disant au revoir, Hansson lui demanda cordialement de revenir.

Il revint au logis terriblement las ; mais l'impression qu'avait

(2) En français dans l'original.

faite sur lui Ola Hansson avait été si forte qu'à ce moment même il commença à écrire la seconde partie de sa *Psychologie de l'Individu*, celle que nous allons étudier et qui porte comme titre le nom de l'écrivain à qui elle était consacrée.

« J'écrivis la chose d'un trait, et quand, avec crainte et
« après de longues hésitations, j'eus envoyé le manuscrit à Hans-
« son, n'osant le lui porter moi-même, je reçus dès le jour sui-
« vant un petit mot de la main de Madame Laura (elle se char-
« geait de toute la correspondance de son mari), un petit mot
« dont la teneur se grava profondément dans ma mémoire :
« Rentrés cette nuit à la maison, nous avons trouvé votre manus-
« crit. Ola se l'est fait lire aussitôt ; il a écouté, écouté, les
« yeux grands ouverts, et a dit ensuite : « C'est la plus belle chose
« qui me soit arrivée ici : j'ai fait la connaissance d'une âme
« humaine. » Et c'est tout. Nous vous attendons impatiem-
« ment ». (*Mémoires I*, p. 99, 100).

Abordons maintenant l'étude de cette plaquette écrite avec un « profond amour » et reçue avec tant d'émotion par Hansson et sa femme.

Elle s'ouvre par une question : Où est mon Moi ?

Précisément à l'époque où Przybyszewski cherchait la réponse et arrivait à cette conclusion que l'ancienne croyance en Dieu « se sublimisait » en une nouvelle religion : le Moi stirnerien, il lut *Parias*, un petit recueil de nouvelles d'Ola Hansson : l'auteur s'enfonçait au plus profond de l'individu qu'il étudiait et faisait ainsi de son livre « une psychophysiologie des événements subconscients les plus cachés de la Psychè humaine », une étude de cerveau dont chaque centre serait devenu indépendant des autres, une étude d'âme anormalement développée « dans laquelle se produisent toutes sortes d'éruptions sans cause « suffisante, et où un point lumineux peut devenir une mer sans « limites ». (*O. Hansson* p. 5).

« Au milieu de la solide charpente du moi se soulève peu
« à peu quelque chose comme une île nouvellement formée,
« comme une masse nébuleuse qui entre en rotation et com-
« mence à déverser chaleur et lumière ». (*O. H.* p. 5).

« Ce... que nous nommons l'identité du moi n'est que la
« suite d'impressions que nous avons acquises pendant la vie, et
« qui se présentent à la mémoire dans l'ordre de leur acquisi-

« tion ; mais elles ne sont que la couche de schiste cristallin « qui enveloppe le noyau inconnu de la terre ». (p. 6).

Le livre d'Ola Hansson montre comment une impression, même insignifiante, peut créer dans le cerveau de la bête humaine de terribles « foyers de forces » ; il montre aussi que parmi les impressions reçues il s'en trouve toujours une qui semble prédestinée à jouer un rôle capital. Przybyszewski la compare à une cellule de l'ovaire qui, seule au milieu d'autres cellules, sera fécondée, et formera un être nouveau. « Ainsi, conclut-il, « une sensation quelconque reçue par les arrière-grands-« parents, transmise héréditairement sous forme de « trace » « physiologique à la génération suivante, est éveillée de son « sommeil... par une irradiation sentimentale quelconque » (p. 7).

Et Przybyszewski ajoute cette phrase bien caractéristique de la philosophie déterministe qu'il défendait encore à cette époque: « D'eux-mêmes, les muscles se disposent à agir, d'eux-mêmes « se produisent les mouvements propres à ces impressions trans-« mises par hérédité, aussi nécessairement qu'un souvenir re-« produit tous les états sentimentaux qui lui correspondent et « qu'une semence jetée en terre doit pousser ». (p. 8)

Parmi les nouvelles publiées dans le recueil des « Parias », le « Parricide » (1) est celle qui, pour Przybyszewski, montre avec le plus d'évidence cette fatalité héréditaire. Un fils étrangle sa mère parce que la pomme d'Adam de celle-ci l'exaspère dans son incessant mouvement de montée et de descente pendant la déglutition, et qu'il veut arrêter ce mouvement. (2) « Mais, dit « Przybyszewski, il n'a conscience d'aucune culpabilité : au mo-« ment où il commit le meurtre il ne vit que deux mains serrant « une masse blanche ». (p. 9).

Cette nouvelle est encore pour Przybyszewski une occasion

(1) Exactement : assassin de sa mère (Muttermörder).

(2) Hansson n'était pas le premier dans cette voie. Dans *The tell-tale Heart* d'Edgar Allan Poe un homme tue un vieillard qu'il aimait, et uniquement à cause de son œil un peu anormal qui lui déplaisait. On se rappelle l'histoire que conte Dostoïevski de deux paysans liés d'amitié depuis de longues années et dont l'un assassine brusquement l'autre parce qu'il convoite sa montre d'argent. Ola Hansson a simplement utilisé plus méthodiquement cette particularité psychologique.

de nous montrer combien fragile est la construction de notre moi et combien de mouvements inconnus il cache. Ola Hansson symbolise dans ces deux mains qui agissent d'elles-mêmes le monde obscur d'où nos actions surgissent indépendamment de nous et sont comme accomplies par un démon qui se dresserait au-dessus de notre moi. Laissant même à part le subconscient, il reste encore que les parties perceptibles de notre être sont unies entre elles par des liens très lâches qui peuvent se rompre aisément, et alors « arrive le prodigieux moment où l'homme s'écroule « en hommes étrangers l'un à l'autre, où commence l'effroyable « danse macabre des « Moi » successifs, affreuse orgie d'épouvante « atroce, d'instincts sanguinaires, lascifs, égarés, et de passion « satanique ». (p. 11). Przybyszewski mettra plus tard en scène (dans la *Totenmesse*) cette dramatique dislocation du Moi.

Toutes sortes de comparaisons ingénieuses éclairent dans l'essai de Przybyszewski cette descente d'Ola Hansson dans le subconscient, dans les éléments dissociés du Moi, à cette limite où le Moi va se fondre dans le Tout, « où éléments terrestres et « transcendants se perdent l'un dans l'autre ». (p. 16).

Mieux que ne le ferait la plus fine analyse des événements conscients, les nouvelles d'Ola Hansson nous font comprendre la psychologie de l'homme moderne, le déchirement, l'épouvante qui tourmentait le monde en cette fin de siècle, sa soif de délivrance, d'affranchissement et de repos. Ce sentiment peut être une fièvre de croissance, mais il peut être aussi une décadence, une anémie, devenir même un « satanisme cérébral ».

Cette angoisse de vivre (*Lebensangst*), qui se manifeste partout où l'esprit se heurte à une limite de la connaissance, au mystère de la vie, est à la base de toute la production littéraire d'Ola Hansson.

Le chapitre suivant étudie le pays d'origine d'Ola Hansson, la Scanie, et montre comment cette mélancolique province de Suède forma l'écrivain, lui communiqua son ampleur, sa profondeur, son pouvoir d'intériorisation, et aussi son angoisse de vivre. C'est sans doute à cause de cette harmonie parfaite entre Hansson et sa patrie que Przybyszewski vit en lui un précieux sujet d'étude. Toute la Scanie se retrouve en Ola Hansson : il est l'esprit de cette terre. Dans une page ingénieuse où Przybyszewski tire habilement parti de ses études scientifiques, il nous montre

comment, par une sorte de mimétisme, Hansson est devenu semblable à sa terre natale ; la Scanie, plate, grise, illimitée, brumeuse, a dirigé toutes les forces de son cerveau vers la recherche de larges échappées, des profondeurs qui se cachent derrière chaque problème, et de ce qu'il y a de plus raffiné et de plus chaste en l'homme.

Przybyszewski place très haut la force expressive de Hansson. Il n'hésite pas à écrire ces lignes. « Cette extraordinaire « puissance suggestive des paroles de Hansson, la faculté qu'il « a, plus qu'aucun écrivain avant lui, de créer une atmosphère, « cette fusion de l'intellect et de l'organisme, est un stade anti- « cipé de développement auquel l'humanité n'arrivera que plus « tard ». (p. 30)

Przybyszewski passe alors sans transition à l'histoire psychologique de notre espèce :

« L'homme primitif, dont le cerveau était encore insuffi- « samment développé, réagissait à toutes les impressions unique- « ment par réflexes et automatiquement. A chacune de ses im- « pressions correspondait aussitôt une tension musculaire, il était « pure individualité, pure moëlle épinière, réflexe et instinct ». (p. 30).

Peu à peu ces impressions cessèrent de provoquer des réactions extérieures aussi immédiates ; l'homme apprit à les emmagasiner.

« Entre la réception d'une sensation et la réaction se glissa « un temps physiologique considérable ; chaînon par chaînon « se constitua la chaîne de la conscience, l'homme apprit à com- « biner et à comparer, une sensation s'ajouta à l'autre, des séries « se formèrent et l'homme commença à devenir personnalité ».

Individualité (subconscient) et personnalité (monde cérébral) restèrent longtemps indépendantes l'une de l'autre. Aujourd'hui encore elles le sont souvent chez la femme. Mais, l'évolution se poursuivant, « l'individualité se mit à intervenir dans la personnalité ». C'est ainsi que l'amour, d'abord simple force instinctive cherchant à se satisfaire, cessa d'être uniquement le sexe autonome et devint un événement auquel prirent part les impressions emmagasinées dans le cerveau. Puis ce fut le tour de la patrie, de la famille, de la religion et de la nature, somme

toute des sentiments qui ont trait à la procréation et à la conservation.

Partant de ces considérations générales, Przybyszewski en arrive à l'étude du classicisme : « Ce qui est tout à fait caractéristique de la poésie classique, c'est le rationalisme de sa production, où des suites ordonnées d'associations étaient seules représentées sous une forme rythmique, et où la poésie était purement formelle... » et il ajoute : « Il en est ainsi du cerveau de l'homme scientifique, politique, de l'industriel — mais en plus pauvre encore ».

C'est pourquoi, conclut Przybyszewski, la vieille culture classique sera vaincue ainsi que le positivisme spencerien et le naturalisme objectif. Ils seront remplacés par un esprit nouveau, qui existe déjà et dont Hansson est le représentant, Hansson, type pour Przybyszewski de l'Indivisible, de l'Un, type du véritable Individu.

« Personnalité et Individualité sont maintenant une seule et même chose, les impressions qui arrivent au cerveau deviennent organiques, « individuelles », affectives et chaudes de vie... » (p. 33). L'homme primitif avait un seul cœur au sens physiologique du mot ; il en avait deux au sens psychologique. L'Individu moderne, par contre, commence à vivre avec un seul cœur ; l'intelligence acquiert un timbre, une tonalité, une résonance organique. « L'homme d'autrefois travaillait avec des associations d'idées telles que, nues et claires, elles se rangeaient les unes auprès des autres, il travaillait avec des « choses » qu'il considérait comme objectives, supposant à tort que le dehors et le dedans coïncidaient parfaitement, que l'image centrale de la nature ne faisait qu'un avec la Nature elle-même.

« L'homme moderne ne travaille qu'avec des impressions centrales (Zentralgefühlseindrücke) et avec des idées, telles qu'elles se sont associées avec leurs valeurs sentimentales (Gefühlswerte).

« Le vieil homme présentait des choses, le nouveau présente l'état actuel de son cerveau ; celui-là apportait les objets dans l'ordre où peu à peu, l'un après l'autre, ils étaient venus

« se ranger dans le cerveau ; celui-ci apporte des s e n t i m e n t s
 « auxquels ces objets se sont attachés et les associations de ces
 « sentiments.

« D'où (conclut Przybyszewski) la clarté, l'intelligibilité, la
 « solidité architecturale, le « classicisme » de l'ancienne poésie,
 « d'où aussi le désordre, l'allure de rêve, l'allure bondissante,
 « (pathologique, dira le demi-cerveau) de la production Hansso-
 « nienne.

« Dans l'ancien cerveau le son ne s'associait jamais qu'avec
 « le son ; dans le nouvel esprit, le son suscite des couleurs, un
 « son peut évoquer magiquement toute la vie en une perspective
 « infinie, une couleur peut devenir un concert et une impression
 « visuelle peut éveiller au fond de l'âme d'effrayantes orgies ».
 (p. 34 et 35).

L'homme d'autrefois retenait en lui-même ces délicates impressions, qui se manifestaient tout au plus dans des cas pathologiques. L'homme d'aujourd'hui ne les cèle plus. Les sensations les plus profondes sur lesquelles la psychiatrie seule nous informait, entrent maintenant dans le conscient. Przybyszewski appuie sur ce fait que dans le cerveau de l'homme nouveau les impressions ne se classent plus selon leur valeur objective, mais selon leur valeur « sentimentale » (1). Deux impressions totalement différentes dans leur objet peuvent très bien s'unir dans l'individu qui les reçoit, et ainsi s'explique l'association surprenante d'un front de jeune fille et d'un paysage, par exemple.

C'est en cela que repose pour Przybyszewski le mystère du Zarathoustra Nietzscheen et de toute la production de Hansson.
 « La fusion synthétique de deux modes d'association, le mode
 « scientifique qui relie entre eux les contenus, et le moderne
 « qui associe les objets selon leur valeur « sentimentale », expli-
 « que l'exigence de Hansson à l'égard de la poésie, qui doit
 « d'après lui devenir psychophysiologique, représenter la Person-
 « nalité telle qu'elle se reflète en l'Individualité, l'élément per-
 « sonnel saturé de l'élément individuel ; qui doit exprimer une
 « impression visuelle par sa résonance organique, un objet par
 « l'émotion qu'il éveille, un événement extérieur par un événe-

(1) Gefühlswerte.

« ment intérieur. C'est pourquoi l'art de Hansson est un art symbolique, le seul qui mérite pleinement ce nom ». (p. 37)

Et Przybyszewski nous donne cette intéressante définition du Symbolisme : « Le Symbolisme est un fragment de Nature transformé en vibrations nerveuses, un fragment de Nature dont on ne reçoit pas seulement une impression visuelle, auditive ou tactile, mais une impression qui descend au point central de tous les sens pour faire vibrer de là le cerveau tout entier ». (p. 38)

C'est surtout dans le recueil *Sensitiva amorosa* qu'il trouve une réalisation de cette synthèse, de ce symbolisme. Dans *Parias*, Ola Hansson montrait ce qu'il y a d'accidentel, de fugitif dans le Moi et faisait se dérouler toute vie dans le subconscient ; dans *Sensitiva Amorosa*, il montre l'inexistence du Moi dans la vie sexuelle où « tout se passe sous le Moi, rien dans le Moi ». (p. 39).

Après cette constatation, Przybyszewski étudie les raisons qu'il a d'aimer la femme ; au premier abord, cette étude pourrait passer pour un hors-d'œuvre intéressant, mais elle se rattache cependant par plus d'un point au sujet traité ; il y fait notamment cette constatation : « Dans la femme, c'est moi que j'aime, mon Moi élevé à sa plus haute tension ; mes états d'âme dispersés, sommeillant dans tous les coins de mon cerveau et dans lesquels repose le secret le plus intime de mon être, se sont ordonnés autour de cette femme et concentrés comme de la limaille de fer autour d'un aimant... » (p. 40)

« Que j'aime précisément cette femme, cela ne dépend que de ma constitution organique, cela dépend de l'intensité avec laquelle je puis jouir de formes sans que dans le mouvement des muscles de mes yeux se glisse la moindre impression de déplaisir ; cela dépend de l'intensité avec laquelle je pourrai reproduire en moi-même les gestes de la femme aimée sans que ces sensations dépassent la limite extrême du plaisir... »

« Et la femme que j'aime, c'est Moi, mon Moi le plus intime, le plus profond... » (p. 41)

« A l'intérieur de toute la sphère d'excitation dans laquelle je perçois des sensations comme sensations de plaisir, il y a une sphère plus étroite dans laquelle tout se présente comme sentiment du plaisir le plus intense. La femme rentre dans ce

« cadre étroit avec tout ce qui la constitue, elle coïncide avec « ces intenses sensations de plaisir ; voilà pourquoi je l'aime « comme image totale de ce qui me donne le bonheur le plus « parfait... » (p. 41)

« Et ainsi la femme est la mesure qualitative et quantitative « de mes sensations de plaisir... » (p. 42)

Derrière cette sphère plus étroite d'excitation, Przybyszewski place toute la sexualité de son être, à laquelle sont liés d'après lui tous les états d'âme qui représentent le plus intimement son organisme.

C'est dans cette sphère que nous fait pénétrer la « *Sensitiva amorosa* » de Hansson. La même œuvre renferme une théorie dont nous verrons dans les nouvelles et le théâtre de Przybyszewski une application parfois excessive, et d'après laquelle tout dans l'amour se meut sur une frontière étroite où le plaisir intense voisine immédiatement avec la douleur. La douleur emplit toute l'œuvre de Hansson : douleur causée par « la dislocation « et l'éparpillement des impressions sexuelles, qui ne donnent « de joies que dans la plus étroite concentration, dans une con « tinuelle élévation de puissance... » (p. 45).

Et derrière cette douleur il y a la Scanie, ses espaces, ses nuits d'été, ses brouillards, sa mer. C'est à cela que Przybyszewski attribue la chasteté de l'œuvre d'Ola Hansson (malgré la corruption de certains personnages), de cette œuvre dont le grand intérêt est selon lui de nous révéler « la psychologie du nouvel esprit dans sa structure la plus délicate et la plus intime » (p. 45). Przybyszewski définit encore une fois ce nouvel esprit, cette « causalité intérieure » selon laquelle chaque individu est un monde absolument fermé et solitaire, constitué par ses seules représentations et auquel il n'est point d'accès. Cette « causalité intérieure », Przybyszewski la trouve développée jusqu'aux limites du possible dans Ola Hansson. Le monde se reconstruit en celui-ci dans un flot continu de sensations qui ne peuvent s'opposer l'une à l'autre, car elles se traduisent toutes en vibrations cérébrales. De là l'immensité du monde intérieur de Hansson, qui ne distingue pas entre choses normales et choses pathologiques, car il peut parcourir tous les degrés qui séparent les unes des autres, et au lieu de s'opposer comme elles le font pour le

« demi-cerveau, elles se présentent en lui sur une « ligne unique de développement » qu'il peut suivre d'un bout à l'autre.

Dans « cette continuité de phénomènes qui, en l'immense « amplitude de la conscience, se traduit par une continuité de la « causalité intérieure », Przybyszewski voit le point essentiel par où le cerveau de Hansson s'oppose à celui de l'homme grégaire. Il y voit aussi la raison pour laquelle Hansson ne peut trouver de public : une personnalité comme la sienne, qui ne tient pas compte de critères pratiques ou moraux, ne peut, à son avis, être comprise par l'Européen actuel, qui ne sait pas encore distinguer le monde extérieur du monde intérieur, qui ne peut pas oublier le premier pour se donner au second.

Cette étude d'Ola Hansson n'est pas complète, Przybyszewski le reconnaît à la dernière page. Il a laissé de côté le plus grand nombre des ouvrages de Hansson, notamment *Alltagsfrauen* (Femmes de tous les jours), dont il affirme la haute importance pour la psychologie sexuelle. Voici comment il délimite le but de son essai : « Je voulais étudier la psychologie du nouvel « esprit, l'en-deçà et l'au-delà, le grand rivage, outre-mer, de « l'évolution humaine, l'île solitaire née sur l'Océan et à laquelle « un jour notre continent s'unira ». (p. 48)

Et l'on peut dire que Przybyszewski est resté fidèle au but qu'il s'était fixé, et qui était, non pas de nous présenter tout l'homme et toute son œuvre, mais simplement d'étudier la psychologie et le caractère profond de cette œuvre.

Przybyszewski avait été poussé à écrire son essai par l'émotion que lui avait causée sa première visite à Ola Hansson, mais probablement plus encore par la certitude de trouver en lui, de même qu'en Chopin et Nietzsche, une application avant la lettre de sa théorie de l'individuel et de la personnalité. Cette étude, comme la précédente, proclame la nécessité pour l'écrivain ou l'artiste de mettre en valeur ce qu'il y a d'obscur, de profond et d'essentiel en nous : le subconscient. Ainsi que Chopin et Nietzsche, Hansson est grand parce qu'il a évoqué ce monde inconnu et terrible, cet océan sur lequel flotte notre moi, notre « personnalité ». En outre Przybyszewski voyait réalisée par lui la grande synthèse dont, après les Romantiques d'Iéna et de Berlin, il devait toujours rêver : celle de la « per-

sonnalité » et de « l'individualité » fondues en un tout organique et se fécondant mutuellement. Par ailleurs, comme Przybyszewski le demandait, Ola Hansson ne voulait s'occuper du monde extérieur que dans la mesure où il se reflétait dans son monde intérieur et s'y harmonisait.

Cette soumission du monde extérieur au monde intérieur, cette mise au second plan de la logique formelle contre laquelle se soulevaient victorieusement les impressions reçues, coordonnées entre elles par le subconscient avec un arbitraire absolu et une extraordinaire fantaisie, devaient enchanter Przybyszewski, dont une phrase comme celle-ci, déjà citée, peint à merveille l'individualisme, le « fichtéanisme » exaspéré : « Et la femme « que j'aime, c'est Moi, mon Moi le plus intime, le plus profond... », négation passionnée du monde extérieur, affirmation aussi passionnée du pouvoir créateur de notre moi. Le même individualisme se retrouve dans le passage où il se représente sur son lit de mort : « Le cœur bat toujours plus lentement, « toujours plus faiblement, jusqu'à ce que tout à coup mon âme « avec un grand cri s'éveille du rêve de l'existence ; le voile de « Maïa tombe de mes yeux et moi, le commencement et la fin « du monde, moi le grand maître de l'existence, je suis entré « dans le néant ». (p. 15)

Cet individualisme coïncide parfaitement avec celui de Hansson, que Przybyszewski admire d'avoir défini avec un maximum de finesse et d'exactitude le « nouvel esprit » : esprit selon lequel tout ce qui existe n'est présent qu'en notre tête, centre de tout ; selon lequel nous n'existons que dans nos représentations, nous sommes des mondes complètement fermés, complètement isolés, où « ne mène aucun pont, aucun passage ». (p. 45, 46)

Ce qu'il ajoute est certainement dans sa pensée un très grand éloge : « Cette causalité intérieure est développée dans Hansson jusqu'aux ultimes limites ».

La conséquence de tels principes est qu'il place le moi véritable de plus en plus profondément dans « l'Individu » et limite l'être humain au pur subconscient, dissolvant le Moi traditionnel dans lequel Przybyszewski voit un reflet trop fidèle du monde extérieur. Il fait de ce Moi, de cette « Personnalité », une sorte de souverain constitutionnel qui s'efforce en vain de maîtriser les houles des sentiments obscurs. Nous assisterons dans

la *Totenmesse* et dans *Homo sapiens* à la dissolution presque absolue de ce Moi sous l'influence des désirs et des sursauts du subconscient.

Cette conception « fragmentaire » du Moi et l'importance accordée par Przybyszewski à l'hérédité (p. 7), sont naturalistes si l'on veut. Przybyszewski, ce farouche défenseur de l'Individualisme, de la *Naga Dusza* (âme nue), a tellement voulu libérer l'homme de toute contrainte rationnelle qu'il finit par en faire, comme certains naturalistes, une résultante sans unité des influx du monde extérieur, des sensations. Le subconscient, « l'Individu » n'ont plus en fin de compte rien d'indépendant, et dans son étude sur Hansson nous voyons Przybyszewski communier avec les idées de Taine sur l'homme fruit du milieu où il grandit. Cependant il présente la théorie du milieu sous un jour nouveau et séduisant (1). Délaissant le domaine trop étroitement physiologique de certains positivistes et naturalistes, il s'attache surtout à montrer que les caractères particuliers acquis par un écrivain donné, dans un milieu donné, sont dus à une sorte d'imitation, transposée dans le monde spirituel, de certains phénomènes propres au milieu. Les pages où il expose ce mécanisme sont au moins curieuses et ingénieuses, sinon absolument originales.

Le déterminisme fataliste selon lequel il conçoit l'hérédité le rattache aussi au positivisme naturaliste (v. p. 8), plus encore que le rôle attribué au milieu et la fréquence des comparaisons scientifiques (2).

Mais que ces points de ressemblance avec la génération précédente d'écrivains ne nous induisent pas en erreur et ne nous fassent pas voir en Przybyszewski un de leurs disciples : il transpose en effet leurs théories sur un plan tout autre, bien plus profond. Sous le poudroiement d'états d'âme, sous le pointillisme impressionniste, il s'efforcera dans toutes ses œuvres de nous faire percevoir le bouillonnement d'un océan intérieur, où fermentent toutes sortes d'événements obscurs et catastrophiques et dont nous sentons parfois en le lisant la redoutable proximité. Dans Chopin, Nietzsche ou Hansson, partout, il trouvera cette

(1) O. H. chapitre III ; voir surtout les pages 24 et 25.

(2) Voir par exemple les pages 7, 11, 12, 14, 17, etc..

mystérieuse présence. Cela l'éloigne des naturalistes et le rattache nettement aux symbolistes, aux néo-romantiques, à tous ceux qui, rejetant la souveraineté de la raison, se sont complus dans les abîmes du monde inconnu que nous portons en nous, aux Romantiques enfin et aux théories de l'idéalisme allemand.

L'étude sur Ola Hansson, bien qu'elle ne renferme pas de passages réellement hermétiques, est plus difficilement accessible que *Chopin et Nietzsche*. La subtile distinction entre l'Individualité et la Personnalité par exemple, est intéressante, mais pas immédiatement assimilable. (1) La composition présente des imprévus déconcertants : l'auteur passe subitement d'un sujet à un autre (2). Ces imperfections s'expliquent par la hâte et la flamme avec lesquelles Przybyszewski improvisa son étude (3).

Cette réserve faite, *Ola Hansson* offre encore beaucoup d'intérêt et n'a guère vieilli. Nous avons vu avec quelle originalité y est expliquée l'influence du milieu sur l'artiste. Nous avons mentionné l'étude de la dissociation du Moi. Signalons encore l'intéressante théorie édictée sur la différence entre l'homme ancien et l'homme moderne.

Quant aux idées sur l'Individualité et la Personnalité, elles ne sont pas entièrement neuves, mais Przybyszewski a su les présenter sous une forme stylisée qui rajeunit ce problème si important dans la psychologie contemporaine. Sa conception du classicisme opposé à l'esprit nouveau, renferme peut-être plus d'éléments originaux que la théorie de l'Individualité, et pénètre aussi au cœur du problème ; elle ouvre des perspectives nouvelles avec des procédés de style (images scientifiques) qu'Ola Hansson avait été jusqu'alors à peu près le seul à employer en Allemagne.

Ajoutons que Przybyszewski anime d'un souffle vraiment dramatique l'exposition de ses idées, qu'il sait en quelques mots « approfondir » un paysage (4) et qu'il éclaire ses explications

(1) p. 30, 31, 32.

(2) p. 39 : Und warum habe ich das Weib...

(3) « Avec un profond amour » et « d'un seul jet » (*Mémoires I*, p. 83 et 84).

(4) « Dann sind es die Herbstnächte, in denen man das Brausen des Meeres hört, wie ein Etwas, das von einer anderen Welt kommt, von weiter Ferne, worauf man sich erst besinnen muss, was es

par des images dont voici un bel exemple : « De même que les
 « rayons solaires passent à travers l'atmosphère sans l'attédir et
 « doivent d'abord atteindre la terre pour que la lumière devienne
 « chaleur et que l'air soit réchauffé par la terre, ainsi une sen-
 « sation pénètre jusqu'au sol profond de l'homme nouveau, jus-
 « qu'aux abîmes où repose son individualité, pour que, traduite
 « en vibrations, elle réagisse sur la personnalité et s'y unisse à
 « des sensations conscientes ». (p. 35)

Tout cela fait de *Ola Hansson* une œuvre qui mérite de retenir l'attention. En outre il y avait, sinon de l'originalité, du moins de la bravoure à placer nettement toutes choses dans le domaine de l'Individualité, à ne plus admettre du monde extérieur que son reflet en nous-mêmes, à ne vouloir construire l'œuvre d'art ou l'œuvre philosophique qu'avec les éléments fugitifs mais profonds donnés par les ébranlements nerveux.

Ne nous dissimulons pas cependant le danger de cette tendance : vouloir tabler uniquement sur des reflets, sur des sensations, c'est se vouer aux catastrophes où aboutissent le héros de la *Totenmesse* et le Falk de *l'Homo Sapiens*. Przybyszewski d'ailleurs entrevoit le péril : par le fait qu'il constate dans *Ola Hansson* un effort pour unir le subconscient au conscient et qu'il y voit un progrès, il semble ne pas approuver entièrement l'exclusivisme de ceux qui retiendraient seulement du monde les sensations éveillées par lui, qui n'essaieraient pas de régler ces sensations en cherchant hors de leur mouvante individualité un sol plus sûr, un point plus solide où appuyer le levier de leurs désirs.

Nous l'avons constaté à propos de *Chopin et Nietzsche*, Przybyszewski ne cherche pas dans *Psychologie de l'Individu* à nous donner des renseignements abondants et précis sur Chopin, Nietzsche et Ola Hansson. Il met bien en relief l'œuvre importante, caractéristique ; il évoque le milieu géographique d'où sont sortis Chopin et Hansson ; mais il ne donne que les informations strictement nécessaires ; il laisse de côté

st, woher es kommt. Mitten in dem undurchdringlichen Nebel hört man dieses unentwirrbare, monotone, lang gezogene dumpfe Brausen wie eine Gehörshallucination... » (p. 23).

tout ce qui est superficiel et contingent pour essayer d'atteindre aussitôt l'essentiel, d'aller au plus profond. Ce n'est pas la vie de Chopin, de Nietzsche ou d'Ola Hansson telle que leurs contemporains l'ont connue ou racontée qui l'intéresse ; ce sont les réactions réciproques des sensations en ces trois hommes si différents et pourtant au fond si semblables ; c'est le retentissement en eux de leur vie extérieure, du milieu dans lequel ils ont évolué ; et c'est, surtout, l'impression laissée en lui par leurs œuvres. Aussi le voyons-nous saisir toutes les occasions d'exposer ses propres idées (d'ailleurs souvent intéressantes) par exemple sur l'audition colorée, sur l'importance de la musique, sur l'art futur etc...

C'est dans ces deux études que Przybyszewski se montre peut-être le plus influencé par la pensée allemande. N'oublions pas que depuis sa douzième année il avait fréquenté presque uniquement des écoles et des intellectuels allemands. Il est naturel que les méthodes allemandes de critique aient eu, elles aussi, sur le jeune écrivain une aussi forte empreinte. La critique allemande part d'un point de vue tout autre que celui de la critique française ou anglaise. Celle-ci nous fait connaître la psychologie d'un auteur, puis, avec une respectueuse abnégation, tel un guide intelligent et modeste, elle essaie simplement de nous montrer comment l'œuvre est sortie du cerveau de l'écrivain et de l'atmosphère qui l'entourait, et en quoi elle est belle et intéressante. La critique allemande n'est pas cette initiation à la beauté d'une œuvre ; elle ne nous fait pas pénétrer d'un pouce plus avant dans sa compréhension esthétique ; elle est comme une seconde œuvre d'art édiflée — un peu artificiellement mais avec des perspectives nouvelles et souvent profondes — sur celle qu'elle étudie ; et elle ouvre sous nos pas les gouffres métaphysiques d'où est sortie cette première œuvre. D'illustres écrivains défendirent et pratiquèrent ce genre de critique philosophique : Goethe, Schiller, Humboldt, Hebbel, et combien d'autres ! Dans la *Psychologie et l'Individu*, Przybyszewski continue cette noble lignée, si rétif qu'il soit par ailleurs à l'influence germanique. Remarquons qu'ici-même, des trois « héros » qu'il choisit, aucun n'est allemand, pas même Nietzsche. Laissant à part la question de ses hérédités polonaises, il y a en Nietzsche une indépendance anarchique de pensée qui le place aux antipodes de l'esprit social

des Allemands. Le « polonisme » de Chopin est mis en relief dans les pages qui lui sont consacrées. Quant à Ola Hansson, Suédois de naissance, il a trop fouaillé les Allemands et il avait une culture trop européenne pour qu'un Allemand de sa génération pût le comprendre aussi intimement que Przybyszewski.

Przybyszewski considérait ses deux essais comme une improvisation qu'il traite avec quelque désinvolture dans ses *Mémoires* (peut-être y avait-il là coquetterie d'auteur) mais il y vit assez tôt le germe de ses œuvres futures. Voici ce qu'il en dit dans *l'Autobiographie* qu'il envoya en 1913 à Henryk Biegeleisen : « Cette petite brochure (*Chopin et Nietzsche*) n'est rien, et ce pendant elle renferme tout ce qui devait s'épanouir en mon « âme. Six mois après (1) j'écrivis la seconde partie de la *Psychologie de l'Individu*. Cet opusculé non plus n'est rien, « mais en lui se trouve déjà le germe du livre que j'allais écrire « quelques années plus tard : *Sur les chemins de l'âme* qui, avec « mes manifestes dans la revue hebdomadaire *Życie*, contient « tout mon testament littéraire. Je ne sais combien de temps « on lui reconnaîtra quelque valeur, mais il fut écrit avec le « sang de la sincérité ».

Treize ans après il précisera dans ses *Mémoires* son jugement sur Ola Hansson : « Ce petit livre était en quelque sorte « le programme de toute ma future activité, et tout ce que je « pense de l'amour de l'homme pour la femme se dessinait avec « une netteté qui m'étonne encore aujourd'hui dans le paragraphe « qui commence par ces mots : « Pourquoi j'aime la femme ? » (*Mémoires* I, p. 100) « ...Ces deux cahiers furent un immense canevas sur lequel je commençai à broder toute mon « œuvre. J'y dis tout ce que j'avais à dire, maladroitement « ...mais celui qui saura voir... m'y trouvera tout entier... non « seulement comme artiste mais comme penseur ; et pour la « majorité de mes lecteurs ce dernier point de vue est le plus « important ». (d° p. 101).

Przybyszewski dit vrai. Dans ces deux plaquettes il a trouvé sa note fondamentale. Les ouvrages suivants les complèteront : ils n'ajouteront rien d'essentiel. C'est la raison pour laquelle nous avons cru devoir en traiter si longuement.

(1) En réalité près de deux années séparent ces œuvres.

CHAPITRE VI

FRIEDRICHSHAGEN

L'étroite amitié qui lia Przybyszewski à Ola Hansson laissa des traces profondes dans ses œuvres et sa pensée. Des conversations fréquentes accentuèrent l'impression qu'avaient faite sur lui les écrits de l'exilé. Nous avons vu quel encouragement, quel stimulant avait été pour le jeune homme la première entrevue : « Il me confirma dans les pensées que j'avais peur d'exprimer, « il me confirma dans une manière d'envisager les gens et la « vie, que devant personne je n'eusse osé trahir : par peur qu'on « se moquât de moi ; je ne craignais rien tant que la moquerie ». (*Mémoires* I, p. 94)

« C'est aussi dès cette époque que ma théorie de « l'âme « nue » (1) germa en moi et prit une forme de plus en plus « précise ».

Sous l'influence de ses lectures à Wongrowiec, Stach avait d'abord fortement penché vers le matérialisme ; dans les dernières années de son séjour au lycée, d'autres lectures l'avaient rapproché du spiritualisme. Il restera attaché pendant longtemps aux formes et à certaines habitudes matérialistes et scientifiques : mais l'esprit du matérialisme lui deviendra de plus en plus étranger. C'est dans la période dont nous abordons l'étude que la scission définitive s'accomplit :

« Alors déjà j'étais aux prises avec cette question primordiale « qui réduisit à néant ma conception matérialiste du monde : « est-ce l'organe ou la fonction qui a existé en premier lieu ?

(1) Ce que Przybyszewski appelle « l'âme nue », c'est l'âme déliée du joug humiliant du cerveau et des sens, réduite à ses éléments subconscients, essentiels.

Dans sa revue *Zycie* Miriam avait publié la traduction de deux poèmes d'Edmond Haraucourt, tirés du cycle *L'âme nue*. Ce titre serait-il tombé sous les yeux de Przybyszewski ? (*Zycie*, 1887 n° 44).

« est-ce le désir de prendre qui a créé un organe comme la main
« ou inversement ? ». (*Mémoires I*, p. 91)

Cette évolution métaphysique ne se fit pas sans heurt ni souffrance.

« Combien de luttes j'ai eu à subir avant de rompre avec
« le darwinisme, et quels combats singuliers j'ai dû mener contre
« moi-même avant que j'en vinsse à voir dans le cerveau, non
« pas le siège de l'âme, mais son simple et très passif instru-
« ment ! ». (*Mémoires I*, p. 92)

Asch avait fait connaître à Przybyszewski le monde littéraire de Berlin. Ola Hansson le fit pénétrer plus intimement dans l'intéressante bohème qui vivait alors à Friedrichshagen. Dès la première soirée qu'il avait passée chez Ola Hansson, Stach y avait rencontré Bruno Wille, Wilhelm Bölsche, les frères Hart, établis à demeure à Friedrichshagen, où un certain nombre d'hommes de lettres étaient venus se grouper autour d'eux.

Friedrichshagen était alors une jolie petite localité située à l'est de Berlin sur les bords d'un lac (le Müggelsee) ; « Elle s'en-
« fonçait dans une vaste et belle forêt de pins, si bien que la
« plupart des logis avaient l'air de maisons forestières ». (d° p. 92).

Dans cette paix délicieuse, ces hommes que la grande ville avait déçus et que le naturalisme orthodoxe ne satisfaisait pas, poursuivaient leur activité : Bölsche (1) venait d'y composer sa *Mittagsgöttin* (1891) ; il rédigeait sa *Freie Bühne*. Wille dirigeait du fond de sa retraite ses Théâtres populaires indépendants (*Freie Volksbühnen*).

Le petit groupe que formaient Bölsche, Bruno Wille, les frères Hart, Ola Hansson, avait une grande force d'attraction ; beaucoup d'écrivains passaient ou séjournaient à Friedrichshagen : Gerhardt et Karl Hauptmann, Dehmel, Wedekind, Polenz, Arne et Hulda Garborg, pour ne citer que les plus importants. Strindberg allait être pendant un certain temps l'hôte d'Ola Hansson et Laura Marholm.

Przybyszewski participa ainsi à une intense vie intellectuelle

(1) C'est Bölsche qui dans son étude *Friedrichshagen in der Literatur* mit fin, à toutes sortes de légendes qui couraient sur le compte du groupe de Friedrichshagen. (d'après Soergel)

dont il tira certainement profit. La belle période de Friedrichshagen fut d'ailleurs aussi brève que brillante ; elle ne dura guère au-delà de 1893. Bölsche alla en Suisse, et quand il revint il ne trouva plus que Wille et les frères Hart. Les Hart partirent à leur tour quand, vers la fin du siècle, ils fondèrent au Schlachtensee leur *Neue Gemeinschaft* (1).

Przybyszewski ne parle pas toujours avec bienveillance des habitants de Friedrichshagen ; mais il approuve presque entièrement leurs tendances générales. « Tous ont quitté « l'océan de « pierre » de la grande ville ; pour eux la vie sans nature était « impossible et meurtrière ; un pur esthétisme culturel ne pouvait les satisfaire... ils aspiraient à l'apaisement et au calme ; « ils étaient surtout philosophes et plongeaient de toutes leurs « racines dans le mysticisme de Hölderlin, Novalis, Fechner ; « chacun d'eux cherchait sa libération, non point dans l'art « (bien qu'ils eussent tous écrit de nombreux volumes de poèmes lyriques ou de nouvelles), mais dans le bonheur du genre « humain ». (*Mémoires* I, p. 92).

Przybyszewski les tient en médiocre estime en tant qu'écrivains ; il les loue surtout d'avoir été des « pédagogues populaires » (pedagodzy thumu) des « socialistes cultivés » (kulturalni socjaliści) « qui, dans un pénible labeur, faisaient pour les masses « ouvrières la conquête d'une conscience un peu plus élevée et « d'une plus noble conception du monde. Tous étaient adeptes « passionnés d'idées sociales, admirateurs de la nature et cela « avec l'exubérance qui caractérise l'époque sentimentale du « romantisme allemand au commencement du 19^e siècle : je les « ai vus en effet se prendre par la main, danser autour d'un « vieux chêne, orner leurs chapeaux de feuilles de chêne et chanter des hymnes en l'honneur de l'humanité, de la liberté, « de la fraternité. Oh ! qu'ils s'amusaient naïvement, qu'ils savaient s'amuser ! ».

Ces amusements n'avaient rien de compliqué : on buvait beaucoup de bière, on se livrait à des plaisanteries d'enfants, on discutait à perte de vue sur l'humanité, sur l'art, la morale ; naturellement ces discussions mettaient en œuvre tout l'arsenal des expressions philosophiques de Hegel et de Schelling ; il y

(1) Soergel, *Dichtung und Dichter der Zeit*. 1921 : p. 590.

avait des disputes passionnées au sujet de systèmes divers ; on se moquait sans pitié et sans arrêt les uns des autres : « et de « nouveau de la bière et encore de la bière : la vie de société « à Friedrichshagen, n'était point attrayante, et s'il y avait quel- « qu'un à qui elle fût complètement étrangère, c'était bien « Hansson ». (*Mémoires* I, p. 93)

Przybyszewski n'est pas tendre pour ces artistes allemands aux manières peu raffinées. « Même le plus cultivé ne se débarras- « sait pas des mauvaises habitudes du *Bursch* teuton : chacun « était fier de son visage couturé de cicatrices, de son allure *bur- « schikos* ; ils ne pouvaient se passer de leur *Frühschoppen* du « matin, de ces deux ou trois bocks de bière qui leur obnubilaient « le cerveau pour toute la journée. Leur manque étonnant d'é- « ducation — c'étaient des gens sortis pour la plupart des basses « classes de la société — leur ignorance des usages » choquaient ceux qui les voyaient pour la première fois.

Les femmes de ces littérateurs ne prenaient point part à leurs réunions. De très modeste origine, elles étaient simples et ignorantes. C'est à elles qu'incombait le soin de subvenir aux besoins du ménage, régulier ou non (beaucoup étaient couturières), elles sacrifiaient jusqu'à leur dernier sou. En revanche, « il « n'y avait point de cas où l'artiste abusât de la confiance » de sa compagne : « Il lui donnait son nom, adoptait les enfants. « Mais il ne se bornait pas à cela », il pouvait aller parfois jusqu'à « délivrer une prostituée du terrible joug de la surveillance « policière ». (*Mémoires* I, p. 93, 94).

Il est difficile de savoir exactement quelle influence put avoir ce petit noyau d'écrivains allemands sur l'évolution intellectuelle de Przybyszewski. Le jugement rétrospectif qu'il porte dans ses *Mémoires* sur le groupe de Friedrichshagen, ne peut avoir une valeur absolue. Nous le citons ou résumons pourtant : « A pro- « prement parler, cette prétendue évolution qui s'accomplit en « Allemagne entre 1880 et 1890, ne fut pas une révolution lit- « téraire. Il n'y a pas à ce moment, dans toute la littérature alle- « mande, une seule œuvre qu'on puisse considérer comme « décisive (1).

(1) Jugement en contradiction avec l'intérêt que Przybyszewski portait à Nietzsche ; il est vrai que Nietzsche n'était pour lui rien moins qu'allemand.

« *La Jung Deutschland* a vécu surtout des miettes tombées
« de la table royale que la France, la Russie et surtout la Scan-
« dinavie lui avaient dressée.

« Zola ! Zola ! tel était le cri de guerre du naturalisme ou
« plutôt du *réalisme conséquent* d'Allemagne ; on s'enthousias-
« mait pour Maupassant ; on parlait à tout propos de Huysmans ;
« on lisait Dostoïevski, Tolstoï ; mais Tourguenief plaisait par-
« dessus tout. Dans les revues et journaux allemands parais-
« saient d'innombrables articles sur Ibsen, Björnsön, Kielland,
« Jakobsen, mais les Allemands n'avaient rien qu'ils pussent
« opposer à ces coryphées des littératures étrangères.

« Je ne veux pas être injuste, mais toute cette Jung Deut-
« schland était au fond quelque chose de terriblement stérile et
« qui vivait de la grâce d'autrui ». (*Mémoires I*, p. 94)

Przybyszewski va même jusqu'à décréter que cette *Jeune
Allemagne*, admiratrice enthousiaste du naturalisme français et
scandinave, n'a pas laissé une seule œuvre vraiment « natura-
liste ». Nous retrouverons encore souvent sous sa plume de ces
jugements un peu simplistes.

L'amour des lettres n'était pas le seul lien qui unit les beso-
gneux poètes de Friedrichshagen au non moins besogneux Przy-
byszewski : une misère commune les avait poussés tous vers un
radicalisme politique marqué. Bruno Wille fut pendant quelques
années un agitateur socialiste très remuant. Il faisait des confé-
rences aux populations ouvrières et avait fondé pour elles la
Freie Volksbühne. Wilhelm Bölsche se livrait à une activité sem-
blable. Il avait fait de fortes études de biologie ; admirateur de
Haeckel, il prêchait le monisme. Henri Hart voulait être un « sau-
veur de l'humanité ». (*Mémoires I*, p. 96)

« Parmi eux, un seul se moquait, raillait et avait un rire
« éternel sur les lèvres ; comme il avait toujours l'estomac vide,
« quelques verres suffisaient pour que pendant des journées en-
« tières il ne se désenivrât point : c'était Paul Scheerbart.

Ce Scheerbart, au lieu de faire comme tant d'autres la
description réaliste de la misère du peuple, s'était lancé dans la
peinture fantastique des astres. Il se vantait de n'avoir gagné
pendant sa vie que deux cents marks en tout (il avait trente ans
à cette époque). L'autre poète que Przybyszewski connut dans le
même milieu, Peter Hille, en avait gagné moins encore malgré

ses quarante ans. Cet inséparable compagnon de Scheerbart écrivait sans cesse. « Toutes ses poches étaient bourrées de « papiers, couverts d'une écriture que lui seul pouvait lire ; « quand le papier lui manquait, il écrivait sur ses manchettes, « sur une table de café, sur les assiettes qu'on plaçait devant « lui... » (*Mémoires I*, p. 97).

Scheerbart, par sa fantaisie, Hille par son insouciance des choses de ce monde, représentaient, chacun à leur façon, deux aspects du caractère de Stach. Pourtant ce fut Laura Marholm qui exerça sur lui la plus puissante attraction, attraction qui semble avoir été purement intellectuelle d'ailleurs ; avec une géniale virtuosité, cette femme remarquable lui dépeignait le monde littéraire de Copenhague, de Stockholm, de Christiania ou de Paris.

Mais il allait bientôt trouver un nouvel ami, qui devait tenir dans ses années de jeunesse une aussi grande place qu'Ola Hansson.

CHAPITRE VII

RICHARD DEHMEL

Le fidèle docteur Asch vint un jour inviter Przybyszewski à l'accompagner dans l'élégante demeure de son confrère Karl Schleich (1), amateur de musique vocale et grand chirurgien. La brochure sur Ola Hansson avait ravi Schleich, et il désirait voir le jeune écrivain. C'est dans cette réunion que Przybyszewski fit la connaissance de Richard Dehmel :

« Quand nous arrivâmes, toute la société était réunie. Je « connaissais déjà quelques hommes de lettres : Hartleben, « Scheerbart, d'autres encore ; dans un coin se pencha un « jeune homme svelte, au visage merveilleusement expressif, tout « balafre de cicatrices, souvenirs des duels d'étudiants ; ses yeux « brûlaient d'un intense éclat, mais ils étaient pleins de bonté : « c'était Richard Dehmel ». (*Mémoires I*, p. 102, 103).

L'intimité s'établit très vite entre eux : presque aussitôt Dehmel s'avança vers lui comme s'il le connaissait depuis dix ans : « Aujourd'hui tu joueras, tu joueras pour moi seul ».

On peut voir par là quelle impression Przybyszewski au piano faisait sur ses auditeurs. Lui-même nous l'explique dans ses *Mémoires* : d'après lui, son jeu passionné surexcitait ceux qui l'écoutaient et leur faisait oublier ses insuffisances techniques. Leur oreille ne remarquait plus les défauts d'exécution, « mais « leur âme, ajoute-t-il, devenait d'autant plus sensible et saisis- « sait d'autant mieux l'esprit de l'œuvre, que mon jeu barbare « libérait.

« Et voici ce qui leur faisait complètement oublier ma technique et les plongeait dans un étonnement continu : ce que

(1) Il devint plus tard professeur à l'Université de Berlin. Nous avons vu déjà qu'il devait être amené par des dessins anatomiques de Przybyszewski à découvrir l'anesthésie locale. D'après les *Mémoires* (p. 102) ces documents avaient été réunis par Przybyszewski en vue de son étude « Sur l'histologie de la moelle épinière ».

« je leur jouais était réellement du Chopin ; ils n'avaient encore
 « jamais entendu un pareil Chopin ; ils ne pouvaient même
 « pas s'imaginer que ce fût du Chopin, si profondément était
 « enfoncée en eux cette opinion absurde : la musique de Chopin
 « c'est la musique d'une chambre de malade (1), c'est
 « une hystérie de nerfs capricieux, une mélancolie efféminée,
 « larmoyante. Et soudain ils entendaient des marches retentis-
 « santes, héroïques, ils entendaient la douleur d'une âme com-
 « plètement nue, une souffrance affreusement cruelle, une souf-
 « france héroïque, qui devant les gens se voile d'un élégant
 « sourire et, quand elle se trahit, le fait par un cri tel qu'il
 « déchire le firmament, comme dans le tableau d'Edward Munch
 « intitulé Skrig ! (Cri) ». (*Mémoires* I, p. 103).

Cette furieuse manière de jouer le fatiguait beaucoup et les *Mémoires* nous rapportent qu'un jour Arno Holz avait dit de lui à Dehmel : « Wenn der Kerl sich weiter so verausgeben wird, krepitiert er in einem Jahr. ». « Mais, ajoutent les *Mémoires* aussitôt (p. 104), cette façon de jouer devint le lien le plus fort entre moi et mes frères allemands de la plume.

« *Chopéniser* devint proverbial chez les Allemands. Si quel-
 « qu'un employait quelque métaphore bizarre, trop hardie,
 « s'il modifiait arbitrairement la langue, ou plutôt s'il
 « en tirait des valeurs inconnues jusque là, on disait qu'il la
 « chopénisait. Si quelqu'un commettait une extravagance ex-
 « traordinaire, c'était une chopénisation de la vie. Et ainsi
 « chacun de mes Allemands contemporains chopénisait quand
 « il se tordait de souffrance dans son œuvre, quand un terrible
 « cri lui échappait de l'âme ou quand il joignait les mains dans
 « la plus humble, la plus silencieuse des prières ». (*Mémoires* I, p. 104)

Les lignes suivantes précisent ce que fut l'influence de Przybyszewski en Allemagne à cette époque : « On jase en Polo-
 « gne à propos de mon influence sur la littérature allemande.
 « J'en ai exercé une en effet (2) ; mais ce n'est pas au moyen de
 « mon œuvre écrite qui, par son essence même, était et devait

(1) En français dans le texte.

(2) Madame Ida Dehmel (*Wiad. Liter.*, 1934 n° 38) croit que sans l'influence de Przybyszewski Richard Dehmel n'aurait probablement jamais écrit sa *Gottesnacht*.

« rester étrangère aux Allemands, bien que je me servisse, ou
« plus exactement que je dusse me servir de leur langue. Ils
« comprenaient mes paroles, ils étaient même étonnés de me
« voir « chopéniser » leur langue avec une telle effronterie, mais
« l'esprit de mon œuvre leur était plus étranger que l'esprit
« chinois. Un seul le comprenait : Richard Dehmel. Par contre
« j'ai exercé une véritable influence grâce à mon jeu — ne riez
« pas — grâce à la hardiesse, à la furie indomptée de mon jeu
« qui ne se laissait gouverner par aucune règle, qui n'était point
« affadi par la méthode du Conservatoire ou d'un professeur
« quelconque.

« J'imagine le mépris, le bon rire même du premier vir-
« tuose venu qui m'écouterait jouer ; et il aurait raison ! Mais
« ces gens dont pas un ne savait jouer et qui pouvaient seule-
« ment sentir mon jeu, souvent avec une telle profondeur, com-
« me Dehmel, saluèrent comme une révélation ma façon d'in-
« terpréter Chopin.

« Pendant que je jouais ainsi naquit ce cycle de Dehmel :
« *Verwandlungen der Venus*, peut-être le plus magnifique docu-
« ment de son génie créateur ; c'est sous l'influence de mon
« jeu qu'un Allemand d'ailleurs très mal disposé pour moi, Jules
« Hart, composa son meilleur poème, *Sehnsucht*, et que
« Johannes Schlaf écrivit quelques poèmes admirables dont j'ai
« publié jadis une traduction polonaise, sous le titre *Printemps* ».

Sans doute ne peut-on accepter sans réserves toutes ces assertions (1). Mais il nous paraît difficile de ne pas les admettre dans leur ensemble et de refuser à cette nouvelle et fougueuse interprétation de Chopin toute action sur les milieux littéraires berlinois. En tous cas notons au passage cette rencontre et cette union de la musique et des lettres, peu commune à cette époque mais qui allait devenir si caractéristique du mouvement néo-romantique. D'ailleurs cette union exista toujours en Przybyszewski, son promoteur avec Baudelaire et Nietzsche. « Je ne dis rien de
« moi, continue-t-il à la même page, car en général je ne puis
« penser en créateur que par harmonies chopéniennes ».

(1) Les *Mémoires* nous donnent encore des détails moins précis sur Scheerbart et Peter Hille, qui furent aussi influencés par le jeu de Przybyszewski.

La première soirée que passa Przybyszewski chez le Dr. Schleich jeta donc les bases d'une solide amitié entre lui et Dehmel. A la demande du poète, il joua longuement et avec plus de passion encore que de coutume. L'effet sur Dehmel fut tel que ce dernier vint prendre le pianiste par la main et, oubliant Schleich et ses invités, l'entraîna avec lui dans la rue :

« Nous marchâmes longtemps en silence. Dehmel ôta son chapeau : son front était mouillé de sueur.

« — Ecoute, dit-il soudain, tu n'as pas le droit de t'amuser des gens et de leur arracher les nerfs... »

L'argent leur manquait pour entrer dans un café convenable. Stach conduisit son nouvel ami dans une auberge mal famée de son quartier où se réunissaient de louches personnages ; cela même attirait Przybyszewski qui a toujours manifesté une grande curiosité pour le « criminel-né » (1) : « J'étais alors tout pénétré de la théorie de Lombroso sur l'« uomo scelerato » et le « criminel-né » de je ne sais plus quel psychologue français, et je brûlais d'un ardent désir de savoir ce qu'était le « crime et l'âme du criminel ». (2)

Przybyszewski et Dehmel n'avaient ce jour-là en tout et pour tout qu'un thaler. Comme cette caverne de brigands avait des prix extraordinairement bas, ces trois marks suffirent largement pour les plonger tous deux dans une extase infiniment agréable, toute baignée d'amour fraternel. « Ainsi commença l'une des « plus belles et des plus profondes amitiés qui m'aient jamais uni « à un homme ». (*Mémoires I*, p. 107)

« A partir de ce moment nous nous vîmes presque tous les « jours. Dehmel était docteur ès sciences économiques ; mais il « entraînait en fureur si quelqu'un l'appelait Herr Doktor. Il travaillait, de dix heures du matin à trois heures de l'après-midi, « dans une compagnie d'assurances à Berlin ; il y gagnait deux « cent cinquante marks par mois, somme fabuleuse dans le

(1) Rappelons nous la sympathie qu'il ressentait à Toruń pour les irréguliers de la vie.

(2) *Mémoires I*, p. 106. C'est grâce à un de ses voisins, ivrogne et bourreau de sa femme, qu'il avait eu accès dans ce bouge. Ce voisin qui devait à l'intervention de Przybyszewski de n'avoir pas tué sa femme, lui en était reconnaissant. Przybyszewski avait ainsi toute facilité pour étudier la rudimentaire psychologie de cette brute

voir *Mémoires*, I, p. 196

« milieu bohème qu'il fréquentait ». Ce travail aride le désespérait souvent, mais il fallait le faire : « tout poète lyrique en Allemagne était à l'avance condamné à mourir de faim quand il était sans fortune ». (*Mémoires I*, p. 108)

La pauvreté des littérateurs de Friedrichshagen devait l'encourager à ne pas quitter le harnois. « Chez eux la misère était proverbiale : les frères Hart vivaient d'humbles et épuisantes besognes pour les journaux ; Wilhelm Bölsche écrivait de petits articles à la portée du peuple sur l'histoire naturelle ; dans ce domaine il avait des connaissances vraiment profondes : il était le disciple aimé d'Haeckel, professeur de zoologie à Iéna, devenu plus tard célèbre comme créateur du morisme — précisément Bölsche l'aida beaucoup dans cette création manquée. Bruno Wille recevait un petit traitement comme agitateur socialiste et directeur de la *Freie Volksbühne* ».

« Arno Holz gagnait sa vie en fabriquant des jouets ; et le pauvre Johannes Schlaf passait régulièrement six mois dans la plus misérable mansarde et six autres mois dans une maison de santé ». (*Mémoires I*, p. 108). Scheerbart et Peter Hille vivaient dans une misère effroyable.

Pour oublier leur pauvreté, ces malheureux avaient souvent recours à la boisson. Une bouteille d'eau-de-vie à un mark le litre suffisait à leur donner le rêve qu'ils cherchaient et dont ils se réveillaient le lendemain dans une douloureuse désillusion. (*Mémoires I*, p. 111)

Les légendes les plus fantaisistes se multipliaient sur leur compte : on faisait de ces soirées autour d'une seule bouteille d'eau-de-vie d'in vraisemblables orgies, d'étonnantes bacchanales où coulaient à flot champagne et wodka. Ces bruits sans fondement, autant que leur qualité d'artistes besogneux, leur fermaient les portes de la société bourgeoise de Berlin. Ils n'avaient du reste aucune envie d'y pénétrer ; à ces relations d'assez pauvre intellectualité ils préféraient la fréquentation d'autres littérateurs et artistes auxquels les unissaient une commune misère et une profonde aversion pour les « Philistins ». (d° p. 112)

Les finances de Stach étaient en aussi lamentable état que celles de ses compagnons. Elles l'avaient toujours été, déjà au Lycée, et elles allaient l'être jusqu'à la fin de sa vie. C'est peut-être au moment où il fréquentait Friedrichshagen que se place

l'épisode amusant conté par les *Mémoires* : « Un jour le collecteur
« d'impôts vint chez moi ; comme je n'avais point d'argent, et
« ne possédais rien que l'on pût saisir comme gage, il mit les
« mains dans ses poches et dit en me regardant avec un sou-
« verain mépris : « Und so was will ein gebildeter Mensch sein ! »
(1)

La critique littéraire officielle, en déversant sur la *Jung-Deutschland* des torrents d'injures, provoquait parfois la vente de quelque ouvrage ; mais le malheur était que le silence s'organisait le plus souvent autour du groupe. Pour rompre cette muraille de mépris, Arno Holz et Johannes Schlaf avaient eu l'idée de publier une de leurs œuvres communes sous le nom d'un Scandinave. Comme les Scandinaves avaient alors la haute cote, la mystification réussit et la critique allemande consacra des colonnes entières à ce Norvégien « extraordinairement doué ! ».

Przybyszewski et Dehmel se rencontrèrent désormais presque tous les après-midi dans un petit café. Dehmel dit un jour à son ami : « Il faut absolument que tu viennes chez moi. Liliencron est
« arrivé, il a fui devant ses créanciers ; tu ne regretteras pas
« d'avoir fait sa connaissance ». (*Mémoires* I, p. 113)

Le soir même, un soir d'accablante chaleur qui favorisait l'extension d'une épidémie de choléra (elle commençait à Berlin ; à Hambourg elle venait de faire de terribles ravages), Przybyszewski alla chez Dehmel. Il y trouva Liliencron, Scheerbart et un jeune Alsacien, Henri Albert (2), qui justement se demandait à cette époque s'il allait écrire en français ou en allemand. Henri Albert collaborait au *Mercure de France* et envoyait à la *Revue Blanche* une « correspondance » régulière sur la littérature allemande.

Liliencron rappelait extérieurement le « type ordinaire de
« l'officier prussien en civil ; mais toute sa personne trahissait
« l'homme distingué, élevé dans les plus sévères traditions du
« milieu des Junkers ». Il avait passé quelque temps à Poznań avant la guerre de 70. Il parla avec enthousiasme des Polonais et surtout des Polonaises. Przybyszewski dut être tout particulièrement intéressé par les détails qu'il donna sur le relâchement

(1) Et ça veut être un homme cultivé ! (*Mémoires* I, p. 112).

(2) D'après Przybyszewski c'est Henri Albert qui fit connaître à ce milieu les poésies de Verlaine, Rimbaud et Laforgue. (d° p. 116).

des mœurs et le retour à la sauvagerie qu'avaient provoqués à Hambourg l'épidémie de choléra. (*Mémoires I*, p. 114).

« Tout à coup Dehmel sortit un manuscrit de sa serviette ; « il commença à le lire : c'était un poème, l'un des plus beaux « poèmes qui aient été composés à cette époque : « Aldebaran » « de Liliencron ». (*Mémoires I*, p. 114)

Dehmel lisait admirablement. Quand il eut fini sa lecture, dans le silence étonné et ravi qui se répandit dans la salle, Przybyszewski commença à « honorer en Liliencron un véritable grand artiste ». (d° p. 115).

« Je vais maintenant vous lire quelque chose d'autre, dit « Dehmel au bout d'un long moment. Et il lut son étonnante « traduction... ou plutôt son admirable paraphrase de la Sagesse « de Verlaine. C'était la première fois que j'entendais du Ver- « laine et je ne puis dire combien mon âme tout entière en fut « secouée. » (d° p. 115).

Arrivé au dernier vers : « Pauvre âme, c'est cela ! » (O, arme Seele, so ist es recht), Dehmel éclata soudain en sanglots. Une profonde émotion s'empara de tous ; pendant longtemps aucune voix n'osa s'élever. Dehmel se calma enfin et la conversation reprit ; mais tous étaient un peu confus et les bouteilles de vin que Dehmel avait mises sur la table se vidèrent rapidement.

Encouragé sans doute par son succès, Dehmel demanda à Stach de lui indiquer un poète polonais qu'il pût traduire. Celui-ci se rappela soudain Rabski et la façon dont il déclamait Ujejski au Lycée de Wongrowiec. Il proposa de transcrire mot pour mot en allemand un poème d'Ujejski pour que Dehmel pût en faire une adaptation.

...Quand Dehmel, une lampe à la main, eut accompagné ses invités jusqu'à la porte du rez-de-chaussée et que Przybyszewski se retrouva dans la chaleur accablante de cette nuit d'été, il sentit qu'une œuvre nouvelle se préparait en lui : « Je sais « parfaitement qu'à partir de cette nuit quelque chose se mit « à germer en moi ; une brume commençait à planer, mais les « temps n'étaient pas encore venus ». (*Mémoires I*, p. 116)

Dehmel vint deux ou trois jours plus tard chez son ami, qui avait déjà traduit toute la marche funèbre d'Ujejski ; la beauté du poème l'enchantait.

« Et alors commença une pénible besogne. Dehmel écouta

« une quinzaine de fois les sons de cette langue qu'il ne con-
 « naissait pas. Je les lui déclamais sans me lasser comme je
 « l'avais entendu faire par Rabski. Puis il lut le poème mot à
 « mot ; il demanda tous les synonymes possibles de chaque ex-
 « pression ; il étudia le rythme, ses mouvements ascendants et
 « descendants, ses modifications brusques, jusqu'à ce qu'il se mît
 « au grand travail véritablement créateur (1).

« Cette traduction de Dehmel surpassait presque le modèle ;
 « elle cessait d'être une traduction et devenait quelque chose de
 « tout à fait original. Dans mon âme cependant s'accomplissait
 « un travail souterrain, merveilleux, continu : six mois plus
 « tard allait naître mon premier poème en prose : la *Toten-*
 « *messe...* » (*Mémoires I*, p. 116).

La musique, surtout celle de Chopin, avait été le premier lien entre Dehmel et Przybyszewski. Il y en eut d'autres. Des critiques ont relevé chez eux une commune admiration pour Nietzsche ; ils avaient connu ses œuvres vers 1890, avant de se lier d'amitié ; il les avait éblouis tout d'abord par sa langue, mais choqués ensuite par son impitoyable morale. Tous deux accordaient une importance cosmique à l'amour, au subconscient, méprisaient le réel immédiat, le naturalisme (2). Dehmel admirait certainement Przybyszewski ; c'est lui qui l'appela « génial Polonais » et « Jérémie des instincts en dégénérescence ». Mais Przybyszewski semble l'avoir admiré davantage. Certaines lettres qu'il lui adressa respirent cette soumission presque absolue que nous retrouverons un peu plus tard dans quelques-unes de ses lettres à Kasproicz. Cependant, très tôt, on y pressent aussi les discordes prochaines : Dehmel, agacé par les folles prodigalités et la vie irrégulière de Przybyszewski, le rabrouait parfois vertement. Puis, son voyage en Italie (en 1894) avait fait comprendre à Dehmel l'importance de l'harmonie, de l'ordre, de la construction, de la discipline dans l'art, toutes choses dont Przybyszewski n'avait cure. Dehmel continua d'aider son besogneux ami. Il semble même lui avoir encore fait des avances d'argent au début

(1) D'après Mme Ida Dehmel, Dehmel aurait fait sa traduction du poème d'Ujejski pendant que Przybyszewski jouait la Marche funèbre de Chopin. (*W. Lit.* 16 Sept. 1934)

(2) Voir par exemple l'essai que Dehmel avait écrit presque complètement dès 1890 : *Die neue deutsche Alltagstragödie*.

de la guerre mondiale ; mais la scission entre les deux hommes s'était produite depuis longtemps. Dehmel avait trouvé en Lilien-cron une sorte d'antidote contre Stach (1). Celui-ci allait bientôt s'appuyer de préférence sur Miriam et sur Kasproicz, plus proches de lui par la communauté de langue et de patrie. En tous cas, dès 1894, les tendances des deux écrivains s'opposèrent : Dehmel essaya de discipliner, d'harmoniser son œuvre ; Przybyszewski continua de s'abandonner à l'érotisme métaphysique et forcené auquel Dehmel n'avait sacrifié que momentanément.

(1) Voir Bab : *R. Dehmel*, 1926, p. 97.

CHAPITRE VIII

BARBEY D'AUREVILLY ET HUYSMANS

Vers cette époque Przybyszewski entra en contact étroit avec l'œuvre de quelques contemporains français et en reçut une profonde impression. Les *Mémoires* placent Barbey d'Aurévilly au premier plan de ces écrivains (I. p. 117).

C'est encore par Ola Hansson qu'il connut mieux ce monde nouveau pour lui. Hansson était lié avec le milieu des jeunes écrivains français et recevait souvent des visites de Paris. Cette année-là Mademoiselle Némethy vint le voir. C'était une Hongroise, fanatique admiratrice de Barbey d'Aurévilly. Elle écrivait en français sous le pseudonyme de Jean de Néthy. Elle fit la connaissance de Przybyszewski et lui envoya les œuvres de Barbey d'Aurévilly. Pendant quelques mois il les lut et relut. Il en fut tellement captivé qu'il envisagea d'ajouter à la *Psychologie de l'Individu* un troisième fascicule consacré à Barbey d'Aurévilly. Il commença même à rédiger cet essai. Mais son travail épuisant à la *Gazeta Robotnicza* l'empêcha de le finir.

Przybyszewski se défend d'avoir subi l'influence du « Con-nétable des Lettres » :

« D'Aurévilly n'eut point d'influence sur moi ; il ne pouvait
« en avoir : depuis longtemps mon âme planait autour de ces
« sujets sur lesquels il avait édifié son magnifique recueil de
« nouvelles : « Les Diaboliques ». En revanche j'appris beau-
« coup de lui ; mais ce qu'il m'a appris, mon âme l'a trans-
« formé, l'a « chopénisé » tellement qu'il me serait difficile à
« moi-même de dire maintenant ce que je dois à d'Aurévilly.
« Une seule chose est sûre : c'est en lui que j'ai puisé le courage
« de dire ce qu'aucun de mes contemporains n'aurait osé expri-
« mer ». (*Mémoires* I, p. 118).

Sans Barbey d'Aurévilly, la *Totenmesse* et le *De Profundis* n'auraient probablement pas été ce qu'ils sont.

Mademoiselle Néméthy fit à Przybyszewski un autre cadeau qui le frappa plus encore ; elle lui donna les gravures que Félicien Rops avait composées pour *Les Diaboliques*. « Rops me fut une « véritable révélation, et l'impression qu'il fit sur moi s'accrut « encore quand, grâce à une permission spéciale du directeur du « Kupferstichkabinet au nouveau Musée de Berlin, permission « que m'avait procurée le docteur Asch, je pus voir le cycle de « Rops, *Les Sataniques*, inaccessible au grand public. (d° p. 119)

Ces éléments nouveaux fortifiaient en Przybyszewski son goût pour l'irrégulier que nous avons vu déjà s'éveiller à Toruń.

« Plus fortement que jamais le Moyen-Age parlait en moi ; « je passais tous mes moments libres dans l'incomparable Biblio- « thèque Royale et je m'enfonçais dans la lecture des démono- « logues, de Bodinus, de Lancre, del Rio, Glanvil, Prieras, « Grilland : tous devaient m'être très proches... pour que j'en- « gloutisse leurs œuvres avec de telles délices. Ils étaient mes « contemporains « astraux ». Avant que mon âme ne prît un « corps, elles les avait sans doute intimement fréquentés ». (*Mémoires I*, p. 119).

Déjà d'Aurévilly avait trouvé en Przybyszewski un terrain tout préparé, à plus forte raison Huysmans, que Mademoiselle Néméthy lui fit connaître plus complètement et dont elle lui parla beaucoup (1) : « Quelle volupté ce me fut de trouver dans l'œu- « vre d'un tel artiste la confirmation de mes propres intentions « littéraires ! Je pris connaissance de son petit recueil d'excel- « lentes études critiques intitulé *Certains* et surtout de son roman « *Là-Bas*. Si l'on voulait à toute force que j'aie subi une influ- « ence, je ne pourrais qu'indiquer Huysmans comme celui qui « a agi le plus fortement sur moi, et qui pendant un certain « temps fut maître de mon âme : s'il put en être ainsi, c'est « seulement parce que nos âmes étaient apparentées, car nos « méthodes sont séparées par un abîme. Par contre les mêmes « affections et les mêmes haines nous unissaient ».

Personne n'eut leur passion pour le gothique, pour le Moyen-Age tout entier avec sa mystique, son satanisme et son

(1) D'après sa correspondance, Przybyszewski connut l'œuvre de Huysmans dès le début de son séjour à Berlin, en automne 1890, en même temps que celles de Nietzsche et de Maupassant. Il en reçut comme un coup de foudre, nous dit-il.

monde grouillant de gueux. L'amour des siècles passés, du pittoresque, de l'imprévu, tel qu'il se manifestait chez nos romantiques de 1830 (Balzac mis à part) était simple fantaisie, toute de surface, à côté de cette passion terrible pour le singulier. Eux seuls, l'un dans son des Esseintes d'*A Rebours*, l'autre dans le « Certain » de la *Totenmesse*, ont su donner une expression tragique à leur individualisme exaspéré. Quel écrivain eut plus qu'eux le mépris de la Renaissance, dans laquelle ils détestaient la recherche d'une harmonie et d'un équilibre que leurs âmes avides d'émotions fortes ne pouvaient goûter ? Tous deux sont des esprits fortement « polarisés », aux contrastes violents, au fond desquels s'opposent sans trêve un amour de la matière la plus vile parfois et les plus hauts envols de l'âme, un satanisme d'une part qui les attirait aux messes noires, un mysticisme d'autre part qui les faisait se plonger dans les vies de saints et les mena, l'un — Huysmans — aux pratiques d'une véritable piété, l'autre — Przybyszewski — à une soif d'émotions religieuses et (à vrai dire souvent sous l'influence de l'alcool) à de tels élans de bonté qu'il se dépouillait de tout son avoir. On les voit tous les deux évoluer du naturalisme au néo-romantisme et garder pourtant comme une nostalgie du naturalisme, un goût de l'horrible ou du laid qui les fera se complaire jusqu'à la fin de leur vie à des descriptions réalistes. Przybyszewski comme Huysmans eut un sens profond de la liturgie et de la morale catholiques, de la faute qu'est l'amour irrégulier, du péché, du mystère magique. Il y a en eux un fond commun, une sorte d'harmonie préétablie, qui dispose l'un à recevoir immédiatement l'influence de l'autre. Des traits de caractère les différencient : Huysmans, célibataire hargneux, s'élèvera cependant peu à peu dans sa vie journalière à des hauteurs mystiques auxquelles Przybyszewski n'atteindra point. Mais ce dernier, si dur qu'il pût être dans ses critiques, avait en lui des trésors de véritable charité qui n'attendaient qu'une légère excitation extérieure pour se manifester.

Leurs écrits eurent aussi des répercussions différentes. Huysmans répandit dans les milieux catholicisants et même au-delà de ces milieux un vif amour pour le Moyen-Age catholique, pour l'esthétique gothique, pour la morale mystique, claustrale. L'action de Przybyszewski s'exerça plus exclusivement dans le domaine esthétique. Il contribua à faire comprendre en Pologne la beauté

d'une église gothique. Il donna au mot « art » un sens métaphysique dont Huysmans n'avait sans doute pas l'idée. Przybyszewski eut un amour profond de sa terre natale et de la mer, et sut le communiquer à ses compatriotes. En cela il s'élève plus haut que Huysmans, qui reste volontiers sous les voûtes d'une cathédrale ou les ogives d'un cloître et semble parfois ne connaître la nature qu'à travers la liturgie. Par contre Huysmans a une connaissance du culte catholique, de ses symboles, une compréhension de la vie mystique qu'on ne trouve pas dans Przybyszewski. Ici comme partout ailleurs nous constatons que chez celui-ci l'intuition a été souvent l'unique manière de percevoir : il pressentait sans approfondir. Les études occultistes sont peut-être les seules qu'il ait vraiment poussées à fond. Il avait en cette matière des connaissances vraiment sérieuses. Pour le reste il ne semble pas avoir possédé une très grande culture. S'il a vu si juste parfois, c'est que son intelligence était extrêmement vive et pénétrante et qu'il avait un étonnant pouvoir d'intuition. Il découvrait le beau et le grand un peu comme le sourcier découvre l'eau, sous un influx insaisissable et irrationnel.

Citons, pour finir, le reste du passage des *Mémoires* où Przybyszewski nous parle, sans la préciser, de l'influence que Huysmans eut sur lui.

« Et ici encore je ne pourrais dire en quoi cette influence
« se manifeste. Au premier coup d'œil, il semblerait que Huys-
« mans et moi soyons diamétralement opposés... condamnés à ne
« jamais entrer en contact l'un avec l'autre, et pourtant, je sens
« que c'est dans l'union profonde des pensées et des idées dures,
« inflexibles, fanatiques de Huysmans, que mon âme se trouve le
« plus à l'aise, et elle lui sourit d'un air d'intelligence, comme à
« un vieil ami tout à fait intime, quand un pessimisme effréné,
« brutal presque, célèbre ses orgies dans son œuvre.

« Enfin l'influence de Huysmans semble aussi ne se mani-
« fester que dans la facture artistique, dans la façon de compren-
« dre le sujet, dans la technique de la langue. Seul le cerveau
« fut soumis à cette influence : mon âme ne s'écarta pas un
« instant du sentier qu'elle avait suivi dès le commencement ». (*Mémoires* I, p. 119, 120).

Dans la page suivante des *Mémoires*, Przybyszewski essaie d'expliquer pourquoi Kasproicz et lui-même auraient été rétifs à

l'emprise d'autres artistes, si grands qu'ils fussent. Il attribue cela à la *Teŝknica* (nostalgie, Sehnsucht) qui les tourmentait tous les deux et qui rendait impossible l'influence sur eux d'écrivains auxquels ce sentiment douloureux était étranger.

Qu'entendait Przybyszewski par ce mot *Teŝknica* (ou : *Teŝknota*) ? était-ce le désir mystique du retour à l'Absolu, le désir de l'anéantissement dans l'Absolu d'une personnalité qui souffre d'être entrée dans le royaume de la douleur, dans la tristesse de la vie individualisée et journalière ? C'est probablement ce sens-là que Przybyszewski lui donne et lui donnera souvent « ...Précisément à l'époque où Barbey d'Aurévilly et Huysmans « donnaient l'assaut à mon âme, nous dit-il, j'allai dans ma « solitude » et je sanglotai mon hymne douloureux à la *Teŝknota*, « Plus tard cet hymne allait éclairer mes *Vigiles* d'un sombre « clair de lune.

« Cette pernicieuse *Teŝknica*, ce feu dévorant n'est connu ni « du Français, ni de l'Allemand, ni du Scandinave, ni même du « Russe, dont la nostalgie est en effet de tout autre nature. Le « Polonais seul la connaît : Chopin l'a vécue intensément... ; « l'âme de Kasproicz révéla en elle ses plus intimes profondeurs, « et mon âme d'écrivain s'étendit en croix sur elle ». (*Mémoires* I, p. 121).

La découverte de Barbey d'Aurévilly et de Huysmans fut incontestablement une date importante dans l'évolution de Przybyszewski. Leurs œuvres le confirmèrent dans certaine manière de penser. Si elles ne le menèrent pas dans de nouvelles voies, à tout le moins elles l'encouragèrent à suivre le chemin où il s'était engagé. Il est d'ailleurs probable que sans Huysmans Przybyszewski n'eût jamais admiré avec une telle ferveur des artistes comme Félicien Rops, Goya, Greco, Edgar Poe, Baudelaire, Verlaine, dans le culte desquels Huysmans l'avait précédé. (1)

(1) Voir à ce sujet notre étude sur *Huysmans et Przybyszewski* dans le *Monde Slave* de mars 1935.

CHAPITRE IX

PRZYBYSZEWski ET LES LETTRES ALLEMANDES

Cependant l'atmosphère qu'il respirait alors n'était pas celle que la France lui faisait pressentir par d'Aurévilly, Huysmans, Baudelaire ou Verlaine. Il vivait à Berlin ; ses lectures étaient surtout allemandes ; il parlait presque toujours allemand. Il importerait de déterminer ce qu'il reçut de l'Allemagne. A l'en croire, cet apport serait nul : « Une seule chose est tout à fait sûre : « je ne dois absolument rien à la littérature allemande. Je m'incline humblement devant la science, je respecte beaucoup la musique, la peinture des Allemands ; mais la littérature allemande ne m'a rien donné, ne m'a pas enrichi l'âme le moins du monde, ne stimula même pas un instant ma production littéraire.

« Les Allemands me sont peut-être encore plus étrangers que je ne le leur suis ; et je leur suis étranger à un tel point qu'en ces derniers temps ils s'efforcent d'effacer de leur littérature les multiples traces que j'y ai laissées : ils rougissent en effet que j'aie pu jouer chez eux un rôle quelconque.

« Je voudrais néanmoins qu'il en fût autrement. Je voudrais réellement leur devoir quelque chose, en échange de la bonne hospitalité qu'ils m'accordèrent ; je n'ai jamais éprouvé la moindre contrariété de la part de mes confrères allemands : au contraire, partout j'ai rencontré une cordiale bienveillance. Mais je n'y puis rien ! Plus je me creuse la mémoire, plus il m'est difficile d'indiquer une œuvre d'un auteur allemand quelconque qui ait pu me toucher profondément.

« Déjà au Lycée je détestais Schiller ; Goethe me désespérait : il m'ennuyait à mourir ; mais je passai un mauvais quart d'heure dans les cercles littéraires quand j'y révélai mon antipathie pour lui ». (*Mémoires* I, p. 122).

Cette critique du maître que tous les Allemands admiraient lui valut d'être considéré comme un « borniertes Genie ».

Plus tard, craignant d'avoir jugé Goethe avec le tempérament primesautier de la jeunesse, il entreprit de le relire à cinquante cinq ans : « Ce ne fut vraiment pas une petite besogne que je m'imposai : je me jetai désespérément sur Goethe pour deviner le secret de sa grandeur, et quand j'arrivai au dernier volume j'eus l'impression que j'avais passé des années entières dans la mesquine atmosphère d'une petite ville... »

Ce jugement de l'homme mûr fut certainement identique à celui qu'il rendait à Berlin à l'époque où nous sommes arrivés, peu de temps avant la *Totenmesse*. Une antinomie de tempérament opposait ces deux hommes. L'âme déchirée de Przybyszewski ne pouvait s'accorder avec l'harmonieux esprit de Goethe. Trouver Goethe « petit bourgeois », c'est trop s'arrêter à l'écorce du grand Weimarien vieillissant. Au fond, ce qui choque Przybyszewski en Goethe, c'est la sérénité, l'admirable équilibre auxquels lui-même ne pouvait atteindre, qu'il ne pouvait même pas comprendre. S'il est naturel que cet équilibre ne l'ait pas attiré, on peut s'étonner cependant qu'il n'ait pas été frappé par l'esprit prométhéen du jeune Goethe, par la passion du premier *Faust* ou le rôle de la femme dans la vie et l'œuvre du poète.

Quelques figures d'écrivains allemands semblent lui avoir plu davantage. A dix-huit ans il s'intéressa à Lenz (il rend Goethe responsable des malheurs de ce *Kraftgenie*) ; mais il ne put l'admirer véritablement, non plus que d'autres écrivains : « Je m'efforçais de m'enthousiasmer pour Christian Grabbe, je m'imaginais que j'aimais Amédée Hoffmann (1), Kleist m'attendissait non par ses drames, mais par son suicide avec son amie ; je m'efforçais d'aimer Zacharias Werner... », en vain. Il reproche à ces *Kraftgenies* de couvrir leur faiblesse d'un « furor teutonicus » verbal. Oubliant même qu'il tombe quelquefois aussi dans ce défaut, il critique durement leur verbosité, leur boursoufflure. (*Mémoires* I, p. 124).

Même sévérité pour le « jargon philosophique » de Schel-

(1) Przybyszewski a certainement été touché par Hoffman qu'il connaissait bien. Il ne pouvait être indifférent au monde fantastique qu'il évoquait, non plus qu'à son amour de la musique, à sa vie irrégulière.

ling et de Hegel, leur « *Naturschwärmerci* insipide, hypocrite », leur « sentimentalisme avachi, écœurant », leur « brutalité de goujats et de rustres ».

Heine le retint un instant, mais lui fit horreur ensuite par « son esprit hideusement facile » par sa « fâcheuse manière de « bayer sur lui-même et sur les autres ». (*Mémoires* I, p. 125)

Quelques-uns de ces jugements sévères sur la littérature allemande (1) avaient pu lui être inspirés par les jeunes écrivains qu'il fréquentait. En tout cas ce milieu de la *Moderne* qui faisait commencer la littérature allemande vers 1880 et critiquait impitoyablement Schiller, Dahn, Ebers, Spielhagen, Paul Heyse et combien d'autres ! a certainement contribué à détruire le prestige que pouvaient encore avoir à ses yeux les lettres allemandes. Les dieux nouveaux qu'ils invoquaient : Zola, Ibsen, Tolstoï, Dostoïevski, trouvaient ou retrouvaient pour lui (surtout le dernier) une grande puissance d'attraction.

Przybyszewski connut sans doute les iconoclastes de la revue *Die Gesellschaft* : Konrad, Alberti, Bleibtreu ; il les juge sans aménité ; le *Grössenwahn* de Bleibtreu et *Adam Mensch* d'Hermann Conradi, sont d'après lui les seules œuvres de toute cette littérature qui survivront peut-être. Les outrances de ces deux romans devaient lui plaire en effet ; et l'on a vu avec raison (2) dans deux ouvrages d'Hermann Conradi (*Phrasen* et *Adam Mensch*) « d'étranges symptômes avant-coureurs » de Schlaf, Dehmel et Przybyszewski. Il avait été donné à Przybyszewski de faire la connaissance du malheureux Conradi, peu de temps avant sa mort subite. Le bruit courut qu'il s'était suicidé. Pareille supposition suffisait pour donner à cette unique entrevue et à cette mort un arôme cher à Przybyszewski.

La période qui s'étendait entre 1885 et 1890 avait vu le triomphe du Naturalisme. Les articles enthousiastes que Michael Georg Konrad envoyait de Paris à la *Frankfurter Zeitung* (1879-1881), l'activité de la revue *Die Gesellschaft* qu'il avait ensuite fondée à Munich en 1885 et dont l'influence s'étendit jusqu'à

(1) Sauf ceux sur Goethe.

Constatons que dans cette page des *Mémoires* Przybyszewski ne mentionne pas Nietzsche ; pour lui Nietzsche n'était pas un Allemand véritable.

(2) Soergel. *Dichtung und Dichter der Zeit*. 12. Aufl. p. 96.

Berlin, assurèrent le succès de la nouvelle tendance qui avait fait un tel bruit chez nous peu avant cette époque. Mais dès 1890 ce courant se ralentit : « Vers 1890 on commençait déjà à parler d'une défaite du Naturalisme. Le premier qui en eut raison fut Paul Scheerbart : il se gaussait de la dédicace de Hauptmann pour Arno Holz et Johannes Schlaf : « Den einzigen consequenten Realisten » : — combien je suis plus haut que ces réalistes conséquents, disait-il, moi le seul alcoolique conséquent ! ».

Przybyszewski reconnaît volontiers en ceci une boutade et il ajoute aussitôt que Dehmel fut le premier qui rompit véritablement avec le Naturalisme.

Cette affirmation ne vaut, bien entendu, que pour l'Allemagne ; mais elle mérite l'attention, car Przybyszewski était bien placé pour juger de Dehmel et de son puissant rayonnement.

« ...Il nous éblouissait par la manière inouïe dont il domine la langue et par la force créatrice qui façonnait cette langue, la pliait, la forçait à exprimer ce qui semblait tout à fait inexprimable...

« ...Comme penseur, il nous étonnait par la maturité extraordinaire et la profondeur de ses idées ; bien que ses opinions sur le monde et la vie fussent diamétralement opposées aux miennes (la différence de nos races y était pour beaucoup) je suivais son argumentation avec un humble respect, tant on y sentait l'ardeur d'une conviction profonde... c'est pourquoi je recourais continuellement à ses conseils... Je les mettais en pratique autrement qu'il ne l'eût désiré ; il était même parfois étonné de voir l'usage imprévu que je faisais de ses indications ; je ne lui en suis pas moins redevable d'une chose : plus d'une fois je suis parvenu à prendre conscience dans une pleine lumière de ce qui s'était esquissé pour moi seulement comme dans un brouillard ». (*Mémoires* I, p. 130)

Przybyszewski se sent cependant assez loin de l'œuvre de Dehmel : « Sa poésie m'était étrangère ; réflexions, recherches philosophiques, profondes spéculations métaphysiques la chargeaient à ce point qu'elle devenait presque didactique ; mais elle m'était toute proche quand Dehmel épuisait dans toutes ses dimensions le monde entier des passions et des sentiments, quand il s'enfonçait comme une taupe sous la terre, y creusait

« des galeries où n'arrivait qu'une rare lumière, ou bien quand
 « avec une étonnante force d'intuition il pénétrait dans les replis
 « les plus cachés de l'âme humaine ». (*Mémoires* I, p. 130).

C'était un juge sévère pour lui-même et pour les autres ; il avait horreur de toute sentimentalité, de tout faux pathétique, de toute vulgarité. Il jouissait dans le petit cercle des amis littéraires de Przybyszewski d'une autorité si grande qu'un manuscrit lu en sa présence et condamné par lui était jeté immédiatement au feu. (d° p. 131)

Liliencron n'écrivait rien qu'il ne soumit à son jugement. Dehmel passait des nuits entières à corriger ses manuscrits. Johannes Schlaf, quand il eut cessé de collaborer avec Arno Holz, fit comme Liliencron. Parlant d'une œuvre de Schlaf qu'il traduisit plus tard en polonais, Przybyszewski nous dit même : « Si
 « le *Printemps* de Schlaf a atteint ce fini et cette perfection, il le
 « doit pour la plus grande part à Dehmel ». Et il ajoute : « ...et
 « combien d'heures nous avons passées ensemble à ciseler, par-
 « faire et achever mes œuvres ! Dehmel m'initia aux beautés les
 « plus secrètes de la langue allemande : il ne laissait passer
 « aucune négligence et me stimulait sans cesse de ce délicieux
 « aiguillon : Mais tu pourrais faire beaucoup mieux ».

L'affection de Przybyszewski pour Dehmel semble avoir été profonde. Ses *Mémoires* font un chaleureux éloge du poète et célèbrent son dévouement et ses amis (1).

La bizarrerie jetait parfois une note criarde dans le milieu bohème que fréquentaient Dehmel et Przybyszewski. L'alcool y allumait souvent les cerveaux. Sans que les réunions y fussent ce que disaient les bonnes gens, elles avaient parfois une certaine allure de bacchanale — qu'il ne faudrait cependant pas prendre au tragique. Les *Mémoires* décrivent le mariage de Jules Hart, où Przybyszewski fut invité. Jules Hart célébrait ses épousailles avec une jeune institutrice et en même temps l'adoption d'une fillette qu'il avait eue de sa logeuse et qui était ce jour-là demoiselle d'honneur de sa seconde mère.

« Vers le matin, Dehmel et moi nous nous primes par la
 « main et commençâmes à danser. Willy Pastor (un excellent

(1) Voir dans les *Mémoires* (I, p. 132) ce que Dehmel fit pour Schlaf et Liliencron.

« musicien ma foi) était au piano et il jouait la Chevauchée des Walkyries. Quelle danse ce fut ! On écarta au plus vite tables et sièges pour éviter que nous ne nous cassions les jambes ; les invités se serrèrent contre le mur afin qu'il y eût plus de place pour notre sauvage entrain... ». (*Mémoires I*, p. 134)

Le lendemain un rédacteur de la pangermaniste *Tägliche Rundschau* avertissait Dehmel : « Dehmel, Dehmel, prenez garde ! Je vous ai vu cette nuit danser avec ce maudit Polonais ». (d° p. 134)

Comme ces paroles le montrent, il est possible que Przybyszewski ait éveillé de l'antipathie dans certains milieux nationalistes allemands. Mais cette antipathie fut, croyons-nous, assez rare chez les gens qui le connurent personnellement. Ils le trouvaient seulement étrange : « En général tout en moi effrayait et stupéfiait mes confrères allemands : les paradoxes inouïs que j'énonçais, tout l'*A Rebours* de ma vie, les sauts périlleux que je faisais avec leur langue, l'inquiétante étrangeté de tout ce que j'écrivais et même ma façon d'être avec eux ».

Pour en revenir au mariage de Hart, ajoutons que la journée se termina malencontreusement pour Stach. Quand il voulut rentrer chez lui, Scheerbart qui l'accompagnait, « se coucha de tout son long sur le trottoir, commença à battre le sol de ses poings et à crier à tue-tête : « Weltgeist, wo bist du ? » Mais quand ce « Weltgeist » lui apparut sous les traits de Stach et voulut le remettre sur pied, Scheerbart entra en fureur et lui cassa le nez avec sa canne. « Certes la vive douleur que j'en ressentis me fit réagir en conséquence, mais cela ne gâta pas le moins du monde notre cordiale amitié, plus cordiale à mesure que Scheerbart raillait mon œuvre et la travestissait.

Scheerbart et un autre original, Franz Ewers, confirmèrent sans doute Przybyszewski dans son goût de l'étrange et du paradoxal, Scheerbart par sa fantaisie délirante, Franz Ewers par son intérêt pour l'occultisme (1).

(1) « Franz Ewers, théosophe et admirateur de Madame Blavatsky, mâchait et avalait du verre : il était « chela » (disciple) d'un « Gourou » (maître) hindou.... Il s'était tellement blessé la bouche qu'elle avait saigné pendant toute une semaine ; mais ce n'était rien ; et quand on lui objectait qu'il ne deviendrait jamais « mahatma », il donnait en réponse l'unique phrase française dont il disposât : « Nous verrons, nous verrons !! » (*Mémoires I*, p. 135).

Nietzsche, Ola Hansson, Dehmel et ces deux étranges figures de Scheerhart et Franz Ewers contribuèrent à éloigner Przybyszewski du matérialisme vers lequel l'avaient poussé ses lectures à Wongrowiec et ses études de médecine. Au fond de lui-même il n'avait rien du matérialiste ; on peut considérer l'épisode « scientiste » de son évolution comme accidentel et dû à des causes extérieures qui agirent sur lui au moment précis où l'adolescence accueille avec enthousiasme tout ce qui réagit contre une éducation première et se trouve en opposition avec elle. Le milieu où il avait passé son enfance ne le prédisposait pas à admettre une philosophie matérialiste. Sa passion pour la musique, la piété de sa mère, le sens qu'il avait toujours eu des forces mystérieuses de la terre et de l'homme, les cérémonies de l'église de Góra où la liturgie du jour des Morts l'avait tant ému, tout cela, refoulé un moment pendant les dernières années d'études au Lycée et la période où il fréquenta la faculté de médecine, devait reprendre son pouvoir sur lui. Friedrichshagen était encore sous l'influence des idées scientistes. Mais Przybyszewski en y faisant la connaissance d'un homme comme Ola Hansson, fut amené à modifier son attitude intellectuelle. En outre c'est vers 1890 que le mouvement spirite commença à se répandre dans toute l'Allemagne. Ce mouvement trouvait dans une excellente revue, *Sphinx*, une voix autorisée, qui lui ouvrait l'accès des milieux intellectuels. Des études sérieuses paraissaient en Allemagne dès cette époque, et Przybyszewski dut prendre assez tôt connaissance de l'ouvrage en deux tomes d'Aksakof intitulé *Animisme et Spiritisme* dont une traduction allemande venait de paraître à Leipzig (1). Przybyszewski se laissa d'autant plus facilement gagner par certains ouvrages qu'ils renonçaient volontiers à affirmer l'existence d'« Esprits » derrière les phénomènes spirites. Il semble d'ailleurs que Przybyszewski n'admit jamais cette explication, et même, dans les Mémoires qu'il écrivit pendant les dernières années de sa vie, il qualifie de « puérile » la croyance de certains spirites aux esprits. (*Mémoires* I, p. 142)

Cette conception positiviste du spiritisme le lui rendit donc beaucoup plus assimilable et l'amena aux études occultistes. Citons ce passage des Mémoires qui résume sans doute son histoire intellectuelle des années de Berlin : « Le spiritisme ainsi

(1) En 1890 d'après les *Mémoires*.

« conçu ouvre déjà toute grande une porte sur l'occultisme, alors
 « que, jusqu'à présent, aux gens assoiffés de vérité on fermait
 « hermétiquement cette porte par des sornettes ridicules au sujet
 « d' « Esprits ». (*Mémoires I*, p. 143)

Les lignes suivantes sont plus formelles : « ...En cette atmos-
 « phère d'occultistes, mes idées sur le monde et la vie commen-
 « cèrent à se cristalliser avec une netteté de plus en plus grande ;
 « ma théorie de « l'âme nue » prit des contours de plus en plus
 « précis ; en moi s'enflamma une curiosité toujours plus ardente
 « de connaître dans l'homme la vie de cet organisme métapsy-
 « chique et caché ; je dois à cette atmosphère d'avoir rompu
 « définitivement avec toute la tradition matérialiste dans
 « laquelle j'avais été élevé jusqu'à présent. (1)

« Malheureusement le contact avec le milieu où Dehmél
 « m'introduisit fut trop bref : je n'eus que le temps de m'orienter
 « d'une manière fugitive et assez superficielle dans l'immense
 « domaine des sciences occultes » ; mais ce contact fut si décisif
 que le souvenir n'en disparut point ; il prit quelque dix ou vingt
 ans plus tard une force irrésistible. Przybyszewski, à Munich
 où il se trouvait alors, s'enfonça de plus en plus dans ces études.

Les penchants sataniques de sa nature le poussèrent dès le
 début à s'intéresser à la magie noire ; il suivait en cela, sciemment ou non, l'exemple de Barbey d'Aurévilly et Huysmans. Le premier fruit de ces recherches fut une petite brochure intitulée *La Synagogue de Satan*, publiée à Berlin en 1897 et que nous étudierons dans un chapitre suivant.

Przybyszewski conserva un fidèle souvenir des « soirées inoubliables » passées au milieu des occultistes qu'il avait connus à Berlin. Il vante surtout leur bonté et leur indulgence.

Par l'intermédiaire de ce petit cercle il fut peut-être indirectement sous l'influence d'un autre Français ; Franz Ewers, le mangeur de verre que nous connaissons, rédacteur littéraire au *Sphinx*, « s'efforçait dans ses écrits, dans sa manière de
 « se présenter, dans toute sa « mise en scène » (2) enfin, d'imi-
 « ter Sâr Meradoch Péladan : il affirmait qu'il recevait de fréquen-
 « tes visites du mahatma, marchait dans la vie d'un pas solennel

(1) Au lieu de « jusqu'à présent » Przybyszewski aurait pu dire avec plus d'exactitude : « depuis quelques années ».

(2) En français dans le texte.

« de prêtre et de prophète, croyait qu'il était Dieu pour nous ou
 « à tout le moins son représentant, un sauveur : « Ich bin Euch
 « Gott : Vertreter und Erlöser ! ».

« Il écrivait une énorme quantité d'hymnes où sa mégalo-
 « manie se faisait jour à chaque instant ; il se parait du bissus
 « et de la pourpre des rois théocratiques et messianiques ; sur
 « sa chevelure abondante, il posait tantôt la couronne de laurier
 « des Corybantes, tantôt la couronne d'épines du Nazaréen... »
 (Mémoires I, p. 150)

Ce portrait ne nous rappelle-t-il pas étrangement le Péladan
 des jeunes années ?

Franz Ewers pensait qu'après sa mort son *Cantique des*
Cantiques serait sur toutes les lèvres. Mais sa vanité ne l'empê-
 chait pas d'être la providence des bohèmes qu'il fréquentait. Il
 était fils unique d'une mère fortunée et disposait en mécène de
 son avoir. « Il fonda à Leipzig une maison d'édition dont le nom
 « était *Kreisende Ringe* et où il imprimait les œuvres qu'aucun
 « éditeur ne voulait publier, entre autres le *Printemps* de Schlaf
 « et son *Sommertod*. Il donnait pour l'époque des honoraires
 « princiers ; c'est lui surtout qui sauva Schlaf de la plus diffi-
 « cile des situations. Il couvrait de son riche vestiaire notre dé-
 « plorable dénuement. Moi-même je me pavanais dans son man-
 « teau d'une royale ampleur et sous son immense chapeau cala-
 « brais. Il venait très souvent chez moi et jamais les mains vides ;
 « outre une liasse de manuscrits il apportait toujours un paquet
 « contenant des victuailles, des cigarettes et une bouteille d'eau-
 « de-vie de Nordhausen ». (Mémoires I, p. 151)

Franz Ewers, le peintre Fidus, Scheerhart, Peter Hille, Deh-
 mel et son inséparable Liliencron, Max Dauthendey, se réunis-
 saient souvent le soir auprès de Przybyszewski. Schlaf, qui pas-
 sait alors par une pénible crise nerveuse, venait parfois les
 rejoindre. Une profonde affection semble avoir uni Przybyszewski
 à Dauthendey, que la nostalgie des pays lointains entraînait aux
 quatre coins du monde et qui allait finir ses jours à Java, coupé
 de l'Allemagne par la guerre de 1914. « Dauthendey revenait tou-
 « jours à Berlin, non qu'il aimât cette ville (il la détestait) mais
 « parce qu'il s'ennuyait de deux hommes dont il se savait aimé :
 « Dehmel et moi ». (d^e p. 151)

Ces réunions ne se passaient naturellement pas sans musique : L. Broekere, alors élève du Conservatoire de Berlin et qui devint plus tard professeur au Conservatoire de Poznań, jouait du Chopin sur un piano loué par Dehmel : par exemple « la 18^{me} étude en sol dièse mineur et cet incomparable et divin « *Prélude* qui me faisait toujours entrer en extase, le *Prélude* 8 « en fa dièse mineur. Broekere accompagnait au piano Dehmel « qui récitait sa transcription allemande de la *Marche Funèbre* « d'Ujejski ; cette merveilleuse transcription mettait Arno Holz « en fureur et plongeait Liliencron dans un délire de ravissement ». (*Mémoires* I, p. 152)

C'est dans une de ces réunions que Dehmel lut à haute voix le poème de Przybyszewski intitulé *Ascension*. Cet instant donna à Stach l'assurance qu'il était un « artiste » et le remplit d'un « frisson glacé de bonheur » si intense que deux fois seulement dans sa vie il lui fut donné de le ressentir encore : après une représentation des *Hôtes*, puis après celle de *Neige* à Odessa.

Pendant les lourdes nuits de Juin une terrible nostalgie lui étreignait le cœur et, se mettant au piano, il jouait ce « Cantique des Cantiques » : le *Święty Boże, święty mocny*, perle de la liturgie polonaise. Tous s'agenouillaient alors et répondaient « Aie pitié de nous ! ». Ce cri était « poussé le plus désespérément par « celui qui était fier d'être un alcoolique conséquent, Paul « Szczerba, (1) alias Scheerbart ».

Ce *Święty Boże, święty mocny*, dont Przybyszewski s'enivra si souvent dans la suite avec son entourage, fit une profonde impression sur la Bohème de Berlin. Dehmel disait à Stach : « Cette « mélodie frénétique de votre *Święty Boże* me bourdonne sans « arrêt dans les oreilles ; tout ce que j'écris maintenant se colore en « moi de ce désespoir hymnique ; je suis obligé de m'en défendre ». (*Mémoires* I, p. 152)

Tous ces écrivains s'étaient mis à employer proverbes et vocables polonais. Dans les modestes restaurants où ils se réunissaient, ils chantaient des chants patriotiques polonais. « Dehmel « aimait qu'on l'appelât « Rysie » et Dauthendey était ravi quand « il entendait le diminutif « Masiu » ! ».

1) Przybyszewski aimait lui donner ce nom polonisé.

Mais il ne nous paraît pas que l'influence « polonisante » de Przybyszewski soit allée très loin. On pourrait la préciser ainsi : Przybyszewski révéla à son entourage berlinois un Chopin volontaire et tragique, tout différent du musicien poitrinaire que l'opinion voyait en lui ; il montra par son jeu passionné et dans plusieurs de ses écrits l'importance de ce Chopin inconnu dont il affirmait le « polonisme » ; il fit connaître un poème isolé, la *Marche Funèbre* d'Ujejski, celle que Dehmel traduisit si merveilleusement. Mais à cela et au *Święty Boże* semble s'être arrêté son effort d'initiation. Il ne nous paraît pas avoir parlé beaucoup à ses amis berlinois de Mickiewicz, de Słowacki, ni d'autres grands écrivains polonais qu'il avait lus avidement dans la maison paternelle. Il est cependant hors de doute qu'il leur fit connaître bien des particularités de la musique populaire polonaise : par le piano d'abord et aussi par le chant. Pendant ces réunions nocturnes où l'alcool faisait certes son effet, mais où la malveillance a vu trop vite des messes noires et de sataniques orgies, il entonnait parfois un « Kujawiak » (1) « désespérément libertin » comme celui qui commençait ainsi : « Na kapuście drobne liście... ». Ses compagnons chantaient avec lui en polonais « puis écoutaient « avec une ardente langueur le *Trinklied* de Dehmel, cet immortel *Trinklied* qui bouleverse l'âme ; aucun poète d'aucun peuple « n'a donné une œuvre comme celle-là, qui ouvre tout grands « les replis les plus profonds de l'âme humaine ».

Les historiens des lettres allemandes ont beaucoup négligé Przybyszewski et semblent avoir fait autour de lui la conspiration du silence. Cependant Servaes, le critique qui l'aida dans ses débuts et publia sur lui de nombreuses études, a résumé dans un article (*Pol. Litt.* du 15 Janvier 1936) les impressions que pouvaient ressentir les littérateurs allemands en présence de Przybyszewski. Bien qu'il fût le plus jeune dans le milieu littéraire qu'il fréquentait, Przybyszewski prenait souvent la parole. Il étonnait par l'étendue de ses connaissances. Son enthousiasme lui faisait entasser hypothèses sur hypothèses et prêcher avec une grande certitude de nouvelles « vérités ». En un clin d'œil, il arrachait de son piédestal la science officielle et répandait sa raillerie cor-

1) Danse polonaise originaire de la Kujavie, pays de Przybyszewski.

rosive sur les « stériles cerveaux » de ceux qui tenaient à la tradition.

« Il parlait un allemand extraordinairement coulant, coloré, « animé, non sans fautes grammaticales cependant, et avec une « cadence exotique marquée. Mais cela précisément avait un « charme particulier pour plusieurs et surtout pour moi-même », reconnaît Servaes.

Passionnément polonais, il était « profondément pénétré de « la haute mission culturelle de son peuple, si bien qu'à l'occa- « sion nous avions à nous défendre contre les bourrades qu'il « lançait à tout ce qui était allemand. Cependant, cela n'amenait « jamais de désaccord réel. Przybyszewski savait très bien ce « qu'il devait au génie allemand, et il l'aimait jusqu'à un certain « point. Il insistait volontiers sur l'origine arienne commune « aux deux peuples... Il avait une prédilection marquée pour « les Germains du Nord. Il n'admettait pas le « philistin » « Ibsen, mais il s'intéressait d'autant plus à Strindberg, qui « alors était encore loin, et tout particulièrement au *Jeune Sué- « dois* Ola Hansson ». (art. cit).

Servaes estime que l'influence personnelle de Przybyszewski et celle de ses écrits a été considérable. La déclaration de guerre au cerveau « ennuyeux » et « philistin », l'importance qu'il accordait au subconscient et à « l'âme », provoquaient naturalistes et intellectualistes à la riposte et amenaient d'utiles discussions. On vit dans ses premiers ouvrages l'esquisse d'une poésie nouvelle correspondant à la peinture nouvelle de Munch et à certaines compositions de Chopin que Przybyszewski contribuait à faire connaître. On invoquait E. T. A. Hoffmann, E. A. Poe, Félicien Rops, voire les mystiques allemands du Moyen-Age.

Pourtant Servaes reconnaît que cet élan donné par Przybyszewski ne dura point. Przybyszewski se brouilla avec Strindberg: Richard Dehmel revint de son voyage en Italie avec d'autres conceptions esthétiques : il pencha désormais vers une sorte de classicisme. Willy Pastor défendit soudain des idées diamétralement opposées à celles de Stach. Johannes Schlaf, atteint momentanément d'une maladie mentale, ne put guère réaliser les espoirs que son ami mettait en lui ; bientôt Przybyszewski fut à peu près seul. De jeunes adversaires, sous la conduite d'O. E. Hartleben et d'Arno Holz, reprirent l'offensive. D'anciens com-

pagnons de lutte éprouvèrent une certaine lassitude, et commencèrent à voir en Przybyszewski un « corps étranger ». Une velléité de réaction nationale se fit sentir. Des histoires de femmes, des jalousies, la superbe et les sarcasmes avec lesquels Stach exposait ou défendait ses idées élargirent le fossé qui se creusait entre lui et les écrivains allemands. Cette atmosphère d'hostilité le détournait de l'Allemagne et devait le ramener plus tard à sa langue maternelle et à la Pologne. (Voir Servaes, art. cit.) (1)

(1) M. St. Hellsztynski dans sa brochure *Przybyszewski w Niemczech* a relevé des noms d'écrivains qui ont évoqué le souvenir de Przybyszewski. Dans les œuvres citées, c'est surtout la personne même de Przybyszewski que l'on retrouve, déformée et caricaturée le plus souvent. L'influence de ses œuvres proprement dites nous paraît être beaucoup moins marquée.

CHAPITRE X

STRINDBERG

La maison d'Ola Hansson, qui lui était toujours ouverte et où il était entré en relations avec les écrivains de Friedrichshagen, lui valut aussi de connaître Strindberg. (1)

Strindberg n'était pas encore à Berlin lors des premières visites de Przybyszewski chez les Hansson, mais Laura Marholm parlait souvent de lui. Elle et son mari étaient liés d'amitié avec Strindberg depuis les premiers mois de leur mariage, et ayant de le voir Przybyszewski connut par elle la vie orageuse de cet écrivain qu'adoraient littéralement les jeunes littérateurs berlinois et qu'elle aussi admirait. Les tribulations de Strindberg, impliqué peu de temps auparavant dans un retentissant procès à cause des idées exposées dans ses œuvres, rappelaient un peu celles d'Ola Hansson : la *Sensitiva Amorosa* et *Parias*, avaient attiré sur ce dernier les foudres de la censure suédoise et il avait été menacé lui aussi d'un procès ; Ola Hansson avait dû fuir la Suède, il avait passé quelque temps à Paris, puis était venu s'installer à Friedrichshagen.

Strindberg, bien que son procès se fût terminé par un acquittement, se trouva dans une terrible détresse. Il écrivit à Ola Hansson une lettre si alarmante que celui-ci décida de l'arracher coûte que coûte à sa rigide patrie. Inspiré par sa femme, Hansson publia dans la *Zukunft* un article extrêmement dur pour la Suède, qui rendit encore plus difficile la situation de Strindberg dans

(1) Strindberg et Przybyszewski se seraient connus, mais par correspondance, avant de se rencontrer à Friedrichshagen. Ola Hansson avait envoyé, peu après leur publication, les deux brochures de Przybyszewski (*Chopin et Nietzsche*, *Ola Hansson*) à Strindberg qui se trouvait alors à Stockholm. Przybyszewski ignorait cet envoi et fut très étonné de recevoir une lettre enthousiaste de Strindberg. (« *Inferno* » ; *Strindberg-Przybyszewski*, art. de Przybyszewski dans le *Słowo Polskie*, 1912, n^{os} 418, 470, 472).

son pays sans lui apporter l'aide pécuniaire qu'Ola Hansson avait espéré lui obtenir des milieux allemands. Comme, après cet article, le séjour de Strindberg en Suède devenait impossible, Hansson prit une décision généreuse, celle de l'inviter chez lui et de l'héberger aussi longtemps que Strindberg le voudrait. (1) Or Ola Hansson, que sa femme ne voulait pas tourmenter inutilement de ses soucis d'argent, ne se doutait pas qu'il n'avait que deux cents marks par mois pour vivre avec sa famille. Comment accueillir Strindberg et le nourrir pendant un temps indéterminé ? Laura Hansson eut recours dans sa détresse à Przybyszewski : (2) « Sigismund August (c'est ainsi qu'elle l'appelait) helfen Sie ! » Et Stach, qui naturellement n'avait pas un sou vaillant, alla voir le docteur Asch : celui-ci était intimement lié avec Maximilian Harden, l'éditeur de la *Zukunft* où avait paru le malencontreux article d'Ola Hansson en faveur de Strindberg ; Harden était grand admirateur de Strindberg ; il avait dans tous les milieux des relations très étendues... « Je ne sais comment la chose « s'arrangea, nous dit Przybyszewski, mais dès le second jour « le docteur Asch remettait six cents marks à Hansson qui, « rayonnant, les envoya par mandat télégraphique à Strind-
« berg ». (*Mémoires I*, p. 157)

L'automne approchait. Une semaine plus tard, Strindberg arrivait à Berlin avec une petite valise de linge et son inséparable sac vert. Il portait un costume très usé, le seul qu'il possédât. Tel était l'équipage de cet homme de quarante-cinq ans, dont la gloire était déjà presque européenne et que, lors de son acquittement, les étudiants avaient emporté en triomphe hors de la salle des débats.

Przybyszewski a conservé un délicieux souvenir de la première soirée passée chez les Hansson en compagnie de Strindberg avec le docteur Asch et le littérateur suédois Adolphe Paul.

(1) Les Hansson logeaient à Friedrichshagen dans une maison à un étage (Lindenallee, 2). Quand Strindberg arriva, ils louèrent pour lui (à une Mme Müller) un petit appartement garni, de trois pièces. dans la même maison. (Voir A. Paul : *Min Strindbergs bok*).

(2) Et aussi à Adolphe Paul, dont les démarches contribuèrent sans doute autant que celles de Przybyszewski à rassembler l'argent nécessaire. (A. Paul : op. cit.)

« Strindberg paraissait heureux (1) ; il affirmait que jusqu'à Hambourg même il avait été surveillé par des détectives et n'avait respiré qu'à Berlin où ils avaient dû renoncer à le suivre. Il parlait beaucoup, et d'abord en mauvais allemand ; mais quand on se fut mis à boire (on ne buvait chez les Hansson que du « toddy », mélange par moitié d'eau chaude et de cognac ou whisky), sa langue se délia et au dixième verre il s'exprimait en pur allemand littéraire.

« Il parla toute la soirée, nous éblouissant d'étonnantes paradoxes ; il nous stupéfiait par ses théories scientifiques qui mettaient sens dessus dessous les opinions courantes ; il avait réellement des connaissances étendues en sciences naturelles ; il effleura dédaigneusement la littérature : il n'admettait qu'un écrivain : Balzac, et un peu aussi Zola. Il nous conta les ennuis qu'il avait eus dans son existence, et cela avec une telle sincérité, une franchise si absolue, qu'involontairement, nous nous regardions, gênés. Enfin — le matin approchait déjà — il saisit la guitare qu'il ne quittait jamais et, debout sur une jambe, il chanta des chansons d'étudiants suédois, ignominieusement obscènes et en même temps horriblement tristes (chose étonnante, cela me rappelait les mélodies kujaviennes) ». (d° p. 163).

Mais l'harmonie ne régna pas longtemps entre Strindberg et son bienfaiteur. Son hypocondrie lui fit voir en son généreux ami un intrigant et en Laura une sorte de policier qui l'épiait jour et nuit pour publier dans la presse scandinave tous les secrets qu'elle aurait pu lui arracher.

Przybyszewski fut témoin de ce revirement. « Strindberg m'appelait chez lui presque chaque jour, et je me trouvais dans une pénible situation. Le contredire tant soit peu était s'attirer de sa part une haine ardente : Strindberg était le génie de la haine. D'autre part ses insinuations et soupçons obstinément dirigés contre les Hansson me peinaient.

« Prétextant que j'étais accablé de travail, je m'éloignai quelque temps de Strindberg et de Hansson. Mais deux semaines ne s'étaient pas écoulées que tout-à-coup, un matin

(1) Strindberg était d'une nature assez fermée. C'est Przybyszewski qui le fit sortir de sa réserve ce soir-là par sa chaleur communicative et aussi par son talent de pianiste qui excita l'admiration du nouveau venu. (Voir Servaes : *Pol. Litter.* 15-I-1936).

« de bonne heure, Strindberg fit son apparition chez moi, cette
 « fois sans valise, seulement avec son sac vert sous le bras.
 « Je me suis libéré ! cria-t-il, et il tomba épuisé sur un escabeau.
 « Il s'était enfui pendant la nuit, persuadé que Laura Marholm
 « en voulait à sa vie ; il avait couru à la gare et par le premier
 « train il était venu à Berlin chez moi ». (*Mémoires* I, p. 164)
 (1).

Strindberg n'avait guère plus de cinquante pfennigs en poche. Przybyszewski courut chez le docteur Asch, qui aimait et estimait autant que lui les Hansson. Indigné depuis longtemps déjà des procédés de Strindberg envers eux, il se laissa difficilement amener à faire de nouvelles démarches pour le sauver encore une fois. Enfin une société se forma pour subvenir à l'existence

(1) La méfiance de Strindberg était évidemment exagérée et ne peut se défendre. Strindberg a d'ailleurs souffert plus que personne du délire de la persécution (voir son *Inferno*). La moindre parole, le moindre geste, était souvent pris par lui dans le plus mauvais sens. Chez les Hansson, Strindberg semble avoir été choqué par le dévouement un peu intempestif peut-être de Laura Marholm, qu'il interpréta de la plus noire manière (voir à ce sujet les *Mémoires* de Frida Uhl ; informée surtout par Strindberg, Frida Uhl se montre sans doute trop sévère pour Laura Marholm).

Le départ de Strindberg eut pour les Hansson des suites plutôt désagréables. Leurs amis, l'un après l'autre, se détachèrent d'eux pour suivre Strindberg (op. cit. Voir aussi Adolphe Paul).

L'article de Przybyszewski dans le *Słowo Polskie* (1892) complète ou rectifie les informations que donnent ses *Mémoires* : « Un
 « jour, au moment où je me trouvais à la rédaction (j'étais alors
 « rédacteur à la *Gazeta Robotnicza*) Strindberg entra, en proie à la
 « plus grande agitation, à demi égaré, harassé : il venait à pied de
 « Friedrichshagen. Il me déclara qu'il n'y retournerait plus, qu'on l'y
 « surveillait, qu'on l'avait entouré d'espions, et qu'il avait trouvé son
 « sac vert sens dessus dessous. Mais il se plaignait surtout qu'on lui
 « eût volé les lettres que Nietzsche lui avait écrites (comme il fut
 « prouvé plus tard, il oubliait qu'il avait déposé ces lettres chez son
 « frère à Stockholm...) »

« Ce « sac vert » était à peu près l'unique chose qu'il eût apportée
 « de Stockholm. C'était une espèce de valise garnie de toile verte
 « et dans laquelle il gardait une quantité incalculable de feuilles
 « de papier avec des notes sur les gens avec qui il avait été en
 « relations (chaque personne dont il faisait la connaissance avait sa
 « fiche), des observations astronomiques et un relevé d'ignorances
 « d'astronomes, des opuscules sur la géologie et l'état vraiment la-
 « mentable de la géologie actuelle, sur les absurdités de la médecine,
 « la sottise des archéologues, l'idiotie des agronomes, bref sur
 « tout ce qui existe au monde... » (Przybyszewski, art. cit.)

de Strindberg, société dont tous les membres étaient juifs, sauf Dehmel, le docteur Schleich et Przybyszewski. D'après les Mémoires, Strindberg n'aurait pas fait preuve d'une particulière reconnaissance : « Strindberg fut étonné de se trouver tout à coup « entouré de la sollicitude de Juifs. Qui les avait réunis ? — « Przybyszewski — Ah ! Un an après, quand, Dieu sait pour « quelle raison, il s'enflamma d'une haine furieuse contre moi, « il se mit à écrire à mes connaissances que j'étais juif et que « mon père était à la tête d'un consistoire israélite ! ». (*Mémoires* I, p. 165)

Strindberg trouva, non loin de l'hôtel où on l'avait installé, un petit café encore peu fréquenté, mais qui bientôt allait devenir célèbre dans les milieux bohèmes : le café du « Porcelet Noir » (Zum Schwarzen Ferkel) (1). Strindberg y faisait régulièrement de longues stations (2) et bientôt les deux modestes salles « si « petites qu'on pouvait à peine y caser vingt personnes à la fois » virent affluer les visiteurs. « A partir de six heures du soir on « ne pouvait plus y trouver dix centimètres de place. » Les meilleurs clients étaient des Scandinaves, qui pour la plupart avaient une bourse d'études à l'étranger et passaient quelque temps à Berlin avant ou après un séjour à Paris, Rome, Florence ou Munich. Le patron du « Porcelet Noir » avait un grand respect pour ces bohèmes scandinaves qui buvaient du bourgogne et du champagne et dégustaient huîtres et homards. Il traitait plus cavalièrement les bohèmes allemands dont les festins se composaient seulement d'eau-de-vie de Nordhausen, de quelques bouteilles de bière, d'un peu de viande froide que chacun apportait avec lui quand il en avait le moyen ; quelquefois, à huit ou

(1) Au coin de l'Avenue des Tilleuls et de la Neue Wilhelmstrasse. C'est dans ce modeste café que Przybyszewski baisa un jour la main de Strindberg en signe de respect et d'admiration. (Voir Frida Uhl, op. cit. I, p. 66).

(2) Adolphe Paul (*Min Strindbergs bok*) nous dit qu'avant d'avoir découvert le café du Porcelet Noir, Strindberg passait souvent ses soirées au restaurant « Mügelschloss » en compagnie de Przybyszewski et de ses camarades. On y faisait de la musique : Przybyszewski jouait du Chopin. Strindberg chantait parfois en s'accompagnant sur la guitare. Les études biologiques de Przybyszewski, ses recherches sur l'alchimie et la magie intéressaient beaucoup Strindberg : ils en parlaient longuement ; des échos s'en retrouvent dans *Inferno* et *Brott och Brott*.

dix ils ne possédaient pas un thaler en tout. C'était donc aux Scandinaves que le bonhomme devait d'avoir pu remplacer par des anneaux d'argent les anneaux rouillés auxquels était suspendu le porcelet ou plutôt l'outre à vin de l'enseigné ; il annonçait dans tous les quotidiens que son café était le rendez-vous des artistes scandinaves les plus distingués. Et c'était la pure vérité. C'est là que Przybyszewski connut les peintres norvégiens Christian Krogh et Fritz Thaulow, l'écrivain danois Holger Drachmann, le peintre suédois Liljefors, le peintre norvégien Edouard Munch, l'écrivain norvégien Gabriel Finne. (*Mémoires* I, p. 167)

Les Mémoires nous présentent un tableau peu séduisant de ces réunions autour de Strindberg qui semblait, nous affirme Przybyszewski, provoquer la haine et la discorde par sa seule présence. Ils trahissent une violente antipathie pour Strindberg (1), ce qui nous incite à accueillir avec prudence les informations qu'ils nous donnent sur lui. Mais ce qui paraît évident, c'est l'antinomie intellectuelle et morale que Przybyszewski signale entre lui et Strindberg : « Toute la manière de penser propre à Strindberg était diamétralement opposée à la mienne ». Autant il y avait d'harmonie entre l'esprit d'Ola Hansson et celui de Przybyszewski, autant un rapprochement intellectuel étroit lui semblait impossible avec Strindberg. Ce dernier « ne supportait pas l'opposition ». La véritable raison de sa brouille avec Ola Hansson semble avoir été que celui-ci n'admettait pas toutes ses idées et ne s'était pas gêné pour le lui dire. D'ailleurs, peut-on vraiment parler d'idées à propos de Strindberg ? Przybyszewski ne le croit pas : « Son esprit dogmatique, foncièrement féminin, était à peu près incapable d'une pensée abstraite, métaphysique : c'est pourquoi il interrompait ordinairement mon argumentation en disant d'un air maussade et ennuyé : *Das ist Metaphysik ! Davon will ich nichts wissen !* ». (*Mémoires* I, p. 169).

Leur conversation devait traiter cependant bien des fois de questions connexes : Przybyszewski commençait à s'occuper ar-

(1) Malgré la sévérité avec laquelle Przybyszewski parle de Strindberg, il ne peut s'empêcher de dire dans ses *Mémoires* : « S'il sortait de son tombeau, je lui baiserais les mains avec le profond respect et l'admiration que je ressentais en les lui baisant le jour où je fis sa connaissance ». (*Mémoires* I, p. 175)

demment d'occultisme. Animé d'un jeune enthousiasme, il voulait expliquer à Strindberg les principes de la magie noire ; il lui parlait longuement de l'action exercée à distance par les sorciers du Moyen-Age qui tuaient leurs ennemis au moyen de l'envoûtement. Il lui parlait aussi de certains courants tout à fait inconnus qui pouvaient « infliger à une victime détestée les supplices les plus effroyables ». Et les *Mémoires* ajoutent : « Si un lecteur est curieux de savoir quelle influence mes récits allaient avoir sur Strindberg quelques années plus tard, qu'il lise dans l'*Inferno* la description des tortures que, de Berlin où il demeurait, le mage « noir » Popoffsky (1) lui aurait fait endurer sur son lit de malade à Paris ». (*Mémoires* I, p. 169)

Stach ne passait pas tout son temps au *Porcelet Noir*. Il a protesté avec énergie contre la légende qui courait à ce sujet :

« Au contraire, dès que j'eus provisoirement assuré l'existence de Strindberg, (j'avais la conviction que chaque semaine un Seligsohn paierait toutes ses factures à l'hôtel où il habitait) je me retirai tout-à-fait, ne fût-ce que parce que mes moyens ne me permettaient pas de boire du vin : en outre mon travail de rédaction à la *Gazeta Robotnicza* absorbait tout mon temps : il s'agissait de préparer la classe ouvrière polonaise aux élections à la Diète qui devaient avoir lieu dans quelques mois ; à cela s'ajoutait encore que je préparais l'impression de la *Totenmesse*, ma première œuvre littéraire au sens complet du mot ; et, par-dessus tout, j'étais dévoré par la passion de collectionner des timbres-poste ». (*Mémoires* I, p. 170)

Przybyszewski voyait donc Strindberg à des intervalles de plus en plus éloignés, quand il reçut de Weimar une dépêche l'appelant à son secours. Il réunit avec beaucoup de difficulté l'argent nécessaire au voyage et s'en lut à Weimar sauver Strindberg « d'une situation vraiment désespérée ».

Fatigué par l'agitation de Berlin, Strindberg s'était rendu à Weimar au début de décembre 1892 afin d'y trouver le calme qui lui était nécessaire pour travailler. Le hasard lui avait fait rencontrer dans la petite ville une actrice finlandaise, Madame Tavastjerna, qu'il connaissait déjà et dont il s'était vainement

--
(1) Popoffsky était le surnom donné par Strindberg à Przybyszewski dans *Inferno*.

épris. Bientôt sa situation financière était devenue très difficile ; il ne pouvait plus payer ses dettes à l'hôtel où il vivait et n'avait plus eu d'autre ressource que d'appeler ses amis à son secours (1).

Przybyszewski arriva donc à Weimar, où il ressentit une des émotions les plus tragiques de son existence. C'est là qu'il vit « pour la première et dernière fois » le malheureux Nietzsche tombé dans la folie depuis 1888 et que sa sœur Elisabeth sortait tous les jours dans une petite voiture sur la terrasse d'une modeste villa. (*Mémoires I*, p. 170).

Il lui sembla que Nietzsche n'était ni malade ni fou, mais qu'il s'était volontairement fermé les yeux et les oreilles pour quitter le monde odieux des apparences et « s'unir à la seule « femme dont il eût désiré avoir des enfants : l'Eternité ! » (2)

« ...Je restai comme cloué au sol ; je voulus ôter mon « chapeau : je l'avais à la main depuis longtemps déjà ; j'éprou-
« vais aussi une honte, comme si je dépouillais de ses voiles
« quelque relique sacrée ; je me rendis ou plutôt je me traînai
« vers l'hôtel où Strindberg était descendu ». (*Mémoires I*, p. 171)

Nous ne savons pas au juste ce que fit Stach pour tirer Strindberg d'embarras. Mais, à coup sûr, comme après la fuite de Friedrichshagen, il se mit en quête d'argent :

« Il fut difficile de racheter Strindberg, car ses dettes étaient
« assez lourdes. Si cela put se faire sans désagrément pour lui,
« il le dut aux étudiants polonais (3) qui se cotisèrent pour
« fournir la somme nécessaire ». (Przybysz. art. cit.)

Strindberg rentra à Berlin, où il fit la connaissance de Frida Uhl qu'il épousa en Mai 1893. Ils allèrent se marier à Helgoland. Przybyszewski leur fit ses adieux à la gare. Il remit un bouquet à la fiancée et Strindberg prit congé de lui en disant « Du bist ein gentleman » (4). Il aurait même confié à

(1) Voir Adolphe Paul : *Min Strindbergs bok* (p. 59 et suivantes).

(2) « Nie noch sah ich ein Weib, von dem ich Kinder haben
« möchte, es sei denn Du — Oh, Ewigkeit ! » (cit. Przybyszewski, *Mé-
moires I*, p. 171)

(3) Et à Adolphe Paul (op. cit.) qui se mit aussi en quête d'argent

(4) Pendant ses fiançailles avec Frida Uhl, Strindberg s'éprit de Dagny Juel, la future femme de Przybyszewski. Dans ses *Mémoires* Przybyszewski nous dit qu'oubliant Frida Uhl, Strindberg demanda

sa garde les notes les plus intimes du fameux sac vert. (art. cit.)

En Août, Strindberg et sa femme, qui s'étaient séparés quelque temps, se retrouvèrent à Berlin. Grâce à la dot qu'elle lui avait apportée il avait pu louer un laboratoire de chimie où il essayait de faire de l'or. Przybyszewski, qui fut souvent son hôte, l'aida dans ses recherches, car il croyait aussi à la théorie de Berthelot d'après laquelle « tous les éléments se composent des « mêmes atomes, mais groupés d'une manière différente et qui « peut se modifier quand on procède ainsi qu'il convient ». (art. cit.)

Strindberg quitta bientôt Berlin. Przybyszewski et lui s'y rencontrèrent encore en Mars 1894. En Avril, Strindberg retourna à Dornach chez les grands-parents de sa femme. Les deux amis ne se revirent plus. *Inferno*, que Strindberg écrivit quelques années plus tard, reflète la haine et la terreur que lui inspira bientôt injustement Przybyszewski (1).

Les deux hommes s'étaient fréquentés et étudiés pendant plus d'une année. Ce temps relativement court avait suffi cependant pour montrer à Przybyszewski combien folie et génie pouvaient être voisins l'un de l'autre. Przybyszewski affirme que

Dagny en mariage. Celle-ci n'accepta pas, et quand elle lui eut dit « qu'il pourrait être son père », il se mit à la détester sauvagement. (*Mémoires* I, p. 170)

D'après Strindberg (*Inferno*) Dagny aurait été sa maîtresse et ce serait la raison de la prétendue animosité de Popoffsky-Przybyszewski contre lui.

Frida Uhl (*Strindberg och hans andra hustru*, 1934, I, p. 366) ne mentionne parmi les amis venus les saluer à la gare que Lidforss et Adolphe Paul ; elle ne parle pas de Przybyszewski. Le magnifique bouquet de roses qui lui fut offert la toucha beaucoup, et la peina aussi, car elle connaissait l'état déplorable de leurs finances. Strindberg la rassura en lui apprenant que Lidforss lui avait emprunté à lui-même l'argent qui avait payé le bouquet.

Dans le récit qu'il nous a laissé de ce départ pour Helgoland (*Min Strindbergs bok*, p. 102). A. Paul ne mentionne pas non plus Przybyszewski.

(1) Voir A. Paul, *Min Strindbergs bok*, p. 158 (1), où l'ancien ami de Strindberg prend parti pour Przybyszewski contre Strindberg et souligne les services que Przybyszewski a rendus à ce dernier. La légère mauvaise humeur de Przybyszewski, déçu par l'ingratitude de celui qu'il avait tant admiré, ne peut excuser certaines lettres de Strindberg, non plus que les attaques qu'il dirigea contre Przybyszewski et Dagny dans *Inferno*, *Entzeit* et toute une série de lettres à ses amis.

Strindberg n'eut aucune influence sur lui, et il est vraisemblablement sincère, bien que l'argument qu'il fournit (leur opposition formelle de caractère et de tempérament) soit assez faible : deux écrivains dissemblables ne sont pas nécessairement incapables d'exercer une influence l'un sur l'autre. D'ailleurs Przybyszewski exagère un peu en voyant un contraste absolu entre lui-même et Strindberg, dont il souligne plusieurs fois et avec justesse la féminité. Si l'on peut entendre par féminité une priorité des sentiments, du subconscient, sur les éléments logiques, rationnels, priorité certaine chez Strindberg, il nous semble difficile de ne pas en trouver chez Przybyszewski une proportion aussi forte. En tous cas, qui pourrait affirmer que « l'hystérie » de Strindberg n'a laissé aucune trace dans le personnage principal de la *Totenmesse* ? Cette hypernervosité qui va bientôt se développer en Strindberg et poussera de si étranges fleurs dans *Inferno*, ne semble-t-il pas qu'elle ait trouvé un écho dans la *Totenmesse*, l'œuvre à laquelle Przybyszewski travailla précisément pendant les mois où il connut Strindberg ? Les dénégations formelles de Przybyszewski quelques années plus tard ne peuvent être considérées comme preuve à l'encontre de notre hypothèse (1), et ceci d'autant moins qu'Adolphe Paul a conservé une

(1) Strindberg arriva à Berlin vers la fin de septembre 1892. Sa brouille avec les Hansson se produisit vers la mi-novembre. Après sa fuite de Friedrichshagen, il s'installa dans un petit hôtel de la Wilhelmstrasse, près de l'avenue des Tilleuls. C'est par un soir de novembre qu'il découvrit le café du *Porcelet Noir*, bientôt, grâce à lui, point de ralliement des artistes scandinaves et des écrivains allemands de la *Moderne*, et où allaient fréquenter, entre autres, Holger Drachmann, Edouard Munch, Richard Dehmel, Max Halbe, Otto Hartleben, Karl Schleich, Bengt Lidforss. Przybyszewski senble y être venu moins souvent. C'est en décembre qu'il alla au secours de Strindberg à Weimar. Le retour de Strindberg fut un triomphe pour le café du *Porcelet Noir*, qui devint pour la bohème le rendez-vous à la mode. Munch y dessinait le portrait des habitués. La société était presque exclusivement masculine, mais si nombreuse que le patron dut installer une nouvelle salle au premier. Un beau jour Dagny Juell fit son apparition en compagnie de Munch. Tous tombèrent sous son charme et lui firent la cour. Strindberg lui-même fit tous ses efforts pour conquérir la jeune Norvégienne ; elle l'éconduisit comme les autres. Seul Przybyszewski lui plut.

Un souvenir de toute cette période subsiste dans la première nouvelle de l'*Homo Sapiens* (*Ueber Bord*). Nous y assistons au triomphe de Falk-Przybyszewski sur Iltis-Strindberg, et aux crises de jalousie de Nikita-Munch. Le restaurant y a reçu le nom de *Rossi-*

lettre de cette époque où Przybyszewski reconnaît avoir mis « beaucoup de Strindberg » dans sa *Totenmesse* (op. cit. p. 116) (1).

gnol Vert. Janine joue le rôle malheureux de Marthe Foerder. L'action se passe au mois de mars, dans le roman comme dans la réalité.

La victoire de Przybyszewski sur Strindberg sépara profondément les deux hommes. Strindberg exprima perfidement sa haine contre Przybyszewski dans sa correspondance et dans *Inferno*, *Solitaire* et *Chemin de Damas*. (D'après l'article de St. Helsztyński dans les *Wiad. Lit.* du 8 Juillet 1934).

(1) Bien que Przybyszewski ait toujours protesté contre les critiques qui voient dans son œuvre des influences scandinaves, et ait indiqué dans son article *Inferno*, *Strindberg-Przybyszewski* (*Słowo Polskie*, 1912, n° 468, 470 et 472) comme origine de la « forme presque liturgique de ses poèmes » les livres de piété d'Antoniewicz et le psautier de Kochanowski, on ne peut s'empêcher de trouver certaines similitudes entre *Le Fils de la Servante* et *Confession d'un fou*, par exemple, de Strindberg et bien des œuvres de Przybyszewski. Le problème de la femme et de la sexualité y tient la première place. Il y a de part et d'autre une atmosphère de fièvre, une ardente mobilité de sentiments et de passion. Il importe aussi de constater que les problèmes sexuels étaient souvent à l'ordre du jour dans les discussions entre bohèmes, au *Porcelet Noir*. Au moment où Przybyszewski écrivait sa *Messe des Morts*, Dehmel composait ses *Verwandlungen der Venus*. Ces œuvres furent conçues et réalisées vers l'époque où Strindberg séjournait à Berlin. On peut donc admettre une influence sur Przybyszewski des milieux bohèmes berlinois s'unissant à celle de Strindberg.

CHAPITRE XI

LA MESSE DES MORTS

Strindberg n'avait pas encore quitté Berlin que Przybyszewski préparait déjà la publication de cette œuvre qui le rendit un moment célèbre dans les milieux littéraires allemands. Elle parut presque le même jour que le recueil de poèmes *Aber die Liebe* de Dehmel. Przybyszewski l'avait terminée sans doute en mai, car l'introduction porte cette date : Pentecôte 1893 (1).

Il nous présente en ce « poème » un « Certain » (2), comme il l'appelle lui-même en français, un de ces hommes que ruinent un raffinement exagéré et un développement anormal de leur cerveau. Pris dans un conflit redoutable entre le cerveau et le sexe, conflit où le cerveau l'emporte sur le sexe ou plutôt sur le vouloir-vivre, cet homme est entraîné, consciemment et inconsciemment à la fois, vers la mort, vers la destruction de son être. La *Totenmesse* est le dramatique exposé de cette dissolution d'un être humain dans le désordre de ses sensations, dans les effroyables visions d'une intelligence qui a abandonné l'humus nécessaire à la vie, qui a jeté le lest indispensable et qui, semblable au vaisseau trop chargé de voilure, mais aux cales vides, chavire sans que rien puisse le sauver du naufrage.

Przybyszewski ne veut ici, non plus que dans sa *Psychologie de l'Individu*, faire œuvre de critique. Son désir est seulement de donner une image d'un état pathologique qui, d'après lui, se manifeste dans la vie moderne avec une acuité toujours plus grande : la névrose, en laquelle il voit la route que semble choisir l'esprit humain dans son progrès. La névrose, bien que pro-

(1) La Pentecôte tombait le 20 mai.

(2) Huysmans avait publié sous le titre *Certains* un recueil d'articles qu'il avait consacrés à des artistes encore peu connus du public. Przybyszewski, qui était à cette époque sous l'influence de Huysmans, lui emprunta ce nom.

visoirement funeste à l'organisme, ne doit cependant pas nous inquiéter, dit-il : le cerveau est en avance sur le corps, mais le corps s'adaptera bientôt ; ce qu'on appelle aujourd'hui neurasthénie sera demain santé florissante. Przybyszewski voit dans les névroses et psychoses les germes de sensations nouvelles et encore non classées : « En elles, l'aurore de la conscience empourpre la « nuit du subconscient, et les roches s'élèvent au-dessus du niveau de la mer ». (1) Ces élans du subconscient vers le conscient sont parfois grossis dans les névroses d'une façon démesurée : tant mieux pour le psychologue, qui pourra ainsi les observer plus aisément.

Le « Certain » de Przybyszewski est un inconnu : il n'est pas nécessaire que l'analyse porte sur de hautes personnalités littéraires ; un alcoolique aux nerfs délicats, un monomane, informeront mieux que les œuvres de maint grand écrivain.

Rien d'étonnant ni d'attristant d'ailleurs à ce que ces individus anormaux succombent. Ils sont des expériences que fait la Nature pour arriver peut-être à ce cerveau supérieur, à ce « sur-cerveau » auquel elle aspire. Przybyszewski étudiera donc un de ces êtres ; il l'étudiera plus particulièrement sous l'aspect sexuel, et, pour pénétrer plus avant dans son sujet, il parlera à la première personne.

Cette introduction achevée, Przybyszewski pose son principe : « Au commencement était le Sexe. Rien n'était hors de « lui, tout était en lui ». (p. 7) C'était l'Esprit de l'Écriture planant sur les eaux. Le Sexe est à la base de la vie, il est l'essence de l'Individu. Il est la chose éternellement créatrice, celle qui transforme et détruit.

« Ce fut la force par laquelle je jetai l'un sur l'autre les « atomes » et les fis s'unir. Le Sexe est vie, lumière, mouvement. En son avidité de jouissance il se crée des organes pour saisir l'Univers ; il se divise en deux pôles, en deux sexes ennemis voués à une destruction réciproque ; enfin il crée le cerveau qui est le chef-d'œuvre de sa volupté. Il lui donne des sens, il l'enrichit

(1) *Messe des Morts (Totenmesse)* Fontane 1893, p. 5.

Il y a ici un optimisme peu fréquent chez Przybyszewski et qui est en contradiction avec la plupart de ses idées. On peut y voir comme une réminiscence des tendances rationalistes et naturalistes qui furent un moment les siennes, quelques années plus tôt

d'organes multiples, indépendants les uns des autres dans leurs sensations ; il le complique, et là où jadis s'assouvissait une force, « s'en débattrent maintenant des milliers » — « Ce fut la « naissance de l'Ame » ». (p. 9)

Le Sexe aima l'Ame. Sur sa poitrine « hermaphrodite » il laissa se fortifier cette âme-cerveau ; il fut comme le « cordon ombilical » qui l'unissait à « l'Etre universel ».

Or le Sexe fut sot et l'Ame ingrate : « Le Sexe qui par Moi « s'était objectivé dans l'Etre universel (Allsein)... qui avait créé « l'Ame, trouva en elle sa ruine ». (p. 9)

« Ce qui devait être un moyen, ce qui devait servir » devint maître, les sens mêlèrent leurs impressions, l'ordre devint anarchie, et un combat furieux s'engagea entre père et enfant, entre Sexe et Cerveau. Celui-ci l'emporte finalement ; le Cerveau a raison du Sexe qui meurt. Mais l'Ame, privée de la source de sa vie, se fane et languit ; elle se nourrit encore de ce qu'elle a reçu du Sexe ; elle engendre des formes et des sons qui jadis ne servaient qu'à la reproduction : « Elle peut encore se créer « des hallucinations qui autrefois n'excitaient que la sphère « sexuelle... » (p. 11) Mais produire comme elle le fait n'est plus qu'une stérile « fonction de luxe ».

L'Ame doit donc mourir. « Pourtant j'aime la fonction « sainte et grande où se sublimisa et raffina mon sexe : mon âme « grande et mourante qui m'a volé mon sexe et le dévore pour « en mourir... » (p. 11) « Mais j'aime aussi mon sexe mort, « dont mon âme dévore les restes ; j'aime ces dernières gouttes « de sang de mon individualité, dans lesquelles l'être primitif « se reflète en toute sa majesté, en sa profondeur insondable, « pâle et faible ; j'aime le sexe qui teint mes impressions auditi- « ves des plus merveilleuses couleurs, mène aux nerfs de l'œil « des hallucinations du goût, transforme des impressions épider- « miques en visions extatiques... » (p. 13)

Après cet exposé métaphysico-physiologique commence la confession proprement dite. Elle est surtout une description minutieuse d'états d'âme, de sensations qu'il serait difficile d'analyser dans le détail. Nous essaierons cependant d'en donner une idée

« Je suis tout à fait calme - et très, très las.

« Mais profondément, très profondément en moi, quelque « chose me fait mal. Quelque chose lutte pour trouver l'équili-

« bre ; ou peut-être, oui, peut-être, lutte dans la dernière agonie.

« Quelque chose est perdu, le point mystique d'oscillation vers lequel tendent toutes mes forces. Il a été supplanté par mille autres centres de force, et ce qui était un s'est brisé en mille pièces.

« Mes pensées prennent une allure bizarre ; elles vont et viennent, spontanées, arbitraires, effrénées... » (p. 13)

Voilà le thème. Sur ce thème Przybyszewski établira ses variations, exposera avec une impitoyable exactitude la décomposition de l'être dans son héros.

Quelques-unes des pensées de celui-ci quittent les cadres occidentaux et embrassent les infinis de l'Orient ; elles se complaisent en l'orgueil de l'homme biblique se révoltant contre Satan-Jéhovah ; elles croient embrasser les jouissances, les sensations les plus diverses à un point tel que les sens se pénètrent et reçoivent toutes les impressions du dehors par un seul organe, comme le ferait un mollusque. Qu'importe si la sphère des sensations s'émancipe de sa volonté et s'il n'existe plus en lui qu'une infinité confuse de pensées et d'impressions dépouillées de tout dynamisme ! Il jouit en échange « de l'image merveilleuse et microcosmique d'une conception titanique du monde ». « Moi, le sujet, je ne suis que dans la sensation ; je ne me connais que dans la sensation ; il m'est terriblement indifférent qu'elle devienne ou non volonté ».

« Je ne connais rien d'autre que ma sensation, et surtout je ne connais aucune causalité, mais seulement une succession de sensations ; qu'elles se développent logiquement ou non, cela ne me regarde pas.

« Mon « sujet » est simplement assis sur le tabouret isolant. Il est le centre de gravitation autour duquel oscille ce qui est illusoire... Dans la souveraineté de Mon « sujet », je me permets de penser que tout n'est qu'un rêve... » (p. 17)

« Et pour vous qui n'existez peut-être pas, vous, chimères de mon âme fécondée par mon sexe, humains, c'est pour vous que je devrais vivre ? »

Il aime cependant les hommes ; il les plaint de subir la vie

et d'être le « tas de fumier d'où jaillira l'avenir nouveau » ; il les plaint parce qu'ils sont les « organes génitaux » du sexe et se sentent le devoir de vivre pour d'autres ; et il ajoute :

« Je suis pour moi seul !

« Je suis commencement, parce que je porte en moi, toute la suite des êtres évolués, et je suis fin parce que j'en suis le dernier chaînon.

« Seul avec mes sensations.

« Vous avez encore un monde extérieur ; je n'en ai aucun ; je n'ai plus que Moi.

« Je suis Moi.

« Moi, la grande synthèse du Christ et de Satan, qui me conduis moi-même sur la montagne, m'induis en tentation et veux me duper.

« Moi, la synthèse du plus ivre des enthousiasmes et du raffinement froid et calculateur, la synthèse du chrétien primitif le plus convaincu et de l'incroyance au rictus railleur, mystique extasié et prêtre satanique qui, d'une bouche consacrée, prononce au même instant les paroles les plus saintes et les blasphèmes les plus grossiers ». (p. 19)

Après cette curieuse étude de sa propre individualité et quelques paroles de regret sur sa mort, dont il sent la nécessité et qu'il a d'ailleurs voulue, notre héros commence une belle invocation à l'aimée dans une langue un peu trop chargée d'expressions scientifiques, mais d'une beauté flexible et forte à la fois. Il a trouvé en cette femme comme un dédoublement de son individualité ; en elle se résolvait l'énigme de sa « plus profonde nostalgie esthétique » ; en elle et en lui s'était « objectivée l'Idée primitive commune, la même vague de l'évolution sexuelle » « Cependant, avoue-t-il, depuis que mon âme se déclara autonome et étouffa mon sexe, je ne pus que t'aimer avec les sens de mon âme, diriger ses organes vers toi, te boire avec mes yeux, caresser la cadence de ta voix, laisser les lignes diffuses de ton corps émouvoir mes muscles et les emplir d'une mollesse infinie.

« Et j'ai joui de toi en des affres éternelles et une nostalgie sans nom. C'était comme si l'on m'avait donné une sorte de conscience physiologique d'amibe, comme si je vivais le moment où l'amibe se divise et laisse la moitié de sa substance

« devenir un être nouveau, pour perdre cet être et languir de
« lui dans une nostalgie douloureuse et méditative ». (p. 22)

« Et je languissais de toi sans trêve, j'étais plein du regret
« de cet instant où tu ne faisais qu'un avec moi, avant que je
« me fusse objectivé en ton corps ». (p. 23)

« Le mystère de la nuit et de l'abîme, c'est en toi que je
« voulais le voir. J'essayais de l'atteindre de mes doigts fiévreux
« et douloureux... et toujours il m'échappait, glissait plus pro-
« fondément, disparaissait ». (p. 23)

« Et ainsi tu me restais étrangère, parce que seul mon sexe
« pourrait te reconnaître, le sexe vivant, nu, mais qui est mort
« en moi ». (p. 24)

« Je t'aimais seulement avec mon âme, avec mon âme
« sceptique et malade, qui te considérait comme petite, inférieure
« à moi, comme ma servante et mon esclave... » (p. 24)

« J'aimais ton mensonge, car moi-même je suis mensonge.
« Mais tandis que ton mensonge ne pouvait que duper quelques
« amoureux ridicules, le mien créait les hypothèses scientifiques
« les plus merveilleuses, créait de nouveaux mondes, créait de
« la Poésie, imposait à l'homme de nouvelles pensées, une nou-
« velle culture, accomplissait toute l'œuvre de la civilisation.

« J'aime tes crimes, car je suis moi-même un criminel.

« Mais tandis que tu pouvais tout au plus devenir prosti-
« tuée, voleuse ou tueuse d'enfant, j'ai, en fait de crime, écrit
« de nouvelles tables de la loi, anéanti de vieilles religions et
« j'en ai tramé de nouvelles : Moi, le criminel insatiable, éter-
« nel, l'excitateur des assimilations et désassimilations de l'his-
« toire, l'esprit des évolutions et des destructions... » (p. 24,
25).

Elle fut près de réveiller un jour en ce Nietzsche manqué
le sexe mort ; il se sentait sur le point de « bégayer de banals
mots d'amour », il sentait la conscience de soi s'affaiblir et com-
prendre de moins en moins les événements intérieurs, mais elle
commet une infime maladresse et « à l'instant s'écroula tout
« l'édifice péniblement élevé de la plus intense douleur de volup-
« té, le cerveau saisit le sexe dans ses griffes de fer d'animal
« carnassier et l'égorgea... » (p. 26)

Né d'un paysan protestant et d'une mère catholique qui, de
famille aristocratique mais pauvre, s'était décidée à ce mariage

pour ne pas être servante chez les siens et n'avait jamais aimé son mari, l'auteur supposé du journal a conservé dans son être l'incompatibilité qui existait entre ses parents ; leur divergence de tempéraments revit en lui, qui se sentit toujours non-coordonné, antithétique. Il hérita de sa mère une « nostalgie sexuelle inassouvie » et une opposition foncière entre l'âme et la vie sexuelle.

Sa mère est donc cause du dégoût que la sexualité lui inspire. C'est elle qui lui donne sa sensibilité malade, sa pudeur mystique et aussi, par réaction, son cynisme démesuré. La discordance devait donc régner entre les éléments hétérogènes de son individu et annihiler sa volonté. « Il n'y eut jamais en moi ni « amour ni synthèse. Je suis le prototype de tout ce qui est « centrifuge, le prototype de la dissolution et de la destruction ». (p. 30)

Cette dissonance se retrouve même dans les sensations qu'il éprouve ; elles sont à la fois plaisir et douleur et en chacune d'elles triomphe finalement la douleur.

A un moment de son histoire, l'auteur fictif de la confession se recueille en lui-même, se concentre, se « synthétise », devient tout « sexe » et il se représente de nouveau toute l'intensité de la passion sexuelle. Mais son intellectualité se soulève bientôt et, railleuse, congédie la femme symbolique qu'il s'est représentée : « Lève-toi, habille-toi et admire mon puissant cerveau « qui peut mettre en scène une aussi plaisante farce amoureuse « de collégien. Ophélie, va-t'-en au couvent ! ». (p. 34, 35)

A un autre instant il se dépeint à lui-même le dernier combat, l'affreuse folie où s'abandonna son « sexe » — en rêve ou en réalité, il ne peut le dire.

Depuis deux jours il ne dormait plus, ne mangeait plus, ne buvait que de l'alcool. Les sensations se mouvaient en lui au rythme merveilleux et effrayant d'une musique « au visage d'ancienne idole mexicaine ». Il décrit minutieusement, dans une page curieuse, ces phénomènes intérieurs. Il insiste en particulier sur la confusion — très moderne et très étudiée alors — de ses impressions sensorielles : « Chaque son était comme un « morceau de métal fondu qui atteignait une température terrible, « tombait goutte à goutte dans le spectre de mon âme et y traçait une ligne ».

« Je n'entendais pas la musique, je la ressentais nettement
« comme un spectre sans fin aux couleurs naïvement criardes ».
(p. 37)

Au cours de plusieurs pages il analysera avec une précision inexorable — et fatigante parfois — les données fantastiques et merveilleuses de ses sens, et il nous dépeindra l'horrible volupté qu'il trouve à se faire souffrir avec de cruels raffinements.

Il se sent bientôt entraîné dans la chambre voisine où, à la lueur d'un cierge, il voit une femme morte étendue. Le visage de la défunte l'attire avec une telle force que, dit-il, « je sentis net-
« tement de puissants courants galvaniques me dévorer les yeux ».
(p. 43) Il croit ensuite entendre cette morte lui parler, et au bercement de sa voix lointaine il lui semble tout à coup qu'il est assis près d'elle dans un café. Il lui dit l'amour que lui inspirent sa démarche, ses pieds, ses mains, tout en elle. Ses cheveux négligés lui causent cependant comme une répulsion ; il éloigne doucement sa chaise de la sienne : « Elle me regarda fixement
« avec la même angoisse dans les yeux que mon vieux chien quand
« je voulus le tuer parce qu'il n'était plus bon à rien ». Ses paroles peu à peu deviennent si brutales et cyniques qu'elle le quitte. Plein d'angoisse, il se lève, il veut se mettre à sa recherche. En cet instant le rêve s'efface et il se retrouve devant la morte. Des sentiments troubles l'agitent. Une vieille légende veut qu'on puisse lire dans les yeux du défunt ce que fut son agonie. Il veut soulever la paupière de la morte ; mais une ivresse affreuse le saisit ; il couvre son visage de baisers ; il lui déchire la poitrine de ses dents. Alors un prodige l'épouvante. La morte
« se dresse dans son cercueil avec une terrible majesté » (p. 49), elle le frappe violemment en pleine poitrine ; il perd connaissance.

Un grand désordre trouble son esprit revenu à lui-même : que faire ? « Et si pourtant il y a un Dieu ? Si l'âme est immor-
« telle et si l'Eglise catholique peut en fin de compte donner la
« seule grâce qui confère le salut, oui, oui, l'Eglise catholique !
« mère de toutes choses, l'Isis, le septième jour créateur du
« Sexe... » (p. 50)

Il lui semble qu'il ne peut trouver de satisfaction à sa nostalgie folle des plus anciens mystères sexuels que dans le « sou-
« venir physiologique des premiers stades de son évolution »

et dans l' « orgie sentimentale » que seule lui donnerait l'Eglise avec son obscurité mystique, ses nuages d'encens, qui font aboutir toutes les fonctions vitales à la sphère sexuelle, « avec les vagues barbares et puissantes de l'orgue qui détruisent l'équilibre du délicat instrument qu'est le cerveau moderne, avec tout cet ensemble où quatre cultures sont greffées l'une sur l'autre et soudées entre elles d'une manière à la fois raffinée et naïve ». (p. 51)

Mais il faudrait jouir de cela avec une entière « naïveté », avec une âme et un corps identifiés au point de former un être unique. Il faudrait unir la foi en Kant-Laplace à la foi en la création du monde en sept jours, la foi en l'Immaculée-Conception à la foi en l'embryologie. Il s'en trouve incapable, et, dans la détresse de son impuissance et de son dégoût qui ont tout détruit en son âme, qui ont fait de la femme un « centaure féminin au visage de sphinx... » dont les traits nobles et fins rappellent ceux de sa mère, il se tourne vers ce centaure, il lui adresse une invocation (p. 53, 54) que quelques bizarreries n'empêchent pas d'être très belle. Par sa fougue et l'immensité de l'espace embrassé, cette invocation s'apparente à l'*Improvisation* des *Dziady*.

Alors commence l'agonie. Notre « Certain » est couché ; il n'a conscience que d'une chose : il doit en finir. Mais des sensations diverses, souvent brutales, violemment opposées les unes aux autres, le harcèlent et l'angoissent ; l'idée du suicide l'obsède, mais il ne peut s'y abandonner ; il se lève enfin, s'habille, allume une cigarette, ouvre la fenêtre et y reste longtemps « dans la volonté sombre, maniaque, toute puissante de périr ». (p. 60)

Un souvenir d'enfance le ramène soudain à une église de village, un soir, au moment où l'on célèbre une cérémonie expiatoire pour arrêter l'épidémie qui a enlevé la moitié des habitants. La peur de la mort épouvante les fidèles ; il revoit ce moment d'angoisse où il crie avec tout le peuple qui semble, à la fin, s'abandonner à une véritable orgie de terreur : « Seigneur, sauve-nous ! »

Mais il se calme. La nuit paisible l'emplit « d'une félicité bleue comme le matin » que soudain vient interrompre « la folie qui le guette » et contre laquelle il a si longuement lutté.

Dans une vision apocalyptique, il voit sortir du ciel ouvert et de nuages de soufre un visage, puis un corps de femme qui se précipite sur lui : « Astarté, Satan ! » Et, trop faible contre cette emprise redoutable, il s'écrie : « Mon âme, mon âme forte. « toi qui dévoras mon Sexe, où es-tu maintenant ? »

« Où es-tu, cerveau, pauvre cerveau malade, toi qui voulais « devenir mon Dieu, mon père, dans la folie de ta trop grande « puissance... ? »

« Eli, eli, lama sabachtani... ? » (p. 65)

Après un intervalle de temps imprécis, ravi par la beauté féconde de la terre, il exprime d'autres sentiments : « Je sens les « tressaillements voluptueux de la création, j'entends le bégaie-
« ment et le murmure d'amour de la Terre hermaphrodite, de
« la Vierge sainte et virile, nuptialement enveloppée du voile de
« la nuit...

« Mais au-dessus de cette impudeur des désirs, de cette Apo-
« calypse de la sexualité, de cet Evangile satanique et volup-
« tueux — Bien au-dessus de la procréation et de la féconda-
« tion, de la mort et de la résurrection... trône le calme auguste,
« profond, majestueux de Ma stérilité ! — » (p. 66)

La Nature s'épuise : elle ne produit plus d'ichtyosaures ni de mollusques géants, mais de faibles animaux, des bactéries : « Au-dessus de cette misère, de cette parcimonie et de cette
« décadence étroite et bornée règne libre, sans mesure, prodigue,
« surhumainement expansive comme un nuage gazeux, ma
« grande âme aristocratique en la grandeur de son infécondité.

« Elle doit donc périr, parce qu'elle est devenue trop grande,
« trop simple et trop royale pour s'associer à la génération
« pitoyable et prolétarienne qui ne peut que procréer des enfants
« selon le principe du moindre effort ». (p. 67)

Son âme libre, asexuée, trône grandiloquente « au-dessus
« des cruautés brutales du Sexe qui accouple un homme à une
« oie...

« Au-dessus de la criminelle inconscience de la Nature —
« Dieu qui met au monde des êtres et les voue à la folie et à
« une ronde grossière et folle d'évolutions éternelles... » (p. 68)

Mais cet homme doit mourir « parce que le Sexe le veut » et « parce qu'elle-même l'âme le veut et qu'elle ne désire point

« vivre dans l'ordure et le dégoût ; parce qu'elle a la nostalgie
« de la pureté, de la dissolution ». (p. 68)

Une dernière apostrophe à l'Aimée qu'il a repoussée mais en qui « devait se réaliser la synthèse mystique » de sa propre personnalité, synthèse où le maître et le paysan pourraient en lui-même se tendre paisiblement la main : à l'Aimée qui devait rassembler ce qui était dès le commencement brisé et séparé en lui, et donner à « la masse gélatineuse » de son être une « épine dorsale de fer » — puis il jette aux pieds de cette femme le « lourd fardeau » de sa « domination sur le monde et toute « créature » (p. 70)

« Le frisson froid du matin se glisse à travers mes membres ;
« mon temps est venu.

« Et quand le jour, jeune, pur, saint se lèvera sur la cou-
« che nuptiale de la Nature, le jour jeune et blanc que Moi, le
« maître de la vie, Moi, par qui et en qui tout existe — j'ai créé,
« et qui sans moi n'existerait pas, alors je ne serai plus :

« La métamorphose en sens inverse peut commencer... »
(p. 71)

C'est sur cette page pessimiste et fichtéenne que s'achève ce poème étrange, cette confession, document psychologique précieux, parfois obscur, mais que nous avons tenu à analyser longuement parce qu'il renferme lui aussi, en germe tout au moins, à peu près tout ce que Przybyszewski allait donner dans la suite.

Plus encore que dans ses études sur la *Psychologie de l'Individu* nous choque au premier regard le jargon scientifique dont Przybyszewski surcharge descriptions et même épanchements lyriques (1).

(1) Par exemple : Du bist aus meinem Gehirn verschwunden, wie ein Blutextravasat, wenn es von Phagocyten resorbiert wird.

Ich habe dich weggestossen, wie das Eichen die Polarkörperchen wegstösst sobald es reif wird. (*Messe des Morts*, p. 69).

Ou encore (p. 21) : Um deine Augen war es wie Protuberanzenschein bei Sonnenfinsternissen, wie eine Phosphorescenz der Fäulnis, und sie glühten wie zwei tiefe Sterne einer schwarzen Herbstnacht in den Abgrund meiner Seele hinein.

Des phrases semblables se rencontrent un peu partout dans la *Messe des Morts*.

Ce nombre plus grand de termes empruntés à la physique, la chimie ou la physiologie est dû en partie (Przybyszewski l'atteste dans ses *Mémoires* I, p. 85) à l'influence d'Ola Hansson, dans l'intimité duquel il venait d'entrer et dont il admirait les merveilleuses comparaisons tirées des sciences naturelles. D'ailleurs toute la faveur allait alors à ces sciences, et un jeune littérateur comme Przybyszewski devait être d'autant plus tenté de sacrifier au goût du jour qu'il s'occupait lui-même activement de physiologie. Przybyszewski s'était mis à contre-cœur à la composition de son poème ; il le conte de plaisante manière dans ses *Mémoires* (p. 184, 185). Il fut talonné par Ola Hansson, la femme de celui-ci et Strindberg (1). Il ne se décida que péniblement à écrire l'œuvre qu'il avait senti germer en lui au contact de Dehmel. Sauf ce dernier, tous avaient fini par désespérer de sa puissance poétique ; ce fut une grande surprise quand l'ouvrage parut enfin. C'était donc comme malgré lui qu'il avait écrit ce poème : d'autres curiosités le sollicitaient : c'est peut-être pour cela qu'il usa avec plus de complaisance qu'en ses autres écrits du vocabulaire des sciences dont l'étude le passionnait et était alors pour lui « un vrai besoin d'âme »

Dans sa *Psychologie de l'Individu*, Przybyszewski donnait la note dominante de toute sa production future : l'individualisme ; mais il la donnait avec mesure, pour ainsi dire ; il se contentait d'ouvrir sous les pas de l'« Individu » l'abîme de l'inconscient dont il nous révélait les profondeurs, les incalculables imprévus et les brusques sursauts qui viennent parfois soulever inopinément les couches supérieures de l'âme.

Cependant l'Individu, tel qu'il nous le montre en Nietzsche ou en Chopin, par exemple, conserve une plastique extérieure. Cela fait de ces individus des êtres aux destinées tragiques, mais belles et pourvues d'une relative unité. Le « Certain » que la *Messe des Morts* met en scène nous montre au contraire un foisonnement d'éléments obscurs ; plus rien ne reste en l'individu représenté qu'un fourmillement de sensations plus ou moins

(1) « Strindberg envoya son inséparable Adolphe Paul voir si « j'écrivais, et quand celui-ci lui dit qu'il n'y avait ni plume ni encre « chez moi (elles se trouvaient à mon bureau, à la *Gazeta Robotnicza*) « on commença à douter de moi. Seul Dehmel savait que je travail-
« lais ». (*Mémoires* I, p. 185).

douloureuses. Et cependant une individualité passionnée s'efforce de s'en dégager, s'élève même à des hauteurs fichtéennes, semble capable de se créer un monde et se complait en sa solitude. Cette individualité veut parfois si fortement s'affirmer qu'elle projette hors d'elle-même ses rêves et ses désirs en d'ardentes et pénibles visions (p. 42 et suiv., p. 60 et suiv.). Mais elle ne va pas plus loin ; elle a beau mettre une majuscule aux pronoms personnels qu'elle emploie, elle n'arrive pas à nous faire croire à sa réalité. Ce personnage, qui s'exprime à certains moments avec tant d'emphase (1), n'est au fond, malgré son désir de synthèse, qu'un lieu géométrique, un pauvre être, où, suivant sa propre constatation, il ne reste plus que des tendances centrifuges (2). Sa seule activité consiste à s'analyser avec une lancinante minutie. Quelque chose de central, ce qu'il appelle « le « point mystique d'oscillation » s'est perdu en lui, s'est éparpillé en « mille autres centres de forces » (p. 12).

Cette individualité où le subconscient s'étale comme un ensemble de remous presque isochrones et concomitants, fut ruinée dès avant sa naissance par le fait qu'il existait entre ses parents une opposition foncière. L'horreur de sa mère pour le devoir conjugal s'est transmise au fils qui, sous le poids de cette horreur, a tué le sexe en lui et, selon la théorie de l'auteur, détruit tout équilibre, toute « centralisation » de son individu.

Il fait parfois de grands gestes un peu fous pour s'affirmer, (p. 63) mais ces gestes sont comme l'ombre sur la muraille : déformés et irréels :

« Vous avez encore un monde extérieur ; je n'en ai pas, « je n'ai que Moi.

« Je suis Moi.

« Moi, la grande synthèse du Christ et de Satan etc... » (déjà cité plus haut).

La vérité sur notre personnage, nous la trouvons dans ces lignes déjà citées, elles aussi : « Moi, le sujet, je n'existe que

(1) La terre est silencieuse, le ciel bâille des torrents de lumière étoilée d'un bleu d'argent et tout repose en un silence morne, parce que Moi, le Maître, qui ai tout créé et de qui proviennent toutes choses, Moi, le Roi, Moi, l'Oint, Moi, le Grand-Prêtre, je prends part à la Sainte Cène pour la dernière fois (p. 63).

(2) « Je suis le prototype de tout ce qui est centrifuge, le prototype de la dissolution et de la destruction ». (p. 30)

« dans la sensation, je ne me connais que dans la sensation ;
 « il m'est terriblement indifférent qu'elle devienne ou non vo-
 « lonté ». (p. 17)

L'intérêt psychologique de la *Messe des Morts* gît précisément dans cet aveu. Elle est avant toutes choses un document, une étude du « décadent », la plus précise, la plus complète, la plus réaliste, la plus dramatique que nous connaissions. Elle est en même temps un reflet de l'âme tourmentée de l'auteur.

Dans ce poème, en effet, de même que dans toutes les œuvres suivantes de Przybyszewski, nous retrouvons des éléments personnels : son héros, comme lui, a fait des études de médecine et s'est intéressé à la psychiatrie. (1) Tous deux ont cette obsession du culte catholique qui suivra Przybyszewski dans presque tous les instants de sa vie. Le titre de l'œuvre : *Totenmesse. Messe des Morts, Requiem aeternam* dans l'édition polonaise — est déjà une indication ; en outre, par deux fois (p. 50, 51 et pp. 60, 61, 62, 63) le souvenir des émotions que, pendant sa jeunesse, Przybyszewski a ressenties dans l'église de son village, viendra hanter le cerveau de son héros malade. Pour beaucoup d'autres de ses personnages, nous verrons revenir, dans les nouvelles qui se succéderont bientôt, ces souvenirs d'une religiosité d'enfant qui avait ressenti profondément les terreurs d'un service funèbre à la nuit tombée.

Un autre trait de Przybyszewski sera la hantise du suicide (2). Son héros craint la mort et la désire cependant :

« Mais partons, partons, pour que je ne doive pas me dé-
 « truire brutalement moi-même !

« Comme une lueur réfractée par mille verres, reflétée par
 « mille surfaces, je veux retourner m'ensevelir dans l'Idée pre-
 « mière d'où je suis venu ». (p. 55).

On le voit dans ce passage (et dans ce qui le suit), ce désir de la mort est une nostalgie de retour vers l'Idée, vers le soleil primitif d'où le rayon de l'être tomba dans la boue terrestre ;

(1) Il est fait une fois allusion aux cadavres des salles de dissection, une autre fois aux problèmes du rêve. Cela rend un peu moins invraisemblable l'abus des comparaisons tirées de la physiologie.

(2) Voir dans les *Mémoires* (I, p. 38 et suivantes) les pages consacrées au fils de la sage-femme, à son suicide et à l'impression que fit ce suicide sur Przybyszewski.

mais il est combattu par l'horreur du choc brutal de la mort, des vers de la terre et des métamorphoses par où l'être défunt ressuscite à de nouvelles vies.

Le désir et la crainte de la mort, nous les retrouverons ailleurs dans l'œuvre de Przybyszewski, et d'abord dans *Homo Sapiens* où, par trois fois, l'image du suicide se présente à nous : en premier lieu chez un ancien ami de Falk qui veut ne se tuer qu'en pleine connaissance ; puis dans Falk lui-même, qui, sous une sorte d'influence hypnotique, se glisse dans l'obscurité à la suite de cet ami et attend, à bout de nerfs, le coup de feu décisif ; enfin, un peu plus loin, dans Falk encore qui, anéanti par le départ de sa femme, aspire à la mort, mais, plutôt que de se tuer, provoque en duel un camarade, habile tireur, dont il espère être la victime.

Ce désir du néant, ce pessimisme foncier de la *Messe des Morts* agissent sans doute d'une façon déprimante sur les contemporains. Przybyszewski proteste dans ses *Mémoires* (p. 183) contre l'affirmation de Peter Altenberg qui attribuait le suicide de Weininger à l'influence de la *Totenmesse*. Mais ces protestations sont-elles entièrement justifiées ? Il règne dans tout le poème une hypertension nerveuse, une atmosphère morbide qu'on ne retrouvera plus à un tel point dans les autres productions de Przybyszewski. Elle se manifeste non seulement par certaines bizarreries (1), ou par des comparaisons d'un réalisme d'hôpital (2), mais dans tout ce que dit et fait le malheureux héros, un malade dans toute la force du terme, alcoolique sans doute, abandonné tout entier à ses sensations, passant tout à coup du calme à l'agitation, de la tristesse à la joie, devenu maître en l'art de faire sourdre la souffrance de toutes choses et d'y trouver une volupté. Une sensibilité d'écorché lui fait sentir douloureusement les impressions les plus fugitives ; il sait extraire de chaque son

(1) « Il me semblait parfois que ces aiguilles devenaient des « tuyaux d'orgue dans lesquels se jouait sur les plus incroyables « intervalles, nuancés au cent-vingtième, une effroyable symphonie « des tourments, à une cadence orgiastique de brutaux délires de « souffrance ». (p. 38).

Nombreux sont les passages de ce genre

(2) « Une étoile s'éteint, devient rouge comme une plaie enflammée de gangrène... » — le mot « gangrène » revient au moins trois ou quatre fois dans le poème.

musical une souffrance particulière (*Messe des Morts* p. 38) ; il met un art raffiné à savourer une douleur ou à la produire : « Il me sembla que j'avais appliqué une pince, une pince fine et délicate, au côté gangrené que je ne pouvais saisir avec les dents ; je tirais alors lentement, très lentement — oh, c'était une sauvage volupté.... » (p. 38 et suivantes).

Il trouve donc une affreuse joie à se faire souffrir ; un diabolique besoin le pousse à se déchirer : « Il me fallait détruire quelque chose en moi, y mordre de mes dents, profondément, lentement, toujours plus profondément, l'arracher avec précaution pour que la douleur fût plus forte, plus lente, plus cruelle ».

Chacune de ses sensations prend une telle amplitude qu'elle déborde à certains moments sur les autres et amène la confusion des sens. Il « voit » la musique : « Je n'entendais pas la musique, je la ressentais nettement comme un grand spectre interminable, aux couleurs criardes, très naïvement criardes ». Et quelques lignes plus loin : « Je voyais la musique sous des couleurs flamboyantes, ardentes, mordantes ; tout d'abord, je pensai à une gangrène, tant cette ardeur me faisait parfois souffrir. Par moments je ne sentais rien ; puis j'avais une impression de chute sans fin et je cherchais désespérément à me cramponner autour de moi pour me relever, pour remonter » (p. 37, 38).

Une impression reçue retentit longuement dans l'organisme, y gagne même comme une vie propre, se transforme en visions fantastiques : « Et cette pensée commença à pêcher dans le fleuve trouble, et fit la coquette jusqu'à ce qu'une autre pensée vînt mordre l'appât... Et les deux pensées se rapprochèrent toujours davantage, s'embrassèrent, se dressèrent très haut sur leurs queues et s'enlacèrent ; et, leurs têtes s'éloignant fortement l'une de l'autre, elles se fixèrent longtemps d'un regard pénétrant et se sourirent avec des yeux pleins d'une compréhension profonde » (p. 57).

Mais cela n'est qu'une fantaisie auprès de la vision de la morte (p. 42 et suiv.), où son hallucination prend une telle intensité qu'il en devient le jouet : « Mon cerveau produisit ces mains avec une surhumaine puissance... Je sentais leur pression de plus en plus nettement ; comme des agra-

« fes de fer, elles étreignirent mes mains, elles s'y enfoncèrent, « me tirèrent par saccades... »).

Ce caractère visionnaire, cette agitation physique violente, se traduisant par des cris, des larmes, des affaissements, des gestes fous, ces sursauts brusques, ces joies et souffrances indicibles qui alternent sans nuances et sans qu'on s'y attende, nous enlèvent à la réalité et nous transposent en un monde de rêves et de cauchemar où rien ne se juge ni ne se pèse au poids normal. Ce déséquilibre continu nous fait vivre dans un milieu qui relève plutôt de la psychiâtrie que de la psychologie. La « pathologie » d'un Baudelaire et d'un Dostoïevski paraît la santé même à côté de ces délires.

La Messe des Morts est dans sa plus grande partie une confession et cela nous explique jusqu'à un certain point que l'élément psychologique y prédomine ; mais la cause principale en est dans la tendance lyrique, individualiste de Przybyszewski et de son époque. Le désir de Przybyszewski, dans cette œuvre et dans celles qui suivront, a été moins de raconter une succession d'événements, comme le font l'épopée et le roman, que d'exprimer des états d'âme et de s'exprimer lui-même. Ici comme ailleurs, Przybyszewski ne s'extériorise pas pour créer des figures qui vivent d'une vie propre ; c'est lui-même qu'il nous présente dans toute son œuvre, et jusque dans l'affabulation nous retrouvons, nous l'avons montré plus haut, à peine modifiés ou dramatisés pour les besoins de la cause, les événements de sa vie et les traits de son caractère. Przybyszewski était, lui aussi, une personnalité à tendances centrifuges qui subissait fortement l'influence de la sensation immédiate et pouvait donner des preuves d'un manque peu commun de volonté. Comme son héros il semblait unir en lui Satan et Jésus, et, sentant la même fissure profonde en son être, il avait aussi cette nostalgie de la synthèse, de l'unité qui leur était inaccessible à tous deux. De même cependant que dans Przybyszewski ces extrêmes opposés ne s'unissaient pas véritablement pour former une individualité puissante et que dans sa vie conjugale la grandiloquence devenait parfois humiliante concession, de même les grandes aspirations et affirmations ne créent pas en son personnage un relief suffisant. Tout s'éparpille en une mosaïque de sensations, en une sorte d'impressionnisme, de pointillisme psychologique sans corps véritable et

dont les couleurs plus ou moins violentes créent plutôt une atmosphère qu'une individualité. Il sort de cet ensemble une impression angoissante de lyrisme, d'individualisme exaspéré, et il nous reste le souvenir d'un homme à la fois orgueilleux et misérable dont l'être s'est décomposé en une suite de sensations, en une surface aux couleurs vives mais sans unité.

Le récit est pénible à suivre et le fil s'en perd aisément dans l'abondance et la précision des notations psychologiques. Le lecteur passe quelquefois sans nettement s'en apercevoir de la réalité au rêve et du rêve ou de la vision à la réalité. Cette étude minutieuse des sensations provoque comme un papillotement devant les yeux ; on perd facilement la trame du récit et le héros achève de se dissoudre dans ses états d'âme.

La partie la plus intéressante est peut-être l'introduction. La théorie que Przybyszewski y expose quand il montre le « Sexe » à l'origine de tout, n'est pas absolument neuve. Ce que Przybyszewski appelle « Sexe » ressemble beaucoup à ce que Schopenhauer nomme « Volonté ». Cependant Schopenhauer, tout en concédant au Sexe un rôle important, prenait le mot « Volonté » dans un sens plus large. Przybyszewski a limité cette « Volonté » au « Sexe » (Geschlecht, Chuc) suivant ainsi la pente naturaliste vers laquelle le poussaient ses études de médecine. On pourrait lui reprocher un certain exclusivisme ; il a cela de commun avec l'école freudienne qu'il devança sur plus d'un point et à laquelle il a fourni des arguments (1). L'instinct sexuel explique beaucoup de choses mais non pas tout.

En tout cas, si la valeur propre ou l'originalité de cette idée peuvent être discutées, il reste qu'elle est présentée avec une grande vigueur et une abondance d'images expressives, dans une langue souple et belle bien que trop chargée d'expressions techniques.

La confession elle-même abonde en observations précises et justes et nous y trouvons souvent une indéniable beauté d'émotion et d'expression. Citons au hasard :

« O trag mich hinaus, hinaus... wo dichte Strahlengarben
« der Sterne einander leise berühren, an einander niederfließen

(1) Nous verrons plus loin que le *De Profundis* fut cité dans un congrès de psychologues à Vienne.

« und mit lichter, daunenweicher, zitternder Harmonie die Welt
« durchtönen. (p. 53)

« Es war ganz finster und an den Scheiben weinte still,
« lautlos in sich hinein der Regen. (p. 38)

Rappelons aussi la belle et lente invocation à l'Aimée (p. 20 et suivantes) un peu déparée cependant par quelques termes techniques et scientifiques : « Du bist wie ein schwacher, matter, « silberner Lichtstrahl... »

Nous pourrions citer encore une foule d'observations frappantes et d'excellentes trouvailles d'expression. Enfin la *Messe des Morts* est peut-être la description la plus inexorable et la plus complète que nous ayons du décadent, de ce type d'homme qui fleurissait vers la fin du dernier siècle et qui nous semble déjà lointain.

Peu d'écrivains ont concrétisé avec autant de bonheur une lutte quasi métaphysique, et lui ont donné une telle intensité de vie. L'introduction est elle-même déjà tout un drame : une hypothèse métaphysico-physiologique, d'une relative originalité, devient ici la matière d'un conflit violent entre le cerveau et le sexe, présenté d'une façon extraordinairement imagée. Ce conflit, Przybyszewski a su le prolonger dans l'âme de son « Certain ». Il y parvient, non plus en donnant une valeur métaphorique aux concepts sexe et cerveau, mais en nous décrivant avec une intensité suraiguë de brusques variations psychologiques, en les suivant avec une impitoyable minutie, en nous peignant des rêves et visions d'une violence parfois trop poussée. Quel que soit le jugement qu'on puisse porter dans l'avenir sur la *Messe des Morts*, on ne pourra nier qu'elle ait la valeur d'un dramatique document.

C'est à peu près à ce jugement que s'en tient Przybyszewski dans le premier volume de ses *Mémoires*.

« Aujourd'hui je considère la *Messe des Morts* comme un « document psychologique étudiant l'âme de ces dévoyés, de ces « décadents dont, chose singulière, fourmillent les années qui « achèvent ou commencent un siècle. Il serait curieux de com-
« parer des types comme Werther, comme le héros de Musset
« dans *La confession d'un enfant du siècle* ou *Un héros*
« de notre temps de Lermontof, à mon « Certain », ainsi

« que j'appelle mon personnage dans la préface de la *Messe des Morts* ».

Il ajoute immédiatement après :

« Weininger a prouvé par son œuvre et par son suicide que j'avais analysé cette âme avec une stricte précision.

« Dans son livre *Sexe et Caractère* il y a un grand nombre de chapitres qui me semblent être comme une phrase — géniale certes — de ce que j'avais écrit dix ou quinze années avant lui, et cette pensée de Weininger : « Je n'en vois la nécessité » (que l'humanité doit durer plus longtemps) son horreur et son aversion pour toute espèce de fécondité, tout cela, le malheureux héros de mon livre le proclame à chaque page des confidences qu'il nous fait avant de mourir ».

Par la même occasion Przybyszewski se défend de l'accusation portée contre lui par Peter Altenberg (1) : il attribue le suicide de Weininger à la souffrance que celui-ci éprouvait d'être d'origine juive, et non à l'influence de son propre livre.

Cette accusation prouve en tous cas que la *Totenmesse* fit une impression assez forte pour qu'on pût lui attribuer un suicide. L'œuvre répondait trop, par ses défauts comme par ses qualités, aux tendances de la fin du siècle pour ne pas avoir un profond retentissement.

« Ce premier livre que j'ai écrit, dit Przybyszewski non sans rancœur, me valut d'être enregistré dans la littérature allemande comme *Schriftsteller vom Rang* — cela correspond à peu près au cinquième échelon que j'occupai jusqu'à ces derniers temps dans la hiérarchie officielle à la direction des Chemins de Fer à Danzig ». (*Mémoires* I, p. 184) (2).

Nous avons vu avec quelle insistance son entourage l'avait poussé à écrire ce poème. L'œuvre achevée trouva dans ce même entourage un accueil enthousiaste :

« Mon fidèle, mon cher Dr. Asch se frottait les mains de joie et répétait : « Ne l'avais-je pas dit ? *Hab ich es nicht*

(1) P. Altenberg rendait la *Messe des Morts* responsable du suicide de Weininger ; nous l'avons vu plus haut. (*Mémoires* I, p. 183)

(2) Comme le nom de Przybyszewski était difficile à retenir et à prononcer, les premiers lecteurs de la *Totenmesse* parlant du jeune auteur disaient souvent : *Der Herr mit unaussprechlichem Namen* »

« gesagt ? ». Mais c'est à Dehmel que je pense avec la plus « profonde émotion.

« Quand je lui eus fait la lecture de mon manuscrit, il « saisit ma main et la retint longtemps, longtemps, dans un « silence pénible et lourd.

« Sa main serrait convulsivement la mienne et j'en ressentais « une vive douleur — j'ai rarement vécu un silence d'une élo- « quence aussi forte.

« Il prit mon manuscrit : « Il faut en polir la langue jus- « qu'aux limites du possible » dit-il, et il me pria de venir le « lendemain chez lui.

« Le lendemain il me salua sur le pas de sa porte par un « passage entier de la Totenmesse qui lui semblait être le plus « beau ; il le récita par cœur (Dehmel avait une mémoire « vraiment extraordinaire). Il s'étonna que je possédasse si bien « l'allemand ; effectivement il n'y avait pas grand chose à cor- « riger. J'avais hâte de rentrer chez moi : il me retint de « force... » (*Mémoires I*, p. 185) (1)

Ola Hansson accueillit l'œuvre avec la même estime : « Per- « sonne avant ni après lui ne pénétra en l'essentiel (de la *Toten- « messe*) aussi profondément qu'il le fit dans l'essai que publia « *Die Nation*, l'hebdomadaire le plus important de Berlin ».

Laura Marholm, femme d'Ola Hansson, faisait des réserves ; elle « montra de l'humeur contre « Sigismond Auguste » (c'était le surnom qu'elle donnait à Przybyszewski) parce que mon « « Certain » parlait des femmes si dédaigneusement ». (*Mé- moires I*, p. 185)

Strindberg, par contre, l'appelait « gynolâtre » parce qu'il « traitait trop bien ces gueuses de femmes ».

Mais qu'étaient ces réserves au regard du jugement d'Ola Hansson et de Dehmel ? ou au regard du succès de ce poème et de l'influence qu'il allait exercer sur les jeunes écrivains tchè- ques par exemple ?

Voici ce que dit Jiri Karásek ze Lvovic de l'impression que

(1) La *Totenmesse* porte cette dédicace : « Meinem Freunde dem Dichter der Verwandlungen der Venus Richard Dehmel gewidmet.

Dans une lettre qu'il écrivit après avoir lu la *Totenmesse*, Dehmel appelait Przybyszewski un « Jeremia der entarteten Instincte » et « il touchait juste » nous dit Przybyszewski. (*Mémoires I*, p. 182)

fit la *Messe des Morts* sur lui et sur son compatriote Procházka.

« Lorsque, ne connaissant le nom de Przybyszewski que
« par les critiques, je me fus procuré un exemplaire de la *Toten-*
« *messe*, j'en fus comme étourdi : Przybyszewski, en effet, sai-
« sissait profondément ce que moi, jeune homme de dix-sept
« ans, je ressentais sans bien m'en rendre compte. Décadence.
« Oui, c'était l'expression de la fin du siècle. Décadence. Cela
« me ravit, bien que j'ignorasse l'existence à l'étranger de tout
« un vaste mouvement dans la jeunesse littéraire. Procházka qui
« était encore plongé dans le naturalisme à la Zola, fut, malgré
« un scepticisme inné, tellement pris par la lecture de la *Toten-*
« *messe*, qu'il commença à accaparer tout ce qui avait quelque
« rapport avec Przybyszewski, non seulement ses œuvres, mais
« les critiques qui le concernaient. La jeunesse d'aujourd'hui ne
« peut se représenter l'enthousiasme avec lequel on accueillit
« le « Génial Polonais ». (1)

On ne peut exagérer l'importance historique de la *Messe des Morts* dans la vie intellectuelle de l'Europe Centrale pendant les dernières années du siècle. En outre, comme nous l'avons montré, cette œuvre est une date capitale dans la vie de l'écrivain. De même que la *Psychologie de l'Individu* renferme l'essentiel de toutes ses études critiques, esthétiques ou philosophiques, de même la *Messe des Morts* reflète une atmosphère psychologique et nous présente une figure que nous retrouverons (bien qu'atténuées et modifiées légèrement) dans presque tous les écrits suivants de Przybyszewski.

La *Messe des Morts* est une mise en pratique des théories exposées dans *Ola Hansson*. Elle est tout entière appuyée, non plus sur des faits extérieurs que relie une logique communément acceptée, mais sur des faits intérieurs, sur des sensations qui se succèdent avec une rapidité, un désordre extraordinaire, des réactions brutales et inattendues. On se trouve transporté dans une atmosphère d'hypertension nerveuse proche de la folie. Przybyszewski, à force de vouloir chercher le subconscient dans ses éléments les plus profonds, arrive au noyau de feu qui existe en chacun de nous, mais qui se trouve heureusement enveloppé

(1) Jiri Karásek : *Przybyszewski a literatura czeska* (Wiad. Liter 1928 n° 18).

et caché sous des assises profondes. Przybyszewski a voulu percer ces assises qui nous gardent des explosions redoutables d'un subconscient en ignition ; il provoque ainsi en son héros de véritables éruptions volcaniques. Le danger est évident, et Przybyszewski l'a certainement senti ; aucune de ses œuvres ne s'enfoncera plus aussi profondément dans ce domaine inexplorable dont la mise à nu ne peut amener que des bouleversements catastrophiques dans notre individualité.

CHAPITRE XII

DAGNY JUEL

Après que Dehmel eut salué Przybyszewski d'un passage entier de son poème et fait un si grand éloge de la *Totenmesse*. Stach voulut rentrer aussitôt chez lui pour savourer sa joie. Mais Dehmel le retint : « Je viens de recevoir un manuscrit de « Schlaf, dit-il, nous allons le lire ensemble ».

C'était le *Printemps*, que Przybyszewski traduisit plus tard en polonais. Dehmel commença à lire. Sa voix trembla bientôt, s'altéra, devint rauque ; il éclata soudain en sanglots : « Frühling, oh du mein Frühling ! » répétait-il convulsivement. Sa femme accourut, et avec Przybyszewski elle eut toutes les peines du monde à le calmer. « Je restai près de lui la nuit entière, nous « dit Stach, et si je devais un jour perdre entièrement la mémoire, je n'oublierais jamais cette nuit-là ». (*Mémoires I*, p. 186)

Paula Dehmel (1) était une excellente pianiste ; elle jouait Beethoven à merveille et Dehmel écrivit ses plus beaux poèmes en l'écoutant, le soir, pendant des heures entières. Seule la musique pouvait le calmer. Cette nuit-là elle joua l'*Appassionata*. Stach craignait que cette sonate n'agitât davantage son ami. « Au contraire, lui dit-elle ; il se rencontrera avec l'éternité ». (*Mémoires I*, p. 196)

La musique avait été un élément capital dans l'amitié de Dehmel et de Przybyszewski. Stach, si passionné lui-même de musique, éprouvait quelque étonnement à voir chez Dehmel cette passion à un plus haut degré encore : « J'ai rarement vu un « homme, nous dit-il, qui aimât la musique aussi follement et « avec autant de fanatisme que Dehmel. S'il ne comprenait pas

(1) C'était la première femme de Dehmel.

« la musique de Chopin, il était le seul Allemand qui en sentît
« par intuition les étonnantes profondeurs ». (p. 186)

Ce commerce presque journalier avec Dehmel eut d'heureuses conséquences pour Przybyszewski. Nous savons déjà quelle aide précieuse et désintéressée Dehmel apportait à ses amis en revoyant leurs manuscrits. En outre, sans exercer sur Stach un pouvoir tyrannique, il l'encourageait sans cesse à créer : « Il était pour
« moi, dit ce dernier, un éperon, parfois même un fouet ». (p. 186)

Et cela fut important, si l'on admet littéralement ce que Przybyszewski nous dit dans ses *Mémoires* : « Tout à fait dépour-
« vu d'ambition littéraire, mon métier d'écrivain ne m'était
« qu'une honte et un tourment, auquel je ne m'habituai que
« malgré moi et de longues années plus tard ; n'éprouvant aucu-
« nement le désir de la gloire, (quelle malédiction fut pour mon
« âme cette ridicule gloire ou plutôt cette mauvaise réputation !) »
« je différerais mon travail autant que je le pouvais ».

« Pourquoi aurais-je écrit, quand je vivais la plus belle de
« mes œuvres littéraires en tournant pendant des heures, à la
« nuit tombante, autour de la table de mon étroite chambrette ? » (p. 187)

Evoquant le souvenir de Chopin qui avait une peine indicible à écrire ses improvisations et ne pouvait dans ses transcriptions en retrouver la grandeur, il constate, comme tant d'autres artistes, que ce qu'il a écrit « n'est qu'un misérable reflet » des rêves poursuivis en tournant autour de sa table : celle-ci l'épouvantait, car il s'y trouvait maintenant papier, plume et encre !

Coquetterie d'auteur, dira-t-on ; certes, mais Przybyszewski ne serait pas le seul littérateur qui eût écrit à son corps défendant. En tout cas, l'exemple et les conseils de Dehmel n'encourageaient pas Przybyszewski à l'inaction ; ils l'amenaient à écrire et à soigner ce qu'il écrivait. Dehmel, nous dit-il, « me forçait
« à travailler par des exhortations et de grands éloges, par son
« estime et son affection, mais le plus souvent par une irritation
« mauvaise, destructive, par des paroles de mépris ». (p. 187)

Ainsi donc, sans Dehmel, un certain nombre d'œuvres de Przybyszewski seraient restées à l'état de projets.

Il est beaucoup plus difficile de déterminer le rôle de sa

première femme Dagny Juel, qui entre dans sa vie en l'année où nous sommes arrivés et qu'il épousa le 18 Septembre 1893 après avoir vécu un moment avec elle.

Voici ce que nous dit à son sujet l'*Autobiographie* de 1913 (1) :

« Je dois maintenant aborder un fait qui ne concerne en rien mon activité littéraire, qui aurait pu même exercer sur elle une influence fâcheuse, si les éléments créateurs de mon âme n'avaient été déjà solidement établis et formés. Je pourrais passer la chose sous silence si autour de ce fait absolument fortuit, ne s'étaient créées mille légendes des plus diverses et fantastiques, alimentées par l'*Inferno* de Strindberg.

« Mon mariage avec Dagny fut un pur hasard, comme il en arrive à plus d'un jeune artiste qui dans son imprudence fait un faux pas.

« Les mariages entre races et milieux aussi différents que Slaves et Germains sont d'ordinaire très malheureux ; généralement ils sont une lourde et pénible erreur... De mes sept années de vie commune avec une femme qui m'était étrangère par ses origines et sa race, je ne tirai qu'un seul avantage, mais très important : je me rendis compte de l'abîme infranchissable qui s'ouvre entre les races germanique et slave et que rien ne peut combler.

« Et ce mariage tout à fait fortuit avec une Norvégienne fournit à tous les critiques l'occasion de répéter sans trêve que j'avais subi des influences scandinaves et particulièrement l'influence de ma femme... »

Les *Mémoires* sont encore plus brefs :

« C'est seulement lorsque Strindberg et sa femme (née Uhl) eurent quitté Berlin, que par un singulier hasard je fis la connaissance de ma première femme, Dagny Juel (*Mémoires* I, p. 172) (2).

(1) Ecrite pour Biegeleisen ; publiée dans les *Wiad. Liter.* 1928 n° 4.

Dagny fit en mars 1893 son apparition dans le milieu bohème de Berlin, d'abord en compagnie du peintre Munch avec qui elle était alors très liée

(2) Strindberg quitta Berlin en avril 1893 pour aller faire célébrer son mariage avec Frida Uhl à Héligoland. Przybyszewski avait

Qui était cette Dagny, dont le charme aida certainement beaucoup au succès de Przybyszewski dans les milieux allemands et polonais, et dont la mort tragique est encore dans toutes les mémoires en Pologne ?

Norvégienne, fille d'un médecin de Kongsvinger, aux confins de la Suède et de la Norvège, c'était une femme très exaltée, mais d'une grande culture et d'une force extraordinaire de séduction que ses contemporains ont vivement ressentie, et que ne semble pas avoir diminuée un regard calme, légèrement méprisant sous de lourdes paupières. Des cheveux un peu fous, d'un blond ardent, encadraient le visage ; un fin nez grec, des lèvres minces et mobiles, des dents très blanches. Des pieds et des mains aristocratiques ; un corps aérien, sans poids, semblait-il, et qui dégageait un charme plus intellectuel que physique. Une rare souplesse dans la démarche. On l'appelait Aspasia dans le milieu de la bohème berlinoise. Przybyszewski, quoi qu'il ait pu écrire sous les yeux jaloux de sa seconde femme, fut certainement très épris. Nous en trouvons la preuve dans beaucoup de lettres qu'il envoya à cette époque à des amis et où il parle avec passion de sa « Ducha » comme il l'appelait souvent. Boy, qui l'a connue, n'hésite pas à dire qu'elle fut une « radieuse beauté ». Elle pouvait être « ravissante », mais savait aussi arrêter les fâcheux par une « glaciale impertinence ». La mode odieuse de ces années-là ne parvenait pas à alourdir sa sveltesse ; « avec « une royale distinction, elle usait les vieilles robes que lui « envoyait de Stockholm une sœur plus riche : Przybyszewski en « effet n'avait aucun sens des nécessités féminines, et l'argent « qu'on ne buvait pas lui semblait gaspillé ; il achetait plus « facilement une bouteille de champagne qu'une paire de bas. « Quand Dagny le ramenait ivre (à Cracovie cela arrivait très « souvent) il émanait d'elle un charme nuancé de mépris ». (Boy, *Ludzie żywi*, pp. 41, 42, 43).

Dans la maison paternelle Dagny avait reçu l'éducation que pouvait donner à ses enfants une famille aisée. Elle était très musicienne : ses préférences allaient à Beethoven, dont elle pouvait jouer les sonates pendant des heures. Elle étouffait dans

fait en réalité la connaissance de Dagny un peu plus tôt. (Voir pour toutes les questions concernant Dagny et Przybyszewski à Berlin les ouvrages déjà cités de Frida Uhl et d'A. Paul).

l'atmosphère de Christiania et elle était venue à Berlin étudier la musique. Nous savons que Strindberg l'avait demandée en mariage et qu'elle l'avait éconduit. Przybyszewski l'a connue sans doute dans le milieu scandinave dont nous avons parlé. Leur mariage se fit dans les conditions matérielles les plus déplorable. Przybyszewski ne gagnait presque rien et Dagny n'avait pas de fortune. Malgré cela, leur maison était attirante pour les artistes. Boy nous cite (*Ludzie żywi* p. 38) quelques lignes écrites plus de trente ans après par le poète allemand Johannes Schlaf et qui évoquent le souvenir d'une grande pièce sombre, éclairée de deux bougies enfoncées dans des bouteilles ; à cette misérable lumière Dagny au piano émerveillait ses auditeurs. — Schlaf la revoit un autre jour chez Dehmel par une après-midi ensoleillée d'automne. Grande, svelte, blonde, elle est avec son mari debout près d'une palissade. Son corsage est orné d'un énorme tournesol jaune.

Jules Hart nous parle aussi de la maison de Przybyszewski, et des heures de pur recueillement esthétique qu'il y a vécues, surtout quand l'alcool n'était pas de la partie et quand Stach jouait du Chopin sous les yeux de sa belle « Ducha » (1)

« Ceux qui connurent Przybyszewski à Berlin attestent le rôle bienfaisant que joua Dagny dans son existence. C'est la seule époque où il se soit cultivé ; il vécut pendant tout le reste de sa vie sur le capital acquis à ce moment. Sous l'influence de Dagny son amour de la boisson ne dépassa point certaines limites. Par sa distinction elle donnait de la dignité à ce foyer de bohème et le sauva plus d'une fois de situations critiques ». (Boy, *Ludzie żywi* p. 39)

Madame Ida Dehmel, seconde femme du poète Dehmel et qui à Berlin connut dans l'intimité Przybyszewski et Dagny, nous parle aussi de l'union étroite dans laquelle vivaient ces deux êtres et de la force d'attraction qui émanait d'eux : « J'appelais

(1) Frida Uhl a laissé de ce salon une description à la fois ironique et réaliste (op. cit. II, p. 202). C'était simplement une chambre assez pauvrement meublée ; l'antichambre était occupée par la belle bibliothèque de Przybyszewski. Le « salon » avait une table et seulement deux chaises qui étaient d'ordinaire réquisitionnées par Munch et Lidforss, les deux plus anciens amis de la maison. Przybyszewski jouait souvent du piano toute la nuit. Dagny dansait parfois (elle dansait merveilleusement). On buvait roide.

« alors Stach « le charmeur de rats de Hamelin »... Aussi long-
« temps que Dagny avait été en Norvège... (1) le poète m'avait
« semblé être un original sans feu ni lieu.. ; avec Ducha à ses
« côtés, un centre s'était brusquement constitué, une cellule,
« qui exerçait une attirance vraiment magique sur un vaste cer-
« cle de gens ayant le sens de l'art ».

Quand Dagny était à Berlin, Przybyszewski ne la quittait pas, on ne le voyait jamais sans elle et tous deux « entraînaient
« toujours à leur suite un cortège de jeunes gens qui les suivaient
« partout ».

Ils « avaient un dédain infini pour tout ce qui était ordre ;
« tout souci du lendemain leur semblait ridiculement superflu.
« Ils n'avaient jamais d'argent ; au printemps les robes d'hiver
« de Dagny s'en allaient au mont-de-piété ; elle les en retirait
« à l'automne, quand elle y apportait ses robes d'été en échange.
« Des reconnaissances du mont-de-piété tombaient toujours de
« ses poches quand elle était chez moi (sûrement pas tout à fait
« par hasard) et avec la gentillesse d'un enfant elle me disait
« entre deux bouchées : « Madame Isi, dites, avant que je ne
« m'en aille, donnez-moi vingt marks ! »

Grâce à Madame Ida Dehmel nous avons quelques précisions sur Stach lui-même, tel qu'elle le connut vers 1896, trois ans après son mariage (il avait par conséquent vingt-sept ans) : « ...il
« avait l'air plus âgé qu'il ne l'était réellement. Des rides pro-
« fondes lui coupaient le visage, les yeux étaient très enfoncés
« dans leurs orbites, et quand il répandait sur un auteur ou un
« ouvrage quelconque sa raillerie toute pénétrée de dédain (ce qui
« arrivait souvent) ses yeux se fermaient jusqu'à ne laisser voir
« qu'une petite fente brillante. La tête était étroite, le crâne
« offrait une belle courbure et était couvert de boucles blondes
« toujours en désordre. Avec sa barbiche en pointe et son expres-
« sion de souffrance poussée parfois à l'extrême, il rappelait une
« figure de Christ. Il parlait très bas, d'une voix toujours un

(1) Dagny revint à Kongsvinger pour la première fois depuis son mariage au début de 1894. Przybyszewski avait perdu sa situation à la *Gazeta Robotnicza* en automne 1893 : ils furent obligés de quitter momentanément Berlin. Przybyszewski suivit Dagny en mai 1894 (ce fut son premier voyage en Scandinavie).

Mme Dehmel ne fit la connaissance de Dagny qu'en 1896.

« peu enrôlée, un peu fatiguée, dont le timbre était infiniment « agréable... »

Madame Ida Dehmel et son entourage se demandaient comment, avec des mains trop courtes et des doigts sans finesse, il pouvait, bien qu'il n'eût pas d'entraînement technique, jouer du Chopin aussi excellemment. Dans ce milieu plus relevé que celui qu'il fréquentait ordinairement, Przybyszewski conservait ses allures « sataniques » ; il se vantait d'avoir assisté à des messes noires, aimait à scandaliser les gens par une affectation de perversité qu'il soulignait de son ricanement habituel.

Quelqu'un (1) alla un jour le voir (en Octobre ou Novembre 1893) dans l'appartement modestement meublé qu'il occupait Louisenstrasse avec Dagny, au rez-de-chaussée d'une vieille maison berlinoise. Malgré toute l'amabilité avec laquelle Przybyszewski le reçut, le visiteur ne put se défendre d'un sentiment d'inquiétude devant cet homme osseux, aux yeux brillants, à la barbe longue et pointue, qui allait et venait à grands pas, continuellement, comme prêt à bondir, les poings convulsivement serrés et enfoncés dans ses poches de pantalon. Przybyszewski parlait sans arrêt et ne s'interrompait de temps en temps que pour s'élancer brusquement vers le piano qui se trouvait au milieu de la pièce et y plaquer avec violence quelques accords de Chopin. Il se remettait ensuite à marcher de long en large, reprenant aussitôt la conversation à l'endroit où il l'avait laissée ; puis il revenait à son piano, et ainsi de suite. Sa marche à travers la pièce rappelait celle d'un tigre en cage. Il donnait l'impression d'un démon, d'un élément déchaîné. Tout semblait en cet homme fièvre et réflexe : allure, geste, paroles.

« C'était dit Mme Dehmel une véritable manie chez lui que « de transposer toutes relations humaines dans une sphère où « elles lui devenaient une amère douleur. Il essayait de convaincre « tel de ses amis que Ducha l'aimait ; puis il le laissait en tête « à tête avec elle. Désespéré et effrayé, et malgré cela espérant « presque qu'une tragédie se produirait qui lui dévasterait l'âme, « il errait alors dans les rues. J'ai un jour été témoin d'une « scène caractéristique entre eux deux. Je les avais invités à

(1) L. Lessen, qui a raconté sa visite dans le *Vorwärts* (décembre 1927). M. St. Helsztyński a traduit un passage important de cet article dans son opuscule *Przybyszewski w Niemczech*.

« aller voir une exposition ; nous arrivâmes dans une petite salle
 « au milieu de laquelle se dressait un buste de Strindberg. A
 « cette époque Strindberg était pour Stach ce qu'est l'étoffe rouge
 « pour le taureau, car il admettait que Ducha avait eu des rela-
 « tions avec lui (1). Il s'approcha donc tout près du buste et
 « avec un sourire déformé par la souffrance mais câlin, il deman-
 « da à Ducha : « Est-il très ressemblant ? Cela te fait-il une
 « forte impression de le revoir ? Est-ce là l'expression que tu
 « aimais en lui ? ». On voyait qu'à chaque mot il s'enfonçait
 « à lui-même une épée dans une blessure probablement imagi-
 « naire ». (2)

Madame Ida Dehmel a été frappée par l'harmonie qu'avaient entre elles la voix de Dagny et celle de Stach. Celui-ci parlait un mauvais allemand très mollement articulé ; Ducha possédait « aussi peu l'allemand que le polonais ; mais quand leurs deux voix se mêlaient en parlant, c'était mélodieux comme le plus « joli des duos que pourraient exécuter ensemble un alto dont « on jouerait magistralement et un violon qui lui serait parfaitement accordé. L'union de ces sons voilés me restera éternel-
 « lement dans l'oreille ». (*Pologne littéraire*, 15 Sept. 1934).

Il est évident qu'une femme jeune encore (elle n'avait qu'un an de plus que lui), belle, infiniment séduisante, cultivée, distinguée, et qu'il aime certainement, devait être pour lui une sorte

(1) Cette supposition semble avoir été fondée (voir Strindberg : *Inferno*, Frida Uhl : *Strindberg och hans andra Hustru* et Adolphe Paul : *Min Strindbergs bok*).

Frida Uhl (op. cit. I, p. 192 et suiv.) raconte sur les relations de Dagny et Strindberg une pénible histoire où Dagny aurait joué le rôle de tentatrice. N'oublions pas cependant que Frida Uhl tenait surtout de Strindberg ses informations sur ce point et qu'on ne peut trop se méfier de tout ce que Strindberg a raconté sur Dagny et sur Przybyszewski auxquels, par jalousie, il avait voué une haine violente. Certaines lettres de Strindberg sont franchement déplaisantes quand il parle des deux époux. On comprend que ceux-ci l'aient désormais tenu à l'écart de leur « salon » et de la rédaction de la revue *Pan* dont Strindberg avait pourtant lancé l'idée (voir Frida Uhl op. cit.).

(2) Frida Uhl (op. cit. p. 312) mentionne la singulière façon qu'avait Przybyszewski, étant ivre, ou à peu près, de manifester sa sympathie et son affection pour quelqu'un : il lui proposait de lui confier la clef qui ouvrait la chambre de Marthe Foerder (encore vivante alors).

de divinité bienfaisante. Nous en voyons une preuve dans cette lettre écrite à Adolphe Paul (1), et où il est question de la *Messe des Morts* : « ...vois-tu, j'aime en cela une nouvelle phase de « mon évolution ; je dois en être reconnaissant à Dagny Juel, « à ma Dagny. Oui, ce que je décrivais par intuition dans « *Ola Hansson* s'est réalisé. Te rappelles-tu ce passage: «Pourquoi « j'aime la femme ? » Oui, je ne savais pas du tout ce qu'était « l'amour, je ne me connaissais pas moi-même . Et tout ce qui « m'était inconnu, ce qui dans le subconscient me faisait agir, « ce qui était le grand secret de mon âme, elle me l'a révélé : « le mystère de mon âme s'est incarné en elle ; vois-tu, elle est « mon plus haut délice intellectuel et esthétique.

« Une vie tout autre a commencé pour moi : plus profonde, « plus intensive ; ma connaissance s'est enrichie de toutes les « forces et qualités assoupies que jusqu'à présent j'ignorais « Beaucoup de choses étaient écrites dans mon âme avec une « encre invisible. Il suffisait d'un peu de chaleur pour qu'elles « apparussent.

« Elle est maintenant près de moi, j'habite avec elle et je « lui donne mon nom pour lui assurer son retour chez elle « si nous devons avoir trop de malchance.

« Notre bonheur est calme et paisible, préraphaélite et silen- « cieux. Notre bonheur nous semble une chose si naturelle que « nous le savourons sans extases ni explosions violentes... » (2).

Que l'influence de Dagny dans la vie pratique ait été aussi bonne, il nous est permis d'en douter. Son exaltation, son mépris de l'opinion conclurent une alliance fâcheuse avec les goûts bohèmes de Przybyszewski, et eurent des conséquences regrettables. Madame Ida Dehmel nous confirme dans cette opinion. D'autre part, sans entrer dans le détail du mal qui s'est dit à tort ou à raison de Dagny, il est certain que ses allures indépendantes choquaient beaucoup à la fin du siècle dernier et qu'elle s'exposa imprudemment à la médisance. Peut-être même n'a-t-elle pas été

(1) Publiée par celui-ci dans son livre intitulé : *Min Strindbergs bok* et citée par Marja Sobczakówna dans son article *Przybyszewski et Strindberg* (*Polska Zachodnia*, Katowice 10 Oct. 1934).

(2) La correspondance de Przybyszewski porte des traces nombreuses de l'amour de Stach pour sa jeune femme, de sa nostalgie quand elle est absente. Une lettre à sa mère (Juin 1896) vante même les qualités ménagères de Dagny !

seulement imprudente, et certains faits, dont il est difficile sans doute d'établir absolument l'authenticité, jetteraient un jour peu favorable sur sa vie d'épouse (1). Ce sont sans doute ces faits ou ces suppositions qui, unis à l'impitoyable et maladive jalousie de Jadwiga, amenèrent Przybyszewski à juger plus tard si sévèrement une femme qu'il avait tant aimée.

En tout cas l'intimité intellectuelle de Dagny et de Stach fut grande. Elle fut constatée pendant leur séjour à Cracovie (2) et Boy, qui les y connut tous deux personnellement, est formel sur ce point : Dagny « avait pour Przybyszewski l'admiration, « la tendresse d'une sœur plus âgée ; elle s'intéressait à tout ce « qui avait trait à sa production littéraire ; quand il écrivait, un « recueillement religieux régnait dans la maison ; quand il avait « heureusement achevé une œuvre, le logis s'emplissait de joie « et de bruit. Je me rappelle qu'un jour il se tourmentait éper-

(1) Il nous semble que la rancœur de Przybyszewski ne peut s'expliquer uniquement par la jalousie de Jadwiga, trop souvent censeur impitoyable de tout ce que son mari écrivait. Une lettre de Stach écrite à Munich le 23 juillet 1906 (publiée par Boy dans ses *Ludzie żywi*, p. 252) renferme la phrase suivante : « Pour ce qui est de ces lettres j'ai certainement rêvé ; maintenant que j'ai appris des choses très fâcheuses sur Dagny, je voudrais qu'il n'existât point un seul mot de moi à elle. » L'amertume, la dureté même que Przybyszewski manifesta à l'égard de la défunte trouvent ici une explication, peut-être même une excuse.

Une autre lettre écrite vers l'époque de son mariage avec Dagny et dont M. Helsztyński reproduit un fragment dans un article intitulé *Malström Przybyszewskiego* (*Wiad. Liter.* 28 avril 1935) indique par contre que Stach fut très tôt au courant de certaines imprudences de Dagny ; mais à ce moment il pardonnait encore tout : « ..on a dit beaucoup de mal d'elle et il y a passablement de vrai dans tout cela, je connais exactement la situation dans laquelle elle se trouvait. Mais en quoi cela me regarde-t-il ? Qu'importe si le tableau que j'aime a été autrefois suspendu dans un sale cabaret ?... » (cit. A. Paul, op. cit. p. 119).

Il est en tout cas avéré par la correspondance de Dagny qu'elle n'a pas joué le beau rôle dans la rupture de Stach avec Martha Foerder ; par des paroles et des conseils d'une grande dureté, elle lui enleva littéralement le faible et inconstant Przybyszewski.

Cette lutte des deux femmes dura trois ans. Marthe, qui espérait que les enfants qu'elle lui avait donnés le ramèneraient enfin à elle, perdit tout espoir quand Dagny eut mis au monde un fils. C'est alors qu'elle se tua (A. Paul, op. cit. p. 118).

(2) Boy, *Ludzie żywi* p. 40. Boy vit journalièrement Przybyszewski à Cracovie pendant les premières années du séjour de celui-ci en Pologne (1898-1899). (*Ludzie żywi* p. 31)

« dument parce qu'il ne pouvait trouver un lien logique entre
« divers fragments ; elle le tira d'affaire en lui expliquant l'ordre
« de ces choses. Il s'agissait justement, je crois, de cet *Andro-*
« *gyne...* »

« Le rôle de Dagny dans l'activité littéraire de Przybyszewski
« fut, quoi qu'il en ait dit plus tard, très considérable... Elle
« fut sa muse dans le sens le plus noble du mot ». (1)

Citons encore ce passage d'une lettre de Michał Siedlecki
écrite à Boy le 25 septembre 1928 à la suite de la publication
par ce dernier de l'article *Klamstwo Przybyszewskiego* dans les
Wiadomości Literackie :

« Vraiment, mon cher Monsieur Thadée, vous avez fait
« une belle et bonne action en prenant la défense de cette char-
« mante et si lumineuse créature, sur laquelle on a porté
« des appréciations injustes, souvent outrageantes, étonnam-
« ment plates et superficielles. Beaucoup de vos jugements sur
« les relations de Madame Dagny avec le pauvre « Stach » ainsi
« que sur les rapports entre les œuvres et la vie de ce dernier,
« sont comme arrachés à mon propre cerveau... »

« J'ai parfaitement connu Madame Dagny alors que j'étais
« très lié avec Przybyszewski pendant son séjour à Paris. Tous
« deux revenaient d'Espagne, de « chez Lutosławski », comme
« on disait. « Stach » était alors un vrai poète, en cette période
« extrêmement brillante où ses regards s'élevaient jusqu'aux plus
« hautes limites de l'esprit. Sans aucun doute c'était Madame
« Dagny qui l'avait mené jusqu'à ces hauteurs. Elle avait l'esprit
« prompt et pénétrant, le cœur droit, sensible, impressionnable
« que seuls peuvent avoir ceux qui sont nés pour sentir et com-
« prendre la plénitude des sentiments humains ». (Boy, *Ludzie*
żywi, p. 235 et 236).

Faisant ensuite allusion à la brillante société intellectuelle
que les Przybyszewski fréquentaient à Paris en 1898, (ils y ren-
contraient Miriam Przesmycki et Reymont), M. Siedlecki ajoute .

(1) d° p. 41. Il est très probable que Przybyszewski doit à Dagny la flamme qui anime certaines pages de la *Messe des Morts*. Son influence n'a sans doute pas été moindre pour les *Vigiles* qui d'ailleurs gardent dans leurs premières pages le mélancolique souvenir de la séparation d'avec Marthe Foerder. (Voir *Malström Przybyszewskiego* par Helsztyński. (*Wiad. Lit.* 28-4-1935).

« Madame Dagny était certainement le centre et la source de toutes les pensées merveilleuses qui s'échangeaient et dont on s'amusait dans cette société.

« Son jugement, sa façon de formuler et de concevoir les problèmes étaient souvent une révélation, même pour de « vieux renards » comme Miriam... » (lettre publiée par Boy dans ses *Ludzie żywi* p. 236)

Mentionnons aussi ces déclarations de M. Geszwind (1) : « C'est un fait réel que la mort de Dagny mit un terme à la « puissance royale » de Przybyszewski... » ; « ...avec Dagny s'acheva la vie créatrice de Przybyszewski... »

Enfin si nous nous rappelons l'enthousiasme avec lequel Przybyszewski parlait de sa jeune femme à ses nouveaux amis (2) de Cracovie (en 1898), si nous relisons les deux lettres qu'il écrivait à M. Wysocki (3) et où quelques lignes expriment sa nostalgie de « Dusia », nous pourrions conclure sur la foi des témoignages cités qu'il aimait passionnément Dagny et qu'elle fut un facteur important de son évolution. Si ce n'est pas elle qui l'a initié au monde scandinave, que par Ola Hansson, Strindberg et Munch il avait pu connaître déjà, elle fut comme un chaînon vivant qui l'attacha pendant plusieurs années aux magiques pays du Nord. Une étude des œuvres de Przybyszewski ne peut négliger sa première femme, dont le rayonnement fut ressenti par tant de ceux qui l'approchèrent, et certainement d'abord par lui.

Nous ne pouvons donc croire sans réserves ce que Przybyszewski a écrit plus tard sur Dagny et où il dénie à celle-ci tout rôle dans son évolution littéraire. L'aversion qu'il y manifeste pour la morte, aversion faite pour une bonne part de jalousie rétrospective et nourrie par la susceptibilité malade de sa seconde femme Jadwiga, est extraordinaire : plutôt que de laisser attribuer à Dagny une influence sur son œuvre, il a écrit, lui défenseur toujours si ombrageux de son indépendance littéraire, cette page

(1) Geszwind : *Kłamstwo Przybyszewskiego*. M. Geszwind a été l'ami de Przybyszewski pendant ses dernières années.

(2) Article déjà cité d'A. Nowaczyński (*ABC literacko-artystyczne* n° 40, 1933) : « O Dagny mówił długo i szeroko zaraz w pierwszej nocy poznania... »

(3) *Wiad. Lit.* 1928 n° 40.

vraiment surprenante sous sa plume, et qu'il semble difficile de prendre au pied de la lettre : (1)

« J'ai volé à Gautier le fantastique paysage du fond, à Mi-
« chelet l'exposition du mystère des pierres précieuses et à Ros-
« tafiński la description des plantes tropicales. Mais la figure
« tout entière de cette femme (2) délicate aux cheveux d'or, si
« pure, aimante, c'est toi. *L'Hymne à la Nostalgie* dans *Vigiles...*
« a été écrit longtemps avant que je te connusse — c'est à toi
« qu'il s'adresse.

« Certes je n'ai rien écrit sur la Norvège ; je l'ai détestée à
« un point tel, qu'à part Christiania, je n'en connais rien. Gau-
« tier m'inspira par ses riches paysages fantastiques, et le *Nad*
« *Morzem* (*La Mer*) s'éleva sur ce fond. J'ai mis à la fin : « Chris-
« tianiafjord », pour voiler le plagiat — hélas, oui ! — ...Le
« plagiat le plus malheureux fut celui des pierres précieuses tra-
« duites directement des *Mystères des pierres précieuses* de Mi-
« chelet. J'ai mis à la fin d'*Androgyne* : « Tolède », encore
« pour tromper le critique qui aurait pu y découvrir un plagiat
« et un plagiat vraiment écœurant. Ces montagnes ardentes,
« cette mer et cette esclave, ces palais, tout cela a été pris tout
« vif à Huysmans.

« Lis d'un bout à l'autre Gautier, Huysmans, surtout Dos-
« toïevski (mais c'est tout !) ...et avec épouvante tu verras où
« j'ai puisé mon inspiration. Peut-être cela te guérira-t-il de
« l'erreur qui te fait penser que c'est en elle (3). J'aime mieux
« te voir me mépriser et ne me regarder que comme un pla-
« giaire adroit, que te laisser la mêler à ce que j'ai construit
« autour d'idées étranges ».

Pauvre Przybyszewski, qui, pour plaire à Jadwiga et pour

(1) Dans un document manuscrit auquel Boy fait allusion (voir son article publié en mai 1935 dans les *Wiad. Liter*). Ce document serait une sorte de confession adressée à Jadwiga ; il y raconte sa vie cette confession aurait d'après Boy une idée directrice : anéantir tout ce qui dans le passé de Przybyszewski était devenu pour lui et pour Jadwiga une obsession ; il voulait prouver à sa seconde femme, même avec les arguments les plus fantaisistes, qu'il avait toujours vécu et créé en fonction d'elle seule, et que personne d'autre (Dagny en particulier) n'existait pour lui.

(2) Il est question ici de son poème de la *Mer* (*Am Meer — Nad morzem*) que nous étudierons plus loin.

(3) Il est naturellement question de Dagny

chasser le souvenir d'une morte, pouvait se piétiner lui-même de telle façon ! Qu'il y ait une part de vérité dans ce qu'il dit, cela ne fait pas de doute. Mais il exagère visiblement. En tous cas, dans les œuvres dont nous allons parler maintenant et qui parurent après son mariage (1893), il nous semble impossible de faire abstraction de la personne de Dagny (1), de même que pour la *Messe des Morts*, composée au début de leur liaison.

(1) Sans vouloir étudier l'œuvre littéraire de Dagny, mentionnons : *Nid de corbeaux* (*Krucze gniazdo*) et *Quand le soleil se couche* (*Kiedy słońce zachodzi*). Elle composa aussi des poèmes dont quelques-uns parurent dans la revue *Zycie*.

CHAPITRE XIII

VIGILES

Le 13 novembre 1893 Przybyszewski achevait ce poème. En mai il avait épousé Dagny, dont le rayonnement devait donc certainement agir au moment où il composait sa nouvelle œuvre. On peut voir dans la dédicace : « An mein Weib » un aveu et un merci.

Sous des influences mystiques diverses, probablement surtout sous l'influence de Barbey d'Aurévilly et de Huysmans, qui « justement à cette époque », « montaient à l'assaut » de son âme (*Mémoires* I, p. 121), Stach écrivit d'abord l'*Hymne à la Nostalgie* qu'il envoya à Dehmel. Celui-ci fut enthousiasmé. Quelques heures après, Przybyszewski recevait par pneumatique un billet où Dehmel écrivait : « Ce poème te donne droit à l'éternité ». (d° p. 131)

Mais Stach était pris par de nombreuses occupations, et n'avait aucune ardeur à écrire. (Nous avons vu combien, d'après les *Mémoires*, il avait fallu le talonner pour qu'il écrivît la *Messe des Morts*). Il laissa longtemps dormir son poème, jusqu'au jour, où, très irrité, Dehmel lui dit : « Tu as écrit une chose si belle que je la signerais avec joie : cet Hymne à la Nostalgie ; mais ce n'est qu'un point central, le « culmen » de quelque chose qui demande en criant qu'on le délivre. Tu as commencé une pyramide par la pointe, construis maintenant la base, ou je ne te connais plus ».

Przybyszewski ajoute : « J'eus vraiment honte ; ce « Schriftsteller vom Rang » ne pouvait pourtant pas se reposer sur les lauriers douteux de son premier livre ». (*Mémoires* I, p. 187)

Stach se mit à l'œuvre. L'achèvement fut pénible, mais ne lui demanda pas trop de temps (p. 187) (1).

(1) Przybyszewski a déclaré à Lessen (art. publié dans le supplément du *Vorwärts* en 1927, mentionné par M. Helsztyński dans son

Le sujet du poème est aussi tragique, mais moins violent que celui de la *Messe des Morts* : c'est l'histoire de la séparation de deux amants et la description de la douleur provoquée par cette séparation dans l'âme du héros. Comme pour la *Totenmesse* le récit se fait sous la forme personnelle. Il commence brusquement : « Hier elle m'a quitté ».

Tout le jour ils ont essayé vainement d'être gais ; ils savent que l'heure est venue. L'homme est très calme. Sa femme (ou son amante) est plus nerveuse. Le héros (pas plus qu'au « Certain » de la *Totenmesse* l'auteur ne lui a donné de nom) souffre, au fond, de la même inquiétude. Il enfonce son chapeau sur sa tête : il a l'impression qu'il l'empêche ainsi d'éclater. Il a la gorge serrée, sa bouche tremble douloureusement. Il voit ses doigts s'agiter çà et là sur la table. Le timbre rouge-orange d'une enveloppe le fascine soudain : il lit avec étonnement sur cette enveloppe son propre nom que son émotion lui a fait oublier. Il enfonce encore plus fort son chapeau et regarde, comme en rêve, cette femme aimée. Il se remet un peu de son trouble et elle ne peut soutenir le regard qu'il plonge en ses yeux.

La conversation se renoue, brève, entretenue presque uniquement par lui, avec une affectation de tranquillité et de maîtrise de soi qui ne devient émouvante qu'au moment où il sent en lui-même une tristesse infinie et le calme de celui qui a reconnu la fatalité « au-dessus de soi, autour de soi, dans chaque « action, chaque manifestation de volonté ». (*Vig.* p. 5) (1)

Il lui dit enfin : « Je ne te retiens pas, je ne te barre « pas du tout la route ; je le lui ai déjà dit, tu peux partir... » (p. 5).

Elle se lève ; il lui assure qu'ils ne se quittent pas en ennemis, qu'ils restent « camarades » etc... ; puis, essayant de rire amicalement, il l'invite de nouveau à le quitter. La conversation continue un moment encore, coupée de réflexions et d'observa-

opuscule *Przybyszewski w Niemczech*) qu'il avait écrit les *Vigiles* sans aucune interruption dans son travail, sans dormir ni manger, buvant seulement de temps en temps un peu de cognac.

Przybyszewski envoya à Dehmel (vers le 13 novembre 1893) le poème qu'il venait de terminer ; il lui demandait de le revoir et d'en corriger les fautes (v. *Corresp.* I, p. 86, n° 97). Dehmel fit des retouches dont Przybyszewski le remercia dans une lettre du 27 août 1894.

(1) *Vigilien*. Edition de S. Fischer, Berlin 1895.

tions psychologiques dans le genre de celles de la *Messe des Morts*. La femme essaie faiblement de se défendre, de résister à sa générosité un peu ostentatoire ; il veut rester seul avec leur enfant et l'envoyer rejoindre l'autre homme dont Przybyszewski nous laisse jusqu'alors seulement deviner l'existence et l'amour qu'elle lui porte. Elle part, et lui, accablé sous le poids de ce malheur qu'il s'est en grande partie attiré par une suspicion peut-être exagérée et une bravoure feinte, va, comme tant de personnages masculins de Przybyszewski, s'abandonner à son désespoir. Ce désespoir se fait jour dans une suite de scènes que nous allons rapidement résumer :

Il se retrouve, sans savoir comment, dans un atelier de peintre, la tête vide, nette de toute pensée : « Clarté immatérielle ! », s'entend-il répéter plusieurs fois (p. 9). Il se couche, s'endort, mais s'éveille soudain et a une suite de visions du même ordre que celles de la *Messe des Morts*, et où dominent les phénomènes lumineux, les souvenirs liturgiques ; son désespoir l'amène à se déchirer de ses ongles, à se battre la tête de ses poings, à pleurer comme un enfant, à se répandre en supplications ; il se lève, s'habille, et, à la clarté de la lune qui baigne l'atelier, ses tableaux prennent une vie fantastique qu'il décrit avec une minutieuse intensité et où la puissance du Féminin se manifeste : « Honte à toi, vieux Jahvé ! Pourquoi as-tu menti « en disant : Tu enfanteras dans la douleur, tu dépendras de la « volonté de ton époux et il t'asservira ».

« Honte à toi, honte ! Car malgré tes paroles, la femme « règne sur tout ce qui est ! » (p. 14).

Il s'assied, et de nouveau des rêves viennent le tourmenter. C'est d'abord l'image d'une cérémonie religieuse, le soir. Toute sa nostalgie de l'amante perdue s'exhale dans un *Salve Regina* qui s'adresse naturellement non plus à la Vierge, mais à « la Femme » et à sa redoutable puissance ; puis se déroule un long cortège qui chante dans la nuit étoilée à la lueur des cierges et s'avance dans une immense prairie aux fleurs lumineuses. « Et ce chant devient ligne, les parfums deviennent surface, les « états d'âme couleurs, un mélange étrangement confus de cou-
« leurs, de lignes, de parfums, mais toujours le même état
« d'âme avec la même intensité ».

D'autres visions surgissent, qui lui rappellent le souvenir de l'Aimée ou plutôt qu'il identifie à elle : « Et mon Art, c'est « Toi. Et l'instrument sacré qui accorda pour moi tous les sons « du monde visible sur cette unique dominante, c'est Toi. Et « je suis Toi ! » (p. 16).

Et un peu plus loin : « Avant que je t'aie vue, tu étais « en moi ; avant que je t'aie tenue dans mes bras, tu vivais « dans mes couleurs, tu palpitais dans mes sons, et, telle une « lumière vespérale, apaisante et réconciliatrice, tu planais sur « les événements de ma vie... »

« Avant que je t'aie vue, tu gisais déjà, immaculée, chaste « prototype, dans mon cerveau, pure idée contemplée, vierge « sainte, qui n'avais jamais vu les ténèbres du sein maternel. « Mon sexe n'était pas encore né de toi : je ne ressentais que « la grande et pure volupté d'une nostalgie créatrice ». (p. 18 et 19).

L'apparition de l'Aimée dans le monde des corps détruit cette relative harmonie ; elle réalise l'idée cérébrale ou plutôt se fond avec cette idée, devient « une synthèse sacrée ». Cette apparition lui donne certes une force nouvelle et l'emplit d'affection et d'amour, d'un amour aussi profond que celui qu'il éprouve pour son art, sa terre natale, « l'ivresse mystique » de son église ; mais en même temps elle détruit l'Idée qui l'avait fait naître et d'où l'art de notre héros était sorti : « Par mille chemins, « mille filaments s'écoula chaque impression dans l'abîme du « Sexe, et ce qui grandissait libre de souillure dans le cerveau « mourut dans les désirs charnels que tu m'inspirais ». (p. 19)

Cette femme, en disparaissant, emporte avec elle tout ce qu'il lui avait donné, et ne lui laisse qu'un « symbole gigantesque » : la « Sehnsucht », un immense désir et un regret infini. Et Przybyszewski commence en cet endroit de son poème le bel hymne à la « Sehnsucht », qui en fut, comme nous le savons la première pierre et la « cause ».

Puis les visions recommencent ; il voit d'abord la scène de séduction dans laquelle sa femme le trompa ; l'homme avec lequel elle le trahit était assis dans une embrasure de fenêtre ; « la lumière crue de la lampe tombait de côté sur son visage « diaboliquement pâle, ravagé de rides. Chacun de ses traits « nettement dessinés apparaissait encore plus net, plus distinct.

« presque caricatural, montrait un abîme de volonté invincible ».

Le séducteur récite le « puissant poème d'un ami » :

Niemals sah ich die Nacht beglänzter.

Diamantisch reizen die Fernen...

vers célèbres des *Verwandlungen der Venus* de Dehmel.

Elle l'accompagne au piano :

« Nous étions tellement ivres, tellement ivres ». Cette ivresse lui montre soudain l'arrière-plan de la déclamation et de la musique : « ...Ce n'étaient pas des sons, ni des paroles ; c'étaient deux âmes gigantesques, qui se cramponnaient l'une à l'autre et se tenaient enlacées avec une force croissante ». (p. 28)

Son angoisse désespérée se calme :

« Soudain je devins tranquille, las et méchant.

« Personne ne faisait attention à moi : nous étions tellement ivres, tellement ivres...

« Il me fallait maintenant me tourmenter, boire le calice amer jusqu'à la lie... La déclamation était finie, je simulai un enthousiasme sans bornes :

« — Il faut que tu lui donnes un baiser maintenant . Il le faut : je donne ma femme à l'artiste, moi le roi ; ma récompense est royale, lui criai-je à elle ; et je m'installai confortablement dans mon fauteuil, pour mieux jouir de tout, plus profondément et dans la meilleure lumière... » (p. 29)

Avec un affreux plaisir il se complait dans leur baiser. Enfin il s'enfuit. Il reste très longtemps dehors : « Quand je revins il gisait à ses pieds, les étreignait et les baisait, il était si heureux, si heureux (1). Je ne souffrais plus alors ; j'avais froid ; j'étais tout à fait dégrisé. Je ne ressentais plus de douleur ni de jalousie ; la chose était réglée pour moi.

« Je me jetai sur le divan, allumai une cigarette et simulai une fatigue infinie ».

Il s'endort enfin pour ne s'éveiller que le jour suivant à midi. Sa femme est debout devant le divan :

« Honte, remords, défi, insolence, toute la gamme des

(1) Przybyszewski eut souvent la folie d'agir ainsi avec Dagny Juel. (Voir au chapitre précédent ce qu'en dit Madame Isa Dehmel).

« sentiments qui accompagnent l'adultère, je les vis dans son regard... Entre nous deux tous liens étaient rompus ».

Il essaie vainement de travailler ; le « désir sans but » (ziellose Sehnsucht) lui manque. Cette femme a détruit par sa réalité « ridicule » l'image primitive qu'il berçait en lui. Ce qui était épars sans qu'il en eût conscience dans toutes ses sensations, tous ses souvenirs, dans « l'ample tissu des mélodies de « son pays natal », elle l'a concentré en elle comme dans un miroir ardent. Elle l'obsède et il ne peut plus faire abstraction d'elle dans son art. Il a perdu cette nostalgie impersonnelle, « in-« différenciée » qu'il avait ressentie tout enfant déjà. Une autre nostalgie le tourmente (1) et il attend vainement d'en être délivré.

Les souvenirs l'assaillent, ceux des trois dernières années pleines de bonheur et d'espoir. Autour de sa table de travail son fils âgé de deux ans joue avec un lapin blanc aux yeux rouges. La présence de l'enfant accroît l'intensité de ces souvenirs. Son atelier lui devient insupportable. Il souffre indiciblement « comme « peut souffrir celui-là seul dont l'âme tout entière, dont l'art « tout entier a ses racines dans une femme qui ne l'aime plus ».

Il n'a jamais oublié le châtiment cruel qu'il vit infliger jadis à une cigogne infidèle par ses compagnes. Ce souvenir augmentait en lui le désir de se venger quand sa femme était encore près de lui et qu'il devinait les progrès de ses désirs coupables. Une fois même il a été sur le point de l'étrangler en rêve — ou peut-être réellement. Elle l'en punit maintenant par sa continue présence dans sa pensée.

Les dernières pages sont consacrées à des récits ou visions diverses, intéressants dans le détail mais confus dans leur ensemble, et dont l'effet est plus faible que celui des pages précédentes, où l'essentiel de la douleur était exprimé. Le lecteur a l'impression d'une redite : il n'y a plus de progrès, de gradation dans la peinture de la souffrance.

Le poème s'achève dans un mélancolique apaisement. L'image de l'aimée se libère dans l'esprit du héros des éléments terrestres que la réalité lui avait donnés. L'union se refait entre

(1) « Jetzt hab'ich eine andere Sehnsucht, eine schauerliche, « körperliche Sehnsucht ». (p. 34)

cette image et le cerveau qui la concevait, l'union dans le sens rêvé par les Anciens : l'androgynisme :

« Je n'ai pas besoin de toi ; indifférent m'est aussi mon
« enfant blond, ce ridicule morceau d'éternité...

« Tu es en moi cependant. Toi, compagne éternelle de mon
« cerveau. Toi, puissance illimitée de mon cœur... (p. 57)

« La magnificence de ton corps a disparu pour moi dans
« l'oubli ; mais Tu es en Moi l'aurore d'un monde nouveau ». (p. 57)

L'union se fait aussi entre les éléments les plus doux de son moi et les plus violents, ceux où se cachent l'esprit de la connaissance et l'esprit du péché. Il leur donne les noms d'Abel et de Caïn :

« Abel, Abel, tu deviens Moi ! ».

Et quelques lignes plus bas :

« Viens, mon enfant blond, viens, mon infime morceau
« d'éternité !... »

Et, prenant sans doute le lapin blanc, jouet de son fils, comme symbole de tous les êtres simples de ce monde, il affirme une dernière fois son union avec toutes choses :

« Toi, moi, et le lapin blanc aux yeux rouges... » (p. 59)

Nous ne trouvons plus ici le pessimisme de la *Messe des Morts* (1), l'échec de la synthèse ardemment désirée, la ruine d'un être dispersé en ses éléments, déchiré par un développement anormal de son cerveau qui a détruit le Sexe, c'est-à-dire, (selon le sens que lui donne Przybyszewski) la vie profonde, primitive, essentielle de l'Individu. Nous assistons à un commentement de décomposition de cet Individu, qui a orné de tous ses rêves, de tous ses désirs une femme réelle par qui il est trompé, au moins en esprit, et qu'il repousse loin de lui. Cette femme emporte avec elle, sans le savoir, tous les rêves dont il l'a parée et par lesquels il lui a donné une vie autre et nouvelle. Dépouillé par ce départ de la moitié de son être, il va sombrer dans le

(1) Le titre lui-même, *Vigiles*, indique déjà une certaine espérance. L'*Autobiographie* de 1913 nous le confirme : « Un homme à la veille d'une naissance, aux Vigiles d'une grande fête : voilà le « sujet de mes *Vigiles* ».

désespoir, la folie même le frôle. Mais l'équilibre se rétablit par un jeu psychologique vraisemblable bien qu'un peu rapide. L'image de la femme réelle s'atténue, s'efface ; elle lui restitue en disparaissant les ornements dont son esprit l'avait comblée en se dépouillant. Par la disparition et l'oubli de la femme réelle, l'idée primitive de la Femme qui hantait son cerveau, reprend toute sa puissance. Ainsi se réalise son idéal d'androgynisme, d'union de la femme et de l'homme, du sexe et du cerveau, qui faisait sa force ancienne.

C'est sans doute la fin conciliatrice des *Vigiles* qui leur vaut de contraster heureusement avec la *Messe des Morts*. Ce dernier poème était terriblement tendu, il donnait l'impression d'une douloureuse crispation de nerfs ; il conduisait à la dissolution, à la ruine du personnage principal. Les *Vigiles* ont conservé quelques outrances de forme et l'on y retrouve, comme dans presque toutes les œuvres de Przybyszewski, un peu de cette nervosité chauffée à blanc, caractéristique de sa manière. Mais il règne pourtant dans le poème une sorte de noble sérénité désespérée, d'autant plus impressionnante que nous n'avons plus ici affaire à la destruction volontaire et plus ou moins artificielle d'un individu, mais à une douleur vraiment humaine, qui puise en elle-même une force suffisante d'expression et n'a pas besoin d'appuyer sur le trait.

On peut constater cependant bien des points de similitude avec la *Messe des Morts*. L'élément psychologique domine : à part la scène de la séparation, qui d'ailleurs n'occupe que quelques pages, tout se passe dans le souvenir ou dans le rêve du héros. Ici encore c'est, du commencement à la fin, une suite de descriptions d'états d'âme. Le monde extérieur n'existe guère que dans le souvenir qui le reflète ou la vision qui le dramatise. Très peu d'indications nous sont données sur la vie, l'action immédiate des deux figures principales. Même la scène de la séparation, où les éléments dramatiques ne manquaient pas, est coupée par l'évocation de souvenirs, l'analyse de perceptions soudaines, et n'est racontée qu'en peu de phrases brèves. L'auteur suit la méthode qu'il approuvait chez Ola Hansson : le fait extérieur n'existe pour lui qu'en fonction des tempêtes intérieures qu'il peut provoquer ; le littérateur, en conséquence, doit surtout s'occuper de ces retentissements intérieurs ; il s'intéresse

moins aux événements qu'à leur écho dans le souvenir. Il y a ici, comme dans la *Totenmesse* et dans bien d'autres œuvres de Przybyszewski, une sorte d'idéalisme absolu dont l'ancêtre est Fichte, et dont nous retrouvons les traces chez des philosophes contemporains. Ces philosophes négligent volontairement, parce qu'ils les jugent incompréhensibles, les faits extérieurs, et ne s'occupent que des relations perçues par la conscience entre ces faits.

Il est juste d'ajouter que pour les premiers poèmes de Przybyszewski cette étude des retentissements intérieurs est tout indiquée, elle est même nécessaire. Comment, en effet, traiter autrement un sujet comme celui de la *Totenmesse* ou des *Vigiles* ? Ce serait lui retirer toute sa valeur dramatique que de l'étudier par le dehors.

L'ombre où est laissé le monde extérieur a cependant quelques inconvénients. Nous avons déjà signalé le premier, qui est de donner peu de vie réelle aux personnages en scène. On sent très vite qu'ils sont surtout un truchement commode pour l'écrivain, qui, cette fois encore, se sert d'eux pour exprimer sa pensée. Il essaie bien quelquefois de leur insuffler une vie propre; il mentionne par exemple, à plusieurs reprises, le calme du personnage principal. Mais ces essais ne nous semblent pas très heureux. Ce calme affecté chez un homme en réalité nerveux à l'extrême a quelque chose de prétentieux, d'exaspérant et de faux. Il ne suffit d'ailleurs pas à caractériser un être humain.

Przybyszewski, qui se dépouille si rarement de lui-même, a donné à son héros quelques-uns de ses traits : il en a fait un peintre et un littérateur, qui cherche parfois dans l'alcool une excitation artificielle. Comme Przybyszewski, cet artiste s'est d'abord occupé d'études scientifiques, qu'il a abandonnées pour se vouer entièrement à son art. L'épisode des cigognes s'inspire d'une scène véritable dont Stach aurait été témoin pendant son enfance à Łojewo (1). Mais il y a plus encore. Derrière le drame fictif des *Vigiles* se cache un drame réel de la vie de Przybyszewski, dont il a déjà été parlé : l'abandon de Marthe Foerder.

(1) *Autobiographie* à Biegeleisen. Il y est dit notamment : « Cet œuvre (Les *Vigiles*) s'est développée sur la trame d'un souvenir « d'enfance : j'avais vu une cigogne femelle tuée à coups de bec par « les mâles ».

Sans doute on ne peut l'affirmer avec certitude. Mais il nous semble que sous la figure féminine nous pouvons retrouver la pauvre Marthe qu'il écarta de sa vie. L'enfant de deux ans, ne serait-ce pas Boleslas, le premier-né de son union avec Marthe ? Et cette douleur profonde qui sort de toutes ces pages, plus émouvantes, plus humaines que celles de la *Messe des Morts*, ne serait-elle pas la douleur, le remords, dont il souffrit après avoir abandonné la malheureuse jeune femme pour épouser Dagny ? Le Chant VI précise même une date (« Je remonte à trois années en arrière... »). Cette date heureuse (« combien de bonheur alors... ») est à peu de chose près celle de son union irrégulière avec Marthe.

Nous retrouvons dans les *Vigiles* les mêmes caractéristiques que dans la *Messe des Morts*, les mêmes procédés de style et de composition. Certes l'exaspération y est moindre ou plus rare. Mais c'est toujours la même façon de diviser le récit en versets. Ici encore Przybyszewski ne conserve guère du naturalisme que des comparaisons scientifiques tirées le plus souvent du domaine de la médecine (1). Il s'enfonce dans l'étude de l'âme, ou plutôt du subconscient qu'il isole de la volonté, selon la théorie qui lui est chère. A deux reprises il nous représente par exemple des mains qui se meuvent sous l'influence d'un désir obscur, échappant au contrôle du Moi (2).

Selon un procédé fréquent dans la *Messe des Morts*, le désespoir est dépeint au moyen de rêves ou de souvenirs. Le poète donne de cette façon une vie si intense à des impressions douloureuses qu'elles prennent corps en de fulgurantes visions. Cette manière se retrouve dans les *Vigiles*. Elle provient de la tendance qu'eut toujours Przybyszewski à forcer le trait. La métaphore, l'allusion, le souvenir tout simple ne lui suffisent pas, il veut leur donner l'intensité que les impressions peuvent avoir pour des nerfs malades. Le souvenir sera violent, ou terrible. Rappelons seulement la fête des Morts, célébrée la nuit par les défunts du village qui ont quitté leur tombe pour se réunir dans

(1) Beaucoup moins nombreuses que dans la *Messe des Morts* : voir celles de la page 17 (édit. Fischer, Berlin 1895).

(2) « Ich sah meine Finger unstät auf dem Tisch herumfühlen... » (p. 3).

l'église (1), ou l'épisode du fou qui menace de son gourdin le héros encore enfant et sa mère. (2)

Que ces visions ou souvenirs violents rehaussent la valeur du poème, cela semble douteux. Ils dépassent souvent le but ou donnent un relief excessif à ce qui ne devrait être qu'un épisode. Les *Vigiles* souffrent de cette exagération, à un moindre degré certes que la *Totenmesse*, mais le récit en est troublé parfois, et le lecteur, comme dans l'autre poème, en perd aisément la trame ; il se noie dans un flot d'impressions : le pointillisme, tout en fournissant à l'auteur de beaux effets de lumière, l'égare dans le détail des descriptions de sensations et lui fait perdre cette noble ligne architecturale, indispensable à une œuvre parfaite.

Ce qui constitue cependant l'unité et l'intérêt des *Vigiles* c'est l'arrière-plan métaphysique que Przybyszewski donne, ici comme partout, à la redoutable passion de l'amour. Sans doute les contingences du récit sont un peu artificielles. Comme dans toute son œuvre, c'est dans un monde d'artistes qu'il nous transporte : le héros est peintre ; il est probablement aussi musicien et littérateur. La scène de la séduction commence par la lecture d'un poème de Dehnel accompagné au piano. Mais la douleur est réelle. La femme aimée est plus qu'une simple femme ; elle est comme une création de celui qui l'aime, elle est la fusion, en un être unique, d'une certaine réalité fortuite avec tous les rêves du héros, avec une « Idée » primitive, nourrie de tous les désirs de celui qui l'a conçue. Autour d'une femme, qui exerce sur lui un attrait assez puissant pour devenir un point de cristallisation, s'est concentrée toute l'activité antérieure de son esprit. Cette femme, en le trompant, en le quittant, lui arrache donc une partie de sa substance spirituelle et ruine son Individu. Cette tragédie de l'amour déçu, expliqué de la sorte par Przybyszewski, gagne en profondeur et en force, des éléments nouveaux s'ajoutent à cette lutte qu'est l'amour entre l'homme et la femme. Une déception, une séparation deviennent ainsi l'effondrement d'une personnalité. Cette réalisation en une femme d'une « Idée » est une variante de la théorie exposée dans la *Totenmesse* et qui

(1) *Vigilien* p. 51.

(2) *Vigilien* p. 52 et suivantes.

nous présente le Sexe projetant hors de lui le Cerveau, se divisant ainsi en deux éléments hostiles mais attirés irrésistiblement l'un vers l'autre. Ici l'homme « un », l'Androgyne si l'on veut, en l'âme duquel Sexe et Cerveau sont encore confondus et vivent en harmonie, se décompose ; la synthèse ancienne se résout en une thèse et une antithèse ; l'opposition du Cerveau et du Sexe apparaît, avec aussi leur attraction mutuelle : le Cerveau semblant ici représenté par l'artiste, et le Sexe par la femme, à laquelle Przybyszewski attribue (1) une grande part de la puissance subconsciente identique au Sexe, l'Individualité.

L'idée, en son essence relativement peu originale, puisqu'elle rappelle la « Volonté » de Schopenhauer, trouve dans les *Vigiles*, aussi bien que dans la *Totenmesse*, une application nouvelle, en ce sens qu'elle donne une explication plus profonde, plus dramatique de cette nostalgie tragique que l'homme a de la femme.

Le héros des *Vigiles* est à peu près le même personnage que celui de la *Messe des Morts* : même nervosité, même exagération des sensations, même vie indépendante de l'affectif vis-à-vis du conscient, du rationnel ; mais le tout, ici, comme en sourdine. Un peu artificiel dans son calme forcé, il est en somme plutôt création cérébrale que réalité vivante ; plus compréhensible cependant que ce « Certain » dont la mort volontaire ne semble pas toujours suffisamment motivée, bien qu'elle soit au fond le seul aboutissement et la seule solution possible. Il y a en effet dans les *Vigiles* un fait vraiment humain auquel nous sommes bien forcés de nous intéresser. En outre, l'amour n'y est pas un simple épisode heureux ou malheureux, il a un fond tragique et irréductible. L'homme et la femme ne sont pour Przybyszewski qu'un être unique séparé en deux personnes et dont l'attrait qu'ils exercent l'un sur l'autre est en fin de compte l'inextinguible et vain désir de se retrouver unis, réellement et définitivement unis, dans ce que Przybyszewski appelle l'androgynisme. C'est cette conception philosophique de l'amour qui, chez Przybyszewski, donne à la passion sa grandeur et son pessimisme.

Cette grandeur s'enveloppe parfois (en particulier dans

(1) Dans *Ola Hansson*.

l'Hymne à la « *Sehnsucht* ») d'une douceur qui donne au style une grâce flexible, une beauté mélodieuse :

« Und im Hintergrunde, im schwachen Nebel zerfliessend, « eine Hütte, halb zerfallen. (1) »

On pourrait citer aussi de longs passages de l'Hymne à la « *Sehnsucht* » qui commence ainsi : « Um dein Haupt ein « Kranz welker Blumen wie ein Gurt erloschener Sterne.. »

Cet Hymne à la *Sehnsucht*, origine de l'œuvre, en est le point culminant. Et nous ne pouvons terminer notre étude sans essayer de caractériser la « *Sehnsucht* » (Tesknota) de Przybyszewski. Elle n'est plus, en effet, comme chez les Romantiques, la nostalgie de tous les au-delà, de tous les inconnus. Celle de Przybyszewski est moins imprécise ; c'est la douleur de l'homme qui a perdu, en une femme qu'il croit infidèle, le meilleur de son Individu et de ses rêves. C'est la souffrance d'un être dont les éléments essentiels se sont dissociés et qui porte à son flanc la blessure béante, inguérissable, laissée par la symbolique côte d'Adam (*Vigiles* p. 23), à laquelle Przybyszewski, puisant volontiers ses comparaisons dans ses souvenirs religieux, fait allusion dans cet Hymne. C'est toujours bien du romantisme que nous retrouvons dans Przybyszewski, mais un romantisme enrichi, ou envenimé si l'on veut, de naturalisme, qui ne peut rien présenter sans lui donner quelques bases scientifiques vraisemblables.

La *Sehnsucht* (2) porte une ombre funèbre et tragique sur l'œuvre entière de Przybyszewski. Comme dans les poèmes de

(1) *Vigiles* p 17 — Citons encore :

« Und Duft von Rosen wie weiches Nebelleuchten durch die « laue Sommernacht...

« Blaue Fernen vor mir, weissblau flimmernde Fernen... (d° p 16) et plus loin : « Und ich sehe den Himmel zerfliessen in allen « Farben, in allen Gluten, in wolkigem Wechsel, in fliehender Hast.» (p. 17)

« Bevor ich dich sah, warst du in mir ; bevor ich dich in meinen « Armen hielt, lebstest du in meinen Farben, zucktest du aus meinen « Tönen, und wie ein Abendlicht mildernd und versöhnend lagst du « über meinen Erlebnissen, lagst und leuchtetest hinein mit seltsamen « Augen, und wobst sie mir mit weichen leuchtenden Händen zu « einer mystischen, verhallenden, zerfliessenden Melodie. (p. 18)

« Damals warst du so schön, und über dein Gesicht hin lag « es wie ein Dunsthauch über der hoffenden Frühlingserde. » (p. 37)

(2) Przybyszewski plaçait très haut cette *Sehnsucht*. Il dénie aux peuples non polonais le privilège de l'avoir ressentie.

Baudelaire, il y règne une atmosphère de sensualité macabre et religieuse. Przybyszewski respire avec délices l'enivrant parfum de l'encens et s'abandonne avec volupté aux flots irrésistibles de l'orgue. Cette forme sensuelle de l'esprit religieux chez l'incroyant qu'il était alors est nettement avouée : « Du, der mystische Reiz der Religionen, Du warst und bist meine Unsterblichkeit ». Elle donne aux *Vigiles* une saveur toute particulière, plus obsédante (et plus séduisante aussi) que celle de la *Messe des Morts*. (1)

(1) Voir par exemple le *Salve Regina* (p. 19) ; voir aussi la p. 35 la p. 51 (fête des morts célébrée par les défunts de la paroisse) — Les *Vigiles*, moins « tendues » que la *Messe des Morts*, renferment cependant de belles violences (p. ex. : das sturmgepeitschte Haar des Wortes, (p. 28) ; voir également la description du séducteur (pp. 26 et 27).

CHAPITRE XIV

EDOUARD MUNCH

Après son mariage avec Dagny, Przybyszewski eut d'étroites relations d'amitié avec le peintre norvégien Edouard Munch, qui pendant quelque temps fut une célébrité à Berlin (1).

Le *Kunstverein*, la plus importante des associations de peintres allemands, avait invité Munch, sans le connaître particulièrement, à exposer ses tableaux dans son local. L'origine norvégienne de Munch avait probablement été la cause principale de cet honneur, car le *Kunstverein* exposait le plus souvent des œuvres scandinaves. Munch avait alors trente ans ; il envoya la nombreuse collection de ses œuvres. Ces toiles indignèrent le jury (qui adressa à l'artiste une lettre offensée) et provoquèrent une scission dans le *Kunstverein* (2). Le peintre Max Liebermann, qui, d'après Przybyszewski, cherchait depuis long temps un prétexte pour s'évader de ce milieu étouffant, prit ardemment la défense de Munch, quitta l'association avec d'autres peintres, provoquant ainsi la « sécession » de Berlin. Pendant deux semaines les feuillets de la presse berlinoise ne parlèrent que de l'événement. L'opinion prit finalement le parti de Liebermann. Le nom de Munch fut dans toutes les bouches pendant quelque temps. Grâce à quelques amis, parmi lesquels nous trouvons le docteur Asch, Munch put exposer ses toiles dans deux ou trois salles au coin de la Friedrichsstrasse et de la Leipzigerstrasse. « Le nom de Munch, rendu déjà célèbre par la scis-

(1) Munch n'eut de relations avec Przybyszewski qu'à cette époque. Après la mort de Dagny, Stach rompit tous liens avec la Norvège. Les lettres que Munch lui écrivit sont toujours restées sans réponse. Munch lui envoya une série de ses gravures dont il n'accusa même pas réception. (Art. de Munch dans la *Pologne Littéraire* du 15 décembre 1928).

(2) En décembre 1892.

« sion des peintres allemands du *Kunstverein*, devint alors terriblement populaire : pendant les trois semaines que dura l'exposition de ses tableaux, tous les soi-disant intellectuels de Berlin hurlèrent et beuglèrent de rire... » (*Mémoires* I, p. 192).

Cela n'empêcha pas Przybyszewski d'écrire un article enthousiaste sur Munch. Il parut dans la *Freie Bühne*, (1) mais le rédacteur O. J. Bierbaum crut nécessaire d'ajouter une note qui laissait à Przybyszewski toute la responsabilité de son admiration.

En allant à son bureau de la *Gazeta Robotnicza*, Stach visitait presque tous les jours l'exposition, qui se trouvait sur son chemin. Il y rencontrait souvent le poète Dauthendey ; celui-ci « allait d'un tableau à l'autre, dans un recueillement extatique ». (*Mémoires* I, p. 192).

Przybyszewski était témoin de l'indicible misère matérielle de Munch. Est-ce la pitié ou simplement son admiration profonde pour l'artiste qui l'amena à écrire son article et à le publier une seconde fois, précédé d'une introduction, (2) dans une mince brochure avec trois autres études, l'une de Servaes, l'autre de Willy Pastor, la troisième de Julius Meier-Graefe ? Il semble y avoir plus que cela : « Une parenté spirituelle, nous dit-il, m'a rarement uni à un artiste, quel qu'il fût, aussi étroitement que je l'ai été avec E. Munch. La réciproque était vraie, lui-même « le faisait remarquer continuellement ». (d° p. 194).

L'article de Przybyszewski était méritoire. « Quand parut mon étude sur Munch, dit-il dans ses *Mémoires*, toute la confrérie littéraire fut convaincue que j'étais devenu fou ». (p. 195) Munch vint le trouver, profondément ému, et lui dit : « Je suis épouvanté de voir qu'un homme m'écoute aux mo-

(1) V. Jahrgang ; I-II Quartal, p. 150 à p. 156. (D'après Sawicki: *Przybyszewściana. Ruch Literacki*, Sept. 1932).

(2) Son introduction porte la date du 4 mars 1894. Nous avons pris comme base de notre étude le texte publié dans la brochure. Przybyszewski a compris qu'il lui était impossible de dépeindre seul une personnalité aussi complexe que celle de Munch, et il a eu recours à d'autres écrivains dont il a joint les articles au sien. Son jugement tout en faveur de Munch est un peu corrigé par celui, plus réservé, de Franz Servaes et par l'exposé « calme et objectif » de Willy Pastor, mais il s'accorde davantage avec l'enthousiasme de Meier-Graefe.

« ments les plus secrets de ma production ; mais moi aussi « je t'ai écouté ». Le lendemain il lui montra son fameux tableau *Skrig* (*Cri*) que Przybyszewski étudiera longuement dans sa brochure *Sur les Chemins de l'Âme* : « Je ne puis imaginer, dit-il, « qu'il soit possible de reproduire plus puissamment avec des « couleurs une œuvre littéraire, en l'espèce la *Totenmesse*. Seul « peut-être Félicien Rops a su réaliser une aussi belle transpo- « sition dans les *Diaboliques* de Barbey d'Aurévilly ? ». (*Mémoires*, I, p. 195).

Munch, chose rare chez un peintre, possédait une véritable culture littéraire, il connaissait parfaitement la littérature contemporaine, et notre auteur attachait une grande importance à ses jugements. Il s'intéressait par-dessus tout à l'occultisme. Quand Przybyszewski lui donna *Spiritisme et Animisme* d'Aksakof, il dévora l'ouvrage en une nuit. Il fut ravi quand Stach emprunta pour lui à la Bibliothèque Nationale le *De Cælo et Inferno* de Swedenborg. Aussi Przybyszewski nous dit dans ses *Mémoires* : « Mes relations avec Munch furent le dernier événement intellectuel vraiment profond que j'aie vécu en Allemagne... »

Przybyszewski, éditeur de la brochure sur Munch, en avait à ce titre écrit l'introduction (1). Il y rendait le Naturalisme responsable de l'incompréhension du public pour l'œuvre de Munch :

« La dernière étape de l'art dans son évolution, le Naturalisme, nous a rendus si étrangers à la vie psychique et aux « idées, a tellement obscurci nos regards pour tout ce qui est « profond et insondable, qu'il est maintenant presque impossible « d'imaginer tout de suite un autre idéal d'art qui ne se serve « même pas d'une technique réaliste et ait ses bases uniquement « dans l'élément psychique, dans les émotions les plus subtiles « et les plus délicates ». Przybyszewski estime surtout Munch parce qu'il a su rendre ce qu'il a en l'homme de profond, d'inexprimable par les voies rationnelles, ce que Przybyszewski lui-même, Ola Hansson, Chopin essayent de mettre à nu.

Dès les premières lignes de son article, il place le problème hors des limites de la peinture, dans le domaine de la pensée.

(1) *Das Werk des Edvard Munch*. Vier Beiträge von Stanislas Przybyszewski, Dr. Franz Servaes, Willy Pastor, Julius Meier-Graefe. Herausgegeben von Stanislas Przybyszewski. Berlin. S. Fischer 1894.

Suivant la méthode que nous lui connaissons, il oppose le monde subconscient au monde rationnel, l'« Individu » à la « Personnalité ». Le malaise qu'il ressentit quand il comprit que son « Individualité » percevait ce que sa « Personnalité » ne pouvait percevoir, et que quelque chose en lui vivait d'une autre vie, jouissait d'organes plus raffinés que ceux dont sa vie consciente disposait, il l'éprouva encore lorsqu'il connut les œuvres de Munch : « Je voyais de nouveau se manifester une « individualité nue » (1), je voyais « les créations d'une conscience somnambulesque, transcendante, vulgairement appelée «subconscience» ». Il précise ce qu'il entend par le subconscient qui, pour lui, nous l'avons vu dans son étude sur O. Hansson, ne représente pas simplement un degré inférieur du conscient, mais quelque chose d'entièrement différent, de diamétralement opposé, quelque chose d'inaliénable, d'immortel, un élément de base (Grundstock), sur lequel les hérédités greffent continuellement de nouvelles particularités ; il le compare à un germe qui se reproduit à l'infini en d'éternelles métempsychose. Cette conception de l'« Individu » est à peu près celle du « Sexe » et aussi (avec une nuance que nous avons déjà indiquée) celle de la « Volonté » schopenhauerienne.

Dans l'« Individualité » viennent se fondre toutes les impressions, les éléments les plus hétérogènes sont ressentis comme équivalents parce que l'« Individualité » réagit à tous avec le même « gefühlston » ; en elle la couleur devient ligne, le parfum devient son : le vers baudelairien qu'il cite : « Les parfums, les « couleurs et les sons se répondent » nous fait sentir tout ce que Przybyszewski et sa génération doivent à l'auteur des *Fleurs du Mal*.

Les lignes suivantes précisent bien le point de vue de Przybyszewski : « L'Individualité est ce qu'il y a d'éternel en l'homme, « et comme elle est infiniment plus ancienne et infiniment plus « réceptive que le jeune cerveau et possède des organes infiniment plus délicats, elle est le fondement premier (Urgrund) « de la vie psychique, elle sature (sättigt) les impressions, leur

(1) Un peu plus tard Przybyszewski emploiera fréquemment l'expression « naga dusza » (âme nue).

« donne la vie, se répand en elles avec le puissant flot sanguin
« des sentiments et des passions ». (pp. 13 et 14).

Aux yeux de Przybyszewski, Munch est le premier qui ait essayé de représenter les plus subtils états d'âme tels qu'ils apparaissent spontanément, tout à fait indépendamment de l'activité cérébrale, dans la pure « conscience individuelle ».

Przybyszewski passe ensuite à la description de diverses œuvres de Munch qui l'ont frappé à cette exposition de décembre 1893. Comme le sexuel subconscient l'intéresse par-dessus tout, on comprend qu'il étudie particulièrement un cycle de tableaux intitulé *Amour*, d'autant plus qu'à son avis, ce cycle caractérise pleinement la manière du peintre. Il nous le décrit dans le détail.

Il est caractéristique que son tableau préféré dans cette série représente un homme fléchissant sous le poids d'une femme au visage de vampire. « Il y a, dit-il, quelque chose de terrible-
« ment calme, d'impassible dans cette image ; une infinie fata-
« lité de résignation. L'homme roule sans arrêt en d'insondables
« abîmes, sans volonté, sans pouvoir, et il se réjouit de rouler
« ainsi, tel une pierre... De toute manière il ne se débarrassera
« pas du vampire ; il ne se débarrassera pas non plus de la
« douleur, et cette femme restera toujours là, à la même place,
« mordra éternellement de mille langues de vipères, de mille
« dents empoisonnées ».

Sujet cher à Przybyszewski qui y retrouve figurée toute sa philosophie de l'amour, joie dans le domaine conscient de la « personnalité », souffrance éternelle dans le domaine subconscient de l'« individu ». D'où ce jugement qu'il porte : « Ce
« tableau est peut-être celui qui est ressenti le plus individuelle-
« ment... » (c'est-à-dire celui où la conception est la plus profonde, la plus essentielle, et atteint à l'absolu de notre être). « A ces
« profondeurs l'amour devient une douleur cuisante, un vampire
« qui mord, un tourment affreux de ne pouvoir jamais, jamais
« se débarrasser de la femme, de ne pouvoir jamais, jamais ras-
« sasier les démons affamés des sens ». (p. 20).

Przybyszewski est vivement intéressé par le paysage de Munch qu'il appelle « eine Gefühlslandschaft » et dans lequel il trouve une correspondance exacte de la pure « individualité ».

Il ne s'étonne pas que Munch se soit heurté à une telle

opposition chez les critiques ; il explique ainsi ce fait : « Tous
 « les peintres furent jusqu'aujourd'hui peintres du monde exté-
 « rieur, tout sentiment qu'ils voulaient exposer, ils le revêtaient
 « d'un événement extérieur quelconque... » Munch a complète-
 ment rompu avec cette tradition ; il « s'efforce de représenter
 « immédiatement par la couleur des manifestations de l'âme. Il
 « peint comme seule peut voir une individualité nue, dont les
 « yeux ne sont détournés du monde des apparences pour se diri-
 « ger vers le monde intérieur. Ses paysages sont vus dans l'âme,
 « peut-être comme image d'une réminiscence platonicienne ». (p. 25). Tout ce qu'il représente est déformé, « les vaisseaux
 « semblent naviguer dans le ciel : ses images sont précisément
 « des correspondances absolues de certains groupes de sensa-
 « tions. C'est donc un domaine entièrement nouveau de l'art
 « que celui où Munch est entré le premier... » (p. 25, 26)

Munch est « le naturaliste par excellence des phénomènes
 de l'âme, tout a fait comme Liebermann, par exemple, est le
 naturaliste le plus absolu du monde extérieur » (p. 26). Les
 lois de la tradition, les formes choisies par elle dans le monde
 extérieur n'ont aucune valeur pour lui. Il s'efforce seulement
 d'exprimer la poussée du monde intérieur par des symboles rapi-
 des et grossiers. Pour Przybyszewski Munch est donc le peintre
 de la « surabondance psychique », qui extériorise les sentiments
 dans leur intensité la plus haute. De là la violence, la brutalité
 de ses œuvres. Il n'est pas sans traditions ; mais sa tradition est
 plus ancienne que celle du cerveau, de la « personnalité », et
 repose sur la pure vie « individuelle », sur la vision, la clair-
 voyance, le rêve, auxquels nous savons que Przybyszewski lui-
 même a si souvent recours. Il a aussi une tradition littéraire : il
 connaît les « Décadents » belges et français, dont le désir est
 « d'exprimer par des paroles les associations d'âme les plus déli-
 « cates et les plus subtiles, les plus légères et les plus intimes
 « manifestations de sentiments qui traversent l'âme comme des
 « ombres ». (p. 28)

« Leur âme, leur vie intérieure est l'unique réalité, un
 « COSMOS... »

L'art de ces écrivains (une note mentionne Maeterlinck)
 rappelle nettement quelques tendances constatées chez Przyby-
 szewski : « Il n'y a plus d'événements dans cet art, les impres-

« sions sont représentées dans leur éternel va-et-vient, sans liens
 « logiques produits par la réflexion, le contrôle de la conscience
 « est méprisé, parce qu'il dérange l'image présentée par l'âme
 « en construisant des suites logiques qui à l'origine n'existent
 « pas.

« Cet art n'agit que par la musique des mots qui expriment
 « un état d'âme, ou au moyen d'une suite d'images suggérant
 « cette atmosphère par des allusions... » (p. 29)

C'est donc le pouvoir de suggestion qu'admire Przybyszewski dans l'œuvre de Munch : et il cite à l'appui de sa thèse des paroles de Mallarmé : « Nommer un objet, c'est supprimer les trois
 « quarts de la jouissance du poème qui est faite du bonheur
 « de deviner peu à peu ; le suggérer, voilà le rêve ». (p. 29)

Przybyszewski se rend compte que le public est encore bien loin de telles joies. Mais les artistes qui peuvent les procurer sont pour lui les véritables aristocrates de l'esprit, les créateurs de valeurs nouvelles. Il voit en Munch un de ceux-là. Munch a leur fier ressentiment devant la meute des critiques, « la silencieuse solitude de ceux qui suivent leur propre voie » et « le grand destin de ceux qui, selon Barbey d'Aurévilly, n'ont durant leur vie qu'une preuve de leur génie : la faim et la misère ». (p. 31)

C'est sur ces orgueilleuses paroles du « Connétable des Lettres » que s'achève cet article, ou nous trouvons résumées, en quelques pages brèves et claires, les théories esthétiques de Przybyszewski.

Przybyszewski s'inspire ici toujours des mêmes principes, qu'il n'a pas été du reste le premier à défendre. Réagissant contre le matérialisme naturaliste, il arrive à une sorte d'idéalisme littéraire absolu, qui non seulement refuse au monde extérieur l'importance que la précédente génération d'écrivains lui accordait, mais lui enlève même l'existence, ou peu s'en faut. Ce que Przybyszewski met en relief et approuve dans Ola Hansson, ce qu'il essaiera de réaliser dans ses premières œuvres surtout, c'est la mise à l'écart des phénomènes visibles du monde extérieur. Il veut se porter tout entier sur l'étude des réactions intérieures dans ce qu'il appelle « l'Individualité ». Cette théorie peut être admise dans le domaine littéraire : l'étude purement

psychologique, la description des événements intérieurs, est possible, réalisable. Cette réalisation ne va certes pas sans inconvénients : le monde visible, cessant d'être étudié ou représenté pour lui-même, cesse de nourrir de son inépuisable sève l'obscur monde intérieur, qui, par un retour complet des choses, se trouve privé de ce qu'il y a peut-être d'essentiel en lui. L'écrivain devient trop abstrait, ou bien, s'il veut éviter cet écueil, il doit se jeter, comme le fait Przybyszewski, dans le monde des souvenirs, des rêves, des visions ; mais, tout en ne voulant étudier que les résonances du monde extérieur dans le monde intérieur, l'écrivain revient à son insu au monde extérieur qu'il fuyait, car ces rêves et visions s'inspirent en fin de compte d'événements extérieurs. Le monde des « apparences » s'est ainsi vengé de l'oubli où on voulait le laisser. Un excès dans l'application de ce précepte en littérature a donc son correctif inéluctable. Il n'en est pas de même dans les arts graphiques. Sans doute Munch est un grand peintre, dont l'influence a été très profonde en Allemagne, mais la tendance qu'il représentait ne devait-elle pas fatalement devenir dangereuse pour ceux de ses imitateurs qui le suivraient trop fidèlement ? Ne les amènerait-elle pas à négliger le monde extérieur pour ses retentissements intérieurs, à le supprimer au profit du monde des sentiments, à tuer la peinture au profit de la littérature ? Car, que reste-t-il de la peinture quand les données du monde extérieur passent au dernier plan ? Przybyszewski avait raison sans doute de prendre la défense de Munch, mais quand il se laissait aller à recommander ses procédés « intérieurs », « individualistes », il commettait une grave erreur de stratégie critique. Il contribuait à pousser la peinture hors du seul domaine où elle pût vivre, le domaine des formes, pour la mener vers l'abstraction, vers l'idéologie. Nous savons dans quelles incohérences la peinture moderne s'est parfois fourvoyée, incohérences encore plus graves que celles où le dadaïsme (application rigoureuse de certains principes de Przybyszewski) allait pousser la littérature.

Il y avait d'ailleurs dans cette défense de Munch plus de courage que de véritable originalité. Sans doute le grand public et les milieux officiels ne pouvaient comprendre cet art encore nouveau pour Berlin, et qui même à Paris quelques années plus tôt avait essuyé l'incompréhension de certains milieux « amateurs » ;

ceux-ci avaient réagi moins brutalement qu'à Berlin certes, mais n'avaient pas accepté sans moqueries les tendances d'un Van Gogh par exemple, ou d'un Gauguin. Mais à côté de la masse il y avait, à Berlin comme à Paris, un petit cercle d'initiés connus de Przybyszewski, et qui l'avaient préparé à ces œuvres imprévues du Norvégien. C'est ce milieu qu'avaient connu Dauthendey, Servaes, et probablement aussi Willy Pastor et Meier-Gräfe. Przybyszewski n'était donc pas seul de son avis.

Mais il était seul à le présenter de la sorte. Fidèle à sa manière, il prenait la question sous l'aspect métaphysique, donnant (semblable en cela à beaucoup de critiques allemands) une profondeur séduisante à son sujet. Le côté technique est à peine effleuré, comme du reste le style et la langue dans les brochures sur Nietzsche et Ola Hansson, ou la technique musicale dans l'étude sur Chopin. D'ailleurs ces années étaient une période de pleine réaction contre la simple vision naturaliste ou impressionniste, et la tendance générale en France, en Allemagne et partout était de pousser immédiatement au cœur des choses, de chercher à saisir l'essentiel, l'absolu. Depuis Baudelaire et Mallarmé on ne voyait plus guère dans la littérature et les arts graphiques qu'un symbole par où accéder à l'être. La vague naturaliste avait noyé ces tendances ; elles réapparaissaient dans le néo-romantisme avec une force accrue.

La critique de Przybyszewski avait le défaut de faire beaucoup moins connaître les œuvres étudiées que ses idées propres (1) et de tomber facilement dans la littérature en négligeant trop la technique. L'application de ses méthodes à la peinture et au dessin n'en est pas moins curieuse. Elle a en outre l'intérêt de nous montrer les liens qui unissent la pensée de Przybyszewski à celle d'écrivains comme Baudelaire, Mallarmé et Maeterlinck, dont l'amitié de Munch avait ranimé ou éveillé en lui le souvenir.

(1) Au fond Munch et Vigeland (auquel il allait bientôt consacrer une étude) étaient « les cadres dans lesquels il pouvait présenter « son propre programme », il lui servirent de « canevas » sur lesquels il pouvait développer librement sa théorie de l'âme nue. (*Mémoires* II, p. 100)

CHAPITRE XV

SEJOURS EN NORVEGE

L'étude sur Munch est la dernière œuvre que Przybyszewski ait écrite à Berlin. Des raisons de famille et des embarras d'argent l'amènèrent bientôt à faire de longs séjours à Kongsvinger, chez les parents de sa jeune femme Dagny. Dans le relatif isolement intellectuel où il se trouva, et sans doute grâce à la vie plus réglée qu'il dut mener dans cette petite ville de 2.000 habitants, il écrivit toute une série d'œuvres que nous étudierons plus loin. Par cette production rapide ainsi que par ses études d'occultisme, il voulait se libérer, nous dit-il, de sa nostalgie de la Pologne.

Avant son départ pour la Norvège, un petit fait se produisit dont les conséquences allaient être pour lui très importantes : l'écrivain polonais Miriam Przesmycki lui envoya son étude sur Maeterlinck (1) et sa traduction d'œuvres choisies de cet auteur. Przybyszewski ne pouvait en « croire ses yeux » : un poète polonais dont il connaissait et admirait un volume de vers, (2) s'adressait à lui et lui écrivait la « lettre affectueuse » qui accompagnait l'envoi !

A partir de ce moment s'engagea entre lui et Miriam une correspondance suivie. Les lettres de Miriam furent pour lui, pendant tout le temps qui le séparait encore de son retour en Pologne, une joie profonde (*Mémoires* I, p. 196). L'heureuse surprise que lui causa Miriam en lui envoyant son important travail sur Maeterlinck est sans doute à l'origine de l'affection que Stach lui porta toute sa vie et qui s'exprime encore en termes émus dans les *Mémoires* (I, p. 195, 196). Il ne devait

(1) Parue en 1894. Elle était une introduction au *Wybór pism dramatycznych*, traduction polonaise d'un *Choix d'œuvres dramatiques* de Maeterlinck.

(2) *Z czary młodości*.

le rencontrer que quelques années plus tard, à Paris, mais déjà Miriam exerçait sur lui « une influence réelle et ineffaçable » : « son influence, écrit-il, ne s'étendit pas à la partie créatrice de mon âme, mais chacune de ses indications fut pour moi précieuse et décisive. Désormais quand j'écrivis quelque chose, c'était en pensant à ce que Miriam en dirait... »

« ...Je ne puis trouver de mot qui exprime ma reconnaissance pour cet homme, cet artiste, le seul, vraiment le seul, qui me montrât le chemin de la Pologne. Il enflamma en moi ce douloureux désir nostalgique de la Pologne qui fit que désormais je me sentis étranger partout... » (*Mémoires I*, p. 196).

Przybyszewski lut et relut le bel avant-propos dont Miriam faisait précéder sa traduction de Maeterlinck (1). Il écouta attentivement, lui qui « marchait encore à tâtons », les paroles de celui qui « savait » et qui lui apportait ce qu'Ola Hansson n'avait naturellement pas pu lui donner : une connaissance plus profonde de la culture polonaise telle qu'elle se reflète dans les dernières œuvres de Słowacki. C'est Miriam qui lui envoya (2) le beau poème de Kasprówicz : *Na wzgórzu śmierci* (*Sur la colline de la mort*) dont Przybyszewski nous dit qu'il lui fut une « révélation ».

Chacune des lettres, toujours impatiemment attendues (3), qu'il recevait régulièrement de son nouvel ami, lui fut une leçon et un avertissement. Miriam n'aimait pas la nervosité inquiète avec laquelle Stach travaillait parfois (*Mémoires I*, p. 197). Ses critiques eurent certainement une influence heureuse.

Si l'on s'en remettait uniquement au témoignage des *Mémoires* (mais tout ce qui fut écrit sous le contrôle de Jadwiga au sujet de la Norvège et de Dagny est sujet à caution), le temps que Przybyszewski passa en Norvège aurait été pour lui une période d'isolement complet et de tristesse profonde. Il s'indigne qu'on ait pu faire de la péninsule sa « seconde patrie » et

(1) L'étude de cet avant-propos a été un événement considérable dans la vie intellectuelle de Przybyszewski, qui put ainsi connaître l'idéologie de Maeterlinck. L'importance que celui-ci donne au subconscient, ce qu'il dit du « mare tenebrarum », son « mysticisme scientifique » enfin, durent le frapper beaucoup.

(2) Avec sa seconde lettre.

(3) Surtout en Scandinavie.

ajoute : « ...C'est justement en Scandinavie que dans une nostalgie douloureuse, dans une sensation parfois désespérée de dépaysement, je pris conscience de ma nationalité... Si jamais j'ai senti la puissance du mal du pays, ce fut là où tout et tous m'étaient étrangers, si étrangers ! C'est là que mon âme s'exalta indiciblement au souvenir de la beauté du Gopło et de la Kujavie. Sans un séjour d'une telle durée en Scandinavie, je me demande si j'aurais jamais été capable d'écrire *Terre Kujaviennne* (*Z gleby kujawskiej*) ; mon corps seul séjournait là-bas ; mon âme jour et nuit s'échappait vers la Kujavie ou les Pałuki... » (*Mémoires* I, p. 200). (1)

Sans doute y a-t-il dans ces lignes quelque exagération, mais le fond semble vrai (2). Przybyszewski venait de Berlin où il habitait depuis plusieurs années et où il avait trouvé de bonnes amitiés et d'intéressantes relations. Il s'était habitué d'autant

(1) Voici quelques dates importantes pour l'histoire du séjour de Przybyszewski en Scandinavie :

1894. — Arrivée à Christiania en compagnie de Munch (le 24 mai) — Du mois de mai à la fin de l'année : séjour à Kongsvinger.

1895 — Kongsvinger : toute l'année (sauf en février à Berlin ? et en décembre à Stockholm) (le 6 septembre vote à la direction du « Pan » à Berlin ?).

1896 — Copenhague, en janvier et février (il y retourne en juin) : à Berlin de mai à décembre (avec Dagny).

1897 — A Berlin de janvier à mars avec Dagny ; à Kongsvinger de mai à la mi-juin ; à Berlin, sans Dagny, de la mi-juin à décembre.

1898 — A Berlin en janvier ; arrivée à Paris le 21 janvier ; départ pour l'Espagne le 28. Przybyszewski et Dagny passent en Espagne les mois de février, de mars et d'avril ; retour à Paris le 22 avril 1898 ; séjour à Paris jusque vers le 26 juin. A partir de cette date à Kongsvinger, jusqu'au 1^{er} septembre environ ; (d'après M. Helsztyński, *Corresp.* de Przybyszewski I, p. 92 (5)).

(2) C'est ainsi que, dès cette époque, il juge la Norvège, les Norvégiens, leur littérature et leur civilisation avec une sévérité trop grande (voir par exemple dans sa correspondance, I p. 132, une lettre d'octobre 1896 et, page 162, une autre écrite en juillet 1897). Dans une lettre à Dehmel du 27 Août 1894 il se plaint de « mourir d'ennui parfois » ; voir aussi ce qu'il dit à Toeplitz de l'ennui que lui donnent les rochers et les fjords (juillet-septembre 1895). A ce même Toeplitz il avait écrit pourtant un an plus tôt (27 juillet 1894) : « Je suis actuellement en Norvège avec ma femme, chez les parents de celle-ci : jamais je n'ai eu vie plus belle ni plus libre ». La large hospitalité des Juel faisait contraste avec la misère qu'il avait toujours connue jusqu'alors.

plus facilement à cette ville qu'il en comprenait, parlait et écrivait la langue depuis les années de Toruń. De Berlin il arrivait vite dans la plaine polonaise ; il trouvait aux environs de la capitale allemande le même ciel, le même paysage, presque les mêmes lacs que chez lui. Il quittait ce milieu familier pour une petite ville norvégienne où il changeait complètement d'habitudes, où il était privé des cafés et de leur bohème littéraire et artistique et devait se servir d'une langue qu'il parla toujours mal. Il était inévitable que malgré l'amour qu'éprouvaient l'un pour l'autre Dagny et Stach, celui-ci se sentît à certaines heures douloureusement dépaycé. Le souvenir d'un des rares Polonais qu'il rencontra au début de son séjour en Scandinavie ne pouvait qu'exalter sa nostalgie : ce Polonais s'appelait Szaciński et séjournerait en Suède depuis plus d'un quart de siècle. Exilé politique (il avait pris part au soulèvement de 1863), le désir d'un retour impossible dans son pays natal l'avait miné terriblement. Il finit par se tuer. Trois jours avant son suicide, Szaciński disait à Stach : « Quittez ce pays au plus vite : aucun Polonais ne peut y résister longtemps, tôt ou tard la nostalgie le tue. ... Je suis ici depuis plus de trente ans et chaque année est plus pénible que les précédentes ». (*Mémoires I*, p. 203).

Mais il ne faudrait pas croire que tout le temps passé en Norvège ait été une noire période dans la vie de Przybyszewski. Sa correspondance nous prouve qu'il eut de très bons moments chez les Juel et nous montre pourquoi il y travailla si bien : « Je suis extrêmement heureux ici, j'ai une tranquillité absolue, mon travail avance à merveille, mon roman (1) est presque fini : de ma vie je n'ai travaillé avec une telle aisance. Je sais aujourd'hui seulement ce que c'est qu'une existence calme et débarrassée de tout souci. Comme je ne dépense pas un pfennig pour vivre et que je travaille beaucoup, je pourrai aider mes père et mère : à la fin de ce mois j'enverrai dix à vingt couronnes pour Léon... » (2)

Il semble avoir ressenti vivement la beauté du printemps norvégien et des environs de Kongsvinger : « Rien de plus beau

(1) Il ne peut être question que de *Unterwegs*, deuxième partie de l'*Homo Sapiens*.

(2) Son plus jeune frère, qu'il aida à faire ses études (Lettre à ses parents du 5 juin 1894).

« que de grimper sur l'un de ces rochers et regarder de là-haut
 « les forêts, les chaumières éparses, peintes en rouge, toute la
 « suite des lacs et le superbe fleuve du Glommen !... Tout cela
 « est beau, très beau...

« Les gens d'ici sont extraordinairement sérieux et silen-
 « cieux ; il m'a été difficile au début de m'y habituer, mais
 « maintenant je suis tout à fait comme chez moi. Ma santé s'est
 « beaucoup améliorée ; je sens mes forces s'accroître de jour
 « en jour, et surtout mes nerfs se calment. Je passerais toute
 « ma vie ici le plus volontiers du monde. J'y séjournerai proba-
 « blement jusqu'à Noël. Tous sont très aimables pour moi...

« Il y a quelques jours j'ai été à Christiania ; on m'y a
 « invité à une grande soirée chez le ministre d'Etat, avec qui j'ai
 « beaucoup parlé des Polonais et de leurs relations avec la Russie
 « et la Prusse. J'ai rarement bavardé autant que ce soir-là, car
 « il y avait environ cinquante députés et j'ai été présenté presque
 « à tous. J'ai joué du piano et gagné la sympathie générale.
 « La presse d'ici m'a salué avec beaucoup de bienveillance, com-
 « me écrivain qui s'est toujours beaucoup intéressé à la littérature
 « norvégienne ; en un mot mon séjour à Christiania a été infi-
 « niment agréable. Je n'ai pas la moindre envie de reprendre
 « contact avec l'obscurantisme et les commérages polonais. Je
 « languis seulement du désir de revoir la maison... » (1)

Une lettre du 30 mai 1897 (la dernière qu'il ait écrite de Scandinavie à ses parents) respire la même joie : « de toute ma
 « vie je ne me suis senti aussi tranquille et aussi heureux que
 « maintenant. Je vis si heureux avec ma femme que je doute
 « qu'on puisse trouver un second couple comme le nôtre... On
 « m'entoure de l'affection et de la sollicitude que je pourrais
 « trouver dans la maison paternelle, car tous m'aiment et sont
 « en outre fiers de moi. Mon nom est connu ici. La plupart de
 « mes livres sont traduits et y sont très en vogue. Mon beau-père
 « est un homme très cultivé ; il lit mes ouvrages avec un grand
 « intérêt et une grande compréhension ; nous parlons de ma
 « production littéraire et des plans que je forme pour de nou-
 « velles œuvres ; tout son visage rayonne quand il lit quelque
 « chose de flatteur pour moi... Il a comme médecin une grande

(1) Lettre du 5 juin 1894 à ses parents.

« réputation : on vient même le chercher de Suède... Personne
 « ne sait ici ce que veut dire amasser une fortune ; chacun mène
 « le train de maison qu'a chez nous le propriétaire de trois vil-
 « lages ; personne n'a d'argent liquide mais tous vivent somp-
 « tueusement. Je doute que mon beau-père puisse disposer à
 « l'improviste de mille couronnes ; par contre il y a chez lui
 « trois servantes et la bonne de Zenon...

« ...Je ne puis dire comme je me plais ici et comme je m'y
 « sens bien... »

A vrai dire cette lettre et la précédente étaient écrites pour rassurer une mère inquiète sur le sort de son fils. Mais une part de ces sentiments était certainement sincère. La vie de Przybyszewski fut en Scandinavie plus douce que partout ailleurs (1). Pourtant, comme c'était son premier long séjour à l'étranger, il eut aussi des heures de dépression et de découragement, des moments de langueur et de nostalgie. Et, de même que dans ses lettres à sa mère il s'étend sur les instants heureux qu'il y passait, de même il insiste dans ses *Mémoires*, par haine rétrospective pour Dagny et par crainte de Jadwiga, sur la tristesse qu'il y a éprouvée.

Le journal danois *Politiken* publia le 28 mai 1894, un article (2) du poète Holger Drachmann qui l'avait connu à Berlin au café du *Porcelet Noir*. Drachmann nous dépeint le Przybyszewski de cette époque sous les traits d'un homme musclé, mince, aux yeux gris clairs profondément enfoncés dans l'orbite, avec un noble profil et une barbe d'apôtre ; ses cheveux blond foncé lui tombent en désordre sur le front ; il a la main d'une beauté peu commune, blanche et forte. Dagny l'enveloppe d'un regard affectueux quand il reste assis, blême, silencieux, pensif, ou bien aux moments où il se lève et prend la parole, passionnément, d'une voix étouffée, fanatique et toujours grave, souriant

(1) Sauf à Cracovie, les premiers mois qu'il y vécut.

(2) Cité par M. Sawicki (voir l'article qu'il a fait paraître dans les *Wiadomości Liter.* du 19 février 1934).

Son arrivée à Christiania le 24 mai 1894 (qui fut triomphale : on lui savait gré de ses curiosités et de sa sympathie pour les choses scandinaves) fut l'occasion de plusieurs articles dans divers journaux norvégiens ; celui de Drachmann semble avoir été le plus important. C'est peut-être alors qu'eut lieu la réception chez le ministre dont il est question dans la lettre du 5 juin 1894.

seulement à de très rares intervalles d'un bon sourire bref et clair quand il présente de la manière la plus paradoxale ses constructions poético-scientifiques.

Pendant les longs mois qu'il passa en Scandinavie de 1894 à 1897 (1), il écrivit une série d'ouvrages importants : *Homo Sapiens*, *De Profundis*, *Sur les Chemins de l'Âme*, *La Synagogue de Satan*, *Les Fils de Satan*, le drame *Le Bonheur*. Cette activité presque fébrile et toute nouvelle chez Przybyszewski, il l'explique dans ses *Mémoires* par le désir qu'il eut de « neutraliser » la nostalgie qui le dévorait. La chose est possible ; mais il est incontestable (les lettres citées plus haut le prouvent) que le calme de la petite ville et l'accueil bienveillant des Juel lui donnèrent la possibilité de travailler et d'écrire comme il n'avait jamais pu le faire jusqu'alors : il était pendant ces mois débarrassé du lourd souci du pain quotidien, et obligé de mener une vie plus régulière qu'à Berlin. La demeure de son beau-père se trouvait à un kilomètre de la ville, elle devait être un asile rêvé pour un écrivain : c'était une vaste maison de bois, peinte en blanc, entourée d'un grand jardin et dont les fenêtres donnaient sur un pays boisé et accidenté, traversé par le Glommen. Elle portait le nom de « Rolighed » (repos). Le 28 septembre 1895 y était né le premier enfant de Dagny que, dans son affection pour Miriam, Przybyszewski avait appelé Zénon.

La famille du Docteur Juel était aristocratique et cultivée. On s'y occupait de musique et de littérature, et l'on y organisait de temps en temps des réceptions. Le Docteur Juel était connu pour sa grande bonté, mais il évitait de trop fréquentes relations avec les habitants de Kongsvinger. Lui et les siens vivaient dans un certain isolement.

Bien que plus de quarante années se soient écoulées depuis les séjours de Przybyszewski en Norvège, son souvenir et celui de Dagny sont encore vivants dans la petite ville, où M. Sawicki a pu recueillir de nombreux renseignements sur eux. (2) On lui a dépeint Dagny, les paupières toujours à demi closes, avec un

(1) « Je fus obligé cinq années de suite de passer en Scandinavie « le printemps et l'été jusqu'à la fin de l'automne, et une fois même « un hiver entier ». (*Mémoires* I, p. 199;

2) Publiés dans l'article déjà mentionné.

rire étonnant mais toujours discret, fumant des cigarettes (à cette époque !) d'une manière particulièrement gracieuse ; elle avait un charme qui la rendait irrésistible. Elle discutait avec une extraordinaire animation, savait parler de tout, avait sur toutes choses son opinion. Elle étouffait un peu dans l'atmosphère norvégienne, voulait voir le vaste monde. De son second séjour en Allemagne (1), elle avait ramené un époux : Stanislas Przybyszewski, avec cette justification pour ses amies : « Nous avons un mark comme fortune, nous pouvions donc nous marier » ; cette explication pouvait amuser les amies ; elle eut certainement moins de succès auprès des Juel. Przybyszewski, peut-être parce qu'il parlait médiocrement le norvégien, et probablement aussi parce qu'il sentait la déception causée par son mariage aux parents de sa femme, était souvent silencieux ; personne, sauf Dagny, ne croyait qu'il dût jamais devenir quelqu'un d'extraordinaire. Mais il avait enchanté tout le monde par sa manière de jouer Chopin, malgré les critiques qu'on faisait sur son manque de technique. A Kongsvinger Przybyszewski ne parlait qu'aux familiers de la maison. Une réelle affection l'attacha bientôt à son beau-père. Il engageait avec lui de longues discussions politiques et sociales. Un souvenir nous reste de cette amitié dans une lettre écrite par Przybyszewski le 1^{er} Décembre 1897 et envoyée de Berlin au docteur Juel (2). Cette lettre nous donne quelques détails précis sur la vie de Przybyszewski et de Dagny. Les deux époux vécurent parfois assez longtemps séparés, Dagny passant une fois au moins (en 1897, comme la lettre nous l'indique) six mois à Kongsvinger, probablement à cause de la naissance attendue de sa fille Iwi. Przybyszewski, resté seul à Berlin sans sa « Dusia » souffrit beaucoup de la séparation : « Je suis très « nerveux à vrai dire, écrit-il dans cette lettre, mais c'est seule-
« ment parce que je suis resté cette année six mois sans voir
« Dusia : c'est pour moi une chose terrible... » (3)

1) Article précité : elle avait séjourné pour la première fois en Allemagne dans une austère pension d'Erfurt.

2) Publié en décembre 1932 par le *Ruch Literacki* (n° 10).

3) Cette lettre et deux autres encore (publiées dans les *Wiad Liter.* du 30 sept. 1928) envoyées à un ami, l'une de Kongsvinger le 1^{er} mai 1897, la seconde de Berlin, témoignent d'une manière irréfutable de sa passion pour Dagny.

Stach et Dagny, au dire d'une amie, Madame G. (1), s'aimaient beaucoup. Ils faisaient ensemble de longues promenades dans les pittoresques alentours de Kongsvinger, mais, toujours d'après le même témoin, ni le plaisir qu'il trouvait dans la contemplation des paysages norvégiens, ni les bonnes relations qu'il entretenait avec ses beaux-parents, ni la lecture, ni le travail littéraire ne satisfaisaient pleinement Przybyszewski. Sa femme parlait de nostalgie. En société il restait le plus souvent assis, replié sur lui-même et silencieux, pendant que Dagny parlait des questions les plus diverses. Elle avait évidemment sur lui une profonde influence. Inutile d'ajouter qu'un ménage de cette sorte provoquait dans la petite ville bien des cancans.

On comprend que Przybyszewski ne soit jamais resté à Kongsvinger une année entière sans interruption. Parfois Dagny l'accompagnait à Berlin.

Pendant le premier séjour qu'il fit chez les Juel il ne s'exprimait qu'en allemand. Plus tard, sa femme lui ayant appris le norvégien, il se mit à le parler, mais si mal qu'on pouvait à peine le comprendre ; avec Dagny il se servait presque toujours de l'allemand. Grâce à elle, en tout cas, il parvint à lire dans l'original les œuvres des écrivains norvégiens et peut-être même celles de Strindberg. (2)

Quelques lettres écrites par Przybyszewski au cours de ces années nous renseignent sur son activité.

L'une d'elles, datée du 29 août 1895, envoyée de Kongsvinger à l'écrivain Arne Garborg (selon toute vraisemblance) (3) nous montre l'intérêt que portait Przybyszewski à la nouvelle revue allemande *Pan*, qui commençait à paraître, et dont il s'occupait avec O. J. Bierbaum, Meier-Graefe et un certain nombre d'artistes et d'écrivains scandinaves ; il s'efforçait d'arracher cette revue à l'emprise menaçante des « Geheimräte » (qui auraient voulu en faire « un organe deutsch-national, conservateur et patriotique ») et de soustraire aussi à leur influence la maison d'édition du même nom, dont le but était de n'éditer que des

(1) Voir art. déjà cité de M. Sawicki.

(2) Article précité de M. Sawicki.

(3) Publiée par M. Sawicki : *Ruch Liter.* 1932 n° 10 (Nous l'avons déjà mentionnée plus haut).

ouvrages modernes, et qui en outre voulait posséder une salle d'exposition indépendante.

Son activité restait donc tournée vers Berlin. L'année 1897 semble, d'après d'autres lettres, avoir été particulièrement laborieuse : « Je travaille beaucoup. Il me semble que j'écirai ici « (à Kongsvinger) tout ce que je ne pouvais écrire il y a trois « mois par manque de maturité... » (1)

Nous le trouvons bientôt à Berlin aux prises avec toutes les difficultés d'un directeur de revue ; il était revenu de Kongsvinger plus tôt qu'il ne le pensait. Une lettre du 10 Juillet 1897 nous apprend qu'il s'était chargé de la rédaction de la *Metaphysische Rundschau*, une revue « consacrée à la mystique et à la magie ». « Un travail fou pour commencer, écrit-il, et avec cela « un désir insupportable, furieux, allant jusqu'à la manie, de « voir Dusia. Jésus Marie, que je languis, languis d'elle ! ».

Dans une troisième lettre enfin (2), il annonce qu'il a pris la rédaction de la *Kritik*, où il trouve aussi bien des difficultés, surtout pour la partie politique du périodique, envers lequel la polaire se montre très méfiante. Ce travail lui procure quelques ressources, modestes mais sûres. Il annonce également que son drame (*Das Grosse Glück*) sera joué le 15 décembre (1897) à Leipzig et qu'il lui faudra assister à la représentation.

C'est pendant ces années où il vit alternativement à Berlin et en Scandinavie que sa réputation s'étend et que son influence commence à s'exercer nettement sur de jeunes écrivains tchèques. Nous savons déjà quelle impression la *Messe des Morts* avait faite sur Procházka et Jiri Karásek ze Lvovic. En fondant leur *Moderni Revue* ils pensèrent surtout à Przybyszewski, qui avait déjà des admirateurs passionnés dans les milieux littéraires tchèques. Procházka découvrit qu'il vivait dans une petite ville de Norvège. Aussitôt il lui expédia les premiers cahiers du périodique. Przybyszewski l'accueillit avec enthousiasme ; il l'appela « la meilleure revue de la jeune Europe ». Dès lors il envoya de fréquents articles que Procházka et Karásek traduisaient en tchèque et publiaient. C'est par ces articles que les Tchèques connurent les écrivains allemands Dehmel, Schlaf, Mombert.

(1) Lettre du 1^{er} mai 1897 publiée dans les *Wiad. Liter.* 1928 n° 40

(2) Ecrite le 1^{er} décembre 1897, à Berlin presque certainement ; publiée par le *Ruch Liter.* de décembre 1932, n° 10.

ainsi que Munch et Vigeland. Przybyszewski faisait parvenir de nombreuses photographies et des lithographies de Munch que la revue reproduisait au grand scandale des bonnes gens.

Przybyszewski entretint pendant de longues années une correspondance suivie avec Procházka et Karásek. Dans la suite il vint souvent à Prague. Il songea même à s'y établir définitivement, tant l'attiraient la beauté de la ville et les amitiés qu'il y avait acquises. Il disait toujours qu'on l'avait connu en Tchécoslovaquie avant qu'on lui eût fait cet honneur en Pologne. (1)

Les *Mémoires* mentionnent encore deux Polonais qui semblent aussi avoir beaucoup souffert de leur séjour en Scandinavie. L'un le comte Czapski qui « s'éteignait à la même époque dans « une maison d'aliénés à Lund » (*Mémoires* I, p. 204). L'autre, Henri Bukowski, « qui, à Stockholm, devenait de plus en plus excentrique » et dont « la belle silhouette avait été dessinée par « Stefan Żeromski dans les *Gens sans maison* (*Mémoires* I, p. « 204) ». Ce curieux homme, animé « d'un amour fanatique « pour la Pologne » et dont le cœur ardent était prêt à tous les sacrifices et toutes les générosités, s'était beaucoup occupé de Żeromski, à qui il avait procuré une situation à la Bibliothèque de Rapperswyl, en Suisse. Bukowski avait retrouvé en Suède un grand nombre de souvenirs et de livres polonais anciens que les armées suédoises avaient enlevés au cours de leurs incursions en Pologne. Il avait enrichi le musée de Rapperswyl d'innombrables dons. Il avait à Stockholm un remarquable magasin d'antiquités, « le plus beau et le plus riche de Scandinavie, « fréquemment visité, surtout par les têtes couronnées de l'Europe de ce temps » (Il n'avait pas toujours à se féliciter de leur discrétion) (2). Connaissant son savoir, on venait le consulter de loin, voire d'Angleterre et d'Amérique, sur des points litigieux de sa difficile profession. (*Mémoires* I, p. 205)

Przybyszewski avait trop le goût des déplacements pour passer à Kongsvinger tout le temps de son séjour. Il alla à Stockholm (3) et y fit la connaissance de Bukowski dont il fré-

(1) Article de J. Karásek dans les *Wiadom. Liter.* de 1928, n° 18.

(2) Voir à ce sujet dans les *Mémoires* (p. 205 et 206) quelques détails édifiants.

(3) On habitait son beau-frère M. Holge Bäckström, professeur à l'Université. M. Bäckström avait épousé une sœur de Dagny.

quenta le magasin remplit de précieux objets d'art. Bukowski l'initiait à leur compréhension, se déprenant un moment de sa morose taciturnité et de son allure fantasque. Stach conserva un radieux souvenir des heures qu'il avait passées auprès du vieil antiquaire au noble et beau visage. C'est chez lui qu'il connut la première nouvelle de Żeromski : *Corbeaux et corneilles nous déchirent*. Il la lut dans une crise de nostalgie, une veille de Noël, et elle le frappa vivement.

Przybyszewski ressentit à Stockholm une des émotions les plus fortes de toute sa vie, quand il assista à une représentation donnée par Eléonora Duse. Il la vit jouer cinq fois : dans *La Dame aux Camélias* de Dumas fils et la *Nora* d'Ibsen, dans une pièce de Sudermann et dans deux comédies françaises ou italiennes. Son jeu lui sembla être une merveilleuse révélation de l'âme féminine. Il n'avait pas besoin de connaître la langue dans laquelle elle s'exprimait. « Elle aurait pu aussi bien parler fin-
« nois ou quelque pali indou, que l'on aurait compris chaque
« mot. Et ce mot se voyait ; je compris pour la première
« fois que le mot est quelque chose de matériel, qu'on peut le
« voir réellement... » Chaque muscle de son visage lui semblait parler un langage parfaitement clair. (*Mémoires I*, p. 207)

Il admirait surtout sa manière de remplacer par quelque mouvement de ses mains divinement belles, ou par un silence impressionnant, les lieux communs, les banalités qu'elle ne pouvait se résoudre à dire. Il s'émerveillait de la voir donner ainsi une vie nouvelle à la *Nora* d'Ibsen (à la grande indignation de celui-ci) et à la *Dame aux camélias*. Il ajoutait : « L'essence du
« drame se révéla à moi dans le jeu de la Duse. Chaque fois
« que j'écrivis un drame, je l'eus devant les yeux... » et il insiste un peu plus loin : « Oh ! ce fut un événement infiniment
« riche de conséquences ; il est la clef de la technique de mes
« drames ». (*Mémoires I*, p. 209). Il fallait, en effet, que le jeu de la Duse l'eût enthousiasmé pour qu'il se fût décidé à venir cinq fois au théâtre, lui qui nous dit y être allé seulement deux fois pendant son séjour de sept années à Berlin.

A Stockholm aussi il eut l'occasion de connaître Ellen Key qui avait désiré le voir et à laquelle il alla volontiers rendre visite, car elle était, nous dit-il, « la plus raisonnable de toutes les

« féministes : la seule qui fût en état de penser sainement » (*Mémoires I*, p. 210)

De Kongsvinger à Christiania il n'y avait qu'un pas ; Przybyszewski le fit sans doute souvent, et dès son arrivée dans cette ville il entra en relations avec la bohème norvégienne des peintres et des littérateurs (*Mémoires I*, p. 210). La première prise de contact se fit grâce à son fidèle et inséparable ami le peintre Edouard Munch, avec lequel il avait entrepris son premier voyage en Norvège.

D'après les *Mémoires* Przybyszewski ne trouva plus que d'assez pauvres restes de l'ancienne bohème fondée par Hans Jaeger, Christian Krogh et Arne Garborg. Hans Jaeger « était un expérimentateur démoniaque » qui avait une puissance extraordinaire de suggestion et s'en était servi pour provoquer le suicide de plusieurs de ses jeunes adeptes. Une de ses victimes avait pu échapper à temps à sa maléfique influence et l'avait accusé. L'inquiétant personnage avait quitté la Norvège et s'était réfugié à Paris. De même Christian Krogh dut s'enfuir après la publication de son livre *Albertine* (histoire d'une prostituée) et Arne Garborg fut obligé de passer en Allemagne à cause de ses *Bondestudenter* (Etudiants paysans). Le départ de ces trois hommes, dont le plus distingué était Arne Garborg, avait enlevé tout point d'appui à la bohème norvégienne, et Przybyszewski ne pouvait y rencontrer de figures qui se fussent imposées à son attention.

Le cas Jaeger cependant le frappa et offrit un aliment à son goût du satanisme. Quelques-uns des littérateurs ou artistes qu'il connut à Christiania vivaient encore du souvenir de Jaeger ; ils étaient d'avis que « dans toute l'Europe il n'y avait sans doute « pas de démon plus grand ni plus méchant, et qui disposât « d'un pouvoir plus considérable ». (1)

Les réunions de cette bohème n'étaient pas attirantes. On y buvait sec ; on gardait le silence pendant des heures, puis tout à coup éclatait sans cause apparente une querelle où débordait la haine que se portaient mutuellement ces naufragés de la vie. Les voies de fait n'étaient pas exclues.

(1) Przybyszewski n'avait pas ce pouvoir démoniaque, mais il aimait jouer au sataniste et pousser au suicide les jeunes qui l'entouraient.

Przybyszewski explique cette explosion par le dépit secret qu'éprouvaient tous ces artistes de sentir en eux une telle impuissance de production esthétique, alors que leurs aînés avaient ébloui le monde. Ils ne pouvaient pardonner à ces aînés leur succès et ils les critiquaient brutalement ; ils exceptaient pourtant le danois E. P. Jacobsen, dont les romans *Nils Lyhne* et *Marie Grubbe* devinrent avec le *Journal d'un séducteur* de Kierkegaard « comme la Bible de la jeune génération littéraire, non seulement en Norvège, mais aussi dans toute la Scandinavie » (*Mémoires I*, p. 214).

Quelques écrivains jouissaient aussi d'un grand prestige : Maupassant, Bourget, le néo-catholique Hello et surtout Dostoïevski. C'est à cet engouement des Scandinaves pour l'auteur de *L'Idiot* que Przybyszewski dut probablement de pouvoir compléter la connaissance insuffisante qu'il avait de lui. Jusqu'alors il n'avait lu que *Crime et Châtiment* ; grâce à « l'admirable traduction norvégienne » qu'il trouva, grâce aussi à des traductions françaises, il put lire Dostoïevski en entier.

Dostoïevski était à cette époque l'objet d'un véritable culte en Scandinavie ; mais Przybyszewski a l'impression qu'il n'y était pas véritablement compris et que seul Knut Hamsun avait su le pénétrer, « naturellement dans la mesure où un Norvégien peut comprendre un Slave ». (d° p. 215)

C'est peut-être pour cette raison que Przybyszewski nourrissait une telle admiration pour Knut Hamsun et qu'il dut « se défendre des pieds et des mains contre l'influence toute puissante de ce gigantesque Shakespeare de la nouvelle ». (d° p. 215).

La présence de Przybyszewski rendit moins hargneuses et moins tumultueuses les réunions de la bohème de Christiania. Grâce à Holger Drachmann (1) il n'était plus un inconnu pour elle. « En outre le bruit s'était répandu déjà que le vieil Ibsen, « si hermétiquement boutonné, qu'à part les boutons de sa « redingote fermée jusqu'au menton, rien ne se voyait de lui,

(1) Przybyszewski était connu à Christiania surtout par les articles de Holger Drachmann dans le journal *Politiken*, que tout le monde lisait en Scandinavie, même les ouvriers. Drachmann et lui avaient eu à Berlin d'excellentes relations d'amitié.

« m'avait fait l'honneur, la veille de ma visite à Szaciński, d'une aimable conversation dans un raout, chez le ministre Blehr (1).

« Et voici ce qu'avait été cette conversation mémorable... :
 « Ah, ah ! — un très aimable serrement de main — j'ai déjà
 « entendu beaucoup, beaucoup parler de vous — beaucoup de
 « bien et beaucoup de mal, mais il vaut mieux qu'on entende
 « dire beaucoup de mal d'un jeune artiste. » A ce moment une
 « Excellence quelconque nous aborda et la conversation s'in-
 « terrompit ». (*Mémoires I*, p. 217)

La première réunion au *Café Grand* fut donc un triomphe pour Przybyszewski. Malheureusement les libations durent s'interrompre à onze heures du soir, heure où tous les cafés de Christiania étaient obligés de fermer leurs portes. On délibéra ensuite dans la rue sur la manière dont on achèverait la fête. Przybyszewski se fût difficilement séparé de ses nouveaux compagnons, d'autant plus que, dix minutes avant l'instant fatal, Knut Hamsun était arrivé avec un ami. Hamsun désirait remercier Przybyszewski d'un article enthousiaste que celui-ci avait consacré à son œuvre.
 (2) L'arrivée du romancier avait fait une grande impression sur Stach : « J'étais déjà bien saoul, dit-il, quand Knut Hamsun
 « s'approcha de moi ; mais je me dégrisai à l'instant même. Ce
 « réveil subit et complet d'une ivresse totale ne se renouvela
 « qu'une fois dans mon existence... (3)

La discussion en plein air ne dura pas longtemps. L'ami de Knut (un riche négociant en vins) proposa à toute la société (une dizaine de personnes) de venir chez lui. On accepta avec joie, surtout Stach, à qui il eût été « infiniment désagréable de
 « se séparer à ce moment-là de Hamsun » (4). Tous se mirent donc en route et arrivèrent à la maison de l'hôte, qui fit servir à ses invités de l'authentique champagne « en extraordinaire abondance » et les mena ensuite dans une salle voisine où se trouvait un magnifique piano. Ce négociant était en même temps

(1) Un parent de M^{me} Juel née Blehr, mère de Dagny. Voir Helsingforski, *Corr. de Przyb.* I, p. 92 (1).

(2) Dans la *Zukunft* de Maximilian Harden et en réponse à une attaque de Fritz Holländer contre Hamsun.

(3) Lors d'une représentation à Łódź de son drame *Pour le Bonheur* dont le comédien Edouard Olszewski jouait un des principaux rôles (celui de Zdżarski).

(4) Il se lia avec lui d'une cordiale et durable amitié.

amateur de musique ; il avait composé de jolies chansons pour enfants. Hamsun fit asseoir Stach au piano. On l'y retint longtemps. Il finit par jouer le célèbre cantique polonais « *Święty Boże, święty mocny* ». Il le joua et le rejoua ; il y mit tant de passion et de regret de son pays natal que tous furent saisis par ce chant tragique et se mirent à le chanter à leur tour. Stach leur montra ensuite comment en Pologne les pécheurs se couchaient sur le sol de l'église, les bras en croix, pendant qu'on chantait ce cantique, et lui-même, ainsi allongé à terre, fut pris d'une violente nostalgie (où l'ivresse avait sans doute sa part) et éclata en sanglots.

Il faisait grand jour quand Jappe, un des invités, le ramena à son propre logis, l'hôtel où était descendu Przybyszewski étant trop éloigné. Après de telles libations et de telles émotions, Stach dut s'endormir bien vite. Un cri le réveilla soudain : « Prépare-toi à la mort ! » Il recouvra difficilement sa présence d'esprit et aperçut, debout sur son lit, Jappe pris d'une crise de démence. qui dirigeait vers son hôte un revolver, en répétant : « Prépare-toi à la mort ! » Avant que Przybyszewski pût répondre, deux balles sifflèrent à son oreille. Il arriva, Dieu sait comment, à maîtriser le forcené. Mais « je n'avais, dit-il, jamais senti aussi « intensément que ce matin-là le voisinage de la mort. Deux fois « j'avais été tout près de me noyer dans le Gopło et l'on m'avait « rappelé à la vie avec beaucoup de difficulté ; la volupté de la « mort me fut familière dès ma plus tendre enfance : un jour, « saisi du pressentiment singulier de quelque chose d'effrayant, « ma mère se précipita dans la salle où ma tante folle m'avait « pris par les pieds (j'avais un an) et me balançait en l'air pour « me briser la tête contre la muraille... Mais jamais la mort ne « me regarda dans les yeux aussi profondément, aussi familiè- « rement que lorsque j'eus raison de ce fou furieux. En cet ins- « tant terrible s'ouvrit tout grand pour moi le secret de la mort, « autour duquel je commençai dès lors à tourner continelle- « ment. Cette porte ouverte se ferma aussitôt, mais je savais « désormais où reposaient les mystères de la mort ». (*Mémoires* I, p. 221)

Le lendemain de ce jour mémorable, à midi, Stach vit pour la seconde fois Ibsen qui lui répéta à peu près ce qu'il lui avait dit lors de leur première rencontre : « Ah ! Ah ! je vous con-

« nais déjà ; j'ai entendu dire beaucoup de bien de vous et beau-
 « coup de mal ; mais il est bon, très bon que l'on dise beaucoup
 « de mal d'un jeune artiste (je m'inclinai de nouveau profon-
 « dément) et quand vous irez à Berlin, saluez de ma part mon
 « ami Blumenthal !

« Il me serra la main et d'un pas hiératique... il entra au
 « café Grand où déjà l'attendaient tous les journaux allemands
 « (qu'il étudiait de la première ligne à la dernière) et une
 « bouteille de whisky ». (d° p. 222)

Przybyszewski connut aussi un peu plus tard le contempo-
 rain d'Ibsen, Bjørnstjerne Bjørnson, en qui il voit le seul homme
 politique qui ait été un grand créateur. Il nous a laissé peu de
 renseignements sur cette entrevue, moins rapide et moins banale
 cependant que celles qu'il avait eues avec Ibsen. Przybyszewski
 admirait beaucoup Bjørnstjerne Bjørnson. Il lui semblait être le
 plus noble type d'homme qu'eût produit la paysanne Norvège et
 il plaçait son drame *Au-delà des forces humaines* au niveau de
 la *Puissance des Ténèbres* de Tolstoï, qui était pour lui le drame
 le plus admirable du siècle. L'intransigeance nationale de Bjørn-
 son impressionna Stach :

« Qu'il était fier, ce Bjørn-Bjørnson, de ne point connaî-
 « tre d'autre langue que la sienne ! « Personne en revanche ne
 « la possède comme moi ! » me dit-il avec un grand orgueil
 « (heureusement que je savais déjà le norvégien, autrement je
 « n'aurais pu me faire comprendre de lui ni le comprendre). En
 « même temps il attira mon attention sur son magnifique gilet...
 « Il faut bien prendre garde, dit-il, à l'architecture de son corps.
 « Vous n'imaginez pas quel rôle important joue cette architec-
 « ture extérieure dans la vie de l'artiste et de l'homme poli-
 « tique ! ». (d° p. 230)

Le contact immédiat, mais trop bref, qu'il eut avec Ibsen et
 Bjørnson fut donc peu de chose dans la vie de Przybyszewski —
 à moins que les *Mémoires* n'aient pris plaisir à réduire encore
 malicieusement l'impression que tous deux firent sur lui, et c'est
 bien possible, quand on pense à l'obstination avec laquelle il
 refuse à la Norvège toute influence sur son œuvre. Nous ne pou-
 vons l'en croire : ce séjour en Norvège, plusieurs fois interrompu,

mais qui en tout dura près de trois ans (1), ne resta certainement pas sans conséquences, surtout que Przybyszewski était encore jeune (2) et fut toujours d'une grande impressionnabilité.

Le pays lui-même ne semble pas l'avoir grandement séduit. Przybyszewski est l'homme de la plaine, et le pays scandinave, avec son sol tourmenté, ne l'attira pas beaucoup. Le seul souvenir précis qu'il en ait laissé dans ses *Mémoires* est celui des nuits d'été scandinaves si étrangement claires, et celui du Glommen (3) où il se complut pendant des heures à voir lutter entre eux les troncs d'arbres que ses flots sauvages entraînent des forêts jusqu'à la côte (*Mémoires* I, p. 228). L'atmosphère et le paysage norvégiens semblent avoir agi sur lui d'une manière négative : ils le repoussèrent et le rejetèrent vers la plaine polonaise, vers sa patrie. Tout n'est pas imaginaire dans ce que les *Mémoires* nous disent de sa nostalgie que le séjour en Scandinavie rendit si lancinante : c'est peut-être surtout la Norvège qui par réaction le ramena à la Pologne, à sa littérature et à sa langue.

Le monde des penseurs et artistes scandinaves l'a sûrement influencé quoiqu'il s'en défende. Laissant à part Munch et Vigeland (4) envers lesquels il a reconnu ouvertement sa dette, il est indéniable qu'Ibsen (si grotesques qu'aient pu être ses deux entrevues personnelles avec lui) a laissé des traces dans son œuvre. Nous le verrons plus tard.

Mais le principal effet de son séjour à Kongsvinger fut de lui donner plus de loisirs qu'à Berlin. Pour se distraire de l'ennui dont il souffrait, peut-être aussi par amour-propre devant la famille de sa femme, il se mit à écrire avec plus d'ardeur qu'il n'en avait jamais eu et acheva, outre la Trilogie d'*Homo Sapiens*, *De profundis*, *Sur les Chemins de l'âme*, *La Synagogue de Satan*, *Fils de Satan*, sans parler d'articles divers qu'il publia par exem-

(1) *Mémoires* I, p. 228.

(2) Il avait à peu près 26 ans lors de son premier voyage en Norvège (1894).

(3) Large torrent qui passe à Kongsvinger.

(4) Il dénie à ces deux artistes les caractéristiques norvégiennes : il les considère (Vigeland surtout) comme des artistes européens, universels.

ple dans la *Moderni Revue* de Prague, dans la *Metaphysische Rundschau* et dans la *Kritik*. En outre il s'occupa beaucoup d'occultisme.

Ce furent donc des mois de fructueux labeur, et Przybywski se montra plus tard vraiment trop ingrat envers la Scandinavie.

CHAPITRE XVI

HOMO SAPIENS

La plus importante des œuvres qui virent le jour en Scandinavie est *Homo Sapiens* dont Przybyszewski composa, nous dit-il les trois nouvelles en un an, (*Mémoires I*, p. 235) ; affirmation à laquelle il nous est difficile d'ajouter foi quand on songe aux 574 pages que comporte cette trilogie dès sa première édition. La seconde partie (*En chemin*) porte à sa dernière page l'indication suivante : Kongsvinger, Norvège, Juin 1894 ; il est donc à peu près certain qu'elle fut achevée en premier lieu. A la fin de la troisième partie (*Dans le Maelstrom*) on lit seulement : Kongsvinger (Norvège) Mai, Juin, Juillet ; il ne peut être question ici que de l'année 1895 puisqu'on annonce la première partie (*Par-dessus bord*) comme devant paraître au printemps de 1896. Cette première partie a pu être conçue dès 1894, mais il est infiniment probable qu'elle ne fut achevée qu'après les deux autres. (1)

Quoi qu'il en soit, comme les trois nouvelles constituent un tout, nous les étudierons dans leur ordre logique plutôt que dans celui de leur publication.

Cette Trilogie est l'histoire d'un décadent, Falk, ou plutôt de quelques-unes de ses aventures, où il ne joue pas un beau rôle. Le premier volume, *Par-dessus bord* (2) raconte la trahison

(1) Dans une courte note en tête de la première partie (*Par-dessus Bord*), Przybyszewski attribue à « diverses circonstances » qu'il ne précise pas autrement, le retard anormal de sa publication.

(2) *Über Bord* (paru en automne 1896) est dédié au sculpteur Vigeland ; *Unterwegs* à Jules Meier-Graefe ; *Im Maelstrom* à Zenon Przesmycki (Miriam).

Pour l'historique de la composition d'*Homo Sapiens*, voir la lettre autobiographique que Przybyszewski a envoyée à Miriam en août 1896. Quelques erreurs de dates commises par lui sont à rectifier.

La Trilogie était achevée en juillet 1895. Dans une lettre écrite ce même mois à Servaes nous lisons : « j'ai déjà fini le cycle d'*Homo Sapiens* »

de Falk qui enlève à un de ses amis sa fiancée. Falk (écrivain, comme tant de héros de Przybyszewski) et Nikita (peintre comme tant d'autres de ses personnages) se retrouvent à Berlin après une longue séparation. Ils ont eu de pénibles débuts et sont unis par une affection profonde. Dès son arrivée à Berlin Nikita mène Falk chez sa fiancée Isa. L'impression que Falk et Isa reçoivent l'un de l'autre est si vive qu'elle éveille l'inquiétude de Nikita.

Malgré tous ses efforts, malgré son affection pour Nikita, Falk se sent de plus en plus gagné par un amour irrésistible pour Isa. Nikita exhale devant elle sa colère et sa douleur ; elle lui reproche sa jalousie. Ils se réconcilient. Malgré l'horreur qu'elle éprouve et bien qu'elle soit déjà éprise de Falk, elle s'abandonne en un moment de faiblesse aux désirs passionnés de Nikita. Celui-ci, plein d'une reconnaissance verbeuse, se laisse aller à une joie nerveuse et ridicule, à une suite de propos incohérents, que n'interrompt pas une visite inattendue de Falk : enfin il se rend tellement odieux à Isa que celle-ci quitte l'atelier. Nikita, tombant du haut de sa folle joie, crie à Falk de sortir aussi. Falk obéit et Nikita verrouille la porte de son atelier. Seul avec son désespoir, ses regrets et sa honte, il se jette la tête contre la muraille, dans un véritable délire d'angoisse et de douleur. Il veut se précipiter à la suite d'Isa et de Falk ; ne trouvant pas Isa chez elle, il se réfugie dans un café.

Falk a rejoint Isa et dîne avec elle au restaurant dans un salon particulier. Il lui avoue sa passion, la couvre de baisers. Mais Isa repousse son amour. Elle veut qu'ils se séparent à jamais. Falk erre désespéré, entre inconsciemment dans un café, précisément celui où a échoué Nikita. Celui-ci est dans un état lamentable, la tête ensanglantée par le heurt violent contre la muraille de l'atelier. Il a une bouteille d'absinthe devant lui. Falk essaie de le consoler en lui contant des mensonges. (Il en éprouve de cuisants remords). En rentrant chez lui il trouve une lettre de sa mère qui lui demande de venir régler des affaires urgentes. Il lui écrit qu'il vient et se met effectivement en route. Mais au moment où le train part, une angoisse, un désir fou de voir Isa l'empoignent soudainement et le tiennent dans leur étreinte pendant les trois heures que met le rapide pour atteindre la pro-

chaîne station où il descend. Il prend une chambre, à l'hôtel : il y attendra le prochain train. Mais au lieu de rentrer à Berlin, il rêvasse, réfléchit et se tourmente pendant six jours.

Nous retrouvons Nikita et Isa dans un café. Isa est restée de glace pour Nikita malgré ses supplications. Elle attend avec angoisse Falk dont elle ignore l'adresse. Qu'est-il devenu ?

Au bout de longues journées d'indécision et de souffrances, Falk se décide à revenir à Berlin. Il va d'abord chez Nikita pour lui dire toute la vérité, mais Nikita est parti pour Munich où il expose ses tableaux. Falk ne peut plus alors s'empêcher d'aller voir Isa.

A Munich Nikita passe quelque temps comme dans un rêve. Il achète un revolver, revient à Berlin, va chez Isa qui l'accueille avec un sourire glacial et gêné ; elle était occupée à des préparatifs de voyage. Nikita la quitte après une explosion de colère. Rentré dans son atelier il est pris d'une nouvelle rage folle. Il se tue.

Le même soir Falk et Isa prennent le train pour Paris.

Cette nouvelle reflète la vie que mena longtemps Przybyszewski dans les milieux bohèmes et artistes de Berlin-Friedrichshagen. Cafés et restaurants sont, avec l'atelier de Nikita et le cabinet de travail de Falk, les lieux où se déroule ordinairement l'action. Nous retrouvons ici une atmosphère d'« esthétisme » contre laquelle Falk réagit parfois en brusques boutades, mais qui baigne l'œuvre presque tout entière. Falk étudie l'amour en curieux et en artiste, et avant de s'éprendre d'Isa il s'est livré à toutes sortes d'expériences cruelles sur la pauvre Janina, sa maîtresse, qui lui est dévouée comme un chien. Les discussions esthétiques fournissent les sujets de presque toutes les conversations, dont beaucoup sont artificielles et fausses, et fatiguent par une brusquerie d'allures plus ou moins affectée. Les personnages manquent souvent de vie réelle : Falk et plus encore Nikita, sont avant tout des centres de sensations et de réactions nerveuses, des névrosés à explosions soudaines qui frisent la folie : tels la joie grotesque et ensuite le désespoir de Nikita ; Falk aura aussi de ces réactions brutales, souvent basées d'ailleurs sur

une observation juste, sur une psychologie exacte, (son départ et son retour à Berlin par exemple) (1).

Ordinairement les conversations, au lieu de compléter les silhouettes des personnages, servent de prétexte à Przybyszewski pour exposer ses propres pensées. Nous aurions d'ailleurs mauvaise grâce à le lui reprocher, car ces discussions renferment beaucoup d'idées intéressantes, morales, religieuses ou esthétiques. Elles ne contribuent pas à enrichir la connaissance que nous désirerions avoir des personnages en scène, mais elles nous font connaître Przybyszewski.

Pour nous initier à la vie intérieure de ses héros, Przybyszewski se sert fréquemment d'un procédé dont usent et abusent les auteurs de romans psychologiques (en particulier Dostoïevski et Huysmans) : il les mène en d'interminables promenades sans but pendant lesquelles ils rêvassent, méditent, ou discutent avec eux-mêmes. Ce procédé permet à Przybyszewski, non pas sans doute de faire vivre vraiment ses personnages, de les faire « sortir » de son livre, mais de fouiller leur âme avec une singulière acuité.

L'observation psychologique est ordinairement juste en son principe ; mais les études de psychiâtrie que Przybyszewski avait faites (2), jointes à un goût inné de la violence, le poussaient à dépasser le but. On se rappelle la fuite de Falk qui veut se délivrer de sa passion pour Isa en quittant Berlin et qui, sitôt parti, regrette follement sa résolution et descend du train dès qu'il le peut. Qui n'a senti, au moment où une décision devenait irrévocable, cette envie de prendre le parti opposé ? Mais l'homme équilibré fait taire ses regrets et suit quand même la voie qu'il a mûrement choisie. Falk, au contraire, que l'introspection et l'alcoolisme ont fait sortir de la normale, renonce aussitôt à son projet déjà en voie d'exécution et en forme immédiatement un autre tout contraire ; mais il hésitera six jours avant de l'exécuter.

Parfois ces exagérations coutumières à Przybyszewski servent l'action : nous avons déjà mentionné l'accès de joie folle de

(1) Le style se ressent de cette nervosité, de ces brusques variations, de ce mécanisme cérébral un peu violent et grossi : le récit est haché, pas toujours clair ; il suit le rythme trop haletant de cette psychologie.

(2) On sait qu'il avait rêvé d'être médecin aliéniste.

Nikita, poussée à l'absurde ; il n'est cependant pas dénué de vraisemblance dans une âme impressionnable et ingénue comme celle-là, et il devient le pivot sur lequel l'action évolue : on comprend qu'exaspérée, Isa s'éloigne de son fiancé et tourne sa passion vers Falk, que depuis longtemps elle aimait dans les livres qu'elle avait lus de lui.

Enfin, peut-on vraiment reprocher à Przybyszewski l'exagération qu'on est tenté de trouver dans le développement de la passion chez Falk et Isa, dans cette marche en avant, cette progression (en dépit d'une résistance désespérée) d'un amour coupable qui trahit la confiance de Nikita ? Sans doute cette passion a dans Falk l'aspect d'un désir fixe de malade fatigué par une étude continuelle de soi. Sans doute nous sentons ici encore l'intention de l'auteur, qui veut coûte que coûte donner à l'amour un fond mystérieux, une origine fatale. Mais ces objections semblent de peu de poids quand, le livre fermé, on revoit la courbe évolutive de cette dévorante passion. Les détails caractéristiques d'une hypertension nerveuse s'effacent ; il ne reste plus qu'une force élémentaire qui rapproche malgré eux deux êtres « destinés » l'un à l'autre. Cette passion irrésistible donne une grande force à l'action ; elle accroît l'unité de l'œuvre ; elle est comme une flèche qui, silencieuse et sûre, irait se planter toute frémissante dans la cible.

La seconde partie de la trilogie porte le titre *En Chemin* (*Unterwegs*).

Falk aime passionnément sa femme Isa ; il se décide cependant à revenir pour un certain temps au pays natal, chez sa mère, attiré par le souvenir de Maryt, jeune fille pieuse et douce dont le nom d'abord, puis le charme discret l'ont séduit. Maryt lui inspire une passion sensuelle mêlée de pitié et d'un peu de sadisme. Elle se refuse à ses désirs, n'accepte que d'être son amie. Falk annonce son départ pour Paris, dont il vante la liberté, et suspend ses visites. Maryt, sous la menace de ce départ, est prise d'un désir passionné de le revoir, et, se croyant abandonnée de Dieu et de ses saints, décide de se donner à Falk.

Un dîner à la sous-préfecture les réunit à quelques jours

de là (1). Elle boit ses paroles, admire tout ce qu'il dit, et lui permet de la ramener le soir ; elle se laisse embrasser passionnément par lui. Le lendemain ils se retrouvent chez elle et dînent ensemble. Un orage empêche Falk de partir après le repas. Comme il désire revoir des vers qu'il a composés pour elle au printemps dernier, elle lui propose d'aller les chercher dans sa chambre. Il la suit, bien qu'elle s'en défende. Alors, dans le fracas de l'orage au comble de sa fureur, elle se donne à lui.

Falk rentre chez sa mère en essayant d'étouffer les remords qui l'assaillent. Il se lève péniblement le lendemain vers midi : il se sent fiévreux, mais va quand-même chez Maryt, à qui dans son délire il avoue qu'il est marié. La pauvre Maryt, qui allait le ramener chez lui en voiture, est écrasée par cette nouvelle, et le laisse partir.

La nuit elle va se noyer dans le lac.

Quand, une semaine plus tard, Falk reprend conscience, il voit sans étonnement sa femme à son chevet.

Nous retrouvons dans cette nouvelle le même procédé d'introspection que dans la première : longues promenades solitaires qui sont prétextes à rêveries et réflexions. Le récit en est certainement alourdi ; il faut cependant reconnaître que, pour une nouvelle aussi dépouillée d'événements extérieurs, l'analyse s'imposait, de même que certaines conversations, un peu longues, mais intéressantes quant aux idées (par exemple chez le sous-préfet, où Falk-Przybyszewski fait une critique judicieuse de la politique prussienne en Poznanie) et même quant à l'action (par exemple aussi cette même conversation : Maryt en admire Falk davantage, et cela n'est pas sans influence sur sa chute).

Il y aurait une objection plus grave à formuler : l'invéraisemblance qu'on pourrait trouver dans le double amour pour Isa et Maryt. Il paraît difficile qu'adorant Isa, Falk puisse aimer Maryt si passionnément. Il est vrai qu'il éprouve à certains moments auprès d'elle une sorte de satiété, qu'il ne ressent pas encore pour Isa (2). D'autre part l'amour de Falk pour Maryt

(1) Ce dîner est une réminiscence de la réception de Przybyszewski chez le ministre norvégien Blehr.

(2) Avec Isa la satiété ne vient que plus tard, dans la troisième partie (*Dans le Maelstrom*).

est surtout sensuel et comme compliqué par le satanisme : Falk éprouve par instants une sombre joie à dépouiller cette enfant de ses croyances et de sa pureté. Ces deux amours sont différents, ce qui les rend possibles tous deux, surtout dans un cœur aussi compliqué que celui de Falk.

Przybyszewski, selon sa coutume, attribue cette double passion à la fatalité sexuelle. Mais cette fatalité ne se manifeste pas ici avec la même force que dans la première nouvelle et nous intéresse moins.

Quant au personnage de Falk, il manque, dans sa complexité, d'une ferme architecture, il semble mécanisé, il n'est plus par moments qu'un fantoche agité sans raison par des émotions contraires. Tout l'intérêt se concentre sur Maryt. Même après une lecture rapide, personne n'oubliera cette douce et gracieuse figure de jeune fille ignorante, simple, pieuse, que seule sa religion empêche de se donner à l'homme qui l'a subjuguée. Nous sommes pris par le combat que se livrent dans son âme délicate sa scrupuleuse piété et son amour. Sa chute est bien motivée : la rouerie consciente ou inconsciente de Falk, sa menace de retour en France, la pitié que Maryt éprouve cependant pour lui, leur isolement enfin dans la nuit d'orage, tout s'enchaîne solidement pour amener la catastrophe. L'atmosphère tragique dans laquelle elle se déroule est encore assombrie par les remords de Falk, inséparables chez Przybyszewski des joies de l'amour, et dont il accable son misérable héros.

Notons enfin les répétitions d'images dont Przybyszewski se sert parfois à la manière d'un leitmotiv : telle la foudre tombant sur un saule qu'elle met en pièces, symbole de la passion de Falk qui brise la vie de Maryt ; ce motif revient à plusieurs reprises à la fin de la nouvelle et y fait de nouveau surgir l'atmosphère lourde et catastrophique du retour de Falk chez sa mère, après l'orage.

Somme toute, si discutée qu'ait été cette nouvelle, elle tient une place très honorable dans la trilogie ; Maryt est sans doute la figure féminine la plus émouvante que Przybyszewski nous ait présentée (1).

(1) Le prototype de Maryt Kauer était une jeune fille (qui a survécu à Przybyszewski), gouvernante dans une famille des environs de Wongrowiec et dont Stach avait fait la connaissance pendant un

La troisième nouvelle (*Dans le Maelstrom*) dédiée au poète Miriam nous ramène à Berlin où Falk et Isa sont revenus. Falk a repris ses relations avec son ancienne maîtresse Janina, qui lui avait déjà donné un fils mais qu'il a laissée trois ans sans nouvelles. Pendant ce temps, n'espérant plus son retour, elle s'est fiancée à Czerski. Ce dernier est toute bonté pour elle et l'aurait épousée si son activité politique ne l'avait fait mettre en prison. Janina est, comme Maryt, complètement subjuguée par Falk.

Sortant tard de chez elle, celui-ci est abordé par Czerski, qui a été mis en liberté et qui veut l'obliger à quitter Isa pour épouser Janina. Si Falk n'accepte pas, Isa sera informée de sa trahison. Falk refuse et menace à son tour ; mais, Czerski disparu, son assurance s'effondre : il sait que sa femme le quittera certainement si elle apprend qu'il a une maîtresse. La conversation qu'il a avec elle au retour l'en convainc davantage.

En des chapitres touffus nous voyons Falk errer par la ville, dévoré d'angoisse et d'inquiétude. Nous assistons à plusieurs scènes curieuses, notamment celles du suicide de Grodski et de la réconciliation de Czerski et de Falk. Mais, avant ce rapprochement, Czerski avait averti Kruk, le frère de Janina. Kruk rentre à Berlin, bien qu'il soit sous la menace d'un mandat d'arrêt, et va dire à Isa toute la vérité sur son mari. Isa, indignée, quitte Falk malgré ses supplications.

Comme son titre le fait pressentir, cette troisième partie de l'*Homo Sapiens* donne une impression de trouble, de désordre et de décomposition. Il n'y a plus là, comme dans les deux premières nouvelles, un dessin noyé parfois dans de trop longues conversations, mais cependant assez net. Notre rapide analyse ne peut donner une idée de la marche compliquée et confuse de l'action. L'œuvre ne nous présente guère qu'une suite d'états d'âme, auxquels il manque d'être reliés par une trame solide.

séjour dans cette ville au printemps de 1892. La mère de Stach aurait voulu qu'il l'épousât (elle ignorait encore sa liaison avec Marthe Foerder). Przybyszewski entretenait avec la jeune fille une correspondance régulière où s'exprima un moment une vive passion. (Voir art. de M. St. Helsztyński dans les *Wici Wielkopolskie* d'avril 1934 : *Sztambuch Maryty Kauer*).

Nous retrouvons, intensifiées, quelques caractéristiques des deux nouvelles précédentes. La nervosité des personnages est accrue (sauf en Janina, qui garde sa douceur et sa soumission, et en Olga, une amie dévouée de Falk qui reste pour lui comme une sœur de charité). Informée de la trahison de son mari, Isa perd toute mesure, frappe du pied, crie, sanglote et rit à la fois. Pendant tout le cours du récit, Falk ne cesse de passer d'une émotion à une autre contraire. Il a des joies sans raison (un bonheur extraordinaire l'inonde parce qu'il a retrouvé après de longues recherches un bouton de chemise) et des douleurs intenses, qui l'étreignent subitement pour des causes infimes. Par contre, la catastrophe qu'il a redoutée affreusement, le départ d'Isa, le plonge dans une apathie presque absolue ; car chez ce névrosé joies et douleurs se succèdent si vite et avec une telle intensité qu'elles laissent l'appareil nerveux émoussé et affaibli, incapable de réaction quand la véritable catastrophe arrive.

Non seulement les sentiments les plus opposés se suivent immédiatement, mais ils occupent dans le même instant la sensibilité de Falk. Il brûle d'amour pour Isa, mais aussi de haine, parce que l'ardente passion qu'elle lui inspire limite sa liberté, et qu'avant d'être sa femme, elle a appartenu à un autre homme.

Plus encore peut-être que dans les deux premières nouvelles, nous avons affaire ici à un développement tout intérieur du récit. Nous savons simplement que l'action se déroule en Allemagne, à Berlin et à une époque que seuls certains agissements politiques permettent de situer approximativement entre 1890 et 1895. De l'aspect de Falk nous ignorons tout, sauf qu'il a un grand pouvoir de séduction, des yeux brillants et fiévreux, un visage étroit et des mouvements souples comme ceux d'une panthère (1). Isa

(1) Encore ce renseignement nous est-il fourni par le premier volume.

Przybyszewski essaie parfois de « concrétiser » ses personnages, mais il a recours à des procédés uniformes : il se sert de leurs yeux qu'il utilise de diverses façons, et de leurs mains ; souvent ils fument une cigarette, plus souvent encore ils boivent, ou bien ils marchent autour d'une pièce, vont et viennent, se promènent au hasard, sont pris de colères subites, rient nerveusement etc..., mais cela ne suffit pas à camper une figure. Ce sont des traits qu'il empruntait à Dostoïevski ou à lui-même. D'ailleurs on sait qu'il ne s'intéressait qu'aux « profondeurs de l'âme » (voir par ex. *Mémoires* I, p. 237), où il déclare

est mince et très belle. Mais Janina, Olga, Czerski, Kruk n'ont pas de corps pour nous. Przybyszewski nous apprend fort peu de chose sur l'origine et la vie antérieure de ses héros : Falk a fait de la littérature, s'est livré à de cruelles expériences d'amour ; Isa est française d'origine, elle a eu de la fortune, a été élevée dans un pensionnat allemand — et c'est tout. Przybyszewski, par principe, comme nous le verrons plus tard, et par goût, a donc presque entièrement dépouillé son récit de caractères extérieurs. Par contre il nous dépeint minutieusement, encore plus minutieusement que dans *Par-dessus Bord* et *En Chemin*, les états d'âme de Falk, dont il met en relief le côté morbide, détraqué, maniaque. Dans le Falk de la troisième partie se manifeste plus fortement encore que dans celui des deux premières le conflit tragique entre un subconscient victorieux et une conscience qui vainement se débat et affirme son entière irresponsabilité, accusant ce monde souterrain, cet inconnu, ce subconscient dont l'étude sur Chopin, Nietzsche et Ola Hansson nous signalait l'existence.

Mais cette illustration d'une théorie métaphysico-psychologique n'est pas sans danger. Une étude si fouillée de l'âme de Falk nous fait voir en lui un écorché ou un être soumis à la vivisection plutôt qu'un homme vivant. Dans son souci de nous montrer le manque de logique, de dépendance entre elles des sensations, de mettre à nu leurs oppositions, leur irréductibilité à l'analyse rationnelle, Przybyszewski nous présente en Falk, surtout dans le Falk déchu de la troisième nouvelle, un assemblage surprenant de pièces et de morceaux que n'unit aucun lien et qui se dissocie en des oppositions inattendues. Comment expliquer que le même Falk, dont l'influence a été irrésistible, presque hypnotique sur Janina, Isa, Maryt, sur ses amis même, puisse

qu'il néglige délibérément descriptions et accidents extérieurs inutiles à la pénétration de ce monde intérieur mystérieux, seul objet de sa curiosité.

Quand Przybyszewski nous parle de la vie antérieure de ses personnages, il nous la présente volontiers sous la forme qu'elle prend dans leurs souvenirs (c'est le procédé qu'il emploie notamment pour Falk et Nikita) : c'est encore une manière de ne s'occuper du monde extérieur que pour les résonances qu'il éveille dans l'âme de ses héros.

dans la troisième partie (1) être parfois si hésitant, si faible, faible au point de s'humilier devant Czerski, de supporter ses injures et d'aller même jusqu'à lui baiser les mains, le prier de dévoiler à Isa son infidélité ?

A force de vouloir enrichir son héros de la multiplicité d'états d'âme que réalisme et naturalisme avaient dévoilés en l'être humain, à force de vouloir faire de lui le symbole et le théâtre de la lutte entre le subconscient et la raison, entre la « Nature » et la conscience, il l'a privé de toute vie et de toute unité.

Le personnage de Falk a encore une autre faiblesse : Przybyszewski lui prête les passions ardentes d'un homme sanguin, puissamment équilibré, et en fait en même temps un névrosé, un décadent, un tempérament faible, aux prises avec sa conscience, même quand il la nie et veut se faire croire qu'il est un surhomme. Mais il n'a pas l'énergie d'obéir à cette conscience qui ne se laisse pas endormir. Il est assez peu vraisemblable qu'un homme aussi sensuel et passionné ne puisse au fond jouir de rien qu'en désir, soit dégoûté, dès qu'il l'a cueilli, du fruit qu'il convoitait, et s'abandonne aussitôt à ses craintes et à son amertume. On pourrait répondre à cette objection que Falk est au fond un faible à passions plus imaginatives que réelles et que l'alcool (2) seul rend hardi et entreprenant. Mais cette explication n'est pas toujours suffisante. Pour cette lutte entre l'instinct sexuel et la conscience que Przybyszewski a voulu illustrer ici, l'âme compliquée, trop intellectualisée d'un Falk n'était peut-être pas le champ de bataille le plus indiqué. Il y a beaucoup plus chez lui une « décomposition » du cerveau, une lutte purement cérébrale; qu'un conflit entre le cerveau et le sexe. Falk est déjà bien trop cérébralisé pour que l'instinct sexuel ait en lui une véritable puissance et montre autre chose que des vellétés.

Il n'est pas sans intérêt de remarquer que tout au long de la trilogie Falk achève un développement qui l'éloigne de plus en plus de lui-même. Falk était beaucoup plus « Falk » avant sa rencontre avec Isa, lorsqu'il se jouait de Janina. C'est dans la troisième partie que les problèmes métaphysiques et moraux

(1) Sauf au cours de sa discussion avec Czerski.

(2) Il en fait l'aveu à Maryt dans *En Chemin* où il use fréquemment de l'alcool pour augmenter la force de sa volonté ou plutôt de ses désirs. Dans la troisième partie il boit le cognac à pleins verres.

se présentent à lui avec le plus d'insistance. Mais c'est là aussi qu'il se montre le plus satanique (1).

Dans le *Maelstrom* encore plus que dans *Par-dessus Bord* et *En Chemin* se réfléchissent les tendances de l'époque où ces œuvres ont été écrites. Przybyszewski avait déjà quitté le naturalisme, mais en esprit seulement. Il en avait conservé bien des habitudes de composition (dialogues sans ordre, flottants comme ceux de la vie), bien des procédés : discussions socialisantes, réflexions constantes de son héros sur lui-même, introspection minutieuse, comparaisons scientifiques. Il avait surtout conservé du naturalisme un pessimisme foncier : cette nouvelle est au fond l'histoire d'une dégénérescence, sujet cher aux naturalistes.

Nous trouvons encore une trace des idées et de l'esthétique de l'époque dans des caractéristiques qui rappellent les romans de Dostoïevski (2) telles les promenades sans fin où Falk se livre à ses méditations désespérées, l'abondance de discussions politiques, morales ou religieuses, l'humanitarisme de Czernski et d'Olga, la rigidité de principes de Kunicki, le fatalisme (3), le scepticisme absolu de Falk, sa critique aiguë de lui-même et son manque de volonté, le goût essentiellement russe de la confession spontanée (4) et ce trait non moins russe que Falk est bourrelé de remords aussi vains que douloureux (5).

Bien que la nouvelle *Dans le Maelstrom* nous paraisse inférieure aux deux précédentes, elle ne manque pas d'intérêt. Notons la scène où Grodzki parle à Falk de son projet de suicide, de ses hésitations et de leurs motifs ; l'épisode troublant où Falk suit Grodzki à pas feutrés et attend avec angoisse la détonation du revolver ; le chapitre III où, bien que redoutant au dernier point qu'Isa ne le quitte, Falk lui conte en termes à

(1) Par exemple dans sa manière de parler à Janina ou dans le sacrifice qu'il fait de la fortune de sa femme pour fomenter une grève de mineurs, à seule fin de causer un préjudice aux propriétaires de mines.

(2) Que Przybyszewski lut assidûment en Norvège.

(3) Il est sûr qu'Isa le quittera, que son destin le veut ainsi.

(4) Aveux de Falk à Olga, à Czernski surtout ; aveux de Grodzki à Falk avant son suicide.

(5) Ajoutons une certaine exubérance dans l'expression de sentiments : Falk ne se contente pas de confesser sa faiblesse à Czernski, il lui baise la main.

peine voilés son aventure avec Janina ou Maryt : exemple si vrai du pouvoir de fascination exercé sur le coupable par un danger immédiat ou par le lieu et les circonstances de sa faute ; cet autre passage enfin où Falk (Chapitre IV) se figure décrire à Czerski les tortures que lui fait endurer sa jalousie rétrospective envers l'ancien amant d'Isa. La littérature tient ici moins de place que dans les deux premières nouvelles. Falk n'écrit plus. Sa détresse est purement humaine et gagne en grandeur tragique.

La langue s'impose peu à l'attention : on a l'impression que Przybyszewski s'attache beaucoup plus à raconter clairement et avec précision qu'à chercher des effets de style. Certains passages ont pourtant cette beauté particulière que nous avons trouvée dans les poèmes de la *Messe des Morts* et des *Vigiles* :

« Wie du jetzt schön wurdest, als wäre ein Licht in dir
« aufgeblüht ». (p. 163)

Citons encore ces lignes qui suivent le récit du suicide de Grodski :

« Er horchte. Es war still. Nun frass er sich mit jedem Nerv
« in diese Stille hinein, er konnte nicht genug horchen, es war
« ihm, als gösse sich diese Ruhe in ihn hinein ». (p. 139)

Cette langue s'adapte parfois admirablement à l'amour inquiet et tourmenté que nous retrouvons souvent dans l'œuvre de Przybyszewski, à cet amour qui, même quand il n'est pas troublé par un monde hostile, est une source inépuisable de souffrance ; car plus il est grand, plus celui qui le ressent souffre de ne pouvoir se fondre totalement dans l'être aimé, s'unir à lui de manière à recréer l'être dans sa primitive unité, l'Androgyne.

Même si l'on contestait la valeur esthétique de la trilogie, il resterait encore que la figure de Falk est un document aussi important (1) que le « Certain » de la *Messe des Morts*. Przyby-

(1) Przybyszewski a défendu (dans une lettre envoyée à Servaes en juillet 1895) l'originalité de son Falk, et avec raison. La conception du type de Falk lui est propre : il a mis beaucoup de lui-même dans son personnage, comme nous l'avons dit. Przybyszewski nie qu'il y ait aucun point de ressemblance entre Falk et le Nagel de Knut Hamsun (*Mystères*). Ce qui, à son avis, différencie Falk de Nagel, c'est que Falk a conscience de ce qui se passe en lui. Cette conscience que prend le héros des événements qui secouent son individualité, le drame moderne devra s'efforcer de la donner à ses personnages ; de cette manière, pense Przybyszewski, on pourra dépasser Maeterlinck, qui a rompu avec la tradition shakespearienne en nous présentant des

szewski en a pris les éléments surtout en lui-même. Comme son héros, il avait eu de douloureuses aventures d'amour. Comme lui il fréquentait la bohème berlinoise, usait de la morphine, voyait dans l'alcool un moyen d'arriver au délire dionysiaque ; il avait été un socialiste peu orthodoxe, avait fait de l'agitation chez les mineurs de Haute Silésie et défendait la population polonaise contre la politique prussienne. Falk est de la même région que lui. il connaît aussi la Norvège, a fait des études de médecine et de psychologie ; il a sa façon de réfléchir en tournant dans sa chambre autour de la table, parle de la même voix un peu enrôlée et exerce la même séduction. Nous les voyons tous deux sensibles à la pitié malgré leurs dehors « sataniques » : Falk aide Nikita à faire ses devoirs comme Stach le faisait pour ses camarades ; plus tard Przybyszewski pouvait se dépouiller du nécessaire pour tirer d'embarras un confrère ou un ami malheureux. Falk a la même conception que lui de l'amour et en voit surtout les tragiques conséquences ; le même fatalisme les domine, et un sens également douloureux de la faute et du péché. Comme le Stach des années de Berlin, Falk est (surtout dans la seconde nouvelle) nettement anticatholique (1).

gens sans pouvoir sur eux-mêmes, sans responsabilité, sans culpabilité ; mais ce sont des gens « naïfs », qui ne se rendent pas compte de leur irresponsabilité. La tâche du théâtre et du roman nouveau sera de représenter la vie « individuelle » transcendante de ces êtres, de donner à l'homme représenté la conscience de sa situation.

L'influence nietzschéenne se fait sentir dans Falk qui, à plusieurs reprises, affirme son droit à disposer des autres, hommes, droit qui découle à ses yeux de la supériorité qu'il s'attribue sur eux. Falk emprunte à Nietzsche sa critique de la civilisation médiocre de son temps. Ses paroles sont parfois purement nietzschéennes :

« Nein, zum Donnerwetter, kein Schurke ! Lächerlich ! Ihr hindert mich daran, böse zu sein, zu schaffen durch das Böse. Ich verachte euere schaffende Güte, weil sie doch immer den Weg ins Böse nimmt. Ja, jetzt fühle ich erst, wie verächtlich euere Güte... » (III, p. 115).

Mais quel lamentable surhomme ! On comprend que Przybyszewski ait écrit quelques années plus tard dans un article sur *Homo Sapiens* : « Dans ce livre j'ai poussé le nietzschéisme jusqu'à l'absurde ».

(1) On peut trouver également des traits « vécus » dans le personnage d'Isa. Celle-ci rappelle Dagny, étrangère et élevée pendant un certain temps dans une pension allemande ; intelligente, cultivée, musicienne. Isa succède à Janina, mère d'un fils illégitime de Falk, comme Dagny succédait à Marthe Foerder, mère d'enfants naturels de Przybyszewski. Elle est aussi d'une grande beauté, gracile. déli-

Homo Sapiens est une œuvre encore vivante (1). Sans doute ce récit saccadé, haletant, ces sautes brusques d'un pôle à l'autre de la sensibilité, cette nervosité furieuse à laquelle les mots ne suffisent pas et qui a recours aux cris, aux réflexes bizarres, aux pleurs, ou qui essaie de se cacher sous un calme factice, nous font penser par moments que nous sommes entrés dans une maison de fous. Cependant le lecteur ne peut se soustraire à la forte impression qui sort de cette évolution de Falk ou plutôt de cette chute d'un homme intelligent, qui a eu de la volonté, qui a exercé une influence profonde par la plume et par sa seule personnalité, mais qu'un scepticisme fataliste, une soif malade de plaisirs accessibles seulement au prix de catastrophes, ont affaibli peu à peu jusqu'à en faire une humiliante épave. Nous oublions ce qu'il y a d'artificiel dans ce monde de littérateurs, d'artistes, d'agitateurs politiques que Przybyszewski laisse toujours comme en l'air, et dont on se demande de quoi il vit et sur quel terrain s'appuient ses pas. Il manque assurément à la trilogie, comme aux autres nouvelles et au théâtre de Przybyszewski, cette base un peu grossière mais forte à laquelle les réalistes et les naturalistes nous ont habitués. Pourtant, cette façon de leur retirer le sol de dessous les pieds a peut-être été le meilleur moyen d'évoquer pour nous les nerveux et les agités au milieu desquels il avait vécu. Quel tableau pouvait être plus exact et prenant de ce monde qu'il avait fréquenté à Berlin, à Friedrichshagen, à Christiania, de ce monde qui vivait en perpétuel conflit avec la société et dans une terrible misère ? Ces artistes et litté-

cate, distinguée. Iltis, le misogyne qui courtise Isa, rappelle Strindberg courtisant Dagny ; il déteste autant que Strindberg les conversations métaphysiques. Le café du « Rossignol Vert » correspond à celui du « Porcelet Noir ». Nikita est le peintre Munch, qui aurait, lui aussi, aimé Dagny. Maryt nous fait penser à la jeune fille que Stach avait été sur le point d'épouser à Wongrowiec.

Enfin le fond sur lequel se déroule toute l'action de *Unterwegs* est le paysage kujavien si familier à Przybyszewski.

(1) Przybyszewski était tout particulièrement satisfait de la troisième partie de sa Trilogie. Il l'écrivit avec un « amour vraiment fanatique » (lettre à Servaes de juillet 1895). « Je suis très content » de la troisième partie. C'est sans aucun doute mon œuvre la meilleure et la plus mûre » (lettre à Toeplitz juillet-août 1895) ; voir aussi lettre au même de septembre 1895 et lettre à Mombert du 5 octobre 1896).

rateurs se défendaient contre le désespoir en buvant et en discutant art et révolution, en supprimant dans leur pensée les dures réalités de la vie. Dans cette sorte d'idéalisme forcené, dans ce mépris de l'argent que Przybyszewski gaspillait comme Falk avec une orgueilleuse indifférence, il y avait une spiritualité en pleine réaction contre les lourdeurs du naturalisme et du matérialisme.

CHAPITRE XVII

ASCENSION — DE PROFUNDIS

Le poème en prose *Ascension* (*Himmelfahrt*) parut peu de temps avant ou après le premier janvier 1894 (1). Il aurait été écrit deux mois après la *Messe des Morts* (2), c'est-à-dire en juillet 1893.

Dehmel en fit la lecture devant le cercle d'amis qu'il fréquentait avec Przybyszewski : « J'ai gardé vivant en moi le souvenir du moment où Dehmel (c'était le matin, après une lourde et étouffante nuit d'été), lut mon poème *Ascension* à un groupe d'artistes qui avaient été deux fois ivres et deux fois complètement dégrisés. Je me rappelle le lourd silence qui s'étendit ensuite, les regards inquiets et étonnés de tous les gens présents : ce leur était une chose tellement inouïe qu'il leur parut à tous avoir entendu une sauvage mélodie dans une maison de fous ». (*Mémoires* I, p. 133).

(1) Dans le *Moderner Musenalmanach* für das Jahr 1894, p. 305 à 315 (Bibliog. Helsztyński : *Przybyszewski w Niemczech*, p. 12). — Nous avons préféré étudier ce poème après l'*Homo Sapiens*, bien que la trilogie ait été publiée un peu plus tard (1895 et 1896) : *Homo Sapiens* a en effet une origine plus ancienne qu'*Ascension*. Dans une lettre envoyée à Miriam en 1896, Przybyszewski déclare que le plan de l'*Homo Sapiens* s'était déjà dessiné avec assez de précision en 1892, mais qu'il s'était passé beaucoup de temps avant qu'il se développât et se formât. La trilogie appartient donc à une « couche » un peu plus profonde qu'*Ascension* et *De Profundis* et demandait à être présentée avant ces deux œuvres.

Ascension fut écrit peu de temps avant que ne fussent achevées les *Vigiles*. Mais ce dernier poème a certainement été conçu plus tôt et devait, lui aussi, être étudié auparavant (Ch. XIII) : son noyau de cristallisation avait été l'*Hymne à la Nostalgie*, composé longtemps avant que Przybyszewski ne se décidât, sur les instances de Dehmel, à lui donner le cadre nécessaire.

(2) D'après la même lettre à Miriam, publiée dans le *Dzień Wiśniewski* du 30 juin 1935.

C'est certainement ce matin-là (il est peu vraisemblable que Dehmel ait recommencé une seconde fois cette lecture) qu'il ressentit un « frisson glacé de bonheur » à la pensée qu'il était véritablement artiste (p. 152).

Un amour malheureux est encore au centre de l'action. Un homme et une femme qui s'aiment sentent qu'il leur faut se séparer. La femme a eu avant cette liaison un premier amant qui l'a quittée et dont le souvenir tourmente le second. Celui-ci a abandonné pour elle femme et enfant, mais, malgré la passion qu'il lui porte, il ne peut oublier qu'elle a d'abord appartenu à un autre que lui. Elle décide de le quitter, et il l'accompagne jusqu'au train. Le train part, et, presque aussitôt, un désir subit et fou de retrouver la femme qu'il a perdue le saisit avec une indicible violence. Il s'élance après le train pour reprendre cette femme qu'il a tellement tourmentée de sa jalousie quand elle vivait encore à ses côtés. Après un moment de cette course folle il tombe épuisé...

Il lui semble qu'il est midi, et, encore étendu sur le sol, il se sent renaître sous les effluves bienfaisants du soleil. « L'Esprit Saint » l'envahit, « L'Esprit-Saint du bonheur infini, l'Esprit-Saint de l'amour infini... de l'amour... de l'amour... » (p. 63).

Dans une belle page, Przybyszewski fait revivre des souvenirs d'été en Kujawie que nous connaissons déjà par ses Mémoires.

Quelques visions passent encore devant les yeux du héros, toujours étendu sur le sol, incapable de se relever : celle d'abord, très douce, d'une femme symbolique, puis celle du démon, assis sur la faucille de la lune et jouant du violon ; les sons, tels de longs fils ténus, armés d'hameçons, descendent vers l'homme couché à terre, ils l'accrochent partout mais ne peuvent toujours pas l'amener à se lever. Cependant un effort surhumain le fait se dresser. Sa faiblesse a disparu ; vrai héros de Przybyszewski, il est soudain rempli d'une force merveilleuse ; le jour a vaincu, « le jour blanc, pur, saint, lumineux, le jour de l'Ascension !

« La sueur ruisselait de son front ; dressé de toute sa taille, les deux bras tendus, les yeux injectés de sang, le regard farouche, la bouche pleine de cris joyeux, il était là, debout, vainqueur, triomphant, rayonnant...

« Il avait le bonheur... » (p. 70, édit. de 1900)

Le poème a tous les traits caractéristiques des œuvres précédentes de Przybyszewski. La violence y domine. Le dénouement est optimiste, mais il est fait d'un soulèvement, d'une réaction subite contre une pénible destinée : il nous rappelle les brusques soubresauts succédant aux effondrements profonds que Przybyszewski nous a souvent décrits, et nous ne pouvons avoir une confiance réelle en la durée de ce renouveau. Ce sursaut de volonté, cette « Ascension », seront infailliblement suivis, dans un avenir immédiat, d'un affaissement inévitable. La violence n'est pas énergie dans les personnages de Przybyszewski ; elle se paie chez eux par une prostration d'autant plus complète. Nous sommes donc plongés de nouveau dans le déséquilibre, et nous retrouvons, sous un optimisme de surface, l'atmosphère de la *Messe des Morts*.

Ce penchant pour la violence se manifeste encore dans un goût plus marqué pour la lumière crue de midi, par exemple, que Przybyszewski n'a dépeinte nulle part avec autant d'affection ni de beauté (pp. 61, 62). Il y caressait un souvenir de la Kujawie, dont il avait aimé les jours ardents de plein été. Les *Mémoires* uniront curieusement ces souvenirs ensoleillés aux cérémonies religieuses de la Fête-Dieu, et le poème précède les *Mémoires* dans cette voie. L'intensité avec laquelle Przybyszewski avait vécu ces heures-là pendant son enfance, est probablement la raison pour laquelle il unit, dans *Ascension*, assez étrangement d'ailleurs, éléments liturgiques, démoniaques et profanes.

Cette atmosphère d'été dans laquelle baigne la fin du poème, lui donne une note différente de celle qui vibre dans les autres œuvres, et l'empreint d'ardeur et de clarté.

La conclusion est plutôt arbitraire. Il en reste une impression qui explique bien l'attitude hésitante, surprise des artistes auxquels Dehmel en avait fait la lecture.

Cependant la beauté de la langue (voir par exemple la page 64) et le bonheur de certaines expressions (1) ne permettent pas de négliger ce poème dans l'étude des œuvres de Przybyszewski.

1 « Nun barst der Himmel — bungsam, mit schwerem, knatterndem « Donner. Grünes Licht wuchs an den Wänden, die Stube dröhnte », p. 66.

A peu près en même temps qu'*En Chemin* fut composée la meilleure nouvelle peut-être que Przybyszewski ait écrite. Elle fut publiée, comme *Homo Sapiens*, par Hugo Storm. La première édition est datée de novembre 1895 (1). Elle porte l'épigraphe :

Sonate op. 35 en si bémol mineur

Fr. Chopin (2)

et la seconde page a gardé sa dédicace à Dagny, nouvelle preuve de l'influence profonde qu'exerça sur lui la jeune femme :

A mon ami,

A ma sœur,

A ma femme Dagny.

Le sujet de *De Profundis* est encore un sujet érotique, mais plus trouble que les précédents. Précisant un épisode du *René* de Chateaubriand, il nous montre un frère et une sœur qui résistent en vain à leur passion et s'abîment ensuite dans la mort volontaire. C'est toujours l'amour qui est au premier plan des préoccupations de Przybyszewski, dans sa vie comme dans son œuvre ; mais l'amour prend ici une couleur plus tragique encore, plus funeste.

Le sujet que Chateaubriand avait traité en le voilant et en évitant la chute était exposé par Przybyszewski avec une netteté, une précision telle qu'elle devait offenser la pointilleuse opinion publique de son temps. Przybyszewski fit d'abord paraître une sorte d'introduction intitulée *Pro Domo mea* où il exposait et défendait son point de vue. Ce plaidoyer commençait ainsi : (3)

« Dans quelques semaines je pense publier un livre : *De Profundis*, que dès maintenant je fais précéder de quelques « mots en guise de préface.

(1) Date portée sur la dernière page du volume.

(2) Nous trouvons une épigraphe analogue en tête de la *Messe des Morts* : Polonaise en fa dièse mineur op. 44 Fr. Chopin.

(3) Cette introduction, qui comprenait 14 pages, fut publiée indépendamment de la nouvelle. Elle était envoyée gratuitement et franco à qui la demandait. « L'ouvrage *De Profundis* n'est vendu « qu'aux souscripteurs, au prix de 6 marks l'exemplaire imprimé « sur papier de Hollande à la cuve. » (Note réclame jointe à la première édition de *Dans le Maelstrom*). C'était donc une édition de luxe à tirage limité.

« Je voudrais que le livre ne tombât qu'en peu de mains —
« ce n'est pas un livre pour la foule — et je pense atteindre ce
« but en ne le faisant imprimer qu'à un nombre très limité
« d'exemplaires ».

Voici l'essentiel de l'argumentation présentée : « J'ai com-
« plètement délaissé... le domaine de ce qu'on appelle « pensée
« normale », le domaine donc de la « vie cérébrale logique »
« ... de ce que la « bourgeoisie libérale » considère comme la
« manière normale de penser ».

Cette vie cérébrale uniforme ennuit Przybyszewski comme elle a ennuyé Nietzsche. « Dans le *De Profundis*, ajoute-t-il, il
« s'agit d'une manifestation de la pure vie de l'âme, de l'indi-
« vidualité nue, de l'état d'extase somnambule... » Przybyszewski
veut y montrer « qu'il existe autre chose que le stupide cerveau,
« qu'il y a un au-delà du cerveau, une puissance inconnue,
« douée d'étranges vertus : l'âme — l'âme qui, écœurée d'être
« en contact ininterrompu avec la ridicule banalité de la vie,
« s'était créé le cerveau pour ne pas devoir se prostituer chaque
« jour... »

La vie cérébrale n'est que trop connue. Le résultat de ses spéculations philosophico-scientifiques est nul. Sa conséquence esthétique est le Naturalisme, « l'art sans âme, brutal, l'art pour
« le peuple, l'art bourgeois par excellence »... « le stupide et
« grossier cerveau bourgeois — la fameuse vox populi — dé-
« teste tout ce qu'il ne peut comprendre... »

L'art que Przybyszewski a en vue n'est rien de semblable. C'est un art qui se détourne de la reproduction du banal monde extérieur et s'intéresse uniquement au monde tel que l'âme le perçoit en de rares heures d'hallucination et d'extase, par exemple dans la Polonaise de Chopin en fa dièse mineur, ou dans l'œuvre du sculpteur norvégien Vigeland.

Przybyszewski se cherche des devanciers dans l'antiquité orientale et le Moyen-Age, surtout le Moyen-Age allemand. Il déclare qu'aucune autre race n'a produit autant de mystiques, c'est-à-dire d'hommes participant aux visions de la pure vie de l'âme. Parmi les modernes, Amédée Hoffmann lui semble être le père des artistes allemands de cette famille, bien qu'il ait essayé d'analyser rationnellement les phénomènes profonds de l'âme. Edgar Poe a aussi traité de ces problèmes. Puis est venu

le libéralisme bourgeois qui, ayant à sa tête des esprits « médiocres et bornés » : Büchner, Vogt, Strauss, Spencer etc., a amené le triomphe du matérialisme et du naturalisme. Une nouvelle génération paraît cependant, en Belgique (1), en Scandinavie (Ola Hansson), en Pologne (Przesmycki), en Allemagne (Dehmel, Schlaf), en Bohême surtout (S. Machar, Jiri Karásek) qui s'ouvre à ces idées à la fois anciennes et nouvelles que nous avons déjà rencontrées sous la plume de Przybyszewski.

Son *De profundis* veut donc représenter un « phénomène d'âme », et il précise encore une fois que par âme il entend quelque chose qui s'oppose totalement au cerveau. Il négligera comme d'ordinaire l'action : car il ne décrit que la vie de l'âme. L'action n'est qu'une « coulisse de l'âme » et une « coulisse mal peinte ». « La vie n'a pas besoin d'une action pour produire des conflits. Une anodine pensée y suffit, qui, peu à peu, prend possession de l'homme tout entier et le ruine ». Qu'on ne lui reproche pas de ne considérer l'humanité que du point de vue sexuel. Il s'intéresse uniquement aux manifestations de l'âme, or, comme celle-ci ne se manifeste qu'en de rares occasions, les cas qu'il analysera seront des cas exceptionnels. Au Moyen-Age l'âme se révélait seulement dans le domaine de la vie religieuse ; aujourd'hui elle se manifeste seulement dans le domaine sexuel. Il ne s'agira point d'un érotisme quelconque : « Ce que j'entends par là, dit-il, c'est la conscience douloureuse et angoissée d'une puissance innommable, cruelle, qui jette deux

(1) Przybyszewski dit au sujet de la Belgique : « Je mets à part « des artistes comme Huysmans et Maeterlinck qui, par un hasard « extraordinaire, sont connus, et, Dieu soit loué, ne sont pas compris » et il ajoute les noms de Verhaeren, Krains, Eekhoud. On éprouve quelque surprise à lire le nom de Huysmans parmi les écrivains belges : Huysmans était d'origine néerlandaise, mais il était né à Paris et avait passé toute sa vie en France ; il n'avait fait que de courts voyages à l'étranger. On s'étonne encore plus que Przybyszewski cite Krains et Eekhoud et ne mentionne ni Baudelaire, ni Mallarmé, ni Rimbaud.

Dans une lettre envoyée peu après à Miriam (23 Janvier 1896), Przybyszewski écrivait avec raison au sujet de son *Pro Domo Mea* : « Je me suis servi trop à la légère de noms que je connaissais insuffisamment. Je le regrette beaucoup, mais il est malheureusement impossible d'y rien changer maintenant. Quel dommage que je ne me sois pas adressé à vous ! Aujourd'hui je ne mentionnerais ni Dehmel ni Hansson. J'ai eu la chair de poule quand j'ai lu les « productions avortées qu'ils viennent de faire paraître... »

« âmes l'une vers l'autre et cherche à les unir dans la souffrance
 « et les tourments... Je ne pense qu'au côté « âme » dans
 « la vie de l'amour : à l'inconnu, l'énigmatique, au grand pro-
 « blème que Schopenhauer le premier a posé sérieusement dans
 « sa « Métaphysique de l'amour », à vrai dire avec peu de
 « succès, parce que la méthode logique ne suffit pas à l'illogisme
 « de l'âme ».

De nos jours l'amour n'est considéré que sous l'aspect « économique et hygiénique ». Très peu de penseurs ont abordé ce grave problème. Un artiste l'a cependant pénétré plus qu'aucun philosophe ne le fit : Félicien Rops. Ses œuvres ne montrent pas la femme comme un jouet ni comme une figure préphaélite, mais comme une puissance terrible et cosmique contre laquelle il se révolte ; il devient un accusateur fanatique. Il se rencontre avec les démonologues du Moyen-Age qui voient dans la femme la source de tout être et de toute souffrance. L'étude des œuvres de Rops permet de comprendre les livres de Przybyszewski.

Tout cela explique pourquoi il a décrit dans son *De Profundis* un succube, un démon féminin.

Cet exposé suffit pour nous montrer que, dans son introduction, Przybyszewski reprend en substance des idées que nous connaissons déjà, en particulier sa conception de l'âme et du cerveau. Nous trouvons ici la théorie esthétique qui lui est chère et qu'il défendra plus tard avec une précision plus grande, mais sans la modifier : sa théorie de « l'âme nue », s'opposant aux cadres extérieurs, rationnels du cerveau. Nous retrouvons aussi l'importance souvent exagérée qu'il attribue au sexe. Pourtant nous remarquons ici une genèse du cerveau un peu différente de celle qui nous est donnée dans la *Messe des Morts*. Le cerveau, nous disait-il dans ce poème, provient du désir qu'eut le sexe originel de multiplier ses facultés de jouissance. Ici le cerveau est un moyen qu'a trouvé l'âme de ne plus être en contact immédiat avec les banalités quotidiennes de la vie. L'âme, pour « ne pas « devoir se prostituer tous les jours », a chargé le cerveau du soin de s'occuper de ces contingences.

Le *Pro Domo mea* nous informe en outre sur les directives qui guidaient Przybyszewski quand il écrivait un roman : s'occupant uniquement de l'« âme », il laissait absolument de côté le monde extérieur où s'agitaient ses personnages. Ce principe,

formulé au moment où Przybyszewski travaillait à son *Homo Sapiens*, prouve que l'absence presque complète de circonstances extérieures dans cette trilogie était consciente et voulue ; il n'était pas entièrement nouveau ; il n'est pas abandonné aujourd'hui. Wagner supprimait déjà le plus possible de l'affabulation. Les partisans de la poésie pure font volontiers de même. Cette soif de l'essentiel et ce mépris de l'accidentel se trouvent aussi chez tous les mystiques : Saint Jean de la Croix a poussé jusqu'à l'héroïsme inhumain cette haine de l'accident. Przybyszewski s'approche ici des tendances mystiques. Il restera souvent fidèle, dans ses autres romans, à ce même principe, qui, pour un artiste, n'est pas sans danger.

Le *De Profundis*, moins long que l'*Homo Sapiens*, ne comprend que quelque quatre-vingts pages dans la jolie édition où il parut d'abord.

Le héros (nous ignorons son nom) a quitté sa femme depuis une semaine et, comme cela se produit chaque fois qu'il se sépare d'elle, il est pris d'un violent accès de fièvre. Il reçoit d'elle une lettre par laquelle, d'une manière un peu arbitraire, nous apprenons qu'il est venu se reposer dans la ville où habitent sa mère et sa sœur Agaï. Parlant de celle-ci la jeune femme écrit : « Je l'aime presque autant que toi, et j'ai si souvent pensé à son amour pour toi. Elle ne t'aime pas comme une sœur. à vrai dire. Je n'ai jamais vu rien de semblable entre frère et sœur. Es-tu très souvent avec elle ?... » et après une allusion rapide au second anniversaire de leur mariage qui tombe le lendemain, elle ajoute : « ...sais-tu, je suis parfois jalouse d'Agaï, j'ai peur que tu l'aimes plus que moi ». (1^{re} éd. p. 14).

Il relit la lettre, et cette phrase : « Elle ne t'aime pas comme une sœur à vrai dire... » traverse d'une lumière violente son âme fiévreuse qu'emplit tout à coup un désir passionné d'Agaï. Cette maladroite et naïve allusion, cette étincelle l'enflamme et le terrifie (Przybyszewski use ici encore d'un procédé qui lui est cher et qu'il admire beaucoup chez Ola Hansson (1) : il déchaîne des bourrasques dans l'âme humaine par le moyen d'un incident infime).

(1) E. Poe, dans plusieurs de ses nouvelles (*Bérénice* par exemple), avait déjà mis ce procédé en œuvre.

Ses anciens souvenirs se réveillent, et le poète nous mène pendant le reste du récit dans une ronde folle d'épisodes, de visions et de rêves, au cours desquels le frère et la sœur s'attirent et se repoussent, luttent et faiblissent, pour s'abandonner enfin à leur passion. Puis Agaï court à la mort et son frère se précipite d'une fenêtre dans le vide.

Le *De Profundis* est la nouvelle la plus violemment dramatique que nous ait laissée Przybyszewski. Elle se termine par la mort volontaire des héros, qui sont, comme le « Certain » de la *Messe des Morts* et Falk de l'*Homo Sapiens*, des êtres anormaux ne vivant plus (surtout le frère) que dans la fièvre et les visions. Cette tension est moins humaine que dans les *Vigiles* ou même *Homo Sapiens*, et peut être par endroits fort déplaisante. C'est probablement pour atténuer cet effet que Przybyszewski fait se dérouler tout son récit dans cette ambiance (semblable d'ailleurs à celle de la Totenmesse), où se succèdent rêves, visions, tortures mentales et désirs éperdus. Il a essayé de porter à l'ébullition l'âme de ses deux personnages, comme pour rendre plus vraisemblable ou plus admissible leur funeste passion, qu'il transpose ainsi presque entièrement dans un monde fantastique.

Les procédés sont d'ailleurs ceux que nous connaissons déjà. L'étude psychologique est comme toujours au premier rang, de même que le problème érotique. L'âme des héros, leur façon soudaine, haletante de souffrir, de s'exaspérer, de s'abandonner à leurs joies, à leurs douleurs, à leurs plaisirs, est celle de la *Totenmesse* et de l'*Homo Sapiens*. Nous devons remarquer cependant quelques différences : dans le *De Profundis*, Przybyszewski s'occupe encore plus exclusivement de ses personnages principaux que dans *Homo Sapiens*. Nous restons aussi ignorants de leur aspect extérieur que de celui des personnages de la trilogie ; nous savons aussi peu de choses de leur vie, de leurs ressources, de tout ce à quoi Balzac attachait une telle importance ; mais l'auteur prend soin, selon son habitude, de nous tenir au courant de tous leurs bouleversements d'âme. Il ignore à peu près complètement les comparses. Nous ne savons presque rien de la femme du héros. Quant à la mère d'Agaï et de son amant, elle ne nous est mentionnée qu'une fois, à l'occasion d'un départ tout à fait invraisemblable.

Contrairement à ceux de la *Messe des Morts* et de l'*Homo Sapiens*, les personnages de *De Profundis* (encore un titre liturgique !) n'ont que très peu de traits communs avec Przybyszewski. De quelques détails nous pouvons conclure que le frère d'Agai est littérateur, et qu'il a volontiers recours au vin quand il a besoin d'un excitant. Mais il semble que Przybyszewski ait tenu à rester plus éloigné de lui que de Falk, à qui il a prêté beaucoup de lui-même. En tous cas, ici plus encore que dans *Homo Sapiens*, nous avons affaire à des figures sans unité et sans relief véritable, qui s'effacent devant leurs bouillonnants états d'âme.

C'est dans cette nouvelle que Przybyszewski a tiré parti du « double », pour la première fois dans son œuvre : le héros se voit lui-même devant lui, et s'épouvante de sa propre figure. Non sans complaisance, Przybyszewski mentionne dans son autobiographie de 1913 une conférence faite par le docteur Schwarzwald à Vienne, à un congrès de psychiâtrie. Cette conférence traitait des « états de rêve » et s'appuyait sur le *De Profundis*. Przybyszewski en conclut que son intuition a anticipé de quinze ans sur les résultats des recherches entreprises dans ce domaine. Aucune objection sérieuse ne peut être faite à cette assertion : la féconde imagination des poètes a souvent devancé les découvertes de la science — sans parler de la réelle compétence que Przybyszewski avait pu acquérir pendant les années où il s'était consacré à l'étude de la psychiâtrie.

Le *De Profundis* est non seulement un effort désespéré pour arriver à la synthèse rêvée par Przybyszewski, et que l'amour de l'homme et de la femme tend vainement, d'après lui, à reconstituer, mais encore un effort pour y atteindre par des voies anormales, par une déviation de l'amour fraternel : l'androgynisme y prend ainsi un aspect différent et comme une sorte de vraisemblance en allumant la passion entre un homme et une femme du même sang, unis déjà dans leur origine, plus près donc de l'androgynisme qui, unissant en lui les deux pôles adverses, l'élément masculin et l'élément féminin, arriverait à l'équilibre, à la paix, en mettant fin à leurs attractions et à leurs répulsions passionnées.

Une œuvre pareille devait cependant faire scandale dès qu'elle serait livrée au grand public. Przybyszewski la fit réim-

primer à Cracovie dans sa revue *Życie*. La censure autrichienne saisit le numéro et ruina ainsi la revue. (*Mémoires I*, p. 239).

Malgré les efforts de Przybyszewski pour sublimer cette passion dans une atmosphère démente et surchauffée, il reste dans l'œuvre des pages franchement mauvaises : celles par exemple où le héros rappelle lourdement à sa sœur les preuves d'amour passionné qu'elle lui donna jadis. Il n'était sans doute pas inutile de faire connaître au lecteur les signes avant-coureurs de la chute, qui de la sorte est un peu mieux motivée ; mais pourquoi Przybyszewski s'y prend-il de cette façon ?

Quant aux dialogues entre Agaï et son frère, où nous les voyons s'emporter ou se calmer subitement, rire sans raison, manifester à tout instant leur nervosité chaotique, ils sont parmi les plus détestables que Przybyszewski ait écrits.

Malgré ces défauts, la nouvelle se développe en une ligne tendue et rapide, selon la bonne manière ; elle aboutit avec une vraisemblable nécessité à un double suicide, dénouement cher à Przybyszewski, dont le pessimisme mène naturellement l'amour à la mort, et avec combien plus de raison un tel amour ! Certaines visions, celle du « double » par exemple, ont une saveur hofmannesque par leur réalisme fantastique. Il n'est pas étonnant qu'on ait vu dans le *De Profundis* le chef-d'œuvre de Przybyszewski.

CHAPITRE XVIII

IN HAC LACRYMARUM VALLE. SUR LES CHEMINS DE L'ÂME

Le problème de l'androgynisme tourmente encore Przybyszewski dans le poème *In hac lacrymarum valle* qu'il publia peu de temps après *De Profundis*, en 1896 (1).

Nous y trouvons de nouveau deux personnages auxquels l'auteur n'a pas donné de nom : un homme et une femme à peine esquissés, passionnément épris l'un de l'autre, et qui doivent se séparer pendant quelques semaines. La femme est prête à tous les sacrifices pour celui qu'elle aime. Lui, doit à cet amour un renouveau de jeunesse et de force.

Il la quitte, triste un peu d'avoir fixé à trois semaines le délai du retour, alors que trois jours eussent suffi pour ce qu'il avait à faire. « Mais il lui fallait retarder son bonheur, concentrer « toute la force de sa nostalgie, savourer jusqu'au bout le tour « ment de la séparation pour jouir mille fois plus de la joie du « revoir ». (pp. 31, 32).

Une visite chez un ami le déçoit, car il est devenu par elle différent de ce qu'il était. Il ressent une lassitude profonde et une répulsion infinie pour toutes choses.

Un désir fou de la revoir l'étreint et l'angoisse. Il veut travailler à sa grande œuvre, dans laquelle il résoudra « l'énigme « des dernières raisons d'existence, par la fusion de deux êtres « dans un Moi-Toi cosmique ».

(1) Dans la revue allemande *Pan* (p 113 à 119, H 2, 1896). La revue réédita le poème en tirage séparé au cours de la même année. (d'après Hellsztyński : *Przybyszewski w Niemczech* p. 12). En 1900 la maison d'édition Rosenbaum et Hart le publia de nouveau en une jolie brochure qui contenait aussi *La Mer* et *Ascension*. C'est sur le texte de cette brochure que nous avons basé notre étude et c'est à lui que renvoient nos références. Le poème occupe vingt pages de cette édition.

Mais ses efforts sont vains. Il ne peut travailler. Sa pensée le ramène aussitôt à l'aimée. Sa passion s'exprime en un très beau chant, un des plus purs que Przybyszewski ait composés (p. 36, 37, 38) et qui est inspiré de cet esprit cosmique que nous rencontrons souvent dans Przybyszewski.

Elle répond à une lettre passionnée par quelques mots qui lui paraissent assez froids et trop raisonnables. Une angoisse terrible le mord et l'oblige à tourner en rond dans sa chambre pendant des heures. Il se jette sur son lit et s'endort d'un sommeil agité. Il s'éveille et pense soudain aux bijoux de sa femme, auxquels il la sait passionnément attachée. Leur vente pourrait les arracher à la pauvreté. Le démon du doute lui conseille de la mettre à l'épreuve. Il se décide à lui demander le douloureux sacrifice de ces bijoux.

La réponse arrive enfin : elle ne consent pas. « Il se mit à rire. Longtemps, convulsivement... Satan triomphait » (p. 47).

Après une nuit de rêves pénibles, il tombe dans une lourde apathie qui dure de longs jours. Puis il retrouve sa force et « la puissance créatrice qui pousse ses racines dans la douleur » (p. 49) La paix est revenue en lui ; il chante à l'aimée un beau chant d'adieu, de cadence biblique :

« ...je ne t'aime plus, mais j'aime la douleur que me donne
« le souvenir de mon plus beau rêve... J'ai maintenant assez
« de souffrances entassées en moi pour créer. Et je m'en vais
« bien loin sur la mer... ».

Ce n'est plus un poème presque uniquement lyrique et psychologique comme la *Messe des Morts* que nous avons ici, mais une courte nouvelle écrite dans une langue poétique et qui rappelle, en plus bref, les *Vigiles* ; les deux œuvres sont le récit d'une rupture entre deux êtres qui s'aiment, rupture provoquée par une complication d'âme du personnage masculin (1), qui porte ainsi une responsabilité plus grande. *In hac lacrymarum valle* (titre religieux comme celui des *Vigiles*) a un caractère un peu plus conventionnel. Le héros, pour savourer plus savamment son bonheur, prolonge d'abord une séparation plus qu'il ne le

(1) Notons cependant que le héros des *Vigiles* a plus de raisons apparentes de douter de la femme qu'il aime.

faudrait. Il se choque ensuite d'une réponse trop froide à son gré et se laisse aller au plaisir affreux de tenter celle qu'il aime, en lui demandant un sacrifice qui n'est pas nécessaire (1). C'est du reste toujours le même type d'homme dont Przybyszewski nous présente la silhouette : un artiste habile à se torturer dans ses réflexions et dans ses rêves, plus apte à savourer la douleur que la joie, un homme qui manque au dernier point de sagesse et de simplicité, et dont la mauvaise fortune nous attriste beaucoup moins pour lui que pour celle qui a eu le malheur de l'aimer.

Le poème s'achève dans une relative sérénité, comme les *Vigiles*. Le lyrisme y est plus fréquent, c'est ce qui en fait le charme, plus que le satanisme douteur et ratiocineur du héros qui détruit follement son bonheur pour être plus sûr de le posséder. Sous cette « motivation » un peu artificielle et décadente, il y a cependant une attristante vérité : l'homme ne peut rien posséder vraiment : le démon du doute l'obsède, et quand il a le bonheur, il n'a de cesse qu'il ne l'ait détruit.

Plusieurs pages sont d'une très belle venue lyrique (par exemple les pages 36, 37, 38). Notons aussi la fantaisie qui se donne cours, sans les exagérations habituelles, dans la description des rêves. L'aspect « métallique » de certaines visions rappelle un poème célèbre de Baudelaire, sans aucunement l'imiter.

In hac lacrymarum valle exhale une tristesse soumise et harmonieuse que nous trouvons rarement dans l'œuvre de Przybyszewski. Les motifs sont les mêmes ; mais le héros, s'il est toujours « l'artiste », n'a plus la nervosité fatigante du « Certain » et de Falk ; c'est aussi le même pessimisme dans l'amour, mais avec moins de violence ; et le poème s'achève sur un ton mineur qui ne déchire plus notre sensibilité.

On acheva d'imprimer le *De Profundis* à Leipzig en novembre 1895. Ce même mois, Przybyszewski terminait à Kongsvinger une étude critique consacrée au sculpteur norvégien Vige-

(1) Nous verrons plus loin que Przybyszewski demandera un jour à Dagny de jeter dans un précipice un bijou auquel elle tenait beaucoup, simplement pour lui prouver qu'elle l'aimait plus encore

land et qu'il intitula : *Sur les chemins de l'âme* (1). Il en faisait grand cas et il déclarera plus tard dans son *Autobiographie* de 1913 (2), qu'avec ses manifestes de la revue de Cracovie *Życie*, elle contenait son testament littéraire. Il est possible que le titre lui en ait été fourni par le philosophe Cieszkowski, dont à dix-huit ans déjà le jeune Stach connaissait presque par cœur l'œuvre de nom similaire : *Na drogach ducha* (*Sur les chemins de l'esprit*) (3).

Cette étude commence par un exposé d'idées philosophico-esthétiques dont nous connaissons déjà une partie, mais sous une forme et sous des images un peu différentes.

L'auteur voit deux manières de saisir la vie, deux chemins : le premier large et commode, est « le chemin du cerveau », celui des « pauvres cinq sens » qui ne perçoivent la vie que dans ses accidents et son prosaïsme. L'autre, escarpé, difficile, est « le chemin de l'âme » ; celui qui le suit conçoit la vie comme un rêve pénible, un sombre pressentiment ; il la conçoit dans son essence.

Le cerveau, c'est le prosaïsme quotidien, la mathématique, la logique. L'âme est un « rare jour de fête », c'est l'irrégulier, l'éclair qui détruit toute logique ; elle est l'organe qui perçoit l'infini ; elle est au-delà de l'espace et du temps ; elle dépouille les choses de leurs accidents et de leur forme et pénètre jusqu'à leur essence.

(1) *Auf den Wegen der Seele* parut dans la revue *Die Kritik* en Mai 1896 (N^{os} 83, 84, 85, 86, 87) sous le titre *Ein Unbekannter*, et, la même année dans la revue viennoise : *Die Zeit*. L'étude fut rééditée par le *Kritik-Verlag* (d'après Helsztyński : *Przybyszewski w Niemczech*). C'est à cette édition que se rapportent nos références. L'impression en fut achevée à Brunswick en septembre 1896. Przybyszewski y avait fait de nombreuses modifications (*corr.* I, p. 127).

(2) Publiée dans les *Wiadom. Liter* 1928 n^o 9.

(3) Cette hypothèse est faite par Geszwind dans sa brochure : *Kłamstwo Przybyszewskiego i kłamstwa o Przybyszewskim*, p. 10 (Geszwind appelle *Na drogach duszy* l'œuvre de Cieszkowski).

L'opposition entre « âme » et « cerveau » est déjà fortement marquée par les romantismes européens (opposition de la « raison » et du « cœur » ou « sentiment »). La première école des romantiques allemands avait voulu cependant unir les deux concepts en une synthèse supérieure. Przybyszewski place la vie de « l'âme » bien au-dessus de celle du « cerveau » et ne veut pas faire la synthèse comme Maeterlinck d'ailleurs, qui lui aussi affirme la supériorité de l'âme.

Le cerveau, c'est le matérialisme dans la science, c'est la psychophysique, la psychologie qui prétend être une chimie de l'âme, c'est le socialisme et les innombrables systèmes économiques qui en découlent, « c'est l'art de la populace sans pensée » et sans âme : le naturalisme ».

« L'âme, c'est l'angoisse devant l'abîme, le regard tourné « continuellement vers le dedans, la rare irruption de forces et « de puissances » ; elle est douée d'organes différents de ceux dont le cerveau dispose, lui qui ne possède que les « cinq sens « misérables ». (1)

Les artistes suivent l'un ou l'autre de ces chemins. Les uns s'efforcent de rendre exactement les impressions des sens ; les autres méditent « les mystères sacrés » qui s'accomplissent au fond d'eux-mêmes ; ils voient comment l'événement extérieur se reflète dans la vie de leur âme et s'y transforme. Le peintre Liebermann suit le premier de ces chemins : il reproduit exactement ce qu'il voit. Munch, au contraire, « peint fièvre et vision ». Il peint la nature telle qu'elle se réfléchit dans les états d'âme. Ses arbres deviennent des fantômes gigantesques. Il peint une scène funèbre à laquelle il a assisté dans son enfance, non pas comme elle s'est passée dans la réalité, mais comme il se la rappelle. Il est dans la situation de l'homme en qui la « conscience cérébrale » est remplacée par la « conscience de l'âme ».

Munch et Liebermann, ces deux pôles opposés de l'art, sont dans leurs œuvres les symboles les plus caractérisés de la lutte que se livrent en notre temps l'âme et le cerveau. Le Moyen-Age, tout entier sous la domination de l'âme, ne connaissait pas cette lutte. Il ne voyait partout que le surnaturel, le transcendant, une poussée chaotique de forces agissantes dont l'origine lui était inaccessible.

Cette domination de l'âme était écrasante, et pour fonder son empire elle avait dû plus ou moins détruire la « conscience cérébrale ». Toute vérité, quelle qu'elle fût, ne se manifestait que dans une exaltation esfrénée. Le cerveau interprétait ces données faussement et platement et provoqua d'affreux malheurs.

1) *Auf den Wegen der Seele*, Kritik-Verlag, Berlin 1897, p. 8 et 9. Cette édition porte en sous-titre à la seconde page : Gustave Vigeland. Le sculpteur norvégien est né en 1869 ; il n'avait donc que vingt-six ans lorsque Przyb. lui consacra cette étude.

« Les germes psychologiques infiniment profonds qui sont à la
 « base de la démonologie et de la sorcellerie, la connaissance
 « visionnaire et intuitive des relations entre l'existence humaine
 « et l'univers, devint aux mains de la populace une puissance
 « redoutable qui envoya au bûcher des milliers et des milliers de
 « personnes. Tout devint tourment sous la domination de l'âme :
 « la recherche de Dieu, la notion du mal, l'étude douloureuse
 « des énigmes de la nature et des fondements cachés de l'exis-
 « tence »).

L'humanité lasse voulut se délivrer de ses maux. Elle chercha un bonheur commode, une nouvelle religion qui reculât les félicités de l'autre monde et laissât espérer en échange un peu de bonheur terrestre.

La révélation la plus profonde, la plus lourde de conséquences, celle qui ne montrait dans la vie que souffrances et peines, fut remplacée par ce brillant mensonge du cerveau : il est possible de trouver le bonheur sur la terre.

Avec Martin Luther, le « cerveau raisonnant », le rationalisme faisait son apparition. L'âme pouvait résister encore. Mais les attaques se multiplient. Le siècle des « esprits superficiels et frivoles » (des Encyclopédistes) arrive. Les masses écoutent Voltaire avec enthousiasme. La « plate médiocrité » gagne de plus en plus de terrain. La floraison soudaine des sciences naturelles, exploitées par le matérialisme, achève enfin de ruiner la vie de l'âme.

Le peuple, dans l'antiquité, honorait ceux qui participaient à la vie supranaturelle de l'âme, par crainte de leur puissance, peut-être aussi parce qu'il redoutait ce monde mystérieux et inconnu.

Le peuple du Moyen-Age est devenu plus hardi. « Sous
 « l'influence de la doctrine chrétienne que le manichéisme avait
 « sans doute le plus profondément comprise, de cette doctrine du
 « Dieu androgyne, du Dieu du Bien et du Mal, il divise le phé-
 « nomène de l'âme en une magie blanche et une magie noire :
 « il honore les saints, parce qu'il en espère des avantages, et
 « punit de mort ceux qui ne peuvent rien lui donner de précis et
 « dont par conséquent il n'attend que le mal : les magiciens,
 « les pères de la science et de la philosophie, qui fouillaient les
 « profondeurs et avaient de la nature et de ses énigmes (malgré

« leur naïve nomenclature) une conception bien plus profonde « que celle de tous nos savants réunis.

« Mais jamais la haine de la populace pour l'âme ne fut « plus forte qu'aujourd'hui, sous la domination absolue des « sciences naturelles, de l'argent et des prostituées ». (p. 14)

On cherche l'argent, les « faits », le bonheur. Dans l'art règne le naturalisme, c'est-à-dire la représentation de la « réalité ».

« Le naturalisme est la dernière étape dans l'extinction « progressive de l'âme ; il est l'idéal esthétique définitif de la « populace moderne... Le naturalisme est l'art de l'homme d'affaires (et qui n'est pas homme d'affaires aujourd'hui ?) et doit « représenter des choses que le cerveau de l'homme d'affaires « puisse contrôler ». (p. 15)

Autrefois, seul le prophète, l'anachorète, celui qui avait été touché par la grâce divine, s'adonnait à l'art, aux terribles visions de l'âme libérée. Dans l'antiquité le poète vivait dans une sombre extase, il s'appelait Eschyle, Sophocle. La pensée était sacrée, et Socrate, dans sa méditation, ne remarquait pas qu'il était pieds nus dans la neige. L'artiste du Moyen-Age priait et jeûnait. Pour l'artiste d'aujourd'hui, il en est tout autrement. Il est devenu un simple reporter. La photographie est son Esprit-Saint, et il est poussé au travail surtout par le manque d'argent. « Notre « conception moderne de l'art est caractérisée par cette parole « étonnamment stupide : le Génie, c'est le labeur (*Genie ist « Fleiss*) ». (p. 17)

Ceux qui « sacrifient à l'âme » et dans lesquels l'antique sainteté de la pensée et de l'art est restée vivante, les mystiques et les poètes qui perçoivent le monde, non par les yeux ni les oreilles, mais par le mystérieux organe de l'âme qui laisse l'accident pour saisir l'essentiel des choses, tous ces artistes-là sont méconnus, restent à l'écart du « profanum Vulgus ».

La Femme de Félicien Rops est la Femme au-delà de toute contingence ; elle est l'archétype, Hécate, Médée ; elle est aussi bien la Femme de l'Apocalypse que celle qui conduit au crime. Les gravures de Rops sont un « puissant système philosophique ». plus profond et plus douloureux encore que celui de Schopenhauer, parce qu'il est édifié, non sur la conséquence, mais sur la cause : le sexe, qui a engendré la « volonté ».

L'homme de Goya n'est pas un homme précis : c'est l'éternel Adam que la femme attire, trompe et mène au crime. Le portrait de Schumann par Félix Vallotton n'est pas le Schumann que virent ses contemporains, c'est l'âme de Schumann telle qu'elle s'exprime dans l'introduction de la sonate en fa dièse mineur.

Des artistes de cette qualité ne sont jamais compris des masses. L'étude *Sur les chemins de l'âme* est consacrée à l'un d'entre eux, le sculpteur norvégien Vigeland.

Sous l'influence du brumeux ciel d'hiver norvégien, Vigeland, comme beaucoup de ses compatriotes, comme bien des artistes germaniques, fut saisi du désespoir de l'âme angoissée qui ne voit partout que damnation, obscurité, mort éternelle.

Déjà sa première œuvre est pleine de ce noir pessimisme. Elle a pour titre *Les Maudits*, et nous montre Adam en fuite avec Eve et ses enfants. Toutes les angoisses et tous les désespoirs s'expriment dans les œuvres qui suivent.

Vigeland ne perçoit point avec le cerveau, qui cache sous un bonheur superficiel les tragiques profondeurs de l'être : l'âme ne connaît pas ce bonheur ; elle est « sombre » parce qu'elle est passion et surabondance, parce qu'elle doit subir toutes les convulsions du « sexe », les délires angoissés de l'abîme... c'est pourquoi la vie ne peut plaire aux artistes qui sacrifient à l'âme ; elle leur est une charge, elle les désespère, les oblige à d'inutiles luttes et à d'humiliantes défaites ; l'amour est pour eux la plus terrible douleur.

« Le pessimisme sexuel de ces artistes est à proprement parler aussi vieux que le monde, parce qu'il naît de la haine « profonde » que ressent l'homme pour la femme, au contact de laquelle son âme « devient presque toujours petite et sordide ».

La femme, « éternelle excitatrice de la fermentation sexuelle, « *dulce malum pariter favus atque venenum*, a été détestée et « méprisée pendant toute l'antiquité ». Le Christ la sauve, prend sous sa protection la femme adultère et la Madeleine ; une époque s'ouvre, celle des pécheresses expiatrices, celle des saintes femmes, celle de la Vierge Marie. Mais bientôt une réaction commence dans l'Eglise, où quelques théologiens vont jusqu'à se demander si la femme possède une âme. Des siècles se succèdent pendant lesquels (« si l'on excepte la comique érotomanie de quel-

ques troubadours ridicules ») se déchaîne une haine furieuse de la femme. Et cette haine se rencontre aussi hors de l'Eglise, dans la mystérieuse compagnie des magiciens, « les hommes les plus puissants et les plus parfaits du Moyen-Age », tels que Kunrath, Raymond Lulle, Cornélius Agrippa, Paracelse...

La femme exerce alors une vengeance terrible comme sorcière, prêtresse de Satan, sacrilège et blasphématrice. La fin du XVII^{me} siècle voit la femme possédée du démon déployer partout son infernale puissance. Cette puissance jette un dernier éclat pendant la Révolution Française, dans le culte de la Raison, avant de s'affaiblir pour quelque temps.

Notre époque voit apparaître la femme sous un autre aspect et dans un culte modernisé de Satan. Satan s'est lui aussi transformé. Il a endossé l'habit et s'est chaussé de souliers vernis. Il porte une barbe à la Henri IV, « il a un front chauve et les allures d'un diplomate qui ne serait plus de la première jeunesse ». (p. 34) La farouche Necato est remplacée par Madame Chantelouve et les femmes sataniques du chanoine Docre de *Là-Bas*. « Le Satan de l'hystérie et de l'ennui triomphe de la femme. « L'homme moderne est tombé dans l'imbécillité et a eu l'ambition d'élever la femme à la hauteur de sa culture ; dans l'atmosphère du cynisme philosophique et de l'athéisme grandissent et se développent les mauvais instincts, et de nouveau la femme est devenue la corde par laquelle Satan attire l'homme à lui... » (p. 34, 35).

La danse fantastique des sorcières d'autrefois est remplacée par le cancan ; aux aphrodisiaques empoisonnés de jadis a succédé la morphine, mais l'essentiel est resté : la volonté criminelle, le désir d'une transformation surhumaine des plaisirs sexuels qui ne peuvent plus se trouver que dans la perversion.

La Femme de Rops, « le psychologue sexuel le plus profond du siècle », est une sorte de Sainte Thérèse satanisée. Celle de Munch et de Vigeland, la femme germanique, est plus parcimonieuse. Son âme et son cœur sont étroits ; elle est terriblement raisonnable, et c'est en cela que réside sa puissance mauvaise. L'amour qu'elle inspire est un amour désespéré ; il est « une révolte volcanique du sexe qui souffre, un cri affamé de la chair ».

Vigeland nous présente cette moderne nuit de Valpurgis

dans un certain nombre d'œuvres. Przybyszewski, à la suite de Huysmans, (1) est d'avis qu'on trouve seulement chez Rops et les Japonais une aussi douloureuse volupté que dans les sculptures de Vigeland. L'élément érotique y est « presque entièrement « dépouillé de sexualité. C'est le Sexe en soi : la froide et cruelle « puissance de la Nature qui jette deux êtres l'un sur l'autre, « violemment, brutalement ». (p. 38)

Ce que les Japonais représentent comme une torture physique, Vigeland le transpose dans le monde moral. L'amour chez lui est une source de nouvelles souffrances, de nouvelles haines et de nouvelles colères. Satan est le maître de l'amour des misérables humains ; et le moyen le plus efficace dont il se sert pour empoisonner l'amour est la suspicion. La femme déchue et l'homme tourmenté jusqu'à la folie par cette déchéance, voilà le thème principal de toutes les œuvres « érotiques » de Vigeland. Ses *Douteurs* sont l'œuvre où il a exprimé le plus puissamment la souffrance de l'homme devant la femme qu'un autre a déjà possédée.

Le cerveau bourgeois s'est épuisé à chercher les lois du bonheur. Ces lois sont les « véritables saturnales de la bêtise ». La Nature ne connaît pas le bonheur. La marche ascendante de l'évolution amène avec elle une prépondérance plus grande de la douleur. Un mot comme « dégénérescence » est stupide. La dégénérescence a toujours existé. Elle n'est justement pas une dégénérescence, mais un phénomène d'évolution qui revient régulièrement, qui est aussi nécessaire que ce qu'on appelle normal, et même un million de fois plus nécessaire ; le « normal » en effet est la sottise, et la dégénérescence le génie. A l'appui de sa thèse Przybyszewski cite Martin Luther et Nietzsche.

« Tout développement est caractérisé par une aptitude par-ticulière à ressentir comme douleurs presque toutes les im-pressions ». (p. 45)

Le cerveau a perdu ses croyances, il doute de tout, et la vie tout entière n'est plus qu'une peur angoissée de la douleur, une peur de la vie elle-même et de la mort. « Tout devient angoisse, inquiétude et tourment ». (p. 46).

« Et cette force qui s'épuise à créer ces instruments de

(1) Voir l'article de Huysmans sur Félicien Rops dans *Certains*.

« supplice de l'âme, cette évolution dans le sens de la souffrance
« la plus vive, tout cela c'est Satan ». (p. 46)

« Satan fut avant Dieu, parce que Dieu est le Bien ». (p. 46)
Le Mal est éternel et a dû créer le Bien pour attester sa terrible
puissance. « Satan est plus puissant que Dieu dans la conscience
« du peuple ; car c'est Satan et ses artifices que le peuple craint,
« et non pas Dieu. Dieu n'est à proprement parler qu'un moyen
« de défense contre le Mal ; il est invoqué seulement lorsque
« Satan a pris possession de l'homme : et de tout temps l'hom-
« me fut possédé par le Satan de la douleur et du désespoir.

« Les cultes religieux de tous les peuples primitifs sont nés
« sans exception de la crainte du Mal, de la peur désespérée de
« la souffrance.... le Moyen-Age tout entier ne connaissait qu'une
« religion : Satan ». (p. 46, 47).

Pour Przybyszewski, Satan est le Dieu des affamés, des
mécontents, des ambitieux ; il est le Dieu de la Nature et des
instincts, le Dieu des damnés, et de ceux qui cherchent, « car
« toute recherche signifie perdre Dieu ». Il placera parmi les
Fils de Satan : Alexandre, Napoléon, les « corrupteurs de la
jeunesse », Socrate et Schopenhauer, ceux « qui se risquent
« dans les profondeurs et aiment le Mal parce que le Mal seul
« est la profondeur : Poe et Rops ; ceux qui aiment la souf-
« france pour la souffrance et sont assis sur le Golgotha de
« l'humanité, Chopin et Schumann... » (p. 48)

« Satan est le premier philosophe et le premier anarchiste »
(p. 48) « ...Le Satan du Moyen-Age était désespéré et son dé-
« sespoir engendrait le Mal. Le Satan moderne crée le Mal
« parce qu'il y est forcé et cela fait son désespoir ». (p. 49)

« La Nature, le Destin, toute cette vie absurde et sans but
« qui flotte au-dessus de nous et qui n'éveille jamais que des
« instincts criminels et destructeurs, voilà le Satan que Vige-
« land a conçu et représenté... ». (p. 49)

Rops rompit avec la tradition du Moyen-Age qui représen-
tait Satan sous une forme mi-humaine, mi-bestiale ; son Démon
est d'ailleurs aussi celui de l'orgie sexuelle. Il le méprise et
s'inspire du culte satanique à la fois désespéré et sceptique de
Baudelaire. Mais Vigeland est le premier qui, parvenu à une
conception géniale et sûre du moderne Satan, nous ait pleine-
ment représenté ce Satan-Dieu, Instinct, Nature, Destin. « Ce

« Satan est beau de l'aristocratique beauté d'âme d'un Lucifer
 « qui a inventé la poésie et la philosophie. Il est beau de la
 « hardiesse et du désintéressement des grands criminels et il
 « a la fanatique cruauté de l'anarchiste qui sacrifierait ses frères
 « à l'idée... Il est le Dieu de l'impudicité et de l'inceste, le
 « Dieu des voleurs et des meurtriers... » (p. 51)

Les dernières pages de l'étude sont consacrées à une critique acerbe du nouvel art, qui se plaît aux nostalgiques lueurs crépusculaires et aux raffinements des esprits délicats ; qui déteste la douleur, car elle détruit les formes et l'harmonie. Ses adeptes ne sont que les misérables héritiers de Zola, le « géant plébéien ». Ils sont les transfuges du camp de cet écrivain, « depuis Bourget, qui s'est maintenant réfugié sous les jupons féminins, jusqu'à la génération excédée de fatigue dont l'imagination trop compliquée s'épuise en stériles et froids raffinements poétiques. Leur art est un art descriptif par excellence ; mais là où Zola entasse l'une sur l'autre de rudes masses de pierre, ils rassemblent avec effort et avec beaucoup de céramiques de fines molécules de sensations et d'idées. Là où Zola, infidèle à ses doctrines, travaille avec de gigantesques images et élève parfois l'objet à la hauteur d'un symbole vraiment puissant, ses épigones cherchent à éveiller des états d'âmes avec des images qui reviennent éternellement... : cygnes blancs qui glissent sur des canaux endormis, oiseaux noirs planant sur des mers violettes, lys blancs qui se balancent autour d'autels baignés d'une douce et scintillante lumière. Seule la plastique ne semble pas en être encore arrivée à un « nouvel art ». (pp. 58, 59).

Vigeland n'a rien de commun, avec cet « art spirituel ». Son art « est simplement la vie, la passion toute puissante, l'exaltation et la profondeur, parce qu'il est une révélation de l'âme.

« Jusqu'à présent l'âme n'a jamais été tendre, chaste, rêveuse, car elle est une éruption de forces volcaniques... » (p. 59)

« Le chemin de l'âme est difficile et pénible, et ceux qui le suivent dans ce siècle borné... deviennent de plus en plus rares. Mais ces hommes là représentent précisément l'essor

« ascensionnel de la race humaine ; ils sont pour notre temps
« ce que le magicien fut pour le Moyen-Age. » (pp. 59, 60)

Leur art est l'art de tous les temps, l'art de « l'unique pour l'unique ».

Przybyszewski termine par ces paroles fièrement individualistes cette étude si importante dans l'histoire de sa pensée. Comme on peut s'en rendre compte, Vigeland est surtout une occasion pour Przybyszewski de développer ses thèses, et le titre *Sur les Chemins de l'Âme* se justifie pleinement. Le sculpteur norvégien est pris simplement comme exemple d'artiste qui cherche sa voie dans la direction souhaitée par Przybyszewski.

Si nous comparons cette étude critique à celles qui ont précédé, nous constatons que Przybyszewski est maintenant en marche vers un individualisme plus caractérisé encore. Dans ses premières études critiques il développait ses conceptions à l'occasion d'une manifestation esthétique ; ici au contraire, ses idées sont exposées pour elles-mêmes, et Vigeland, quels que soient les éloges qui lui sont décernés, reste au second plan. L'exposition des idées personnelles de l'auteur y gagne en développement et en clarté, d'autant plus que, sous l'influence de nouvelles lectures, le jeune écrivain s'efforce surtout, de présenter simplement ses idées, sans les fausser par la violence, sans abuser des expressions scientifiques comme il le faisait quelques années plus tôt. Il perd d'ailleurs en pittoresque ce qu'il gagne en clarté logique, et nous ne retrouvons plus sa manière imagée et dramatique de nous représenter le conflit entre le cerveau et le sexe. Mais cette clarté plus grande dans l'exposition nous permet de mieux comprendre ce que Przybyszewski entend par élément de progrès dans la dégénérescence, les manifestations de dégénérescence accompagnant maintes fois une intelligence plus grande qui peut être considérée comme enrichissement de l'espèce humaine.

Les études de démonologie dont il s'occupait en Scandinavie lui permirent de définir aussi avec plus de précision ce qu'il entendait par Satan ; la sympathie avec laquelle il souligne le mot « criminel » a d'ailleurs une résonance qui ne lui est pas tout à fait propre : nous y trouvons la trace de ses lectures assidue de Nietzsche (1).

(1) Voir par exemple les pages 47 et 48.

Huysmans d'autre part a pu fortifier encore une méfiance ancienne à l'égard de la société de son temps, où Przybyszewski ne voit lui aussi que platitude et cupidité. Mais c'est Schopenhauer qui a nourri le pessimisme absolu de cette œuvre, où Przybyszewski fait du bonheur et de l'harmonie l'apanage des imbéciles et place dans la vie profonde la source de tous les maux. Przybyszewski semble accentuer encore ce pessimisme en admettant que la douleur s'accroît dans la proportion où l'homme s'élève, en affirmant que le Mal est plus antique que le Bien et a engendré le Bien pour attester sa puissance (1).

Sur les Chemins de l'Ame présente sous un aspect un peu différent de celui que nous leur connaissons déjà les idées de Przybyszewski sur l'Ame et le Cerveau : l'Ame n'est plus simplement le Sexe (comme dans la *Messe des Morts*) créant le Cerveau pour multiplier ses plaisirs et mourant ensuite sous son emprise. Cette conception un peu étroite, trop littéraire et inspirée vraisemblablement par un désir indiscret d'originalité, fait place ici à une théorie moins originale, mais plus admissible. Przybyszewski reprend à son compte la distinction déjà ancienne entre le « sentiment » et la « raison », entre le cœur et le cerveau, entre les éléments obscurs, subconscients de notre être et les éléments conscients ; selon la tradition romantique il donne aux premiers le pas sur les seconds.

Si Przybyszewski a renoncé ici aux outrances de langage il n'a pu résister au plaisir de stylisations sommaires et fausses. Il ne considère plus la femme comme un complément nécessaire

(1) On a fait justement valoir que la Kabbale juive (tenue en grande estime par Przybyszewski) avait pu l'influencer par son dualisme. Elle reconnaît des droits égaux au Bien et au Mal. La Kabbale aurait conduit Przybyszewski à une attitude passive ou « perplexe » devant le Mal, auquel elle lui fit attribuer une grande importance. (Article de Marja Stecka : *Dwa pojęcia sztuki (Norwid a Przybyszewski)* publié dans la *Mysł Narodowa*, 1936 n° 1).

D'ailleurs Przybyszewski parlera quelquefois comme un véritable manichéen (par ex. dans son étude inédite sur les Sorcières (Varsovie, Biblioteka Narodowa). Constatons cependant que dans sa conception du Mal il laisse loin derrière lui Kabbalistes et Manichéens. Ici encore Przybyszewski a exagéré le pessimisme des traditions qui l'ont influencé.

N'oublions pas non plus que son enfance s'est écoulée dans un milieu catholique ; le catholicisme a toujours considéré le démon comme l'ennemi le plus redoutable.

de l'homme : sous l'influence de Baudelaire, Barbey d'Aurévilly, Félicien Rops, Huysmans, sans doute aussi de son éducation catholique et de ses études de mystique satanique, il ne voit plus en elle qu'une cause de perdition et néglige injustement ses aspects lumineux. D'autre part il se trompe en disant que la femme a toujours été méprisée dans la société antique. Il ne pouvait cependant ignorer Minerve, Diane, Niobé, les Vestales. Mais il a toujours mal compris l'antiquité gréco-romaine.

Il est enfin inexact que le Moyen-Age se soit trouvé entièrement sous la domination de « l'Âme » : il y eut des périodes où le rationalisme y fut singulièrement vivant. C'est donc une erreur que d'y voir uniquement des artistes extasiés et prophétiques.

Nous ne pouvons admettre non plus que l'Âme ne soit qu'« éruption volcanique » et n'ait jamais été « tendre, chaste » ni « rêveuse ». La vie nous montre à chaque pas des « âmes » véritables qui ne connaissent cependant pas les bouleversements catastrophiques de l'âme névrosée de Przybyszewski. Celui-ci a généralisé par trop ses propres impressions et son propre cas.

Enfin, où Przybyszewski a-t-il pu trouver que le Naturalisme était le définitif idéal esthétique de la foule ? A-t-il jamais vu un petit bourgeois, une midinette se délecter (autrement que par snobisme) à la lecture de Zola ou d'un roman naturaliste quelconque ? Ignore-t-il donc qu'invariablement, au plus puissant roman de Zola, ils préféreront toujours les plus idéales et les plus roses des idylles ?

Mais ces erreurs sont peu de chose. Le jugement que Przybyszewski a porté sur son œuvre reste juste ; elle est un document de première importance dans l'histoire de ses idées par l'exposition qu'elle offre de sa théorie de l'âme et aussi par sa manière que nous y retrouvons de chercher avant tout dans l'œuvre d'art ses caractères profonds, métaphysiques (manière qu'il a peut-être prise aux Allemands et certainement aussi à Huysmans). Sa façon abrupte, nette, de condamner ou d'admettre l'œuvre esthétique trahit un véritable tempérament d'artiste, ennemi des concessions, de la plate logique et de tout philistinisme. Cette hauteur et cette violence de pensée risquaient de donner aux jeunes artistes un peu trop d'assurance, mais elles pouvaient éveil-

ler en eux la haine de la platitude et l'amour de tout ce qui était brutalement mais profondément humain.

Przybyszewski ne nous a pas dit où ni comment il avait fait la connaissance de Vigeland (1). Mais dans les pages admiratives qu'il lui consacre en ses *Mémoires* il nous révèle ce qu'il apprit à ses côtés :

« Combien de nuits ai-je passées avec Vigeland en conversations sur la sculpture gothique ! Il n'admettait que cette sculpture (elle lui avait été tout de suite une extraordinaire révélation). Ce que je pressentais seulement, il me l'expliquait, le mettait en évidence par quelques traits ; il m'initiait à ces étonnantes merveilles, créées par des maîtres inconnus mais puissants... » (*Mémoires* I, p. 233)

Un peu plus loin, il atteste que Vigeland fut pour sa conscience artistique ce que furent les bâtisseurs des cathédrales de Paris, Bourges, Chartres et Tolède, ce que furent Chopin, Schumann, Munch, Rops, Goya, Le Greco, Edgar Poe, Barbey d'Aurévilly, Dostoïevski et Kasprowicz. Il le plaçait avec eux, dans cette phalange d'artistes qu'il considérait comme les seuls véritables : ceux pour qui le monde souterrain, l'« âme » était la source première d'inspiration.

(1) Il semble en tout cas n'avoir vu ses œuvres pour la première fois qu'en Norvège. (Voir la lettre qu'il a écrite à Dehmel pendant l'hiver de 1894-95).

CHAPITRE XIX

LA SYNAGOGUE DE SATAN

Les loisirs que lui procuraient les séjours en Norvège dans la famille de sa femme permirent à Przybyszewski d'écrire plus qu'il ne l'avait fait jusqu'alors. C'est à cette liberté plus grande que nous sommes redevables d'*Homo Sapiens*, *De Profundis*, *Sur les Chemins de l'Ame* et d'autres ouvrages que nous étudierons plus loin. Przybyszewski lui dut aussi de pouvoir reprendre d'une façon plus régulière ses études de démonologie : « C'est dans « cette misérable petite ville perdue sur la frontière suédo-
« norvégienne, dans ce tout petit Kongsvinger, qu'avec la gra-
« vité et la conscience d'un savant allemand alliée au goût des
« Slaves pour le paradoxe et le fantastique... je repris l'étude,
« interrompue continuellement jusqu'alors, des sortilèges et de
« la sorcellerie... » (*Mémoires* I, p. 243).

Ces questions troublantes l'avaient toujours attiré et allaient rester jusqu'à la fin de sa vie au centre de ses préoccupations (1). Sa curiosité fut dirigée très tôt dans ce sens par un épisode de son enfance que les *Mémoires* nous racontent et dont on peut admettre les grandes lignes : Sa mère gardait par charité une servante, plus très jeune, d'humeur sombre et sournoise, souffrant d'épilepsie, cruelle pour les bêtes. Elle avait un jour empli tout un panier de crapauds qu'elle avait hachés en menus morceaux et donnés à manger aux porcs, provoquant ainsi la mort de deux de ces animaux. Une sorte de charme mystérieux avait empêché le jeune Stach de la dénoncer à sa mère. Ulicha (c'était le nom de cette fille) passait dans le village pour une sorcière ; on l'évitait, et les mères en la voyant cachaient leurs nouveaux-nés sous leurs fichus rouges.

(1) Les *Mémoires* nous disent qu'il leur consacra « près de trente ans » (p. 222).

« Dans la salle de classe de mon père, raconte Przybyszewski, était suspendue une grande croix dorée. Un dimanche où mes parents étaient à l'église, elle (Ulicha) me conduisit dans la classe ; elle se mit à danser sur les bancs comme une possédée ; mais elle s'arrêta soudain devant la croix et com-
« mença à cracher dessus. J'en éprouvai un choc si terrible que
« je tombai à terre ». (p. 224)

Le père de Stach la détestait et l'avait un jour durement punie ; comme elle le craignait, elle résolut de se venger sur son fils. Elle fit à l'enfant une entaille au front et introduisit dans la blessure le jus de mûres encore vertes sur lesquelles elle avait craché. Elle lui ordonna de dire, sous peine d'être précipité vivant en enfer, qu'il s'était éraflé le front sur le bord de la table. Quelques heures après, l'enfant tremblait de fièvre et souffrait d'un atroce mal de tête que rien ne pouvait calmer.

« Mais, ajoute Przybyszewski, Łucha Ławecka veillait sur moi ; à ma naissance ma mère était trop faible pour m'al-
« laiter ; on me l'avait donc donnée comme nourrice... Łucha
« m'examina soigneusement... ». La vieille nourrice se livra alors à diverses pratiques de magie et déclara que Stach était ensorcelé par Ulicha. Pendant toute une nuit elle appliqua sur la tête et la poitrine de l'enfant des feuilles de diverses plantes auxquelles elle avait fait subir une préparation compliquée. Tout en appliquant ces feuilles, « elle marmottait con-
« tinuellement quelque chose — je sais seulement, ajoute Przy-
« byszewski, que ce n'étaient point des paroles de prières ». (p. 225). Le lendemain l'enfant était guéri ; mais on dut mener à l'hôpital d'Inowrocław Ulicha grelottante de fièvre ; elle y mourut peu de temps après.

Przybyszewski voyait en ce fait un exemple classique du « choc en retour ».

Il disait encore avoir été témoin dans son enfance de pratiques de sorcellerie si monstrueuses qu'il jugeait préférable de n'en point parler ; il avait d'ailleurs parfois l'impression qu'un secret « maleficium taciturnitatis » l'obligeait à se taire.

Si tout ce récit est exact, Stach avait donc été initié très tôt à ces redoutables mystères. Leur étude l'avait cent fois découragé et désespéré, mais cent fois il l'avait reprise et avec une ferveur toujours plus grande. (p. 242) Un de ses professeurs,

Frenz, dont nous savons qu'il conserva un profond souvenir, et auquel, d'après son *Autobiographie* de 1913, il doit plus « qu'à « tous les écrivains scandinaves et non scandinaves », lui parla le premier d'occultisme au cours de promenades faites en commun. Il lui donna à lire l'*Histoire de l'Occultisme* de Kiesewetter. Stach avait alors dix-huit ans environ.

Dès cette époque il résolut d'écrire l'histoire de Satan et des sorcières « J'étudiai, dit-il, pendant les cinq années qui « suivirent mon séjour à l'université, presque tout ce qui avait « été écrit à ce sujet depuis le quinzième siècle jusqu'à nos « jours... ». (1)

Grâce à Dehmel, il avait pu nouer d'assez brèves relations (que nous avons mentionnées déjà) avec le milieu occultiste de Berlin ; il semble y avoir d'abord puisé une ardente curiosité (que le *Là-Bas* de Huysmans nourrissait encore) pour la magie noire. De cette curiosité « témoigne la suite d'études rapides, « réunies dans la petite brochure *Synagogue de Satan*. Ces « études, lues en public par Hans Heinz Ewers comme étant « de sa composition, allaient donner à celui-ci sa première célébrité et lui procurer ses premiers honoraires importants ». (2)

« Je me vengeai par les avant-propos que j'ai écrits pour « l'édition polonaise de ses œuvres ».

La *Synagogue de Satan* parut à Berlin en 1897 (3), la même année que *Sur les Chemins de l'Âme*. Il est possible que les deux œuvres aient été composées à peu près en même temps et qu'à ce fait soit due (en partie tout au moins) l'importance que Przybyszewski donne à Satan dans le second ouvrage.

La *Synagogue de Satan* est une étude historique, claire, relativement pondérée, qui met à la portée du profane bien des documents curieux recueillis par Przybyszewski dans les in-folios

(1) *Moja Autobiografja*, *Wiad. Liter.* 1928, n° 18.

(2) *Mémoires* I, p. 149. Nous laissons à Przybyszewski la responsabilité de cette assertion.

(3) *Die Synagogue des Satan* Berlin 1897 ; Kritik-Verlag, 64 pages, (notre étude est basée sur ce texte). L'ouvrage a paru aussi dans la revue *Die Kritik*, Bd. XI n° 134 et 135 ; Bd. XII, n° 148, 149, 150.

Przybyszewski l'écrivit comme à son corps défendant : ce travail le rebutait (voir sa lettre à Prochazka d'avril 1897). Il s'y consacra surtout en février et en mai 1897, semble-t-il. (Voir lettres du 14 février et du 23 mai 1897).

des démonologues. Que tout y ait été exposé avec la rigueur historique nécessaire, nous ne pourrions cependant l'affirmer.

Cette brochure nous intéresse surtout par l'exposé que nous y trouvons des idées philosophiques de Przybyszewski : notre analyse s'occupera principalement de ces idées.

La première partie traite de la genèse de l'église de Satan ; la seconde étudie le culte de cette église.

Fidèle à son habitude, l'auteur commence par affirmer fortement une métaphysique qu'il ne cherche pas à édifier sur les bases d'une démonstration rationnelle :

« Il y a deux divinités, déclare-t-il, éternellement opposées
« l'une à l'autre, deux créateurs et deux maîtres sans com-
« mencement ni fin.

« Le Dieu bon a créé les esprits, les êtres purs : son monde
« est le monde invisible, le monde de la perfection, qui ne con-
« naît ni combat ni souffrance.

« Le Dieu méchant a créé ce qui est visible, corporel,
« périssable. Il a créé la chair et les passions, la terre avec ses
« luttes, ses tourments et son désespoir, l'immense vallée de
« larmes ; il a créé la nature qui n'engendre jamais que la dou-
« leur, le désespoir et le mal.

« Le Dieu bon est la norme, la loi, l'humilité et l'abandon.
« Il dit à ses enfants : soyez pauvres en esprit, car seulement
« ainsi vous arriverez dans mon royaume ! Soyez plus enfants
« que les enfants, tuez votre volonté, suivez-moi ! Ne sondez
« point l'origine ni les fins...

« Le Dieu méchant est le dérèglement, le bond altier, lucide
« dans l'avenir ; il est la curiosité des secrets les plus cachés et
« l'orgueil du titan qui renverse, effréné, toutes les lois, toutes
« normes. Il est la plus haute sagesse et la plus profonde infamie ;
« il est l'orgueil le plus sauvage et l'humilité la plus astucieuse :
« c'est seulement ainsi que la règle peut être dupée. Il a sanc-
« tifié l'orgueil, l'audace et la soif de domination, et il appelle
« cela héroïsme ; il a appris à l'homme qu'il n'y a de crime que
« contre sa propre nature. Il a sanctifié la curiosité et l'a appelée
« science ; il a amené l'homme à rechercher sa propre origine,
« et appelé cela philosophie ; il a fait s'élargir à l'infini tous les
« instincts dans le lit du fleuve sexuel et il a appelé cela : art. »

(p. 7)

« Le Dieu méchant fut bon, il fut un bon père et un guide « bienveillant », avant que ne fût né son grand ennemi, Jésus de Nazareth. Le Satan-Antéchrist n'avait pas encore paru.

Le Dieu méchant était un Dieu en deux personnes. La première personne était le Satan-Père, le Satan-Samyâsa, le poète et le philosophe. Il vivait dans la race puissante des mages et dans les mystères des temples chaldéens.

La seconde personne était le Satan-Pan, le Satan-phallus, le Dieu des instincts et des plaisirs de la chair, source des joies de la vie, de l'enthousiasme et de l'ivresse.

Or le Dieu bon, voyant que débordait la mesure des péchés, envoya son Fils sur la terre pour qu'il annonçât aux fils de Satan les vérités invisibles. Le Fils prêcha aux hommes l'indifférence aux joies de la terre ; il prêcha surtout contre les joies de la chair. Ses disciples vont encore plus loin que lui dans leur condamnation : « Omnia mala ex mulieribus », dira Saint Jérôme. Les saints Pères mettront même en garde contre les fleurs, car le Démon se revêt avec plaisir de couleurs et de magnificence. (p. 10) L'amour est le grand danger : « Amor si vincitur, diabolus vincitur ! » La nature tout entière est suspecte : « Ubique Daemon ! ».

Mais l'Eglise détesta surtout le Satan des mages, celui qui ne voulait pas être humble, soumis, celui qui pensait et cherchait. « Le mage était ce qu'était le Christ lui-même, l'opiniâtre destructeur de toutes lois, le prophète initié ; il était Dieu ; « mais le mage était plus fier que le Christ. Le Christ vulgarisa sa doctrine. Il prit comme complice contre l'ancienne alliance des paysans et des valets plus enfants que les enfants. Le mage ne transmet sa doctrine qu'aux âmes les plus fières et les plus puissantes ». (p. 11)

Le Christianisme attaqua violemment ces « titans altiers » qui se firent prêtres et recueillirent ce qui restait du paganisme. Les vieux symboles païens perdirent leur sens mais acquirent une puissance magique. L'Eglise lutta contre cette puissance par des armes analogues : eau bénite, sacramentaux, signe de la croix. Ne pouvant réduire complètement le paganisme, elle essaie de christianiser les fêtes, coutumes et traditions païennes : les bacchanales revivent dans la fête de l'Ane et dans la fête des Fous . le culte phallique transparait dans l'obscénité de certaines sculp-

tures ; les enfers antiques surtout se retrouvent dans l'enfer des chrétiens. Cependant, malgré les exorcismes, les cas de possession se multiplient, et qui pourrait supprimer les hallucinations séductrices des sens ? Le désespoir et le découragement attendent la fin du monde, l'Antéchrist.

Et cet Antéchrist vint, non point celui de la puissance matérielle, mais celui de l'esprit : Manès. Manès déclara : « Il y a « deux divinités, également fortes, également puissantes et éternellement opposées, le Dieu invisible du Bien, qui trône dans « le ciel, ne s'occupe pas de la terre et ne vit que pour la « perfection de ses élus, et le Dieu du péché, qui gouverne la « terre. Il n'y a point de péché, car le péché vient de ce Dieu-là « comme la vertu vient de l'autre... » (p. 14)

La Gnose et le Manichéisme se répandirent rapidement dans le monde chrétien. L'Eglise en vint à bout après une lutte de trois siècles. Mais Satan se vengea.

Il s'enfonça dans la terre et la terre fut possédée du démon. Vers l'an mil, l'humanité commença à désespérer du Dieu bon. Des signes et des merveilles épouvantèrent le monde. Les hommes déçus se détournèrent de Dieu et invoquèrent Satan.

L'Eglise avec Grégoire VII essaie de se réformer. Le pape-moine introduit le célibat ecclésiastique. Il déchaîne les haines populaires contre les prêtres mariés, et les docteurs profèrent leur malédiction contre la femme.

L'Eglise a donc eu raison du Démon-Nature. Elle a vaincu aussi le Satan-Philosophe, le créateur des systèmes de l'Orient, celui qui s'est complu « aux poétiques subtilités d'un Platon » et qui a semé l'hérésie manichéenne. Mais avec Abélard revient la résistance. Abélard, dont le succès fut rapide et immense, apprend aux hommes à discuter les mystères sacrés. Le scepticisme gagne l'humanité, l'individu se dégage de ses liens. L'échec des Croisades amène une profonde dépression et fait désespérer de Dieu. Les peuples sont prêts à l'abandonner.

C'est alors que l'hérésie des Bogumils (1), passant par Constantinople et l'Italie, vint s'établir dans le Midi de la France qui avait toujours été un terrain favorable aux hérésies et aux pratiques de la sorcellerie. Les Juifs et les Sarrasins y étaient

(1) Secte fondée au X^e siècle par le pape Bogumil en Bulgarie.

nombreux et ils y avaient apporté de Salerne mais surtout de Cordoue les arts divers « qui furent si souvent employés dans
« de criminelles intentions : la distillation, les sirops, les baumes, les premiers instruments de chirurgie, les chiffres arabes, l'arithmétique et l'algèbre ». (p. 20)

D'ailleurs, les doctrines de la Kabbale juive avaient exercé une grande influence dans ces provinces qui n'étaient chrétiennes que de nom. Le vieux manichéisme s'y installa fortement sous des formes nouvelles ; c'est de ces pays que « Satan commença son étonnante marche triomphale à travers toute l'Europe ». (p. 20)

Les Albigeois divisaient la Divinité en un Dieu bon et un Dieu méchant. Ils divisaient de même l'homme en deux éléments nettement opposés : le spirituel et le corporel. Par son corps l'homme appartenait au Dieu mauvais, par son esprit au Dieu lumineux. Il se produisit dans la secte une scission. Ceux qui s'étaient décidés pour le Dieu bon vivaient dans une austérité de mœurs, dans un ascétisme extraordinaires. Les autres, ceux qui honoraient le Dieu méchant, fondèrent des sociétés secrètes et célébrèrent dans les forêts, dans les cavernes, sur les hauts lieux, leurs sombres mystères. Les « parfaits », les « saints » accomplissaient d'étranges miracles, et la Secte se répandit rapidement. Les adorateurs du Dieu méchant se livraient à d'obscènes pratiques dans leurs sociétés secrètes. Peu à peu le noyau philosophique, la croyance manichéenne en un Dieu double, se perdit. Toutes ces sectes, quelles qu'elles fussent, n'eurent plus entre elles qu'un trait commun : une haine farouche contre la doctrine chrétienne, haine attisée par les cruelles persécutions de l'Eglise contre les Cathares. Tous voyaient dans l'Eglise la prostituée de l'Apocalypse, et Przybyszewski ajoute à ce sujet : « En cela ils n'avaient pas tellement tort ». (p. 21)

Dans leur haine de l'Eglise, ils injurient et tuent ses prêtres, souillent ses vases sacrés, et leurs cérémonies sont une parodie du culte catholique ; elles sont déjà ce que sera le futur sabbat, moins l'extase plus grande provoquée par des moyens artificiels. Le catholicisme était sans pouvoir contre cette église puissamment constituée, qui avait un pape à Toulouse et avait tenu un concile à Lyon. Il eut recours à la croisade. Cette croisade fut un « massacre effroyable ».

« L'Eglise croyait triompher. Mais jamais Satan ne s'était
 « senti aussi fort qu'à ce moment précis... Le peuple lui resta
 « fidèle au fond du cœur : il se glissa dans de souterraines cata-
 « combes, se cacha dans les gorges des montagnes ; jamais aupa-
 « ravant il ne l'avait honoré avec autant de ferveur et de per-
 « versité qu'à l'époque même qui suivit la chute de Toulouse-
 « Antéchrist ». (p. 23).

A peine le dernier des Albigeois eut-il râlé sur le bûcher son dernier blasphème contre Jésus, que « la nouvelle prêtresse de Satan », la sorcière, leva « sa tête redoutable ».

Une particularité allait favoriser le triomphe de la sorcière : « Il semble, dit Przybyszewski, qu'à aucune époque la sexualité « n'ait été aussi exaltée que vers la fin de l'hystérique treizième « siècle.

« L'hystéro-épilepsie était quelque chose d'aussi courant que
 « la tuberculose aujourd'hui ; presque tous les êtres humains
 « étaient un peu lépreux, et l'on sait quelle soit extraordinaire
 « ont les lépreux des satisfactions sexuelles... et cette hystérie
 « sexuelle était encore nourrie par la théorie albigeoise qui sur
 « ces entrefaites avait profondément pénétré le peuple : nemo
 « potest peccare ab umbilico et inferius ». (p. 23)

Le clergé régulier et le clergé séculier se laissent fréquem-
 ment séduire par ces doctrines qui font parmi eux d'effroyables
 ravages. Ils veulent tuer le péché par le péché. Le prestige de
 l'Eglise souffre terriblement de ces perversités. Philippe le Bel
 « détruisit jusque dans ses racines le peu d'autorité que l'Eglise
 « avait encore gardé sur le peuple ».

Le démon en profite : « Satan, qui au commencement ne
 « révélait ses œuvres que par les mages, vivait dans quelques
 « sociétés secrètes, est maintenant devenu le seul Dieu. Les tra-
 « ditions manichéennes fleurissent abondamment... Tout ce que
 « l'on ne pouvait attendre de Dieu, on le demandait à Satan.
 « Dieu réservait tous ses dons pour l'au-delà ; il n'envoyait en ce
 « monde que la souffrance.

« Satan devait alors se montrer secourable. Lui seul pou-
 « vait donner puissance au faible, honneur au méprisé, ven-
 « geance aux humiliés, amour partagé à ceux qui aimaient. Lui
 « seul était le père et le Dieu des pauvres, de ceux qui sont
 « tristes et humiliés ». (p. 25)

Les crimes se multiplient. Przybyszewski nous en cite quelques-uns qu'il choisit parmi les plus « doux ». Un manque général de métal précieux lance les hommes dans une avide recherche de l'or. On essaie vainement de fabriquer ce métal ; on pille et brûle le Juif qui en détient encore. Mais cela ne suffit point. De guerre lasse, on s'adresse à Satan pour en trouver ; on commet tous les crimes pour s'en procurer quelques parcelles. Le paysan, tondu de près partout, se révolte brutalement à plusieurs reprises ; on l'écrase aussi brutalement et avec cruauté. Il se donne au diable, dans lequel il voit la seule force qui puisse le venger, lui procurer quelques instants de joie.

La grande peste de 1347, les famines s'ajoutent aux malheurs du temps et assurent encore le triomphe du démon. Le nombre de ses adorateurs augmente. De France ils se répandent dans toute l'Europe. « Il n'y avait pas un village qui n'eût une « communauté fidèle et dévouée à Satan ; cette communauté « commettait d'innombrables crimes et, pendant la nuit, célé-
« brait des orgies effrénées en l'honneur du diable ». (p. 29)

Après nous avoir montré comment s'était formée l'église satanique, Przybyszewski passe, dans une seconde partie intitulée *Le culte de l'Eglise de Satan*, à une description des usages de cette église. Comme toujours, il commence par quelques généralités.

Pour lui « le Moyen-âge entier n'a connu qu'une religion, « une angoisse et un espoir : Satan ». « L'Eglise elle-même, « dans sa haine de l'instinct et de la nature, a satanisé le monde. « et le peuple ne comprenait rien aux subtilités par lesquelles « l'Eglise voulait sauver la liberté morale ». (p. 33)

Przybyszewski donne au Satan qu'il conçoit des pouvoirs très étendus : « C'est Lui, nous dit-il, qui a appris aux enfants « du Dieu lumineux à entrer en extase, à recevoir des stigmates ; « c'est Lui qui donna aux Saints l'idée de paralyser le miracle « mauvais par un « choc en retour » et Lui seul est le père de « la vie... ». Un peu plus loin il ajoute :

« Ce n'est pas le Mal qui est une négation, mais le Bien. « Le Bien est la négation de la passion par laquelle tout naît, « car chaque passion a son démon. Le Bien est la négation de « la vie, car toute vie est mauvaise.

Le Satan de Przybyszewski a une couleur nietzschéenne caractéristique : « Satan est le Positif, l'Eternel en soi. Il est le « Dieu du cerveau, il domine l'immense royaume des pensées « qui toujours et toujours renversent les lois et brisent les tables ; « il pousse la curiosité à déchiffrer ce qui est caché... il donne « le courage criminel de détruire le bonheur de milliers et de « millions d'hommes pour faire naître des mondes nouveaux ». (p. 34)

« Persécuté, anéanti, il renaît toujours de ses propres cendres, plus puissant et plus beau qu'il ne le fut jamais, et « l'éternel vaincu est resté l'éternel vainqueur... » (p. 34)

« Tout ce qui s'est fait de grand s'est fait contre la loi, « en négation furieuse de la négation ». (p. 34)

« C'est au nom de Satan que Nietzsche a enseigné le renversement des valeurs : c'est en son nom que l'anarchiste rêve « de transformer le monde des lois, que l'artiste crée les œuvres « qu'on lit ou qu'on regarde en cachette ; mais la plus méprisable sottise règne par la grâce de Dieu sur les hordes innombrables des fils de « la lumière », pour lesquels l'unique loi « de l'existence, l'évolution, est une faute et un crime, pour « qui l'évolution dans la religion est une hérésie diabolique, « l'évolution dans l'art un signe d'amolissement cérébral, l'évolution politique un crime de haute trahison, et l'évolution dans « la vie une coupable perversité ». (p. 34)

Ce Satan philosophe, père des mages, des « mathématiciens » et de tous ceux qui s'occupent des sciences occultes, est peu accessible ; c'est un aristocrate qui n'a révélé ses mystères qu'à un petit nombre d'hommes : à un Agrippa, à un Paracelse, à un Van Dee, à un Helmont. Quant à « la horde de ses serviteurs mensongers », il les a envoyés sur terre pour semer la haine et la discorde parmi les hommes et leur enseigner l'orgueil, toutes les passions, tous les crimes. Ces serviteurs se sont facilement emparés de la terre : « Le peuple était resté païen « au fond du cœur », les malheurs épouvantables du temps l'avaient plongé dans un désespoir effréné. La religion lui promettait le salut mais semblait ne lui apporter que des tourments. L'Eglise l'éloignait pas ses scandales. Il se jeta à corps perdu au service de Satan et se livra aux plus effroyables orgies.

« Satan aime le mal parce qu'il aime la vie ; il déteste le

« bien parce qu'il déteste l'immobilité, la persévérance, et il aime les femmes, l'éternel principe du mal, le promoteur des crimes, le levain de la vie.

« Dès le commencement, la femme fut l'aimée de Satan, et il s'est servi d'elle avec prédilection pour populariser et affermir son culte », aussi bien chez les Babyloniens et les Chaldéens que chez les Grecs et les Romains. Certaines divinités féminines figuraient parmi ces peuples les mauvais instincts que nous retrouvons chez les sorcières. « Le Moyen-Age ne connaît que la femme mauvaise et il l'a personnifiée dans son Satan. Mais la haine du Moyen-Age contre la femme se manifeste jusqu'en ceci qu'elle ne put même pas être le Mal en soi ». (1) Le mage pouvait donner des ordres à Satan. La sorcière n'était qu'un obéissant manœuvre.

Les femmes étaient de beaucoup les plus nombreuses à se vouer aux pratiques de la sorcellerie. Przybyszewski croit qu'il en faut chercher la cause dans l'état physique de la femme au Moyen-Age : « La possession, la démonomanie, ne semble être qu'une variété de cette maladie mentale fréquente au Moyen-Age, d'un caractère épileptique marqué, et en relation avec la clairvoyance, le somnambulisme ; elle prélude par des visions et peut s'intensifier jusqu'à de terribles paroxysmes ». (p. 39)

Les narcotiques et les baumes tiennent une grande place dans les pratiques de la sorcellerie. La sorcière naît sorcière. Tout de suite se manifeste chez elle un retournement complet des conditions naturelles. Przybyszewski nous décrit les rites du culte satanique (initiation, sabbat etc...). Il rattache rapidement cette liturgie diabolique aux liturgies antiques. Il voit cependant en elle un esprit différent de celui des orgies d'autrefois : sous l'influence du manichéisme persécuté par l'Eglise, il y a un désir de blasphème contre cette dernière et contre les objets de sa vénération. Cependant l'origine blasphématoire de ces pratiques

(1) Przybyszewski nous explique ainsi certaines caractéristiques de Satan tel que le Moyen-Age nous le présente : « Von der ursprünglichen Weibnatur sind dem Satan nur die Brüste geblieben, die wie zwei Mehlsäcke bis auf den Magen herunterhängen. Nach und nach wurde Satan ganz männlich und das Weib würdigte man zu einer verruchten Sklavin herab ». (p. 38).

est vite oubliée par les sorcières, qui s'abandonnent surtout aux joies effrénées des sens : une dévorante sexualité joue ici un rôle capital. Ces orgies post-manichéennes se distinguent en outre de celles de l'antiquité par les apparitions qu'y fait Satan sous une forme plus ou moins précise.

C'est probablement en rêve que les sorcières se rendent au sabbat, et ordinairement après s'être enduites d'un baume qui les plonge dans un sommeil magnétique. Quelques sorcières plus expérimentées peuvent se passer des moyens artificiels, mais elles doivent le plus souvent avoir dormi au préalable, ne fût-ce qu'un instant. Il leur semble alors s'éveiller et se transporter au lieu du sabbat.

Le renversement complet des lois de la nature observées chez les sorcières explique les crimes dont elles se rendent coupables. Les qualités magiques qu'elles possèdent leur donnent un pouvoir redoutable sur les hommes. Un seul de leurs regards ou de leurs gestes hypnotise. Leur volonté toute puissante peut agir de loin. Mais leur arme favorite est le poison, qu'elles excellent à préparer et pour lequel elles usent notamment « de graisse « d'enfant fraîchement tué » (p. 55).

« Vers la fin du seizième siècle, Satan commence à s'en- « nuyer parmi la troupe infâme des sorcières » (p. 57). Il méprise la foule toujours plus nombreuse de ses fidèles. Il est assez puissant désormais pour entrer dans l'Eglise de son adversaire. Des prêtres de cette Eglise se vouent à son culte. Les messes noires se multiplient. Elles se célèbrent surtout dans les couvents de femmes (p. 58), et elles « deviennent populaires ». Vers le milieu du XVII^{me} siècle, elles sont presque publiques, « et ce n'était plus un mystère qu'elles étaient célébrées au « milieu d'une grande affluence de femmes hystériques dans « l'église du Saint-Esprit à Paris, dans l'abbaye de Montmartre « etc... » (p. 59). Le procès qui fut intenté sous Louis XIV à l'abbé Guibourg « compromit si gravement la haute aristocratie « et les maîtresses du roi qu'on dut l'étouffer au plus vite ». (p. 59.)

Après une description de la messe noire que fit célébrer Madame de Montespan, Przybyszewski passe aux temps modernes. Les renseignements sur les cultes sataniques y sont très rares. Comme source principale il cite Huysmans « qui nous donne

« quelques informations dans son immortel *Là-Bas* et dans « l'introduction qu'il écrivit pour le livre, bien médiocre d'ailleurs, de Jules Blois, *Le Satanisme et la magie noire* ». (p. 60).

Il ajoute des indications rapides sur les deux branches en lesquelles s'est divisée la secte des adorateurs de Satan : celle des Palladistes et celle du Carmel de Vintras. (p. 61, 62, 63) Il achève son opuscule en montrant les relations qui unissent la sexualité à ces perversions et en expliquant ces anomalies par un désir effréné d'oublier la vie dans d'abominables ivresses

Cette brochure complète ce que nous savons déjà sur les idées et les tendances de son auteur, et elle marque en même temps un élargissement de sa métaphysique. Nous sommes ici assez loin des théories exposées dans la *Messe des Morts*, qui avaient un caractère plus personnel (interprétation de la volonté de Schopenhauer dans le sens exclusif de la sexualité), mais rappelaient encore beaucoup le matérialisme naturaliste. Dans la *Synagogue de Satan* la métaphysique prend une plus grande place, et elle revêt les formes du manichéisme. Cette métaphysique semble cependant rester flottante : tout en s'intéressant vivement aux problèmes de la mystique satanique, Przybyszewski n'admet pas vraiment l'au-delà que l'exposé de ses théories permettrait de supposer. Sous l'influence de ses études scientifiques il donne aux phénomènes sataniques une explication d'aspect matérialiste. A son avis, ils ont leur source dans une nervosité extrême, et le pouvoir des sorcières serait dû à leur puissance hypnotique (p. 39 à 41 ; p. 51 à 57). En outre les sorcières ne se rendraient qu'en rêve au Sabbat. Si l'on ajoute à cette constatation que Przybyszewski parle sans la moindre aménité de l'Eglise des siècles passés, on peut en conclure que ses opinions philosophiques n'ont pas changé. Il semble toutefois qu'il y ait quelque contradiction entre les explications qu'il donne des phénomènes sataniques et la métaphysique manichéenne qu'il expose pour la première fois avec une parfaite clarté.

Mais sans doute avons-nous tort de chercher ici une logique impeccable. Cet exposé n'est pas le moins du monde une démonstration. Usant des méthodes occultistes, il affirme simplement. Il avait commencé la *Messe des Morts* par ces paroles d'une

résonance biblique : « Au commencement était le sexe. Rien « hors de lui — tout en lui ». (p. 7) Nous nous trouvons ici en présence de conceptions différentes certes, mais proférées d'une semblable manière.

Les habitudes d'esprit sont également les mêmes ; le pessimisme foncier de notre auteur lui fait noircir, plus qu'il n'était juste, les siècles passés. Przybyszewski les place sous le pouvoir exclusif de Satan (1), à qui d'ailleurs, influencé sans doute par Nietzsche, il prête de fortes qualités d'intelligence et de bonté ; cela compense un peu ce pessimisme ; mais il n'y avait pas nécessité absolue à attribuer ces qualités au Dieu méchant. Par ce don gratuit qu'il fait à Satan, Przybyszewski n'est plus sataniste qu'à demi. Il défend le Satan philosophe et révolté, le Satan des Mages (d'après lui), mais condamne le Satan des sorcières, dont il réprouve les égarements.

Ici encore Przybyszewski accorde une grande importance à la sexualité : le Satan des sorcières, le Satan inférieur, la « seconde personne » qu'il trouve dans le Dieu méchant est avant tout le Dieu de la luxure.

Il ne nous est pas possible de discuter de la valeur « occultiste » de cet ouvrage. Mais nous pouvons dire qu'il se lit facilement, avec intérêt ; et bien que la croyance en deux divinités adverses soit vieille comme le monde, Przybyszewski a su dans cette brochure, comme en beaucoup de ses œuvres, animer des idées qui ne lui sont point particulières et leur donner une vie intense ; ce n'est pas un mérite négligeable. Il y a de la grandeur dans cette lutte qu'il nous dépeint du Dieu bon et du Dieu mauvais ; l'histoire du monde, divisé entre deux puissances implacablement ennemies, est ainsi curieusement stylisée et spiritualisée. Il y a de la grandeur aussi dans cette idée nietzschéenne de Satan révolté, « négation de la négation », de cette négation qu'est pour Przybyszewski le Dieu bon, ce Dieu dont il a donné les qualités à Satan et qui devient ainsi l'indifférent berger d'un bêlant troupeau de moutons.

L'occultisme était déjà trop à l'ordre du jour, le satanisme, depuis Baudelaire et Huysmans, avait éveillé trop de curiosités pour que la *Synagogue de Satan* passât inaperçue. D'après les

1) Probablement sous l'influence de Michelet.

Mémoires de Przybyszewski, on le qualifia dès lors de « sataniste ». (*Mémoires* I, p. 263)

« Ce « satanisme » rendit mon nom célèbre, ou plutôt il « me valut d'être diffamé en des anecdotes extraordinaires. On « fit un jour de moi le hiérophante d'une secte satanique ou palla-
« diste ; j'étais en relations étroites, disait-on, avec Miss Diana
« Vaughan et Léon Taxil ; j'étais naturellement un habitué des
« « messes noires », confident de Baphomet en personne ; il
« se trouva même en Allemagne un écrivain d'ailleurs en vogue.
« Landau, qui, dans son roman, m'immortalisa comme chef de
« la secte des Lucifériens ! ». (p. 262)

A cette occasion il définit son satanisme, qu'il veut dégager une fois pour toutes du tissu de « fausseté et de mensonge » dont on a voulu le travestir. Bien que ces précisions aient été données près de trente années après la publication de la *Synagogue de Satan*, elles nous semblent définir assez exactement l'état d'âme de Przybyszewski pendant son séjour en Norvège et à Berlin, comme pendant le reste de sa vie d'ailleurs, puisqu'aussi bien le Przybyszewski de 1897 ne changera guère jusqu'à sa mort.

D'une phrase assez filandreuse des *Mémoires* (p. 262 et 263), on peut déduire que son satanisme est l'esprit de révolte, l'esprit prométhéen, l'esprit de ceux qui ne se laissent pas pousser sous le joug de l'utilitarisme, et ne veulent pas se soumettre à un dogmatisme trop rigide. Cet esprit veut une perfection toujours plus haute, mais aux frais de la morale « officielle ».

Après avoir essayé avec plus ou moins de bonheur de préciser encore ces idées, il finit par citer une « paraphrase » de la doctrine de Boehme, due à Mickiewicz et où Przybyszewski voit comme un exposé de son satanisme :

« Une des étincelles, sortie du centre obscur de la Divinité, « s'éleva à l'état de flamme ; et cette flamme créa l'individualité
« forte, angélique ou archangélique etc... Une de ces individua-
« lités, qui constituait une partie intégrante de la Divinité, qui
« avait donc une volonté libre, accomplit, quand elle arriva à
« l'apogée de sa force, un acte opposé à la Souveraine Totalité
« de la création (la souveraine totalité de Mickiewicz est la
« « plénitude du sein paternel » de Słowacki, le monde des
« idées selon Platon, le Pleroma des gnostiques) ; elle voulut

« devenir elle-même, à la place de Dieu, le centre de la création.
 « Cet Esprit, qui avait comme Prométhée la conviction de sa
 « force, ne voulut pas la soumettre à la Souveraine Totalité et
 « devint ainsi son ennemi : Satan. Satan est le créateur du monde
 « visible, et ce monde est le résultat de la Rébellion. La cause
 « de la révolte de ce monde est la libre volonté des esprits
 « rompant par orgueil l'union avec Dieu : la libre volonté que
 « ces esprits possèdent, comme parties intégrantes, comme émanations de l'esprit de Dieu. Les Idées qui avaient soif de devenir
 « l'Absolu ont commis le péché originel. L'existence matérielle
 « est donc la conséquence du péché originel, et la vie doit expier
 « ce péché ». (*Mémoires I*, p. 263 et 269)

Ainsi donc Przybyszewski relie son satanisme à celui de Prométhée, de Byron, de Baudelaire et de Carducci dont il cite quelques vers de « l'hymne superbe » à Satan ; il l'isole de celui des messes noires, des orgies, des liturgies démoniaques. Il se rattache nettement au Satan philosophe et révolté, à l'inspirateur des mages. Ce satanisme a bien des aspects bibliques : Przybyszewski signale en effet le Livre d'Hénoch comme la source de ses tentations et ajoute : « C'est dans Hénoch que vous trouverez mon « satanisme ». (d° p. 268)

Peut-être aussi que l'atmosphère politique de cette époque parcourue de courants anarchiques (les attentats se multipliaient partout) n'avait pas été sans influence sur le satanisme de Przybyszewski. Mais il serait aventureux de prétendre qu'il y ait eu des rapports profonds entre l'esprit précis de certains anarchistes et le sien. Un abîme infranchissable s'ouvre entre un Emile Henry, qu'un cerveau mathématique amena à lancer une bombe au Terminus, et le lecteur assidu d'ouvrages occultes qu'était Przybyszewski.

Pendant ses séjours à Berlin Przybyszewski fréquentait régulièrement la Bibliothèque Nationale, où il étudiait des ouvrages de démonologie. Les *Mémoires* (p. 273 et 274) racontent comment un volume (1), qu'il y avait demandé en même temps que Thadée Miciński, lui fournit un jour l'occasion de connaître cet écrivain, si pénétré, lui aussi, d'occultisme (2). Tous deux se

(1) Roskoff : *Geschichte des Teufels*.

(2) Miciński (1873-1918), l'auteur de *Ksiądz Faust* (1913).

promenèrent ensuite en causant pendant des heures dans le Tiergarten. Ces promenades en commun dans l'immense parc semblent avoir été fréquemment répétées. Miciński ouvrait tout entière son âme confiante à Przybyszewski. Celui-ci écoutait ces naïves et étranges confidences avec tant d'intérêt qu'une fois, « sans le moindre ennui », il erra toute une nuit dans le Tiergarten en conversation avec son nouvel ami. « Rarement une « âme créatrice m'intéressa autant, me fut aussi proche et en « même temps aussi lointaine, m'attira et me repoussa à ce « point par son extraordinaire étrangeté... ». (*Mémoires I*, p. 275).

L'amitié de Miciński pour Przybyszewski fut très précieuse à ce dernier à un moment où il se trouva dans une embarrassante situation :

L'Editeur Wrede l'avait fait venir de Norvège (1) pour lui confier la direction d'une revue d'occultisme, la *Metaphysische Rundschau*. Cette proposition avait ravi Przybyszewski ; mais la rédaction lui donna bien du travail et des tourments, auxquels s'ajoutait l'ennui d'avoir dû se séparer momentanément de Dagny. Il écrivit partout, quêtant avec instance des collaborations. Tous ceux à qui il s'était adressé lui répondirent que Wrede avait la réputation de « ne donner d'honoraires à personne ».

« On peut imaginer la lourde honte que je ressentis quand « un occultiste aussi sérieux que Karl du Prel, invité par moi « à collaborer à cette *Metaphysische Rundschau*, m'envoya une « longue et cordiale réponse dans laquelle il exprimait son vif « regret de me voir en une compagnie qui me convenait si peu « et me conseillait de venir à Munich, où il résidait et où « s'était précisément constituée une société, la Psychische Gesell- « schaft, dont l'existence allait être de peu de durée à cause de « l'opposition du clergé bavarois.

« Je fus donc rédacteur sur le papier ; je préparai à vrai « dire trois cahiers mensuels ; mais M. Wrede n'avait pas même « assez d'argent pour me payer les deux cents marks garantis « pour chaque mois ». (*Mémoires I*, p. 276).

(1) Fin juin 1897.

Przybyszewski dut maudire en son for intérieur la réputation d'occultiste et de sataniste qui lui avait valu probablement l'honneur d'être appelé par Wrede à la direction de la malheureuse revue (1).

Miciński lui fut alors d'un grand secours : avec Ludwig Scharf et Wedekind, il l'aida à supporter ces jours pénibles (2). Mais la mauvaise étoile de Przybyszewski voulut que cet aimable compagnon se transformât tout à coup, devint irascible, obstiné, désagréable ; quelque chose le tourmentait : Lutosławski l'invitait à venir chez lui à Playa de la Mera, « une petite localité « sur le golfe de Gascogne, en face de la Corogne ».

« Soudain Miciński disparut : pendant assez longtemps il « ne se montra point ; inquiet, j'allai chez lui : il était parti. « Où ? Personne ne le savait ». (*Mémoires* I, p. 276)

(1) En septembre 1897, après plus de deux mois d'efforts, il renouça à sa direction : « J'ai envoyé au diable la *Metaphysische Rundschau* et j'ai giflé l'éditeur » (lettre à Procházka du 29 septembre 1897). Il ne regrettait pas quand même cette tentative qui, sans doute, l'avait amené à quitter Kongsvinger où il pouvait travailler en paix, mais qui l'obligea à pousser plus avant ses études occultistes (lettre à Dagny du 13 octobre 1897).

Metaphysische Rundschau était un nom nouveau donné par Wrede à l'ancienne revue *Sphinx*.

(2) Il fut, en septembre 1897, très inquiet au sujet de Dagny, qui eut des couches très pénibles (lettres à Ida Dehmel et à Mombert du 8 septembre 1897). Malgré son angoisse et le désir passionné qu'il avait de la revoir, Przybyszewski ne put se rendre auprès d'elle : déçu par Wrede qui ne lui payait pas les honoraires promis, il ne pouvait trouver l'argent nécessaire au voyage, et il dut rester à Berlin. Dagny vint l'y rejoindre en décembre (Iwi Przybyszewska était née le 5 septembre ; elle était le second enfant que Dagny donnait à Przybyszewski).

CHAPITRE XX

FILS DE SATAN

La *Synagogue de Satan* était une étude historique et ne parlait que peu du satanisme contemporain. Celui-ci existait cependant, sous des formes différentes de celles du Moyen-Age, mais guère plus séduisantes. Przybyszewski, à peu près en même temps que sa brochure sur les sorcières d'autrefois, écrivit une nouvelle où il mettait en scène le satanisme tel qu'il se manifestait dans la vie politique assez troublée de son temps ; il avait quelque expérience en la matière : l'époque de son activité de rédacteur à la *Gazeta Robotnicza* n'était pas tellement lointaine ; sa profession de journaliste avait pu le faire entrer en contact avec quelques-uns de ces « fils de Satan » — comme aussi ses relations avec la bohème de Christiania, où il avait connu un aussi inquiétant personnage que Hans Jäger. En outre ces années-là étaient remplies par les attentats des anarchistes : on n'y parlait que de bombes et d'incendies, et Przybyszewski, qui, dès son séjour au lycée de Toruń, avait été séduit par l'atmosphère du crime, devait être tenté de mettre en scène quelques-uns des louches personnages ou des implacables doctrinaires auteurs de ces attentats. Il le fit aussitôt qu'il le put (1) et d'autant plus volontiers sans doute que les années passées en Scandinavie furent celles où Dostoïevski entra en triomphateur dans son existence d'écrivain. Son roman *Les Possédés* lui inspira le désir de traiter aussi ces sujets troublants.

Le roman est loin d'avoir les dimensions d'*Homo Sapiens* (l'édition de 1897 (2) compte 312 pages). Il est dédié au peintre

(1) En novembre et en décembre 1895 (lettre à Miriam Przesmycki, août 1896).

(2) *Satanskinder*, Roman von Stanislas Przybyszewski, Paris, Leipzig, München ; Verlag von Albert Langen, 1897.

Edouard Munch « en cordiale amitié » et se divise en trois parties (la première avec un sous-titre qui ravissait d'aise A. Nowaczyński : *Le roi de la Nouvelle Sion*). Le tout nous montre comment un certain Gordon et quelques complices mettent le feu à une usine et à divers édifices d'une petite ville, dont ils réduisent ainsi la population au chômage et à la misère.

Ce Gordon, personnage taciturne dont les rares confidences éclairent imparfaitement le caractère, organise ce complot indépendamment de toute organisation révolutionnaire (il se moque du comité socialiste de Londres). Il amène un jeune poitrinaire, Wroński, désespéré, haineux (et qui désire se venger sur la société de la mort qui l'attend) à incendier l'hôtel de ville. Grâce à un ingénieur, Hartmann, terriblement doctrinaire et logique, il peut faire mettre le feu à l'usine. Un domestique, Okonek, qui a assassiné un garde-chasse et à qui Gordon a permis d'échapper à la justice, distribue des proclamations et ameute les ouvriers. Gordon espère (avec la complicité d'Ostap, un jeune débauché, fils du caissier municipal) ouvrir avant l'incendie le coffre de l'hôtel de ville et s'emparer de l'argent qui s'y trouve. Wroński meurt dans les flammes, Ostap se pend, et Okonek, qui est effrayé de son action sur le peuple et menace de trahir Gordon, est jeté à l'improviste par ce dernier dans une tourbière.

Sur cette intrigue dramatique s'en greffe une autre moins claire et qui n'était pas indispensable : celle de l'amour de Gordon pour Hela Mizerska et Pola Wrońska (sœur de Wroński). Przybyszewski l'a ajoutée sans doute parce qu'il ne pouvait concevoir de personnages qui ne fussent tourmentés par leur sexualité.

Gordon, l'auteur responsable de cette succession de crimes, reste seul après la mort de Wroński, d'Ostap, d'Okonek et de

Przybyszewski eut beaucoup de peine à trouver un éditeur : la nouvelle semblait « trop révolutionnaire ». Enfin l'éditeur Langen de Munich l'accepta, mais à des conditions très peu avantageuses pour Przybyszewski, qui, ayant encore plus besoin d'argent que d'ordinaire, dut s'en contenter. (Voir les lettres à Procházka de juillet-août 1896 et du 27 septembre de la même année).

Przybyszewski disait de cette œuvre qu'elle était la seule dont il fût « satisfait dans une certaine mesure ». (lettre à Procházka, octobre 1896) ; il pensa même qu'avec ce roman il entraînait dans une phase toute nouvelle de son activité (lettre à Szukiewicz du 9 mars 1897).

Pola ; il se sent « libre pour une nouvelle action » qu'il désire plus grande et plus redoutable encore.

Przybyszewski n'a guère changé dans ce roman sa manière ni sa méthode. Nous y retrouvons les procédés quelquefois lassants que nous avons déjà analysés : silence sur la vie matérielle des personnages, qui nous sont livrés ex-abrupto, sans la moindre présentation ; sautes imprévues d'humeur, alternances soudaines d'amour et de haine, de force et d'abandon ; même déséquilibre chez Gordon que chez Falk entre leur influence sur leur milieu et leur faiblesse interne. Les mêmes motifs réapparaissent : horreur physique de la mort (Wroński), jalousie rétrospective (Gordon s'éloigne d'Hela parce qu'il ne veut pas devenir brutal quand il pensera au premier homme qui, en elle, a éveillé la femme (p. 43). Nous rencontrons d'aussi fréquentes discussions générales sur la métaphysique, la mort etc... Bien que Gordon soit moins un artiste qu'un esthète, il écrit, comme Wroński d'ailleurs ; leur activité à tous deux est cependant plutôt politique que purement esthétique. La fièvre, le délire, l'alcoolisme jouent un rôle considérable ainsi que la tentation désespérée de confesser ses crimes. (p. 132, 233, 251 etc...)

Il y a cependant un but différent, des intentions nouvelles, et aussi une légère modification dans la façon de traiter les personnages.

Dans la *Messe des Morts* et dans *Homo Sapiens* Przybyszewski a voulu étudier deux types de décadents. L'intention est à peu près la même dans *Vigiles* et *De Profundis*. Dans *Fils de Satan* l'auteur veut créer un nouveau type, celui du révolutionnaire sataniste. Sans doute Gordon est d'abord un décadent : il l'est par son horreur du bourgeois, son mépris de la foule, son scepticisme absolu, son dédain de l'argent, de la vie réglée, laborieuse ; par sa névrose, ses défaillances subites, ses changements brusques et complets d'états d'âme, par son esthétisme et son égotisme. Mais ce décadent est pris d'une folie satanique de destruction, d'une joie sadique de brûler, à laquelle Przybyszewski a voulu donner quelque vraisemblance et quelque vie en la faisant alterner avec des sentiments d'affection pour Pola et Wroński, avec des regrets, presque des remords que le misérable étouffe comme s'il voyait en eux quelque chose d'humiliant. Il y a d'évidents traits

de parenté entre Gordon et Falk ; nous avons déjà noté dans ce dernier un goût du mal pour lui-même, sans nécessité aucune, sans qu'il y trouve la moindre utilité : Falk consacre toute la fortune de sa femme à fomenteur des grèves, dans le seul but de ruiner certains chefs d'entreprise, et non d'aider l'ouvrier à acquérir quelques avantages. Gordon se ruine de la même façon. Mais chez Gordon les traits démoniaques sont plus tranchés, plus conscients, et les traces de bonté que nous relevons parfois en lui ne l'empêchent pas de s'abandonner à la joie insensée de détruire. Nous pouvons voir là une véritable maladie mentale. Son complice Ostap lui dit assez justement : « Tu es le seul fou parmi nous ».

Et cependant cette folie ne se manifeste pas d'une façon bien nette. Extérieurement Gordon donne l'impression d'un homme calme, équilibré, taciturne, qui exerce d'ailleurs (comme Falk) une attirance magnétique sur son entourage masculin ou féminin. Rien se décèle en cet être silencieux la névrose qui ronge la plupart des personnages de Przybyszewski. Jusqu'alors celui-ci ne nous avait présenté que des figures d'une nervosité extérieure extrême, aux rires imprévus et fous, aux paroles inconsidérées. Pour la première fois il veut esquisser un protagoniste qu'une danse de Saint Guy psychologique n'agite pas. Cependant, même en cela, Przybyszewski ne peut s'empêcher d'aller trop loin : il prête à Gordon tant de flegme apparent qu'il le fait s'endormir plusieurs fois de la plus invraisemblable façon au cours de conversations qui tiendraient en éveil les gens les plus apathiques.

Tout en voulant créer un type nouveau avec des procédés un peu différents, Przybyszewski ne renonçait pas à semer partout des traits qui lui étaient personnels et qui donnaient à Gordon, aussi bien qu'à Falk et au « Certain » de la *Messe des Morts*, une ressemblance avec lui-même : haine pour la vie bourgeoise, médiocre, utilitaire ; mépris de la « possession », dégoût de la stabilité dans l'avoir, indifférence vis-à-vis de la richesse. Il y a dans *Fils de Satan* quelques passages caractéristiques où s'expriment les tendances de Przybyszewski : « Je veux détruire, (dit « Gordon à Ostap) non pas pour construire, mais seulement pour « détruire. Parce que la destruction est mon dogme, ma foi, mon « adoration. Je me trompe peut-être, je veux peut-être incons- « ciemment le bien, peut-être y a-t-il là dessous la pensée de

« l'humanité ; mais tout cela m'est indifférent. Je ne veux que « la destruction ». (p. 11)

Gordon est donc aussi anarchiste et destructeur que Przybyszewski pouvait l'être à ses heures ; il est aussi peu socialiste que l'était Falk ou Przybyszewski ; il se moque du comité de Londres autant que Przybyszewski quand il était rédacteur à la *Gazeta Robotnicza*. Comme lui il a demandé à Dieu dans sa première jeunesse une souffrance « plus fière et plus sainte » que celle du Christ.

Gordon a aussi une grande méfiance à l'égard du cerveau. Il désapprouve le matérialisme historique. De même que Przybyszewski, il condamne la philosophie de Nietzsche mais admire son art. Dans un but de propagande il fabrique de toutes pièces une soi-disant lettre de prêtre socialisant : Przybyszewski en avait fait autant pour l'abbé Ściegienny.

Ainsi que dans *Homo Sapiens* et dans *Vigiles*, le réalisme est beaucoup moins poussé que dans la *Messe des Morts*, où Przybyszewski s'était complu à la description précise et détaillée de scènes ou de visions atroces. L'étude psychologique est moins fouillée peut-être que dans la trilogie, mais elle garde toujours le même caractère explosif et imprévu. Elle est toujours, plutôt qu'un exposé logique et pénétrant, une notation uniforme des soubresauts du subconscient. Il y a quelque chose de fatigant dans ce procédé vraiment trop employé qui consiste à opposer l'un à l'autre, sans répit, des sentiments d'amour et de haine, de douleur et de joie, dans un balancement régulier, monotone malgré l'exaspération coutumière de la pensée.

Przybyszewski a-t-il créé dans cette œuvre des figures vraiment vivantes ? Nous ne le pensons pas. Il s'y est toutefois plus efforcé que dans les précédentes, semble-t-il. C'est probablement pour donner la variété de la vie à ses personnages qu'il a mis en eux ces contrastes et qu'il les a accentués ; à Gordon il a prêté une âme malgré tout sensible (1), et, sous les dehors d'un calme anormal, un esprit aussi agité que celui de Falk. Gordon est sujet aux mêmes fièvres que le héros d'*Homo*

(1) Gordon s'inquiète de la maladie de Pola ou du retard de Wroński ; il aime les enfants et voudrait en avoir ; il est généreux en plus d'une occasion.

Sapiens, mais il est plus énergique, plus apte à l'action, moins facile à accabler.

L'importance que Przybyszewski donne à l'élément psychologique d'une part, d'autre part l'ignorance voulue dans laquelle il nous laisse quant à l'extérieur de ses héros, leurs attitudes, leur vie avant et pendant l'action, font qu'ici encore nous nous trouvons presque toujours devant un bouillonnement de sensations et de réactions plus ou moins violentes qui se succèdent avec plus de rapidité que de variété, et qui ne sont point fondues au creuset d'une véritable individualité (au sens courant du mot). Nous n'avons pas devant nous les êtres frémissants de vie que Dostoïevski, Tolstoï ou Balzac ont su créer. Tout au plus pourrait-on trouver une lueur de cette vie dans Gordon, dans Wroński (dont la lutte contre la mort a d'ailleurs par instants une grandeur tragique) et peut-être aussi chez Ostap ; en tout cas la scène où celui-ci rend visite à Hela où la jeune femme lui parle si ouvertement de sa vie érotique passée, et où Ostap est si larmoyant, est vraiment mauvaise ; ni Ostap ni Hela n'y gagnent en relief.

Ce manque d'objectivité, nous aurons encore bien des fois à le déplorer dans l'œuvre de Przybyszewski, qui ne fut pas un « créateur » d'hommes. Przybyszewski n'avait pas la sérénité nécessaire à cela. Dans ce livre, plus qu'ailleurs, nous avons l'impression qu'il a satisfait à certaines rancunes. Przybyszewski nourrissait une antipathie égale pour le bourgeois et le révolutionnaire. Le bourgmestre de la ville, en proie aux intrigues de Gordon, est d'une sottise vraiment trop stylisée. L'industriel Schnittler est une brute. Quant aux révolutionnaires en scène (si nous exceptons Hartmann, un doctrinaire qui n'a pas la hauteur mystique du Czernski d'*Homo Sapiens*), Przybyszewski ne nous montre en eux que haine et débauche. Il n'y a guère que ce même Hartmann qui veuille vraiment le bien de ceux qu'il tue ou plonge dans la misère. Comme pour la *Messe des Morts*, l'intérêt de cette œuvre est surtout documentaire. Przybyszewski a voulu nous décrire le mécanisme psychologique du sataniste contemporain ; frappé, comme beaucoup d'hommes de son temps par la propagande anarchiste, il a cherché à expliquer par le satanisme, par une perversion semblable à celle des sorcières, l'action sanglante de ces doctrinaires implacables.

Il n'a prêté qu'à Hartmann le désir de construire une société

meilleure. Gordon, pur esthète, cherche sa volupté dans la destruction et y trouve une joie diabolique. Wronski lui demande :

« — Gordon ! Croyez-vous en Dieu ? »

« — Non, parce que Satan est plus ancien que Dieu »

« — Satan est donc votre Dieu ? »

« Gordon se tut et sourit.

« Wronski le regarda fixement.

« — Ecoutez, Gordon, j'ai entendu parler d'une secte qui adore Satan...

« Gordon se taisait, pensif.

« — Non, je ne suis pas Palladiste, dit-il enfin. Je connais d'ailleurs très bien la secte. Il s'y trouve beaucoup de sottes gens, comme partout ».

Wronski continue ses questions :

« — Est-il vrai que la secte se livre à l'impudicité contre nature, comme si elle célébrait une sorte de sacrement ? »

« — C'est possible.

« — Mais vous venez de dire que vous connaissiez bien cette secte.

« — J'en connais seulement les principes fondamentaux et ils me plaisent. M'entendez-vous bien ? Je parle simplement du point de vue esthétique. Il y a quelque chose de vrai en ceci, que nous sommes tous fils de Satan. Tous ceux qui sont désespérés et angoissés, ceux dont la conscience est chargée et il y a quelque chose de vrai dans cette affirmation que la vie est le royaume de Satan : l'enfer... Après la mort nous recevrons peut-être en partage quelque chose d'aussi bête et banal que le paradis... D'ailleurs, à mon avis, c'est justement le contraire de ce que croient les hommes qui est vrai... »

« — Donc que le paradis est assuré à chacun après la mort ? »

« — A tous ceux qui sur terre se sont donnés à Satan ».

(p. 26, 27)

Il semble donc que Gordon ait, ainsi que les sorcières, des sens invertis, perçoive en bien ce que les autres perçoivent en mal et réciproquement. C'est ce que confirme le passage suivant où conversent Hartmann et Gordon.

Hartmann est un comparse de Gordon que ce dernier a connu à Londres ; il vient d'obtenir un poste d'ingénieur dans

l'usine de Schnittler qu'il va bientôt incendier. C'est, comme nous l'avons vu, un parfait doctrinaire, sans passions, tout de raisonnement. Il méprise les anarchistes « parce qu'ils sont des sentimentaux » (p. 53). Il reproche à Gordon de condamner la théorie d'après laquelle la constitution de l'âme est en fonction de la situation économique. Tout système économique nouveau est pour Gordon une utopie, car l'âme, le seul « agent » de toutes choses, ne peut se déterminer.

« — Donc ce qui existe est bon, objecta nerveusement Hartmann.

« — Non, pas bon, mais nécessaire.

« — Mais pendant des millions de millénaires nous avons appris que ce qui était nécessaire était bon ».

« Gordon sourit.

« — Nous n'avons pas appris cela, mais soit, j'accepte le principe. Mais alors cela doit être détruit précisément parce que c'est bon. Je veux le détruire parce que c'est bon, vous voulez le détruire parce que c'est mauvais. Vous voulez détruire ce qui existe parce que vous avez un système nouveau. Je veux le détruire pour faire un nouvel état de choses, non voulu, non calculé, mais aussi nécessaire et déterminé que l'état actuel. Au fond cela revient au même. Une fois que nous aurons détruit ce qui est, je vous laisserai volontiers le soin de construire l'avenir selon vos principes. Mon œuvre sera alors accomplie ».

Hartmann le regarda très longuement.

« — Pourquoi voulez-vous détruire ?

« — Parce que je hais.

« — Vous haïssez ? Il sourit.

« — Oui, je hais. Et ma haine est plus sainte que votre amour, car vous aimez votre cerveau. Ma haine est plus ancienne et plus profonde, parce qu'elle existait avant tout amour. Lucifer existait avant le monde qui fut créé par amour ».

Hartmann se refuse à admettre ces paradoxes sous lesquels Gordon lui semble cacher sa pensée intime, et il ajoute : « Vous êtes très inaccessible. Vous êtes un aristocrate. Le dernier peut-être... »

Au cours d'une assez longue interruption de la conversation, Gordon s'endort.

« Le visage du dormeur était comme figé dans une tristesse désespérée. Il semblait respirer à peine. Hartmann détournait les yeux, mais il lui fallait toujours reporter ses regards sur ce visage. Il resta assis de la sorte pendant une heure au moins. Soudain Gordon ouvrit les yeux, tout tranquillement, comme s'il venait de les fermer... ».

Ce sommeil surprenant, dont nous avons parlé plus haut, interrompt un moment la discussion mais ne l'arrête pas : Gordon attaque Nietzsche dans lequel il voit un grand artiste, mais aussi un bourgeois dont la philosophie ne l'intéresse point et dont l'éthique repose sur « la sainteté et l'intangibilité de la propriété ». Napoléon est le seul philosophe qu'il estime : « Je ne m'inquiète pas du bonheur. Toute l'éthique, le pourquoi et le but ne me regardent pas. Mais la seule chose qui reste, qui soit belle — comprenez-vous ? — belle, c'est la puissance, la puissance ! ».

Peu lui importe que la puissance soit bonne ou mauvaise ; sa seule qualité est d'être belle. « Napoléon lui-même était un idéologue ridicule, il était petit parce qu'il recherchait la puissance pour en jouir : il voulait faire de la puissance sa propriété... »

Gordon ne veut « jouir de la puissance que dans l'action : la puissance comme possession est pour moi aussi ridicule que le misérable domaine hypothéqué où je réside. Je veux être puissant, mais je ne veux avoir aucune puissance. Si Napoléon avait détruit le monde seulement pour détruire, s'il avait renversé les trônes pour ne pas y replacer de nouveaux occupants, s'il avait dissocié l'ordre des choses pour ne pas le reconstituer à nouveau, il serait un Dieu pour moi ! Non ! pas un Dieu ! Dieu n'est là que pour protéger la possession des biens et de la vie... mais il serait pour moi un Satan !... » (p. 63, 64).

Cette troublante figure de Gordon est un intéressant essai psychologique. Suivant son goût naturel pour le démoniaque, Przybyszewski a voulu expliquer la psychologie de l'anarchiste par un satanisme conscient ; explication qui vaut peut-être pour certains révolutionnaires, mais qui ne peut être généralisée.

L'étude de Gordon est moins fouillée que celle des précédents héros de Przybyszewski, et elle nous expose des états d'âme

plus exceptionnels, plus invraisemblables encore. Mais un relief un peu plus accusé dans Gordon, dû à une analyse moins poussée, moins touffue, rachète ce que sa psychologie peut avoir d'obscur ou d'incomplet. De toute manière l'hypothèse satanique était séduisante et nous pouvons savoir gré à Przybyszewski de l'avoir construite. Les personnages qui entourent le protagoniste offrent moins d'intérêt ; exceptons cependant le jeune poitrinaire Wroński, auquel le désespoir de mourir inspire une haine inexpiable pour la société (1), et qui veut brûler l'hôtel de ville pour se venger. La haine en fait aussi un fils de Satan. Ses mobiles d'action sont plus clairs et plus humains que ceux de l'esthète Gordon, son mauvais génie. Sa peur physique de la mort, sa soif de vivre, sa haine pour le propriétaire de l'usine qui lui a refusé les quelque cent marks avec lesquels il aurait pu se soigner quand il en était encore temps, sa marche épuisante dans le fossé pour arriver sans être vu à l'hôtel de ville, tout cela est humain, sincère. Les pages où ces événements nous sont livrés (2) n'ont pas l'intérêt psychologique de celles où Gordon s'explique, mais elles sont dépouillées des éléments artificiels qui choquent dans Gordon ; elles ne sont gâtées que par quelques exagérations et le balancement trop prévu des émotions entre leurs points extrêmes. Dans *Fils de Satan* ces procédés sont moins nombreux que dans *Homo Sapiens* ou la *Messe des Morts*, et c'est peut-être en ce sens que l'on pourrait voir un progrès dans la technique de l'auteur.

Les divergences que nous avons notées entre ce roman et les œuvres qui le précédaient ont aussi une autre origine. Przybyszewski le composa sous l'influence immédiate de Dostoïevski dont il achevait alors la lecture. Gordon a l'activité de Vêrkhovenski, l'intelligence, le calme extraordinaire et l'influence magnétique de Stavroguine. Le sujet du roman est presque le même que celui des *Possédés*. L'œuvre entière nous montre ce que fut pour son auteur le grand romancier russe (3).

(1) Et aussi un véritable satanisme. Voir p. 98, 100, 101, 108 à 114. Ostap présente également des traits sataniques. Voir p. 138 et 180.

(2) Par exemple p. 97, 98, 216.

(3) Nous avons exposé en détail cette question de l'influence des *Possédés* sur les *Fils de Satan* dans notre étude *Dostoïevski et Przybyszewski*.

CHAPITRE XXI

POUR LE BONHEUR

Jusqu'alors Przybyszewski n'avait rien donné au théâtre. Il composa probablement sa première pièce *Pour le Bonheur* pendant les derniers mois de 1896. Elle parut en 1897 dans la *Gesellschaft*. (1) Sans aucun doute c'est à ce drame que fait allusion une lettre écrite le premier décembre 1897 à son beau-père le docteur Juell : « ...Le 15 décembre mon drame sera joué à Leipzig et il faut absolument que je sois là-bas ». (2)

On pourrait s'étonner que Przybyszewski ait tardé si longtemps à écrire pour la scène, alors que son attention avait été dirigée très tôt vers le théâtre (par le jeune précepteur Roman Żeroński par exemple, dont les déclamations et les lectures lui avaient fait connaître Shakespeare avant même le séjour au Lycée de Toruń). Son besoin continuel d'argent aurait pu l'y inciter. Rien ne nous prouve d'ailleurs qu'il ne l'ait pas tenté. Peut-être faut-il chercher la raison de ce retard dans son tempérament lyrique et dans la peine qu'il eut toujours à se détacher de ses personnages, à les « objectiver » pleinement. Il nous semble que la véritable explication est fournie par le second volume des *Mémoires* (p. 136) : « Je n'ai jamais été passionné de théâtre, y « lisons-nous, j'y allais rarement... Le théâtre allemand me « repoussa bien loin de lui ; le théâtre scandinave en revanche me semblait plus près de moi avec sa grande simplicité « et son grand naturel. Mais le théâtre cracovien m'émerveilla .. » (3).

(1) N° 1 de 1897, p. 54 à 83. (Helsztyński : *Przybyszewski w Niemczech*, p. 13).

(2) Publiée dans le *Ruch Literacki* de Décembre 1932.

(3) *Mémoires*, p. 137. Przybyszewski admirait sans réserve le théâtre que dirigeait Thadée Pawlikowski, admirablement secondé par une excellente troupe ; il le plaçait même au-dessus des grandes scènes européennes.

On peut conclure de ce passage que Przybyszewski, rebuté par la scène allemande, s'en tint éloigné aussi longtemps qu'il resta à Berlin : il n'écrivit *Pour le Bonheur* qu'après avoir vécu dans l'atmosphère scandinave, qui le réconcilia avec le théâtre. Nous comprenons aussi comment, sous l'influence de la scène cracovienne dont il vante justement les mérites à cette époque. Przybyszewski écrivit un assez grand nombre de pièces après son retour en Pologne et plus tard, lors de son long séjour à Munich. (1)

Le sujet de *Pour le Bonheur* est simple. Stefan Karsten a séduit une jeune fille, Grethe, qui a tout quitté pour le suivre. Au bout de deux années de vie commune, Olga Tolst, plus brillante que Grethe, éblouit Stefan qui décide de la quitter pour épouser cette aventurière, dont la coquetterie a déjà fait plusieurs victimes, notamment Karl Beck. Ce dernier, après l'avoir follement aimée, est devenu son ennemi et veut se venger. Il ne réussit pas à empêcher Stefan d'abandonner son ancienne et fidèle amante. Olga et Stefan ne trouvent pas le bonheur qu'ils avaient espéré. Grethe se noie. Beck vient annoncer sa mort à Karsten et lui dire qu'il a donné à la Morgue l'adresse de sa maison : on y apportera le corps de la jeune femme. Bientôt en effet les porteurs arrivent avec le cadavre. Karsten se précipite vers la porte et le rideau tombe sur ces cris : « Je ne veux pas qu'elle entre ! Je ne veux pas qu'elle entre ! ».

Les sévères nécessités de la scène n'ont pas amené Przybyszewski à changer de sujet ni de manière. L'amour tragique, fatal, détaché des contingences journalières est encore au centre de son œuvre. Przybyszewski n'a sacrifié que l'indispensable, ce qui ne pouvait tenir sur la scène : l'étude psychologique poussée, le monologue intérieur qui s'extériorise en rêves et en visions, les violences dont il abusait encore dans les dialogues invraisemblables du *De Profundis*.

(1) Przybyszewski commença probablement son drame dès 1894 à Kongsvinger, (lettre à Dehmel du 10 juillet 1894) ; il fondait sur lui de grands espoirs et en était très satisfait (lettre à Toeplitz du 27 juillet 1894). Cependant il le modifia de fond en comble l'année suivante (lettre à Servaes du 28 juin 1895 et à Toeplitz de juin-juillet 1895) ; il le retoucha encore en 1896 (lettre à Dehmel, août 1896).

Pour le reste rien n'est modifié. Nous retrouvons même les éléments personnels si fréquents dans son œuvre. Karsten est journaliste comme Przybyszewski, et il a la faiblesse ondoyante de son créateur. Une hypothèse se présente à l'esprit qui ferait reconnaître Martha Foerder en Grethe, et Dagny dans la brillante Olga, trop coquette et trop courtisée pour être exempte de fautes.

Les thèmes sont ceux que nous connaissons : Karsten, ainsi que Falk et tant d'autres figures de Przybyszewski, est l'homme irrésistible et faible, l'homme en deux morceaux, balancé entre deux désirs et comme composé de deux cerveaux, ainsi qu'il le constate lui-même. Le motif de la jalousie rétrospective réapparaît : Karsten souffre terriblement du souvenir des premières amours d'Olga. Enfin les personnages mènent une vie détachée des contingences et toute l'action se passe dans leurs âmes.

Le seul élément nouveau serait Beck, ce « tiers », ce « mesager du monde extérieur », si caractéristique du théâtre d'Ibsen. Beck ne reste pas dans l'abstrait, il est plus qu'une simple esquisse ; il joue un peu le rôle du Destin et son désir de vengeance est le nerf — légèrement artificiel — de l'action (1).

Le jeu purement intérieur des passions est une faiblesse au théâtre, et le départ de Karsten ne nous semble pas suffisamment motivé. Son amour pour Olga, qu'il nous dit très profond, n'apparaît pas avec la puissance nécessaire. Karsten que, selon la vieille tradition, on pourrait appeler le héros de la pièce, est simplement le lieu où passion et conscience se disputent le pouvoir. Lui-même est une lamentable loque comme Falk dans *Homo Sapiens* : figure qui peut intéresser dans un roman, mais qui pâlit par trop au feu de la rampe. Ni Karsten ni Olga n'ont la force d'attraction qui prend le public. Ils sont de cette race de criminels fréquents chez Przybyszewski et chez les naturalis-

(1) On pourrait se demander si Beck est indispensable et s'il n'est pas surtout un souvenir ibsénien. Il n'empêche pas en effet le départ de Karsten, et le suicide de Grethe pourrait très bien se produire sans qu'il intervienne. Il semble cependant activer la marche de l'action en rendant plus profonds les regrets de Karsten et le désespoir de Grethe. Même si l'on se refusait à attribuer à son désir de vengeance une valeur scénique réelle, on ne pourrait nier ce rôle « accélérateur ». (Voir au sujet de Beck l'étude de W. Hahn : *Henryk Ibsen w Polsce*, 1928).

tes : à peine ont-ils commis leur crime qu'ils s'effondrent et ne savent pas en retirer l'avantage qu'ils en escomptaient. Les yeux lassés du spectateur les abandonnent à leur infortune. Karsten a pour ainsi dire délégué ses pouvoirs à Beck qui, par moments, devient le véritable héros. Approuvons Przybyszewski d'avoir donné à ce personnage une passion dramatique et de n'en avoir pas fait un vertueux archange.

La fin du drame, où Karsten se précipite sur la porte pour barrer le passage au cadavre de Grethe, est d'un effet scénique certain. Ce lugubre symbole frappe fortement le spectateur. On ne pense guère à l'in vraisemblance de l'arrivée de cette civière fatale sur la simple indication d'une adresse donnée par un tiers, ni à ce qu'il y a de mélodramatique dans un tel dénouement, et l'on comprend que ce drame habilement construit puisse encore de temps en temps revenir sur la scène, en Tchécoslovaquie par exemple, où Przybyszewski a toujours joui d'une particulière estime. D'ailleurs, une émotion réelle anime certaines scènes, notamment celles où Karsten exprime son douloureux regret d'avoir quitté Grethe. Il y a dans ces pages une souffrance vraiment humaine. En outre, dans tout le drame, une grande habileté technique se manifeste, grâce à laquelle l'action avance, irrésistible (1), soulignée à la fin de chacun des trois actes par des scènes d'un grand effet.

(1) Przybyszewski en avait conscience : « On peut dire ce qu'on veut de... *Pour le Bonheur*, écrivait-il dans ses *Mémoires*, mais la « construction de ce premier drame que j'écrivis dans ma jeunesse « m'étonne parfois (quand je suis un peu bienveillant à mon propre « égard) par sa simplicité, sa logique, sa rigueur presque antique ». (*Mémoires* II, p. 142).

Cette rapidité de l'action nous fait oublier la troisième scène du dernier acte entre Olga et Beck, qui rappelle les plus mauvais dialogues du *De Profundis*.

CHAPITRE XXII

FRANZ FLAUM — EPIPSYCHIDION

Malgré le grand nombre d'ouvrages que Przybyszewski publia dans cette période de sa vie, il trouvait encore le temps (pressé sans doute par le besoin) d'envoyer parfois des articles à diverses revues. Il en est auxquel les circonstances ont valu d'être republiés. Ce fut le cas pour une courte étude sur le sculpteur Franz Flaum (1).

Comme d'ordinaire, Przybyszewski nous amène lentement au cœur du sujet par une introduction historico-métaphysique :

L'art antique, et à sa suite la sculpture académique, sont purement « formels ». Le Moyen-Age apporte plus de variété, mais ne donne pas une âme à cette « chair ». Le premier qui ait résolu l'énigme sacrée : le Verbe s'est fait « chair » est Michel-Ange.

« Le Verbe, le Logos, le grand secret de l'âme », s'efforce de se manifester dans la chair. Sa plus élémentaire manifestation, où l'âme ne s'exprime que « par interjections, comme sentiment pur et nu », est la musique. Mais le Verbe veut s'élever plus haut, il provoque dans le cerveau l'éveil de visions, il cherche des symboles saisissables : le Verbe devient image.

Le Verbe a trouvé en des temps très anciens sa manifestation la plus claire dans la poésie. Il l'a trouvée dans la musique et dans les arts graphiques à notre époque seulement. Le sculpteur Franz Flaum est un des artistes en qui « le grand mystère « de cette transsubstantiation s'est accompli ».

(1) Parue d'abord dans le *Deutscher Musenalmanach* für das Jahr 1897. (d'après M. Helsztyński : *Przybyszewski w Niemczech*, p. 13). Cet article fut réédité à Berlin en 1904 avec quatre autres essais (de Rudolf von Delius, S. Lublinski, E. Geyer et César Jellenta) sur le même sculpteur. L'essai de Przybyszewski se trouve pp. 7 à 18. C'est le texte de cette publication que nous avons étudié.

Son œuvre se fonde sur le sexe, qui selon lui est à la base de tout. Mi-slave, mi-germain, Flaum a grandi dans des sentiments profondément religieux, spécifiquement catholiques : de là lui vient le pessimisme sexuel qui caractérise toute sa production.

Przybyszewski étudie ensuite quelques sculptures caractéristiques, où le plus souvent s'exprime le mépris de l'artiste pour le sexe. « Son mépris de la femme est le mépris qu'ont toujours « ressenti pour elle les plus profonds et les plus grands des « hommes ». Il est étrange que ce mépris se fasse jour précisément à l'heure où se pose la question féministe, constate l'auteur, qui, dans cet essai, se montre particulièrement hostile aux femmes, insiste sur leur incapacité esthétique, estime qu'elles ne sont faites que pour l'amour et voit en elles « l'ennemi né de l'homme ».

Enfin, contrairement à son habitude, Przybyszewski consacre quelques lignes à la technique de Flaum, dans laquelle il retrouve le tempérament slave.

Plusieurs des idées exposées dans cet article nous sont déjà familières : Przybyszewski approuve en Flaum sa conception pessimiste de l'amour ; il lui plaît de retrouver dans la philosophie de l'artiste le fondement qu'il donnait à la sienne et qu'il précisait ainsi dans sa *Messe des Morts* : « Au commencement était le sexe ». Sa façon d'étudier le sculpteur par le côté métaphysique est celle que nous avons déjà notée dans ses œuvres précédentes. Cependant la manière est moins frappante que dans les études sur Munch et Vigeland, où les artistes présentés sont avant tout une occasion pour l'auteur d'exposer sa philosophie et son esthétique. Ici, ses remarques sur la technique de Flaum et la relative précision avec laquelle il étudie quelques-unes de ses œuvres (surtout sous leur aspect métaphysique à vrai dire) nous renseignent un peu mieux sur l'artiste qui fait l'objet de ce bref essai.

La sévérité de Przybyszewski pour la Renaissance nous est déjà connue : son culte exclusif de la passion et du mystère l'empêchait de goûter l'art équilibré, si humain de cette belle époque. Ce qui surprend par contre, c'est que dans le Moyen-Âge, dont il adorait l'architecture, il n'ait pas trouvé cette incarnation du Verbe. Est-il pourtant une sculpture plus spiritualisée que

celle du XIII^{me} siècle ? Sans doute était-il choqué par le classicisme ou la sérénité de cette sculpture. C'est pourquoi il allait chercher, à la fin de la Renaissance qu'il exérait, les statues de Michel-Ange : leur expression tourmentée convenait mieux à sa propre nature.

Les premières pages de l'essai sont les plus intéressantes, et peut-être faut-il y voir un reflet des idées que Slowacki exposait dans sa *Genèse par l'Esprit* et illustrait dans son *Król Duch*. Ce Verbe, ce Logos qui cherche à s'incarner sous diverses formes d'art, dont la moins haute serait la musique (chose étonnante sous la plume d'un écrivain moderne, surtout celle de Przybyszewski !) rappelle singulièrement « l'Esprit », qui, lui aussi, veut prendre corps en des êtres humains successifs et divers. Cette sorte de Métempsychose du Verbe, transposée dans le domaine esthétique, est une idée originale, et elle est naturelle chez Przybyszewski qui très tôt s'était familiarisé avec l'œuvre de Slowacki et qui avait étudié de nombreux ouvrages occultistes, fidèles gardiens des vieilles mystiques de la Gnose.

Epipsychidion est le titre collectif que Przybyszewski a donné à des poèmes en prose réunis dans une plaquette éditée par Fontane à Berlin. (1)

Przybyszewski y mit la dernière main en Espagne. Mais comme le premier poème était certainement achevé en 1897 (2), que les deux autres étaient probablement très avancés avant que Przybyszewski n'arrivât chez Lutosławski à Playa de la Mera, et qu'enfin ils constituent un tout, nous les étudierons dès maintenant.

L'édition de 1900 porte cette dédicace :

A Toi Dagny
Ce livre rêvé et vécu
par nous deux.

preuve nouvelle, s'il en était encore besoin, de ce que sa première femme était pour lui.

Trois poèmes précédés d'un bref *Introibo*, sont rassemblés dans ce recueil : *Sacrifice au Soleil*, *Nuits claires*, *La Mer*.

(1) En 1900.

(2) Il parut en 1897 dans la revue *Pan*.

Le titre *Epipsychidion* (1) a sans doute été emprunté à Shelley (2) qui avait donné ce nom à l'un de ses plus beaux poèmes.

L'*Introibo* est adressé à « l'Aimée ». Est-ce Dagny qu'on doit reconnaître sous cette figure imprécise « au visage pâle comme « la lumière de la lune » ? Est-ce à la longue séparation dont il souffrait et dont il parlait dans une lettre de décembre 1897 à son beau-père, que ces lignes faisaient allusion : « Bien des « lunes ont passé depuis que je ne t'ai vue » ? C'est fort vraisemblable.

Dans le *Sacrifice au Soleil* nous voyons paraître pour la première fois chez Przybyszewski un motif oriental. Un prince très puissant, adorateur du soleil, s'éloigne de sa divinité pour l'amour d'une jeune femme mystérieuse que ses guerriers lui ont amenée de pays lointains et froids (3). Ne pouvant supporter la jalouse ardeur de l'astre, elle demande à son amant de le lui sacrifier, de se détourner de lui. Celui-ci lui obéit ; mais le soleil se venge sur ses sujets, qu'une terrible maladie consume. Ils se révoltent, veulent crucifier « l'esclave blanche ». Le prince la voit s'avancer lentement, pâlir et tomber morte. Il tire une effroyable vengeance de son peuple, qui se laisse supplicier sans résistance, car, depuis la mort de l'aimée, la peste, la sécheresse, ont disparu. Le prince désespéré maudit le soleil et ses sujets, il s'enferme dans son palais : « Avant que la lune n'achève son cours, mon vaisseau « déploiera ses voiles blanches et m'emmènera au-delà de la mer. « vers ma nouvelle patrie baignée des rayons de la lune. vers « toi, ma blanche esclave ». (p. 27)

(1) Le sens n'en est pas très clair. On a proposé plusieurs explications : Epipsychè voudrait dire « une âme sur une âme », « complémentaire de celle du poète » ; le suffixe serait un « diminutif affectueux ». D'autres commentateurs proposent le sens « chère petite âme supérieure ». (Note de M. Maurice Castelain pour sa traduction des œuvres choisies de Shelley).

(2) Une traduction par Kasprowicz de l'*Epipsychidion* de Shelley avait paru dans la revue *Życie* de Miriam. Il est possible que Przybyszewski ait lu cette traduction et y ait pris l'idée de son titre.

(3) On ne peut s'empêcher de penser ici à Dagny et à la Norvège. Notre impression est d'ailleurs confirmée par une lettre à Procházka (7 novembre 1897) où Przybyszewski écrit : « ...C'est elle (Dagny) « qui est dans *Am Meer*, elle encore dans *Epipsychidion*, toujours elle, elle, elle... ».

Quelques éléments nouveaux apparaissent donc dans ce beau poème : Przybyszewski nous introduit dans un monde que jusqu'alors il n'avait pas abordé et vers lequel il s'est tourné sous l'influence de Gautier et de Michelet (1) : le monde oriental, le monde du soleil, des pierres précieuses, de la vie de tous pour un. Il unit ce thème aux thèmes éternels si fréquents chez lui de l'amour absolu dans la vie humaine, dégagé de toute contingence. Une puissance élémentaire, le soleil (au féminin en allemand : die Sonne) y joue avec sa jalousie un rôle de mère ou plutôt d'amante tyrannique et provoque la mort d'une femme aimée, que Przybyszewski nimbe ici encore d'une atmosphère mystérieuse et inconnue. Ce pessimisme fatal de l'amour, cette façon de mettre des puissances élémentaires sur le même plan que l'homme, à qui, selon la tradition fichtéenne, une force créatrice est dévolue, tout cela est bien caractéristique de Przybyszewski.

C'est la première fois que le soleil tient une telle place dans son œuvre, et il est curieux qu'il soit vainqueur de cette femme mystérieuse, venue des pays hyperboréens où le soleil brille à peine et où les mers sont figées en l'immobilité de leurs glaces. Dans le *Sacrifice au Soleil*, plus encore que dans *l'Introïto*, la figure féminine présente des traits particuliers à Dagny, fille des pays du Nord, adorée de Przybyszewski autant que l'esclave blanche l'est du prince.

La langue est d'une grande beauté. Il ne nous semble pas que Przybyszewski ait jamais écrit (en allemand ni en polonais) des pages aussi parfaites que celles où il décrit l'arrivée de l'Inconnue :

« Und es war, wie wenn Blätter von einer Rose leise abfallen, wenn der Wind sie schüttelt — wie wenn Töne einer berührten Saite, langen Regentropfen vergleichbar, in dem Dunkel verrinnen — wie wenn das Wetterleuchten an heißen Sommerabenden in goldigen Strahlen sich über den Himmel giesst... (p. 10)

« Du kamst, wie ein verhallender Klang, den man in seinem Herzen wie den Flügelschlag einer weichenden Erinnerung

(1) D'après Przybyszewski lui-même. (Voir l'article de Boy dans les *Wiadom. Lit.* du 2 juin 1935 : *Francja w Młodej Polsce*).

« hört, und du kamst mit der Stille der Nacht, wenn sie ihre Schwermut über die Erde blutet... » (p. 11)

Les quelques exagérations inévitables chez Przybyszewski ne blessent point, souvent même ces discordances font mieux valoir l'harmonie de l'œuvre :

« ...Wenn sich das Morgenrot aus der schwülen Umarmung der Nacht loswurzelt und seine schreienden, bluttrunkenen Äste über den Himmel wirft... und über den ganzen Osten hin die übermächtige Gipfelkrone wie eine feuergesättigte Koralleninsel in rotem Licht blüht... ». (p. 13)

L'hypersensibilité de Przybyszewski l'obligeait à exprimer en images trop heurtées les sensations qu'il éprouvait plus fortement que le commun des hommes, aux nerfs (heureusement) moins affinés. (1)

Le poème suivant, *Nuits Claires*, aussi long que le précédent (19 pages) est encore plus riche en éléments lyriques. Le sujet proprement dit y tient une place infime ; le roi oriental du poème précédent (en réalité le poète lui-même) cherche vainement en rêve la patrie de sa bien-aimée ; il exhale sa douleur et sa nostalgie dans des songes métaphysiques souvent très beaux en leur imprécision et leur ampleur.

Ce poème est peut-être le meilleur que nous ait donné Przybyszewski en langue allemande. La nostalgie qui lui est propre y a laissé sa marque profonde. Il renferme en ses étroites limites tout ce que Przybyszewski a écrit de plus beau et de plus caractéristique en même temps. Le *Sacrifice au Soleil* avait de grandes qualités, mais Przybyszewski y exaltait sa passion dans une atmosphère un peu factice, celle de l'Orient, celle des pays ardents et ensoleillés qu'il ne connaissait pas. Ici, le héros (d'après le canevas imprécis et léger de l'œuvre) va chercher l'Aimée de ses rêves,

(1) Voici ce que Przybyszewski écrivait à Miriam Przesmycki le 10 janvier 1897 au sujet de *Sonnenopfer* : « J'écris très peu ; mon âme passe peut-être par une crise ; je me sens à la veille d'une nouvelle époque dans ma production. J'ai écrit une petite chose dont je suis très content. C'est l'œuvre la plus finie que j'aie composée jusqu'à présent. Il n'y a pas en elle de neurasthénie ni d'état d'âme psychopathique, mais seulement un grand calme et une grande nostalgie. Je mûris lentement et deviens calme... Il me semble aujourd'hui que j'ai commencé trop jeune à écrire : j'aurais dû ne m'y mettre que maintenant ».

aux pays où le poète a vécu. Sa langue se modèle avec une noble souplesse sur les thèmes familiers : la mer, l'horizon natal ; Przybyszewski revient surtout à sa foi en la survivance et le retour des âmes. Cette idée de l'antique unité de deux âmes qui se retrouvent dans l'amour est exprimée ici avec une force particulière, ainsi que l'hypothèse lichtéenne de la création du monde extérieur par celui qui le contemple.

La violence d'expression ne choque pas plus dans *Nuits claires* que dans *Sacrifice au Soleil*. Elle est d'ailleurs aussi rare dans l'un que dans l'autre poème : une page seulement présente des images contestables ; d'ailleurs ces images trop fortes donnent à l'Aimée une grandeur fantastique :

« Und mitten in dem Brand des Alls sehe ich Dich mit
« weitgestreckten Armen, mit flackerndem Haar, das wie eine
« Flut von Kometenschweifen über den Himmel fliegt ». (p. 38)

Les traits symboliques s'amplifient dans ce rêve à l'état de veille. L'Aimée n'est plus une femme réelle, elle plane dans une atmosphère de songe que Przybyszewski, dans *La Mer*, a essayé d'évoquer, mais avec moins de bonheur qu'ici. Cette femme devient l'objet irréel de toutes les nostalgies, de tous les désirs du poète.

Qu'on ne cherche point ici une métaphysique précise (1), non plus que des personnages individualisés ; le fond de la fiction est insaisissable, il n'offre d'ailleurs que peu d'intérêt. Le sujet véritable est la nostalgie de Przybyszewski pour une femme symbolique en qui il verrait la réalisation de ses rêves ; le mérite de l'œuvre est d'exprimer en une langue mélodieuse, empreinte d'une poésie visionnaire, cette « Sehnsucht », cette « tęsknota ». (2)

Przybyszewski aurait conçu l'idée du troisième poème à l'époque où, à seize ans, il passait ses vacances dans le phare de Rixthofen, près de Puck. (3) La Baltique en furie avait fait sur lui une extraordinaire impression quand il l'avait vue pour la première fois quelques instants après sa descente du train. Il avait conclu alors ses « épousailles avec la Mer ». Sans doute il accorde

(1) Lire à ce sujet les pages 39, 40, 41, 43, 47, 48.

(2) Voir surtout les pages 36, 37, 42, 43, 45, 46.

(3) *Mémoires* I, p. 30.

volontiers que « cette pauvre Baltique, cette Cendrillon parmi les « mers, ne se peut comparer même de loin à la Mer du Nord ni, « à plus forte raison, à l'Océan ». Mais il lui doit d'avoir connu « avec une clarté effrayante qu'il avait en lui l'âme d'un créateur » et c'est elle qu'il eut continuellement devant les yeux en composant son poème. (*Mémoires I*, p. 30)

La Mer fut son « premier grand amour. L'amour de la Mer « est le lien idéal qui unit les autres parties » de sa Pentalogie. « Ma Pentalogie, dit-il, a été composée à différentes époques, mais « elle fut dès le commencement clairement dessinée. » Alors qu'il avait quelque dix-huit ans, devant un jour traduire à l'improviste un passage de *Thucydide*, il s'était levé comme égaré, sans savoir ce dont il était question. Il pensait justement à son futur poème sur la Mer (1).

Il est seulement curieux qu'il ait publié plusieurs œuvres avant de donner corps au rêve qu'il avait tant caressé. Et la comparaison s'impose avec le retard qu'il mit aussi à exprimer dans une œuvre particulière (*Glèbe kujaviennne*) son amour profond de la terre natale. Y a-t-il là une sorte de pudeur, ou bien l'imagination fertile et la mémoire souvent infidèle de notre auteur lui ont-elles fait antidater des sentiments qu'il ne ressentit vraiment que plus tard ?

Le poème de *La Mer* compte une vingtaine de pages, comme le précédent. La teneur en est simple. Dans un vaporeux qui lutte

(1) *Autobiographie* à Biegeleisen, *Wiad. Liter.* 1928, n° 18. *Pentalogie* est le nom que donne quelquefois Przybyszewski aux cinq poèmes : *Messe des Morts*, *Vigiles*, *De Profundis*, *Androgyne*, *La Mer*.

Il semble que son séjour à Filtvældt (dans le fjord de Christiania) ait aussi fortement contribué que sa première vision de la Baltique à la composition des poèmes de l'*Epipsychidion* ; *Notturmo*, écrit en Norvège au mois de juillet 1895 et publié par la *Gesellschaft* peu de temps après (p. 1059 à 1063) en est comme une première esquisse. (Voir la lettre à Procházka du 7 novembre 1897). Dans une lettre à Miriam (août 1896) Przybyszewski trouve au contraire dans *Notturmo* un plan, « fortement altéré » à vrai dire, de son *Im Målstrom*.

N'oublions pas non plus que *La Mer* (*Epipsychidion*) a été achevée à Playa de la Mera, sur la sauvage côte de l'Atlantique.

Pour tout ce qui touche à la genèse et à la bibliographie de ces poèmes l'historien se heurte à de nombreuses difficultés, encore accrues du fait que des titres ont été changés et qu'on ne sait pas toujours au juste quelles œuvres sont désignées par *Epipsychidion* ou par *Am Meer*.

péniblement contre la tempête, celui qui conte cette histoire voit soudain un visage féminin qui le regarde fixement. Après l'avoir pénétré de leur regard, les yeux se ferment ; le visage retombe sur les coussins. Au débarcadère la vision disparaît. Il cherche à la retrouver, vainement. Mais un soir, sur le rivage il entend la «voix des yeux» qui le cherchaient: ces yeux et cette voix, c'est la Mer (1). Il sent désormais que toujours il n'a fait qu'un avec elle ; elle est, dit-il « le sang de mon sang, être de mon être. « mon enfant, ma sœur, ma femme... Aucun homme ne l'a aimée « comme je l'aime. Jamais encore la Mer n'a aimé un mortel « autant qu'elle m'aime ».

Or, un soir, il voit cette femme « qui avait la voix de la Mer » et qu'il avait si longuement cherchée. Elle sort de la forêt et tombe sur la face en pleurant. Il l'emporte dans sa hutte.

Il oublie dans les joies de cet amour la beauté de la Mer ; et, une nuit d'automne, celle-ci s'éveille furieuse. Les deux amants la voient détruire sous leurs yeux un bateau et son équipage.

Leur amour meurt désormais lentement, et, pendant une tempête hivernale, la femme mystérieuse se précipite dans les flots. Ceux-ci se calment aussitôt, car la Mer a « retrouvé son cœur ».

Un jour, il semble au héros qu'il sent un cœur battre auprès de lui ; ce cœur grandit, grandit, traverse enfin la nuit pour se plonger subitement dans la Mer, et envahit alors toute la terre de son battement.

« Jamais la Mer ne m'a plus aimé que depuis cette époque » Elle détruit tous les navires et n'accueille personne d'autre que lui.

Naviguant par une nuit sombre, il bondit d'une vague à l'autre, ravi de « ce jeu magnifique de la Mer avec son fils ». Soudain les flots se calment. Il voit son bateau grandir, il le sent

(1) D'après un fragment publié par M. St. Helsztyński (*Wiad. Liter.* du 28 juin 1936) l'occasion immédiate de *Am Meer* aurait été un événement minime. Przybyszewski se serait éveillé une nuit sur le pont d'un bateau ; les yeux d'une voisine, qu'il avait peut-être dérangée en se retournant, se fixèrent sur lui. Cela ne dura pas plus d'une minute, mais suffit pour qu'à cet instant naquit le poème. « Sans doute, il était déjà tout prêt dans les ténèbres du subconscient: « cette unique et minuscule étincelle, allumée par deux regards qui « se rencontraient, suffit pour qu'il s'épanouît aussitôt dans sa plénitude ».

devenir vivant ; deux ailes immenses se déploient bientôt qui l'éloignent de la terre ; celle-ci ne lui semble plus être qu'une « étoile rouge ». Il vogue à travers les espaces.

Cette vision s'évanouit, seule la Mer lui reste avec l'amour qu'il lui porte.

On retrouve dans ce poème, ou plutôt ce récit poétique, les tendances visionnaires et fantastiques que nous avons relevées dans la *Messe des Morts* et dans les *Vigiles*. Il y a d'autre part un parallélisme marqué entre son sujet et celui du *Sacrifice au Soleil*. Des deux côtés, un élément redoutable, mer ou soleil jalouse une femme trop aimée, exige que cette femme disparaisse, qu'elle se sacrifie. La fin du poème, avec sa relative obscurité, est, dans l'imprévu et l'étrangeté de ses visions, du pur Przybyszewski. Cependant les outrances si fréquentes dans la *Messe des Morts* sont très atténuées, et l'ensemble présente même une certaine harmonie. L'amour joue naturellement un rôle capital, mais il se modifie au cours du récit : l'amour porté à une femme mystérieuse et symbolique se transforme, se transpose et devient plus visiblement ce qu'il était déjà : l'amour puissant, éternel de la Mer.

Dans *La Mer* et *Sacrifice au Soleil* s'exprime pour la première fois avec une pleine netteté dans l'œuvre de Przybyszewski son amour de la nature élémentaire, qu'au début il voilait souvent d'un symbole féminin. Plus tard, dans son étude *Glèbe Kujavienne* et dans ses *Mémoires*, il exprimera cet amour en toute clarté et sans le moindre symbole, comme à la fin de l'œuvre que nous étudions.

Pour la première fois aussi l'auteur publie dans son *Epipsychidion* des poèmes en prose dans toute l'acception du terme. La *Messe des Morts*, qu'il appela également poème, est plutôt une étude psychologique. *Sacrifice au Soleil*, *Nuits Claires*, *La Mer*, valent surtout par des qualités lyriques. L'élément psychologique en est à peu près absent. Ces poèmes sont exempts de bien des défauts que nous avons remarqués dans la *Messe des Morts* : en les composant Przybyszewski subissait moins l'influence de ses études scientifiques ; il avait gagné en maturité, en expérience littéraire, et ne surchargeait plus son texte de termes spéciaux comme il l'avait fait pour la *Messe des Morts*, non plus que d'images ou de visions déformées et grimaçantes. L'exagération

n'est plus dans la forme, mais encore un peu dans le fond, quand il fait de la mer quelque chose de vivant, de plus puissant que lui certes, mais cependant à sa portée pour ainsi dire, et établit entre elle et lui des relations de mère à fils ou d'amante à amant. Il y a en ceci un grossissement de son propre moi jusqu'à des dimensions imprévues. Cela n'étonne pas le lecteur familiarisé avec l'égoïsme de Przybyszewski, qui l'amène à projeter au dehors ses visions intérieures et à les colorer violemment. D'ailleurs cette manière de brusquer la réalité ne manque pas de grandeur ni de charme ; Przybyszewski en use ici en plus grand artiste que dans la *Messe des Morts*.

La Mer est une des œuvres les moins contestées de Przybyszewski. Elle eut l'honneur d'être louée par une aussi délicate personnalité littéraire que le vieux nouvelliste allemand Théodore Fontane. Celui-ci écrivit un véritable panégyrique qui se terminait par un éloge extrêmement flatteur : « Il a fallu que ce « Polonais, au nom si difficile à prononcer pour nous Allemands, « vînt nous montrer ce qu'on peut faire avec la langue allemande. « Depuis Nietzsche personne chez nous n'a écrit comme cela ».

(1)

On ne peut que souscrire à ce jugement.

Przybyszewski a atteint dans *La Mer* une perfection qu'il ne retrouvera plus que rarement. Quelques versets, qu'on pourrait comparer à des strophes ou mieux à des vers libres longs de trois à quatre lignes, sont des œuvres parfaites. Ils trahissent parfois l'influence de Nietzsche ; cependant ils ont une nuance personnelle indéniable ; ils semblent plus éloignés du style biblique que ne le sont les versets de Zarathoustra. On y trouve en outre, sous une forme souvent harmonieuse, une sorte de tension particulière à Przybyszewski, une violence contenue qui se manifeste surtout dans un verset comme celui-ci : « Um uns schrien « lautlos die Blitze ». Il y a dans cette courte phrase, où se fondent des sensations justes mais d'origines diverses, une saveur spéciale qui n'existe pas dans Nietzsche.

(1) Nous traduisons la citation qu'en fait B. Szarlitt dans le *Tygodnik Ilustrowany* du 10 décembre 1927.

Przybyszewski était aussi très satisfait de son travail. Parlant de *La Mer* il écrivait à Nowaczyński (7 mai 1897) : « C'est décidément « l'œuvre la meilleure et la plus profonde que j'aie composée jusqu'à « présent ».

CHAPITRE XXIII

SEJOURS A PARIS ET EN ESPAGNE

On se souvient que Miciński (1), appelé par Vincent Lutosławski, avait soudainement disparu de Berlin et était allé en Espagne à Playa de la Mera (petite localité sur le littoral du Nord, face à la Corogne) où Lutosławski venait de s'installer. Nous savons aussi que ce départ s'était fait dans le mystère et que Przybyszewski était longtemps resté sans nouvelles de son ami. A la fin de l'automne 1897, Przybyszewski reçut de Miciński un billet qu'enveloppait une longue lettre très cordiale de Lutosławski. Cette lettre émut Przybyszewski au point de le faire pleurer à chaudes larmes. Il murmura : « Il y a encore de braves gens en « ce monde ».

Lutosławski l'invitait d'une manière pressante à venir chez lui : « Ce que Miciński lui avait dit de moi (ajoute Przybyszewski) « lui suffisait pleinement pour qu'il s'attendît à un véritable « banquet intellectuel à mon arrivée ». (*Mémoires I*, p. 280).

Le mot « banquet » l'étonna : « Déjà à cette époque j'étais « un peu familiarisé avec le Towianisme, et cela me rappelait « le « Banquet » par lequel Towiański avait tenté ce stupide bouf- « fon qu'était le général Skrzynecki.

« Skrzynecki fut sage en cette unique occasion : il ne donna « pas dans le piège du « Banquet ». Moi, par contre, je suc- « combai à la tentation. J'allai vers Lutosławski avec l'amour « le plus ardent. Mais bientôt nous éprouvâmes une lourde et « douloureuse désillusion, sur laquelle Lutosławski s'étend lon- « guement dans son libelle : *Bulles de savon*.

(1) Voir chapitre XIX.

Le philosophe (1) lui avait envoyé l'argent nécessaire (dix livres sterling) pour entreprendre le voyage. L'imprévoyant Stach eut vite fait de le dépenser. A la mi-janvier 1898, Lutoslawski renouvela son invitation et lui envoya la même somme pour la seconde fois. Przybyszewski l'utilisa alors comme il convenait. Il se prépara à quitter Berlin. Il se fit faire un complet neuf par Berkan (2) ; quand il l'eut revêtu et se fut regardé dans la glace, il montra une joie d'enfant.

Stach quitta Berlin avec Dagny revenue de Norvège. Lutoslawski leur conseillait de voyager par mer ; ils préférèrent le voyage en chemin de fer. Ils s'arrêtèrent à Paris où ils passèrent une semaine. (*Mémoires* I, p. 285). Ils y firent la connaissance personnelle de Miriam (Zenon Przesmycki) (3) avec lequel Przybyszewski n'avait eu jusqu'alors que des relations épistolaires. Les *Mémoires* montrent quel chaud souvenir il garda de cette rencontre : « Mon hommage le plus profond et le plus cordial, « mon cher Zenon ; c'est sur tes poèmes... (4) que j'ai formé « mon polonais ; merci pour l'hospitalité infiniment douce que « j'ai trouvée près de toi ». (*Mémoires* I, p. 285).

Paris « dépassa toute leur attente ». La basilique de Montmartre les frappa. « Ils ne pouvaient détacher les yeux de Notre-Dame. A côté de Paris, Berlin leur semblait tout petit et ridicule ». (5)

Le long parcours en chemin de fer de la frontière espagnole

(1) Voir Lutosławski : *Jeden łatwy żywot* 1933 p. 224.

(2) Berkan était un tailleur polonais en renom, installé alors à Berlin au-dessus du café Friedrichshof, au croisement de la Friedrichsstrasse et de la Kochstrasse. Il habillait les intellectuels polonais de Berlin et aussi la bohème que fréquentait Przybyszewski. Cette clientèle besogneuse était venue chez lui parce qu'elle en espérait une plus longue patience que des autres tailleurs. (Voir à ce sujet l'amusant mémoire inédit de Berkan (à la Bibliothèque des Raczyński à Poznań) où il nous conte la peine qu'il eut et le temps qu'il mit (vingt ans !) pour se faire payer sa facture par Przybyszewski. (*Wspomnienia Władysława Berkana* p. 118 à 142).

(3) Miriam vivait alors à Paris où il étudiait Hoene-Wroński.

(4) Ceux du recueil *Z czary Młodości*.

(5) Voir Helsztyński : *Przybyszewski w Hiszpanji* (*Wiad. Liter.* du 5 août 1934). Plusieurs de nos informations sont puisées dans cet article qui est illustré de quelques photographies ; l'une représente Dagny, une autre un dolmen sur la côte, à Mera, où Przybyszewski allait souvent se promener.

à La Corogne en Galicie, par les Monts Cantabriques, enthousiasma Dagny (1). Tous deux furent enchantés par les environs de la ville et surtout par le village de pêcheurs, Mera, où Lutosławski allait être leur hôte.

Mera s'élève sur les rives du golfe, en face de La Corogne. C'était, à l'époque où Lutosławski y vécut, (1896-1898) un petit village tout à fait isolé. Un pêcheur traversait tous les jours le golfe pour aller à La Corogne prendre le courrier et faire les achats indispensables.

La vaste maison que Lutosławski avait trouvée s'élevait près de la mer sur un rivage escarpé. Lutosławski, qui avait alors trente-cinq ans, venait d'y terminer dans le calme un important ouvrage, fruit de dix années d'études platoniciennes, qu'il avait publié en Angleterre, au mois de Novembre 1897, sous le titre : *The Origin and Growth of Plato's Logic*. Cette œuvre célèbre résolvait le problème difficile de la chronologie des écrits de Platon et de l'évolution de sa pensée. Tout de suite après l'achèvement de ce volume il avait encore écrit *Progress of Souls, Letters to an Unbeliever*, qui allait paraître en allemand en 1899 (à Leipzig). Il essayait d'y développer librement le spiritualisme des dernières années de Platon et de le mettre en concordance avec les idées des grands Romantiques polonais. Il présentait la réalité comme un monde des âmes gouvernant les corps des hommes, les animaux, les plantes et même les atomes (2).

Il s'efforçait d'être tout à fait conséquent dans son spiritualisme et désirait transformer peu à peu les relations familiales, sociales et politiques de façon que l'âme dominât toujours le corps. Il appliquait cette règle tout particulièrement à l'amour et au mariage. L'amour romantique, union éternelle des âmes, devait remplacer le mariage. Un chapitre intitulé *Bisexual association* défendait cette théorie. De telles « hérésies » furent sans doute la raison pour laquelle le livre ne trouva pas d'éditeurs anglais (3). Il est peu probable que Przybyszewski ait lu le manuscrit pendant son séjour à Mera, mais il est fort possible que les

(1) Lettre à une de ses amies de Berlin, citée par Helsztyński, *Wiad. Lit.* 5-9-1934.

(2) Lutosławski, *Jeden łatwy żywot* Varsovie 1933, p. 217 et 218.

(3) Voir Lutosławski op. cit. p. 217 et 218.

deux hommes en aient parlé dans leurs conversations et que Lutosławski ait exposé ses idées à Stach.

Grâce à sa vaste maison, au bon marché des vivres, à l'abondance de poissons, d'œufs et de laitage, Lutosławski avait pu recevoir sans difficulté des hôtes de marque : tout d'abord l'hispanisant anglais Fitzmaurice-Kelly, pendant quelques mois. Le second invité fut Tadeusz Miciński, que Lutosławski avait connu à Leipzig en 1896. Miciński, était arrivé en automne 1897. Les deux hommes avaient de longues conversations où Miciński parlait des œuvres qu'il projetait ; Lutosławski s'efforçait de lui faire comprendre les idées qu'il développait alors dans son *Progress of Souls* (1).

Miciński était épris d'une jeune Polonaise de la Russie Blanche. Il parla d'elle à Lutosławski ; celui-ci écrivit à la jeune fille pour l'inviter également ; elle arriva, et, quelques mois après, épousa Miciński. Tous deux furent les premiers auditeurs du cours de métaphysique que Lutosławski fit en polonais et par lequel il voulait les préparer à leur vie commune.

Tel était le milieu où Stach et Dagny allaient passer quelque temps. Les premiers moments furent certainement très agréables. Une lettre de Dagny datée du 19 février 1898 reflète cette joie : « Il fait beau ici, ravissant — nous nous baignons et courons sur le rivage ; il nous semble que nous sommes déjà en juillet... Mais surtout il règne un calme délicieux... Stach travaille (2) comme il ne l'a pas fait depuis longtemps. Moi-même j'ai composé quelques petites choses... » (3). Toutefois, dans la même lettre, on croit percevoir un écho des divergences qui s'étaient manifestées déjà entre Przybyszewski et Lutosławski : « Nous ne pourrions cependant pas rester longtemps ici : probablement jusqu'au début d'avril ».

Peu après, Stach écrivait à Alfred Wysocki (4) : « Nous resterons en Espagne à peu près un mois, jusqu'à la fin de

(1) Op. cit. p. 222. Lutosławski avait déjà exposé ces idées en russe à l'université de Kazan ; et en anglais dans trois articles publiés en Amérique (op. cit. p. 223)

(2) A son *Nad Morzem*.

(3) Lettre citée par M. Helsztyński dans son article *Przybyszewska en Espagne*.

(4) Lettre publiée par Boy (*Ludzie Żywi*, p. 250) ; cette lettre sans date a dû être écrite vers le début de mars 1898.

« mars ; nous passerons tout le mois d'avril à Paris, et ensuite
 « — quién lo sabe ? Je travaille peu, je flâne au bord de la mer,
 « je regarde les fleurs et les arbres magnifiques, je me baigne
 « et me repose parce que cet hiver je me suis grandement éreinté
 « à boire ! ».

Il semble qu'assez tôt, deux ou trois semaines après leur installation à Mera, les dissentiments aient été nettement perceptibles entre Lutosławski et son invité. Si quelques idées défendues à cette époque par le philosophe (son animisme, par exemple, ou certaines théories métaphysiques) pouvaient intéresser Przybyszewski et obtenir peut-être son approbation, la morale de Lutosławski, sa tendance à jouer le rôle du maître devant ses disciples, ne devaient pas être du goût de Stach qui, posant au contraire au sataniste, à l'immoraliste, à l'ironiste, ne pouvait accepter tout entière l'influence de son hôte. Si Przybyszewski l'avait voulu, Lutosławski aurait pu exercer sur lui une heureuse action (1) : l'amender moralement, préciser sa métaphysique trop insaisissable. Stach ne s'y prêta point. Il envoya à ses amis de Berlin plaintes et demandes d'argent ; il voulait quitter Mera :
 « Notre venue ici s'est révélée comme une terrible erreur. Je ne
 « doute pas que notre hôte ne soit animé de la meilleure volonté,
 « mais nous ne nous accordons absolument pas avec lui. Rester
 « ici plus longtemps serait infernal. L'aversion et l'incompré-
 « hension vont chaque jour augmentant. Ducha et moi, nous som-
 « mes si profondément déprimés que nous ne savons quel parti
 « prendre. Je pense m'en aller le plus tôt possible... Le temps
 « passé en prison n'a pas été pire que notre séjour ici. (2) »

L'opposition entre les deux hommes fut donc très vive à un moment donné. Quelle en pouvait être la cause ?

Il y eut d'abord certainement une antinomie profonde, une divergence absolue de tempéraments entre Lutosławski et le couple bohème, à qui toute discipline était inconnue. Les goûts moralisateurs de l'hôte y furent aussi pour quelque chose : Lutosławski faisait servir à table du vin du pays, mais cela ne suffisait pas à Przybyszewski, qui voulait avoir de l'alcool. Lutos-

1) C'est l'avis de Miriam-Przesmycki que Przybyszewski fréquenta avant et après son séjour en Espagne.

2) Cit. Hellsztyński : *Przybyszewski w Hiszpanji*, *Wiad. Lit.* 5 août 1934.

ławski avait résolu sans doute de le guérir de sa triste passion ; il était impossible de trouver de l'alcool à Mera ; pour s'en procurer il fallait traverser le golfe en bateau ; les finances de Stach ne lui permettait certainement pas de fréquents voyages de ce genre. Pour plus de sûreté cependant, Lutosławski avait averti les voisins que dans le cas où Przybyszewski s'enivrerait il serait pris d'une crise de folie furieuse et tuerait tout le monde ! Cette menace eut son effet : les voisins redoutèrent tellement cette crise astucieusement imaginée que, malgré tous ses efforts, Przybyszewski fut dans l'impossibilité de se procurer de l'eau-de-vie. Il reprochait à Lutosławski de l'exposer à des « tortures infernales ». Mais Lutosławski tenait bon (1).

Une autre raison, et de meilleure qualité, devait contribuer à troubler les deux mois et demi de séjour que Stach et Dagny firent à Mera : la privation de piano et de musique. Personne ne voulait amener un piano de La Corogne en bateau ; la traversée du golfe demandait une heure et demie ; quant à le faire transporter par voie de terre dans de primitifs chariots à bœufs, par des chemins profondément encaissés et où deux voitures ne pouvaient se croiser, il ne fallait pas y songer. Dagny et Stach durent donc, à leur vif regret, se passer de musique et essayer d'y suppléer par de longues conversations avec leurs hôtes ou avec les pêcheurs de Mera, par des récitations de poèmes espagnols qui faisaient pâlir Stach d'émotion par des promenades en mer ou à travers le pays couvert de forêts d'eucalyptus et de myrtes et déjà tout fleuri de camélias et d'hortensias. Les filles de Lutosławski les accompagnaient souvent dans ces promenades qui eurent plus d'une fois comme but un dolmen sur la côte, auprès duquel Przybyszewski aimait se reposer en s'abandonnant à ses rêves (2).

Les *Mémoires* de Lutosławski nous montrent quelle passion unissait encore Stach et Dagny pendant leur séjour à Mera ; il trouvait une « tension tragique » dans leur amour réciproque ;

(1) Lutosławski (op. cit. p. 225 et 226). Lutosławski cependant aurait écrit à Sewer-Maciejowski qu'après le départ de Stach il avait dû aérer sa chambre pendant une semaine, tant y était pénétrante l'odeur des cigarettes fumées par son invité et celle de l'eau-de-vie espagnole qu'il dégustait. (*Mémoires* II, p. 39).

(2) Helsztyński ; *Wiad. Liter.* art. cit. août 1934.

mais il avait la certitude que cet amour n'avait aucune « réalité métaphysique » : « Je ne croyais pas, écrit-il, que Dagny eût « été éternellement destinée à son mari et fût la seule femme « qu'il aimât (1) ». Lutosławski fut indigné par un récit que lui fit Stach. Celui-ci lui raconta « avec fierté » qu'un jour, étant assis avec sa femme au bord d'un précipice, il avait voulu se convaincre de la force de son amour. Il savait que Dagny portait toujours sur elle un bijou de famille auquel elle tenait extrêmement. Il lui demanda tout à coup de jeter ce bijou dans le gouffre, et il ressentit une émotion et une joie extraordinaires quand Dagny le fit sans hésiter (2).

Les points de friction ne manquaient donc pas entre Lutosławski et son hôte (3). L'explosion attendue et le départ brusqué des Przybyszewski ne se produisirent pas cependant. La tension devint bientôt moins forte. Chacun exposa franchement son opinion. Przybyszewski remercia Lutosławski de son hospitalité et lui exprima son désir de quitter Mera. Le généreux hôte signa un chèque et les choses prirent un meilleur cours. Les deux hommes se réconcilièrent. Une lettre de Przybyszewski (4) nous l'atteste formellement et reconnaît la générosité de Lutosławski, qui s'était appauvri en payant les dettes des autres. Cette lettre montre également que le temps passé chez son hôte ne fut pas perdu : « J'ai beaucoup travaillé. Malgré les chagrins, malgré « toutes les contrariétés, j'ai pris étonnamment de force et de « goût au travail ».

Il avait gardé aussi un bon souvenir de certaines gens du village : quelques années avant de mourir il « se rappelait encore « avec attendrissement la belle Mercedès de Mera et le fidèle « Jacinto ». (5)

(1) Lutosławski, *Jeden łatwy żywot*, p. 224.

(2) Lutosławski, op. cit. p. 224, 225.

(3) Les *Mémoires* I, p. 281, font allusion à d'autres sources de conflit : Lutosławski aurait été déçu de voir Przybyszewski travailler à son poème sur la Mer au lieu d'écrire une nouvelle où il eût traité des rapports entre Prussiens et Polonais de Poznań ; il en aurait voulu à Przybyszewski d'avoir sur Miciński une influence plus forte que la sienne. Mais tout ce qui lui blessa « l'âme et le cœur pendant « le temps de son séjour à Playa de la Mera », Przybyszewski le pardonna à Lutosławski ; il le lui devait bien d'ailleurs.

(4) Citée par Helsztyński dans son article.

(5) Helsztyński, art. cit.

Przybyszewski quitta donc Mera sans amertume (1). Mais au lieu de revenir à Paris comme ils se l'étaient proposé tout d'abord, Dagny et Stach, grâce à la générosité de leur beau-frère, le professeur Holge Bäckström, s'en furent à Madrid (2).

Dans une lettre écrite le 9 avril, Stach fait part de ses premières impressions :

« Je suis très confortablement installé à Madrid et j'écris un
 « livre sur Tolède (3). La vie est très bon marché ici, nous v
 « resterons donc Dieu sait combien de temps. Le voyage jusqu'à
 « Paris coûte deux cents francs, et j'ai juste cent pesetas, soit
 « soixante francs (4). Mais il fait ici diablement bon marché à
 « vivre, et avec cette somme on peut se procurer plus de choses
 « qu'avec deux cents marks à Berlin. Madrid est mortellement
 « ennuyeux mais possède en revanche le plus beau musée du
 « monde et surtout cinq cents œuvres environ de Goya. C'est
 « la Providence qui m'a amené ici... Nous avons été à Tolède :
 « ce n'est pas loin de Madrid. C'est ce que nous avons vu de
 « plus grand et de plus beau. Mon Dieu, quelles merveilles ! Je
 « m'y suis promené comme ébloui pendant deux jours. Le voyage
 « entier, malgré tous ses désagréments, a été un coup de fortune
 « infiniment heureux ; mon âme s'est tellement enrichie et régé-
 « nérée, j'ai vécu des moments tellement sacrés — les cathé-
 « drales, la nature, l'étonnante étrangeté et l'irrationalisme de
 « tout cela ! oh, nous sommes heureux malgré tout ; qu'importe
 « la manière dont cela s'est réalisé ! ».

Ce séjour en Espagne fit sur lui une impression inoubliable : à la fin de sa vie, en 1925-26, il consacra quelques pages de ses *Mémoires* (5) à célébrer ce souvenir et à exprimer sa reconnaissance envers Lutosławski. Il oubliait leur différend en se rappé-

(1) Malgré le pamphlet que Lutosławski lança contre Przybyszewski (*Bańki Mydlane*), celui-ci fait un bel éloge de son hôte dans ses *Mémoires* (I, p. 281).

(2) « Mon beau-frère m'a envoyé de l'argent pour que j'aie à voir Madrid et que j'écrive quelque chose de bien sur Goya ». (lettre à Miriam-Przesmycki du 30 mars 1898). Les Przybyszewski quittèrent Mera vers le 31 mars.

(3) *L'Androgyne*, selon toute vraisemblance.

(4) La faillite de l'éditeur Storm (qui venait de se produire) laissait Przybyszewski dans un grand embarras d'argent et l'immobilisa quelque temps à Madrid.

(5) *Mémoires* I, p. 281 à 283.

lant que grâce à lui il avait pu voir l'œuvre du Greco et de Goya (1) et aussi les Giorgione que possédait le Musée du Prado : « cet inconcevable et divin Giorgione du Prado ! l'une des plus « puissantes révélations de l'âme humaine créatrice ! ».

Pendant quelques semaines, il passa deux ou trois heures chaque jour à contempler les gravures de Goya ; il ne pouvait s'en rassasier ; il trouvait en lui une âme plus fraternelle encore que celle de Rops, de Munch ou de Vigeland.

Przybyszewski était allé en Espagne avec l'espoir joyeux de voir Velazquez et Murillo : son enthousiasme pour Greco et Goya (2) les lui fit sans doute oublier : bien qu'ils soient abondamment représentés au Prado, il n'en parle guère dans ses *Mémoires* (3). Avouons que nous ne nous représentons pas bien Przybyszewski aux pieds de Velazquez (dont le bel équilibre devait fatalement lui échapper) ni de Murillo (dont il admirait peut-être les gueux, mais dont il devait détester la peinture religieuse). Par contre Zurbaran le frappa. Mais ce furent les cathédrales de Burgos et de Tolède qui le plongèrent « dans la plus haute extase ». Il nous donne à ce sujet une curieuse définition du gothique espagnol, « autre que ce gothique immaculé, infiniment pur, austère, sciemment dépouillé de tout ornement, tel que nous le voyons dans la France septentrionale, tel que nous le voyons chez nous, là-bas dans l'est, à Toruń ou à Danzig. Le gothique espagnol, c'est la richesse exubérante et colossale d'un Samiasa. prince des anges déchus, qui étend cette richesse aux pieds de celui qu'il a abandonné et dont il veut maintenant obtenir le pardon. Le gothique espagnol est une orchidée cultivée dans les Occidents les plus raffinés et les plus précieux (je ne sais

(1) La lecture de Huysmans l'avait préparé à admirer ces peintres alors très peu connus.

(2) D'après les lettres qu'il envoya d'Espagne et qui ont été conservées, son admiration pour Goya semble même avoir été plus grande que celle qu'il eut pour Greco. Voir aussi à ce sujet les lettres qu'il écrivit de Kongsvinger à Procházka (juin 1898, 25 juillet 1898 etc....)

Przybyszewski se proposa d'écrire « un gros livre » sur Goya. Ce projet ne se réalisa point (v. *Corresp.* I, p. 188).

Les admirables portraits de Goya l'intéressaient naturellement beaucoup moins que ses gravures macabres ou satiriques. Les beaux portraits de Greco étaient aussi au second plan de son admiration.

(3) Mais sa correspondance les mentionne, sans aucune aménité. Il reste à dire à Procházka du 25 juillet 1898).

« pourquoi cette plante, malade de la plus exquise des maladies, « s'est associée dans mon cerveau au gothique espagnol) ... » (*Mémoires I*, p. 282).

Przybyszewski fut aussi extrêmement séduit par l'art arabe dont il vit de belles réminiscences à Tolède dans la Casa de los Moros, dans la chapelle mudéjar de la cathédrale et partout dans la ville.

Il monta au sommet de l'Alcazar, non sans avoir éprouvé quelques difficultés, car la guerre hispano-américaine venait de commencer et on voyait dans tout étranger un espion américain. De là, embrassant du regard l'énorme masse de la cathédrale qui surgissait de l'inextricable lacs des rues de Tolède, dominant les flots jaunes et tumultueux du Tage qui s'engouffrait sous les deux ponts « dont aucune parole ne peut décrire la merveille », les yeux fixés sur l'admirable église de San Juan de los Reyes qu'il venait de visiter, il adressa en lui-même un profond merci à Vincent Lutosławski qui lui avait procuré le moyen de voir toutes ces choses.

Il traversa aussi le fleuve et put admirer de l'autre rive Tolède « dont les merveilles prenaient un charme supradivin à la lumière de la lune ». Tolède l'enchantait tellement qu'il ne désira même pas voir Grenade ni Cordoue — d'ailleurs, l'eût-il voulu que le manque d'argent l'en aurait empêché. Il put cependant visiter Avila qui, toute proche de Madrid, lui était facilement accessible.

Malgré son enthousiasme, Przybyszewski avait la nostalgie de la Pologne et du Gopło natal. Il était reconnaissant à Lutosławski de lui avoir permis de voir l'Espagne, mais il lui voua ensuite une gratitude peut-être encore plus profonde « pour « avoir été la plate-forme par laquelle il était arrivé à la Pologne ». (*Mémoires I*, p. 284).

Les *Mémoires* (I, p. 284) paraphrasent une lettre envoyée à cette époque à Mathieu Szukiewicz :

« Que sont ces paradis et ces merveilles que je vois maintenant en Espagne, où cette excessive richesse d'art vous étourdit tellement que vous vous frottez les yeux de surprise et « vous demandez si vous ne rêvez point ?... Qu'est tout cela en fin de compte à côté du paradis et de la merveille de mon

« Gopło et de mon village natal et du toit de chaume de l'école « paternelle où je suis né ?... » (1)

Si les souvenirs de Przybyszewski sont exacts, la nostalgie des plaines polonaises l'aurait tourmenté en Espagne aussi bien qu'en Norvège. La chose est à noter, car l'influence « polonaise » qu'exerçait Lutosławski à Mera et celle du milieu polonais qu'il allait bientôt trouver à Paris devaient agir sur une âme déjà conquise et prête à revenir aux siens. Il croit d'ailleurs (*Mémoires*, I p. 285) que personne n'a souffert autant que lui du besoin de revoir son pays. Cette nostalgie, pense-t-il, l'a gêné dans son travail de production. Il en souffrit dès l'enfance ; étant au lycée il ne put résister (à l'approche d'une fête de Noël) au désir de revoir Łojewo et sa famille, et il s'enfuit : « aucune force « n'aurait pu me retenir » dit-il (*Mémoires* I, p. 285).

Le vingt avril 1898, Stach et Dagny se mirent en route pour Paris, où ils allaient retrouver Miriam que Przybyszewski avait vainement invité à venir le rejoindre en Espagne (2).

Il arriva à Paris « nu comme un saint turc ». Miriam fut encore une fois sa Providence et l'aida aussitôt, « mais lui-même en était à son dernier sou ».

Stach et Dagny s'installèrent dans un petit hôtel, 14, rue de l'Abbé de l'Épée. Dans une lettre à Mombert écrite en mai (3) Stach lui exprime son dégoût de Berlin qu'il ne veut plus revoir. Il trouve Paris merveilleux ; il y vit très solitaire avec sa femme. Il se sent comme dans sa patrie pour la première fois.

Ce mot « solitaire » surprend un peu : Miriam habitait non loin de chez eux, au numéro 16, de la rue de la Grande Chaumière. Dans cette même rue se trouvait une crêmerie fréquentée par les artistes. Strindberg et Wyspiański en avaient été les clients quelques années plus tôt. Maintenant Przybyszewski pouvait y rencontrer Munch, Gauguin et Sławiński son élève.

(1) Comparer cette paraphrase à la lettre elle-même (*Corresp.* I p. 187).

(2) Miriam étudiait à ce moment Hoene-Wroński et ne voulait pas quitter Paris avant d'avoir achevé son travail.

(3) Cit. Helsztyński : *Annus mirabilis Przybyszewskiego*, *Wiad. Liter.* 17 Mars 1936.

En outre Miram lui fit faire la connaissance des frères Siedlecki : François, l'aquarelliste et dessinateur, et Michel, le zoologue ; il le mit en relation avec la nombreuse colonie polonaise de Paris. Une lettre de Michel Siedlecki (1) rappelle une réunion qui eut lieu dans l'atelier de son frère François et où se trouvaient le romancier Reymont, auteur des *Paysans*, l'essayiste Lorentowicz, Miriam Przesmycki, Munch, l'allemand Hettner, « philosophe et fils de philosophe, mais peintre de profession et sculpteur à la fois », Słewiński le peintre (qui nous a laissé un portrait de Przybyszewski) et quelques autres qui plus tard atteignirent à la célébrité. Dagny avait un grand succès dans ces réunions.

Les frères Siedlecki conduisirent Przybyszewski chez les Danysz, qui habitaient à Auteuil une gentilhommière polonaise pourvue d'un beau jardin. Danysz (qui lui rappela les savants allemands « du meilleur style ») et sa femme offrirent en son honneur un riche souper où il fit la connaissance de Casimir Dłuski (2). Ce dernier ne pouvait se rassasier d'entendre Stach jouer du piano. Seul Paderewski, disait-il, aurait pu comprendre et aimer cette « barbare musique ». Et il écrivit à Paderewski en des termes tels que celui-ci, une semaine plus tard, envoyait à Przybyszewski les cinq mille francs qui allaient le libérer de sa « douloureuse captivité prusso-berlinoise » et lui permettre d'entrer en Pologne (voir *Mémoires* I, p. 285, 286, 287).

Cet argent trouva encore d'autres emplois. Il servit d'abord à envoyer à Berlin un petit acompte à Conrad Ansorge (3), avec

(1) Adressée à Boy et publiée par lui dans les *Ludzie żywi*, p. 235, 236, 237.

(2) Au commencement de mai 1898.

(3) Ansorge, ami de Przybyszewski, lui avait déjà proposé, dans une lettre envoyée à Madrid, de s'adresser à Paderewski ; Przybyszewski avait refusé, trouvant l'idée risible. (*Corresp.* I, p. 186)

Conrad Ansorge, compositeur de musique, aida beaucoup Przybyszewski lors de son voyage en Espagne. Przybyszewski a écrit deux petits articles sur lui, publiés, l'un dans *Die Kritik*, l'autre dans *Pan.* (Helsztyński, *Przybyszewski w Niemczech*). Przybyszewski dédia à Conrad Ansorge « in Liebe und Ehrfurcht » la jolie plaquette qu'il fit paraître à Berlin en 1900 chez Rosenbaum et Hart et qui, sous le titre collectif « *En cette Vallée de Larmes* » rééditait les trois poèmes : *La Mer*, *In hac lacrymarum valle*, *Ascension*.

qui Przybyszewski était en dette ; il couvrit ensuite les frais du séjour à Paris, compensa la perte que la faillite de la maison d'édition Storm à Berlin avait infligée à Przybyszewski, lui permit de solder son compte à la « Skarbona », banque de la colonie berlinoise où Ansorge et Przybyszewski empruntaient de l'argent. Stach put aussi aider ses parents, ainsi que son frère désireux d'entrer au séminaire (1).

Le séjour que Stach fit à Paris ne fut pas inutile à son évolution : sans parler de sa rencontre avec Dłuski et de ses conséquences, ce séjour eut pour lui d'heureux effets : sans lire beaucoup, il fut mis cependant en contact plus immédiat avec la littérature française, qui semble l'avoir fortement frappé, puisqu'après son arrivée à Cracovie, l'automne de la même année, lorsqu'il eut pris la direction de la revue *Życie*, celle-ci publia de nombreuses études et traductions d'œuvres françaises. En second lieu il eut à Paris de fréquentes relations avec des écrivains polonais comme Miriam Przesmycki (le fin poète et critique, fondateur de la première revue *Życie* (en 1887), dont la *Życie* de Cracovie suivait les traditions), le grand Reymont, le délicat essayiste Lorentowicz et d'autres Polonais de marque, au contact desquels se fortifia sa résolution de ne plus écrire qu'en polonais.

Au Café de la Régence il rencontrait d'ailleurs aussi bien des écrivains scandinaves que des écrivains polonais. Il ne semble pas avoir connu personnellement de littérateurs français, et peut-être est-ce une raison du peu de succès qu'eurent ses œuvres en France (2).

Il ne travailla guère à cette époque : il regardait et parlait plus qu'il n'écrivait : dans une lettre envoyée le 26 mai à sa famille, il disait : « Je vais bientôt quitter Paris ; il faut que je cherche un lieu solitaire où je puisse travailler : ici je suis « très pris de tous les côtés ».

Il tardait à Dagny de revoir ses enfants ; elle partit donc

(1) Helsztyński, art. cit.

(2) Une partie de ces informations nous a été fournie par M. Przesmycki (Miriam), à Varsovie, en 1935.

seule pour la Norvège. Przybyszewski, qui avait été assez souffrant (1) vers la fin de son séjour, la suivit bientôt. Il arriva à Kongsvinger après le 6 ou 7 juin (2). Il y resta jusqu'en septembre, époque à laquelle il quitta la maison de son beau-père pour aller à Cracovie.

(1) Il l'avait été souvent déjà et le fut encore bien des fois dans sa vie.

(2) Les derniers mois que Przybyszewski et sa femme passèrent à Kongsvinger furent attristés par le mauvais état de santé du Dr Juel à qui on dut enlever un œil. Le docteur allait mourir le 29 janvier de l'année suivante. La menace qui pesait sur la maison et la famille de son beau-père donna certainement plus de force aux raisons qui poussaient Przybyszewski à se rendre à Cracovie.

CHAPITRE XXIV

PRZYBYSZEWSKI REVIENT A SA LANGUE MATERNELLE

LA MER

La Mer (*Nad Morzem*), tel est le titre que porte l'édition polonaise de l'*Epipsychidion*. C'est la première œuvre importante que Przybyszewski ait écrite en polonais. Il avait publié dans la revue *Życie* (que Szczepański dirigeait encore) les deux poèmes détachés : *La Mer* (*Nad Morzem, Am Meer*) — 23 octobre 1897, et *Epipsychidion* (*Sonnenopfer*) — 18 mars 1898. A Playa de la Mera, chez Lutosławski, il prépara la publication de ses poèmes en un volume qui devait comprendre aussi *Nuits Claires* (*Jasne Noce, Helle Nächte*).

La date de la publication de *La Mer* dans la *Życie* nous montre que Przybyszewski n'avait pas attendu d'arriver en Espagne pour écrire en polonais. Des raisons financières et le fait qu'à Berlin il fréquentait surtout des écrivains allemands, l'avaient amené à se servir de leur langue — d'autant plus que ses premières études critiques (*Zur Psychologie des Individuums*) demandaient un vocabulaire dont il se servait journellement dans le milieu berlinois ; il espérait d'ailleurs trouver ainsi plus de lecteurs dans toute l'Europe.

Entre 1890 et 1897, période très féconde et très importante dans sa vie, ses ouvrages principaux sont écrits en allemand. *La Mer* (dont il dit avoir médité le sujet depuis l'âge de 16 ans) fut probablement rédigée en cette langue. C'est peut-être la nostalgie de la Pologne, éprouvée en Scandinavie, qui le poussa à récrire cette œuvre en polonais. Il la publia dans la *Życie* de Cracovie à la date indiquée plus haut, ainsi donc avant que l'influence personnelle de Lutosławski ne l'eût touché. Le

séjour à Playa de la Mera en compagnie de Lutosławski et de Miciński, les lettres admiratives qui lui arrivaient de Pologne, inspirèrent sans doute sa décision de revenir définitivement au polonais. Une lettre envoyée d'Espagne en 1898 et que Boy a publiée dans ses *Ludzie żywi* (p. 250) renferme cette phrase caractéristique :

« Du reste, j'écris maintenant surtout en polonais, c'est-à-dire que je me suis décidé à crever de faim, car évidemment je ne recevrai pas d'argent pour ce que j'éditerai, à moins d'un miracle... »

Le miracle allait d'ailleurs se produire l'année suivante.

Przybyszewski acheva la rédaction du texte polonais de l'*Epipsychidion* (*Sonnenopfer*), au plus tard pendant son séjour en Espagne, puisque le poème paraissait déjà en mars 1898 avec une élogieuse introduction de Kazimierz Tetmajer : « Mes-sieurs, chapeau bas, c'est un génie ! » y lisait-on.

Quant à *Nuits Claires*, il semble que ce poème ait été composé en même temps en polonais et en allemand (1).

Une comparaison des deux textes nous amène aux constatations suivantes : (2)

Aucune divergence essentielle ne sépare le texte allemand du texte polonais, sauf au début de l'*Epipsychidion* (*Sonnenopfer*) où quatre pages environ, ajoutées dans le texte polonais, portent quelques traces, d'ailleurs sans grande importance, des études satanistes de l'auteur. Sans doute nous avons plutôt affaire à

(1) « *La Mer*, *Epipsychidion*, un long poème et une chose que j'achève actuellement, ne sont que les parties d'un tout unique : indissoluble qui portera ce titre : *La Mer* (*Nad Morzem*).

« Le tout, comprenant quelque 80 pages d'imprimerie, un peu plus que *Vigiles*, est écrit en même temps en polonais et en allemand... » (cit. Boy, *Ludzie żywi* p. 250). Peut-on, sur la foi de ce passage, affirmer que les trois poèmes ont été écrits à la même époque dans les deux idiomes ? Nous ne le pensons pas.

(2) Nous prenons pour base de notre étude la deuxième édition (Cracovie 1901). Elle comprend quatre parties : *Modlitwa* (*Prière* : *Introibo* dans l'édition allemande) *Epipsychidion* (*Sonnenopfer*), *Jasne Noce* (*Helle Nächte*), *Nad Morzem* (*Am Meer*). Le titre commun à ces quatre poèmes est *Nad Morzem* (*Am Meer*) qui remplace dans l'édition polonaise le titre *Epipsychidion* de l'édition allemande.

une adaptation qu'à une traduction (1) ; il y a des suppressions et des additions de phrases entières. On comprend bien que Przybyszewski n'ait pu se résoudre à suivre mot à mot le texte original. Il a préféré ajouter ou retrancher là où son instinct de poète le lui ordonnait. Mais, encore une fois, rien d'essentiel n'a été changé : l'atmosphère reste la même, les images se correspondent d'ordinaire, et si parfois l'on a pu préférer le texte allemand au texte polonais, c'est peut-être tout simplement parce que la rédaction allemande, qui semble avoir été la première, est sortie librement du cerveau du poète. Dans l'adaptation, au contraire, Przybyszewski ne pouvait s'abandonner à l'inspiration, et il était obligé de partager son effort entre une activité « créatrice » et une activité « reproductrice » ; d'ailleurs un poète a rarement amélioré une œuvre en la recomposant. Il nous semble cependant qu'à part quelques longueurs le texte polonais peut se lire avec autant de plaisir que le texte allemand. La langue en est aussi mélodieuse. Nous retrouvons d'ailleurs, sous cette forme nouvelle, des procédés semblables, des images qu'appelle non point une nécessité intérieure, mais la recherche d'une harmonie. La beauté d'une expression, sa sonorité particulière, les associations d'idées qu'elle évoque, en attirent souvent une autre, et les images que celle-ci éveille en nous ne concordent pas nécessairement avec celles que suggérerait la première. On a l'impression que le poète s'enivre, en polonais comme en allemand, de la mélodie des mots sans toujours penser à ce que ces mots expriment. Sa poésie est surtout musicale ; elle manque d'une solide cohésion. Les images, en se succédant, détruisent parfois mutuellement leurs effets. Dans un autre ordre d'idées cela nous rappelle les études psychologiques si poussées de la *Messe des Morts*, où une foule de constatations exactes se suivent avec une trop grande abondance, se gênent l'une l'autre, se neutralisent, nuisent à l'allure générale du récit. Nous oublions ainsi trop souvent la beauté de cette langue qui, dans sa mélodie subtile, rappelle l'Irydion de Krasiński et peut atteindre dans les *Nuits*

(1) Notons entre autres la manière dont « Geliebter » est rendu : « Jam i Twoja ! Weź, przytul, zabij ! » (Je suis tienne ! Prends-moi, serre-moi contre toi, tue-moi !) (p. 27). Très souvent dans les traductions de ses œuvres en polonais, Przybyszewski s'est complu ainsi à appuyer fortement sur le trait.

Claire par exemple (p. 46), à une force apocalyptique aussi grande que dans le texte allemand.

Il ne nous paraît pas cependant que la version polonaise vaille ce texte. Est-ce à l'influence ou plutôt aux leçons d'un juge comme Dehmel, qui avait guidé un moment le jeune écrivain, que Przybyszewski doit d'avoir mieux écrit en allemand ? En tout cas, l'opinion des critiques polonais est très partagée sur la qualité de sa langue et de son style. D'aucuns en vantent la beauté ; d'autres se montrent sévères. Il nous est difficile, à nous étranger, de trancher la question, étant donné les jugements contradictoires formulés par d'excellents critiques. Mais il est un fait certain : si Przybyszewski a vécu de longues années en terre étrangère, il n'a jamais perdu tout contact avec la Pologne elle-même, ni avec sa langue. Sa famille était purement polonaise, vivait intensément la vie polonaise, ne parlait guère que le polonais. On y veillait sévèrement à la correction de la langue (1). Nous avons parlé de la bibliothèque polonaise de son père, où Stach puisa souvent (2). Sans doute il eut de déplorables

(1) *Autobiographie* à Biegeleisen, *Wiad. Lit.* 1928, IV.

(2) La bibliothèque paternelle contenait des œuvres de Mickiewicz, Słowacki, Krasiński, Kraszewski, Czajkowski, Korzeniowski, Libelt, Cieszkowski etc... Przybyszewski dévorait « avidement » tous ces ouvrages. « Mes vacances de lycéen étaient remplies par la lecture ininterrompue de ces trésors inestimables ». (*Mémoires* I, p. 277). L'*Autobiographie* à Biegeleisen (1913) mentionne tout spécialement les *Sermons* de Skarga et sa *Vie des Saints* « que je connaissais presque par cœur » nous dit-il. Il accorde une place importante à l'écrivain populaire Choźiszewski qui lui aurait inspiré très tôt l'amour de la littérature et de l'histoire polonaises.

Encore sur les bancs du lycée, il s'enthousiasma pour Świętochowski (A. Münnich, *Ruch Liter.* 1929, p. 175) ; il lisait avec ardeur l'*Histoire des Littératures Slaves* de Mickiewicz, connaissait presque par cœur *Na drogach ducha* de Cieszkowski ; il se familiarisait avec la métaphysique de Libelt et l'esthétique de Kremer ; la *Démonomanie* de Trentowski le poussait vers l'étude du satanisme et des sciences occultes.

Stanislas enfant pouvait user aussi de la très belle et très curieuse bibliothèque du château de Szarlej (où habitait Kościelski). Il était l'ami intime de Casimir Siemianowski, fils de l'intendant du château. Le jeune garçon passait à Stach, en grand secret, des livres de Kraszewski dont la *Czerwona para*, par exemple, fit sur lui une telle impression qu'il en perdit un moment le sommeil. *Powieść bez tytułu* du même auteur et *Kirdżali* de Czajkowski le plongèrent dans une « exaltation véritable ».

professeurs de polonais aux lycées de Toruń et de Wongrowiec (*Mémoires* I, p. 47) et cela pouvait être regrettable pour sa connaissance technique de la langue, de même que le manque de relations polonaises suivies pendant le temps de son séjour à Berlin et en Scandinavie. Cependant l'influence de sa famille dans laquelle, surtout au début, il passait une bonne partie de ses vacances et avec laquelle il correspondait, la rédaction des poèmes polonais qu'il composa au Lycée de Wongrowiec, les lectures polonaises qu'il y faisait, enfin son travail à la *Gazeta Robotnicza*, tout cela l'obligea à rester fidèle à sa langue maternelle, jusqu'au moment où, à l'époque où nous arrivons, il y revint à peu près définitivement (1).

Quand il quitta le Lycée de Wongrowiec, les excellentes notes que lui avait values sa connaissance du polonais (2) et de l'allemand lui avaient permis de doubler le cap redouté de son examen de fin d'études secondaires.

Les années de Berlin et de Norvège sont probablement celles où il négligea le plus sa langue maternelle. A Berlin il fréquenta surtout le milieu allemand. En Scandinavie il n'eut que très rarement l'occasion de parler polonais. « Le manque de revues
« et de livres polonais, m'était très pénible. Je voyais avec
« étonnement la langue polonaise se développer sans cesse, s'em-
« bellir, se perfectionner et s'enrichir extraordinairement. J'avais,
« en effet, trouvé je ne sais où un petit tome des poésies de Tet-

(1) Dans une lettre à ses parents (Pâques 1897) Przybyszewski exprimait son ennui de voir ses enfants « s'allemandiser » ; il prit de sérieuses mesures pour y remédier.

(2) M. A. Münnich a publié dans le *Ruch Liter.* de juin 1929, p. 175, l'appréciation élogieuse qu'avaient méritée à la fin de ses études secondaires sa composition et son interrogation de polonais : « In seiner polnischen Muttersprache drückt er sich, mündlich wie schriftlich, gewandt und völlig fehlerfrei aus, seine bezüglichlichen Klassenleistungen konnten meist als sehr gut bezeichnet werden. Nicht minder hervortretend sind seine Kenntnisse in der polnischen Literaturgeschichte. Da ferner seine Probearbeit sehr gut ausgefallen ist, so erhält er als Gesamtprädikat in dieser Sprache : sehr gut ».

Cette appréciation contrastait fortement avec celles qui lui avaient été données pour d'autres matières. Ses notes avaient pourtant aussi été très bonnes pour la composition allemande.

« majer, et Miriam m'envoyait à cette époque le *Na Wzgórze*
 « *śmierci* et le *Krzak dzikiej róży* de Kasprowicz en même temps
 « que le ravissant volume de poèmes qu'il avait lui-même com-
 « posés : *Z Czary Młodości*. Je me demandais avec crainte si je
 « pourrais écrire en une telle langue ». (*Mémoires* I, p. 277)

Cependant, la proposition que lui avait faite Ludwig Szczepański de collaborer à la revue cracovienne *Życie* l'avait rempli de joie. Quand le séjour en Espagne en compagnie de Lutosławski et de Miciński le confirma dans son intention d'écrire désormais en polonais, il est certain qu'il était en état de le faire. Ses premiers essais furent encore timides, mais tout à coup il lui apparut que, malgré la connaissance profonde qu'il avait de l'allemand, il n'avait jamais pensé en cette langue : « Tout ce
 « que j'écrivais en allemand n'était qu'une traduction
 « extrêmement rapide du texte polonais, de tout ce que je pensais
 « en langue polonaise... » (*Mémoires* I, p. 278).

Bien que la mémoire de Przybyszewski soit souvent infidèle et que ses Souvenirs, écrits à la fin de sa vie pour un public polonais, dussent naturellement mettre en relief le « polonisme » de leur auteur, nous pouvons considérer cette affirmation comme digne de créance ; il se rencontre en effet des cerveaux incapables de penser autrement que dans leur langue maternelle, même quand ils ont été dans l'obligation de se servir longuement d'une autre langue (1).

Où Przybyszewski va plus loin qu'il ne conviendrait, c'est quand il nous dit qu'il violente sciemment le polonais et l'oblige à exprimer tout ce qu'il veut, fût-ce au prix d'un néologisme, d'une incorrection ou d'une lourdeur. (*Mémoires* I, p. 278). Przybyszewski veut ici se défendre de l'accusation de Żeromski, par exemple, qui lui reprochait de connaître insuffisamment sa langue maternelle et de l'écrire moins bien que l'allemand. Il veut s'excuser, mais vainement, des trop nombreuses négligences de forme (répétitions incessantes, phrases lourdes et gauches)

(1) Cette déclaration des *Mémoires* est d'ailleurs corroborée en partie par une lettre à Dehmel du 27 avril 1894. Przybyszewski se plaint dans cette même lettre et dans une autre encore (*Corr.* I p. 93) de posséder insuffisamment l'allemand.

qui déparent quelques-unes de ses dernières œuvres, les *Mémoires* par exemple, et qui proviennent surtout de ce qu'il écrivait trop rapidement (1).

(1) Voir à ce sujet Boy, *Ludzie żywi*, p. 6 à 23, où le polonais de Przybyszewski est soumis à une sévère critique.

Przybyszewski aurait organisé parmi les lycéens polonais de Toruń une société secrète ou l'on s'occupait d'étudier l'histoire, la langue et la littérature polonaise. Deux ans plus tard, il en aurait fondé une semblable à Wongrowiec. Ses camarades polonais se réunissaient dans sa mansarde pour y célébrer clandestinement les fêtes anniversaires du 3 mai et du 29 novembre (voir : *Biblioteka spraw i zagadnień narodowych polskich*, 2. III 35 ; *Piśmiennictwo*, St. Przybyszewski).

Sa correspondance avec sa famille se faisait en polonais ; il écrivait aussi en polonais à Prakseida Zmudzińska et aux Pajzderski et il a rédigé pendant un an et demi un journal polonais, la *Gazeta Robotnicza* ; il est certain pourtant que la rapidité avec laquelle il devait écrire ne pouvait que l'habituer à la négligence. Il est certain aussi que, sous les yeux d'un juge aussi sévère que Dehmel, Przybyszewski avait soigné davantage son allemand.

Bien que Przybyszewski n'ait jamais abandonné complètement sa langue maternelle, il éprouva cependant quelque difficulté quand il voulut s'en servir en écrivain ; il avouait qu'il s'était déshabitué du polonais, mais il pensait à vrai dire que quelque six mois de travail suffiraient pour qu'il le possédât de nouveau. (Voir sa lettre du 27 juillet à Zmigryder).

CHAPITRE XXV

CRACOVIE

Pour mieux juger du rôle que Przybyszewski a joué à Cracovie tout le temps qu'il y séjourna, et de l'événement qu'y fut son arrivée, jetons un coup d'œil sur la vie intellectuelle et artistique de cette ancienne capitale de la Pologne, au moment où il s'y installa.

Cracovie était vers la fin du siècle dernier une ville silencieuse qui semblait sommeiller sous la garde des Habsbourg. La Vistule coulait paresseusement le long des murs de son Acropole, le Wawel, dont les Autrichiens avaient fait une caserne. La ville étouffait sous le poids de ses glorieux souvenirs ; à l'ombre de ses vieilles églises, elle vivait, les yeux tournés beaucoup plus vers le passé que vers l'avenir ; elle ne jouait qu'un rôle effacé dans la double monarchie. Les partages l'avaient séparée d'une grande partie de sa « province » ; pour des raisons stratégiques les Autrichiens empêchaient que l'on construisît dans sa banlieue. Lwów, plus active, plus commerçante, moins aristocratique, plus riche, entourée d'un fertile territoire, favorisée par Vienne, lui enlevait la suprématie politique ; elle était le siège de la Diète et du gouvernement. La Cracovie d'autrefois, glorieuse résidence des Jagellons, et qui, aux quinzième et seizième siècles, avait été au premier rang des villes européennes, était devenue peu à peu une petite cité provinciale, prude et repliée sur elle-même (1).

Mais Cracovie avait conservé la religion de son illustre passé. En outre, plus favorisée en cela que Varsovie ou Poznań, elle

(1) Sigismond III Vasa l'avait quittée à la suite d'un incendie au Wawel et avait choisi comme résidence Varsovie, pauvre ville à cette époque, mais qu'une situation centrale, au bord de la Vistule, désignait tout particulièrement pour devenir une capitale.

jouissait du régime autrichien, plus libéral que les régimes prussien ou russe, et qui lui avait laissé l'usage de sa langue dans tous les domaines. Cracovie était ainsi, dans la seconde moitié du siècle, la capitale intellectuelle de la Pologne.

Précisément à l'époque qui nous intéresse (1898-1899) Cracovie entrait dans une période de renaissance tout à fait remarquable. Wyspiański, né à Cracovie, s'y était installé d'une façon définitive après ses voyages en Occident. Il y écrivait ou allait y écrire presque toutes ses œuvres. Il était déjà connu comme peintre et ses drames devaient bientôt lui donner la gloire. D'autres grands noms étaient intimement liés à l'histoire de Cracovie : celui du poète lyrique Asnyk qui venait de mourir (1897), de Kisielewski (1), de Casimir Tetmajer-Przerwa (2), dont l'influence était alors si profonde, d'Adolphe Nowaczyński (3), de Lucien Rydel (4) enfin.

Sans doute, d'autres villes polonaises possédaient aussi leurs grands écrivains, et jamais peut-être la Pologne n'avait eu autant de brillants littérateurs. C'est l'époque où Sienkiewicz (qui d'ailleurs vécut beaucoup à Cracovie) publiait *Quo Vadis* (1896) ; sa célèbre *Trilogie* avait paru de 1883 à 1888 (5). Prus, moins connu du public mais romancier de grande valeur, avait déjà donné ses meilleures œuvres : *L'Avant-Poste* (1886), *Poupée* (1890), *Pharaon* (1897) (6). Eliza Orzeszkowa avait fait paraître ses romans les plus connus : *Meir Ezołowicz* (1878), *Sur le Niemen* (1889) mais elle continuait à écrire. Maria Konopnicka, sa contemporaine, composait d'harmonieux poèmes (7).

Sieroszewski venait de raconter ses tragiques aventures en Sibérie (*A la lisière des forêts*, 1894). Joseph Weissenhof achevait son *Podjilipski* (1899). Gabrielle Zapolska avait donné à la scène *Celui-Là* (1896), *Malika Schwarzenkopf* (1897). Miriam

(1) Dramaturge, auteur de *W Sieci* (Dans le filet) (1899).

(2) Auteur de beaux poèmes lyriques et de *Na Skalnem Podhalu* (Dans le rocheux Podhale) (1903).

(3) Publiciste et dramaturge.

(4) Poète et dramaturge, auteur du *Zaczarowane Koto*.

(5) En 1891 Sienkiewicz avait publié *Sans Dogme* ; en 1895 : *La Famille Polaniewski* ; il allait donner en 1900 *Les Chevaliers Teutooniques*.

(6) *Emancipées* parut en 1899.

(7) *Italia* (1893-1899) ; *Pan Balzer w Brazylii* (1892-1909).

Przesmycki, qui avait édité à Varsovie sa revue *Życie* (1887-1888), où il présentait et défendait une poésie raffinée, continuait d'initier la Pologne à la vie occidentale par d'impeccables traductions et de purs poèmes ; il allait bientôt fonder à Varsovie une autre revue encore plus brillante, *La Chimère* (1901-1907). Par une heureuse coïncidence, trois grands critiques : Piotr Chmielowski, Stanislas Tarnowski et Alexandre Brückner achevaient alors de monumentales histoires de la littérature polonaise. Żeromski et Reymont, les deux meilleurs romanciers peut-être que la Pologne ait eus, approchaient de leur maturité. Żeromski avait commencé à écrire des nouvelles pessimistes (1), assombries par les souvenirs du soulèvement de 1863. Il devait bientôt publier ses *Gens sans Maison* (1900). Reymont, outre quelques nouvelles qu'il avait fait paraître dans des revues varsoviennes dès 1893, avait donné sa *Terre Promise* (1898). Il méditait sans doute déjà son chef-d'œuvre *Les Paysans* (1904-1909). Alors aussi mûrissait le poète le plus émouvant de tous, Jean Kasproicz, originaire comme Przybyszewski de la terre kujaviennne, l'athlète intrépide dans sa lutte contre Dieu, celui que le problème du mal avait bouleversé et qui, dans l'apaisement de ses dernières années, se réconcilia cependant avec la Divinité en écrivant son *Livre des Pauvres* (1916), où s'exhalait, en pleine guerre, l'esprit d'humilité, de soumission et d'amour. Ses *Hymnes* (1901) plongeaient Przybyszewski dans le ravissement.

D'autres poètes ou écrivains de moindre envergure préparaient ou publiaient aussi vers cette même époque des œuvres remarquables ; citons seulement Adolphe Dygasiński, mort l'année même où paraissait son *Festin de la Vie* (1902) et qui fut une sorte de Kipling polonais.

Les lettres n'étaient pas seules à profiter de ce renouveau : la peinture, qui, en Pologne, avait joué un rôle souvent effacé, était maintenant à l'honneur, et ici encore Cracovie marchait à l'avant-garde. Déjà avec Matejko (1838-1893), la peinture historique avait atteint des hauteurs inaccoutumées et les jeunes générations s'étaient exaltées devant ses immenses toiles. en même temps qu'elles s'enthousiasmaient pour le Trilogie de Sienkiewicz. Ces deux grandes figures, qui avaient si longtemps

(1) *Nouvelles* (1896) ; *Travail de Sisyphe* (1898).

rayonné à Cracovie, cédaient la place aux jeunes générations qu'elles avaient formées, et l'esprit de l'un et de l'autre renaissait dans un élève de Matejko : Wyspiański, qui fut aussi grand comme peintre et dessinateur que comme dramaturge. Cracovie fourmille alors d'artistes de talent : Jacek Malczewski, Stanisławski, Meboffer, Włodzimierz Tetmajer, et combien d'autres ! (1).

A Poznań ou à Varsovie, l'écrivain polonais devait toujours tenir compte d'une censure ombrageuse. La liberté qu'on trouvait à Cracovie y attirait une foule de jeunes gens dont le talent eût languì ailleurs. Cracovie avait en outre un théâtre que bien des villes européennes lui auraient envié ; elle ne le devait pas seulement à sa situation privilégiée, mais aussi à deux de ses directeurs : le premier, un véritable mécène, Pawlikowski (2), le second, un bon critique : Kotarbiński ; d'excellents acteurs, dont le plus célèbre fut Solski, les aidaient dans leur tâche.

Ainsi, partout en Pologne, et particulièrement à Cracovie, s'éveillait une vie esthétique intense. Nous ne pouvons mieux faire, pour clore cet aperçu, que de citer quelques lignes de Boy-Zelenksi qui résumant bien les événements principaux de cette renaissance dans la vieille et immortelle cité :

(1) Peu de temps après la mort de Matejko, le peintre Fałat avait été nommé directeur de l'école des Beaux-Arts (en 1895). Il y fit venir comme professeurs de jeunes artistes (Pankiewicz, Wyczółkowski, Stanisławski, Axentowicz, Laszczka, Ruszczyc...) qui donnèrent à l'école une vie et une atmosphère toute nouvelle et firent de Cracovie un centre esthétique européen de premier ordre. Stanisławski, auteur de petits tableaux charmants, homme d'une culture immense, s'adonna avec passion à l'enseignement de son art ; il joua à Cracovie un très grand rôle dans les milieux artistiques et littéraires. Citons encore d'autres noms d'artistes célèbres qui vivaient à Cracovie au même moment : Weiss, Filipkiewicz, Frycz, Wojtkiewicz, Czajkowski, Rubczak, Rychter, Szczygliński... Boy a pu dire (*Ludzie żywi*, p. 95) qu'une part très importante des œuvres d'art que la Pologne produit aujourd'hui tire son origine de la Cracovie de cette époque.

(2) Pawlikowski devint directeur du théâtre de Cracovie en 1893. Jeune encore (il n'avait que 29 ans) il s'entoura de jeunes et fit de son théâtre une scène d'avant-garde, où l'on jouait Ibsen, Strindberg, Björnson, Hauptmann, Maeterlinck etc... Ce théâtre tenait une large place dans la vie intellectuelle de Cracovie : chaque première était un événement dans cette ville où il se passait si peu de chose. Boy (*Złota-li ten kraj* ? p. 83) fait commencer la renaissance cracovienne en cette année 1893.

« Donc, en 1894, parut à Cracovie la mémorable « seconde « série » (on donnait alors ce titre modeste aux petits volumes « de poésies) de Casimir Tetmajer. A peu près au même moment, « Miriam imprime dans le *Świat* de Cracovie sa traduction du « *Bateau Ivre* de Rimbaud, donnant ainsi un avant-goût de la « future *Chimère* (1). En 1897 Ludwik Szczepański fonde la « *Życie* (premières escarmouches de Nowaczyński, A. Górski, « Miciński, Perzyński, Kisielewski etc...) à laquelle collabore « Gabriela Zapolska. En même temps Zapolska revenue de Paris « joue au théâtre de Pawlikowski et fait représenter ses pre- « mières pièces... En 1898 Przybyszewski arrive en trombe à « Cracovie ; la même année le théâtre donne son drame *Pour* « *le Bonheur*, puis, en 1899, la *Varsoviennne* de Wyspiański. « Le café du Paon s'installe : orgie fraternelle de littérature, de « théâtre, de peinture, de musique. (Przybyszewski avait à peu « près trente ans ; sa petite bande cracovienne ne comptait « guère plus de vingt personnes ; c'étaient aussi des jeunes). « Félix Jasieński arrive avec son musée ambulant et toute sa « japonerie.

« Enfin, en 1901, les *Noces* (de Wyspiański), jouées cette « fois au théâtre de Kotarbiński (2). Vraiment, au cours de ces « huit années, Cracovie avait été témoin de bien des événe- « ments » (3).

Tous ces noms célèbres ou promis à la célébrité intéressaient d'autant plus vivement la génération nouvelle que seul le domaine esthétique lui était vraiment ouvert ; elle devait ordinairement limiter ses ambitions politiques à quelque mandat législatif ou à quelque emploi de fonctionnaire autrichien. Elle se jetait donc sur la littérature et les arts, discutait l'auteur ou le philosophe du jour avec la passion qu'elle ne pouvait mettre dans les luttes politiques ; ou bien elle dévorait dans les cafés de la ville d'innombrables journaux et revues, trompant ainsi sa soif d'action. Les milieux d'étudiants débordaient d'enthousiasme et lisaient avec ardeur. Adolphe Nowaczyński nous

(1) Revue que Miriam fit bientôt paraître.

(2) Peu de temps auparavant Kotarbiński avait remplacé Pawlikowski comme directeur au théâtre de Cracovie.

(3) Boy, *Znasz-li ten kraj* ? p. 87.

a dépeint (1) la vie d'un petit cercle de jeunes, avides de tout ce qui paraissait. On s'y occupait de Dostoïevski, de littérature française, mais surtout de littérature scandinave et viennoise. On lisait assidûment la revue de Bahr : *Die Zeit*. Le théâtre avait joué les unes après les autres toutes les pièces de Schnitzler. Pierre Altenberg était l'hôte de Cybulski. On était en relations étroites avec le « Café Central » viennois. Nowaczyński déclare formellement que tout cela se passait avant que Ludwik Szczepański eût fondé sa revue *Życie*, avant que l'association *Sztuka* (l'Art) se fût organisée et que le café de Turlínski fût installé à Cracovie.

C'est par la *Wiener Rundschau* (la revue de la Sécession viennoise) que l'existence de Przybyszewski fut révélée à ces jeunes gens. Franz Servaes y avait publié un article sur la *Psychologie de l'Individu*, les *Vigiles* et *La Mer*. Franz Servaes jouissait auprès d'eux d'un crédit extraordinaire. Son article suffit pour attirer leur attention sur ce polonais « démonologue » qui « jouait du Chopin ». On se mit à le lire, à le commenter passionnément ; ce fut une ivresse. L'apophtegme : « Au commencement était le Sexe » reçut l'approbation générale.

Nowaczyński, aidé d'un camarade (Konrad Rakowski) fit en quelques nuits une rapide traduction du poème *La Mer* ; en même temps il envoyait à Stach (l'une à la rédaction du *Pan*, l'autre à celle de la *Freie Bühne*), deux épitres enthousiastes où il l'invitait à rentrer dans sa patrie. La réponse se fit attendre plusieurs semaines. Ce long silence provoqua quelque amertume, et plus d'un donnait raison aux socialistes qui, brouillés avec Stach depuis le temps qu'il avait passé à la *Gazeta Robotnicza*, affirmaient qu'il s'était complètement germanisé.

(1) Dans deux articles qu'a publiés l'*ABC literacko-artystyczne* du 1^{er} octobre et du 8 octobre 1933. Quelques-uns des jeunes gens qui fréquentaient ce cercle furent connus plus tard dans le monde littéraire ou artistique : Maciej Szukiewicz, dramaturge, Adam Łada Cybulski, qui traduisit plus tard en français quelques pièces de Wyspiański, Stanislas Sierosławski qui connaissait le sanscrit et dont Przybyszewski devait faire son Leporello, les écrivains Casimir Lewandowski et Orkan, l'hispanisant Krajewski, Janusz Łuszczewski, mécène et auteur de nouvelles, neveu de la poétesse Deotyma ; Stanislas Lack, polyglotte, érudit et philosophe, le poète Leszzyński qui allait épouser Pareńska ; Pik (Mirandola) poète et traducteur, etc...

Mais un beau matin la réponse arriva. En une dizaine de pages débordant d'une tendresse émue, Przybyszewski remerciait ses « frères polonais » et leur promettait solennellement de venir. Il joignait à sa lettre une photographie qui le représentait avec Dagny et portait une dédicace à Nowaczyński. (1)

L'enthousiasme du cercle fut grand ; on détourna les regards de Vienne pour les porter sur Berlin. On renonça à Baudelaire, Barbey d'Aurévilly et à « Bahr leur prophète », et l'on se mit à admirer Ola Hansson, Paul Scheerbart, Laura Marholm, Edouard Munch, Dehmel, Schlaf, Mombert et surtout le sculpteur Vigeland. On voulait être « fils de Satan » ; on s'occupait d'occultisme ; le problème sexuel passait au premier plan...

Cependant Prague avait contribué plus encore que Vienne à faire connaître Przybyszewski dans les milieux littéraires polonais. Nous avons dit plus haut quels liens affectueux unissaient Stach, depuis quelques années déjà, au groupe d'écrivains tchèques qui éditaient la *Moderni Revue*. Le jeune Maciej Szukiewicz (2) avait fait un séjour à Prague où l'on avait certainement parlé avec ferveur du « genialer Pole ». Il lui écrivit, mais en allemand, ce qui peina beaucoup Przybyszewski (3). Il répondit à Szukiewicz en polonais et lui expliqua qu'il écrivait en allemand afin de pouvoir vivre. Une correspondance assidue s'engagea entre les deux écrivains ; Szukiewicz demandait fréquemment à Przybyszewski de venir en Pologne. Mais comme il ne pouvait lui fournir les moyens d'y vivre, ses prières restèrent longtemps sans résultat. En tout cas Szukiewicz parla de Stach au café de Turliński avec un tel enthousiasme que sa réputation s'établit solidement à Cracovie et que de nombreuses lettres apportèrent bientôt à Przybyszewski les échos du culte qu'on lui vouait. D'autre part l'économiste Sophie Daszyńska, qu'il avait beaucoup fréquentée à Berlin quand elle y faisait des conférences à l'uni-

(1) Nowaczyński a vendu plus tard au prix d'une couronne cette lettre et toutes les épîtres que Przybyszewski lui avait envoyées. De graves embarras financiers et nocturnes l'y avaient poussé, et aussi la pensée que Stach en avait fait autant pour les lettres qu'il avait reçues de lui.

(2) Qui fréquentait aussi le cercle de Nowaczyński par lequel il avait pu d'ailleurs connaître, avant son séjour à Prague, les œuvres de Przybyszewski.

(3) *Mémoires I*, p. 271.

versité, avait écrit sur lui une série d'articles élogieux (1). Ludwik Szczepański, arrivé de Vienne, où il avait dû entendre beaucoup parler de Przybyszewski, fondait en 1897 la revue *Życie* ; sachant que Przybyszewski désirait vivement placer des articles dans une revue polonaise, il l'invita cordialement, non seulement à collaborer à sa revue, mais aussi à en être le conseiller. Przybyszewski accueillit avec une grande joie cette invitation ; il aurait décidé dès lors de ne plus écrire qu'en polonais.

Ainsi donc, vers cette époque (1897), Przybyszewski sent qu'il s'est constitué à Cracovie un groupe d'ardents admirateurs prêts à l'applaudir et à le défendre. A la première occasion favorable il quittera l'Allemagne, où l'indifférence du grand public pour les jeunes littérateurs laissait ceux-ci dans la misère et où il ne trouvait plus que difficilement des éditeurs. La raison principale qui le faisait écrire en allemand et, sans doute aussi, vivre en Allemagne, cessait de prévaloir ; d'ailleurs la surveillance active que la police berlinoise exerçait sur lui depuis qu'il avait été rédacteur à la *Gazeta Robotnicza* (*Mémoires* II, p. 37) devait lui ôter toute envie de prolonger son séjour en Prusse.

La Pologne l'avait donc matériellement et spirituellement conquis. Peu importe que ce soit telle lettre de Nowaczyński ou de Szukiewicz qui l'ait décidé. Le fait certain est que ces lettres ardentes, ces admirateurs unis dans un élan d'enthousiasme, contribuèrent tous à son « retour », et qu'il est impossible de savoir lequel de ses correspondants a joué le rôle décisif. La lettre à Nowaczyński par laquelle il annonçait son arrivée, était comme une réponse collective adressée en esprit à tous ceux qui l'avaient engagé à revenir en Pologne ; Miriam n'avait pas été le moins influent de ces conseillers.

Nous avons déjà cité cette phrase des *Mémoires* où Przybyszewski déclare que Lutosławski a été la « plate-forme » par laquelle il est arrivé en Pologne (2), et nous savons aussi que dans une lettre envoyée d'Espagne à Maciej Szukiewicz, il exprime son désir ardent de revoir sa patrie. L'Espagne a certainement agi sur Przybyszewski de la même façon que la Norvège. Malgré les œuvres d'art qu'il y admirait, il s'y sentait probablement encore plus dépaycé qu'en Scandinavie, et le souvenir du

(1) *Mémoires* I, p. 277.

(2) *Mémoires* p. 284.

pays natal l'y tenaillait d'autant plus qu'il avait été avivé à Playa de la Mera par la société de Miciński et de Lutosławski.

Son rêve de retour en Pologne se précisait donc. La plus légère secousse devait suffire à faire tomber le fruit mûr. Nous avons vu dans l'avant-dernier chapitre comment cette ultime secousse fut donnée. La générosité de Paderewski le délivra « de « la captivité douloureuse, infiniment douloureuse » qu'avait été sa vie à Berlin (1) et en Prusse.

« Si un jour j'ai de l'argent, écrivait-il plus tard, j'achèterai « une chaîne aussi grosse et aussi lourde que celles que j'ai vues « autour de l'église San Juan de los Reyes (2) et je l'enverrai « là-bas avec cette inscription en lettres d'or pur : Paderewski « a délivré Przybyszewski ». (*Mémoires* I, p. 286) (3).

Il fit son entrée à Cracovie vers la fin de septembre 1898. L'arrivée à la frontière avait été un émerveillement ; il entendait tout le monde parler polonais : porteurs, garçons, employés de chemin de fer... Dans sa joie il donna des pourboires royaux, et tout l'argent qu'il avait sur lui y passa. Par bonheur il était porteur d'un chèque sur Vienne ; s'il avait eu au lieu de ce chèque une somme en argent liquide, il l'eût jetée par les fenêtres et serait arrivé à destination les poches vides. Quand le train approcha de Cracovie et qu'il vit de loin le tumulus de Kościuszko, il fut pris d'une émotion telle qu'il en pensa perdre la raison (4).

(1) Przybyszewski exprima souvent son antipathie pour Berlin : voir à ce sujet sa correspondance (I, pp. 105, 128, 138, 160, 163, 164, 182, 190).

(2) Eglise célèbre de Tolède ; à ses murailles sont suspendues les chaînes portées par des prisonniers chrétiens qui furent délivrés par les Rois Catholiques.

(3) Un de ses meilleurs amis de Berlin, Alfred Wysocki, lui conseillait fortement de ne pas aller à Cracovie ; il lui annonçait qu'il y éprouverait de lourdes désillusions.

Sewer-Maciejowski redoutait la venue de Stach à Cracovie. Il l'avait connu à Berlin (probablement dans les derniers mois de 1897) et il avait bavardé avec lui quelques heures dans un café. Cette conversation avait tellement surexcité Sewer qu'il n'avait pu fermer l'œil de la nuit et avait demandé par lettre à Lutosławski de barrer la route de Cracovie à Stach : il craignait qu'il n'y dépravât la jeunesse. (*Mémoires* II, p. 39)

(4) D'après un fragment manuscrit en possession de M. Demby, directeur de la Bibliothèque Nationale de Varsovie, publié par M. Helsztyński (*Wiad. Liter.*, I, III, 1936).

Amis et admirateurs l'attendaient à la gare : Alfred Wysocki (dont il avait fait la connaissance deux ans plus tôt à Berlin). Nowaczyński et les membres du cercle mentionné plus haut. Aux frais de quelques enthousiastes, on fit le tour de ville, admirant entre deux libations le clair de lune sur la vieille cité. On alla voir jouer au théâtre d'été un vaudeville alors célèbre de Krumłowski : *La Reine du Faubourg*. Stach, ému par l'accueil qu'on lui avait fait, trouva la pièce admirable et décréta que le « misérable Strindberg » n'avait rien fait de meilleur et n'était « pas digne de délier les cordons des souliers de M. Krumłowski ». Vers le matin il commença à parler, d'une voix un peu enrrouée, de Dagny, de son fils Zenon et de sa fille Iwi, surtout de Dagny (1).

Avant d'aller au théâtre, Stach, toujours entouré de la troupe de ses admirateurs, était allé à la poste envoyer le télégramme suivant à Dagny restée en Norvège : « Viens, très Chère, viens, ici tu seras infiniment heureuse. Viens, viens, viens... ». Le télégramme était envoyé comme urgent, et Stach avait payé pour cela triple tarif (2).

Cette allégresse était provoquée par l'accueil extraordinaire qu'on lui avait fait, par l'auréole de gloire dont on le nimбай et qu'il n'avait jamais connue, car à Berlin il n'avait eu, somme toute, de réputation que dans la bohème fréquentée par lui. Dès le premier soir, il eut l'occasion de faire au théâtre d'été la connaissance d'une quantité de gens, avertis sans doute au préalable par Wysocki de son arrivée. C'est ce soir-là qu'un homme de bonne mine, soigneusement vêtu, s'arrêta tout à coup devant lui et dit tout d'une haleine : « Je serais heureux d'être le veau dans le cuir duquel vos chaussures ont été faites ». Przybyszewski, d'abord stupéfait, fut quand-même ému par cette apostrophe. Il se sentait en même temps gêné par tous ces hommages. Il lui semblait être un peu dans la fausse situation de Khlestakof dans le *Revizor* de Gogol, et cette impression se renforça à mesure que la soirée s'avavançait : dès qu'il prenait une cigarette, on se précipitait pour lui donner du feu ; avant qu'il eût appelé le garçon, celui-ci se présentait avec un plateau chargé

(1) A. Nowaczyński, art. cité.

(2) Boy, *Ludzie żywi*, 1929, p. 39.

de bouteilles de wodka et de hors-d'œuvre. Il demanda où il pourrait encaisser son chèque : on lui en paya aussitôt le montant en pièces de cinq florins « pour que la somme eût meilleur aspect ».

L'original qui, au théâtre, l'avait salué de si extraordinaire façon, s'appelait Zdzisław Gabryelski ; il était propriétaire d'une fabrique de pianos et habitait au premier étage d'une maison d'angle, située place du Marché, en face de l'église Sainte Marie (1). Quand la représentation fut achevée, il invita Stach et sa suite à venir dans son magasin, immense salle pleine de pianos. On y but roide, et l'émotion fut telle que, le matin, Gabryelski, à genoux, offrit solennellement à Przybyszewski un superbe Steinway (2).

La nuit était passée depuis longtemps quand on sortit ; la beauté de la place du marché, que baignait la chaude lumière d'un magnifique soleil d'automne, frappa si fortement Stach qu'il en fut subitement dégrisé. Il se retrouva près du théâtre avec Wysocki. Celui-ci le quitta bientôt : il devait, avec des lettres de recommandation de Sewer-Maciejowski, se mettre à la recherche de fonds pour renflouer la revue *Życie* en mauvaise posture ; c'était celle dont Przybyszewski, nolens volens, allait bientôt devenir le directeur.

Dagny arriva avec ses deux enfants, Zenon qui avait trois ans, et Iwi, petite fille d'un an à peu près. Le ménage s'installa au rez-de-chaussée d'une jolie maison à l'angle de la rue Siemiradzki et de la Karmelicka (3) ; l'appartement comprenait quatre

(1) Cette maison porte le nom de « Krysztofory ».

(2) Quand Gabryelski eut recouvré ses sens, il regretta ce don trop généreux, et au lieu du Steinway de concert qu'il avait promis, il envoya à Przybyszewski un piano tchèque Petrof, joli, mais d'un prix moins élevé.

Zdzisław Gabryelski était un mélomane excentrique et un peu bouffon, il avait étudié la philosophie dans des universités allemandes. Il aida maintes fois la bohème de Cracovie dans ses embarras d'argent. Il finit par se suicider. (Voir à ce sujet et au sujet du séjour de Przybyszewski à Cracovie l'amusante brochure de Boy : *Znasz-li ten kraj* ?).

(3) A son arrivée à Cracovie (septembre 1898) Przybyszewski descendit à l'hôtel Klein (Monopol) 6, rue Sainte Gertrude. Il s'installa en octobre au rez-de-chaussée de la maison de la rue Karmelicka (n° 53) composée de quatre pièces et d'une cuisine. Depuis juillet 1899 jusqu'à l'hiver de la même année Przybyszewski occupa deux pièces rue Karmelicka 31 ; Dagny séjourna pendant ce temps à Zako-

pièces agréables, une véranda, un petit jardin. Le premier meuble qui l'orna fut le piano de Gabryelski ; il dut faire d'abord curieuse figure dans les salles vides, qui cependant s'ornèrent bientôt de toiles et de dessins de Munch et de Goya ; Wyspiański, Weiss et d'autres peintres apportèrent les leurs. Les *Trésors de Sésame* de Wyspiański occupèrent la place la plus en vue. On y remarquait aussi le Chopin de Weiss. Des admirateurs firent don de meubles. Sur les tables s'empilèrent de belles éditions d'art inconnues jusqu'alors à Cracovie et qui venaient le plus souvent d'Allemagne. Deux bonnes servaient le ménage et les innombrables visiteurs qui trouvaient là table ouverte (1).

Depuis le début de l'après-midi jusque tard dans la nuit la maison de Przybyszewski s'emplissait de gens. On y avait l'impression de se trouver dans quelque planète inconnue « où rien d'autre que l'art n'eût existé » (2). Pendant des heures entières Przybyszewski jouait du Chopin, qu'il interprétait toujours d'une manière aussi personnelle. Quand il était fatigué, Dagny s'asseyait à son tour au piano et jouait quelque mélodie norvégienne si mélancolique qu'un jour le petit Zenon s'approcha de sa mère et lui dit en norvégien : « Maman, pourquoi as-tu pleuré ? ». Ou bien elle jouait du Schumann, du Grieg, du Beethoven, la *sonate à Kreuzer* par exemple (Szyszka tenait la partie de violon). Reposé, son mari la remplaçait, et, accompagné de l'inlassable Szyszka, il attaquait Bach. Enfin il revenait à Chopin. Boy, qui l'entendit souvent, décrit ainsi le jeu de Stach, qu'on a jugé des manières les plus différentes, sur lequel d'aucuns ont composé des poèmes, et que d'autres au contraire ont nettement critiqué : « Quant à nous, ces insuffisances techniques ne nous dérangent pas. Toutes les fausses notes accidentelles, les brutalités, les fortissimos inattendus et les furieux

pane avec ses enfants. A partir de décembre 1899, la rédaction de la *Zycie* et la demeure de Stach se trouvent rue Pańska n° 4. Enfin, de janvier à juin 1900 (époque où il quitta Cracovie pour Lwów) il logea 19, rue Zielona (aujourd'hui rue J. Sarego). — (D'après M. Helsztyński, *Corr. Przyb.* I. p. 207 (1).

(1) Pour l'histoire du séjour à Cracovie nous avons utilisé surtout le second volume des *Mémoires* (Varsovie 1930) et les deux brochures de Boy : *Ludzie żywi* (dont le tiers est consacré à Przybyszewski) et *Znasz-li ten kraj ?*.

(2) Boy, *Ludzie żywi*, p. 39.

« caprices du rythme, tout cela se fondait en un chant tragique
 « qui nous arrachait l'âme. Peut-être étaient-ce les variations de
 « l'alcool sur un thème de Chopin, une transcription Chopin-
 « Alcool comme il y a des transcriptions Bach-Busoni ; mais
 « c'était une transcription incomparable. Et en plus, Stach au
 « piano ! Qui l'y a vu ne l'oubliera jamais... Enfin, fatigué.
 « baigné de sueur, il se levait, s'écroulait dans un fauteuil et
 « disait dans un souffle : « Eh bien, Stasinek, joue mainte-
 « nant ! ». Et Stasinek (Sierosławski) (1) s'asseyait docilement
 « au piano ; on plaçait près de lui un grand verre de wodka
 « comme on place un verre d'eau devant un conférencier » (2)
 et il jouait interminablement des airs de Kujavie et de Cracovie.
 Stach l'écoutait avec une attention passionnée et ne le laissait
 pas s'arrêter un instant : « Joue, Stasinek, joue toute la nuit
 la même chose ! » lui disait-il de sa voix sourde et voilée ; une
 gaieté inquiétante, proche du désespoir, le saisissait à ces mo-
 ment. Puis il repoussait Stasinek, « se jetait sur son instrument
 « et de nouveau jouait brutalement une polonaise de Chopin ».
 Il quittait enfin le piano, épuisé (3).

Ces nuits étranges, débordantes d'une exaltation tour à
 tour joyeuse ou désespérée, faisaient de cette maison comme une
 « île enchantée, lumineuse dans Cracovie silencieuse et étonnée »
 (4). On s'y enivrait d'alcool et de musique, et on y vivait dans
 un monde irréel et fou. Pour la première et dernière fois dans
 sa vie Przybyszewski respira pendant de longs mois l'atmosphère
 dont il raffolait.

Dagny, par son charme, son talent de musicienne et le
 nimbe mystérieux dont elle était entourée, attirait les curieux et
 les admirateurs autant que Stach lui-même. On disait qu'elle avait
 été l'Egérie de la Bohême scandinave, la légende unissait son
 nom à celui de Strindberg, on retrouvait ses traits dans les
 dessins de Munch et sa silhouette dans les sculptures de Vigeland (5). Elle s'intéressa très vite à la vie artistique cracovienne.
 Elle s'enthousiasma pour Wyspiański : « Ich liebe vom ihm jede

(1) Stanisław Sierosławski, auteur de nouvelles.

(2) Boy, L. z. p. 129 et 130.

(3) Boy, op. cit. p. 131.

(4) d° p. 40.

(5) d° p. 41.

Zeile » disait-elle. Wyspiański de son côté aimait beaucoup bavarder avec elle. Pour l'amuser, il dessina un jour d'un seul trait ses *Rois de Pologne*. On sait du reste qu'à cette époque encore Przybyszewski et sa femme vivaient dans une étroite union intellectuelle : ils visitaient ensemble les ateliers, se réjouissaient ensemble des talents nouveaux qu'ils rencontraient : Dunikowski. Markus ou Weiss, encore tout jeunes à cette époque (1).

La maison des Przybyszewski était des plus hospitalières ; elle ne désemplassait pas. Cette hospitalité (2) souvent inconsidérée mit quelquefois Przybyszewski dans une situation embarrassante. Qu'on en juge par ce récit de Boy que nous résumons (3) :

Dagny avait amené à Cracovie un petit garçon de trois ans : Zénon (4) et une petite fille, Iwi (5) qu'en raison des nombreux voyages entrepris toute cette année on n'avait pas encore eu le temps de baptiser. Stach, qui était au fond très traditionaliste, parlait sans cesse de ce baptême ; ravi d'avoir enfin une demeure qu'il croyait stable, il voulait le célébrer comme il convenait, « à la kujaviennne », « à la paysanne ». Le grand jour arriva enfin. Stach invita le plus de monde qu'il put à la soirée projetée. Il était, dans ses heures d'épanchement, prodigue d'invitations ; mais quand on le prenait au mot et qu'on arrivait le jour indiqué, il était grandement surpris.

Donc, le jour du baptême, une heure avant la venue des invités, aucun préparatif n'avait encore été fait chez les Przybyszewski. Stach sortit en ville, dans l'espoir de résoudre le problème de quelque façon. Sa fidèle suite, émue déjà par des libations nombreuses, était dans un cruel embarras. Tout à coup arrive un jeune littérateur de Varsovie, Józefat Nowiński. Il venait d'obtenir un prix au concours dramatique pour sa *Blanche Colombe*, et se rendait par Cracovie à Vienne où il avait l'intention de faire quelques achats. Dès l'entrée de Nowiński dans la maison désemparée, Stasinek l'estima d'un rapide coup

(1) Boy, *Ludzie żywi*, p. 40.

(2) A laquelle d'ailleurs les convives prenaient souvent part : en certaines circonstances on apportait non seulement pain, charcuterie et bière, mais aussi des assiettes, des couteaux, des cuillers et des fourchettes. (Kotarbińska, *Wokół teatru*, p. 346 et 347).

(3) *Znasz-li ten kraj* ? p. 148 et suivantes.

(4) Actuellement diplomate suédois.

(5) Qui épousa plus tard un diplomate suédois.

d'œil, l'attira dans une pièce voisine et lui exposa la situation où l'invitation de Stach les avait tous mis. Nowiński fut allégé d'une bonne partie de son argent ; Stasinek disparut, et peu de temps après arrivaient corbeilles, paquets, bouteilles... bref, tout ce qui était nécessaire pour fêter dignement le baptême. On dansa des cracoviennes jusqu'à l'aube, à la grande joie de Przybyszewski.

Le lendemain Nowiński ne fut pas de la meilleure humeur. Il resta à Cracovie encore quelques jours pendant lesquels Stach eut la cruauté de se moquer de lui et de sa pièce, qui avait subi un gros échec sur la scène de Cracovie (1).

Mais Stach n'aurait pas été Stach s'il était toujours resté chez lui. A Cracovie aussi bien qu'à Berlin les cafés recevaient souvent sa visite. Il y passait des nuits entières au milieu de ses admirateurs. Le café qu'il fréquentait le plus avait été ouvert par un certain Turlński en 1897 ; il était situé près du théâtre et comptait dans sa clientèle beaucoup d'artistes. Przybyszewski en fit le point de ralliement de la bohème cracovienne. Horripilé, comme le peintre Jean Stanisławski, par une immense toile blanche qui garnissait une muraille de la grande salle du café et sur laquelle chacun inscrivait ce qui lui passait par la tête, désireux aussi de plus d'intimité dans les réunions, Przybyszewski s'installa bientôt avec son entourage dans un cabinet particulier qu'on appela d'abord « Nonszalancki Paon » (Paon Nonchalant) puis simplement « Paon » (2). Il s'y trouvait un piano (Przybyszewski ne pouvait s'en passer), une table à jeu et une autre table sur laquelle on pouvait servir à manger ; il y avait en outre du papier à dessin en abondance et des crayons. Les murs s'ornaient bientôt d'aquarelles, de pastels et d'esquisses.

N'entrait pas qui voulait au *Paon*. La terreur qu'inspirait

(1) Boy, *Znasz-li ten kraj* ?, p. 149 et 150. Nowiński rendit à Przybyszewski la monnaie de sa pièce. Il le critiqua durement dans ses articles. Il se suicida en 1906.

(2) D'après un vers de Maeterlinck : « Les paons blancs, les paons nonchalants », que Przybyszewski avait sans cesse aux lèvres à cette époque. Przybyszewski avait l'habitude de répéter pendant plusieurs jours et quelquefois plus longtemps encore une phrase ou un vers qui lui avaient plu (Boy, *L. ż.* p. 69). D'après Przybyszewski (art. dans le *Sfinks* de janvier 1908), ce vers était cité très souvent par Wyspiański, qui aurait ainsi donné ce nom à la salle du café.

l'énorme Stanislawski était telle que personne n'y apparaissait sans avoir reçu au moins sa tacite approbation. Il n'y avait du reste aucune hiérarchie. Przybyszewski ne l'aurait pas supporté.

Les littérateurs qui avaient alors un certain renom s'écartèrent vite de Stach, choqués par son exclusivisme ; ils avaient été rebutés par l'indifférence « niveleuse » qu'il montrait dans le choix de ses fréquentations, par son antipathie pour tout ce qui dans l'art n'était pas démesuré, extatique, chauffé au rouge, et par son ironie, d'autant plus cruelle qu'elle s'exerçait en présence de jeunes gens encore inconnus. Casimir Tetmajer, celui qui avait fait précéder l'*Epipsychidion* d'une introduction si enthousiaste, ne chercha même pas à faire sa connaissance. Plus tard même, agacé par le culte dont on l'entourait, il publia un poème satirique contre lui (1).

L'entourage (2) de Przybyszewski se composa bientôt presque uniquement de jeunes gens, qu'attiraient vers lui leur culte pour le Mage, une sympathie pour l'homme et certaines affinités d'esprit. Ils étaient séduits aussi par son renom, ses paradoxes, ses habitudes bohèmes, le plaisir qu'il avait à scandaliser, et parce qu'ils voyaient en lui une réaction vivante contre l'aristocratie vieillotte et prude sous le poids de laquelle ils étouffaient. Cette cour dont il s'entoura, il s'inquiétait peu de ses qualités littéraires : beaucoup de ces jeunes sont restés à juste titre dans l'ombre et n'ont laissé d'autre souvenir que celui de joueurs opiniâtres et de buveurs intrépides. D'autres sont devenus célèbres : le critique et humoriste Boy-Zeleński, par exemple, qui introduisit en Pologne la chanson montmartroise et qui a traduit plus tard, admirablement, presque tous nos chefs d'œuvre français.

C'était, nous dit ce dernier, plutôt une secte qu'une société

(1) Boy, *Znasz-li ten Kraj* ? p. 139.

(2) Il se trouvait parmi les familiers du maître de bien curieuses figures ; la plus pittoresque était peut-être celle de « Stasinek » (Sierosławski), « vrai famulus moyenâgeux, qui soignait les enfants, « copiait ou traduisait les manuscrits, allait chercher de l'eau-de-vie » et parfois, en cas de besoin, savait astucieusement procurer à « Stach de l'argent « pour sa maison ». Il s'occupait de sanscrit et Miriam passant un jour à Cracovie lui avait demandé de faire une traduction des Oupanichads. « Il l'attend encore aujourd'hui ». (Boy : *Znasz-li ten kraj* ? p. 145).

Sierosławski se fit connaître plus tard comme auteur de nouvelles.

littéraire qui s'était formée autour de Przybyszewski. « Il avait
« besoin de sa bande de « Fils de Satan », sur lesquels il régnait
« comme le Gordon de sa nouvelle, bien que d'une manière
« moins menaçante pour la société. Il voyait une tragédie en
« chacun d'eux : parfois il la créait en eux ; le plus souvent
« il la pressentait, la stylisait, la grossissait démesurément.
« « Une écharde dans le cœur » était une expression dont il
« usait volontiers alors ; celui qui avait cette « écharde » (et qui
« n'en a quelqu'une, surtout après le dixième verre ?) avait droit
« de cité dans son groupe... Przybyszewski avait besoin de cette
« atmosphère de désespérance, de cette désespérance qui lui sem-
« blait gémir dans les mazurkas de Chopin et sans laquelle il
« n'était point d'art pour lui (1) ».

La société du Paon était donc curieusement mélangée : d'une part, trois et même quatre individualités despotiques : Przybyszewski, le peintre-dramaturge Wyspiański, le peintre Jean Stanisławski, enfin le directeur du théâtre cracovien : Thadée Pawlikowski ; d'autre part un nombre assez considérable de jeunes, de « fils de Satan ». Plusieurs mondes différents se touchaient ainsi sans se fondre. « Il y avait trop d'autorité et trop de com-
« parses » (2), et Boy, qui connut Przybyszewski de très près pendant ces mois fiévreux, préférait au Paon la maison des Przybyszewski. Le plus souvent il restait dans la grande salle commune du café où il jouait au billard avec Dagny. « Une femme jouant
« au billard, cela suffisait pour scandaliser le Cracovie de cette
« époque et ne contribua pas peu à créer la légende des «orgies»
« du « Paon ». (3)

Wyspiański venait souvent et il restait tard dans la nuit. D'habitude il écoutait en silence ce qu'on disait. En général il ne buvait pas, mais il pouvait parfois avaler d'un trait quelques verres d'eau-de-vie. Quand il se faisait tard il se mettait à dessiner le portrait des personnes présentes (3).

Alcool et musique jouaient chez Turliński comme dans la maison des Przybyszewski le rôle principal. Przybyszewski éclatait d'un rire méprisant quand on lui parlait de littérature, tant

(1) Boy, *Ludzie żywi*. p. 70.

(2) d° p. 71

(3) d° p. 71.

il s'épanouissait dans cette vie fiévreuse et folle, baignée dans les vapeurs de la wodka et les mélodies de Chopin (1).

Ainsi, peu d'écrivains notoires venaient au *Paon*, sauf Wyspiański, qui n'était pas encore célèbre comme dramaturge, et que Przybyszewski ne se fût pas avisé de trop malmener. On y rencontrait surtout des peintres. Lucien Rydel y apparaissait parfois cependant ; mais il ne s'y sentit jamais à l'aise. En 1899 la première de sa pièce *Cercle Enchanté* avait été un succès triomphal ; Wyspiański et Przybyszewski le lardèrent alors de tant de malices qu'on ne le revit plus (2). Très tôt s'était manifestée chez Przybyszewski cette humeur mordante qui frappait déjà Servaes à Berlin (3).

Malgré son ironie quelquefois cruelle et son goût marqué pour tout ce qui était anormal, criminel ou tragique, il y avait en Stach un côté puéril qui désarmait. Qu'on relise pour s'en convaincre les pages où Boy nous le montre riant comme un enfant des sottises de ses compagnons, ou jouant d'interminables parties de « préférence ». Dans son mépris pour tout ce qui était littéraire ou intellectuel, il s'attachait « seulement au son des « mots, au son répété sans trêve comme une phrase musicale, « au mot élevé à la dignité d'une devise à boire. Car Stach ne « buvait jamais sans devise ; chaque jour, chaque heure, presque « chaque verre avait la sienne ». Quand il trouvait une phrase

(1) Boy a malicieusement regretté qu'il n'y eût pas dans l'entourage immédiat de Przybyszewski autant de prostituées et de mal-fauteurs que celui-ci en eût souhaité. Mais un authentique chevalier d'industrie fraternisa pendant toute une année, incognito, avec ce petit monde (op. cit. p. 144). Il y avait en Stach une inquiétante curiosité pour tout ce qui était crime et criminel. On sait par ailleurs qu'il aimait pousser les jeunes gens au suicide.

(2) Boy, *Znasz-li ten kraj* ?, p. 140. Przybyszewski en voulait sans doute à Rydel de ce que *Cercle Enchanté* avait été préféré dans un concours dramatique à *Pour le Bonheur* (*Mémoires* I, p. 271).

(3) Nous lisons dans un article que celui-ci a consacré à Przybyszewski (*Połogne Littéraire*, 15-1-1936) les lignes suivantes où il parle de Stach alors qu'il était encore à Berlin : « In meinem ganzen Leben « habe ich nicht wieder diese Kraft vernichtenden Hohnes gehört, « wie sie Przybyszewski nicht bloss diesmal sondern auch bei man- « chen späteren Gelegenheiten von sich zu geben wusste, um Unlieb- « same und Rückständige bis auf die Knochen lächerlich zu ma- « chen ».

amusante ou qui lui plaisait, il la répétait sans se lasser et pouvait en rire comme un enfant (1).

« Przybyszewski avait un penchant pervers pour tout ce « qui sentait la mort ». Il apprit un jour que l'oncle de sa bonne, poitrinaire au dernier degré, devait quitter l'hôpital, la durée de son séjour ayant dépassé la limite fixée par le règlement. Stach lui offrit aussitôt l'hospitalité, par une bonté naturelle, mais surtout pour le singulier plaisir d'avoir un moribond chez lui. Il en fut d'abord enchanté. Mais le malade, bien nourri et bien logé, se sentit mieux et lassa en fin de compte la patience de son hôte déçu, qui eut beaucoup de peine à s'en débarrasser (2).

Stach quittait le café accompagné toujours de nombreux fidèles, et ce retour à la maison s'effectuait selon un rite établi. On entraît dans tous les autres cafés qui se trouvaient sur le chemin. « La dernière étape était un petit cabaret de la rue « Karmelicka... De là, on allait directement à la maison... la « route passait près de l'autel miraculeux de l'église « Na Piasku ». « Un jour, Przybyszewski, travaillé par la contrition, s'arrêta « devant l'autel, s'agenouilla et pria longtemps. Ensuite, encore « à genoux, il sortit son étui et se préparait déjà à allumer sa « cigarette à la lampe qui brûlait devant l'image, quand Go- « dziemba Wysocki, *unus defensor*... lui prit le bras et le gour- « manda : « A quoi penses-tu, Stach, es-tu un juif, un païen ? » (3).

Un jour, il arriva de la province un vieil ecclésiastique de près de quatre-vingts ans, qui fréquentait le café Schmidt où « bivouaquait » la bohème. On se le montrait et on admirait combien le vieillard était resté alerte: c'était au demeurant un brave homme comme beaucoup et qui aimait s'attarder auprès d'un petit verre. L'octogénaire frappa l'imagination de Przybyszewski, qui se fit présenter à lui. Le vieillard l'accueillit avec indifférence. « Mais Przybyszewski se pencha vers lui... : « Mon père, j'ai « pour la religion catholique une vénération si profonde, cou-

(1) Boy, *Znasz-li ten Kraj*, ? p. 131 et 132.

(2) Boy, *Znasz-li ten Kraj* ? p. 134. Lire à la page suivante de la même brochure l'histoire du géologue, mécène de Stach, que celui-ci, tout en l'aimant, aurait souhaité voir se suicider.

(3) Op. cit. p. 155.

« pable que je suis etc.... ». L'ecclésiastique, qui ne savait pas
 « du tout quel personnage était assis à sa table... lui répondit
 « brusquement : « Mais fichez-moi donc la paix ; allez raconter
 « tout cela à votre confesseur ! — « Et que diriez-vous, mon père,
 « si je m'inclinais en toute humilité, m'agenouillais et vous de-
 « mandais tout de suite cette très sainte confession catholique ?... »
 « et il s'apprêtait à se mettre à genoux. C'en fut trop pour l'abbé :
 « « Allez-vous en au diable ! cria-t-il en frappant la table du
 « poing ; voyez-moi cette brute-là ! Pas moyen à Cracovie de
 « boire tranquillement son verre de wódka ! Garçon, la note ! »
 (1).

Dans cette scène grotesque et dans bien d'autres de ce genre, Przybyszewski était sincère : souvenirs liturgiques de son enfance, ivresse, sans doute aussi désolation de gaspiller sa vie, tout cela l'amenait à des repentirs peut-être véritables, mais sans lendemain.

Quand il ne faisait pas de musique chez lui ou chez Turliński, il allait parfois « dans quelque cabaret juif écouter jusqu'au matin de la musique israélite (que personne encore ne connaissait). C'était assez coûteux, car il fallait faire entrer les musiciens en état de « transe »... Comme ils jouaient ! J'avais quelquefois l'impression que j'étais dans une maison de fous... » (*Mémoires* I, p. 50). Un frisson glacé le parcourut et le dégrisa complètement un jour qu'il entendit quatre musiciens juifs lui jouer le *Kol Nidra* et les chants du *Jugement dernier* (2).

Une autre fois il tomba sur un orchestre de tsiganes ; il n'avait jamais encore entendu jouer du tympanon : « J'entrai dans une telle extase, dit-il, que tous dirigèrent vers moi des regards étonnés ; il se fit un grand silence quand je me mis à la tête de ce petit orchestre (seuls les tympanons existaient pour moi) et que je commençai à diriger. Ah ! quelle musique c'était ! Des musiciens ivres, un chef ivre ; le public s'enivra de cette musique furieuse ». (op. cit. p. 50)

La vie que mena Stach à Cracovie a un aspect de légende, une fantaisie extraordinaire. Personne ne fut fêté et en même temps (nous le verrons plus loin), vilipendé comme il l'a été

(1) Boy, *Znasz-li ten kraj* ? p. 156.

(2) Przybyszewski désigne ainsi probablement le « Grand Pardon », la Fête de l'Expiation.

à cette époque de son existence. Il est donc difficile de la juger avec une pleine indépendance. Il existe cependant, outre les informations de Boy, deux documents qui jettent sur lui une lumière calme et juste.

Le premier est un article de Konstanty Krumłowski (1) dont nous citons ce passage :

« L'auréole qui entourait Przybyszewski dura assez long-
« temps. On l'admirait, on se le montrait du doigt, on se racon-
« tait à l'oreille mille fables. On ne peut dire que cette admira-
« tion, cette flatterie muette de la multitude ait déplu à « maître
« Stanislas ». Il ne les recherchait pas, à vrai dire, mais ne s'y
« dérobaient pas non plus. Il souriait seulement de son incompa-
« rable demi-sourire et disait que cela « faisait du remous ».

« Przybyszewski n'était pas un bel homme dans le sens
« courant du mot. Mais son charme avait un caractère propre,
« bien éloigné cependant du démonisme et du satanisme
« me ...qu'on lui prêtait.

« Il avait de beaux cheveux châtons, assez épais, une barbi-
« che espagnole ; les traits du visage étaient réguliers ; ils expri-
« maient comme une distraction continuelle ; celle-ci, à chaque
« instant, faisait place au doux sourire qu'il adressait à tous
« ceux à qui il parlait. Mais l'éclat de ce sourire s'éteignait aus-
« sitôt, et le visage reprenait son expression indifférente et ce-
« pendant nerveuse. Sa voix était faible et voilée. Nous le voyions
« parfois en colère, impatienté, mais jamais il ne criait ni ne
« gesticulait violemment. Il portait toujours une longue redingote
« qui lui prenait bien la taille, et, en guise de cravate, un large
« plastron noir. Il était coiffé d'un feutre mou à larges bords.

« Przybyszewski avait une très bonne nature, sensible et
« légère. Il vivait avec toute sa colonie sur un pied de camara-
« derie et d'amitié... (2) »

(1) *Ilustrowany Kurjer Codzienny* du 5 décembre 1927.

(2) *Ilustrowany Kurjer Codzienny*, 5 décembre 1927. Krumłowski donne une liste de ceux qui fréquentaient Stach de plus près à Cracovie : Włodzimierz et Kazimierz Tetmajer, Rydel, Boy-Zeleński. Wodzinowski, Kasper Zelechowski, Nowaczyński, le romancier Roniker, le jeune Asnyk (qui se suicida quelques années plus tard à la Riviera) le musicien Félicien Szopski, « Stasinek » Sierosławski, Rodolphe Starzewski, Stanislas Lack, Wyrzykowski, l'acteur Kamiński. les artistes Siennicka, Dilieu, Walewska etc... Nous sommes étonné d'y trouver le nom de Kazimierz Tetmajer qui n'a guère fréquenté Przybyszewski à Cracovie.

L'autre document nous est fourni par la femme du célèbre directeur du théâtre de Cracovie, Madame Kotarbińska, qui, dans ses *Mémoires*, consacre tout un chapitre à Stach et à Dagny. Elle ne trouve pas non plus de satanisme en Przybyszewski. Il lui semble « avoir été un homme faible, sans caractère, avec un « cœur bon et malade, lâche devant la vie. Il préférerait toujours « se soumettre plutôt que de combattre. Il n'avait aucune idée « de la responsabilité imposée à tout homme par son existence « même, surtout dans une collectivité... Przybyszewski était « doux, confiant. Mais c'était surtout un m a l a d e. Cela expli- « que, justifie, éveille la compassion, mais cesse d'intéresser. « C'est pourquoi ma saine nature, bien qu'elle sentit la puis- « sance de son esprit, ne voyait pas en lui un homme intéres- « sant. En sa présence, j'avais toujours plutôt l'impression « d'être une garde-malade. Et pourtant les femmes l'assiégeaient. « Et je vois toujours en lui la pauvre victime d'hystériques dont « il ne savait pas se défendre... Il n'avait aucun sens de la vie. « C'était son charme. Le mépris de tout ce qui oblige à des « compromis, lie à la vulgarité, à la grisaille des choses jour- « nalières, était profondément ancré en lui : son esprit génial « planait dans une sphère où tout ce qui est petit, mesquin, bas, « n'avait point accès ».

Madame Kotarbińska serait tentée de croire qu'une « puis- « sance mauvaise dominait cette nature douce et digne de pitié, « si incapable de résistance, si passive ».

Przybyszewski, pendant les répétitions de ses pièces, « était « extrêmement aimable, délicat. Il n'était pas le moins du monde « capricieux, n'avait pas d'excès de susceptibilité pour les insuf- « fisances... Il faisait des observations à tous, jouait en même « temps que les acteurs. Mais avec quelle discrétion il savait « faire ses remarques ! Jamais il ne se fâchait... » (1)

Ce côté bon enfant, Madame Kotarbińska le remarque aussi chez Dagny, sa femme, dont elle nous donne la description que voici : « Svelte, souple, calme dans ses mouvements, sérieuse « dans son maintien, la tête élégante, bien coiffée, elle avait un « joli visage aux traits réguliers, aux yeux à demi voilés par « de fines paupières et de longs cils.

(1) Lucyna Kotarbińska : *Wokoło teatru, moje wspomnienia*. Varsovie 1930, p. 327 à 328.

« Elle était modestement, presque misérablement vêtue...
 « Elle portait parfois quelque chiffon de meilleure qualité : un
 « morceau de velours ou de soie. C'était un cadeau de sa sœur,
 « dont elle recevait de temps en temps un colis avec des présents
 « qui venaient bien à point ». (1)

Dagny ne se révoltait pas contre cette vie de misère et de bohème, cette vie de café où Przybyszewski l'entraînait trop souvent. Et pourtant, quand Madame Kotarbińska s'étonnait de son équilibre et de son calme, elle répondait « avec un doux sourire
 « et une voix au timbre voilé » dans la langue qu'elle employait le plus volontiers (l'allemand) : « J'ai pourtant parfois des accès
 « de rage ».

Mais elle ne s'opposait pas à cette manière de vivre dont souffraient fatalement enfants et ménage, et elle restait des nuits au café en compagnie de son aveugle mari, qui ne pouvait se passer d'elle. Elle ne buvait pas plus que beaucoup de femmes ne le font. Quand son mari s'enivrait, elle attendait la fin de la fête en jouant au billard, et le matin elle ramenait l'ivrogne à son domicile (2). Elle ne se plaignait que rarement et peu de cette humiliante vie ; « Dagny était passive, ajoute Madame
 « Kotarbinska. La vague de la vie l'emportait sans qu'elle oppo-
 « sât de résistance ».

« Elle savait tout supporter, tout endurer sans murmure,
 « sans un mot de reproche », avec une attitude pleine de dignité

Cette passivité expliquerait quelques-unes des faiblesses dont fut accusée Dagny.

C'est au cours de ces brèves années de Cracovie que s'affaiblit l'amour de Stach et de Dagny, si puissant jusqu'alors. Ces deux êtres si intimement liés se détachent peu à peu l'un de l'autre. Ainsi se prépare la tragédie de 1901 qui coûtera la vie à Dagny, au jeune Emeryk et au poète Stanislas Brzozowski (3).

Dagny sentit naître en elle une aversion pour cet homme qui la laissait manquer de tant de choses, et que trop souvent

(1) Kotarbińska, op. cit. p. 341. - Dagny avait trois sœurs.

(2) « Avec une grâce un peu dédaigneuse » dit Boy (*Ludzie żywi* p. 43).

(3) Avec qui Dagny aurait séjourné une huitaine de jours à Paris en 1899.

elle devait ramener ivre chez elle : l'alcoolisme de Przybyszewski, maintenu dans certaines limites à Berlin, était devenu pire à Cracovie (1), sans doute grâce aux sommes d'argent plus importantes qu'il avait en mains et à toutes les occasions de festoyer que lui procurait son succès extraordinaire (auquel le charme personnel et mystérieux de sa femme n'avait pas été étranger).

D'autres raisons contribuaient à dissoudre leur union spirituelle. Boy nous les a exposées :

En Allemagne (2) Przybyszewski était très lié avec les écrivains scandinaves. Ola Hansson avait été son « parrain littéraire » Dagny, après comme avant son mariage, restait dans son milieu et l'atmosphère nordique unissait les deux époux. La situation devenait tout autre à Cracovie. L'intérêt de Przybyszewski passait aux choses polonaises. Dagny ne le suivait pas dans cette évolution. Son mari cessait d'écrire en allemand pour se servir presque exclusivement du polonais. Dagny, qui savait mal cette langue, ne pouvait plus prendre une part aussi active qu'autrefois à sa vie intellectuelle (3).

Il se constitua comme deux « cours » : celle de Dagny, où l'on parlait allemand ou français, celle de Stach où l'on conversait en polonais. Tout cela diminuait fatalement l'intimité dans laquelle ils avaient vécu jusque là. D'autre part cette Norvégienne devait être un peu agacée de voir Przybyszewski s'abandonner « avec délices » aux « attendrissements faciles », aux larmes abondantes, à toute une sentimentalité qu'elle ne comprenait pas et par laquelle Stach exprimait souvent sa joie d'avoir retrouvé une patrie dont il était depuis si longtemps privé (4).

A cela s'ajoutait un amour nouveau. A l'occasion d'une conférence à Lwow le cinq Juin 1899, Przybyszewski avait fait la connaissance de Jadwiga, la femme de Kasprawicz, chez qui il était descendu. Cette passion naissante, qui allait avoir de pénibles suites (5), jeta son ombre sur la vie de Dagny et de Stach

(1) Boy, *Ludzie zywi*, p. 42.

(2) Comme aussi en Scandinavie.

(3) Janikowski lui traduisait souvent en allemand tout ou partie des œuvres polonaises de son mari et d'autres écrivains.

(4) Boy, op. cit. p. 42 et suivantes

(5) Jadwiga quittera en 1901 son mari et ses deux filles pour aller rejoindre Przybyszewski à Varsovie, peu de temps après l'assassinat de Dagny.

et contribua probablement plus que tout le reste à les désunir, d'autant plus que Dagny de son côté avait inspiré, qu'elle le voulût ou non, de profondes passions dont Przybyszewski avait pu prendre ombrage. Une lettre de ce dernier nous apprend même que Dagny lui avait avoué franchement son amour pour un autre que lui (1). Przybyszewski recueillait ainsi le fruit du jeu dangereux qu'il avait trop souvent joué en se plaisant follement à faciliter une éventuelle infidélité de sa femme. Le séjour à Cracovie mit donc fin à la tendresse passionnée qui les avait unis.

Nous savons que Przybyszewski affichait dans les cafés de Cracovie un grand mépris de la littérature et qu'il fréquentait surtout les artistes et les bohèmes. Cependant il ne rompit pas toutes relations avec les hommes de lettres. Il les fréquenta moins qu'à Berlin, en Scandinavie ou à Paris, mais il en connut plusieurs, et de très grands. A vrai dire, ces relations étaient au fond peu littéraires, et, sauf pour Wyspianski (dont nous reparlerons plus longuement), peu fréquentes. Boy nous a laissé l'amusant récit de la rencontre de Stach et de Sienkiewicz à Zakopane, petite localité encore peu connue au pied des Tatras, où les Przybyszewski firent plusieurs séjours pendant les quelques vingt mois qu'ils passèrent à Cracovie (2).

(1) Lettre du 4 avril 1900 envoyée à Madame Eliza Pareńska. publiée par Boy (*Ludzie żywi*, p. 256). Cet « autre » est selon toute vraisemblance le poète Stanislas Brzozowski.

(2) Sienkiewicz faisait à cette époque de longs séjours à Cracovie, où il était l'objet d'un véritable culte. Mais il n'y fréquentait guère que la haute société; cependant il était volontiers en coquetterie avec les jeunes; il avait appris un jour que Przybyszewski était souffrant. Il lui fit le premier une visite (c'était à Zakopane). Stach le reçut avec déférence, mais fut dans l'impossibilité de trouver un sujet de conversation. Embarrassé, il allait et venait en silence dans la pièce. Enfin il s'approcha de son hôte, lui mit la main sur l'épaule et lui dit avec « son chuchotement confidentiel » : « Monsieur Henri, « buvons un verre de wodka ! » Boy, *Znasz-li ten kraj* ? p. 143).

Sienkiewicz ne fut pas choqué de cette réception. Un peu plus tard, en effet, il donna à Przybyszewski un secours en argent pris sur un legs au nom de sa femme — ce qui ne l'empêchait pas de critiquer sévèrement l'œuvre de son obligé. Une polémique s'engagea même entre les deux hommes de lettres (1903).

Boy nous conte aussi une soirée passée en compagnie de Kasprowicz. Przybyszewski et Kasprowicz se retrouvaient après une longue séparation ; en l'honneur de cette rencontre on avait bu au « Paon » une vingtaine de bouteilles de champagne. La joie de se revoir fut telle que « ne sachant plus que faire dans « leur tendresse réciproque, ils échangèrent leurs gilets comme « les héros d'Homère échangeaient leurs armures. Stach avait « un gilet de Berlin, couleur de bronze, à deux rangs de boutons dorés, et dont il était très fier. Mais il le donna sans « hésitation. Kasprowicz voulait aussi faire l'échange des porte- « feuilles : ses amis l'en retinrent à grand peine : il se rendait « à Varsovie pour assister à l'inauguration du monument Mickiewicz et avait un portefeuille bourré de billets ; quand à « notre Stach, miséricorde !... Mais rien n'eût été changé pour « Jaś (1) puisqu'aussi bien il but le tout à Varsovie ». (2)

Przybyszewski et Kasprowicz se revirent plus longuement à Lwów, quand Stach y alla faire une conférence sur Chopin et logea dans la maison de son ami du 4 au 12 Juin 1899.

L'arrivée de Przybyszewski, encore à l'apogée de sa gloire, fit beaucoup de bruit à Lwów (3). La conférence eut lieu à l'hôtel de ville. Przybyszewski monta sur l'estrade devant une salle bondée. Les assistants furent surpris de voir apparaître « un homme « timide, visiblement gêné de devoir prendre la parole devant « un auditoire aussi nombreux. La sueur lui collait les cheveux « sur le front, ses mains tremblaient, et quand il eut enfin sur- « monté son trac et qu'il commença à parler, il le fit à voix si « basse qu'aux dernières rangées des fauteuils, aux galeries, on « commença à crier : « Plus haut ! Plus haut ! » Cela n'augmentait pas l'assurance du conférencier, d'autant plus qu'un « enrrouement l'empêchait d'élever la voix ». Bien que les idées qu'il exprimait sur Chopin fussent curieuses et originales, le public écouta peu et leur fit un accueil assez froid (4).

(1) Jan Kasprowicz.

(2) Boy *Zn. li t. kraj* ? (p. 168 et 169).

(3) Nous tirons les informations qui suivent de l'ouvrage du critique Z. Dębicki : *Iskrzy w popiołach, wspomnienia lwowskie (Grzechów młodości, część druga)*.

(4) Comparer ce récit de Dębicki au compte-rendu enthousiaste que fait Przybyszewski de la même conférence dans une lettre à Dagny, envoyée peu après (*Corr.* I, p. 221).

Après la conférence, quand le public eut quitté la salle :
« Voyez-vous, dit-il aux fidèles qui l'entouraient, je ne suis pas
« fait pour parler en public, il ne fallait pas me faire venir
« ici ».

On s'en alla au café Schmidt en attendant qu'il fût l'heure de se rendre chez le docteur Uhma, spécialiste connu, qui était fortement intéressé par la personne de Przybyszewski ; il avait organisé une réception en son honneur.

« Au café, Przybyszewski sembla se réveiller. Il était là dans
« son atmosphère. Il se mit en train et s'attendrit pour tout
« de bon. Toute son affection allait à Kasprowicz... Leur con-
« versation roula surtout sur la Kujavie. Ils ressentaient à leur
« manière le charme de cette terre monotone, peu pittoresque,
« et s'enivraient tous deux de sa beauté... »

« Przybyszewski parla beaucoup et avec exubérance. Kas-
« prowicz écoutait plutôt, comme nous tous, s'abandonnant au
« charme fascinateur de la phrase surabondante, où scintillaient
« de temps en temps un mot rare, une comparaison nouvelle et
« hardie. Tout cela cependant donnait l'impression d'une grande
« sincérité, sans la moindre pose, sans le moindre désir de
« prendre ses auditeurs au piège des mots.

Przybyszewski nous plut... Il nous gagnait par sa chaude
« affection pour Kasprowicz que nous aimions tous ». (op. cit.
p. 283).

A neuf heures et demie du soir on se rendit chez le docteur Uhma ; le souper dura jusqu'à minuit. Sitôt qu'on eut quitté la table, Przybyszewski s'installa au piano dans la pièce voisine et se mit à jouer du Chopin. « Il jouait en état d'ivresse, interpré-
« tait à sa manière les *Préludes*, *Nocturnes* et *Mazurkas*. Cette
« musique avait cependant quelque chose qui prenait. Il y avait

Une partie des fonds recueillis à l'occasion de cette conférence devait contribuer à l'érection à Lwów d'une statue de Mickiewicz (*Gazeta Lwowska* du 31 mai 1899, cit. Helsztyński).

Pendant les derniers jours de février ou au début de mars 1899 Przybyszewski avait fait une conférence sur *La mystique et Maeterlinck* au théâtre Słowacki à Cracovie. Il l'avait répétée à Lwów quelques jours plus tard (voir *Corr.* I, p. 216, note de M. Helsztyński). Cette première conférence à Lwów avait fait moins de bruit que celle de juin et eut moins de conséquences dans sa vie et dans celle de Kasprowicz.

« en elle un profond sentiment de sa nationalité. Il y avait aussi
 « le rythme de la passion polonaise pour la danse, enveloppé du
 « voile de la mélancolie polonaise ».

Auprès du piano apparut soudain, avec son violon, l'inséparable compagnon de Przybyszewski, Stanislas Sieroslawski. Ils commencèrent à jouer des mélodies kujaviennes. « Przybyszewski était dans son élément. Des perles de sueur couvrirent son front ; il frappait de toutes ses forces sur le clavier et cette musique du pays natal l'enivrait plus encore que l'alcool... » (op. cit. p. 284). Tous connaissaient déjà ces mélodies, mais elles étaient exécutées avec une « bravoure » qui leur donnait une nouveauté imprévue.

« Przybyszewski cessa de jouer, le violon de Stasinek se tut...
 « Przybyszewski gardait le silence. Ses yeux étaient grands
 « ouverts, fixés dans l'espace comme s'il voyait quelque chose
 « là-bas, dans le lointain, comme s'il poursuivait du regard
 « une vision qui lui échappait.

« Soudain il se courba presque en arc, inclina la tête,
 « l'appuya contre le piano, et frappa les touches avec force.

« Le chant que nous connaissions tous bien : *Święty Boże*,
 « *święty mocny, święty a niesmiertelny* (1) s'éleva et résonna
 « dans cette salle aux rouges lumières voilées... comme une
 « demande de pardon à Dieu pour tous les péchés et toutes les
 « fautes de ceux qui étaient réunis là afin de se divertir dans
 « l'insouciance.

« Przybyszewski s'exprimait tout entier dans cet hymne.
 « Je ne le connaissais pas encore de près ; je ne savais pas qu'à
 « ce *Święty Boże* se rattachaient les plus intimes souvenirs de
 « ses années d'enfance, souvenirs qu'il avait emportés de l'église
 « de Łojewo (2). Je compris pourtant qu'entre cette mélodie
 « et celui qui la jouait il y avait un lien profond, que dans cette
 « musique... s'exprimait aussi... l'âme contemporaine, l'âme
 « torturée de cet homme, implorant la pitié divine pour lui,
 « pour l'humanité, pour le monde, et fuyant les Euménides de
 « sa propre imagination excitée.

« ...Quand se turent les derniers accords, personne ne

(1) Dieu Saint, Dieu puissant, saint et immortel.

(2) Plus exactement de Góra : Łojewo n'avait pas d'église.

« souffla mot... Dans ce silence, la voix faible et enrouée de
« Przybyszewski se fit entendre la première.

« Il parla de la puissance de ce chant. Il nous dit que quand
« il le jouait à ses camarades allemands de Berlin, ce chant
« avait sur eux une influence extraordinaire : il enivrait ceux
« qui n'avaient pas bu et rendait leur lucidité à ceux qui étaient
« ivres. Il parla longtemps avec l'enthousiasme d'un artiste » et
en même temps cette humilité merveilleuse que lui donnait le
sentiment de sa petitesse « en face des puissances mystérieuses
« de l'au-delà. Il parla comme le pouvait seulement un être
« profondément croyant et qui reconnaissait au-dessus de lui
« la souveraine puissance de Dieu. Quand il eut fini, il se remit
« au piano. Il improvisa, passa d'une mélodie à l'autre, si bien
« qu'on se demandait avec étonnement comment ses doigts pou-
« vaient se livrer à une telle activité et comment ses mains ne
« défailaient pas de fatigue après plusieurs heures d'efforts inin-
« terrompus. (p. 287)

« Le jour était déjà venu et le soleil de Mai entrait à
« travers les stores baissés dans le salon où nous étions réunis,
« quand il quitta l'instrument, fatigué, chancelant, avec, sur le
« visage, les traces d'un épuisement visible.

« On commença à se disperser.

« Nous sortîmes à cinq : Przybyszewski, Kasproicz, Vin-
« cent et Stanislas Brzozowski et moi.

« A tout instant Przybyszewski nous arrêtait dans la rue et
« commençait à bavarder. Enfin, rue Akademicka, il s'assit sur
« les degrés d'un magasin quelconque et déclara catégorique-
« ment :

« Faites ce que vous voulez, allez où vous voulez, moi je
« ne vais pas plus loin. Je reste ici parce que je m'y trouve
« bien ». (p. 287)

On essaya vainement de le persuader : il se couvrit le visage
de ses mains et resta assis.

« Kasproicz, impatienté, nous dit : « Occupez-vous de
« lui et conduisez-le chez moi. Je vais en avant ». Et il partit
« d'un pas rapide ». (p. 287)

Avec beaucoup de difficultés et au bout d'un certain temps.

on décida enfin Przybyszewski à se lever. On le conduisit chez Kasproicz. Les trois compagnons qui l'y avaient amené furent soulagés quand ils le virent franchir le seuil.

Debicki eut plus tard maintes fois l'occasion de revoir Przybyszewski et de causer avec lui. « Cependant, ajoute-t-il, Przybyszewski fut pour moi une énigme dès le premier moment où je le vis et il le resta jusqu'à la fin, bien que je le connus de très près. Mais plus et mieux je le connaissais, plus il m'était difficile de le définir et de le saisir, plus facilement il échappait à mon jugement objectif et s'évanouissait en tant qu'individualité dans la brume des impressions subjectives.

« En le fréquentant dans les circonstances les plus diverses de sa vie, je me suis convaincu que c'était un homme foncièrement bon, qui n'avait qu'un désir : faire le bien et le répandre autour de lui, toujours prêt à aider les autres, enclin même au renoncement et à de grands gestes de dévouement, comme à l'époque où il s'occupait de réunir des fonds pour la construction du lycée polonais de Danzig. Et m'étant convaincu de cela, je n'ai jamais pu comprendre pourquoi, en dépit de son immense bonté, il était devenu l'artisan de bien des choses mauvaises — ce dont il se rendait compte et qu'il regrettait amèrement en ses dernières années. Et ce fut là peut-être la plus grande tragédie de cette existence que, malgré sa profonde bonté, cet homme ait pu répandre autour de lui la semence empoisonnée du dévoiement et du malheur ; comme disait Tolstoï « il ne s'opposa point au mal » mais, témoin passif, le regarda germer et croître.

« Cette passivité était chez Przybyszewski une maladie de la volonté, si fréquente en ceux qui abusent de l'alcool.

« Dès ses jeunes années, Berlin l'avait détourné de la bonne voie, avec cette bande de jeunes Allemands et de Scandinaves qu'il fréquentait ; la force lui manqua ensuite pour reprendre possession de lui-même et soumettre sa vie aux sévérités de l'existence, dont il avait pourtant la secrète nostalgie. (1) »

Au risque de nous répéter, nous avons voulu citer ce témoignage qui nous semble résumer l'activité de Przybyszewski à

(1) Debicki, *Iskrzy w Popiołach* ; p. 280 à 291.

Cracovie, activité à la fois grotesque, tragique et passionnée, dont on aurait tort de sous-estimer la puissance et la portée.

Przybyszewski eut encore l'occasion de fréquenter plus ou moins intimement d'autres littérateurs : Auguste Kisielewski, Miriam Przesmycki (1), Jerzy Żuławski, Sewer-Maciejowski, Adolphe Nowaczyński (2), Stanislas Sierosławski (« Stasinek ») surtout, son factotum et son inséparable ami. Mais aucune amitié de Cracovie n'eut l'importance de celle qui le lia au grand artiste et grand dramaturge Wyspiański, son collaborateur à la revue *Życie*

Przybyszewski n'a jamais oublié sa première rencontre avec lui :

« Je me rappelle encore comme si c'était aujourd'hui cette « belle après-midi d'automne (3) (jamais je n'ai passé en « gne un automne aussi merveilleux que celui de cette année-là « à Cracovie) où Nowaczyński amena enfin Wyspiański dans un « petit café de la Halle aux draps, pour nous présenter l'un à « l'autre.

« Wyspiański n'avait pas encore trente ans. Il avait l'air « insignifiant, bien que son visage captivât l'attention ; il me « parut timide ; et pourtant j'ai rarement rencontré un auteur « aussi absolument sûr de soi. Quand je lui exprimai mon en- « thousiasme pour ses vitraux (4), il eut un sourire embarrassé, « il me parla vaguement des Franciscains qui le gênaient dans « son travail, le paralysaient même en s'ingérant continuellement « dans ses desseins créateurs. Il s'anima un peu quand je lui par- « lai de Paris, des vitraux de Saint-Germain l'Auxerrois, de Saint « Germain des Prés (5) ; il écouta avec curiosité ce que je lui « dis des cathédrales de Tolède, de Burgos, d'Avila ; ses yeux « s'allumèrent quand j'estimai très haut la valeur artistique de

(1) Miriam venait de temps en temps à Cracovie (Boy, *Zn. li ten Kraj* ? p. 169)

(2) Qui avait essayé de traduire *Ascension*, lui avait envoyé de Cracovie des lettres enthousiastes et l'avait mis une nuit dans un grand embarras en criant en plein café, après l'assassinat de l'impératrice Elisabeth : « Vive l'anarchie ! ». (*Mémoires* I, p. 272)

(3) En 1898.

(4) Ceux de l'église des Franciscains à Cracovie.

(5) N'y a-t-il pas là une défaillance de mémoire de Przyb. et une confusion d'églises ?

« sa *Légende* (1). Lentement la glace se rompait. Wyspiański « devint plus loquace. Nous nous mîmes à parler de Maeterlinck, de Szczepański, de la *Życie*. Au bout d'une heure, je « sentis que j'avais trouvé un artiste... à qui je pouvais confier « toute la rubrique des arts plastiques ». (*Mémoires* II, p. 106 et 107).

Nous reviendrons plus tard sur Wyspiański et sur ce qu'il dut à Przybyszewski. Passons pour le moment à l'étude de cette fameuse revue *Życie* dont Przybyszewski, un peu malgré lui, devint rédacteur en chef quelque temps après son arrivée à Cracovie, et dont Wyspiański fut pendant de longs mois le directeur artistique.

(1) Que Wyspiański venait de publier (en 1897).

CHAPITRE XXVI

LA REVUE *ŻYCIE*

Il nous est impossible de faire l'histoire complète de cette revue, qui le mériterait cependant. Nous nous contenterons d'indiquer les grandes lignes de son évolution, nous attachant surtout à montrer le rôle qu'y joua Przybyszewski.

La *Życie* peut se comparer aux plus grands périodiques de la fin du siècle dernier ; elle réunit pendant sa trop courte existence quelques-uns des meilleurs esprits que possédait la Pologne ; mais elle n'avait pas été la première en ce pays à vouloir servir la cause des lettres modernes et européennes. A Varsovie, dès 1887, le délicat poète, le parfait styliste, le fin lettré qu'était déjà le jeune Miriam Przesmycki avait fondé un hebdomadaire de même nom et de mêmes tendances (1). Sacrifiant obligatoirement au goût du jour, cette revue ouvrait encore ses colonnes à des articles scientifiques ou sociaux. Mais elle laissait la place la plus large à la traduction et à l'étude d'œuvres étrangères.

Miriam indiquait lui-même quel esprit animait sa revue :

« La vie donne aux belles-lettres ce qu'elle a de mieux, mais « elle ne le donne pas sans compensations. La poésie, de son « côté, exerce sur le mouvement social une influence dont la « portée est incalculable...

« Nous aspirons à un chant qui passerait comme la tempête « au-dessus de nous et, de son souffle puissant, dissiperait ne « fût-ce qu'un peu de notre apathie et de notre découragement ». (2).

Une concession est faite ici encore aux tendances utilitaires si fortes en ce temps-là à Varsovie et en Europe Centrale. Mais d'autres passages sont plus nets :

(1) La revue *Życie* de Varsovie sortit son premier numéro le 1^{er} Janvier 1887.

(2) Cit. Lorentowicz : *Młoda Polska*, I, p. 15 et 16.

« Nous voulons réagir contre certaines idées erronées qui
 « proviennent de l'importance plus grande prise en littérature
 « par l'esprit tendancieux. Dans le choix des œuvres, nous nous
 « laissons guider surtout par leur valeur artistique.
 « Nous voulons faire connaître à notre public les courants les
 « plus nouveaux des littératures les plus importantes du monde ».

La *Życie* de Miriam Przesmycki s'opposait donc à cette forme d'esprit (1) que de longs malheurs avaient imposée en Pologne, où les lettres et les arts étaient le dernier refuge, le dernier moyen de défense laissé au pays par les usurpateurs. La littérature romantique polonaise et la littérature « positiviste » (qui avait suivi le douloureux échec de 1863) étaient et devaient être une littérature de combat, grâce à laquelle un peuple entier avait pu résister à ses oppresseurs. Ces deux époques avaient produit d'incontestables chefs-d'œuvre. L'habileté avec laquelle Mickiewicz et Slowacki avaient uni l'art et la « tendance » était pour d'excellents esprits la preuve certaine que l'art devait être tendancieux, devait servir une idée, l'idée nationale surtout.

Sous l'influence des grandes littératures occidentales, où, depuis Gautier, on avait lutté contre la littérature utilitaire, moralisante ou sociale, Miriam Przesmycki lui déclarait aussi la guerre. Tout en reconnaissant l'influence profonde que pouvait exercer la poésie sur la société (2), il défendait une littérature dont le but unique serait l'art pour lui-même. C'était une grande nouveauté en Pologne, où l'on avait éprouvé trop de malheurs pour avoir eu jusqu'alors le temps et l'envie de faire de l'art

(1) N'oublions pas à ce sujet de mentionner Antoni Sygietyński (1850-1923) qui « devança Witkiewicz de quelques années et lui prépara « le terrain » (Czachowski : *Obraz współczesnej literatury polskiej*, 1934, I, p. 7). Sygietyński et Witkiewicz furent sans doute les premiers qui défendirent en Pologne les théories de l'art pour l'art, avant même Miriam Przesmycki. Sygietyński et Witkiewicz collaboraient à la revue « *Wędrowiec* » qui, sous la direction d'Arthur Gruszecki (1884-1887) fut la première revue polonaise s'occupant à la fois de littérature et d'art, et éleva le niveau de la presse varsoivienne. (v. Czachowski op. cit. p. 19 et 20). Antoni Potocki trouve même que son action fut plus féconde, plus énergique que celle de la *Życie* de Miriam.

(2) Feldman trouvait même fortement « civique » le premier manifeste (en vers !) de sa revue (Feldman, *Współczesna Literatura Polska*, 1930, p. 193).

pour l'art. On comprend que la revue de Miriam n'ait pu durer que quelques années. L'effort n'était cependant pas perdu, comme le constate Lorentowicz : « La *Zycie* de Varsovie, malgré « sa courte existence, inculqua assez fortement cette idée que « les caractéristiques les plus importantes en littérature sont « l'individualisme du créateur et la forme qui l'exprime. Sous ce « mot d'ordre, toute une littérature de jeunes commença à se « développer... » (1).

L'esthétique et les curiosités nouvelles firent leur chemin. La revue cracovienne *Swiat* suivit la voie tracée par Miriam dans sa *Zycie*. Miriam lui-même publia en 1894 un choix des œuvres de Maeterlinck, qu'il fit précéder d'une remarquable introduction. Antoni Lange, fin connaisseur des littératures occidentales, fut un traducteur aussi infatigable que Miriam et contribua, lui aussi, à faire connaître aux Polonais les grands courants européens.

A son tour, Ludwik Szczepański, revenu fraîchement de Vienne, où il avait été en contact étroit avec l'Occident, fonda en 1897, à Cracovie, une revue qui prit symboliquement le même nom que celle de Miriam : *Zycie* (*La Vie*).

Comme Miriam, Szczepanski dut faire quelques concessions au vieux positivisme, et plusieurs pages furent chaque semaine consacrées aux questions scientifiques, politiques ou sociales ; mais, comme chez Miriam, la place la plus importante était occupée par des productions littéraires, polonaises ou étrangères qui étaient vraiment des œuvres d'art. Szczepanski, comme le disait Lorentowicz, réalisait donc le programme de la *Zycie* de Varsovie, avec d'autant plus d'autorité que, dans les années qui avaient suivi la disparition de cette revue, des œuvres nouvelles avaient été publiées qui donnaient raison à ses théories.

Malheureusement, les idées nouvelles déplaisaient au clergé et à l'aristocratie, à tout le milieu conservateur qui détenait le pouvoir. La revue et les idées qu'elle exposait eurent à supporter de violentes attaques. Quelques-unes firent assez de bruit. Comme elles reflètent les opinions d'une partie importante de la société polonaise d'alors, nous étudierons celles de Stanislas Szczepanowski et de Marjan Zdziechowski. Elles nous donneront

(1) Lorentowicz. *Młoda Polska*, I, p. 17.

une idée de l'hostilité contre laquelle la seconde *Życie* eut à se débattre.

Au cours de ces disputes esthétiques et morales, l'opinion publique était partagée en deux camps : parmi les ennemis de la nouvelle revue et de ses tendances se rangeaient Tarnowski, Zdziechowski, Szczepanowski et Chmielowski. Dans le camp opposé luttèrent Arthur Górski, Ludwig Szczepanski, Antoni Lange et, naturellement, Stanislas Przybyszewski.

En Février 1898, le *Słowo Polskie* de Lwów publia une élogieuse étude de Thadée Kończyński consacrée à Gabriel d'Annunzio. Cette étude provoqua une immédiate réaction : le 16 février paraissait dans le même périodique une réponse « enflammée » de Stanislas Szczepanowski (1).

Szczepanowski était un homme considérable, économiste et parlementaire, qui avait fondé l'industrie pétrolière de Galicie. Bien que positiviste d'esprit il était romantique de goût. Ses idées « mystico-héroïques » lui faisaient juger d'une façon tout à fait particulière des littératures de son temps. Son idéal était celui que présentait Mickiewicz dans ses *Dziady* et dans ses leçons au Collège de France.

Szczepanowski ne voit que « fumier » et « pourriture » dans les meilleures œuvres de ses contemporains : pour lui, le « guano » a toujours été abondant dans la littérature française : mais « en ces derniers temps », il est devenu « sa production » presque exclusive. Depuis nombre d'années elle (la littérature « française ») a l'air d'une grande et nauséabonde fosse à purin, « où, parmi les phosphorescences et miasmes divers, s'élabore « la quintessence de la pourriture : le guano ». Même Bourget n'est pour lui « que le guano parfumé à l'eau de Cologne d'une « cléricale sentimentalité, fade et théâtrale ».

« Cette marchandise se vend sous la trompeuse étiquette « de la vérité et de la beauté, de la vérité humaine (documents « humains), de la beauté artistique (l'art pour l'art). Pour ce qui « est de la vérité, nous dit-il, j'ai trop été élevé à la sévère école « des mathématiques et des sciences naturelles, et les positivistes « français ont trop longtemps été mes maîtres pour que je me « laisse prendre à la balle pseudo-scientifique des spéculateurs

(1) Sous le titre : *Désinfection des courants européens*

« littéraires français. Je préfère la chercher chez ses véritables « adeptes et incliner la tête devant Claude Bernard, le professeur « Charcot ou Pasteur.

« Quant à l'art, dès ma toute première jeunesse, j'ai eu « l'habitude de passer chaque jour, ne fût-ce que quelques ins-
« tants, dans le monde ensoleillé de toutes les Bibles de la terre
« et des grands poètes du monde entier, depuis les Grecs et
« Platon jusqu'à la pléiade de nos grands écrivains ».

An contact de ces œuvres illustres Szczepanowski a acquis la conviction que le but suprême des « grands apôtres de la lumière » n'est pas « la bulle de savon du beau esthétique » brillante et vaine, mais « l'acte héroïque », car « ils méprisaient les faits » et désiraient « transformer le monde à l'image de leur âme généreuse », il a appris aussi « que les idées sublimes ne germent que « dans un cœur noble, dans la pratique des devoirs, dans un « effort héroïque ».

Quittant ce « monde ensoleillé » pour descendre dans celui des naturalistes, des décadents et des impressionnistes, il lui semble être entouré « de reptiles, de limaçons et de crapauds ». Il trouve déjà chez Platon et dans Shakespeare l'exactitude d'observation qu'on vante chez les naturalistes. « Et le songe du sénateur russe dans les *Dziady*, n'est-il pas du plus pur naturalisme ? ».

Tous les courants européens pénètrent tôt ou tard en Pologne. Ces courants renferment en eux des éléments de force et des éléments d'infection. Il faut les « désinfecter », n'assimiler que ce qui est sain et peut alimenter l'organisme national. L'instinct national polonais est trop vigoureux « pour idéaliser les
« aventures en fiacre de Madame Bovary, s'apitoyer sur Salammbô
« voluptueusement ceinte des replis de son serpent, s'enthousiasmer pour les extases des chats sur le toit de Baudelaire
« ou pour les secrets de l'étable reproductrice chez Zola. Mais
« le Moloch qui dévore une quantité de jeunes gens et de jeunes
« filles pleins de promesses, c'est cette bohème littéraire et artistique dont la mode et la pratique sont arrivées chez nous en
« même temps que la littérature française contemporaine, comme
« si l'homme de lettres ou l'artiste ne pouvait être convenable
« ni honnête ».

Cette réaction contre l'influence occidentale est complexe : elle s'oppose à la fois aux théories naturalistes, symbolistes, mysti-

co-romantiques, et au dogme de l'art pour l'art. Elle défend le point de vue de l'art tendancieux, moralisateur, dont beaucoup de Polonais cultivés étaient alors partisans.

Un sérieux connaisseur des littératures occidentales, Marjan Zdziechowski, professeur à l'Université de Cracovie, soutint la même cause. A l'occasion de cet article de Szczepanowski, il condamna du haut de sa chaire les nouvelles doctrines représentées par la *Życie* (qui avait ouvert une polémique contre Szczepanowski). Il reprochait à la jeune revue de manquer d'âme, de n'avoir aucun talent, de mettre au second plan le bien de la patrie, les vertus héroïques et de s'abandonner à une sensualité effrénée. Zdziechowski était adversaire de l'art pour l'art. Valeur morale et profondeur de pensée étaient les critères d'après lesquels il jugeait d'une œuvre. Les jeunes écrivains n'avaient selon lui aucune de ces qualités ; il ne voyait en eux que des décadents.

Szczepanowski et Zdziechowski n'étaient pas seuls à penser de la sorte. Le jésuite Pawelski ne trouvait lui aussi dans la littérature moderne que dégénérescence et sensualité ; et l'un des meilleurs critiques de l'école positiviste, Piotr Chmielowski, soutenait que l'œuvre d'art devait non seulement avoir des qualités esthétiques mais aussi pouvoir exercer une influence salutaire. La nouvelle poésie lui semblait pernicieuse pour la société et pour le goût (1).

Ces critiques représentaient la grande majorité de l'opinion. La presse reprenait souvent leurs idées.

C'est dans cette ambiance hostile que dut vivre la *Życie*. C'est sur elle que tombèrent les coups. Elle succomba après trois années de lutte qui sont une des époques les plus vivantes et les plus brillantes de la littérature polonaise.

L'histoire de cette revue se divise en trois périodes : celle où Szczepański était son rédacteur en chef, celle où elle passa provisoirement aux mains de Sewer-Maciejowski, celle enfin (la plus intéressante) où Przybyszewski la dirigea à son tour.

Ludwik Szczepanski (2) était encore un tout jeune poète

(1) Il consigna ses jugements dans l'ouvrage : *Najnowsze prądy w poezji naszej* (Lwów 1901).

(2) La rédaction avait son siège à Cracovie, rue Lobzowska I 27. Elle se composa, pendant la première période, de L. Szczepanski (chef de la rédaction), Arthur Gorski, Antoni Potocki et Stanislas

qui à Vienne, d'où il venait, avait été en contact avec les courants occidentaux et « décadents » ; il avait déjà sacrifié au goût du jour dans ses « *Muguets* ». Il publia le premier numéro de la *Życie* le 24 septembre 1897.

Tout en ayant un caractère « européen » et moderne nettement marqué, la revue publiait surtout des œuvres polonaises. Le lyrisme y était représenté par Tetmajer. Les illustrations provenaient le plus souvent du crayon de Wyspiański (encore inconnu à cette époque comme poète). Parmi les littératures étrangères dont les œuvres traduites étaient publiées, la littérature française était peut-être le plus fréquemment représentée ; venaient ensuite les littératures scandinaves, anglaise et tchèque ; en dernier lieu l'allemande ; la russe était tout à fait négligée. Le choix des œuvres était en général heureux. Celui des illustrations était plus éclectique. À côté des dessins de Wyspiański (qui ne sont pourtant pas ses meilleurs) la revue reproduisait une des œuvres les plus médiocres d'Andriolli. Ajoutons cependant à l'honneur de la *Życie* qu'elle critiquait durement à l'occasion le peintre « panoramiste » Jan Styka.

L'esprit de la revue était anticonservateur et anticlérical. Elle admirait dans ses échos politiques le courage dont Zola faisait preuve dans l'affaire Dreyfus. Elle avait des sympathies pour les Juifs.

En somme la *Życie* de Szczepański annonçait déjà nettement ce qu'elle serait quelques mois plus tard avec Przybyszewski. Elle s'intéressa même à plusieurs reprises au médiumisme, à un cas de possession, à l'hypnotisme etc... toutes choses qui passionnaient Przybyszewski. Cependant la revue n'était pas sous son influence et il ne prenait encore aucune part personnelle à sa direction générale. Mais, par un hasard curieux, le premier numéro annonçait la publication de *La Mer* ; celui du 23 octobre 1897 donnait ce poème en feuilleton ; une photographie de Przy-

Wyrzykowski. Antoni Potocki quitta la revue à la fin de février 1898. La *Życie* paraissait tous les samedis. Elle eut jusqu'à 560 abonnés payants, au bout de trois mois d'existence ; elle ne se vendait guère pourtant dans le Royaume (Pologne russe). Elle ne payait que rarement des honoraires à ses collaborateurs. Au bout du troisième trimestre le déficit fut tel que Szczepański dut confier à Sewer Maciejowski et à A. Górski la direction de la revue, (d'après Szczepański, *Nowa Reforma*, suppl. de Pâques 1925).

byszewski et de sa femme y était présentée en bonne place ; dans le numéro suivant (30 octobre 1897), un article signé L. K. faisait une élogieuse allusion à ses premiers essais critiques (*Psychologie de l'Individu*). Enfin, le 12 mars 1898, paraissait *Epipsychidion* (1). L'atmosphère propre à Przybyszewski régnait donc déjà dans la revue avant que celui-ci la prît en mains. Il ne faudrait cependant pas y voir nécessairement une influence directe. Ces tendances étaient déjà dans l'air et Przybyszewski n'était pas seul à les représenter.

Pendant cette première période la *Życie* publia plusieurs articles capitaux dans l'histoire de la Jeune Pologne.

Le premier, *Art National* de Szczepański (2) était une riposte à celui de Szczepanowski sur la *Désinfection des courants européens* (*Słowo Polskie*, du 16 février 1898), qui condamnait au fond quelques-uns des meilleurs écrivains modernes. Pour Szczepański, l'artiste polonais doit « s'efforcer d'être lui-même et d'exprimer « la substance de son esprit d'une manière originale et avec « la plus grande perfection esthétique possible. Un tel art a en « lui une force de développement ; il est beau, « utile » et « national ».

On ne peut que souscrire à cette opinion.

Sauf cet important article, Szczepański n'a rien écrit pour la revue qui s'imposât absolument. Il donnait régulièrement de bons comptes-rendus des pièces jouées au théâtre de Cracovie. Mais à part cela et l'étude d'un cas de « possession », son rôle semble avoir été surtout celui d'un organisateur et d'un juge. On peut dire qu'il l'a bien rempli.

Les études critiques qu'Arthur Górski publia (3) sous le pseudonyme de Quasimodo (4) sont plus importantes dans l'histoire de la revue. Le titre que portaient ces articles (*Młoda Polska*, *Jeune Pologne*) donna un nom à toute cette génération d'écrivains néo-romantiques polonais qui avaient de vingt à trente ans

(1) Ajoutons encore un article signé L. K. et consacré à *Homo Sapiens* (numéros du 21 et du 28 mai 1898).

(2) Paru le 12 février 1898.

(3) Les 9, 16, 30 avril, le 7 mai 1898. Après le départ de Szczepański il publia un cinquième article dans le numéro du 18 juin 1898 et un sixième dans celui du 25.

(4) D'après *Notre-Dame de Paris* de V. Hugo.

à la fin du siècle dernier et qui représentent plutôt un ensemble de tendances générales qu'une véritable école littéraire.

La réponse de Quasimodo-Górski ne fit pas, au moment où elle parut, l'impression qu'elle méritait ; mais elle est une réplique alerte et vivante à certaines critiques qui se formulaient contre le merveilleux réveil des forces poétiques du pays

A ces gens qui reprochent aux jeunes écrivains de ne pas aimer leur patrie et leur demandent pourquoi ils ne se distinguent par aucune action héroïque, il répond : « Qui nous pose « cette question ? Est-ce que ce ne sont pas les représentants « de cette société qui a produit la *Teka Stańczyka* (1) et la théo- « rie du triloyalisme (2) ? Ceux qui voyaient avec indifférence « la manière dont on nous éduquait dans les écoles, sans aucun « patriotisme ? et même sans le sentiment de notre particula- « risme national ?... »

La basse politique menée par les milieux influents a dépouillé le peuple de toute grande idée de dévouement ; ce peuple est devenu indigne de la poésie héroïque. Le dégoût s'est amassé contre une telle société, dont le produit type est le philistin ; l'individu s'oppose aux masses, l'éthique sociale est remplacée par une éthique de l'âme, une morale esthétique. « C'est ainsi « qu'est née la littérature de l'âme nue ».

Pour Górski, la *Jeune Pologne* ne veut pas créer quelque chose de nouveau : elle veut conserver au peuple la continuité de la civilisation ; elle a ses bases dans la culture nationale et voit en Mickiewicz l'incarnation de cette culture. Dans la philosophie mystique de Mickiewicz se trouve la plus haute expression de l'intelligence polonaise de son temps. Górski croit que la philosophie polonaise doit, si elle veut progresser, retourner à l'âme incomprise du Mickiewicz mystique.

Cette brillante série d'articles, dont beaucoup d'idées sont devenues courantes, montrait clairement l'origine de l'indivi-

(1) Dans le *Portefeuille de Stańczyk* (Stańczyk était le sage bouffon d'Alexandre Jagellończyk et de Sigismond I le Vieux) parut une série d'articles politiques écrits par Joseph Szujski, Stanislas Koźmian et Stanislas Tarnowski en 1868 et 1869.

(2) C'est-à-dire le loyalisme vis-à-vis de l'une des trois puissances copartageantes (Russie, Prusse, Autriche) selon que le sort vous avait fait naître dans l'une ou l'autre des parties de la Pologne que ces trois états s'étaient attribuées.

dualisme nouveau. Mais le conseil qui y était donné de revenir au Mickiewicz d'après *Messire Thadée*, ne correspondait pas au goût de tous les jeunes écrivains de la revue. Ce n'en était pas moins le conseil d'un grand esprit dont la *Życie* pouvait à bon droit s'enorgueillir. Il y avait cependant là une source de conflits qui allaient s'aggraver entre les partisans du Mickiewicz « dernière manière » et les partisans de l'art pour l'art, de l'art foncièrement individualiste que Przybyszewski défendait avec intransigeance.

Cette divergence entre certaines idées de Górski et celles d'autres collaborateurs de la revue prouve que la direction en était tolérante. Szczepański ne voulait pas faire de la *Życie* l'organe d'une chapelle littéraire (1). Le principe de l'art pour l'art y était mis en avant, mais on ne voulait pas détacher l'art de la vie. La revue devait être une « tribune libre » accueillante à tous les talents, « une fenêtre ouverte sur l'Europe ». L'esprit combatif qui fut souvent le sien lui était imposé par l'atmosphère étroite et hostile qui l'entourait (2).

Cependant, Przybyszewski l'a bien marqué dans ses *Mémoires* (3), ce n'était pas un art tout à fait nouveau que Szczepański introduisait à Cracovie, ni tout à fait européen. Il avait été en effet trop touché par le « modernisme » de Berlin et de Munich, ainsi que par la « sécession » de Vienne, pour que son activité n'en gardât point quelques caractéristiques ; tout en laissant une place honorable à Baudelaire ou à Oscar Wilde, Szczepański introduisait surtout (Przybyszewski l'affirme) Hermann Bahr, Altenberg, Arthur Schnitzler.

Przybyszewski recevait régulièrement, avant qu'il n'arrivât à Cracovie, la *Życie* de Szczepański ; il avait espéré qu'elle serait quelque chose comme la *Moderni Revue* tchèque ou la *Gesellschaft* allemande. Mais, sauf quelques poèmes de Tetmajer et un de Kasprowicz, ce qui y paraissait le plus souvent l'avait fortement

(1) Szczepański, en fondant sa revue, aurait eu l'intention de réunir tous les jeunes, comme faisait Deschamps dans *La Plume*. Deschamps voulait que sa revue fût une anthologie d'œuvres rares, provenant seulement d'écrivains nouveaux. (D'après Boyé : *U Kolebki Modernizmu*, 1922, p. 5).

(2) Voir son article dans la *Nowa Reforma* (supplément de Pâques 1925).

(3) *Mémoires* II, p. 83.

déçu. Deux écrivains cependant tranchaient à ses yeux sur les collaborateurs de la revue : Arthur Górski et Adolphe Nowaczyński (*Mémoires* I, p. 279).

Pour Przybyszewski, la *Życie* de Szczepański n'avait pas de caractère tranché. « Elle était le terrain sur lequel défilaient isolément des noms d'écrivains qui n'avaient rien de commun avec « un « modernisme » quelconque ». Certains des auteurs qu'il cite semblent en effet assez poussiéreux aujourd'hui. Sociologues et anarchistes en herbe s'y coudoyaient. Mais nous avons vu que Szczepański voulait faire de la revue une tribune libre. Le reproche de Przybyszewski n'est donc pas absolument justifié.

Par contre, on peut approuver presque tout ce qu'il dit de Górski : « Il semble que, seul, Arthur Górski se soit rendu « compte de ce que la revue devait être si elle avait l'ambition « de devenir une « *ecclesia militans* » dans la littérature polonaise de ce temps-là. C'est dans sa polémique avec Szczepanowski que fut employée pour la première fois, si je ne me trompe, « l'expression *Jeune Pologne*. Seul Górski désirait formuler les « tendances de la nouvelle génération : sous le pseudonyme de « Quasimodo il osa livrer le premier assaut à la statue de granit « élevée à la grandeur de Sienkiewicz, ce en quoi Nowaczyński : « l'aidait énergiquement... » (*Mémoires* II, p. 84).

Przybyszewski oublie que Szczepański avait, lui aussi, mené dans son *Art National* le bon combat contre Szczepanowski. Il reconnaît d'ailleurs que Szczepański faisait ce qu'il pouvait : tout son avoir avait passé dans cette revue où il avait jeté les fondements de la *Jeune Pologne* (*Mémoires* I, p. 277 à 279). On pourrait définir ainsi son rôle et celui de Górski : Arthur Górski donna le ton à la revue, mais sans Szczepański la revue n'aurait pas existé et Górski aurait sans doute difficilement trouvé la tribune qu'elle lui offrait.

Szczepański dirigea la *Życie* pendant un peu plus de huit mois, du 24 septembre 1897 (date du premier numéro) au 31 mai 1898. La revue, insuffisamment soutenue par le public, victime d'attaques répétées provoquées surtout par l'allure combative des *Echos*, vit enfin ses finances en si mauvais état qu'elle dut changer de mains. Le numéro du 28 mai 1898 annonça qu'à partir du 31 mai l'hebdomadaire deviendrait la propriété d'une société d'édition. La rubrique littéraire serait confiée au

vieux Sewer-Maciejowski (1) et à Arthur Górski ; la direction artistique passait aux mains de Léon Wyczółkowski.

Cette seconde période de la revue s'étend jusqu'au 15 octobre 1898 ; elle embrasse donc quatre mois et demi. C'est une sorte d'inter règne. Les caractéristiques générales restent sans changements notables. Au début de septembre 1898, Arthur Górski quitta la rédaction, où il fut remplacé dans ses fonctions de rédacteur responsable par Alfred Wysocki. Mais un cinquième et un sixième article sur la *Jeune Pologne*, signés comme dans la première période du pseudonyme Quasimodo, avaient paru dans les numéros du 18 et du 25 juin ; Sewer-Maciejowski n'avait repris la succession de Szczepański que pour sauver du naufrage cette tribune ouverte aux nouvelles tendances littéraires ; son intention était de se retirer de la rédaction sitôt qu'il aurait renfloué le périodique, et de le donner en toute propriété à une société de jeunes littérateurs (2) ; la revue conservait ses tendances générales ; Tetmajer continuait d'y publier ses poèmes.

Cependant quelques particularités s'imposent à l'attention. D'abord Wyspiański, abondamment et parfois mal représenté au temps de Szczepański, apparaît beaucoup plus rarement pendant cette seconde période où la direction artistique passe à Wyczółkowski. D'excellents artistes d'ailleurs le remplacent, au premier rang desquels on remarque Mehoffer, Pankiewicz et Malczewski. Les illustrations sont de meilleure qualité. La revue fait preuve d'une aussi grande tolérance qu'à l'époque de Szczepański : elle publie par exemple des extraits de Tolstoï (*Qu'est-ce que l'art ?*) dont les idées s'opposent nettement à celles de la *Jeune Pologne* (3).

Les pages consacrées à Mickiewicz y sont aussi plus nom-

(1) D'après Boy (*Zn. li ten Kraj*, p. 114) les propriétaires de la *Zycie* confièrent la revue à Sewer parce qu'ils espéraient qu'ayant des relations il pourrait trouver quelque argent et la remettre à flot. Sewer se mit à la tâche avec beaucoup de dévouement. Il racheta la revue, en confia la rédaction à Arthur Górski et se mit en quête de fonds. Il obtint de l'argent de beaucoup de monde. « En revanche, » écrit Sewer, on recommence à crier que la *Zycie* est ennuyeuse « et incolore. Kazio Skrzyński raconte qu'elle est l'organe de Mgr « Puzyna. Il est difficile de contenter tout le monde ». (d° p. 115)

(2) Voir dans le numéro du 20 août 1898 sa réponse à d'assez violentes critiques que Szczepański avait publiées.

(3) Numéros du 10 et du 17 septembre 1898.

breuses (1), sans doute à cause de Górski, qui allait bientôt publier son *Monsalwat*, et probablement aussi parce qu'on était en train de lui édifier un monument.

Pas plus que son prédécesseur, Sewer n'ignorait Przybyszewski : une note dans le numéro du 10 septembre 1898 annonçait avec joie et beaucoup d'éloges l'arrivée de Stach à Cracovie et exprimait l'intention qu'avait la revue de publier ses œuvres.

Le 15 octobre 1898 est une date importante dans l'histoire de la *Życie*. Depuis le 17 septembre, où avaient paru en un seul fascicule les numéros 36 et 37 (encore sous la direction de Sewer Maciejowski) de grands changements s'étaient effectués dans son administration. Les numéros 38 et 39 parurent en même temps le 15 octobre avec cette indication :

Rédacteur en chef : St. Przybyszewski.

Rédacteur responsable : Dr. Alfred Wysocki

En tête du fascicule, Sewer-Maciejowski rappelait qu'il n'avait fait l'acquisition de la *Życie* que pour arrêter sa chute et la confier ensuite aux écrivains de la *Jeune Pologne*. Il la remettait aujourd'hui « aux mains du « moderniste » le plus « éminent, glorieusement connu au-delà des frontières du pays, « au représentant le plus doué de la *Jeune Pologne* ». (2)

Przybyszewski remerciait Sewer, reconnaissait modestement que beaucoup d'écrivains plus grands que lui étaient cependant restés inconnus. Il prenait la direction de la revue pour entretenir le foyer autour duquel s'étaient rassemblés les écrivains les plus en vue de la *Jeune Pologne* et parce qu'il avait foi en la société polonaise, convaincu qu'elle comprendrait enfin où se trouvait la véritable renaissance : dans la science et dans l'art. Alors, ajoutait-il, « nous fournirons la preuve de notre vitalité « la plus intense si notre force intellectuelle indestructible domine « l'Europe et exerce sur elle autant d'influence que, par exemple, l'esprit scandinave ».

Mais pour cela, il faut que toute la société polonaise soutienne cette entreprise, n'oblige pas les écrivains à user le meil-

(1) Dans le numéro du 25 juin 1898 surtout.

(2) Przybyszewski se serait chargé de la direction de la *Życie* sur les instances de Sewer-Maciejowski et d'Arthur Górski qui, après une dernière et infructueuse démarche d'Alfred Wysocki pour obtenir des subsides, pensaient que la renommée de Przybyszewski pourrait sau-

leur de leurs forces dans le reportage ou les traductions ; il faut qu'elle ne les couvre pas de boue, même si les idées qu'ils défendent ne concordent pas absolument avec celles du public. L'art doit s'essayer dans mille directions différentes avant de « donner enfin le Messie en l'âme duquel tout s'unit, se transforme et se fond... Le chaos est nécessaire pour qu'une étoile « puisse naître ».

« Je n'ai aucun programme, car l'art n'en a point ... L'art « ne connaît pas de limites, car la vie n'en connaît pas. » Ainsi donc tout ce qui est fort, « créateur », grand, que ce soit écrit par un « ancien » ou un « jeune », que ce soit ou non moral comme l'entend le *Przegląd Powszechny*, trouvera une place dans la *Życie*, à la seule condition d'avoir une valeur artistique.

« Nous avons besoin d'air ; il nous faut démolir le mur de « Chine des conceptions d'art courantes en Galicie et en Grande « Pologne, si l'on veut que notre littérature soit à la hauteur de « la littérature européenne ».

A la fin de sa note, Przybyszewski, au nom de tous ses collaborateurs, remerciait Sewer-Maciejowski et Arthur Górski (qui se retirait de la rédaction parce qu'il quittait Cracovie, mais restait parmi les collaborateurs de la revue) ; c'était grâce à eux que la *Życie* avait duré si longtemps. Il remerciait enfin Sophie Daszyńska (dont il allait bientôt se séparer d'ailleurs) d'avoir bien voulu se charger de la rubrique scientifique et sociale, en des circonstances « si difficiles et incertaines ».

Przybyszewski, pendant les quatorze mois et demi que dura encore la *Życie*, resta fidèle à ses principes d'action qui nous semblent tout naturels aujourd'hui, et qui étaient à peu près les mêmes que ceux de Miriam, de Szczepański, de Sewer et de Górski. Il leur donnait seulement plus de mordant et de netteté ; cela n'était pas fait pour diminuer le nombre ni la violence des attaques qui continuèrent d'être lancées contre la revue. Les plus perfides et celles qui portèrent le plus furent probablement celles du *Głos Narodu*, qui insinuait que la *Życie* était pornographique

ver la revue (*Mémoires* II, p. 85). Celui-ci se serait fait prier pendant quelques semaines (*Pro domo mea*, *Życie*, 1899, n° 15 et 14), avant d'accepter ce qui lui fut, tout de suite, une lourde tâche (*Mémoires* II, p. 89).

et juive. Ajoutons à l'honneur de la *Życie* qu'elle continua sa besogne malgré tout et ne répondit que peu à ses accusateurs.

Cependant, tout en exécutant dans ses grandes lignes le programme de ses prédécesseurs, Przybyszewski imprima à la revue une marque bien personnelle ; la *Życie* devint véritablement sienne (1). Le comité de rédaction subit à vrai dire plusieurs changements notables. Il fut d'abord composé de Przybyszewski (rédacteur en chef — il le resta jusqu'à la fin), de Stanislas Wyspiański (directeur artistique) et d'Alfred Wysocki (rédacteur responsable). Dès le mois de décembre une collaboratrice importante, Sophie Daszyńska, chargée de toute la partie scientifique et sociale (que Przybyszewski avait dû conserver pour des raisons financières) quitta bruyamment la revue (2). Le numéro du 10 décembre est obligé de publier une note qu'elle adresse aux lecteurs et dans laquelle elle lance contre les jeunes artistes un acte formel d'accusation : l'art moderne est envieux et exclusif ; il veut hypnotiser les gens, détourner leur attention de tous les problèmes sociaux, rabaisser la science et toute activité consciente et utile ; il voit dans le peuple un obstacle au développement de l'individualité des grands hommes, vrais ou supposés. Ce programme, dit Sophie Daszyńska, ne peut être le sien ; malgré le développement de la revue et l'accroissement du nombre des lecteurs, elle cesse sa collaboration. Si plus tard la *Jeune Pologne* comprend que les tendances sociales et nationales doivent avoir le pas sur toutes les autres ; si elle prend de nouveau comme guide la science et non plus un nébuleux mysticisme, peut-être alors Sophie Daszyńska reviendra-t-elle à ceux qu'elle quitte.

Przybyszewski, en rompant avec Sophie Daszyńska, rompait donc avec la tradition suivie jusqu'alors par la *Życie* et qui laissait une place de second plan, mais encore honorable, aux choses étrangères à l'art. L'exclusivisme de Przybyszewski en matière esthétique l'y amenait fatalement. Désormais et jusqu'à la fin.

(1) Surtout à partir de janvier 1899.

(2) Il n'y eut pas de lutte ouverte entre Przybyszewski et Sophie Daszyńska. La *Życie* devait trop à celle-ci qui, avant de la quitter, avait payé d'anciennes dettes de la revue pour une somme s'élevant à 500 florins. L'avance de cet argent avait été pour elle un gros sacrifice, mais sauva un moment la *Życie* du naufrage. (*Mémoires II*, p. 108). Comme nous le verrons plus loin, Wyspiański avait beaucoup contribué à la rupture.

politique et sciences sociales seront exclues de sa revue. La rédaction (1) composée de Przybyszewski et de Wyspiański (Wysocki la quitte avant le 17 décembre) détermine nettement le nouveau caractère de la revue : strictement esthétique.

Miriam, Szczepański, Sewer, tout en étant rédacteurs en chef, laissaient surtout la parole à leurs collaborateurs. Ils signaient relativement peu d'articles. Przybyszewski au contraire prend une part personnelle très active à la rédaction. Presque dans chaque numéro il donne soit un article, soit un fragment important d'une de ses œuvres (2). Les études et les œuvres qu'il publie proviennent de ses écrivains préférés ou leur sont consacrées : Ola Hansson, Miciński, Nietzsche, Huysmans, d'Au-

(1) Elle subit d'autres modifications. Le 1^{er} janvier 1899, l'écrivain Stanislas Wyrzykowski devint propriétaire de la *Życie* et entra au comité de rédaction. En juillet, Wyspiański, qui partait en voyage, quitta la rédaction (sans pour cela cesser de collaborer à la revue).

Le comité de rédaction, dont Przybyszewski restait toujours le chef, se composa bientôt de Stanislas Wyrzykowski, Stanislas Brzozowski et Władysław Jaroszewski.

Stanislas Wyrzykowski prolongea, lui aussi, l'existence de la *Życie*. C'était un artiste délicat, fortuné par extraordinaire. Przybyszewski croit qu'il la racheta au prix de 100 florins. (*Mémoires* II, p. 117). Przybyszewski rend hommage à son « fanatique amour de l'art » et à sa générosité désintéressée, mais ses moyens ne suffirent pas à soutenir la revue qu'un autre dut encore une fois renflouer : Wacław Jaroszewski, jeune étudiant (en médecine ?), héritier d'un domaine à Kalwarja près de Cracovie, vint informer Przybyszewski qu'il avait acheté la revue à Wyrzykowski et avait l'intention d'en continuer la publication. Przybyszewski ne put savoir pourquoi ce jeune homme qui, dit-il, « n'avait aucune aspiration artistique », voulut racheter la *Życie* acculée à une banqueroute. Il nous le dépeint comme un des hommes les plus curieux qu'il ait connus à Cracovie. (*Mémoires* II, p. 148).

Le numéro du 1^{er} novembre 1899 indique Przybyszewski comme unique rédacteur et mentionne deux éditeurs : Joseph Jasiński et Władysław Jaroszewski. Celui du 1^{er} décembre annonce que le peintre Antoni Procajłowicz prend la direction de la partie artistique.

La *Życie* eut d'abord son siège rue Łobzowska 27, puis (avec Przybyszewski) rue Karmelicka 22 ; enfin, à partir du 15 février 1899, rue Pańska ; d'hebdomadaire qu'elle était, elle devint bimensuelle puis mensuelle (en principe).

(2) Dès le 15 octobre 1898 commence à paraître *Vigiles* (dont la publication fut interrompue en février 1899). Parurent ensuite : *Sur les Chemins de l'Âme* (12 et 19 novembre, 17 et 24 décembre 1898), *Ascension* (31 décembre), *Confiteor* (10 janvier 1899), *Androgyne* (10, 20 janvier, 1^{er} février 1899), *Synagogue de Satan* (15 février et 1^{er} mars), une étude sur le poète allemand Alfred Mombert (15 février), une étude sur *L'Art Nouveau, Post Festum* (15 mars), *W Godzinie cudu*

révilly, Wyspiański, Kasprowicz, Baudelaire, Maeterlinck, Procházka, Karasek... En outre les illustrations sont dues souvent à des artistes qu'il admire : Munch, Vigeland, Goya, Rops... Elles sont d'ordinaire excellentes, et on doit en savoir gré aussi bien à Wyspiański qu'à Przybyszewski. Nombre de bons peintres polonais voient leurs œuvres reproduites : Mehoffer, Pankiewicz, Boznańska, Augustynowicz, Wojciech Weiss, Wyspiański lui-même qui fournit à cette époque beaucoup de petits dessins ornementaux et à qui on doit aussi (il eut un moment la direction artistique) la présentation matérielle de plus en plus parfaite de la revue.

Cependant, malgré le caractère personnel que lui imprimait Przybyszewski, la *Życie* restait fidèle aux directives que lui avaient données ses premiers rédacteurs : elle continuait de faire paraître les œuvres de jeunes écrivains polonais et d'initier ses lecteurs aux grands courants européens. Elle eut le mérite inappréciable de publier pour la première fois *La Varsoviennne* et *L'Anathème* de Wyspiański (encore ignoré comme écrivain et que Przybyszewski encouragea et fit connaître). C'est aussi dans la *Życie* de Przybyszewski que parurent trois hymnes admirables de Kasprowicz (1). D'autres écrivains encore étaient à l'honneur : Miciński, par exemple (avec qui Przybyszewski avait séjourné chez Lutosławski en Espagne), Stanislas et Vincent Brzozowski, Żuławski... Par contre Tetmajer, dont chaque fascicule avant l'arrivée de Przybyszewski publiait ordinairement un poème, disparaissait de la revue. Arthur Górski lui consacrait cependant un article (2). D'une façon générale la *Życie* faisait dans sa troisième période une large part à la poésie. Cela, s'ajoutant au ton agressif de certains articles et aux attaques dont elle était l'objet, a pu contribuer à diminuer le nombre de ses lecteurs.

La littérature étrangère la plus fréquemment représentée est la littérature française. Rien d'étonnant à cela. Przybyszewski

(15 mai, 1^{er} juin, 5 juillet, 22 septembre), *Pro Domo mea* (25 juillet), *Fragment (Androgyne)* (22 septembre), *En l'honneur du Maître* (1^{er} novembre) Alfred Mombert, *De Profundis* (1^{er} décembre) ; *Hymne au Roi-Esprit*, *Pour le Bonheur*, *De Profundis* (1^{er} janvier 1900).

Le dernier fragment de *De Profundis* ainsi que la publication de deux dessins de Wojciech Weiss, provoquèrent la confiscation de la revue et sa ruine définitive.

(1) *Dies Irae*, *Święty Boże...*, *Salomé*.

(2) Dans le n° 13 de l'année 1899.

arrivait de Paris, dont l'intense activité littéraire et artistique l'avait frappé. Les œuvres étaient choisies d'une manière un peu exclusive, et chez des auteurs dont le satanisme, l'esthétisme sévère, le symbolisme ou le « décadentisme » l'attiraient : Flaubert (*Tentation de Saint Antoine*), Huysmans, Barbey d'Aurévilly, Verlaine, Laforgue, Maeterlinck. La *Życie* de Szczepański avait observé, a-t-on dit, (1) une « neutralité bienveillante » à l'égard de la littérature française. Celle de Sewer-Maciejowski et de Górski avait surtout parlé de l'affaire Dreyfus. La *Życie* de Przybyszewski accorda aux lettres françaises une place prépondérante. Cependant Przybyszewski ne prenait pas une part directe à l'étude de notre littérature : il publiait des traductions, insérait des articles de critique (celui du suédois Ola Hansson, par exemple, sur Barbey d'Aurévilly, du tchèque Procházka sur Huysmans) ou des comptes-rendus francophiles comme ceux de Lack ; mais il n'en écrivait pas lui-même. Il parlait des écrivains français « par la bouche d'un tchèque ou d'un suédois, « mais il ne leur donnait pas son propre commentaire extatique ». Boy en indique plusieurs raisons. La meilleure est probablement celle-ci : pour parler d'un artiste ou d'un auteur avec toute son âme, Przybyszewski avait besoin de le connaître personnellement, familièrement. Or il n'avait jamais vu lui-même ces écrivains français qu'il semble d'ailleurs avoir lu assez rapidement. On comprend donc qu'il ait préféré laisser à d'autres le soin de parler d'eux.

La littérature allemande est surtout représentée par Mombert et Nietzsche (plusieurs extraits de *Zarathoustra*) (2), l'anglo-saxonne par Poe, Swinburne et Oscar Wilde ; la littérature tchèque tient une place très honorable (3), la plus négligée est, comme au temps de Szczepański la littérature russe, bien que Tolstoï fasse quelques apparitions, ainsi que l'ukrainien Stefanyk ; Dostoïevski, si chaudement admiré par Przybyszewski, n'est guère mentionné.

Przybyszewski ne se contenta pas de publier les œuvres de

(1) Boy. Voir à ce sujet l'article que Boy a consacré à l'influence française sur la *Jeune Pologne* (*Francja w « Młodej Polsce »*, *Wiad. Liter.* du 2 juin 1935).

(2) Citons aussi une étude de Górski sur Stirner.

(3) L'écrivain tchèque Karásek envoyait à la *Życie* des articles sur les jeunes poètes tchèques.

ses compatriotes et d'ouvrir une fenêtre sur l'Europe. Plus que Szczepański et Górski, qui avaient surtout riposté aux attaques lancées contre eux, Przybyszewski se mêla au mouvement des idées ; il prit l'offensive contre les opinions et jugements surannés en matière d'art ; il publia des sortes de manifestes où il affirmait fortement son esthétique. Les plus célèbres furent *Confi-teor* et *L'Art Nouveau*. Nous étudierons plus loin ces œuvres importantes.

Przybyszewski trouva en Wyspiański son collaborateur le plus assidu. Il lui a consacré des lignes émues dans un article (1) et dans les *Mémoires*. Il l'avait connu par Szczepański, qui, lui écrivant à Berlin, lui parlait d'un homme merveilleusement doué, mais dont Cracovie ne pouvait ni ne voulait reconnaître la valeur. Przybyszewski avait été frappé par les dessins de Wyspiański dans la *Życie*. Quand il arriva à Cracovie et prit en mains la direction de la revue, il trouva au siège de la rédaction le petit volume de Wyspiański intitulé *Légende*, « dont quinze « exemplaires à peine s'étaient vendus, car à cette époque, à « part Nowaczyński, Rydel et quelques proches, personne ne « savait rien de lui ».

« Je fus ébloui, continue Stach, par le charme de sa langue, « l'étonnante originalité de ses conceptions, de son intuition visionnaire, de sa façon de pénétrer dans les temps fabuleux les « plus reculés, qui devenaient ainsi la réalité la plus évidente, « cent fois plus vigoureuse que celle de tous les jours ».

Przybyszewski avait aussi été enchanté par les vitraux de Wyspiański à l'église des Franciscains. C'est « avec un ardent amour » pour le grand artiste qu'il l'invita à entrer à la rédaction de la *Życie*. Wyspiański accepta et se consacra à sa nouvelle tâche avec un zèle extraordinaire. En se chargeant de la direction artistique de la revue, il provoqua une véritable révolution dans l'industrie polonaise du livre : il apprit aux éditeurs et imprimeurs à composer une page parfaite, grâce à quelques moyens techniques très simples, faisant de la *Życie* une revue d'aspect irrécusable, où texte et gravures s'alliaient harmonieusement.

Son influence sur la revue fut très grande ; Przybyszewski se défend d'avoir été toute la *Życie*. D'après lui Wyspiański en aurait été la « moitié ». Sans parler des dessins et des drames

(1) Article publié par le *Sfinks* en 1908 (1).

qu'il y faisait paraître, Wyspiański lisait tous les articles qui étaient envoyés à la rédaction, et Przybyszewski n'en publiait aucun sans l'avoir consulté au préalable. Son influence était même si grande qu'il provoqua un changement dans le premier comité de rédaction. Si en effet Sophie Daszyńska quitta la *Życie* en claquant les portes, ce fut moins à cause de Przybyszewski (qui devait ménager celle qui venait de renflouer la revue) que par suite de l'intransigeance de Wyspiański (1). C'est donc pour une bonne part à Wyspiański que la *Życie* doit d'être devenue strictement esthétique.

On sait quels liens d'affectueuse collaboration attachaient Przybyszewski aux jeunes rédacteurs de la *Moderni Revue*. Celle-ci avait publié ses premières œuvres avant qu'il ne fût connu en Pologne. Son nom était devenu assez populaire parmi les écrivains tchèques. C'est ainsi que le jeune Maciej Szukiewicz (qui étudiait alors à Prague) consacra à Przybyszewski quelques feuillets qui le lancèrent dans les milieux littéraires polonais. Szukiewicz écrivit en même temps à Stach, et ses lettres furent le premier lien qui unit celui-ci à la Pologne.

Quand Przybyszewski reprit la *Życie*, les Tchèques lui rendirent d'autres services encore. Arnost Procházka lui fit parvenir les clichés reproduisant des tableaux, gravures et lithographies inconnus en Pologne et qui devaient exercer leur influence sur les jeunes peintres polonais. Karásek, comme aussi Procházka, envoyaient des articles sur les jeunes écrivains tchèques : c'est à Karásek que revient l'honneur d'avoir fait connaître en Pologne Otokar Brezina (2).

Malgré tout cela, malgré Wyspiański, malgré ce que la revue présentait d'intéressant et de neuf, sa situation financière devenait de plus en plus difficile, et l'esthétisme absolu de Wyspiański et de Przybyszewski n'était pas fait pour l'améliorer.

Dans son travail de rédacteur, Przybyszewski ne fut pas soutenu par tous les grands écrivains de son époque. Nous avons déjà vu que Tetmajer (collaborateur régulier de *Szczepański*)

(1) A l'occasion de l'article d'André Niemojewski que Wyspiański ne voulait pas laisser publier, car il désapprouvait son esthétique positiviste ; (voir *Mémoires* II, p. 108 et suivantes). Wyspiański était d'une intransigeance esthétique absolue. Il ne tenait compte pour la revue d'aucune contingence pécuniaire (voir op. cit. p. 113).

(2) op. cit. p. 116.

avait été remplacé par d'autres poètes : les Brzozowski, Żuławski ; les grands romanciers Żeromski, Reymont (1), Sieroszewski, restèrent à l'écart. Par contre Przybyszewski eut l'appui précieux de Miriam, de Lange et de Kasprówicz (2). On se rappelle que Kasprówicz lui donna à publier trois de ses plus beaux hymnes. Lange fit paraître dans la revue sa « magnifique traduction » de Flaubert : *La Tentation de Saint Antoine*. Quant à Miriam, Przybyszewski fut en correspondance avec lui pendant tout le temps où il dirigea la *Życie*. Miriam était toujours à Paris ; il donna à son ami d'excellents conseils, et ses critiques le guidèrent souvent dans son travail de rédacteur. (*Mémoires* II, p. 145) (3).

Par contre Przybyszewski se plaint d'un « manque absolu « de solidarité » chez ses confrères (d° p. 145). Quand la police cracovienne lui confisquait des numéros de sa revue, personne n'élevait la voix en sa faveur. « Dans toute la presse polonaise, « je ne trouvai aucun défenseur ; seul peut-être Matuszewski « s'efforça de me couvrir du manteau de son autorité critique, « manteau assez mince, car on l'avait, lui aussi, houspillé pour « son excellente étude : *Słowacki et l'Art nouveau* ». (p. 145 et 146).

D'après Przybyszewski, Varsovie était en tête de ses détracteurs. Les attaques de Rabski, Chmielowski, Niemojewski le tourmentèrent beaucoup. Sygietyński essaya de ridiculiser la revue, et le professeur Krzywicki lança contre elle les arguments positivistes. Les feuilles humoristiques trouvèrent ample matière à plaisanterie dans les théories de Przybyszewski sur l'âme nue et le « metaszło ». La presse catholique mettait ses lecteurs en garde contre la *Życie*, comme si elle eût été l'Antéchrist ; des élèves étaient renvoyés du collège parce qu'ils la lisaient.

(1) Une lettre de Reymont (écrite à Paris le 16 janvier 1899 et publiée par M. St. Helsztyński dans le *Ruch Liter.* II, III, 1937) montre cependant quel intérêt le grand romancier portait à la revue et la forte impression qu'avait faite sur la petite colonie polonaise de Paris et sur lui-même le n° 1 de 1899 (où paraissait le *Confiteor*).

(2) Przybyszewski eut aussi comme collaborateur un homme moins connu, mais qui lui fut extrêmement précieux : Stanislas Lack. Il fait dans ses *Mémoires* (II, p. 160) l'éloge de ce fin critique qui était en même temps philosophe et polyglotte érudit.

(3) En outre, dans le dernier numéro de la *Życie*, Przybyszewski se félicite de compter Miriam parmi les rédacteurs nouveaux de la revue.

Wyrzykowski dépeignait ainsi la situation : « Nous n'avons aucune raison de nous plaindre d'indifférence. On n'a sans doute jamais autant parlé d'un périodique polonais... que de notre revue ; un journalisme stupide ou avili s'est jeté sur la *Życie* avec une fureur inouïe... il n'y a pas de crime qu'on ne nous impute, il n'y a pas de diffamation ni de calomnie qu'on ne répande sur nous ; au-dessus de nos têtes s'est déchaînée une tempête de sottise et de haine ». (*Mémoires* II, p. 146)

Mais Przybyszewski ne pouvait-il pas se battre la coulpe ? Ne l'avait-on pas reçu à bras ouverts quand il était arrivé à Cracovie ? N'avait-il pas découragé les bonnes volontés et exaspéré beaucoup de monde par son mépris affecté de la littérature et des littérateurs, par sa manière folle de gaspiller de l'argent qui ne lui appartenait pas toujours et dont le tiers eût sauvé la revue de la ruine ? Enfin, au lieu d'initier lentement à l'esthétique nouvelle une société dont tous les éléments ne lui étaient pas hostiles, n'avait-il pas pris un diabolique plaisir à la scandaliser, l'éberluer par des opinions présentées volontairement sous une forme agressive que lui-même a regrettée plus tard ? Et cependant son désir, en se chargeant de la rédaction, avait été formel et précis : il voulait « éduquer la société, lui apprendre à isoler l'art des questions morales et de celles qui touchent à l'économie sociale, l'habituer à considérer l'art du verbe comme elle a appris à le faire pour l'art de la couleur, l'art plastique et l'art des sons, c'est-à-dire à s'élever lentement, très lentement même, à une culture purement artistique » et à ne pas se servir de l'art dans des buts utilitaires ni en faire « un moyen d'agitation quelconque en vue de quelque mot d'ordre que ce fût, même s'il était aussi sublime que celui de patrie ». (op. cit. p. 97).

La manière peu diplomatique dont il défendit ses idées les compromit fortement et creusa entre le grand public et lui un fossé infranchissable. Les acheteurs et bailleurs de fonds se raréfièrent. La censure cracovienne, qui avait déjà saisi plusieurs livraisons et gravement obéré les finances malades de la revue, confisqua le volumineux numéro du 1^{er} janvier 1900. Ce fut le dernier coup. La *Życie* cessa de paraître. Les rédacteurs espéraient reprendre sa publication en automne. Peut-être cet espoir contribua-t-il à retenir Przybyszewski pendant quelques mois à Cracovie ? Mais il ne se réalisa pas.

CHAPITRE XXVII

TRADUCTIONS ET ADAPTATIONS

Malgré ses multiples occupations, Przybyszewski continua à Cracovie le travail qu'il avait commencé dès 1897 en traduisant ses œuvres allemandes (1).

Les *Mémoires* nous racontent rapidement l'histoire de la première adaptation en polonais du drame *Pour le Bonheur*. Paderewski avait ouvert un concours où serait primé le meilleur drame contemporain. Szukiewicz traduisit *Pour le Bonheur*. Ce travail ne satisfait pas Przybyszewski, qui recommença la traduction. Malgré ce double effort, le drame ne reçut même pas une mention honorable. On sait que la victoire fut remportée par le *Cercle Enchanté* de Rydel (2).

(1) Nous n'étudierons que les œuvres parues en librairie avant le départ de Cracovie. Nous ferons une exception pour la traduction de la trilogie *Homo Sapiens*, très caractéristique de la manière dont Przybyszewski interprétait ses œuvres en polonais, et qui était alors très près de son achèvement (elle parut en 1901).

(2) *Mémoires*, p. 271. Cette adaptation serait, d'après Przybyszewski (*Mémoires* I, p. 278) sa première œuvre en polonais. Elle aurait donc été faite avant celle de l'*Epipsychidion* et de *La Mer*. Cependant nous ne l'étudions qu'ici, car elle parut plus tard que ces deux dernières œuvres (*Pour le Bonheur* fut publié sous sa nouvelle forme dans la *Życie* du 1^{er} janvier 1900 et fut réédité la même année à Lwów en une mince brochure dédiée « Au brillant artiste dramatique Kazi-
« mierz Kamiński »).

Il est probable qu'ici encore la mémoire de Przybyszewski se montre infidèle. D'après un article du grand comédien Ludwik Sol-ski, ce serait à l'instigation de ce dernier que Przybyszewski aurait fait, « en peu de temps », sa traduction. De cet article il nous semble pouvoir conclure que le travail a été achevé peu avant ou après l'arrivée à Cracovie (voir *Tygodnik Ilustrowany* du 10 décembre 1927, p. 1033 et 1034).

Dans une lettre du 30 mai 1897, Przybyszewski annonçait à ses parents qu'il envoyait son drame à Varsovie pour prendre part à un concours dramatique organisé par la rédaction du *Kurjer Warszawski*. Cette fois encore Przybyszewski n'eut pas de chance : on donna le prix à *Famille* de Niemojewski (d'après Helsztyński, *Ruch Liter.* IV, V, 1935).

Przybyszewski eut sa revanche à Cracovie où sa pièce remporta un grand succès (1). Il en fut ravi et remercia chaleureusement dans la *Życie* tous ceux qui avaient contribué à l'excellente mise en scène de son drame (2).

Les modifications apportées au texte original sont nombreuses (3). La traduction est très libre. Il y a de longs passages supprimés, de multiples additions, de nombreuses modifications de détail. Il serait oiseux de les relever toutes. Nous nous contenterons de signaler quatre ou cinq suppressions importantes dans la dernière scène du premier acte et un grand nombre d'additions dans la scène précédente.

Un trait frappe surtout ; nous le retrouverons souvent dans les traductions qui vont suivre : le texte allemand est plus sobre, plus ferme, plus dépouillé que le texte nouveau. Quand Przybyszewski se traduit lui-même en polonais, il ne se contente pas de transposer simplement son texte. Comme s'il craignait que son œuvre manquât de force sous son nouveau vêtement, il se laisse aller à la regrettable manie d'ajouter des adjectifs, des adverbes ou d'autres mots qui lui semblent renforcer sa pensée (4). Nous ne citerons qu'un exemple (on en trouverait aisément beaucoup d'autres) :

Nous lisons dans l'original (p. 45) :

« Olga (hart) : Das kann man, wenn man liebt ».

Voici comment Przybyszewski traduit ce passage :

« Olga (namiętnie) : Można, można, wszystko można jeśli się kocha ».

La dure syllabe « hart » s'allonge et s'affaiblit en « namiętnie », et le bref « das kann man » s'étire inutilement en trois « można » auxquels s'ajoute encore « wszystko ». Le texte n'y gagne rien.

Malgré cela, l'adaptation polonaise ne diffère pas essentiellement de l'original, sauf peut-être en une petite indication supplémentaire qui éclaire un peu plus le caractère de Beck-Zdżarski. Dans le texte polonais, Zdżarski déclare qu'il veut venger Helena

(1) La première représentation eut lieu le 18 février 1899.

(2) *Post Festum*, *Życie* du 15 mars 1899.

(3) Nous avons établi notre étude comparative sur l'édition allemande de 1902 (Fontane, Berlin) et l'édition polonaise de 1900 (Lwów)

(4) Voir ce que Boy dit à ce sujet dans *Ludzie żywi*.

et reproche à Olga d'avoir brisé la vie de la pauvre fille. Le texte allemand n'est pas aussi explicite. (III 4)

Les mêmes personnages se retrouvent sous des noms différents, polonais : Beck s'appelle ici Zdżarski ; Karsten : Mlicki ; Grethe : Helena. Olga conserve son prénom, mais son nom de famille n'est plus mentionné. Leur psychologie, leurs caractères restent les mêmes. Les mêmes effets scéniques se retrouvent. On peut dire que la substance du drame allemand est conservée tout entière dans l'adaptation.

Après avoir traduit *Pour le Bonheur*, Przybyszewski passa « tout plein de courage » aux *Vigiles*, le poème en prose qu'il avait écrit à Berlin en 1893.

Il en fit une adaptation très libre : « ...ce n'était pas une « traduction, dit-il dans ses *Mémoires*, car les *Vigiles*... seraient « intraduisibles. Sur le vieux palimpseste allemand j'ai écrit le « texte polonais primitif ». (1)

Ce travail semble (toujours d'après les *Mémoires*) avoir été fait avant l'arrivée à Cracovie, de sorte qu'un assez long fragment des *Vigiles* put paraître sous sa nouvelle forme dans la *Życie* du 15 et du 20 octobre 1898. L'œuvre entière fut éditée, avec des illustrations de Wyspiański, en 1899, à Lwów, sous le titre *Z Cyklu Wigilji* (2).

Le texte polonais est souvent très différent de l'original. Celui-ci était encore très près de la *Messe des Morts* ; on y trouvait une minutieuse analyse d'états d'âme (rendue parfois déplaisante par des termes trop techniques), des comparaisons, des rêves réalistes, presque naturalistes. L'adaptation polonaise des *Vigiles* s'éloigne assez fortement de ces procédés. L'analyse psychologique, le rêve-vision sont aussi souvent employés, mais les récits réalistes ou naturalistes disparaissent. Il semble qu'en général Przybyszewski se soit efforcé, suivant sa tendance naturelle, d'intérioriser encore plus l'action, de la dépouiller davantage de ses éléments extérieurs et concrets. Des phrases comme celles-ci : « Ich trank ein Glas Wasser... Ich schob meinen Hut zurück,

(1) *Mémoires* I, p. 278, 279. En 1901 Przybyszewski réédita son adaptation sous le titre *Na tym Padole Płaczu* après l'avoir modifiée quelque peu.

(2) C'est sur ce texte et la réédition de 1901 que nous basons notre étude.

« goss Spiritus in die Theemaschine, und sprach trocken, abge-
« rissen, fast geschäftlich » sont le plus souvent supprimées.
Une autre phrase : « Sie stand auf, halb trotzig, halb beschämt,
« nahm ihren Mantel und Hut und wollte gehen » (1), est
transformée de cette façon : « Wstała ; zdawała się być zawstydy-
« zoną i bardzo, bardzo smutną » (2).

Deux épisodes importants sont supprimés, celui des cigognes (3) et celui du fou qui menace d'assommer le héros encore enfant et sa mère : ils renfermaient des éléments naturalistes que le Przybyszewski de Cracovie ne supportait plus. En général, tout ce qui pouvait alourdir d'éléments trop terrestres, trop précis, la tragédie intérieure de son personnage, a été fortement modifié. Le texte polonais en est devenu plus harmonieux, mais aussi moins expressif. Przybyszewski a plusieurs fois changé l'ordre des chants, et même là où il suit le texte original, il le fait avec une grande liberté (4), succombant souvent à la tentation d'allonger le trait, sans réussir pour cela à lui donner plus d'énergie (5) et sans pouvoir éviter l'écueil de la monotonie dans une passion trop régulièrement intense. Le texte allemand est plus sobre, plus précis que le texte polonais, qui, par un certain ennoblissement des termes devenus plus généraux, gagne en mélodie ce qu'il perd en force et en précision concrète. Le texte polonais s'améliore par ailleurs du fait que des expressions scientifiques ou des constatations psychologiques inutilement minutieuses ont été supprimées dans beaucoup de cas.

D'après Janikowski (6) cette transposition aurait « charmé
« tout le monde par une maîtrise inattendue et surprenante ». C'est possible. Il y eut toutefois des mécontents :

(1) Lettre citée par Boy (*Ludzie żywi*, p. 33).

(2) « Elle se leva à demi arrogante, à demi confuse, prit son
« manteau et son chapeau et voulut partir ».

(3) « Elle se leva ; elle semblait honteuse et très, très triste ».

(4) Dans la réédition des *Vigiles* sous le titre *Na tym Padole Płaczu* (1901) Przybyszewski a repris cependant ce récit.

(5) Les six ou sept premières pages du texte polonais sont même tout à fait différentes du texte allemand. La suite de l'adaptation est moins infidèle.

(6) Par exemple : « Morde sie ! » est traduit de cette façon :
« Zamorduj ją ! Zamorduj ją ! La sobriété énergique de l'ordre en
allemand est affaiblie par la répétition.

Boy raconte que Przybyszewski, après avoir achevé son adaptation polonaise des *Vigiles*, réunit autour de lui quelques fidèles pour leur lire d'abord l'original allemand, puis l'adaptation, afin qu'ils pussent les comparer l'un à l'autre. « Przybyszewski lisait très joliment ses œuvres en allemand. Cette langue avait dans sa bouche un charme extraordinaire. « Um dein Haupt ein Kranz welker Blumen... » ces mots étaient sur ses lèvres étrangement doux et mélodieux. Et quand revenait, comme un refrain, le « O Sehnsucht du ! » cela avait une éloquence pénétrante, rassemblait une somme infinie de douleur mâle, exprimait la nostalgie de l'éternité...

« Il lut ensuite le même poème en polonais. Nous écoutions, je me le rappelle, avec un certain embarras : ce n'était plus la même chose... et quand il arriva au « *Teżknoto ty !* » (O Sehnsucht du !), j'eus l'impression que quelque chose tombait à plat. Rien d'étonnant : depuis tant d'années et surtout en ce temps-là, les petits vers polonais étaient tellement sursaturés de cette *teżknota*, de cette *teżknica*... que le mot, vulgarisé, n'exprimait plus rien... En allemand il avait encore sa virginité, sa pudeur. Il me semble que tous, tant que nous étions, nous fûmes déçus, mais on ne pouvait pas le dire à Stach ; celui qui eût murmuré que son allemand était plus beau que son polonais, l'aurait gravement blessé et peiné. Et pourtant ! » (1).

Les mêmes constatations pourraient se faire au sujet du poème *Ascension*, qui parut dans la *Zycie* du 31 décembre 1898. (2)

Comme pour *Vigiles*, le début du poème est la partie qui, dans la traduction, s'éloigne le plus de l'original. Przybyszewski y a fait beaucoup de suppressions ; il omet notamment l'histoire du nain à douze têtes qui part à la recherche du soleil ; il la trouve sans doute trop fantastique, ou trop grotesque, ou trop

(1) Voir à ce sujet l'étude comparative que fait Boy, dans *Ludzie żywi* (p. 8 et suivantes) des textes originaux de Przybyszewski et de leur adaptation polonaise.

(2) Nous avons utilisé pour notre étude comparative le texte allemand, de 1900 (Rosenbaum et Hart, Berlin) et celui de la *Zycie* (31 décembre 1898). L'original allemand a été étudié au chapitre XVII.

réaliste. Cependant le début de *Vigiles* était complètement refondu, tandis qu'ici la trame (sauf cet épisode) a été conservée.

Pour le reste nous remarquons les mêmes particularités que dans le poème précédent : allongements, suppressions, divergences qui ne modifient guère l'atmosphère générale de l'œuvre, et qu'on peut relever à chaque page. Notons qu'ici encore Przybyszewski a surtout été guidé dans ces modifications par le désir d'éviter autant que possible le détail extérieur, et d'intérioriser davantage son récit.

Fils de Satan parut en polonais dès 1899. Quand on pense aux multiples occupations de Przybyszewski, on peut se demander s'il a vraiment traduit lui-même toute cette nouvelle. Il nous semble que non. D'abord l'adaptation est beaucoup plus exacte que les précédentes et ne présente pas les caractéristiques que nous avons analysées ; l'original allemand est reproduit sans modifications. Le témoignage de Boy que nous citons un peu plus loin nous autorise à supposer qu'il chargea de cette besogne un de ses admirateurs ; celui-ci ne commit que quelques inexactitudes de détail.

On ne peut en dire autant de la trilogie *Homo Sapiens*.

Boy raconte ainsi comment furent traduites en polonais les nouvelles allemandes de Przybyszewski :

« Quand Przybyszewski arriva en Pologne, à Cracovie, un
« libraire lui acheta une série de ses œuvres, que l'écrivain
« s'engageait à traduire de l'allemand. Il traduisit lui-même ses
« poèmes ; pour les romans il procéda d'une façon tout à fait
« particulière. J'ai vu comment cela se passait. Sur la table du
« petit salon il y avait une bouteille de wodka ; à côté se trouvait
« un livre allemand et du papier... L'un quelconque des jeunes
« flâneurs buvait un coup et traduisait quelques pages, puis un
« autre prenait sa place ; quand les aides manquaient et que le
« temps pressait, Przybyszewski s'asseyait lui-même à la table
« Je ne sais qui a péché le plus, en tout cas les traductions
« polonaises de ces romans fourmillaient d'horreurs linguisti-
« ques, (1) et ces romans étaient la trilogie *Homo Sapiens* et
Fils de Satan ».

(1) Boy cite quelques-unes de ces énormités (*Ludzie żywi* p. 5 et 6). Nous ne nous attarderons pas à les relever. De bons critiques trouvent

Ce singulier procédé de traduction n'a rien d'in vraisemblable. Przybyszewski pouvait être d'une négligence extraordinaire. Le texte polonais d'*Homo Sapiens* en est une preuve.

Voici à quelles conclusions amène la comparaison des deux textes :

Il n'y a pas eu adaptation, mais traduction en polonais du texte allemand. Le mot « adaptation » peut valoir pour les *Vigiles* ou *Ascension*. Ici rien d'important n'est ajouté ni retranché. Pourtant plusieurs faits sautent aux yeux :

D'abord un assez grand nombre d'inexactitudes, sans doute aussi d'étourderies causées par trop de précipitation :

On en trouve souvent plusieurs à chaque page ; nous n'en citerons que quelques-unes :

(La traduction polonaise est en regard de l'expression allemande correspondante) :

geronnenes Blut (I, p. 23) : *stęchła krew*

Falk lachte auf (I, p. 23) : *Falk uśmiechnął się*

ihre Augen waren geschlossen (I, p. 77) : *oczy były szeroko rozwarłe*

brauenlose Augen (I, p. 78) : *oczy bez krwi*

hart : niedbale (I, p. 99)

eine leise piepende Frauenstimme (I, p. 100) : *natrętny ochryply głos kobiety*

Was sind Bilder ? (I, p. 120) *cóż to są za obrazy ?* etc. etc...

En outre Przybyszewski retombe dans le travers déjà constaté à propos de ses transcriptions polonaises, et se croit obligé d'accentuer ses effets :

« ...und diese ewige Sehnsucht mit mir schleppend... » (*Homo Sapiens*, I, p. 127) devient en polonais :

« ...będe krwawił się tą wieczną tęsknotą... »

sehleppen (traîner) devenant *krwawił się* (s'ensanglanter)

Fréquemment il ne se contente pas de remplacer le mot allemand par un mot polonais plus violent : il allonge sa phrase.

aussi que les romans de Przybyszewski renferment des « horreurs ». Il leur paraît d'ailleurs et non sans raison que Przybyszewski écrit mal.

Notre étude comparative est basée sur la première édition allemande et sur la première édition polonaise (1901) d'*Homo Sapiens*.

ce qui est le pire des procédés. Le texte allemand, souvent harmonieux et ferme, s'affaiblit ainsi dans la traduction :

Sie löste sich los (I, p. 128) : uwolniła się przemocą z jego uścisku.

er umschlang sie und fühlte wie ihr Körper nachgab, er presste sie an sich... : (p. 127) i czuł, jak jej ciało poddaje się, Ignie, przylega, schwycił ją w swoje ręce, wgniatał w siebie z rozpasaną namiętnością... (I, p. 153).

D'autres fois il ajoute des synonymes ou des expressions à peu près équivalentes, ou encore il double ou triple le verbe unique du texte original :

« Mikita der sie beschmutzt hatte » (I, p. 128)

« Mikita, który ją skałał, zbrukał (I, p. 153)

« Seine Unruhe wuchs über ihn hinaus ». (I, p. 121)

« Niepokój szarpał, rwał, przerastał go ».

Ou bien il intercale des adverbes qui lui semblent donner plus d'énergie à l'expression :

« Er war wie gelähmt » (I p. 13) : « Był zupełnie ubezwładniony ».

Actions et événements deviennent plus brutaux, plus violents :

« Der Arzt kicherte » (II, p. 147) : « Doktor zanosił się od śmiechu » (II, p. 142).

« Das Wasser reichte ihm bis über die Kniee » (II, p. 167) : « woda sięgała mu pod pachą » (L'eau arrivait aux genoux du personnage dans le texte allemand ; elle lui arrive aux aisselles dans le texte polonais).

De pareils procédés, qui se répètent à chaque page, détruisent l'effet cherché et donnent une impression d'effort inutile. Il y a là un dynamisme voulu mais inefficent. On a justement parlé d'« inflation » à propos de cette manie (1).

La hâte et la négligence avec lesquelles il fut procédé à ces traductions ont eu une autre conséquence : souvent, embarrassé peut-être par un détail, le traducteur a laissé de côté des fragments de phrases, des phrases entières même. Les suppressions les plus nombreuses et les plus importantes se trouvent dans

(1) Boy, *Ludzie żywi*, p. 14. Voir dans cette brochure la sévère critique de la langue de Przybyszewski traducteur de ses œuvres. (p. 7 et suiv.)

la seconde partie de la trilogie, qui d'ailleurs est la moins exactement traduite. C'est ainsi qu'au chapitre IV, trois pages entières ont été supprimées, dans lesquelles était contenu le récit de la flagellation du valet voleur et de sa vengeance. D'assez longs passages ont été également omis dans la troisième partie (*Dans le Malstrom*) (1) où deux chapitres entiers du texte allemand ne se trouvent pas dans le texte polonais (2).

Diverses modifications ont eu cependant d'autres raisons que celle d'un travail trop hâtif. Quelques suppressions ont été faites par Przybyszewski ou son aide, sans doute pour éviter de blesser les sentiments religieux ou patriotiques de leurs compatriotes (3).

Une remarque s'impose aussi au sujet de la deuxième partie: elle semble provenir d'un traducteur différent. La première et la troisième sont plus proches de l'original et portent les caractéristiques des traductions que Przybyszewski fit lui-même de ses œuvres. On ne reconnaît pas ces caractéristiques dans la seconde partie. Les allongements sont moins fréquents, mais par contre les suppressions sont beaucoup plus nombreuses. Elle comporte d'ailleurs, ainsi que nous l'avons dit, des omissions de pages entières.

(1) Citons encore la page 97 du texte allemand de 1896, où il est question de Napoléon pendant une demi-page ; ce passage n'a pas été traduit non plus.

(2) Le chapitre IX (visite de Falk à Olga) et le ch. XI (une curieuse scène avec Isa).

(3) Suppression d'une histoire anticléricale (le prêtre et l'enterrement de la pauvre veuve) et d'une attaque contre la politique de Léon XIII. D'une façon générale il nous semble remarquer une tendance à être plus polonais dans le texte traduit que dans l'original. (Voir par exemple comment ont été adaptées les pages 96 et 97 du tome II d'*Homo Sapiens*).

Dès 1897 Przybyszewski avait eu l'intention de faire des suppressions nombreuses dans la traduction polonaise de la deuxième et de la troisième partie d'*Homo Sapiens*. Il n'avait pas envisagé tout d'abord d'entreprendre lui-même cette traduction (Voir sa lettre à Adolphe Nowaczyński du 7 mai 1897).

Le premier volume (*Ueber Bord - Na rozstaju*) était dédié, très cordialement, à Miriam-Przesmycki.

Dans l'ensemble, le lecteur polonais pouvait se faire une idée juste de l'œuvre allemande. Mais la forme était certainement plus négligée dans la traduction que dans l'original et méritait les sévères critiques dont elle fut l'objet ; elle gagnait cependant par la suppression d'un certain nombre d'expressions scientifiques et par la transposition en style direct des passages en style indirect dont Przybyszewski avait abusé dans l'original allemand.

CHAPITRE XXVIII

SUR LES CHEMINS DE L'ÂME — ANDROGYNE

L'activité de Przybyszewski ne se borna pas à ce travail pourtant considérable de traduction et d'adaptation. Tout en dirigeant sa revue et en lui donnant une empreinte personnelle, il y fit paraître plusieurs articles qu'il réédita presque aussitôt en un volume intitulé *Sur les Chemins de l'âme* (1).

Les plus importants de ces articles sont *Aphorismes et Préludes* (*Confiteor*) et *Chopin* (*En l'honneur du Maître*) (2).

Aphorismes et Préludes qui parut dans la *Życie* du 10 janvier 1899 sous le titre *Confiteor*, est un événement dans l'histoire des idées esthétiques en Pologne.

L'art, y est-il dit, n'est pas la « beauté », ni « une part de la connaissance ». Przybyszewski n'admet « aucune des innombrables petites formules » que les esthéticiens ont fournies de Platon à Tolstoï

« L'art est la reproduction de ce qui est éternel, indépendant de tout changement ou accident ». Il réfléchit la réalité

(1) Paru en première édition à Cracovie en 1900, réédité en 1902 avec des modifications dans l'illustration, mais sans changement dans le texte. C'est à cette première édition (plus sûre que celle de la *Życie*, étroitement surveillée par la censure) que se rapportent nos références.

(2) Nous n'étudierons pas le bref article sur Mombert qui n'apporte rien de nouveau à l'histoire des idées de Przybyszewski, ni l'*Apostrophe au Roi-Esprit*, invocation à Słowacki dans une langue un peu grandiloquente, et qui n'a guère d'autre intérêt que celui de nous montrer quel culte la *Jeune Pologne*, et Przybyszewski en particulier, vouaient à l'auteur de la *Genезis z Ducha*. Nous laisserons de côté l'article sur Munch (différent de celui qu'il publia en 1894, mais qui n'ajoute rien d'essentiel à ce que nous connaissons déjà de lui), ainsi que l'article sur Vigeland, traduction « à la Przybyszewski » de l'étude *Auf den Wegen der Seele* qu'il consacra au sculpteur norvégien. C'est ce titre que Przybyszewski reprit pour le donner à son nouveau recueil *Na drogach duszy*.

essentielle, c'est-à-dire la vie de l'âme dans toutes ses manifestations, bonnes ou mauvaises, laides ou belles.

L'art d'hier était au service « de concepts aussi changeants que les concepts moraux et sociaux ». L'artiste, tel que Przybyszewski le définit, ne reconnaît aucun principe moral, ni social, ni national. Pour lui toutes les manifestations de l'âme sont équivalentes ; indifférent à leur valeur morale, il les mesure seulement à leur intensité.

L'art est une révélation de tous les états de l'âme. Il « n'a pas de but, il est à lui-même son but, il est l'absolu, car il est un reflet de l'absolu de l'âme ».

« L'art est au-dessus de la vie, il pénètre dans l'essence des choses » ; il embrasse tout l'univers, ne connaît ni frontières, ni lois, unit l'âme de l'homme à celle de la nature universelle, et voit une manifestation de celle-ci dans l'âme de l'individu.

« L'art tendancieux, l'art didactique, l'art divertissement, l'art patriotique, l'art qui a un but moral ou social, cesse d'être de l'art et devient une « Biblia pauperum ». » (p. 15)

« L'art démocratique, l'art pour le peuple, est à un niveau plus bas encore. Au peuple il faut du pain et non de l'art ; quand il aura du pain il trouvera bien lui-même sa route... » (p. 16)

L'art comme Przybyszewski l'entend « devient la plus haute religion, et l'artiste en est le prêtre... »

« Il a été le premier prophète », il dévoilait l'avenir et expliquait le passé ; « il était mage et pénétrait les plus profonds mystères » ; il a puisé dans sa connaissance de toutes choses une force qui arrête dans leur course les étoiles du ciel ». Il est « ipse philosophus, daemon, Deus et omnia ».

L'artiste n'est pas un serviteur ni un chef ; il n'appartient ni à une nation, ni au monde ; il ne sert aucune idée, aucune société. Il est au-dessus de la vie, il est le maître des maîtres. Qu'il dépeigne le crime ou contemple la lumière divine, il reste également pur et saint. Il ne s'occupe que de l'intensité des manifestations de l'âme et non de leur valeur morale. Si un artiste veut enseigner et diriger les « pauvres en esprit », qu'il se fasse plutôt agitateur ou qu'il fonde ces gigantesques phalanstères dont rêvait Fourier.

L'artiste qui s'occupe des exigences de la société, ou la flatte,

ou désire des applaudissements « est encore dans le vestibule de « l'art », ne se sent pas encore le maître. Celui qui se plaint d'être souillé par le peuple a franchi le seuil sacré, mais se trompe : l'homme qui, ne reconnaissant aucune loi, se tient au-dessus du peuple, du monde, ne peut pas être souillé.

La nation est une petite part de l'éternité. Les racines de l'artiste s'y enfoncent pour y puiser le meilleur de sa force. L'artiste est donc plongé dans la nation, non pas dans sa politique, dans son activité extérieure et changeante, mais dans ce qu'elle a d'éternel et qui la distingue de tous les autres peuples : la race. L'artiste, selon Przybyszewski, n'est pas cosmopolite ; c'est au contraire en lui que se révèle le plus fortement le véritable esprit de son peuple ; « il est le mystique Roi-Esprit, la gloire et « la montée au ciel de la nation ». Il n'a pas une « mystique « brumeuse ». L'art nouveau est métaphysique, il crée de nouvelles synthèses, pénètre dans tous les mystères, mais il n'y a point là de mystique.

Résumant enfin ce qu'il y a de plus net dans sa doctrine, et jetant le gant à l'opinion, Przybyszewski répète encore une fois ; « Nous ne connaissons aucune loi, ni morale, ni sociale, nous « ne connaissons aucun égard ; toute manifestation de l'âme « est pour nous pure, sainte ; elle est abîme et mystère dès « qu'elle est puissante ».

L'article se terminait dans la *Życie* sur diverses considérations d'ordre pratique ou polémique sans intérêt général.

Cette bruyante proclamation n'expose pas toute l'esthétique de Przybyszewski. Il n'y est pas question du rôle du sexe, ni de la correspondance entre elles des sensations d'organes divers. La théorie de l'âme nue n'y est que rapidement exposée. Mais plusieurs idées fondamentales de l'auteur y sont concentrées et simplifiées en vue de l'attaque et présentées sous une forme affirmative, presque arrogante. Il n'y a aucun raisonnement, aucune dialectique, aucune démonstration. C'est un manifeste, une affiche, un coup de trompette. La forme elle-même, qui rappelle parfois celle du verset biblique, est faite pour donner plus de poids à la proclamation. On comprend que le *Confiteor* ait fait beaucoup de bruit en Pologne, et qu'il ait pu y être à la fois objet de scandale et d'enthousiasme.

Plusieurs des idées auxquelles Przybyszewski donnait de

cette manière un grand retentissement n'étaient pas de lui (1). Il ne prétendait pas d'ailleurs être absolument original, et il le déclarait au début de sa proclamation (2).

L'idée de l'opposition entre l'âme et le cerveau remonte aux pré-romantiques, qui défendent déjà le « sentiment » contre la raison avec une ardeur semblable à celle de Przybyszewski quand il prend parti pour l'âme contre le cerveau. Seulement, le premier Romantisme allemand (qui a touché Przybyszewski) voulait unir dans une synthèse supérieure le monde cérébral au monde des sentiments, au monde du subconscient. Przybyszewski, lui, aurait préféré supprimer tout simplement le cerveau ordonnateur et maître pour laisser libre la plus redoutable des puissances cachées dans les tréfonds de l'âme : le sexe, dont il ne parle guère dans le *Confiteor*, mais dont nous avons vu qu'il faisait (3) la source de toutes choses, une sorte de « volonté » schopenhauerienne. Les Romantiques n'étaient jamais allés si loin, malgré l'importance qu'ils donnaient à toutes les variétés de l'amour.

Quant à l'indépendance absolue de l'art vis-à-vis des lois sociales et morales, elle avait été revendiquée avec une particulière vigueur par l'école française de l'art pour l'art dont Gautier, Flaubert et Baudelaire étaient les plus énergiques représentants. Plaçant l'art et l'artiste au-dessus de toutes les contingences, Przybyszewski s'approchait de ces écrivains et aussi des premiers Romantiques allemands pour qui l'art devenait une véritable religion avec l'artiste comme grand prêtre. Pourtant il se détachait du romantisme d'Iéna et de Berlin en admettant plus ouvertement (comme Hoffmann l'avait fait) le laid et l'étrange. Il rappelait plutôt sur ce point la seconde génération romantique française et aussi (bien qu'il se soit fortement opposé à eux) les réalistes et les naturalistes que désigne sans aucun doute son expression « les artistes d'hier ».

Przybyszewski se défend de voir dans l'art « une part de « la connaissance » (à la manière de Schopenhauer), mais il semble donner à l'artiste un rôle éducateur et « informateur », quand il fait de lui un « philosophus ». Il attribue à l'artiste

(1) Voir à ce sujet la brochure d'Edouard Boyé : *U kolebki modernizmu* (1922).

(2) « Nous ne pensons pas non plus dire quelque chose de neuf »

(3) Dans la *Messe des Morts*.

une telle envergure, un tel pouvoir, un tel savoir surtout (1) qu'il devient le flambeau et le « maître » de l'humanité. Przybyszewski reprend ainsi une tradition ancienne, très vivante au XVIII^e siècle, et qui atteint sans doute son maximum d'intensité avec Schiller (aux yeux de qui l'art conditionne toute connaissance).

Mais pour le Romantisme allemand et l'école française de l'art pour l'art, l'artiste est bien autre chose qu'un pédagogue. Selon Frédéric Schlegel, Novalis, Schleiermacher, l'artiste plane au-dessus de l'univers et de ses lois ; il est (suivant une interprétation assez libre de la philosophie fichtéenne) comme un dieu créateur d'univers, puisque son génie projette l'ordre et l'harmonie dans le chaos du monde extérieur. L'école française de l'art pour l'art n'attribue pas à l'artiste des pouvoirs aussi étendus ; mais il est pour elle comme le prêtre d'une religion supérieure à toutes les autres. On a même parlé du mysticisme esthétique de Flaubert et de Gautier. Il nous semble que dans sa définition de l'artiste (*philosophus, deus, daemon et omnia*) Przybyszewski a uni les deux conceptions, mais qu'il a pris surtout aux Français l'idée de l'indépendance absolue de l'artiste, et aux Allemands celle de l'artiste « mage ».

Cependant le *Confiteor* ne s'inspire pas seulement du Romantisme allemand et de l'école française de l'art pour l'art. La civilisation polonaise avait été trop persécutée pour devenir cosmopolite. Przybyszewski dégage bien l'art de la politique de son pays, mais, cette concession faite à l'eupéanisme, il intègre l'art et l'artiste dans de solides cadres nationaux, dans la « race ». Peut-être pourrait-on voir en cela une réminiscence des théories de Herder. Il nous semble plutôt y trouver l'influence du milieu cracovien où Przybyszewski venait de se plonger et où l'atmosphère était si vigoureusement polonaise.

On peut conclure de ce qui précède que le *Confiteor* n'offrait guère d'éléments vraiment nouveaux. Les idées présentées n'étaient d'ailleurs pas plus neuves en Pologne qu'en Europe. Les

(1) En effet, l'artiste, exprimant toute l'âme, nous fait connaître par là les multiples expériences de l'âme au cours de ses longues migrations ; il nous initie donc à une métaphysique, à une cosmogonie qui serait une science dans le sens le plus élevé du mot puisqu'elle serait la connaissance de l'énigme de l'univers.

théories de l'art pour l'art avaient déjà été défendues et pratiquées par Miriam-Przesmycki (1). Górski les avait exposées aussi dans ses articles sur la *Młoda Polska*. On a même relevé (2) une influence précise de ces articles sur le *Confiteor* : le développement de la pensée qui traite successivement de l'art, de l'artiste, du peuple, est le même chez Przybyszewski que chez Górski ; la première partie, qui défend l'indépendance de l'art et lutte contre l'utilitarisme en matière esthétique, reprend, mais plus rapidement, la pensée de ce dernier ; la conception de l'artiste dont les racines se mêlent à celles de la race est un peu le « fond « de la mer » de Górski ; enfin Przybyszewski et Górski mettent l'art sur le même piédestal.

La seule originalité de Przybyszewski serait l'intransigeance avec laquelle il expose ces théories, et peut-être aussi sa conception métaphysique de la race.

Cependant Przybyszewski concentrait fortement ces idées, il les faisait siennes en les stylisant, en les revêtant d'une forme violente, biblique, « expressionniste », hiératique parfois, en les répétant même, en les présentant de diverses manières (3), de façon que le lecteur pût facilement les saisir, enfin en adaptant aux vieilles doctrines de l'art pour l'art sa théorie de l'âme nue qu'il résumait rapidement.

Il donnait ainsi à des idées qui lui appartenaient peu une très grande force de pénétration. Le *Confiteor* brisa comme d'un coup de poing les vitres qui séparaient la littérature polonaise du monde extérieur et menaçaient de l'étouffer. Le scandale que provoqua l'article en heurtant de front la vieille esthétique utilitaire assura son succès auprès des jeunes, dont quelques-uns allèrent jusqu'à l'égaliser à l'*Improwizacja* de Mickiewicz.

On aurait tort de voir dans le *Confiteor* un reflet des opinions courantes chez les littérateurs polonais de cette époque. Le public a souvent réuni en pensée sous cette voyante bannière des écrivains qui se tenaient bien loin de la *Życie* et n'admet-

(1) Moins bruyamment à vrai dire et notamment dans le *Świat* et dans son introduction à l'anthologie des œuvres de Maeterlinck (1894).

(2) Marjan Szykowski, dans sa *Literatura współczesna* (1930) p 182. Nous avons fait nôtres plusieurs de ses observations.

(3) Ce qui nuisait d'ailleurs beaucoup à l'architecture de son article, dont on peut dire qu'il est assez mal composé.

taient pas cette esthétique. Przybyszewski constate dans ses *Mémoires* (1) qu'il était absolument isolé à cette époque ; et, si bizarre que cela puisse paraître à première vue, il a raison : sa « suite », comme nous l'avons dit, était faite de jeunes artistes, de littérateurs en herbe qui ne parlaient guère de littérature avec lui et s'inquiétaient peu des idées esthétiques qu'il pouvait défendre. Przybyszewski a d'ailleurs regretté plus tard cette bruyante proclamation qui éloigna beaucoup de lui le grand public. « Le « *Confiteor*, dit-il, provoqua un grave malentendu entre la société « et moi : à cette époque on m'identifiait encore continuellement « avec la *Życie*, bien que je fisse tout mon possible pour passer « au dernier plan.

« Dans tout ce manifeste-programme dont aujourd'hui en-
« cône je ne pourrais rétracter un seul mot, je regrette unique-
« ment d'avoir, avec une morgue juvénile et par bravade, jeté
« au visage de la société ce sobriquet dédaigneux et outrageant :
« *mydlarze* ! (savonniers, boutiquiers) qui fit un tel vacarme... »
(*Mémoires* II, p. 118).

Przybyszewski comprenait enfin qu'au lieu de s'en prendre alors au public mal informé et mal guidé par la critique, il aurait dû s'attaquer à celle-ci.

Le *Confiteor* fut peut-être l'œuvre de Przybyszewski qui le « compromit » le plus. Mais il ouvrit la voie à la brillante revue qui allait naître : la *Chimère* de Miriam, le maître qui avait montré le chemin à Przybyszewski et dont celui-ci continuait la tâche. Dans l'histoire des lettres polonaises, le *Confiteor* aura une place d'honneur à côté du mordant pamphlet que lança Mickiewicz contre les criticaillieurs du romantisme.

L'article *L'Art Nouveau*, paru dans le numéro du quinze mars 1899 (2) mérite aussi une étude attentive, car plusieurs des idées chères à Przybyszewski y sont utilement précisées :

« La base fondamentale de tout ce qu'on appelle art
« nouveau ...est une façon de concevoir l'âme sous l'aspect
« d'une puissance personnelle, qui va d'une éternité à l'autre,
« est forcée par une puissance inconnue à descendre sur la terre.

(1) *Mémoires* I, p. 69.

(2) Et réédité avec *Confiteor* sous la rubrique *Aphorismes et Préludes* dans le recueil *Sur les Chemins de l'âme*.

« retourne au sein de l'éternité et de nouveau s'incarne plus
« riche, plus forte, plus consciente que la première fois, et ainsi
« de suite, sans trêve, jusqu'à ce qu'enfin elle parvienne à la
« conscience de tout son pouvoir, pénètre les mystères les plus
« cachés... devienne génie, c'est-à-dire se dévoile dans son
« absolu, dans toute la magnificence de sa nudité ».

Sous le moi conscient, sous les associations logiques nécessaires à la vie courante se cache « la conscience gigantesque, « transcendante de tous les états qu'a vécus l'âme jusqu'à présent, de tous les mondes au sein desquels elle a rêvé pendant de « longs siècles, de la vie dans sa totalité, de toutes les puissances et de tous les mystères de la nature ».

L'âme humaine est donc « conscience absolue » à travers toutes ses incarnations ; mais une part infime seulement s'en manifeste dans le cerveau ou (rarement) dans les songes, dans les visions etc... Parfois un éclair sanglant et rapide nous éblouit pendant un millième de seconde et nous épouvante, car la conscience de ces choses ruine le cerveau. Mais le plus souvent nous glissons « sur une mince couche de glace, sous laquelle « repose le mystique *mare tenebrarum* » et nous ne prêtons pas attention à ces allusions, à ces pressentiments.

Il y a pourtant des êtres humains, très peu nombreux, dont l'âme vient continuellement se réincarner sur terre, et dont les yeux voient ce que leur âme a vécu dans ces vies antérieures. Ce sont les génies, les créateurs.

Voici maintenant ce qui différencie l'art d'hier de celui vers lequel Przybyszewski tend avec les siens :

Pour l'artiste d'hier, l'homme était un être fini ; au-delà du moi conscient il ne voyait aucun mystère. Pour Przybyszewski, l'homme est un être qui manifeste en tout ce qu'il fait une minuscule partie seulement de la conscience infinie, absolue, « et dont le moi conscient n'est qu'une écume rejetée par l'océan « sur le rivage ».

L'artiste d'autrefois voulait surtout que les pensées fussent logiquement reliées entre elles. « Il opérait avec des faits extérieurs qu'il considérait comme quelque chose d'absolu, ayant « cette idée fausse qu' « extérieur » et « intérieur » coïncident « parfaitement ».

L'art nouveau se détourne complètement de cet « extérieur »

comme d'une chose accidentelle et changeante. L'artiste auparavant reproduisait les « choses » ; l'artiste « nouveau » reproduit les sentiments que ces choses éveillent en lui. De là vient la transparence, la clarté des œuvres d'autrefois et au contraire la soi-disant absence de logique, la « pathologie » des œuvres d'aujourd'hui.

L'opposition entre les deux manières consiste en ceci que les « anciens » analysaient, décomposaient les impressions (chez eux le son s'unissait seulement au son, la couleur à la couleur), alors que la poésie nouvelle (et c'est là son trait caractéristique) reproduit les impressions non plus selon l'organe qui les reçoit, mais selon leurs affinités profondes. Pour éclairer son raisonnement, Przybyszewski a recours à un poème de Vincent de Korab où se manifeste l'affinité des ombres et des fleurs au crépuscule. (1)

Pour plus de clarté encore, il s'efforce de résumer en deux paragraphes ce qu'il vient d'expliquer :

« L'âme est l'absolu, et le Moi conscient n'en est qu'une « infime manifestation.

« La conscience absolue... c'est le génie absolu.

« Toute la nostalgie humaine, les élans vers « l'idéal », « la soif de se perfectionner, tout cela était justement le désir « de prendre conscience de domaines toujours plus lointains de « l'âme absolue ».

Fermant les yeux sur la réalité courante et descendant en eux-mêmes, le mahatma indou, le prophète biblique, le mage égyptien, le « sorcier » (czarownik) du Moyen-Age et « notre Słowacki » ont atteint une « puissance surhumaine », ont pris conscience de l'absolu, se sont délivrés des illusions de Maya.

L'homme normal, au contraire, a divisé ce qui était un et continu ; il a fragmenté le temps, et, prenant à la continuité du temps tel ou tel fragment, il l'a nommé cause et effet, et avec ces deux données fictives il a tué en lui la conscience de l'absolue continuité de l'être, et il a créé la volonté, la responsabilité. Sur cette déduction fictive, il a élevé tout l'édifice de ses principes moraux et sociaux. Il a aussi morcelé toutes choses

(1) Przybyszewski a supprimé cette comparaison dans sa réédition de l'article.

dans l'espace pour que son faible cerveau pût les percevoir (il y a dans tout ceci des réminiscences bergsoniennes) : « quand il entendait un son, il ne sentait pas en même temps ses parfums, ne voyait point ses formes ».

La fidèle copie de cette réalité fictive, on l'a appelée réalisme. Tout l'art d'autrefois sauf de rares exceptions dues au génie, a été un art réaliste, une erreur de l'âme qui ne peut se révéler que dans l'art véritable.

« L'âme est une et indivisible ; son infime partie consciente a besoin de ces quelques pauvres sens, mais au-delà des sens il y a un organe indivisible dans lequel se pénètrent des millions de sens ». En cet organe « le son est en même temps couleur et parfum, et tout ce pour quoi il n'y a point d'expression dans le langage » ; toutes les associations de pensées créées à l'aide des sens perdent leur valeur, et d'autres associations se créent, les seules véritables, indissolublement établies sur une intensité égale des sensations perçues.

Les jeunes artistes veulent pénétrer dans ces profondeurs. Grâce à ces nouvelles associations, ils veulent ouvrir d'autres horizons, dévoiler des mystères que les mots n'ont pas encore exprimés. La méthode consistera « pour l'instant à reproduire les sentiments, pensées, impressions, rêves, visions tels qu'ils se manifestent dans l'âme, sans liens logiques, avec toutes leurs associations et tous leurs sursauts imprévus.

« Nous ne détruisons donc pas : nous bâtissons, élargissons... Pourquoi donc nous jetez-vous de la boue et nous barrez-vous le chemin ? (1)

« Vous avez suivi une large route battue et droite... car de quoi aviez-vous besoin dans vos observations : de bons yeux, de notes... c'est pourquoi les talents pullulent dans votre art. C'est un reproche misérable de nous dire que nous en avons si peu. Car notre chemin est un chemin étroit entre des abîmes. Personne de nous n'a dit de lui-même qu'il avait créé quelque chose d'achevé. Vous seuls avez vos génies approuvés de tous. Notre désir, notre nostalgie est d'être seulement

(1) Ces deux dernières lignes ont été supprimés dans la réédition

« le Jean-Baptiste de celui qui viendra, ...du génie dans lequel
« l'absolu prendra conscience de lui-même ». (1)

On le voit, la doctrine de Przybyszewski n'a pas évolué. Mais il y a ici quelques explications complémentaires qui donnent à sa théorie de l'âme une précision plus grande encore. L'article était écrit pour un périodique de combat, et les idées en devaient être exposées avec le maximum de clarté. Il fallait que tous les éléments en fussent aisément saisissables, et Przybyszewski y est arrivé. Une chose y est même neuve dans son esthétique métaphysique : il explique les incommensurables richesses de l'âme par les vies antérieures qu'elle a connues au cours d'incarnations diverses. Il éclaire ainsi une idée qui lui a toujours été chère : celle de l'importance capitale du subconscient. Cette explication lui venait des traditions occultistes et tout particulièrement de Słowacki.

Habile et nouvelle est aussi l'ambition bien modeste qui s'exprime à la fin de l'article : être le Saint Jean-Baptiste du génie qui vient. Sur tout le reste, rien n'apparaît que nous ne connaissions déjà chez lui, sauf la réminiscence des idées bergsoniennes sur la continuité du temps et de l'espace. Somme toute, bon article, clair et précis, bonne initiation aux éléments fondamentaux de l'idéologie que Przybyszewski a défendue pendant toute son existence. Une sérieuse objection peut cependant être faite : Przybyszewski prétend que l'artiste d'autrefois voyait dans l'homme un être limité, sans mystères au-delà du moi conscient. Comme si Goethe, par exemple (pour ne citer que lui) ne prouvait pas le contraire !

Le troisième grand article (*En l'honneur du maître*) est consacré à Chopin. Il parut dans le numéro du 1^{er} novembre 1899. (2)

Le début rappelle un peu les pages que Przybyszewski, vingt-cinq ans plus tard, mit en tête du premier volume de ses *Mémoires* : l'âme rêve avant de se réincarner dans un corps humain et de revivre en ce pays polonais dont Przybyszewski a souvent

(1) Supprimé dans la réédition.

(2) Réédité dans *Na Drogach Duszy* sous un autre titre : *Chopin*.

chanté la mélancolie et qu'il a souvent peint sous des couleurs trop sombres ; il en fait la source d'une nostalgie sans but, d'une infinie tristesse, et le berceau d'un peuple fataliste, à la fois humble et fier, insouciant et mystique. Pour lui Chopin est l'expression de ce peuple et de cette terre. Comme dans ses premiers essais sur Chopin, Nietzsche et Hansson, Przybyszewski explique ingénieusement l'étroit rapport qui existe entre Chopin et sa terre natale par une sorte de « mimétisme psychique », grâce auquel l'âme s'adapte inconsciemment à son milieu. La terre polonaise « a donc modelé l'âme de Chopin, elle lui a donné « la forme dans laquelle toutes les autres impressions durent « plus tard se fondre » ; c'est en cela que réside son caractère distinctif, ce qu'il y a de « métamusical » dans sa musique.

Przybyszewski passe alors à la description de cette expression, de cette « idée nouvelle » :

« Quand l'homme primitif a créé le premier mot, il n'a « pas imité les voix de la nature et n'a pas donné le premier « nom venu à un objet quelconque... Quelque chose fit dans « son âme une formidable impression », l'émotion lui arracha inopinément de la poitrine un « cri prolongé d'étonnement ou « d'effroi ou de désir ».

« L'homme primitif n'exprimait pas ces sentiments par la « parole : il les chantait longuement... ». Cette façon de les extérioriser directement par le moyen d'un son est ce que Przybyszewski appelle la « métaparole » (« metasłowo »), le « métason » (« metadźwięk »).

A mesure que les impressions se sont multipliées et répétées, elles se sont affaiblies ; leur expression s'est réduite, condensée et a perdu son caractère primitif ; la « métaparole » a disparu ; il n'est plus resté qu'un symbole, un « simple signe mathématique » ; le mot courant dont nous nous servons a été ainsi dépouillé de sa substance ; il s'est alors produit une fissure, qui alla s'élargissant, entre le mot et le son, le chant et la musique, indissolublement liés chez l'homme primitif. L'homme comprit qu'il y avait des sentiments tellement forts ou tellement insaisissables que sa voix ne suffisait plus à les exprimer : il créa l'instrument de musique. « La première musique fut créatrice, elle « était d'une extraordinaire intensité ». Le musicien prêtait une oreille extrêmement attentive à ce qui se passait en lui-même. Sa

tâche était épuisante, mais divinatoire, comme était divinatoire le mot primitif : cette musique était « métamusique ». Mais, comme la parole, elle perdit peu à peu son substrat, et devint symbole, « bien plus tard cependant que le mot ».

L'artiste véritable dépouille la parole ou la musique de tout ce qui les a affaiblies ; il leur rend la force immédiate d'expression qu'elles possédaient primitivement. La Pologne possède deux de ces vrais artistes : Mickiewicz et Chopin.

Mickiewicz est le premier poète polonais qui ait retrouvé cette propriété primitive de la parole, qui ait su immédiatement suggérer ce qu'il voulait dire et qui, grâce à sa force géniale d'intuition, eut l'art de grouper les mots de façon qu'ils devinsent musique. Il atteignit ce but au prix d'un douloureux effort. La tâche de Chopin fut beaucoup plus aisée : la musique était moins adaptée à la société, et elle s'approche davantage de l'absolu. Elle est « l'intelligence et l'âme du mot ». Grâce à des nerfs admirablement subtils et délicats, Chopin sut percevoir ce qui ne passait pas le seuil de la conscience et l'exprimer en sons, il transposa dans leur valeur musicale correspondante les sensations les plus imperceptibles de l'âme.

L'âme de Chopin était un « point de rassemblement », où s'unissaient tous les sens, « si bien que les impressions lumineuses, celles du toucher, de l'odorat, du goût » s'y transposaient en son.

En tout homme certes chaque impression possède une correspondance sonore : c'est par l'intermédiaire des sons, « essence « spécifique de tout sentiment », que nous percevons le plus fortement, le plus profondément le monde. Mais notre échelle de sons et de résonances est très limitée. Ces limites n'existaient pas dans Chopin. « Il prenait conscience dans les sons de tout « ce qui fond et se perd en notre âme... et pour quoi il n'y a « pas de mots.

« Contrairement à Wagner qui peignait dans sa musique « les caractères de ses héros, reproduisait sciemment leurs états « d'âme... adaptait la musique à ce qui se passait sur la scène, « Chopin représente son absolue subjectivité », il reproduit seulement l'essentiel de ses propres états d'âme qu'il expose dans toute leur nudité et toute leur ampleur, « car il avait en lui le monde « entier, toute sa douleur et sa souffrance ». Son art est donc

« métamusical », absolu ; il est l'expression unique de ses sentiments, ou plutôt ceux-ci étaient « son » a priori, contrairement à ce qui se passe chez Liszt, Rubinstein, Brahms, par exemple, dont la musique, malgré ses qualités, n'est au fond qu'une représentation générale et grossière d'états d'âme.

Revenant, dans la deuxième partie de son article, à des conceptions qu'il a déjà exposés à peu près dans les mêmes termes en son premier essai sur Chopin, Przybyszewski voit dans cette âme façonnée par la terre polonaise un élément essentiel : la *tesknota*, langueur, ennui, *Sehnsucht*, nostalgie : dans l'âme de Chopin, tout est devenu *tesknota*, une *tesknota* malade « à la « peau transparente » qui laisse voir le fin réseau des veines : elle « a la grâce incomparable des races aristocratiques qui se « meurent ».

Mais cette langueur est en même temps furieuse passion, agonie, fuite de soi, désir de dissolution ; elle peut être aussi un demi-sommeil, une demi-conscience.

Les germes de la maladie dont souffrait depuis l'enfance son frère organisme se sont transformés dans sa musique en une lassitude infinie, coupée d'éternels changements d'humeur. Souvent, dans ses mazurkas surtout (et cela lui fournit alors un finale) il éprouve une sensation de délivrance : il semble pousser un profond soupir, comme si son âme se dépouillait d'une délicate membrane.

A tout moment paraît aussi en son œuvre le souvenir puissant des églises de la campagne polonaise et de leurs offices du soir. De même que l'irrésistible voix de l'orgue éclate soudain dans le silence vespéral, ainsi (dans le sostenuto du *Scherzo* en si mineur par exemple) un « accord sauvage, impétueux jaillit « tout à coup de l'infiniment douloureuse monotonie de mélancolie, de souffrance, de prière ». Cet accord « n'est plus de « la musique ; c'est le cri nu, direct de l'âme » qui se débat dans l'épouvante ; c'est quelque chose qui est au-dessus de la musique.

Et quand il eut conscience que sa fin approchait, Chopin atteignit à des proportions gigantesques, inouïes, comme dans la *Polonaise* en fa dièse mineur, la *Sonate* en si bémol mineur et la *Barcarolle*. « Il fut celui qui est assis au Golgotha aux pieds de « l'humanité tout entière étendue sur la croix... Il fut celui qui,

« d'un poing furieux, frappe aux portes du ciel, maudit le destin
 « de l'avoir fait vivre... Il fut celui qui, une étoile errante au
 « front et une torche sanglante à la main, entraîne la foule
 « effrayée et craintive » et la mène en des souterrains où se
 cachent des trésors inconnus mais pressentis. Dans son enthousiasme délirant, Przybyszewski fait de Chopin un véritable Dieu dont l'univers est rempli. Il désespère enfin de pouvoir donner une idée de sa puissance. Pour la concevoir, il faut se souvenir que sa musique est comme un cœur nu qui bat tout pantelant, arraché à la poitrine qui le contenait, il faut ressentir sa musique au-delà de la musique, la ressentir « métamusicalement ». Les virtuoses ambulants que Liszt, « le génial histrion de la musique », a enfantés par milliers, ont tué en nous le sens de l'âme de Chopin. Ils peuvent tout au plus nous donner une idée du travail artistique, de sa forme extérieure, mais ne soulèvent pas le « voile « du grand mystère ».

Nous avons vu de puissants génies dont les œuvres sont « métamusicales » : Beethoven, Schumann, Chopin. Puisse-t-il se trouver des artistes qui marchent sur leurs traces ! Le seul but de cette esquisse était de montrer que derrière la musique de Chopin gît toute la splendeur de la terre polonaise et « la mer « immense de l'âme humaine » car, « dans notre musique, seul « Chopin a eu le droit de dire avec l'immortel poète (1) :

« Je suis Million ! »

Cet article est, comme tous les essais critiques publiés par Przybyszewski, une étude très générale de Chopin, établie (selon la tradition courante en Europe Centrale depuis l'époque romantique) sur des bases métaphysico-historiques. Nous connaissons cette méthode, qui a de la grandeur et à laquelle Przybyszewski est toujours resté fidèle : elle présente un auteur avec de grands traits stylisés, monumentaux, sans nuances ; cette critique ignore les écrivains secondaires, ne s'attache qu'aux cimes éternelles, aux artistes à qui une élite reconnaît une valeur définitive. De ses premiers essais à celui-ci, Przybyszewski n'a pas bougé d'un pas : il applique la même méthode, dithyrambique parfois, comme à la fin de cette étude, exclusive souvent (quand il condamne

(1) Mickiewicz. Il y a dans les dernières pages de cette étude plusieurs réminiscences des *Dziady*.

Wagner et Brahms), souvent juste cependant dans sa sévérité : nous lui abandonnons Liszt et Rubinstein qui, surtout le premier, ont eu trop de succès auprès du grand public pour qu'on puisse les considérer comme de véritables artistes.

Les souvenirs personnels de Przybyszewski tiennent dans l'article une place très apparente et d'autant plus justifiée que le pays natal de Chopin rappelle celui de Przybyszewski.

La suite logique n'est pas toujours évidente dans la seconde partie, et cela s'explique : Przybyszewski, tout rempli de son sujet, débordant d'un amour passionné pour Chopin, délaisse la froide analyse et les constructions abstraites pour s'abandonner à son lyrisme. Ne le regrettons pas : il y a dans les dernières pages une émotion, une chaleur, qui n'en est pas le moindre charme, bien que l'élévation de Chopin au rang d'un dieu portant le soleil dans sa poitrine paraisse outrée, quelle que soit l'admiration qu'on ressente pour l'illustre musicien. L'impressionnable auteur dépasse ici comme partout la mesure, et son impulsivité fait tort à une émotion qui n'est pas feinte.

Bien que cet article répète parfois dans sa seconde partie ce qu'on lisait dans le premier essai de Przybyszewski sur Chopin, il méritait une étude particulière : Przybyszewski en effet y développe sa théorie du « *metaskowo* », de la « *metap parole* » et de la « *metamusique* », à laquelle il fait allusion dans d'autres passages de son œuvre, mais qu'il expose ici avec le maximum de clarté. Cette idée de la supériorité sur la langue actuelle des premiers sons sortis de la gorge des hommes primitifs rappelle un peu celles de Hamann, le « *mage du Nord* », dont les théories géniales, quoique nébuleusement exprimées, ont influencé indirectement bien des penseurs. Cette conception du « *metaskowo* » fait pressentir en tous cas certaines idées expressionnistes sur la supériorité de tout ce qui est primitif et violent.

Le lecteur qui connaît l'estime médiocre de Przybyszewski pour *Messire Thadée* n'est pas peu étonné de retrouver le nom de Mickiewicz à une place si honorable. Peut-être était-ce dû à l'influence d'Arthur Górski (qui édifiait toute une mystique sur l'auteur de *L'Improvisation*), ou à la passion violente et tendue de certains passages des *Dziady*, pour laquelle Przybyszewski devait avoir une naturelle préférence : peut-être aussi cela provenait-il simplement du fait qu'on élevait à Varsovie un monu-

ment à Mickiewicz et que son nom était sur toutes les lèvres et dans tous les périodiques. Mickiewicz ne sera pas longtemps l'objet de l'admiration de Przybyszewski, qui portera désormais tout son enthousiasme sur Kasproicz, né comme lui dans la plaine kujaviennne et en qui il se plaisait à trouver une âme agitée par les mêmes émotions que la sienne.

D'après les *Mémoires* (I, p. 283) Przybyszewski se serait efforcé d'exprimer dans le poème en prose *Androgyne* (1) les émotions qu'il avait ressenties pendant les deux journées passées à Tolède. Par contre, dans un fragment inédit (2), Przybyszewski prétend n'avoir écrit à la dernière page de certaines éditions : « Tolède-Cracovie 1898 » que pour cacher aux critiques qu'il s'était inspiré de Michelet ou de Gautier. Comme ce fragment était destiné à sa seconde femme Jadwiga, terriblement jalouse de tout ce qui pouvait rappeler Dagny et les années où Przybyszewski avait vécu avec elle, sa sincérité nous semble douteuse et nous nous en tiendrons plutôt à ce qu'il dit dans ses *Mémoires*.

Nous pouvons admettre que ce poème, surtout pour la dernière partie qui porte dans l'édition polonaise le titre *Miasto śmierci* (Ville de la Mort), fut conçu à Tolède, que Przybyszewski commença peut-être là-même à rédiger son œuvre, et qu'il la termina à Cracovie. D'après une lettre de Ludwik Janikowski à Dagny (3) les pages publiées dans la *Życie* sous le titre d'*Androgyne* (« *Miasto śmierci* » dans l'édition de 1902) et où il est question de Tolède, auraient été écrites en partie « depuis longtemps » (donc en Espagne, probablement, au début de 1898) : le début de l'œuvre (intitulée *W godzinie cudu* dans la *Życie*) n'aurait été composé que vers mai 1899, à Cracovie par conséquent. Przybyszewski acheva le poème au plus tard au commencement du mois d'août 1899 (*Corresp.* I, p. 227), sous l'im-

(1) Nous donnons à cette œuvre le nom qu'elle porte dans l'édition allemande. Le titre polonais *W godzinie cudu* (A l'heure du prodige) fut imposé par la censure russe (lettre à Lorentowicz, Varsovie. Biblioteka Narodowa).

(2) En possession de Boy-Zeleński.

(3) Publiée par Boy (*Ludzie Żywi*, p. 33).

pression de sa passion naissante pour Jadwiga, femme de Kasprowicz, dont il venait de faire la connaissance à Lwów (1).

Le sujet d'*Androgyne* est le plus mince de tous ceux qu'a traités Przybyszewski : un artiste reçoit un bouquet de fleurs rares que lui a fait remettre une admiratrice. Cela lui donne le désir fiévreux de trouver la mystérieuse inconnue. Les rêves les plus fantastiques la lui représentent. Il la rencontre par hasard dans la rue. Enfin elle vient chez lui, se donne à lui dans une nuit d'ivresse et le quitte pour toujours, le laissant en proie au vain et douloureux désir de la retrouver.

Dans ce poème du désir, de la *Teŝknota* délirante qu'éprouve un homme (un artiste naturellement) pour une femme qu'il connaît si peu et dans laquelle son instinct androgyne voit un élément nécessaire de son être propre, Przybyszewski a poussé à l'extrême la théorie tant de fois exposée ou mise en pratique dans ses œuvres : un fait minime peut avoir dans l'âme un extraordinaire retentissement et être la cause d'événements d'une portée incalculable. Un simple bouquet est le point de départ d'une passion violente pour une inconnue.

Przybyszewski a poussé aussi loin un autre procédé, fréquent chez lui, mais nulle part (2) autant que dans ce poème : le lec-

(1) Deux fragments furent publiés dans la *Zycie* sous le titre *Androgyne* (20 janvier 1899 et 1^{er} février 1899). La publication ne fut pas achevée par la revue « pour des raisons exclusivement artistiques » (N° du 15 février 1899). Un peu plus tard d'autres fragments parurent sous le titre *W Godzinie Cudu* dans les numéros du 15 mai 1899, du 1^{er} juin 1899 et du 5 juillet 1899. La dernière partie du poème parut sous le titre *Fragment* dans le n° du 22 septembre 1899. Une note annonçait la prochaine publication de l'œuvre complète. Nous prenons comme base de notre étude une édition de 1902 (chez Jan Fiszer, Varsovie). C'est probablement pour cette édition-là que Fiszer donna 300 couronnes à Przybyszewski. Lui-même en gagna 6.000 ! (d'après Antoni Miller, *Kurjer Wileński*, 5 juillet 1935).

Puisque Przybyszewski se considérait désormais comme écrivain uniquement polonais et que, dès son séjour chez Lutosławski à Playa de la Mera, il manifestait formellement l'intention de ne plus écrire que dans sa langue maternelle, nous ne nous occuperons pas du texte allemand, qui n'a été écrit qu'après coup, en 1906. (Voir *Corr.* I, n° 416 note 1).

Au sujet de l'influence de Jadwiga sur les dernières pages d'*Androgyne*, voir *Correspondance* I pp. 226, 243, 244, 245.

(2) Sauf peut-être dans la *Messe des Morts*.

teur va de rêves visionnaires en rêves visionnaires et a encore plus de difficulté qu'ailleurs à distinguer ces songes de la réalité ; celle-ci prend même par instant les couleurs et la fantaisie d'une vision.

Mais à part cette application plus stricte, plus absolue de certains principes, due sans doute à ce que Przybyszewski, encouragé par son succès extraordinaire à Cracovie, était devenu plus sûr de lui et trouvait bon de pousser plus avant son esthétique, nous ne voyons pas en quoi *Androgyne* se distinguerait des poèmes précédents, marquerait une évolution ou un progrès dans la manière et les idées de son auteur. Ici, comme dans *Vigiles* et *La Mer*, nous avons affaire à une œuvre nettement lyrique, strictement égocentrique, sans contingences extérieures, reflet d'un monde intérieur violemment passionné et qui ne tient compte de l'univers que pour dépeindre certains paysages spécifiquement polonais, kujaviens.

Malgré la tension nerveuse, la passion délirante du héros, nous ne trouvons guère ici les violences de forme qui étaient en si grand nombre dans la *Messe des Morts*. Cependant certaines images ont conservé des traces caractéristiques de l'extrême nervosité qui se cache sous une langue assagie :

« ...elle disparaissait dans le lointain, s'éteignait. Encore
« un sourire comme un pâle éclair dont la lueur délicate se
« dissout aux limites du ciel... » (p. 80)

Comme ce sourire qui voudrait être doux devient convulsif et nerveux grâce à cette image de l'éclair lointain dont la lueur est douce mais saccadée ! La délicatesse de cette lumière, l'harmonie de la langue ne voilent pas ce qu'il y a de contracté dans ce sourire qui ne peut se prolonger.

L'inconnue, dont les fleurs apportées par un domestique trahissent d'abord seules l'existence, reste irréaliste et lointaine, même quand elle vient de se donner à l'artiste ; elle est faite de tout le charme imprécis que lui a prêté celui qui la cherche et qui se cherche lui-même en la cherchant.

L'épilogue du poème (*Ville de la Mort*) renferme, contrairement aux habitudes de Przybyszewski, une description assez détaillée et précise de Tolède ; elle déforme cependant un peu son objet et insiste sur les traits qui séduisaient particulièrement Przybyszewski. Le Tage qui entoure presque entièrement la ville

de son eau tumultueuse a frappé le poète aussi fortement que le bouillonnant Glommen si souvent contemplé par lui à Kongsvinger. Mais la vive et mobile imagination de Przybyszewski grossit les choses ; c'est ainsi qu'il voit dans le Tage des « caractes » qu'on aurait bien de la peine à y trouver.

Tout le poème d'ailleurs est, dans son inextricable tissu de rêves, plein de descriptions aux couleurs passionnées, où sang et flammes reviennent trop fréquemment. Isolément, chacune de ces descriptions est souvent belle et prenante. Mais l'œil est ébloui et lassé par leur profusion, et l'effet que Przybyszewski voulait obtenir n'est pas atteint. Il ne reste plus qu'un foisonnement d'images qui n'évoquent plus rien dans l'esprit, incapable de les embrasser. Bien que l'imagination de l'auteur soit continuellement en action, celle du lecteur n'est pas touchée. Sauf en des passages assez rares où apparaissent la mer et le pays kujavien, les yeux de l'esprit ne saisissent rien de plus que s'ils voyaient se dérouler régulièrement devant eux les flots d'une riche étoffe chatoyante. Il ne sort pas de toute cette suite de tableaux aux couleurs trop éclatantes une grande image qui s'impose et range toutes les autres sous sa domination. Nous sommes en présence d'un lyrisme mélodieux mais parfois monotone.

Cette « élégie de la Tęsknota » comme l'appelait Feldman dans son histoire de la littérature polonaise (p. 246) est peut-être dans l'œuvre de Przybyszewski l'expression la plus forte de cette attirance mutuelle profonde des deux sexes, dans laquelle il ne voit pas un fait passager, transitoire, conservateur de l'espèce, mais surtout l'infinie nostalgie d'un être humain qui, par la séparation et l'opposition des sexes, est comme un vase brisé dont rien ne peut rassembler les morceaux. Pour Przybyszewski l'homme et la femme constituent un être unique que l'amour rapproche un instant mais qu'il ne peut définitivement unir. L'être humain complet est l'*Androgyne*, celui qui, dans le rêve de certaines époques, réunit les deux sexes en une harmonie parfaite et définitive ; désormais ceux-ci ne s'attirent plus ni ne se repoussent, mais vivent dans l'union et l'équilibre. Przybyszewski a désiré follement cette synthèse irréalisable ; l'amour devient ainsi la source de tragiques et vaines attirances, d'une « tęsknota » que rien ne peut calmer, pas même la satisfaction momentanée de l'instinct, car cette satisfaction fait sentir plus fortement encore à l'être conscient

l'éternelle vanité de tout amour, l'inextinguibilité de cette soif qui, en voulant se calmer, éveille simplement le dégoût ou un désir aussi violent et aussi vain.

La femme que le poète voudrait voir s'unir éternellement à l'homme, est purement irréelle ; elle n'est faite que des désirs et des rêves dont l'homme la revêt. Elle est un substrat, un point de cristallisation auquel l'homme donne la vie. Le héros du poème parle à l'inconnue, venue se jeter dans ses bras, du rôle qu'elle a joué dans ses rêves à lui, et il considère ce rôle comme réel. Il y a donc en cet androgynisme de Przybyszewski un déséquilibre entre les deux parties : l'homme est tout, la femme n'est rien qu'une projection, une matérialisation des désirs et des rêves de l'homme. Elle est créée par l'homme comme celui-ci crée l'univers selon certaines théories fichtéennes que les romantiques allemands ont largement exploitées et exagérées.

L'union rêvée est donc vaine. Cet androgynisme ne serait au fond que la synthèse (souhaitée par les Romantiques allemands) des pôles opposés dans l'être humain. L'opposition entre les sexes serait ainsi une opposition entre des éléments divers de l'âme masculine.

Malgré ce qu'il y a d'un peu confus dans cet androgynisme, malgré l'uniformité de ces rêves, de ces images trop orientales, trop poussées, trop abondantes, on ne peut dénier à ce poème de sérieuses qualités. Il y a une habile gradation dans la « *tesknota* » : le bouquet est d'abord le seul et frêle mobile de l'irrésistible passion ; puis une rencontre fortuite nourrit ce feu si aisément allumé ; enfin l'aimée vient satisfaire ce désir mais s'en va avant que le héros n'ait connu la satiété ; elle donne à la fois par sa venue et par son départ une force plus grande à la passion qu'elle a éveillée. La « *tesknota* » est donc savamment accrue et enrichie. Il y a de la beauté et de la force dans cette nostalgie dont l'objet devient le symbole de tous les rêves et de tous les désirs du héros. Elle s'élève à une ardeur mystique qui pousse tout l'être vers une sorte d'au-delà dans lequel il aspire à se dissoudre. L'androgynisme, désir d'union définitive et sereine entre l'homme et la femme, se transforme au cours de ce poème, plus que dans les précédents : il devient une véritable religion, un élan de tout l'être vers une sorte de divinité dont la force d'attraction arrache

l'homme aux contingences terrestres et l'enivre d'extases et de visions.

La langue d'*Androgyne* est aussi mélodieuse que celle des autres poèmes. Le seul défaut en serait l'uniformité, malgré des efforts constants pour atteindre à une variété plus grande. Ce poème est un de ceux qu'il convient de lire lentement, en savourant les unes après les autres les images qui se présentent et où Przybyszewski, selon son précepte, a su habilement mêler l'une à l'autre les sensations :

« Le doux parfum des lilas se répandit avec la volupté calme
« de lointains chalumeaux dans la nuit printanière... » (p. 8)

L'entourage de Przybyszewski semble avoir beaucoup admiré ce lyrisme.

Janikowski, parlant dans une lettre à Dagny (1) d'un fragment d'*Androgyne* publié par la *Życie*, y trouvait une note nouvelle qui annonçait peut-être une autre phase dans la production de Przybyszewski. En réalité l'œuvre n'est pas une date dans son évolution littéraire. Elle en est plutôt l'aboutissement. Przybyszewski devenu plus sûr de lui-même, s'abandonnait simplement, comme dans l'adaptation des *Vigiles*, à son goût du monde intérieur et à son mépris des faits. Seulement (Janikowski le constatait aussi dans sa lettre) il y a un progrès dans la forme. Entre la langue des *Vigiles* et celle d'*Androgyne* il y a une différence toute à l'avantage de la seconde œuvre. Przybyszewski, revenu complètement à la Pologne et au polonais, n'en était plus à son coup d'essai ; sa langue était plus souple, plus libre, plus mélodieuse et plus énergique qu'au temps où il recomposait les *Vigiles* dans sa langue maternelle.

(1) Publiée par Boy dans *Ludzie żywi*, p. 33 et 34.

CHAPITRE XXIX

INFLUENCE DE PRZYBYSZEWSKI A CRACOVIE

Si l'on voulait figurer par une courbe la force du rayonnement exercé par Przybyszewski au cours de son existence, on pourrait se la représenter ainsi :

Partant du point zéro à l'arrivée à Berlin en 1889, on verrait la courbe monter lors de la publication de l'essai sur *Chopin et Nietzsche* (1892), s'élever un peu plus après la *Messe des Morts* (1893), puis encore en 1897-98, et bondir soudainement à une grande hauteur en automne 1898, date où Przybyszewski vient s'installer à Cracovie. A partir de Janvier 1899, date de la publication du *Confiteor* qui nous semble être l'apogée de ce rayonnement, nous verrions la courbe commencer à s'abaisser lentement avec plus ou moins de régularité, et s'approcher vers la fin de sa vie du point zéro.

Il nous est impossible d'étudier de près cette influence dans toutes ses manifestations : elle a été très forte en Tchécoslovaquie et en Russie, assez forte en Scandinavie, en Yougoslavie et en Allemagne (où elle a été limitée le plus souvent au milieu bohème assez étroit de Berlin et de Friedrichshagen) ; mais le pays où elle a été le plus agissante est naturellement la Pologne, où Przybyszewski fut connu assez tard (vers 1897) mais où son action a été telle qu'il nous faut lui consacrer un chapitre spécial.

Rappelons d'abord dans ses grandes lignes l'évolution des idées esthétiques en Pologne à la fin du siècle dernier. On (1) y a distingué trois époques. La première est celle où Witkiewicz en 1885 attaque l'académisme et l'art tendancieux et défend un art impressionniste fidèle à la vérité et en possession de tous les moyens techniques. Witkiewicz s'intéressait surtout à la peinture et aidait Chelmoński, Alexandre Gierymski à se faire connaître.

(1) Voir par ex. Kleiner auquel nous empruntons plusieurs des idées qu'il expose dans son histoire de la littérature polonaise (*Die Polnische Liter.* 1929, p. 85 et 86).

Mais ses idées eurent aussi une grande importance pour les lettres. En même temps que lui, Antoni Sygietyński, Gabrijela Zapolska éveillaient l'intérêt et l'indignation par leur naturalisme très poussé.

La seconde époque est celle où se répandent le spiritualisme néoromantique, le symbolisme et la poésie « moderne » d'impression, de sensation (*Stimmungsdichtung*). Dans la *Życie* de Varsovie Miriam avait fait connaître la nouvelle poésie tchèque, anglaise et française. Comme Antoni Lange, il s'intéressait à Vrchlicky, Zeyer, Swinburne, Baudelaire, Verlaine. En 1894 il avait publié sa célèbre étude sur Maeterlinck. Miriam, Lange, le critique Cezary Jellenta défendaient une sorte d'internationalisme esthétique, qui, pendant la troisième période, celle du *Modernisme*, de la *Jeune Pologne*, devint beaucoup plus marqué. C'est vers le commencement de cette dernière période que Przybyszewski arrive à Cracovie.

Il serait dangereux et inexact de nous en tenir, pour définir les tendances générales de son action, à cette formule « internationalisme esthétique » (bien qu'elle soit en grande partie justifiée). A cette époque, en effet, l'activité de Przybyszewski est multiple, son influence étendue et diverse.

Elle se manifeste tout d'abord en peinture et en sculpture. Il publie en polonais ses études sur le peintre Munch et le sculpteur Vigeland. Il prône Félicien Rops, Goya, Greco ; il fréquente surtout des artistes et attire leur attention sur ces modèles. Il a pu contribuer à donner aux jeunes peintres qui l'entouraient un goût trop prononcé pour le symbole et l'idée. Qui pourrait dire le rôle qu'il a joué auprès de Jacek Malczewski ou de Wyczółkowski par exemple ? Mais l'influence d'un littérateur sur un peintre ou sur un sculpteur est difficile à préciser : nous ne nous attarderons pas à l'étudier. Il est un fait certain cependant, c'est que, par les reproductions publiées dans sa revue, par ses conversations, Przybyszewski agissait sur un grand nombre de jeunes artistes dans le cerveau desquels il a dû provoquer une active fermentation.

C'est une action semblable qu'il a exercée sur son entourage par sa manière de présenter Chopin (qu'il avait déjà révélé aux Allemands) ou d'interpréter des chants liturgiques et populaires. Les interminables soirées où il jouait jusqu'à l'épuisement son

maître préféré, ou au cours desquelles il faisait exécuter les œuvres qui lui plaisaient, personne ne pourra dire avec exactitude quel retentissement elles ont eu en ceux qui étaient présents. Il est aussi difficile de déterminer l'influence d'un musicien sur des artistes ou des littérateurs que celle d'un littérateur sur un sculpteur ou un peintre. Mais elle n'en est pas moins certaine.

Aussi sûre, aussi forte et moins imprécise a été l'action de Przybyszewski dans le domaine littéraire. Elle est cependant très complexe.

En arrivant à Cracovie, Przybyszewski amenait fatalement avec lui les habitudes, les manières de penser acquises pendant les années passées à Berlin. Il en apportait même des souvenirs tangibles. Adolphe Nowaczyński, qui l'a fréquenté à Cracovie, nous dit qu'il était plongé intellectuellement dans la vie littéraire berlinoise et vivait encore avec elle d'esprit et de cœur. A Cracovie, avec des paquets de livres et des caisses de tableaux, arrivaient des piles de périodiques allemands, pour la plupart antinaturalistes, métaphysiques, occultistes ; Przybyszewski recevait aussi la belle revue allemande *Pan*. Il restait en contact avec Berlin, entretenait avec la capitale une active correspondance. « Mais c'était un Berlin spécial, internationalisé, orientalisé, slavo-scandinave, à la Dostoïevski... ». Il détestait Hauptmann, n'avait que mépris pour Halbe, Detlev von Liliencron, les romanciers réalistes, mais plaçait Alfred Mombert (1) sur le piédestal d'une admiration absolue ; il le considérait comme l'unique poète au monde depuis Dante. Son goût musical était allemand lui aussi, il faisait de Conrad Ansorge le plus grand compositeur après Chopin.

Quelques poètes allemands trouvaient grâce à ses yeux et lui semblaient approcher un peu de Mombert : David, Hugo

(1) A. Mombert et Przybyszewski furent en relations épistolaires de mai 1896 à novembre 1899. Ils ne se connaissaient pas personnellement. Mombert dédia à son enthousiaste admirateur le poème 26 du recueil : *Die Schöpfung* (« an Stanislas Przybyszewski, den Lieben und Guten ») ; celui-ci le remercia en traduisant quelques-uns de ses vers et en lui consacrant notamment une petite étude (*Der Glühende*) dans *Die Zeit* (5 décembre 1896) ; (d'après St. Helsztyński : *P. w Niemczech* 1935).

Il y a d'ailleurs plus d'un point de contact entre le lyrisme extatique, cosmique de Mombert et celui de Przybyszewski.

Salus, peut-être aussi Wolfskehl, E. Factor ou bien Jacobowski (l'auteur de *Werther der Jude*), Selma Heine peut-être encore.

« C'était ce que nous lisions du reste, ajoute Nowaczyński, « dans les essais, études, esquisses et comptes-rendus des meilleurs critiques, esthéticiens et experts allemands de cette époque, en particulier Landauer, Holländer, Büber, Friedländer, Goldman, Rosenberg, Hertzfeld, Rubiner, Lubliner, Rosner, Holitscher, Goldberg, Kahan, Arno (Aaron) Holz, du rédacteur de la *Fackel* viennoise Karl Kraus et de quelques centaines d'autres... allemands du *Café des Westens* ...à Berlin..., allemands « à responsabilité limitée » (mit beschränkter Haftung)... » (1)

Selon Nowaczyński, c'était donc surtout une littérature judéo-allemande que Przybyszewski prônait auprès de ses compagnons, qui, sous son influence, condamnaient aussi sévèrement que lui Goethe, Böcklin et Wagner.

Przybyszewski fut aussi le propagateur de l'influence française à Cracovie et dans toute la Pologne. Moins informé cependant sur les lettres françaises que sur les lettres allemandes, il ne pouvait en parler avec une réelle compétence. Son séjour à Paris avait été de trop courte durée, sa connaissance imparfaite du français l'empêchait de comprendre le raffinement de notre poésie. D'après Nowaczyński (1) il ne se rappelait de toute la France que Rops et toujours Rops (2). D'ailleurs, s'il avait parlé d'autres artistes ou écrivains français, il eût donné de nous une idée incomplète : il ne voyait rien que sous un angle tout à fait particulier.

Cependant la *Życie* laissait une large place à notre littérature et à notre art ; elle publia sous sa direction de nombreuses études et traductions d'œuvres françaises. On a justement remarqué (3) que ces articles et ces traductions ne provenaient pas de lui ni d'écrivains français, mais de Ola Hansson, de Lange, de Lorentowicz, de Miriam, qui avaient d'ailleurs pleine autorité pour parler de notre littérature. Sans doute Przybyszewski les sentait-

(1) Nowaczyński : *Przybysz, ABC literacko-artystyczne*, Oct. 1933, n° 40.

(2) Il fit cependant une conférence sur Maeterlinck (le 20 Novembre 1899) à l'occasion d'une représentation à Cracovie d'*Intérieur*.

(3) Boy : art cit.

il plus compétents, beaucoup mieux préparés que lui à cette tâche. En outre, bien qu'il connût convenablement Huysmans, Barbey d'Aurévilly, peut-être aussi Baudelaire et Verlaine, où eût-il pu trouver le temps d'écrire à leur sujet ?

Son séjour en Espagne, à peu près de la même durée que son séjour à Paris, laissa en lui, au moins pendant le temps passé à Cracovie, des traces plus marquées. Il parlait beaucoup de Goya et des cathédrales espagnoles, sur lesquelles il se livrait à d'extatiques improvisations (1). La *Życie* reproduisit plusieurs fois des gravures de Goya.

Dans ses conversations et discussions au café ou ailleurs, Przybyszewski abordait souvent les problèmes esthétiques. Il les étudiait et les présentait comme il l'avait toujours fait jusqu'alors : en leur donnant une base métaphysique, et en exprimant son horreur de la modération en art. A Cracovie il publia dans la *Życie* des traductions polonaises de ses études esthétiques et de ses essais et continua à défendre des théories semblables dans de nouveaux articles dont le plus important est sans doute *Art nouveau*. Son *Confiteor* fit beaucoup de bruit et donna une vie nouvelle à des débats esthétiques et des problèmes déjà anciens. Les théories de l'art pour l'art furent à l'ordre du jour, et une grande fermentation se fit dans les esprits qui entrèrent en contact plus étroit avec l'Occident.

Et c'est en cela que le rôle de Przybyszewski est surtout important : dans cette Cracovie aristocratique, conservatrice, il fit passer un brutal courant d'air. Il renversa les murailles de Chine qui menaçaient d'étouffer une riche civilisation en la laissant trop repliée sur elle-même. L'esprit comme le corps doit avoir une certaine stabilité propre, un poids spécifique, une fixité semblable à celle de l'arbre dont le tronc prend solidement racine dans la terre d'où il est sorti, dans les traditions nationales. Mais cet arbre nécessairement fixé au sol doit pouvoir abandonner sa chevelure au vent, au soleil et à la pluie ; il ne peut grandir vraiment entre les parois transparentes d'une serre. L'arbre polonais risquait de dépérir dans les limites d'une tradition exclusive. Przybyszewski, ne se contenta pas d'ouvrir les fenêtres (2) : il

1) Nowaczyński : art. cit.

(2) Miriam et d'autres l'avaient fait avant

cassa les vitres, rompit les cloisons. L'arbre fut violemment secoué par le vent et lavé par la pluie, mais il grandit et se fortifia en respirant ce vent et buvant cette pluie qui venait d'océans lointains : sève de la terre, pluie et vent de partout, firent de l'arbre polonais un des beaux et grands arbres européens.

Il ne faudrait cependant pas croire que Przybyszewski se bornait à amener des éléments du dehors, négligeait ou combattait la littérature polonaise et ses curieuses particularités nationales. Bien avant d'agir à Danzig en faveur du polonisme, il avait senti la force des traditions de son pays (son *Confiteor* en est une preuve). Sans doute n'était-il pas toujours bien informé au sujet de la littérature polonaise, et il n'était pas toujours un juge irréprochable (1). Mais son goût, bien que trop souvent exclusif, l'amena à publier des œuvres excellentes, d'artistes et d'écrivains polonais. Beaucoup de bons peintres nationaux contemporains eurent leurs tableaux ou leurs dessins reproduits dans la *Życie*. Wyspiański partage d'ailleurs avec Przybyszewski l'honneur de les avoir accueillis. Mais un des plus beaux titres de gloire de Przybyszewski est d'avoir publié trois hymnes de Kasprowicz et deux drames de Wyspiański, au moment où ces deux écrivains étaient encore loin de la popularité à laquelle ils parvinrent plus tard, et qu'il contribua à leur faire acquérir.

Il nous reste quelques lettres passionnément admiratives adressées par Przybyszewski à Kasprowicz (2). L'une d'elles, écrite précisément en 1898 (8 octobre) à Cracovie, nous apprend qu'il relit pour la centième fois le poème *Na wzgórzu Śmierci* (Sur la Colline de la Mort) dont il dit que c'est « une merveille », « une « révélation ». Pour la première fois de ma vie, ajoute-t-il, « je « ressens une profonde volupté à pouvoir m'humilier et baiser « des mains ». Dans la seconde, également envoyée de Cracovie, la même année, il déclare à Kasprowicz : « C'est à toi que je « dois d'avoir commencé à écrire. Après seize ans, je me rap- « pelle chacune de tes paroles, je pourrais répéter chacun de tes « mouvements, je me rappelle même la couleur de tes vêtements « et le pardessus jaune qui s'est alors tellement imprimé dans

(1) Voir à ce sujet : Przybyszewski, *Mémoires* II p. 45, 46 et Boy, *Znasz-li ten kraj* ? p. 128.

(2) Publiées pour la première fois par M. Helsztyński en 1934 dans le n° 8 du *Ruch Literacki*.

« mon esprit qu'aujourd'hui encore j'en porte un de même couleur. Je me rappelle ton improvisation ce soir où nous revînions de Montewy.

« ...Et ce que tu es pour moi comme écrivain, comme poète unique parmi nous, poète, poète en l'unique sens de ce mot, je te le dirai bientôt dans la *Życie*.

« Mon très cher, envoie-moi n'importe quoi pour la *Życie*. Je l'imprimerai en lettres d'or, mais envoie-le moi tout de suite pour que je puisse le faire paraître dans le prochain numéro. On m'a mis sur le dos presque de force ce terrible et désagréable fardeau de la *Życie* banqueroutière et complètement tombée. Je le porterai donc, je ne sais pas combien de temps, mais autant que force et argent y suffiront ».

Une troisième lettre, sans date, mais envoyée aussi de Cracovie, montre la peine qu'il se donne pour faire connaître son ami :

« J'ai fait des démarches pour qu'on traduise en tchèque *Sur la Colline de la Mort* et qu'on l'édite tout à fait bien. Quand tu seras entré chez les Tchèques, il te sera plus facile de percer. Moi, c'est par les Tchèques que je suis arrivé en Pologne : tu verras qu'il en sera de même pour toi. J'ai un grand crédit à Prague et on y attend ton livre avec une vive curiosité. Envoie tout de suite *Krzak dzikiej róży* (Rosier sauvage) à l'adresse suivante : Arnost Procházka, rédacteur à la *Moderni Revue*, Prague 278, I.

« ...Je prépare quelques études en allemand sur divers peintres, et, parmi les poètes, sur toi et Miriam, pour vous montrer au monde entier comme le cœur puissant de la Pologne, pour que les Polonais, grâce à un livre allemand, puissent savoir enfin qui vous êtes... »

Mais Przybyszewski joua à cette époque un rôle encore plus fécond auprès de Wyspiański (1).

Dans ses toutes premières œuvres, Wyspiański était encore un épigone de la grande poésie romantique... il semble cependant, nous dit Górski, qu'avant même de terminer la *Légende* I (9 septembre 1897) il commença à chercher de nouvelles voies

(1) Ce rôle a été contesté par Karol Szyjkowski qui reproche à Przybyszewski d'avoir fait peu de cas de Wyspiański. (*Dwie « Legendy » St. Brzozowskiego*, Pion 8, IV. 1937).

« puisque *Méléagre* (achevé le 9 mars 1897) n'a pas beaucoup de points communs avec le romantisme polonais, et que *La Varsoisienne* (1898), malgré le sujet romantique, est antiromantique de tendances... il convient de rattacher ce changement à l'influence de la *Życie* de Cracovie, à la rédaction de laquelle Wyspiański était entré dès la fondation (1) de cet hebdomadaire, en été 1897 » (2).

Górski estime avec raison (2) que le séjour à Paris avait préparé Wyspiański à accepter l'esthétique de la *Życie*. En effet sa première œuvre non romantique, *Méléagre*, fut commencée à Paris en 1894. C'était précisément l'époque où mourait Leconte de Lisle. « Il est impossible d'admettre que les nombreux articles nécrologiques n'aient pas attiré l'attention de Wyspiański sur le principal représentant de la poésie parnassienne, poésie appuyée sur le mot d'ordre « l'art pour l'art » (3) ». Les Parnassiens revenaient aux thèmes antiques par haine de l'actualité et pour retrouver la beauté pure, éternelle.

C'est donc sur un terrain tout préparé par les Parnassiens et par la *Życie* de Szczepański que tombèrent les paroles du *Confiteor* en janvier 1899 : l'art ne doit avoir aucun but moral, ni social, ni national ; il est son propre but ; il est un absolu, car il reflète l'absolu de l'âme.

On a trouvé des échos de ces affirmations dans certaines paroles du Conrad de *Wyzwolenie* (*Délivrance*) (4). Mais la déclaration la plus importante a été faite par Wyspiański disant lui-

(1) Avant donc que Przybyszewski n'arrivât à Cracovie.

(2) Introduction à *Wyzwolenie* de Wyspiański.

(3) D'ailleurs Wyspiański connaissait sans aucun doute Félicien Faleński « l'unique Parnassien polonais » ; son *Althée* « passe à « juste titre pour le modèle de la tragédie polonaise antique ». Górski op. cit.)

(4) Conrad dit par exemple au 17^e Masque : « Surtout, que m'importe mon peuple ?... (voir suite dans Górski, op. cit.) (l'esthétique de Conrad est celle de Wyspiański) et au 8^e Masque : « Tu es de ceux qui, partout, partout cherchent la Pologne dans chaque œuvre d'art... ». Dans *Légion* Wyspiański se détache nettement des idées que Mickiewicz défendait dans la troisième partie des *Dziady* ; il montre que ces idées sont néfastes pour la génération qui les accepte. Wyspiański quittait donc dans ce drame le courant mickiewiczien représenté par Arthur Górski : cela se fit sans doute aussi sous l'influence du *Confiteor*.

même à Chmiel : Si j'ai commencé à écrire d'une autre manière, c'est pour beaucoup à cause de Przybyszewski (1).

Non seulement Przybyszewski influença son collaborateur à la *Życie*, mais il lui rendit encore trois services éminents : il publia dans sa revue la *Légende*, puis *La Varsoviennne* ; il amena le théâtre de Cracovie à jouer *La Varsoviennne* ; enfin il encouragea Wyspiański à écrire (2). Wyspiański modifia à son contact ses idées esthétiques, et, connu grâce à lui dans un plus large milieu, il fut amené à composer d'autres œuvres, ses meilleures. Adam Grzymała-Siedlecki a même écrit (3) : « Ce qu'on pourrait appeler la « carrière » artistique de Wyspiański fut dans une « large mesure l'œuvre de Przybyszewski ».

Przybyszewski fut un des premiers à pénétrer Wyspiański. Le sens qu'il avait du grand, du profond, de l'élémentaire, le lui permettait. En tout cas, il signala Wyspiański comme un grand poète et non pas seulement un grand peintre. Son prestige étant considérable à cette époque, son jugement fut décisif (ainsi qu'il le fut d'ailleurs plus tard pour Kasprowicz) (4). Avant l'arrivée de Przybyszewski, Wyspiański croyait n'être qu'un peintre. Encouragé par Przybyszewski, il pensa qu'il était aussi un poète et écrivit *Anathème*, *Protésilas* et *Laodamie* (1899) ; il commença aussi à rédiger quelques scènes de *Légion* et de *Nuit*

(1) D'après T. S., *Kurjer Literacko-naukowy* du 5, XII, 1927 : « Gdyby nie Przybyszewski, nie byłbym tak pisał » (Sans Przybyszewski je n'aurais pas écrit ainsi).

(2) Comme peintre, Wyspiański avait gagné quelque réputation grâce aux dessins qu'il donnait à la *Życie* de Szczepański. Mais la revue ne touchait que les artistes et la jeunesse littéraire, elle ne pouvait le lancer dans le grand public, et sans l'aide et l'intelligence de deux amis (Mme Pareńska et le professeur Julien Nowak) le peintre Wyspiański serait peut-être mort de faim. Quant à ses premières œuvres littéraires, même les admirateurs de sa peinture ne les comprenaient pas. La première édition de la *Légende* (1897) passa inaperçue. *La Varsoviennne*, même aux yeux d'un Tadeusz Pawlikowski, directeur du théâtre de Cracovie, semblait avoir si peu de chances de réussir qu'il la fit accompagner, le jour de la première (novembre 1898) de deux courtes pièces à la portée du grand public. C'est d'ailleurs sur les instances de Przybyszewski que Pawlikowski s'était décidé à faire jouer ce drame. (*Mémoires* II, p. 110)

(3) *Kurjer Warszawski*, 1927, n° 337.

(4) Après la publication de son étude : *Z gleby Kujawskiej*, en 1902.

de Novembre. « La main de Przybyszewski le conduisit jusqu'à Wesele (Noces) ».

Cependant, malgré l'importance du rôle de Przybyszewski dans la vie de Wyspiański, son influence n'a pas modifié dans leurs bases le tempérament particulier, les grands traits généraux du dramaturge. On a fait justement remarquer que, même dans le domaine esthétique, il restait une grande différence entre les deux hommes, surtout dans l'idée qu'ils se faisaient de la tâche de l'artiste et du but de l'art. Mais, dès le premier contact, « ils « sentirent en eux une identité de vues » ; « un travail commun acheva l'union ». (1)

Pendant le temps de leur activité à la *Życie* ils donnèrent à la « *Młoda Polska* » son caractère spécial. Ils furent les protagonistes du chœur, les écrivains représentatifs de tout ce groupe qui allait de Casimir Tetmajer à Kasprowicz en passant par Arthur Górski, Kisielewski, Miciński, Nowaczyński, Orkan, Perzyński, Rittner, Staff, Wyrzykowski, Zapolska, Boy-Żeleński, Żuławski etc...

Les deux écrivains se complétaient par leurs divergences. Przybyszewski ouvre une nouvelle époque dans la littérature polonaise : avant lui l'œuvre d'art reposait sur des bases rationnelles : elle s'appuie désormais plutôt sur des bases intuitives (2) : les concepts rationnels serviront surtout de traits d'union entre l'écrivain et le lecteur, qui autrement ne comprendrait pas l'œuvre.

Wyspiański, après sa rencontre avec Przybyszewski, tire parti de ces nouveaux préceptes esthétiques, mais dans un sens différent. Przybyszewski s'intéresse surtout à l'universel humain : pour lui, ce qui ne plonge pas dans les mystérieuses profondeurs de l'âme n'a pas de valeur d'art. Cela l'éloigne des sujets nationaux, politiques ou sociaux (3). Wyspiański, par contre, s'occupe surtout de la nation ; la race est pour lui ce que l'âme est pour Przybyszewski. Przybyszewski rompt avec l'époque ancienne :

(1) Grzymała-Siedlecki *Przybyszewski i Wyspiański*, *Kurjer Warszawski*, 1927 n° 337.

(2) Stanisław Brzozowski disait de lui-même : Przybyszewski me libéra du déterminisme écrasant du positivisme. (Inti. à ses *Idées*).

(3) Pendant la guerre de 1914 et au cours de son séjour à Danzig (1920-1924), Przybyszewski se rapprochera de certaines conceptions nationales de Wyspiański et mettra sa plume au service de la Pologne.

Wyspiański, après cette rupture, rattache le nouvel esprit à celui des traditions nationales de la littérature polonaise. Les deux hommes isolés n'eussent pas rempli leur mission : en s'inspirant mutuellement ils furent à la hauteur de leur tâche (1).

Ils se complétaient aussi dans leur conception du « polonisme » ; Wyspiański ressentait au plus profond de son être la douleur de sa patrie déchirée, il vivait intimement le passé, le présent et surtout l'avenir de la Pologne ; tandis que Przybyszewski était obsédé par la mystique de la terre polonaise.

Malgré les services éminents que Przybyszewski rendit à Wyspiański, celui-ci, sans le vouloir certes, affaiblit son influence ; du fait que Przybyszewski s'était éloigné de toutes les questions sociales, politiques ou nationales, et aussi parce qu'il avait choqué hors de propos l'opinion publique, cette influence diminuait à mesure que grandissait celle de Wyspiański. Le succès de *Wesele*, d'après certains critiques (Drzewiecki), lui porta le dernier coup à Cracovie. D'ailleurs d'autres astres se levaient qui allaient rapidement l'éclipser : Żeromski, Reymont, Kasprowicz.

Somme toute, pendant le temps de son séjour à Cracovie, Przybyszewski a eu surtout une action personnelle. La *Życie*, très attaquée, n'était pas très lue ; les œuvres qu'il y publiait n'eurent pas le même retentissement que chez les Tchèques ou, plus tard, pendant quelque temps, en Pologne et en Russie. C'est par la parole, par le commerce immédiat avec l'un et l'autre qu'il a agi le plus fortement. On le sent bien dans l'article de Nowaczyński qui témoigne pittoresquement de l'effet de ses conversations sur l'Allemagne ou l'Espagne. C'est par la parole qu'il donna une popularité momentanée à ses idées extrêmes sur l'art, à sa haine de la mesure en esthétique, à son goût pour toute expression violente de la vie de l'âme. C'est ainsi également, peut-être plus que par la plume, qu'il contribua à l'émancipation par l'art de la vieille ville aristocratique, qu'il aida l'art à se libérer de la tendance, dont il avait été si longtemps inséparable dans la Pologne d'après les partages.

La renaissance était prête et Cracovie en était le siège glorieux mais un peu étroit. Przybyszewski y apporta ce souffle de l'extérieur, cet air frais dont l'atmosphère intellectuelle de la

(1) Voir Grzymała-Siedlecki, art. cité.

ville avait besoin et qui devait faciliter l'éclosion complète des germes du renouveau, favoriser cette renaissance déjà commencée depuis plusieurs années et lui donner l'ampleur nécessaire. La lutte était plus difficile en Pologne que dans les autres pays d'Europe : outre le courant positiviste et utilitaire qui s'y faisait sentir avec autant de force qu'ailleurs, il y avait en Pologne une tradition toute particulière : l'art et la littérature avaient été depuis les partages la seule forme d'action à laquelle les Polonais pouvaient avoir recours. Les théories de l'art pour l'art, le symbolisme, la poésie pure, tout ce que le néo-romantisme amenait avec soi, devait donc rencontrer à Cracovie et à Varsovie une double résistance. Przybyszewski décida du sort de la bataille que Miriam avait menée avant lui, que Reymont, Żeromski, Kasprówicz continuaient, mais pour leur propre compte et en n'abordant que peu les problèmes théoriques. Przybyszewski, beaucoup moins grand qu'eux comme créateur, les dépasse comme critique. On peut dire que par ses œuvres, par sa revue, surtout par le rayonnement de sa personne, il décida de la victoire. Il fut le catalyseur grâce auquel ce qui était dans l'air comme en suspens et indécis prit corps tout à coup.

La force de séduction de Przybyszewski semble avoir été extraordinaire à cette époque (1). Ses anciens amis sont d'accord pour vanter son éblouissante conversation. Tous se souviennent de ces nuits passées dans les brumes de l'alcool, où on se livrait à une exaltation alternativement joyeuse et désespérée. Sa maison, qu'ornaient les œuvres des meilleurs artistes cracoviens, devenait une sorte « d'île enchantée et lumineuse dans Cracovie silencieuse et étonnée ». Charme personnel (2), musique, alcool.

(1) Des contemporains ont remarqué la générosité avec laquelle il faisait valoir les mérites d'autres écrivains (Miriam, Kasprówic, Lange etc.), même de tout jeunes débutants (Voir à ce sujet l'article de Wł. Jabłonowski : *Co się mówi o Przybyszewskim w Warszawie...* dans le *Głos* (Varsovie, 1899 n° 22) Dans ce même article Jabłonowski parle de l'atmosphère bienveillante, encourageante que les jeunes trouvaient auprès de Przybyszewski Le milieu de la *Życie* lui fit l'effet d'un groupe de jeunes artistes animés d'une foi ardente Depuis l'époque de Witkiewicz et de Sygietyński, Jabłonowski n'avait pas entendu parler de groupes semblables où l'esprit de solidarité vis-à-vis de courants ennemis ou d'un idéal commun fût aussi vigoureux.

(2) Auquel s'ajoutait celui de Dagny.

tout cela créait une atmosphère ardente qui donna un coup de fouet à la vie intellectuelle et artistique. L'influence de Przybyszewski fut « dynamique », il « endiabla » la littérature polonaise, « lui donna de l'élan, de la hardiesse, éleva l'atmosphère « à une température d'ébullition. Il se moqua de la petite littérature, des petits sonnets et des petites nouvelles de concours, « fit revivre une conception pathétique de l'art et du monde ».

(1)

Citons encore cette intéressante appréciation de St. Sierosławski :

« La jeune génération littéraire (je parle surtout de la génération cracovienne qui m'était contemporaine) se plongeait « dans les littératures étrangères. On lisait Hamsun et Strindberg, « Verlaine et Baudelaire, on découvrait Scheerbart, Altenberg, « D'Annunzio. Mais, même pour beaucoup de partisans des « nouvelles littératures d'Occident, les règles banales de Max « Nordau étaient encore un évangile esthétique ; on était charmé « par plus d'une œuvre allemande ou norvégienne de peu de « valeur, pourvu qu'elle eût seulement les apparences de l'ex- « traordinaire. Quant au grand public des soi-disant lecteurs « intelligents, les œuvres de Gawalewicz, de Bałucki, de Ro- « dziewiczówna et de Sewer lui suffisaient.

« La *Jeune Pologne* s'élançait vers l'action, cherchait et « errait dans le chaos. La lecture des livraisons de la *Życie* « pendant la première année de son existence peut être très « caractéristique et instructive aujourd'hui. Nous y trouvons un « pot-pourri d'œuvres excellentes et d'œuvres médiocres. Quand « Przybyszewski parut à Cracovie, il traça une voie dans ce « chaos, et c'est peut-être son plus grand mérite... (2)

En échange des services que Przybyszewski rendit à Cracovie et à la cause de la littérature polonaise, que lui donna la vieille cité ?

On l'a accusée d'avoir eu sur lui une influence pernicieuse. Miriam trouve à juste titre que le séjour à Cracovie fut malheureux pour Przybyszewski. Ce n'était pas encore une grande ville. Le mesquin s'y mêla en lui avec le pathétique. Il prit le ton de

(1) Boy, *Znasz-li ten kraj* ?

(2) *Kurjer, Polski* 1928, n° 325.

défenseur de l'art, guerroya pour l'art, mais en l'oubliant. Dagny même y perdit l'aspect royal qu'elle avait à Paris.

Il ne faudrait cependant pas jeter la pierre à Cracovie. Elle lui avait fait un accueil triomphal. Mais Przybyszewski manqua d'habileté. Comme tous les « dynamiques », il scandalisa, compromit inutilement, par ses exagérations, des idées justes ; il ne vit pas que Cracovie s'ouvrait, mais lentement, à l'esthétique nouvelle ; il la brusqua, parfois inutilement ; il l'horrifia par ses habitudes bohèmes. Il ne comprit pas qu'il ne pouvait agir à Cracovie comme à Berlin, et que ce qui passait inaperçu là-bas faisait ici un tapage hors de propos. Nous verrons bientôt quelles graves conséquences eut pour lui cette attitude.

CHAPITRE XXX

DEPART DE CRACOVIE

La situation financière de la *Życie* n'avait jamais été brillante. Elle avait été plusieurs fois miraculeusement remise sur pied par de généreux mécènes. Mais la confiscation du numéro de Janvier 1900 la ruina définitivement. La rédaction annonça bien qu'elle se proposait de reprendre ses publications en automne ; cette promesse ne fut pas tenue.

Partout le sol s'effondrait sous les pas de Przybyszewski. Sa folle manière d'agir avait beaucoup contribué à ses malheurs. La façon dont il gérait ses propres finances était tout simplement absurde. D'abord son train de maison était assez coûteux. Sans doute l'habitude d'avoir deux bonnes est courante en Europe centrale. Mais où le luxe commençait, c'était dans son hospitalité trop généreuse. Tous les jours plusieurs convives s'asseyaient à sa table. Il passait une bonne partie de son temps au café avec sa « suite », et payait bien souvent pour d'autres qui en abusaient. Boy estime qu'au cours de sa première année à Cracovie Przybyszewski dépensa une somme au moins équivalente au traitement d'un directeur de grosse banque. Comme il était impossible à Stach de gagner lui-même cette somme, les admirateurs qu'il avait par la ville comblaient le déficit. Et ils allaient bien vite se lasser de cette ingrate fonction.

Au témoignage de beaucoup de ses compagnons, ce « sataniste » avait une âme angélique. Donner (pas toujours à propos) était pour lui une joie véritable. Une émotion imprévue, un souvenir éveillé, une misère qui l'implorait, suffisait à lui faire vider sa bourse.

« Ne point partager, ne point donner quand il possédait quelque chose, lui était impossible. Il eut toujours sous ce rapport une manière purement évangélique de gérer ses finan-

« ces : recevoir de celui qui était riche, donner à celui qui « n'avait rien et ne pas se soucier du jour suivant... » (1)

L'alcool l'attendrissait davantage encore. On sait qu'à Munich, quelques années plus tard, revenant une nuit du café, il entendit un ouvrier polonais chanter une chanson de Kujavie. Il le rattrapa, se mit à lui parler, l'embrassa ; dans son émotion il lui donna sa montre et tout l'argent qu'il avait sur lui (quatre-vingts marks environ).

Il y avait des moments où Przybyszewski « haïssait franchement l'argent » (1). Il le considérait comme l'ennemi mortel de l'artiste. Il fourrait parfois des billets dans la main du premier vagabond qu'il rencontrait dans la rue, distribuait, gaspillait son avoir, le buvait, pour se trouver le lendemain matin sans un sou et dans la dure nécessité de quémander (2).

Qui n'aurait haussé les épaules et ne se serait découragé de lui venir en aide ?

Nous avons vu que Gabryelski lui avait offert généreusement un piano lors de son arrivée. Ce Gabryelski, figure un peu étrange (il finit par se suicider) passait pour avare, mais il était la providence des bohèmes de Cracovie. C'est peut-être en voyant Stach jeter l'argent par les fenêtres qu'il se lassa de ses libéralités. Il fit beaucoup de façons pour lui avancer quelque six cents couronnes dont Przybyszewski avait un pressant besoin. Il s'y décida enfin, sur la garantie d'une vingtaine de signatures que l'entourage de Przybyszewski fournit sans difficulté. Stach encaissa le chèque et commença à cruellement taquiner son trop naïf bailleur de fonds. Celui-ci, poussé à bout, finit par déchirer le reçu. Przybyszewski, touché, l'embrassa et emmena tout le monde chez Turlínski, commanda une vingtaine de bouteilles de champagne qu'il paya à l'avance avec l'argent de Gabryelski.

(1) *Boy Ludzie Żywi* pp. 61 et 62.

(2) Les premiers jours de mars 1899, nous le trouvons de nouveau en mal d'argent, dans une situation « sans issue » (lettre du 8 mars 1899 à Pawlikowski).

Ses difficultés financières ne firent désormais que croître pendant tout le temps de son séjour à Cracovie. Le 10 juillet 1899, harcelé par les créanciers, il dut quitter son joli appartement de la rue Karmelicka (n° 53) pour en occuper un plus modeste, au n° 41 de la même rue, au troisième étage, et de deux pièces seulement. Pendant ce temps Dagny se trouvait à Zakopane avec ses deux enfants et ne pouvait payer sa pension.

Il s'amusait sous cape du dépit de sa victime. A peine eut-on trempé les lèvres dans les coupes que Przybyszewski donna le signal du départ pour un autre café. Les bouteilles pleines restèrent sur les tables, et l'on s'en fut dépenser le reste de la somme dans un autre local. Stach se vengeait ainsi des hésitations de Gabrylski. Ce dernier resta avec un camarade devant le champagne abandonné, et, pour ne pas tout perdre, se mit à le boire. On les retrouva tous deux le lendemain matin, ivres-morts, sous la table, auprès de quelques bouteilles dont ils n'avaient pu venir à bout. Przybyszewski trouva la plaisanterie excellente et se tordait de rire en la racontant (1). Gabrylski aurait-il pu la lui pardonner ? D'ailleurs Przybyszewski se brouilla bientôt avec lui : une nuit, blessé par quelque allusion malicieuse, il se déchaussa sur la place du marché et rendit au mécène les bottes qu'il lui avait empruntées, ne voulant plus rien garder de « cet homme » ; il rentra fièrement chez lui n'ayant plus aux pieds que ses chaussettes. Enfin Gabrylski, pour se venger des impertinences de Przybyszewski, vint chez ce dernier en compagnie de quatre porteurs qui enlevèrent sans plus de façons le fameux piano (2).

Pendant tout son séjour à Cracovie le budget de Przybyszewski fut établi sur ce qu'il appelait « impôt national ». Quand il manquait d'argent, il sortait en ville « comme un chasseur » partant pour la chasse » et il ne revenait jamais bredouille ; il avait toujours trouvé quelqu'un à qui emprunter. Comment cela ne lui aurait-il pas attiré la rancune de gens plus ou moins fortunés (on n'était pas riche à Cracovie) qui voyaient partir en feu d'artifice des couronnes peut-être amassées péniblement et qu'ils pouvaient être sûrs de ne pas recouvrer ?

Dès son arrivée à Cracovie, son succès triomphal avait agacé le publiciste Kazimierz Ehrenberg (3), l'écrivain Niemojewski (4), sans doute aussi d'autres littérateurs. Bientôt parurent presque tous les jours des articles invectivant sa personne ou son œuvre

(1) Boy, *Ludzie żywi*, p. 63 à 65.

(2) Boy, *Znasz-li ten kraj* ? p. 123 et 124

(3) *Mémoires* II, p. 72 et 73.

(4) op. cit. p. 45 et 48.

Vincent Lutoslawski, son hôte de Playa de la Mera, publia dans le *Czas* de Cracovie une série de feuilletons intitulés *Bulles de savon*, où il le critiquait sévèrement. Des brochures hostiles paraissaient, comme celles de Jozefat Nowiński. Citons encore les attaques de Wacław Wolski, du jésuite Jan Pawelski, de Bromberger, de Sygietyński, de Chmielowski ... André Niemojewski le prit comme héros de ses *Lettres d'un fou* (1). Michel Bałucki l'aurait présenté sous un jour peu favorable dans une de ses nouvelles (2). Nous avons vu plus haut l'isolement dans lequel le laissèrent ses confrères (3). Nous savons également que Varsovie était à la tête de la campagne qui se déchaînait contre lui. Mais les coups les plus sensibles lui venaient peut-être de Cracovie. Son ignorance relative de la littérature polonaise de son temps lui valut beaucoup d'inimitiés : celle de Niemojewski (4) et peut-être aussi celle de Tetmajer, qui en 1897 l'avait chaleureusement présenté aux lecteurs de la *Życie*, mais ensuite n'avait même pas cherché à faire sa connaissance, et qui composa à son adresse un poème satirique (5). Przybyszewski regretta de n'avoir connu que trop tard « un artiste dont le talent était si grand et si sincère » (*Mémoires* II, p. 46). Il avoue franchement (op. cit. p. 46) qu'il ne se rendait absolument pas compte de l'état de la littérature polonaise contemporaine. Il attribue à cette insuffisante information les erreurs de tactique qu'il commit alors.

Cependant le grand public resta longtemps admiratif et étonné. Il était prêt à le recevoir dans ses salons et à lui faire fête aussi souvent qu'il l'eût voulu (6). Mais la vie extravagante de son héros et les mépris que celui-ci lui prodiguait finirent par le détourner de son idole du moment.

L'Université était entrée, elle aussi, dans la lutte. Le professeur Marjan Zdziechowski, qui avait déjà attaqué le *Modernis-*

(1) op. cit. p. 80.

(2) op. cit. p. 80.

(3) op. cit. p. 145.

(4) Dès la première soirée passée à Cracovie Przybyszewski avait remarqué son regard malveillant. (op. cit. p. 45)

(5) Boy, *Znasz-li ten kraj* ? p. 139.

(6) Boy, *Znasz-li ten kraj* ? p. 139.

me dans un de ses cours et qui, avec Szczepanowski, avait provoqué les ripostes de Szczepański et d'Arthur Górski (Quasimodo) déclarait qu'il avait sur les rayons de sa bibliothèque quelques tomes des nouvelles de Przybyszewski et n'avait pas le courage de les lire, tant les tendances de cet auteur lui semblaient odieuses.

Ainsi, partout l'admiration exagérée du début faisait place à la déception, puis à une hostilité réelle qui n'allait pas désarmer de sitôt. Encore en 1902, Przybyszewski écrivait à Lorentowicz : « Depuis quatre ans je suis en butte aux attaques les plus abominables ».

Les derniers mois de son séjour à Cracovie furent aussi lamentables que les premiers avaient été glorieux. A ce moment tout sembla se liguer contre lui : effondrement de la revue, difficultés de toutes sortes, financières surtout, souffrances morales : Dagny était blessée par l'amour que son mari portait à Jadwiga, la femme de Kasprowicz. Elle-même n'était pas à l'abri de tout reproche (1). Elle quitta le domicile conjugal. Après cette séparation, qui fut orageuse (2) et fit beaucoup de bruit, Przybyszewski changea de domicile et à partir de janvier 1900 il habita au numéro 19 de la rue Zielona, qui resta jusqu'en juin 1901 son pied-à-terre à Cracovie (3). Il vit alors dans un foyer abandonné. La maladie (4), les soucis l'accablent ; les créanciers le harcèlent au point qu'il doit parfois, pour leur échapper, loger à l'hôtel ou se cacher (5) ; il vend même son linge et son lit (6), et les tableaux qui lui avaient été donnés. Désirant recevoir quelques parents, il en est réduit à demander qu'on lui prête des rideaux pour trois fenêtres : « Il me serait extrêmement pénible,

(1) Selon une lettre de Przybyszewski à Mme Pareńska (4 avril 1900) Dagny lui aurait déclaré qu'elle en aimait un autre que lui. Voir p. 376 note 2.

(2) D'après une lettre à Jadwiga il aurait mis lui-même Dagny à la porte de chez lui. Dagny lui laissa les deux enfants.

(3) *Correspondance* I, p. 242 note 1.

(4) Il fut sérieusement malade en janvier et (à Berlin où il fit un bref séjour) en février-mars 1900 (voir *Corresp.* I, p. 252).

(5) *Corresp.* I, p. 250 et 257.

(6) *Op. cit.* I, p. 245.

« écrit-il à Madame Kotarbińska de leur montrer (à ces parents) « l'affreux tableau de ruine qu'offre aujourd'hui ma maison ».

Son rôle était achevé à Cracovie (1) ; il fallait chercher fortune ailleurs : il partit pour Lwów à la fin du mois de mai 1900.

(1) Il y fit cependant encore une conférence sur Jan Kasprowicz fin mai 1900 (*Corresp.* I, p. 256). Il en avait fait une sur le même poète le 19 mai à Przemyśl.

Voici les dates de trois autres conférences :

25 juillet 1899 (à Zakopane sur Chopin) :

5 août 1899 (à Zakopane, sur Kasprowicz) :

31 octobre 1899 (à Przemyśl, sur Chopin).

N'oublions pas non plus une autre conférence qu'il fit sur la sorcellerie (à Cracovie).

CHAPITRE XXXI

CONCLUSION

Le départ de Cracovie est un épisode très important dans la vie de Przybyszewski. Il marque le commencement de sa déchéance. Désormais le grand public va s'éloigner de lui, lentement d'abord. Il aura quelques succès au théâtre et en librairie, en Russie et en Pologne, mais il ne connaîtra plus l'extraordinaire popularité des premiers mois à Cracovie. Sa personne intéressera encore beaucoup de monde ; on continuera d'écouter avec une curiosité amusée les histoires plus ou moins scandaleuses ou fantaisistes qui courront sur son compte. Mais de tous les écrivains de la *Młoda Polska*, Przybyszewski sera bientôt le moins lu. Ses œuvres ont enthousiasmé une génération, elles sont aujourd'hui tombées dans un profond oubli. Les éditions allemandes en sont introuvables, et on ne peut guère se procurer ses œuvres polonaises que chez les bouquinistes ; personne ne les lit plus.

En 1900 donc, au moment où Przybyszewski quitte Cracovie pour Lwów, il se fait dans sa vie comme une coupure qui nous autorise à arrêter notre étude à cette date. Jetons cependant un bref coup d'œil sur la seconde partie de cette existence : elle ne présente plus le même intérêt que la première, bien qu'elle soit presque de même longueur et ait vu la publication d'un certain nombre de drames et de nouvelles qui purent encore trouver à peu près jusqu'à la dernière guerre un assez grand nombre de lecteurs et de spectateurs admiratifs.

Pour ce qui est de l'évolution personnelle de Przybyszewski, cette seconde période offre bien moins de variété et de richesse que la première. Jusqu'à son arrivée à Cracovie on peut voir Przybyszewski continuer de se développer intellectuellement. Encore dans les premiers mois de 1898 il s'enthousiasme pour Paris, pour le musée du Prado, pour Tolède et ses églises, pour

Greco et Goya. Puis Cracovie le tient sous son charme. Mais il entre ensuite dans les années de moindre réceptivité. Son évolution est accomplie et il n'élargira plus le cercle de ses idées. D'ailleurs les voyages qu'il fait désormais (à part les tournées théâtrales en Russie) ne lui montrent plus rien qu'il ne connaisse déjà et ne peuvent plus l'émouvoir aussi vivement (1).

D'autre part sa personne perd petit à petit la force de rayonnement qu'elle avait eue pendant la belle période de son séjour à Cracovie. Peu à peu les jeunes le quittent ; pendant les longues années passées à Munich il tombe dans l'isolement. A son retour en Pologne après la guerre, les honneurs officiels l'entourent, mais c'est déjà presque un mort qui les reçoit ; il n'y gagne pas un seul admirateur de plus.

Sa production littéraire atteint aussi son apogée en 1897 et 1898, lors de la publication de *La Mer*, qui est sa meilleure œuvre. Son lyrisme n'ira pas plus loin. Son talent de critique ne dépassera pas non plus les premiers essais qu'il publia sur Chopin, Nietzsche et Ola Hansson. Przybyszewski a d'ailleurs reconnu dans ses *Mémoires* que tout ce qu'il a écrit par la suite était déjà contenu dans ces premières œuvres ; les idées qu'il a exposées plus tard sont à peu près les mêmes : elles n'ont pas évolué et ne se sont pas enrichies. Sa période « expressionniste » n'apporte aucun changement dans sa manière de voir ; Przybyszewski a toujours été expressionniste : son amour de l'essentiel, du profond, du primitivisme dans les sentiments qu'il ramène à un seul élément de base (en l'espèce à la sexualité), son goût de la violence, sa manière abrupte, profonde, mais simple en ses lignes, d'étudier les artistes et les écrivains, sont du pur expressionnisme.

Les romans qu'il composa en grand nombre ne marquent aucun progrès sur *Homo Sapiens* : même abus de la psychologie, même personnage central, qui n'est au fond que lui-même, et dont il ne s'est pas suffisamment détaché, mêmes figures sans relief et sans véritable vie, mêmes procédés enfin, qui sont aujourd'hui aussi lassants que dans la *Trilogie*.

(1) Sauf peut-être la petite ville de Rothenburg où il fit avant la guerre plusieurs séjours et pour laquelle il eut une particulière affection.

Après 1900 Przybyszewski a composé aussi un certain nombre de drames inégaux, dont l'un cependant, *Neige* (paru en 1903) nous semble être la meilleure pièce de théâtre qu'il ait laissée.

Le départ de Cracovie coupe en deux la vie de l'écrivain. On peut considérer la seconde partie de cette tragique existence comme une chute plus ou moins rapide (dont Przybyszewski d'ailleurs ne s'est jamais rendu compte). Son rôle est joué. Le météore, auquel il aimait se comparer, a tracé dans le ciel un trait rapide et fulgurant ; il éclate à Cracovie, et les débris en retombent lentement, silencieusement sur le sol, perdant peu à peu toute leur lumière.

Cette disparition lente d'un homme qui, pendant près de deux ans avait tellement occupé l'opinion publique, vaut qu'on lui consacre une attention attristée. Résumons donc cette seconde partie de sa vie, qui fut souvent une vraie vie de misère, pas toujours imméritée.

A la fin de mai 1900 Przybyszewski quitta Cracovie pour Lwów, où l'attirait sans doute son amour pour Jadwiga Kaspro-wiczowa (qu'il avait connue lors de son séjour chez Kaspro-wicz du 4 au 12 juin 1899). Le rôle de Jadwiga devient désormais décisif dans son existence. Il trouve à Lwów de nouveaux et d'anciens amis : Aniela Pająkówna (1), les Kotarbiński, T. Pawlikowski, Madame Eliza Pareńska, Lorentowicz etc.. Il courtise à la fois Jadwiga et Aniela Pająkówna, dont il aura bientôt une fille (2). Pendant ce séjour à Lwów il connaît quelques succès dramatiques.

De 1901 à 1905, nous trouvons Przybyszewski à Varsovie,

(1) Przybyszewski fit aussi sa connaissance en juin 1899, à l'occasion de sa conférence à Lwów. Aniela Pająkówna était peintre, jouissait d'une pension que lui versaient les Pawlikowski dont elle était la pupille (150 florins par mois) et aidait matériellement Przybyszewski (il lui fit d'assez fréquentes demandes d'argent dans les lettres qu'il lui adressait). Elle eut de lui une fille : Stanisława, qui naquit le 1^{er} octobre 1901. Après le départ de Dagny elle s'occupa un moment de la petite fille (Iwi) que celle-ci avait eue de Przybyszewski.

(2) Stanisława Przybyszewska († 1936), connue, elle aussi, comme écrivain.

où Dagny, désireuse de revoir ses enfants et suivant le conseil de sa famille, était venue le rejoindre au printemps de 1901 (1).

Acceptant une invitation qui leur avait été faite, les Przybyszewski décident de partir pour le Caucase. Dagny s'en va la première avec les enfants et un jeune ami de la famille : Emeryk. A Tiflis, ce jeune fou tue Dagny d'un coup de revolver pendant son sommeil et se tue lui-même ensuite. (mai 1901).

Peu de temps après, Jadwiga quittait la maison de Kaspro-wicz pour aller vivre avec Przybyszewski à Varsovie. Elle abandonnait deux filles. Elle devenait la compagne d'un nomade malade et besogneux, qui lui dut une vie un peu plus rangée, mais souffrit terriblement de la jalousie et des nerfs surmenés de sa nouvelle femme. Cette union fut sans doute un malheur pour l'un et l'autre. Jusqu'à la fin de sa vie Przybyszewski chanta (officiellement) les louanges de sa nouvelle Égérie et écrivit sous sa dictée des lettres extravagantes où se reflétait la susceptibilité exaspérée et jalouse de Jadwiga. Dans l'intimité il lui arrivait de se plaindre amèrement de son sort et de dire qu'il considérait sa vie comme une expiation. Il essaya une fois ou deux, vainement de se libérer.

Stach et Jadwiga quittèrent Varsovie en 1905 (2) ; après avoir fait de rapides séjours (ensemble ou isolément) à Inowrocław, Zakopane, Toruń, ils vinrent enfin s'installer à Munich (1906) où, sauf de brèves interruptions, ils vécurent jusqu'en 1918. A Munich Przybyszewski fit paraître un assez grand nombre de drames et de nouvelles qui n'ajoutent pas grand chose à sa gloire, mais qui améliorèrent un instant (1913-1914) sa situation matérielle. La guerre coupant toutes relations avec Varsovie et la Russie (les traductions russes de ses œuvres lui valaient d'appréciables honoraires) le replongea dans la misère

(1) Dagny s'était d'abord réfugiée à Lwów, puis à Prague, puis enfin à Kongsvinger dans sa famille.

(2) Le divorce obtenu, Przybyszewski et Jadwiga se marièrent civilement à Inowrocław le 11 avril 1905. Le mariage religieux ne put être célébré qu'après la mort de Kaspro-wicz (1926).

C'est de Varsovie que Przybyszewski partit pour faire en Russie une tournée théâtrale avec Bolesławski (1903) ; il passa quelque temps à St-Petersbourg (janvier 1903) à Kief et à Odessa (automne 1904). Quand commença le mouvement révolutionnaire de 1905 il quitta Varsovie où, grâce à Jadwiga et grâce à ses succès dramatiques (en Russie notamment) il avait fini par acquérir une modeste aisance

dont il était contumier. Les années 1916, 1917, 1918 sont surtout marquées par ses relations avec Jerzy Hulewicz, qui avait fondé l'intéressante revue *Zdrój*, à laquelle Przybyszewski envoyait d'estimables articles (notamment la curieuse étude *Expressionnisme, Słowacki, et la Genèse par l'Esprit*).

En 1918 Przybyszewski quitta Munich pour Poznań où il trouva un emploi de traducteur à la direction des Postes et Télégraphes. Il fut à ce moment l'objet de sévères attaques de la part du *Courrier de Poznań*, qui lui reprochait d'avoir eu pendant les premiers mois de la guerre une attitude germanophile.

Le séjour à Poznań ne se prolongea pas. Dès 1920 nous retrouvons Przybyszewski à Danzig comme employé à la direction des Chemins de Fer Polonais. Les honneurs officiels commencent à affluer : en 1921 plusieurs grandes villes polonaises célèbrent le trentième anniversaire de ses débuts littéraires. Pendant ces années Przybyszewski se livre à une généreuse propagande en vue d'obtenir l'argent nécessaire pour la fondation d'un lycée polonais à Danzig.

Il est enfin nommé en 1924 à la chancellerie civile du Président de la République Polonaise, et un appartement, petit mais confortable, est mis à sa disposition au Château de Varsovie (1).

Il mourut subitement chez des amis à Jaronty, près de son village natal, le 23 novembre 1927.

Essayons maintenant de caractériser une dernière fois l'insaisissable figure dont nous nous sommes efforcés de décrire, au cours de notre étude, les chatoyants reflets.

D'abord l'homme :

À côté des grandes figures que la Pologne de tous les temps nous a présentées en foule, à côté de contemporains comme Żeromski, Miriam Przesmycki, Kasprowicz, par exemple, Przybyszewski fait assez piètre mine. L'inconsistance est son moindre défaut. Laissons de côté son alcoolisme, son ignorance parfaite des contingences, sa folle prodigalité ; passons sur son mépris affecté de la littérature dont il vivait et à laquelle il doit sa gloire, passons aussi sur sa duplicité, dont les lettres qui viennent

(1) Plus exactement dans une annexe de ce château, appelée « pałac pod Blachą ».

d'être publiées sont le pénible témoignage. Mais il existe trois faits que le témoin le plus indulgent ne pourrait excuser :

Il séduit une jeune fille, Marthe Foerder, dont les parents le recevaient avec confiance. Il a d'elle trois enfants. Il la quitte pour épouser Dagny. Marthe abandonnée se suicide.

Epoux de Dagny, qui exerça comme nous l'avons montré, une forte influence sur lui et avec laquelle il vécut dans une grande harmonie jusqu'en 1899, il s'éprend de deux autres femmes : Jadwiga Kasprowicz et Aniela Pająkówna. Jadwiga est l'épouse de son meilleur ami, Kasprowicz, qui le reçoit chez lui et pour lequel il déborde littéralement d'affectueuse admiration : cela ne l'empêche pas d'engager avec l'imprudente femme une correspondance amoureuse qui aboutira, après la mort de Dagny, à l'abandon par Jadwiga de son mari et de ses deux filles.

Tout en trahissant ainsi son ami, il courtise Aniela Pająkówna (dont il aura une fille) à laquelle, à plusieurs reprises il va jusqu'à demander de l'argent.

Par la publication de sa correspondance, ces faits sont connus en Pologne et personne ne les excuse. Tout au plus pourrait-on leur trouver une explication dans une obnubilation partielle de ses facultés due à l'abus de l'alcool, à certaines hérédités (1) et aussi à un érotisme anormal, dépourvu de tout contrôle par suite de l'absence à peu près totale chez lui de volonté et de logique.

Un trait lui vaudrait cependant une indulgence relative : l'innocence parfaite, l'inconscience avec laquelle il se laissait aller à ces fautes. Ceux qui l'ont approché attestent la candeur de ce « Sataniste ».

Przybyszewski, bien qu'élevé sous la férule prussienne (et peut-être pour cela) présente quelques-unes des caractéristiques que l'on peut retrouver dans les héros de Dostoïevski : il y a du Lébédéf dans sa manière de s'accuser et de s'humilier, de pécher, de se repentir et de retomber. Il n'est pas cependant vil comme Lébédéf. Il a même fait preuve d'esprit chevaleresque, de générosité véritable. Mais, tel un enfant, il se laissait aller à son désir sans en prévoir les conséquences : c'est au fond une âme archaïque, un primitif plutôt qu'un décadent.

(1) Rappelons que Przybyszewski avait une tante folle et que son père souffrait de très graves crises de mélancolie.

Il y a en lui comme plusieurs « moi » qui entrent en scène alternativement et se présentent avec une parfaite sincérité. Przybyszewski est sincère dans son affection pour Kasproicz et, quand il courtise la femme de son ami, c'est comme avec un autre moi qu'il le fait. Il envisage ses désirs uniquement en eux-mêmes ; son âme primitive qui, par goût et par principe, s'attache tout d'abord à s'exprimer fortement, se donne tout entière à la passion qui l'occupe. Chez lui les sensations ne sont unies entre elles par aucun lien : il les vit uniquement en elles-mêmes et pour elles-mêmes. Quand il passe à un autre état affectif il oublie tout à fait le précédent et s'abandonne au nouvel état aussi complètement qu'au premier. Y a-t-il manque de sincérité, félonie, duplicité ? Apparemment oui ; en réalité, non. Przybyszewski est dépourvu de mémoire : il oublie ses émotions antérieures aussi facilement que les faits dont il a été le témoin. Il est l'homme du moment. Il n'est pas celui du passé et encore moins celui de l'avenir. Il est le siège de « moi » différents qui se succèdent et qui s'ignorent.

On comprend les réactions que l'homme a provoquées et la violence des attaques qui ont été dirigées contre lui, même dans la seconde partie de sa vie, où il se rangea à peu près.

L'écrivain et le penseur ont fatalement souffert aux yeux du public des faiblesses de l'homme. Les inconséquences de sa vie se retrouvent d'ailleurs dans ses œuvres. La logique n'y joue qu'un rôle effacé. Le plus souvent, Przybyszewski ne démontre pas, il affirme. Toutes ses idées sont fondées sur une perception profonde, immédiate.

Il annonce l'expressionnisme par sa préférence accusée pour ce qui est intuitif, violent, primitif, pour les passions les plus simples, les plus anciennes, celles qu'on trouvait déjà chez l'homme des cavernes. Son esthétique recherche dans le subconscient, dans ce qu'il appelle l'âme nue, ces passions essentielles qui lui paraissent condensées dans le sexe.

Son primitivisme ne remonte pas toujours au troglodyte. il s'adresse avec une singulière prédilection aux époques où un déséquilibre profond de l'individu (il déteste l'harmonie, et c'est ce qui l'a définitivement brouillé avec l'Antiquité et les époques où l'on s'est rapproché d'elle) ne laisse subsister qu'un tragique subconscient : le Moyen-Age, et même les seizième et dix-sep-

tième siècles où la sorcellerie célèbre ses sabbats, tiennent sa curiosité en éveil.

Il défend ces idées simples, ces passions fortes, avec une violente obstination, avec fanatisme. Non sans intelligence, ni logique ; on pourrait trouver dans ses études critiques de lucides et solides raisonnements ; cette logique pourtant ne l'intéresse pas : il s'y soumet pour se faire comprendre, mais il la considère toujours comme une concession, une faiblesse de l'âme qui s'abaisse et descend jusqu'au cerveau pour s'exprimer et se faire comprendre ; c'est pour lui un pis-aller.

Une intelligence réelle, des lectures très abondantes pendant sa jeunesse, l'amitié d'écrivains et de penseurs ont enrichi ces idées si simples dans leurs origines, et qui souvent ne lui appartenaient pas en propre. Sans aller jusqu'à les organiser en système (il aurait trouvé cela trop « cérébral »), il les développe sur une base métaphysique et il accroît ainsi leur force de pénétration.

Son spiritualisme exaspéré provenait de sources diverses. mais surtout des dernières œuvres de Slowacki : il en tirait sa confiance absolue en de multiples retours de l'âme sur la terre. Dans son humilité mêlée d'orgueil, dans sa foi en ses idées et en leur mission, il était convaincu qu'il n'avait pas achevé sa tâche, et il affirmait vigoureusement que son âme renaîtrait dans un corps nouveau (1).

Il défendait ces conceptions avec une ferveur mystique, dans une Pologne que le rationalisme avait anémiée et réduite. Son entourage, élevé dans les idées utilitaristes, les crut neuves, et cela contribua beaucoup à l'immense succès qu'il eut à Cracovie.

On a pris Przybyszewski pour un décadent ; si on entend par décadent un homme à l'intelligence tellement corrosive que rien ne tienne devant elle, il y a une part de vérité dans ce jugement : comme Nietzsche, Przybyszewski a vu avec une grande netteté les points faibles de la société européenne. Dans le

Certain » de la *Messe des Morts* et dans le *Falk d'Homo Sapiens* il a d'ailleurs fourni deux pénétrantes études du nouveau type d'homme qu'a produit cette société. Mais pas plus que Nietzsche il ne s'arrête là. Leurs doutes et leurs critiques portent

1) Voir par ex. : *Mémoires* I, p. 295.

sur la société rationaliste de la seconde moitié du XIX^e siècle, mais ils croient ferme en leurs idées, ils les perçoivent si fortement qu'ils n'éprouvent plus le besoin de les démontrer et ramènent tout à elles. Il y a en eux du néophyte et du fanatique ; leur radicalisme est aussi violent dans la construction que dans la destruction. Cela les rattache beaucoup plus à d'anciens types humains qu'à des types nouveaux ou décadents.

De là vient l'influence qu'ils ont exercée. Sans doute, celle de Przybyszewski, soudaine et sans durée, ne se peut comparer à celle de Nietzsche, plus lente à s'établir mais plus profonde. Cependant sa foi mystique en son esthétique et en sa cosmogonie a vivement frappé les jeunes et a pu même agir sur un penseur aussi averti que l'était Stanislas Brzozowski (1)

Ses écrits passent au second plan. Ce fut sa personne, beaucoup plus que ses œuvres, qui porta en Pologne le coup définitif au rationalisme et au naturalisme. Il aida l'esthétique polonaise à se libérer de la tendance utilitaire. Avec Maeterlinck et Miriam, il réveilla le sens du tragique ; ses poèmes et plus encore sa parole montrèrent ce que pouvait être un art visionnaire. Farouchement ennemi de l'équilibre apollinien, il rendit à la Pologne le goût de l'ivresse dionysiaque, et cela d'autant plus aisément qu'il prenait au naturalisme adverse quelques-unes de ses armes (2).

Nous avons eu maintes fois l'occasion de constater que Przybyszewski n'était pas un penseur vraiment original. Dans les flots tumultueux et troubles de son œuvre, on découvre facilement ce qui a été pris à des rives pas toujours très éloignées. Et cependant, les alluvions roulées longuement par un fleuve sont différentes des bords dont elles proviennent ; elles vont former plus loin d'autres terres plus fécondes et plus riches. Przybyszewski, comme beaucoup d'écrivains, a emprunté partout

(1) Voir à ce sujet l'intéressant article de Kołaczkowski sur *L'art de Przybyszewski* (*Pologne Littéraire* du 15 mai 1928).

Il serait difficile de dire au juste quelle a été l'influence de Przybyszewski sur ses contemporains polonais. Cette influence n'en est pas moins certaine, et pas seulement dans le domaine des idées. (Voir par exemple : Julien Krzyżanowski : *W. S. Reymont, twórca i dzieło*, 1937, pp. 42, 130, 159).

(2) Voir Kołaczkowski, art. cit. ; voir aussi K. Wyka : *«Naga dusza» i Naturalizm. (Przegląd współczesny. oct. 1937)*.

les idées qu'il a défendues ; mais les alluvions qu'il a apportées ont été fertilisées par la vague continuellement agitée de sa passion. Cette vague a ravagé bien des jardins et troublé de paisibles labours ; mais le fleuve boueux et désordonné a déposé un généreux limon qui s'est intimement mêlé à la terre natale pour la réchauffer et la nourrir. Le torrent est passé, mais ce limon demeure, et qui pourrait dire combien de moissons ont germé en lui ? Przybyszewski a été un objet de scandale, une pierre d'achoppement, un orage qui frappa les fenêtres closes avec une inexprimable violence. Cependant, malgré leur pouvoir destructeur, l'orage et le torrent ont un heureux effet : ils empêchent l'homme de s'endormir dans une trop facile béatitude ; ils le secouent, le poussent à une nouvelle activité, l'obligent à réagir contre l'attaque brusquée. C'est justement ce qu'a fait Przybyszewski. Une partie de ses œuvres pourra tomber dans l'oubli. le souvenir de l'homme et de son action reste et restera. Et si un jour on republiait ses meilleures études critiques (sur Chopin et Nietzsche par exemple, ou sur Ola Hansson et Kasprowicz), quelques-uns de ses meilleurs poèmes (*La Mer*), un de ses drames (*La Neige*), cette anthologie pourrait lui acquérir de nouveaux admirateurs.

Vu, le 20 Juin 1938,
Le Doyen de la Faculté des Lettres,
J. VENDRYÈS.

Vu et permis d'imprimer,
Le Recteur de l'Académie de Paris.
ROUSSY.

TABLE DES MATIERES

CHAPITRE I. — Années d'enfance et de jeunesse	11
CHAPITRE II. — Au Lycée de Wongrowiec	39
CHAPITRE III. — Berlin	61
CHAPITRE IV. — <i>Chopin et Nietzsche</i>	87
CHAPITRE V. — <i>Ola Hansson</i>	99
CHAPITRE VI. — Friedrichshagen	117
CHAPITRE VII. — Richard Dehmel	123
CHAPITRE VIII. — Barbey d'Aurévilly et Huysmans	132
CHAPITRE IX. — Przybyszewski et les lettres allemandes	137
CHAPITRE X. — Strindberg	150
CHAPITRE XI. — <i>Messe des Morts</i>	161
CHAPITRE XII. — Dagny Juel	184
CHAPITRE XIII. — <i>Vigiles</i>	198
CHAPITRE XIV. — Munch	212
CHAPITRE XV. — Séjours en Scandinavie	221
CHAPITRE XVI. — <i>Homo Sapiens</i>	240
CHAPITRE XVII. — <i>Ascension et De Profundis</i>	256
CHAPITRE XVIII. — <i>In hac Lacrymarum Valle — Sur les</i> <i>Chemins de l'Ame</i>	267
CHAPITRE XIX. — <i>La Synagogue de Satan</i>	283
CHAPITRE XX. — <i>Fils de Satan</i>	301
CHAPITRE XXI. — <i>Pour le Bonheur</i>	311
CHAPITRE XXII. — <i>Franz Flaum — Epipsychidion</i>	315
CHAPITRE XXIII. — A Paris et en Espagne	326
CHAPITRE XXIV. — Przybyszewski revient à sa langue maternelle — <i>La Mer</i>	340
CHAPITRE XXV. — Cracovie	347
CHAPITRE XXVI. — La revue <i>Życie</i>	379
CHAPITRE XXVII. — Traductions et adaptations	401
CHAPITRE XXVIII. — <i>Sur les Chemins de l'Ame —</i> <i>Androgyne</i>	411
CHAPITRE XXIX. — Influence de Przybyszewski à Cracovie	433
CHAPITRE XXX. — Départ de Cracovie	447
CHAPITRE XXXI. — Conclusion	453

